Table des matières

REMERCIEMENTS 4

INTRODUCTION.....8

PREMIERE PARTIE : FAIT DE BONNE TERRE MADE IN CRETA 13

CHAPITRE 1 : KAZANTZAKI CLOUE D'UNE AIGUILLE D'OR 13
CHAPITRE 2 : RIEN NE MEURT DANS CE MONDE, LA COMPOSITION D'UNE AME CRETOISE 18
CHAPITRE 3: LE CAPITAINE MICHEL, LE BARBARE, LE "MONSTRE".....26
CHAPITRE 4: LA MERE, UNE SAINTE.....26
CHAPITRE 5: LA CRETE BERCEAU DE CULTURES.....28

PARTIE 2 : PREMIERS REPERES DE LA CULTURE FRANÇAISE 32

CHAPITRE 1: LA CRETE, TERRE SACREE DE L'ENFANCE.....32

CHAPITRE 2: NAXOS OU LA DECOUVERTE DE LA CULTURE OCCIDENTALE.....37

CHAPITRE 3: DE L'ECOLE COMMUNALE A L'ECOLE FRANÇAISE.....39

CHAPITRE 4: CNOSSOS ET L'ABBE MUGNIER.....41

CHAPITRE 5: L'AMOUREUX DES LANGUES.....46

PARTIE 3 : LE POETE DE L'ODYSSEE.....49

CHAPITRE 1: KAZANTZAKI - PREVELAKIS, LA COHABITATION INTELLECTUELLE 49

CHAPITRE 2: LA FORMATION DE KAZANTZAKI DANS UNE ECOLE FRANÇAISE.....51

CHAPITRE 3: SA THEORIE DU COSMOS.....52

CHAPITRE 4: L'ATTIRANCE DE LA RUSSIE.....54

CHAPITRE 5: EN VOYAGEANT.....56

CHAPITRE 6: LES OFFICIERS DIVINS.....57

CHAPITRE 7: L'ODYSSEE.....60

CHAPITRE 8: LA RENCONTRE HEUREUSE DE L'ODYSSEE KAZANTZAKIENNE..... 65

PARTIE 4: VOYAGE DANS LES TENEBRES DE L'AME ET DE L'ESPRIT VERS LA SEDUISANTE BABYLONE DE FRANCE…….. 68

CHAPITRE 1: POUR DEVENIR UN HOMME……68

CHAPITRE 2: PARIS L'ACROPOLE DE LA CULTURE……69

CHAPITRE 3: CORRESPONDANCE AVEC SA FAMILLE……..70

CHAPITRE 4: LE PHILOSOPHE BERGSON OUVRE LA PORTE A KAZANTZAKI……81
CHAPITRE 5: NIETZSCHE, UNE NOURRITURE DE LION……..91

CHAPITRE 6: JOURNAL DE VOYAGE DANS LE TEMPS, DOUCE ET AMERE PATRIE……103
CHAPITRE 7: LE VECU EN FRANCE ……115
CHAPITRE 8: SI JE N'ETAIS PAS VENU EN FRANCE, RIEN NE SE SERAIT FAIT……131

PARTIE 5: LES ELEMENTS DE LA CULTURE FRANÇAISE DANS LA CREATION KAZANTZAKIENNE.....145
CHAPITRE 1: QUELS SONT LES ELEMENTS DE LA CULTURE FRANÇAISE? ……..145

CHAPITRE 2: LIBERTE, EGALITE, FRANTERNITE……147

CHAPITRE 3: LA CLARTE……155

CHAPITRE 4: LA BEAUTE ……157

CHAPITRE 5: L'ART……158

CHAPITRE 6: L'AMOUR DU DETAIL……160

CHAPITRE 7: LE DESIR ARDENT DE LA DECOUVERTE……162

CHAPITRE 8: LE MODELE FRANÇAIS DE JOURNALISME……..164

CHAPITRE 9: L'ATTITUDE POLITIQUE AMBIVALENTE……165

PARTIE 6: LA DOUBLE MARCHE……..171

CHAPITRE 1: BERLIN, CERCLE INTELLECTUEL HEBREU ……171

CHAPITRE 2: INVITATION EN RUSSIE, ANNIVERSAIRE DE LA REVOLUTION RUSSE……..181

CHAPITRE 3: PANAIT ISTRATI, LE COUP DU DESTIN……..183

CHAPITRE 4: VERS LA GRECE……189

CHAPITRE 5: COMPAGNONS DE ROUTE, AMES-SŒURS INTELLECTUELLES……190

CHAPITRE 6: ELENI ENTRE KAZANTZAKI ET ISTRATI, L'AVENTURE SOVIETIQUE……199

CHAPITRE 7: VERS L'AUTRE FLAMME……206

CHAPITRE 8: GOTTESGAB, LE CADEAU DE DIEU……212

PARTIE 7: TODA-RABA, MOSCOU A CRIE……218

CHAPITRE 1: SYMBOLISME……219

CHAPITRE 2: PROMENADE DANS LES CHEMINS DE TODA-ROBA……223

CHAPITRE 3: LES DEUX COMPAGNONS DE ROUTE ……239

CHAPITRE 4: LE CERCLE BRULANT DES FEMMES JUIVES……244

CHAPITRE 5: SYNTHESE DES IDEES DE TODA-RABA……249

PARTIE 8: LE JARDIN DES ROCHERS……254

CHAPITRE 1: LA PREFACE DU JARDIN DES ROCHERS PAR AZIZ IZZET……254

CHAPITRE 2: AUTOUR DU ROMAN ……258

CHAPITRE 3: JAPON, CŒUR ET FLEUR DU CERISIER……259

CHAPITRE 4: CHINE L'HIRONDELLE DES NATIONS……263

CHAPITRE 5: LA TRAME ROMANESQUE DU JARDIN DES ROCHERS……266

CHAPITRE 6: SYNTHESE DES IDEES DU JARDIN DES ROCHERS……267

CONCLUSION……278

BIBLIOGRAPHIE ……283

SITOGRAPHIE ……293

ANNEXES 1-16 ……297-360

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

Introduction

Cette thèse propose un parcours biographique[1] et littéraire autour de la vie et de l'œuvre de Nikos Kazantzaki (1883-1957): ses premiers contacts avec la langue et la culture françaises, ses lectures, ses années vécues en France, l'influence formatrice de la langue, de la littérature et de la philosophie françaises sur son existence, sa vision du monde, sa pensée et sa création littéraire. L'œuvre de Nikos Kazantzaki est très riche et embrasse tous les genres de l'écriture: poésie, théâtre, roman, essai, récit de voyage, livres pour la jeunesse, correspondance, scénario, dictionnaire, traduction, articles et reportages dans des journaux ou des revues littéraires.

Nikos Kazantzaki est avant tout l'homme d'une terre. Crétois et fier de l'être, polyglotte et grand voyageur à travers pays et cultures, il a écrit dans une langue vigoureuse et limpide, en explorant avec ferveur des inquiétudes et des questions individuelles mais aussi universelles, toujours actuelles, en poussant toujours plus loin ses limites humaines et intellectuelles, repoussant ainsi les limites de la pensée grecque et mondiale. Tel un Ulysse contemporain, Kazantzaki a voyagé, émerveillé, dans l'œcoumène ; il a parcouru terres, mers et cultures ; il a agi au lieu d'être agité par la vie, en sachant découvrir la richesse de la réalité humaine et du cosmos ! Tel un ouvrier insatiable de l'esprit, il n'a cessé de proclamer jusqu'à la fin de ses jours, les belles vertus universelles : *Liberté, Égalité, Fraternité, Dignité humaine !* Sa préoccupation et son ambition primordiales : transformer la chair en esprit, transmettre à la postérité la semence de son esprit, ce riche héritage d'amour, en ne laissant rien à Charon, si ce n'est quelques os !

Il a lutté toute une vie pour transformer en arbre chargé de fruits, la floraison de son adolescence[2]. Il s'est battu pour suivre le chemin de l'homme accompli qui remplit son devoir envers la terre ancestrale et sa race, en sachant attraper la chance unique de la vie; pareil à un archéologue, il a fouillé dans les ténèbres de l'âme et de la mémoire humaines pour faire émerger des trésors culturels qu'il a exposés à la lumière, en les immortalisant, avant que cette richesse ne disparaisse pour toujours dans les ténèbres de l'éternité et de l'oubli des hommes!

Le phénomène Kazantzaki et son rapport à la francophonie[3] n'est pas comparable à celui de Panaït Istrati, qui fut son ami, et dont l'œuvre appartient tout entière à la littérature francophone. Kazantzaki n'était pas un auteur étranger de langue française ayant entrepris une seconde carrière d'écrivain français. Ces différences soulignées, il apparaît néanmoins

1 Annexe 8

2 *Lettre au Gréco*, page 438, *Αναφορά στον Γκρέκο*, σ. 525

3 Michel Lassithiotakis, *Kazantzakis et la culture française*, revue DESMOS, no 22, 2006, page 51

évident que la langue et la littérature françaises n'étaient pas pour lui une langue et une littérature étrangères comparables aux autres – aux langues et littératures italiennes, allemandes, anglaises, espagnoles, pour ne citer que des domaines linguistiques et littéraires dont il était familier. La première raison qui explique l'intérêt particulier de Kazantzaki pour la culture française, c'est l'apprentissage de la langue française pendant son adolescence.

En effet, Kazantzaki découvre la culture française bien avant l'adolescence. Il rencontre la langue française dans son enfance, dans l'ambiance multiculturelle crétoise de son plus jeune âge, incitation primordiale pour se lier à elle. Evidemment, l'apprentissage du français et par la suite son baptême à la source de la littérature française à l'école des pères catholiques de Naxos, fut décisif pour le développement de son génie, son ouverture au monde et sa création littéraire. La langue française était la pierre angulaire de la culture française sur laquelle Kazantzaki a créé le jardin des rochers de son œuvre. Il l'avoue d'ailleurs dans son *Rapport au Gréco* :

« Ce fut[4] le premier bond, le plus décisif peut-être, de ma vie spirituelle. Une porte magique s'est ouverte dans mon esprit, qui m'a fait entrer dans un monde ahurissant. Jusqu'alors la Crète, la Grèce, étaient une aire étroite où mon âme était enserrée et luttait ; alors le monde s'est élargi, les humains se sont multipliés ; ma poitrine adolescente craquait pour les contenir. Jusqu'à cet instant, je devinais mais ne savais pas si positivement que le monde est très grand ; et que la souffrance et l'effort sont les compagnons de vie et de combat non seulement du Crétois mais de chaque homme ; et plus que toute autre chose, c'est alors seulement que j'ai commencé de pressentir le grand secret : *que*[5] *la poésie peut transformer toute la lutte en rêve, et immortaliser tout ce qu'elle peut atteindre d'éphémère, en faisant une chanson***.** Jusqu'alors seules deux ou trois passions primaires me conduisaient : *la peur, l'effort pour vaincre la peur, et la passion de la liberté.* Mais là deux nouvelles passions se sont allumées en moi : *la beauté*[6]*et la soif de l'instruction. Lire, apprendre, voir les pays lointains, souffrir comme les autres et être joyeux… Le monde est plus grand que la Grèce, la souffrance du monde est plus grande que notre souffrance, et la passion de la liberté n'est pas seulement le privilège du Crétois, elle est l'effort éternel de l'homme.* La Crète n'a pas disparu de mon esprit, mais le monde tout entier s'est déployé en moi comme une Crète gigantesque qu'opprimaient toutes sortes de Turcs, mais qui se relevait sans cesse et réclamait la liberté. C'est ainsi, en faisant du monde entier une Crète, que j'ai pu, dans les premières années de ma vie d'adolescent, avoir le sentiment du combat et de la souffrance de l'homme. »

La langue et la littérature françaises chez Kazantzaki occupent une place non négligeable[7] dans l'activité de traducteur – traducteur d'œuvres françaises ou francophones en grec, mais aussi, dans plusieurs cas, traducteur de ses propres œuvres du grec en français. Son rapport à la francophonie et à la culture française est donc multiple. La traduction pour Kazantzaki n'était pas simplement une façon de gagner sa vie. Elle lui a donné l'occasion de travailler avec la langue qui était une de ses grandes passions. Kazantzaki est un traducteur[8] prudent et consciencieux, soucieux de l'importance du détail. Il sait que ce n'est pas suffisant pour le traducteur de connaître la langue appropriée, mais qu'il doit connaître aussi le sujet, ou au

4 *Lettre au Greco, Bilan d'une vie*, éd. PLON, Traduit du grec par Michel Saunier, 1961, page 90

5 Souligné par moi

6 Souligné par moi

7 Michel Lassithiotakis, *Kazantzakis et la culture française,* revue DESMOS, no 22, 2006, page 51

8 *Laughter and Freedom: The theory and practice of humour in, Kazantzakis*, Alfred Vincent, 2009. In E. Close, G. Couvalis, G. Frazis, M. Palaktsoglou, and M. Tsianikas (eds.) "Greek Research in Australia: Proceedings of the Biennial International Conference of Greek Studies, Flinders University June 2007", Flinders University Department of Languages - Modern Greek: Adelaide, 385-394, Archived at Flinders University: dspace.flinders.edu.au, p. 3. Texte traduit de l'anglais par moi

moins être préparé à l'acquérir si nécessaire. La traduction convenait fortement au tempérament d'enquêteur passionné de Kazantzaki, comme elle lui a donné l'occasion de travailler sur des auteurs et des textes qui l'ont profondément intéressé, voire passionné.

A la fin de ses études de droit à Athènes, Kazantzaki décide de partir pour Paris, à la rencontre du pays et de la culture qui furent pour lui un espace central de retrouvailles intellectuelles, non seulement dans le cadre français, mais aussi dans le cadre européen et mondial. La langue française sera d'abord l'outil grâce auquel il découvrira la littérature, la philosophie, et la culture françaises ; mais par la suite, le français sera le pont qui conduira le poète au monde des choses et des idées, pour une découverte et un « dialogue » ! À Paris, au Collège de France, il rencontrera *Henri Bergson*, l'étape majeure de sa formation, le philosophe phare de son œuvre, dont l'influence sur sa vie et sa création sera immense. Kazantzaki avoue dans l'introduction d'*Alexis Zorba* que *Bergson* l'avait délivré des anxiétés philosophiques insolubles qui le tourmentaient lors de sa prime jeunesse.

La France de l'après guerre parle la langue de la liberté et elle offre à Kazantzaki une patrie de substitution, quand le chemin de retour au pays natal, aimé avec tant de ferveur, lui est barré. La Grèce intellectuelle et politique se montre hostile envers ses actes, ses idées, ses visions et sa création artistique. La France, et en particulier son rivage méditerranéen, sera un doux pays d'exil lui rappelant la nature de sa patrie. A ce moment précis, c'est le pays où il peut vivre et penser en liberté! La Grèce, qui a vu la démocratie naître sur ses terres, ne peut plus l'offrir à ses citoyens. Cette liberté tant désirée, cette vertu absolue et primordiale pour lui, il la trouve en France. C'est la terre qui a vu naître l'hymne à la liberté de son œuvre, la branche sur laquelle il tisse, tel un ver à soie, son cocon de poésie !

La problématique qui se pose est donc la suivante : qu'est-ce qu'on cherche à trouver dans l'œuvre de Nikos Kazantzaki quand on parle de son œuvre, de sa culture française? Des mots écrits directement en français, très nombreux dans l'ensemble de sa création et dans une vaste correspondance en grec, sa correspondance en langue française, des livres écrits directement en français, ses traductions en grec d'œuvres françaises ou les traductions en français de ses œuvres, des pages d'un dictionnaire franco-grec en langue démotique[9] et en langue puriste, restées dans le tiroir du créateur, son séjour en France qui l'a accueilli pendant environ les dix dernières années de son existence, sa position envers le mode de vie, la culture et la littérature françaises qui exprimaient selon lui la décadence ?

Il paraît nécessaire à ce point de donner des réponses sur le sujet de cette thèse. Nous devons tout d'abord nous interroger sur le sens du mot culture, sur les éléments qui composent ou définissent une culture, dans notre cas la *culture française*; puis rechercher ces éléments culturels dans l'œuvre de Nikos Kazantzaki et plus précisément dans ses deux ouvrages écrits directement en français, *Toda-Raba* et *Le Jardin des Rochers*. Certes la culture française est

[9] Langue grecque démotique : ελληνική δημοτική γλώσσα, la langue du peuple, forme standard du grec moderne, adoptée en 1976 comme langue officielle en remplaçant la langue puriste, katharévousa, καθαρεύουσα, qui a été créée au débout du XIXe siècle, afin de purifier la langue grecque des influences étrangères avec des mots et des formes du grec ancien.

étroitement liée à la culture grecque, à ce que recouvre[10] pour nous le mot culture, l'ensemble des créations de l'art et de l'esprit, déclarait André Malraux, lors de son discours *Hommage à la Grèce*,

« C'est qu'à la Grèce revient la gloire d'en avoir fait un moyen majeur de formation de l'homme. C'est par la première civilisation sans livre sacré, que le mot intelligence a voulu dire interrogation. L'interrogation dont allait naître la conquête du cosmos par la pensée, du destin par la tragédie, du divin par l'art et par l'homme. Tout à l'heure, la Grèce antique va vous dire :

J'ai cherché la vérité, et j'ai trouvé la justice et la liberté. J'ai inventé l'indépendance de l'art et de l'esprit. J'ai dressé pour la première fois, en face de ses dieux, l'homme prosterné partout depuis quatre millénaires. Et du même coup, je l'ai dressé en face du despote. »

La France, éclairée par les lumières de la Grèce antique, remettra au monde à travers une Révolution Française, ces vertus absolues et primordiales qui doivent régner dans l'œcoumène et que Kazantzaki, durant toute sa vie, n'a cessé de proclamer : *Liberté, Égalité, Fraternité !* La langue et la culture françaises seront, à ce moment historique précis de l'existence de l'écrivain, le pont à franchir pour devenir un *Homme* ; elles l'ouvriront au monde fascinant de l'instruction, de la littérature, de la philosophie, de la grâce de la langue, de la poésie, de l'art, de la diversité culturelle et linguistique, du respect et de l'amour du différent, de l'amour du détail, de la tendresse, de la dignité humaine! Son œuvre sera tissée autour de ces valeurs primordiales toujours actuelles où la France et la culture française constituent un espace central !

Henri Bergson, sera le philosophe qui influencera définitivement la pensée et la création kazantzakiennes. Ses théories, de la *durée réelle*, de la *matière* et de l'*esprit*, de *l'évolution créatrice*, du *mouvement* et de *l'élan vital*, du *langage*, de l'*art* comme moyen de communication entre la *nature* et *dieu*, un dieu qui change et qui est réinventé dans les *fables humaines*, un dieu qui, selon le créateur, attend l'homme pour le *sauver*, afin de *créer* ensemble, seront le fleuve arrosant l'œuvre kazantzakienne. Le dieu de Kazantzaki n'a pas les trois attributs divins - l'omnipotence[11], l'omniscience et l'omniprésence - et c'est l'omnipotence qui est particulièrement critiquée par Kazantzaki. La notion d'une polarité dans la déité chez Kazantzaki par opposition à la réciprocité éternelle des trois personnes de la trinité divine, placera Kazantzaki dans la tradition la plus mystique de la pensée occidentale chrétienne.

Evidemment, de nos jours, où règne le monde des nouvelles technologies, de l'Internet et du traitement de l'information, voire souvent de la manipulation de l'information, du virtuel au lieu du réel, l'humanité traverse une nouvelle période difficile de son histoire, une période de crise de valeurs qui, souvent sont considérées comme périmées. Tout est passé au microscope de la réévaluation en faveur de l'intérêt économique, de l'individuel par rapport au collectif, du matériel par rapport au spirituel. Les sociétés humaines influencées par des cultures

[10] http://www.assemblee-nationale.fr/histoire/andre-malraux/discours_politique_culture/hommage_grece.asp

[11] Le mot grec traduit par « tout-puissant », ou « omnipotent » selon les versions, est *pantokrator*, Παντοκράτωρ, qui signifie « celui qui gouverne tout », ou « tout-puissant »

Rapport-Gratuit.com

étrangères dominantes, adoptent des comportements et des attitudes communs envers la vie. Les frontières des différences et des particularités de chaque culture et pays ont la tendance à s'effacer, à la faveur d'une culture dominante homogène qui recouvre tout ce qui est différent et qui n'est pas acceptable; c'est la culture de la mondialisation qui émerge.

Aujourd'hui, les prophéties de Kazantzaki se voient réalisées. L'humanité, et avec elle, le monde grec, traverse une période critique de son histoire qui doit faire face d'abord à une faillite socio-économique, mais aussi par conséquence à l'ironie et aux commentaires négatifs qui touchent son cœur et sa psychologie. Heureusement, Kazantzaki n'est plus en vie pour avoir honte. La communauté intellectuelle mondiale, ce que l'écrivain appelait l'*internationale de l'esprit*, doit se mobiliser, afin que le genre humain ait l'espoir d'une existence sur la planète qui ne se transforme pas en jungle de bêtes fauves s'entredéchirant. L'humanité doit réinventer les valeurs primordiales pour lesquelles elle a versé des fleuves de larmes et de sang et que Kazantzaki n'a cessé de proclamer pendant toute sa vie : *Liberté, Égalité, Fraternité* !

Première partie : Fait de bonne terre made in Creta

Chapitre 1 : Kazantzaki cloué d'une aiguille d'or

Colette Janiaud – Lust a effectué un énorme travail, précis, méthodique voire scientifique, en consacrant beaucoup d'années à la recherche et à l'étude de la vie et de l'œuvre de Kazantzaki. Elle écrit dans l'introduction de son livre, *NIKOS KAZANTZAKI, SA VIE, SON ŒUVRE, (1883-1957)* :

« Kazantzaki[12] !... Ces quatre syllabes évoquent aujourd'hui en Grèce un personnage énigmatique, légendaire, admiré de quelques isolés, aimé de ceux qui l'ont vraiment connu, dénigré par ceux qui refusent de le reconnaître, redouté du plus grand nombre. Le défenseur de l'ordre clame avec une indignation mal contenue : « Ah oui, Kazantzaki, le communiste, l'athée. » Et les bonnes consciences ajoutent avec un air qui se voudrait pudique : « Et puis, avec les femmes… Oh ! Si vous saviez ! » Quant aux prétendus lecteurs de son œuvre aux multiples faces, ils vous assènent cette vérité : « Quoi ? Trois ou quatre romans où il nous tourne en ridicule !... Et qui sont bons pour l'Occident ! Et puis, c'est vrai, cette chose énorme et qui ne se lit pas ! » […] Kazantzaki? Certes, on le connaît ; et son nom est inséparable d'un cortège de mots qui vous feraient trembler : excommunication, subversion, mépris de l'orthodoxie, appartenance à la gauche qui menace le monde… et le reste … sa vie intime … ce qu'on en sait … par ouï-dire … et dont on parle à mi-voix … et … cela – est – sûrement – vrai – puisqu'on – le – dit ! Dans les salons et les cercles pensants, pensant bien et bien-pensants, dans les milieux dits « littéraires », c'est une authentique et parfaite conspiration du silence. « Kazantzaki … euh … Vous savez, avant Zorba, personne n'avait jamais entendu parler de lui hors de Grèce. Et sans Hélène qui l'y a poussé, jamais il n'aurait écrit de romans, et il serait absolument inconnu à l'étranger ! Car ce n'est pas avec *L'Odyssée* … Dieu, quelle langue, et quels mauvais vers ! » Vous n'en saurez pas davantage. A quoi bon remuer le passé… Et si, dans votre obstination, vous ouvrez l'une des dernières en date des histoires de la littérature néo-hellénique, votre trouble s'accroît. Kazantzaki s'y voit curieusement attribuer le titre de « pédagogue », et n'a l'honneur dans cet ouvrage volumineux que de quelques maigres lignes. »

Actuellement, environ quarante ans après la parution de la biographie de Colette Janiaud – Lust, la reconnaissance de l'œuvre de Nikos Kazantzaki en Grèce ne semble pas avoir beaucoup changée depuis celle décrite par l'auteure. Apparemment, Kazantzaki, après tout, combinait deux qualités néfastes selon le pouvoir grec de son époque : d'un côté, il était stigmatisé comme un intellectuel de gauche et de l'autre côté, par son œuvre, il a osé critiquer l'église. Deux péchés originels pour la réputation d'un écrivain en Grèce et ailleurs. C'est peut-être pour cette raison qu'en Grèce, l'œuvre de Kazantzaki n'était pas reconnue au sens large comme telle, et elle était passée presque inaperçue et dans un profil bas.

En 2007, cinquante ans après sa mort, une proposition a été lancée, afin de nommer cette année-là, année Nikos Kazantzaki, mais finalement l'année s'est appelée année Maria Callas. Il est vrai qu'il y a eu des initiatives en faveur de l'œuvre de Nikos Kazantzaki, mais il est vrai aussi, que l'état grec a fait très peu par rapport à la valeur et à l'ampleur de l'œuvre de ce grand penseur grec. Mais, quand l'âme est empoisonnée, ce n'est pas facile de la guérir... Et

[12] Page 11

l'âme grecque, quand il s'agit de Kazantzaki, a été empoisonnée pour des motifs multiples à trouver évidemment en dehors de la sphère de la création artistique et de la libre pensée.

Colette Janiaud – Lust continue dans son introduction :

« Quand[13] la presse du monde entier multipliait les articles, les études, à la mémoire du disparu, et que dans le monde entier on informait le public par tous les moyens possibles de la disparition d'un grand écrivain et d'un grand penseur, les revues littéraires de Grèce ne pouvaient pas faire moins que de lui consacrer un numéro spécial. La plupart le firent d'ailleurs, groupant les témoignages, publiant quelques inédits, sortant de l'ombre d'anciens articles oubliés. Ceux qui semblaient gênés par le retour intempestif du proscrit avaient la possibilité de rester à l'écart de toutes ces manifestations de sympathie – tardive. Ils le firent. Quant aux biographes qui dans les années suivantes entreprirent le récit de sa vie, ils ne firent que l'esquisser. Ou bien la travestir – ce qui est beaucoup plus grave. […] Il y eut bien l'excellent ouvrage de M. Prévélakis, Le poète et le poème de l'Odyssée, davantage qu'une esquisse de biographie spirituelle, et premier témoignage écrit d'une amitié de trente années. Malheureusement, elle nous arrête en 1938. »

Même de nos jours, une polémique continue en ce qui concerne les droits d'auteur sur l'œuvre de Nikos Kazantzaki, entre le fils adoptif d'Eleni Kazantzaki, le Chypriote Patroklos Stavrou, titulaire de droits d'auteur de NK, et les petites-filles de sa sœur Anastassia. Effectivement, la Cour suprême grecque a décidé que les droits d'auteur reviennent au fils adoptif, mais les contre-attaques continuent. La famille Kazantzaki accuse le fils adoptif de négligence de l'œuvre du grand écrivain. En décembre 2010, le gouvernement grec a pris la décision de rééditer l'œuvre complète de l'écrivain, mais là aussi, il y a eu beaucoup de difficultés, vu les désaccords sur la constitution du comité scientifique ; en plus, avec la crise économique et la mauvaise situation de l'état grec...

Dans le quotidien chypriote, *Politis* du 11 août 2011[14], un article intitulé «*Plongée sous-marine de publication»,* accusait Patroklos Stavrou d'avoir nommé directeur des *Publications Kazantzaki*, le mari de sa fille, qui selon la *Société Internationale des amis de Nikos Kazantzaki*, était entraîneur de plongée sous-marine et n'avait aucune relation avec la littérature et l'œuvre complexe de Nikos Kazantzaki. Dans un autre article intitulé, *« Il faut que Kazantzaki réunisse au lieu de séparer»* du quotidien chypriote *Philelefthero*s, le 4 septembre 2011, la fille de Patroklos Stavrou et filleule d'Eleni Kazantzaki, chercheuse spécialiste de l'œuvre de Kazantzaki, répond aux accusations pour négligence de l'œuvre du grand écrivain. Elle soutient qu'après la décision de la Cour suprême, elle s'est consacrée entièrement à la *Fondation d'études de Nikos et Eleni Kazantzaki,* qui a pour ambition de devenir un pôle d'attraction pour les chercheurs de tous âges de l'œuvre de NK. Nikos Kazantzaki n'avait pas besoin de soi-disant sauveteurs et messies aux intentions implicites, déclare-t-elle. Elle a aussi annoncé la mise en fonctionnement du site internet[15] de la maison des *Publications de Nikos Kazantzaki* et l'édition prochaine des *« Lemmes de Nikos Kazantzaki au dictionnaire encyclopédique Elefthéroudakis » (1927-31),* la réédition des œuvres épuisées, comme *Le Maître Maçon,* l'édition des œuvres qui n'étaient pas publiés. Il y a peu de temps a été réédité *L'Odyssée,* en petit volume, a-t-elle ajouté.

13 Pages 15, 16

14 Annexe 7

15 http://kazantzakispublications.org/francais/index.html

Le quotidien chypriote *Politis*[16] a récemment annoncé la fin des combats juridiques et autres entre les *Publications Kazantzaki* et la *Société Internationale des amis de Nikos Kazantzaki.* Dans un article publié le 6 août 2012, le journal écrit que la fille de Patroklos Stavrou, Niki Stavrou et titulaire unique des droits d'auteur de Nikos Kazantzaki, a obtenu une grande victoire pour l'avenir de *Publications Kazantzaki,* en normalisant les relations tendues et très mauvaises qui existaient entre la *Société Internationale des amis de Nikos Kazantzaki* et son père. Elle a promis de renoncer définitivement à la procédure juridique engagée contre les membres de la Société Internationale des Amis de Nikos Kazantzakis. George Stasinakis, le président de la *Société Internationale des amis de Nikos Kazantzaki,* selon le quotidien grec *To Vima*[17] a écrit à Niki*: «Notre réunion du 28 Février 2012, au Centre Culturel de l'Ambassade d'Egypte a marqué le début des relations jeunes, amicales et constructives entre nous. »*

Dans une lettre de Kazantzaki envoyée à Eleni, il confesse que si[18] ses lettres des derniers mois survivaient, ceux qui les feuilletteraient, déjà jaunies, pour compléter sa biographie, diraient qu'il n'avait jamais aimé personne comme cette jeune fille dont les initiales E.S. devaient certainement appartenir à Eleni Samiou et qu'ils prononceraient ainsi son nom. Bien sûr, ajouteraient-ils, l'auteur du fameux Gandhi, mais aussi la première femme à avoir introduit la sténotypie en Grèce. De son caractère ils ne savaient pas grand-chose ; mais le fait qu'elle ait pu vivre, jusqu'à la fin de sa vie, avec un homme tel que le poète de *L'Odyssée,* indique de grandes qualités de patience, d'endurance et de courage. Parce que, certes, la vie n'était pas facile avec cet homme que ses contemporains, Leftéris Alexiou et la célèbre femme de lettres Mme Galatée, avaient jugé si sévèrement.

Kazantzaki ajoute que personne ne saurait – sauf si ces lettres étaient sauvées – qu'Eleni était pour lui, *« sept femmes, dix-sept femmes », la dernière joie de sa vie… » !* Il exprime dans une autre lettre son désir[19] de l'avoir à ses côtés, afin de jouir de tant de soleil et de la plus grande beauté du Saronique. Des bateaux de pêche aux voiles rouges et blanches passent au loin, des poissons bondissent et brillent, les montagnes sont comme des tableaux sur verre. Quel dommage de contempler tout cela sans elle ! Mais elle viendrait et il y aurait le soleil et tous les trésors de la vie terrestre ! Son émotion était grande en pensant que le jour de leurs retrouvailles approchait. Ses dix doigts frissonnaient. Il l'embrassait, sur les épaules, et dans les paumes de ses mains. En avant[20], Lênio ! Tant que le vent agiterait ses cheveux, il ne la laisserait pas sans protection, il la tiendrait par la main, et ils se promèneraient ensemble sur la terre !

« Je sème[21] à tous les vents » aurait pu être la devise de Nikos Kazantzaki. L'homme à la volonté de fer, l'homme inépuisable, n'a jamais pu rester à son poste une fois sa tâche accomplie. Corps et âme se révoltaient,

16 http://www.parathyro.com/?p=13771, 15/08/2012

17 http://www.tovima.gr/culture/article/?aid=469930, 15/08/2012

18 *Le Dissident,* lettre à Eleni, Égine, 22 août 1933, page 310

19 Le Dissident, lettre à Eleni, Égine, 15 octobre 1933, page 315

20 Ibid., lettre à Eleni, Égine, mercredi (1934), page 325

21 Ibid., page 82

la fièvre le brisait. Ce n'est point le travail démentiel qui l'épuisait. La routine, le fauteuil confortable le répugnaient. Tel un pèlerin qui devant une mare prend la fuite de peur d'y voir son visage avili par l'eau morte. Désirait-on le voir s'épanouir à nouveau ? Une cellule au bord de la mer ou au sommet de quelque montagne, la plume et le papier, des fruits en dispos, narguant le temps et soi-même, n'espérant rien, n'exigeant rien, invincible. Des jours, des mois, des années, s'il le fallait, à la poursuite de la perfection.

Eleni avoue aimer cet homme charmant et sage, et elle croit s'être épanouie sous sa discipline, autant que sa nature le permettait.

« Vous avez vécu trente[22] ans à mes côtés et vous n'avez rien appris ! Se plaignait-il un des derniers jours à Fribourg, alors que je me lamentais sur nos témérités désastreuses.

- Que cherchions-nous en Chine ? Pourquoi avons-nous permis ce vaccin maudit ? »

  Les mains exsangues reposant sur les accoudoirs du fauteuil, il leva des yeux étonnés, comme de coutume :

« Pourquoi regarder en arrière, Lénotschka ?

- Parce que…parce que vous avez souffert le martyre…
- Que vous êtes drôles, vous autres humains ! murmura-t-il en secouant la tête. Moi je ne pense qu'aux joies que j'ai eues, le reste m'importe peu ! »

Eleni avoue avoir aimé cet homme parce qu'il n'a jamais affirmé sa supériorité, ni insisté pour la transformer en philosophine. Elle était simple, il l'a laissée comme telle, respectant sa nature. Mais il l'a libérée aussi des complexes créés par des tuteurs maladroits. Il a appris à Eleni à n'avoir honte que seulement de ses propres défaillances. Il ne lui a pas offert la possibilité de diplômes universitaires auxquels elle aspirait. Auprès de lui, elle ne sut pas devenue savante. Mais il lui a offert l'amour, la confiance, l'affection, les champs et les forêts, les montagnes, la mer et les rivières, les longs voyages inespérés, les histoires crétoises ou africaines, son exemple de parfaite nudité devant Dieu ! Peut-être, seuls Gandhi et lui auraient pu vivre et gouverner les portes grandes ouvertes. L'homme qui gouverne doit toute la vérité à son peuple : Le peuple a droit de lire dans sa pensée et dans sa vie comme dans un livre.

Eleni, avait l'incarnation de la « philosophie », devant elle, en son compagnon. Être bon, n'envier personne, ne posséder que le strict nécessaire : une icône, un ivoire, ou un autre petit objet rapporté du bout du monde… Dresser une image de soi-même idéale, la clouer au mur devant soi et tâcher de lui ressembler… pardonner à ceux qui vous font mal et qui vous obligent ainsi à la mer, des brebis et des vaches, du pain bis et des olives…cuando[23] perdrices, perdrices, cuando oraciones !... Ne jamais permettre au confort de vous engourdir. Si un enfant a faim aux confins de la terre s'en sentir responsable, garder toujours l'âme disponible… rester debout à son heure, avoir le cerveau occidental et le cœur africain !

22 Ibid., page 321

23 Sainte Thérèse d'Avila

Oui, la « philosophie » avait le cœur africain et elle savait rire, câliner… « Elle » fumait la pipe, se régalait de soupes de poisson, se baignait, se séchait au soleil, descendait en ville faire des emplettes, revenait, le sac plein d'anecdotes :

« Quand[24] ce sont les perdrix, ce sont les perdrix, quand c'est la prière, c'est la prière ».

Mais, pour Eleni, comment c'était-il possible de s'y prendre avec les mots, comment les tendre, les ajuster, les assouplir, les assujettir, les empiler sans les faire éclater, avec tendresse et dureté, afin qu'ils puissent le contenir et le décrire? Comment va-t-elle bâtir cette prison dans laquelle il désirait s'enfermer lui-même?

- Lorsque je mourrai[25], vous écrirez un livre sur moi…

- Non et non et non! Il faudrait pour cela un écrivain de talent.
- Vous écrirez un livre sur moi, Lénotschka. Vous le ferez, car on dira tant de choses inexactes. Et vous êtes la seule à bien me connaître.

Combien de fois ai-je juré de ne pas le faire? Alors?

Alors je ne l'aurais jamais fait, ou pour dire la vérité j'aurais abandonné cette tâche à mi-chemin si, une nuit, je n'avais trouvé dans tes papiers à jeter un mot de ta main, griffonné à la hâte et au crayon, une esquisse de plan pour mon livre…

Et me voilà à l'épreuve. Ne pas construire un roman, cela je le pourrai et même facilement. Te décrire, te serrer, te clouer d'une aiguille d'or, comme si je clouais un papillon. Et mon cœur de se révolter. Car j'aime les papillons et j'aime m'imaginer qu'ils voltigent insaisissables au-dessus de nos têtes…"

[24] Sainte Thérèse d'Avila

[25] Kazantzaki N. Eleni, *Le Dissident*, éditions Canevas éditeur & éditions de l'aire, mars 1993, pp. 11-12

Chapitre 2 : Rien ne meurt dans ce monde, la composition d'une âme crétoise

Comme Lili Zographou[26] l'écrit sur les Crétois, il s'agit d'une « race sauvage et indisciplinée d'un côté ; tendre, douce et chaude de l'autre ». Octave Merlier affirme que l'histoire de l'île de Crète « explique[27] un peu le caractère de ses habitants, comme sa position géographique et sa nature. Avant-garde de l'Afrique, premier port de Phénicie, de la Judée, de l'Asie ; dernière étape de l'Europe. Rome, les Arabes, les Croisés, Venise, les Turcs, sont autant de raz de marée, séculaires qui ont recouvert l'île de Minos. À peine libéré du joug turc, le Crétois s'en allait libérer la Grèce, il courait délivrer l'hellénisme irrédimé, dispersé de Smyrne à Constantinople et à Trébizonde, d'Éphèse à Adana, de la mer Égée jusqu'à la Mésopotamie, à travers les hauts plateaux de Cappadoce ».

Pour Mimica Cranaki[28], la Crète « n'est pas une île à proprement parler, c'est un sixième continent, situé entre l'Afrique et l'Europe. »

« Amour[29] de la liberté : ne pas accepter, même pour gagner le Paradis, d'asservir son âme ; jeu de bravoure, être au-dessus de l'amour et de la souffrance, au-dessus de la mort ; briser les moules anciens, même les plus grands commandements de la Crète […]

« Des hommes simples, des paysans crétois, suivant l'impulsion du fond de leur être, gravissent sans perdre haleine les plus hauts sommets où puisse atteindre l'homme – la liberté, le mépris de la mort, la création d'une loi nouvelle. C'est ici que se dévoile à nos yeux l'origine de l'homme, pleine de noblesse. Car on voit que la bête à deux pattes, en suivant d'autres chemins que ceux de l'intelligence, a réussi à se faire homme ; »

Kazantzaki fait le bilan de sa vie et de celle de ses ancêtres, qui combattent en lui, toujours vivants, comme le bien combat le mal ou vice-versa. Qu'est-ce que la vie ? La vie est un atelier où Dieu travaille la boue en ayant à ses côtés, comme collaborateur, l'homme, son fils ! C'est pour cette raison que les arbres fleurissent et se chargent de fruits, que les animaux se reproduisent, que le singe a pu dépasser sa destinée pour se tenir debout sur ses deux pieds. Cet ancêtre est la bête massive, brutale, qui lui a été donnée afin qu'il la transforme en Homme et qu'il veut faire monter plus haut encore. Quelle ascension terrifiante du singe à l'homme, de l'homme à *Dieu* !

« Je[30]me penche au fond de moi-même et je frissonne. Les ancêtres du côté de mon père : sur mer, des corsaires sanguinaires ; sur terre, des chefs de guerre, ne craignant ni Dieu ni les hommes. Du côté de ma mère : de bons paysans sombres qui, penchés toute la journée sur la terre, pleins de confiance, semaient, attendaient avec assurance le soleil et la pluie, moissonnaient, puis s'asseyaient le soir sur le banc de pierre de leur maison, croisaient les bras et plaçaient leur confiance en Dieu.

---

26 Lily Zografou, *Nikos Kazantzaki, un tragique*, Fédros éd., sixième édition, Athènes, 1964

27 *« N. Kazantzaki, « Ascèse », Salvatore Dei »*. Traduit du grec et présenté par Octave Merlier. Collection de l'Institut français d'Athènes, 1951, pp. 17-18.

28 *Grèce*, Le Seuil éd., collection « Petite Planète », p. 133, chapitre « Les îles ».

29 Colette Janiaud-Lust, Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre, François Maspero, l'apprentissage de la vie, page 27

30 Nikos Kazantzaki, *Lettre au Greco, Bilan d'une vie*, éd. PLON, Traduit du grec par Michel Saunier, 1961, page 18

Comment réussir à accorder ces deux ancêtres qui combattent en moi, le feu et la terre ?

Je sentais que c'était là mon devoir, mon unique devoir : réconcilier les irréconciliables, faire remonter du fond de moi-même les épaisses ténèbres ancestrales pour en faire, autant que je le pourrais, de la lumière. N'est-ce pas celle que nous avons à notre tour le devoir d'appliquer, en suivant ses traces ? Notre vie est un éclair bien bref mais nous aurons le temps.

L'univers entier, sans le savoir, suit cette méthode. Chaque être vivant est un atelier où Dieu caché, travaille la boue et la transforme. Voilà pourquoi les arbres fleurissent et se chargent de fruits, les animaux se reproduisent, et pourquoi le singe a pu dépasser sa destinée et se tenir debout sur ses deux pieds. Et à présent pour la première fois depuis que le monde existe, il a été donné à l'homme d'entrer dans l'atelier de Dieu et de travailler avec lui. Et plus il transforme la chair en amour, en vaillance et en liberté, plus il devient Fils de Dieu.

C'est un devoir accablant, insatiable. Toute ma vie j'ai lutté, et je lutte encore, mais il reste toujours des ténèbres, une lie au fond du cœur, et la lutte recommence sans cesse. Mes antiques ancêtres paternels s'entremêlent, plongés au plus profond de moi-même, et je ne parviens qu'à grand-peine, dans les ténèbres profondes, à distinguer leurs visages. Au fur et à mesure que j'avance, traversant les couches successives de mon âme – l'individu, la race, le genre humain – s'empare davantage de moi. Au début c'est comme ceux d'un frère, d'un père, que j'imagine ces visages, puis, à mesure que j'avance vers les racines, c'est un ancêtre chevelu, aux mâchoires épaisses qui surgit du fond de moi-même : il a faim et soif, mugit et ses yeux sont pleins de sang. Cet ancêtre est la bête massive, brute, que l'on m'a donnée pour que je la transforme en homme ; et si je peux, si j'en ai le temps, pour que je la fasse monter encore plus haut que l'homme. Quelle ascension terrifiante du singe à l'homme, de l'homme à Dieu ! »

En lisant l'extrait de Kazantzaki ci-dessus, on reconnaît des éléments de la théorie de Bergson sur la religion, le mysticisme et Dieu. Peter Bien[31], fait remarquer que si Kazantzaki est encore lu dans les cent années à venir, il sera sans doute encore très intéressant en tant que penseur religieux. Kazantzaki illustre, avec une grande maîtrise, la pensée bergsonienne. Bergson a écrit, qu'à nos yeux[32], l'aboutissement du mysticisme, c'est une prise de contact, et par conséquent une coïncidence partielle, avec l'effort créateur qui se manifeste au cours de la vie. Cet effort est d'essence divine, s'il ne provient pas de Dieu lui-même ! Le grand mystique serait une individualité, qui franchit les limites assignées à l'espèce par sa matérialité, continuant et prolongeant ainsi l'action divine.

Kazantzaki, illustre merveilleusement son origine de corsaire et l'empreinte de ses ancêtres sur son âme, quand il évoque la synthèse réussie, après beaucoup d'efforts et de luttes intérieures pour construire un pont entre les ténèbres primitives du passé et du présent, entre ses ancêtres et lui-même, entre la mer qui désigne son père et la terre qui représente sa mère. Ses ancêtres paternels, contrairement aux ancêtres maternels, avaient tous des traits de caractère arabes. Ils étaient fiers, têtus, ils parlaient peu, ils écrivaient peu, ils agissaient sans questionnement. Ils accumulaient en eux, en silence, pendant des années, la colère ou l'amour, et brusquement le démon s'emparait d'eux et ils se déchaînaient. Pour eux, le bien suprême n'était pas la vie, mais la passion. Ils n'étaient pas bons, ni accommodants, leur

[31] Peter Bien, Why Read Kazantzakis in the Twenty-first Century?, *Journal of Modern Greek Studies*, Supplement to Volume 28, Number 1, May 2010, pp. 1-6 (Article), p. 3

[32] Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion* (1932), p. 118

présence était pesante ; ils demandaient beaucoup, non pas aux autres, mais à eux-mêmes. Kazantzaki voit, entend et sent les ténèbres en lui, les étages multiples, les cris rauques, les bêtes velues affamées ! Alors, rien ne meurt dans ce monde ? Tant que nous vivrons, toutes les nuits d'avant l'homme, toutes les lunes d'avant l'homme, les faims, les soifs, les peines de tous les siècles qui ont précédé continueront à exister, à avoir faim et soif et à se torturer en nous. Evidemment, transformer les ancêtres barbares en esprit, implique de les porter jusqu'au martyre suprême pour les anéantir.

Kazantzaki illustre ici la théorie d'Henri Bergson sur le passé et le présent exprimée dans son œuvre, L'évolution créatrice, en 1907. Bergson pense qu'en[33] réalité le passé se conserve de lui-même, automatiquement, et il nous suit tout entier à tout instant. Ce que nous avons senti, pensé, voulu, depuis notre première enfance est là, penché sur le présent qui va s'y joindre, poussant contre la porte de notre conscience qui voudrait le laisser dehors. Le mécanisme cérébral est fait pour en refouler la presque totalité dans l'inconscient et pour n'introduire dans la conscience que ce qui est de nature à éclairer la situation présente, à aider l'action qui se prépare, à lui donner enfin une tâche utile. Tout au plus, certains souvenirs arrivent-ils, par la porte entrebâillée, à passer en catimini. Ceux-là, messagers de l'inconscient, nous avertissent de ce que nous traînons derrière nous sans le savoir. Mais, même si nous n'en avons pas l'idée distincte, nous sentons vaguement que notre passé reste présent en nous. Bergson se pose la question suivante : Que sommes-nous, qu'est-ce que notre caractère, sinon la condensation de l'histoire que nous avons vécue depuis notre naissance et avant notre naissance même, puisque nous portons en nous des dispositions prénatales ? Sans doute, conclut Bergson, ne pensons-nous qu'avec une petite partie de notre passé, mais c'est avec notre passé tout entier, y compris notre courbure d'âme originelle, que nous désirons, voulons, agissons. Notre passé se manifeste donc intégralement à nous par sa poussée et sous forme de tendance, quoiqu'une faible part seulement en devienne représentation.

Kazantzaki habille d'expériences vécues les théories bergsoniennes exposées ci-dessus dans l'extrait suivant :

« Une nuit[34] je marchais avec un ami sur une haute montagne enneigée ; nous avions perdu notre chemin et la nuit nous avait surpris…Un silence épais, inquiétant, insupportable. Voilà ce que devaient être les nuits baignées de lune des milliers de siècles avant que Dieu, incapable lui-même de supporter un tel silence, n'ait pris de la boue pour façonner les hommes.

Je marchais quelques pas en avant de mon ami. Un vertige étrange enveloppait mon esprit, j'avançais en trébuchant comme un homme ivre. Il me semblait que je marchais sur la lune ou sur une terre très ancienne, inhabitée, antérieure à la venue de l'homme, mais très familière. Brusquement, à un détour de la montagne, j'ai

[33] Henri Bergson, *L'évolution créatrice,* 1907, document produit en version numérique par Gemma Paquet, p.14,https://vpn.cut.ac.cy/+CSCO+0h756767633A2F2F737679722E6F7962742D32342E70627A++/utili/60000/57000/56679/file/artpdf/evolution-creatrice-Henri_Bergson.pdf

[34] Kazantzaki lui-même selon Pantélis Prévélakis dans son livre *Quatre cents lettres de Kazantzaki à Prévélakis*, a décrit que cette expérience vécue date de l'année 1918 quand il marchait dans une haute montagne enneigée avec son ami Yianni Stavridakis. *Lettre au Greco, Bilan d'une vie*, éd. PLON, Traduit du grec par Michel Saunier, 1961, pp. 19-23.

aperçu très loin, au fin fond de la vallée, quelques pâles lumières ; ce devait être un petit hameau qui veillait encore. Je me suis arrêté, j'ai serré les poings et crié, déchaîné, montrant le village de mon poing :

- Je vous égorgerai tous ! C'était une voix rauque, qui n'était pas la mienne. A peine l'avais–je entendue, que j'étais pris de terreur ; tout mon corps s'est mis à trembler. Mon ami est accouru, inquiet, et m'a pris par le bras :

- Qu'est-ce qui t'a pris ? me dit-il. Qui vas-tu égorger?

Mes genoux étaient brisés ; j'éprouvais soudain une fatigue indicible. Mais en voyant mon ami devant moi, j'ai repris mes sens.

- Ce n'était pas moi, murmurai-je, ce n'était pas moi. C'était un autre.

Etait-ce un autre ? Jamais ses entrailles ne s'étaient ouvertes si profondément, de façon si révélatrice. Il y avait des années qu'il soupçonnait l'existence de l'autre, mais depuis cette nuit-là, il en était sûr : il y avait en nous des ténèbres, des étages multiples, des cris rauques, des bêtes velues, affamées. Rien ne meurt donc dans ce monde ? Tant que nous vivrons, toutes les nuits d'avant l'homme, toutes les lunes d'avant l'homme, les faims, les soifs, les peines d'avant tous les siècles, continueront à vivre, à avoir faim et soif et à se torturer avec nous. La frayeur envahissait Kazantzaki quand il entendait mugir dans ses entrailles la charge terrible qu'il portait. Alors, il ne serait jamais sauvé ? Le fond de son être ne serait jamais purifié ? Pourtant, de temps en temps, une douce voix, celle de Dieu, s'élevait au plus profond de son cœur : il ne fallait pas avoir peur, Dieu ferait des lois, mettrait de l'ordre, Kazantzaki devait avoir confiance. Mais soudain le mugissement puissant du Chaos montait pour faire taire la douce voix : il ne fallait pas se leurrer, le Chaos déferait les lois de Dieu ; il bouleverserait l'ordre en place pour l'anéantir!

Kazantzaki confesse avoir senti vivre en lui son arrière-grand-père et que, de tous, c'était lui le plus vivant dans son sang; il avait le crâne rasé au-dessus du front et portait une longue tresse. Il était lié aux corsaires d'Alger et sillonnait les mers. Il avait installé son repaire dans les îles désertes de Gramvoussa, à la pointe occidentale de la Crète ; c'est de là que, arborant des voiles noires, il partait aborder les navires qui passaient. Les uns voguaient vers La Mecque, les autres, chargés de chrétiens, allaient là-bas pour devenir hadjis. Les corsaires poussaient un grand cri, lançaient leurs grappins, sautaient sur le pont avec leurs haches et n'épargnaient ni le Christ, ni Mahomet… Et les vieux Crétois se souvenaient encore avoir entendu dire qu'un jour la Crète tout entière avait senti la cannelle et la noix muscade : c'est que l'arrière-grand-père de Kazantzaki, avait arraisonné un navire chargé d'épices et, ne sachant qu'en faire, les avait envoyées dans tous les villages de Crète, en cadeau, aux habitants. Quand l'auteur avait appris ce détail de la bouche d'un Crétois centenaire, il avait été bouleversé : dans tous ses voyages, devant lui, sur la table où il écrivait, il aimait toujours avoir, sans savoir pourquoi, un tube de cannelle et deux noix muscades !

Toutes les fois que Kazantzaki pouvait entendre les voix secrètes en lui, suivre non pas son esprit qui ne tardait pas à s'essouffler et à s'arrêter, mais son sang, il parvenait, avec une secrète certitude, à la plus lointaine origine de ses ancêtres. Plus tard, cette certitude secrète fut renforcée par des signes tangibles de sa vie quotidienne. Au début, il pensait qu'ils étaient

fortuits et ne leur prêtait pas d'attention. Mais à la fin, mêlant la voix du monde visible aux voix secrètes, il réussit à traverser les ténèbres primitives de son esprit, à soulever la trappe pour y voir clair !

Et à partir du moment où il y vit plus clair, son âme commença de s'affermir ; elle ne s'écoulait plus, telle de l'eau, dans un flot perpétuel ; autour d'un noyau illuminé, un visage à présent se condensait et se figeait : le visage de la terre. Il n'avançait plus en prenant des chemins de traverse pour trouver de quel fauve il descendait ; il avançait avec assurance parce qu'il connaissait son véritable visage et son unique devoir : travailler ce visage avec autant de patience, d'amour et d'habileté qu'il le pourrait. Le travailler signifiait le transformer en feu et, s'il en avait le temps, avant la Mort, faire de ce feu une lumière pour que la Mort ne trouve plus rien de lui à emporter. Parce que là résidait la plus grande ambition kazantzakienne: ne rien laisser de lui que la Mort puisse emporter – si ce n'est quelques os!

Ce qui l'aida le plus à atteindre cette certitude fut la terre de ses ancêtres paternels. La famille de son père descendait d'un village, à deux heures de Mégalo Kastro appelé Les Barbares. Quand l'empereur de Byzance, Nicéphore Phocas, eut repris, au Xe siècle, la Crète aux Arabes, il hébergea dans quelques villages tous les Arabes qui avaient échappé au massacre, et ces villages furent appelés les Barbares. C'est dans un de ces villages qu'avaient pris racine ses ancêtres paternels, et ils avaient effectivement des traits de caractère arabes : fiers, têtus, parlant peu, écrivant peu, d'un naturel emporté. Ils accumulaient en eux, en silence, pendant des années, la colère ou l'amour, et brusquement le démon s'emparait d'eux et ils éclataient, déchaînés. Le bien suprême pour eux n'était pas la vie, mais la passion. Ils n'étaient ni bons, ni accommodants, leur présence était pesante ; ils demandaient beaucoup, non pas aux autres, mais à eux-mêmes. Un démon intérieur les étranglait et les faisait suffoquer. Ils devenaient pirates ou s'enivraient, ils se donnaient des coups de couteau au bras pour se soulager en faisant couler le sang, ou ils tuaient la femme qu'ils aimaient, pour ne pas devenir son esclave. L'écrivain souhaitait transformer ses ancêtres barbares en esprit ; cela signifiait les porter jusqu'au martyre suprême pour les anéantir !

Chapitre 3 : Le capitaine Michel, le barbare, le « monstre »

Ah, Lénotschka[35], écrivait Kazantzaki, si son corps entier pouvait devenir digne de sa tête ! Parfois des éclairs africains traversaient ses yeux et il criait être prêt ! Puis ils disparaissaient. Disparaissaient-ils, ou bien s'organisaient-ils en un orage continu ? Le legs génétique de son père Bernardone était dur tandis que celui de sa mère Pica, était tendre et pathétique. Dieu fasse qu'un peu avant sa mort, il arrive à la synthèse suprême du dur au doux ! Selon Colette Janiaud – Lust, le «monstre» du père Kazantzaki provoquait la peur dans toute la famille, même dans un environnement grec et turc. A sa vue, cette peur éteignait aussitôt toute trace d'amour, et même de respect. Il n'a jamais eu tort. Sa force était telle qu'elle anéantissait tout, rien ne lui résistait. Il exigeait de son fils le respect absolu et la glorification de sa race, afin de ne pas discréditer ou déshonorer la Crète. Kazantzaki avoue que, même adulte, la peur du père l'empêchait d'agir, qu'elle lui faisait préférer le papier à l'action; elle lui fit écrire ce qu'il aurait voulu faire. «Mon sang, il en avait fait de l'encre» ! Une manière, peut-être, pour Kazantzaki de justifier son incapacité à agir qui, d'ailleurs, l'obligea à faire face à de nombreuses difficultés et luttes intérieures, sur le chemin de l'Art, de la Poésie, enfin, de la Liberté. Pourtant, bien des fois, Kazantzaki a osé agir contre la volonté de son père ou a même réussi à convaincre son père de la justesse de ses positions.

Mégalo[36] Kastro[37] avait quatre portes fortifiées ; à chaque coucher du soleil les Turcs les fermaient et personne ne pouvait plus, de toute la nuit, entrer ni sortir ; les quelques chrétiens qui étaient dedans tombaient ainsi dans la souricière ; quand le soleil se levait à nouveau, ils rouvraient les portes. Les Turcs pouvaient donc, la nuit, tant que les portes fortifiées étaient barricadées, faire un massacre ; parce qu'à l'intérieur de la ville les Turcs étaient les plus nombreux et qu'ils n'avaient en plus une garnison.
C'est alors, quelques jours plus tard, que j'ai vécu pour la première fois un massacre. C'est alors que mon esprit d'enfant a vu, pour la première fois, derrière le beau masque – derrière la terre verdoyante, la vigne chargée de fruits, derrière la mer et le pain de froment, et derrière le sourire de ma mère – le véritable visage de la vie : la tête de mort.

Kazantzaki rencontre la mort pour la liberté et la patrie. La prosternation devant les héros morts, pendus, que son père lui impose, lui apprend la réalité cruelle et macabre de la liberté, c'est-à-dire, de la revendication de la liberté, et de son coût pour la vie humaine. Ainsi la revendication de la liberté devient le vécu amer de son enfance qui le poursuivra toute sa vie en le marquant à jamais :

J'ai levé[38] les yeux vers le platane et j'ai poussé un cri. Trois pendus se balançaient, l'un à côté de l'autre, pieds nus, vêtus seulement d'une chemise, et leur langue pendait hors de la bouche, toute verte… - Qui les a tués ? – La liberté, bénie soit-elle… - Touche leurs pieds ! m'ordonna-t-il. – Je ne peux pas, répondis-je avec terreur…

---

35 Eleni N. Kazantzaki, *Le Dissident,* éditions Canevas éditeur & éditions de l'aire, mars 1993, p. 26

36 *Lettre au Greco, Bilan d'une vie*, éd. PLON, Traduit du grec par Michel Saunier, 1961, page 81

37 Pendant l'occupation ottomane la ville de Héraklion a été nommée par les Grecs *Megálo Kástro (la grande forteresse*) http://el.wikipedia.org/wiki/%CE%97%CF%81%CE%AC%CE%BA%CE%BB%CE%B5%CE%B9%CE%BF_%CE%9A%CF%81%CE%AE%CF%84%CE%B7%CF%82

38 Ibid., pp. 83-85

Il m'a pris la main, j'ai senti au bout de mes doigts la peau froide et parcheminée…

- Prosterne-toi ! ordonna alors mon père, et quand il m'a vu me débattre et chercher à m'en aller, il m'a saisi sous les bras, m'a soulevé en l'air, m'a baissé la tête et m'a collé de force la bouche sur les pieds de marbre.

Il m'a déposé à terre, mes genoux fléchissaient. Il s'est penché, m'a regardé : - C'est pour t'habituer, me dit-il…

Les portes de la ville sont restées fermées trois jours, le quatrième elles se sont ouvertes ; mais les Turcs rôdaient dans les rues, les cafés en étaient pleins, ils se rassemblaient dans les mosquées et l'ébullition en eux ne s'était pas encore apaisée ; leurs yeux étaient encore remplis de meurtre…

Nous sommes descendus au port, nous aussi, pour partir ; mon père en tête, ma mère au milieu avec ma sœur, et moi en queue…

J'avais commencé à comprendre cette conduite féroce de mon père ; il n'appliquait pas la Jeune Pédagogie, il suivait l'antique, l'impitoyable, la seule qui puisse sauver la Race. C'est ainsi que le loup éduque son louveteau bien-aimé, son enfant unique et qu'il lui apprend à chasser, à tuer et à échapper aux pièges, par ruse ou par bravoure. C'est à cette pédagogie sauvage de mon père que je dois la résistance et l'obstination qui m'ont toujours assisté dans mes moments difficiles. C'est à cette férocité que je dois toutes les pensées indomptables qui à présent, à la fin de ma vie, me dirigent et n'acceptent de consolation ni de Dieu ni du Démon.

- Montons dans ta chambre pour prendre une décision, m'avait dit mon père avant que nous ne quittions la maison.

Il s'était arrêté au milieu de la chambre, m'avait montré une grande carte de la Grèce qui était pendue au mur.

- Je ne veux pas que nous allions au Pirée ni à Athènes ; c'est là que tout le monde va se retrouver. Ils vont commencer à pleurnicher qu'ils n'ont pas à manger et ils mendieront des secours. Ça me dégoute. Choisis une île.
- Celle que je veux ?
- Celle que tu veux.

J'étais monté sur une chaise, avais inspecté une à une toutes les îles de la mer Egée, vertes sur la mer bleue ; je promenais mon doigt de Santorin à Milo, à Siphnos, à Mykonos, à Paros, je m'étais arrêté sur Naxos.

- A Naxos ! dis-je. Sa forme et son nom me plaisaient. Comment pouvais-je deviner en cet instant l'influence décisive qu'aurait sur toute ma vie ce choix fortuit, fatal ?
- A Naxos ! répétai-je. J'ai regardé mon père.
- C'est bon, répondit-il, allons à Naxos. »

Selon Colette Janiaud-Lust, il semble que le « monstre » du père, était capable de tendresse, et que l'ennemi juré des maîtres d'écoles, s'intéressait beaucoup aux études et aux progrès de son fils. Son anticléricalisme s'accompagnait d'une foi solide et d'un respect de l'Eglise orthodoxe. Et quand Kazantzaki se trouvait à Naxos où il apprenait le français et l'italien en attendant que la révolution crétoise finisse, le père, en apprenant que son fils pouvait se convertir au catholicisme, a bondi, terrifié et furieux, pour l'éloigner de l'école des prêtres. Sur la route de Naxos, en ramenant son fils, il essayait de dissimuler sa joie en regardant son enfant qui ne pouvait pas soulever les grands livres à reliure dorée qu'il avait obtenus chez les pères catholiques. Pendant tout le trajet, il n'avait soufflé mot afin de cacher son émotion. Sans regarder son fils, il s'était contenté de dire:

« - Tu n'as pas déshonoré la Crète ».

Il offre à son fils une année de voyage pour l'obtention de son diplôme avec mention «très bien». Ce fils, qui montrait du talent pour les langues étrangères, il apprendrait même

l'hébreu pour lire *l'Ancien Testament* dans le texte original ! Les Juifs étaient alors nombreux dans la ville d'Héraklion. Kazantzaki écrit dans une lettre envoyée à son amie juive Léa[39] Dunkelblum:

«Lorsque j'avais dix ans j'avais prié mon père de me laisser aller chez le rabbin de Candie apprendre l'hébreu ; j'y suis allé trois fois… mais mes oncles et surtout mes tantes ont eu peur car ils craignaient disaient-ils que les juifs boivent mon sang. Et mon père m'a retiré de l'école rabbinique».

Avant que la famille ne se déplace à Naxos, c'est Kazantzaki, jeune adolescent, qui choisit, au hasard sur la carte, l'île, lieu de l'installation temporelle de la famille. A la fin de ses études à Athènes, il convainc son père de pouvoir continuer ses études à Paris et ne pas commencer à travailler comme promis.

Dans une émission radiophonique de l'hiver 1957 consacrée à la mémoire de l'écrivain, un de ses meilleurs amis d'enfance et de ses années d'études, M. Phanourakis, a raconté comment, sur l'insistance de Nikos, le vieux père royaliste était devenu vénizéliste[40]. Pour le vieux Crétois changer de parti, c'était pire que de changer de religion. Le capitaine Michel, le «fauve», pour plaire à son fils, a renié sur-le-champ ses convictions royalistes !

En 1924, Kazantzaki rentré en Crète[41], fait une tentative d'action politique illégale avec les communistes crétois et il est arrêté. De cette entreprise[42] ne reste que l'*Apologie*, un mémorandum qu'il a déposé auprès des autorités d'Instruction locales. Un texte important qui est le synopsis de la théorie politique de l'écrivain...

«Hier[43] soir j'ai parlé à mon père du bolchévisme. Le sang lui monta à la tête mais il se tut. Il se leva et se retira dans sa chambre. C'est pour lui le plus grand témoignage d'indignation».

39 *Le Dissident*, lettre à Léa Dunkelblum, 23 mars 1951

40 Sympathisant d'Elefthérios Venizélos, homme politique grec

41 Annexe 6

42 Annexe 4

43 *Le Dissident*, (Héraklion) 7 juillet (1924), page 24

Chapitre 4 : La mère, une sainte

Au sujet de sa mère, Kazantzaki écrit dans son *Rapport au Gréco*[44] :

« Ma mère était une sainte femme. Comment a-t-elle pu pendant cinquante ans, sans que son cœur se brise, sentir à côté d'elle le souffle, l'haleine du lion ? Elle avait la patience, la résistance et la douceur de la terre. Tous mes ancêtres du côté de ma mère étaient paysans. Penchés sur la terre, pleins de terre ».

Mais suivons de près Kazantzaki quand, à travers son livre, celui-ci s'adresse aux petits enfants afin de leur présenter sa mère; c'est un extrait intitulé «La Mère», publié dans un manuel de lecture de l'école primaire. Le petit Kazantzaki grandit dans l'ombre, la couleur et le parfum de la cassie de sa maison, en entendant le canari chanter et en lisant l'histoire des saints. Son enfance embaumait de cassie et de sainteté. Comme le dit Colette Janiaud – Lust, l'œil d'Ulysse se transformait en appareil photographique qui, dans la chambre noire, créait l'Univers… :

« La Mère[45]

Les heures que j'ai passées avec ma mère étaient pleines de mystère ; Nous asseyions l'un en face de l'autre, elle sur la chaise près de la fenêtre, moi sur mon petit escabeau, et je sentais, dans le silence, ma poitrine se remplir et se rassasier, comme si l'air entre nous, c'était du lait et j'allaitais.

Au dessus de nous la cassie que quand elle était fleurie, la cour embaumait. J'aimais beaucoup ses jaunes fleurs parfumées, ma mère les déposait dans les coffres et notre linge, nos draps, toute mon enfance embaumait la cassie.

Nous échangions beaucoup de paroles calmes, quelquefois ma mère me racontait sur son père, le village où elle était née, et quelquefois moi je lui racontais des histoires sur la vie des saints, que j'avais lues, et que j'embellissais avec mon imagination ; il ne me suffisait pas de leurs martyres, j'ajoutais d'autres de moi-même, jusqu'à ce que ma mère fondait en larmes, j'avais pitié d'elle, je m'asseyais sur ses genoux, je lui caressait les cheveux et je la consolais.

Ils sont entrés dans le paradis, mère, ne te chagrine pas. Ils se promènent sous les arbres fleuris, ils discutent avec les anges et ils ont oubliés leurs douleurs. Et tous les dimanches, ils mettent des vêtements dorés, des casquettes à touffes rouges et ils vont rendre visite à Dieu.

Et la mère essuyait les larmes et elle me regardait comme si elle disait :

« C'est vrai ? » et elle souriait.

Et le canari, dans sa cage, nous entendait, il levait le cou et chantait ivre, content, comme s'il était descendu du Paradis en laissant les saints un instant pour venir à la terre de faire plaisir aux humains.

---

44 *Lettre au Gréco,* traduit du grec par MICHEL SAUNIER, Plon 1961, p. 29

45 Texte traduit du grec par moi

Ma mère, la cassie, le canari, sont réunis inséparables, pour toujours dans mon esprit ; je ne peux plus sentir la cassie, entendre le canari, sans que s'élève de mes entrailles l'image de ma mère pour se réunir à ce parfum et à cette chanson du canari.

Je n'avais jamais vu ma mère rire ; elle souriait seulement, et ses profonds yeux noirs regardaient les gens pleins de patience et de bonté. Elle allait et venait comme un esprit bienveillant dans la maison et elle prévoyait tout en silence, comme si ses mains avaient une sacrée force magique, qui gouvernait avec douceur le besoin quotidien ».

Pourtant dans son *Rapport*, Kazantzaki écrit, qu'il se souvient avoir vu, une seule fois, sa mère, l'œil brillant d'un éclat étrange, rire et se réjouir : c'était un 1er mai, son père l'avait regardée avec tendresse et lui avait demandé de chanter. La mère avait chanté d'une voix douce, un peu rauque mais pleine de passion. Elle fermait à demi les yeux, elle regardait son mari et chantait une mandinade pour le capitaine Michel !

Prévélakis souligne l'influence que le récit de la vie des saints avait sur l'âme de Kazantzaki petit enfant. Kazantzaki explique dans son Rapport au Gréco que son premier désir a été la liberté ; le second, bien caché en lui et le torturant, c'était la soif de sainteté.

Chapitre 5 : La Crète, berceau de cultures

Un aperçu historique de l'île de Crète est nécessaire, afin de se situer dans l'espace et le temps et concevoir le cadre dans lequel se situent l'existence et l'œuvre de Nikos Kazantzaki. L'île, depuis l'antiquité, était le berceau de cultures différentes, aux couleurs bien vivantes, souvent opposées et essayant de s'exterminer l'une l'autre, mais qui, de nos jours, pareilles aux pièces d'un puzzle, se sont unies en synthèse multicolore. Un amalgame harmonieux, un mariage merveilleux de l'Orient et de l'Occident aboutissant à une diversité culturelle rare qui constitue l'héritage de cette île tourmentée. La personnalité et l'œuvre de Nikos Kazantzaki reflètent parfaitement cette double identité du pays natal, et donc, cette lutte éternelle menée par l'écrivain entre le bien et le mal pour parvenir finalement à la synthèse !

La[46] Crète est la principale île de Grèce ; c'est également l'une des plus méridionales . Elle représente l'une des frontières symboliques entre l'Occident et l'Orient. Située à équidistance de l'Europe, de l'Asie mineure et de l'Afrique, elle occupe une position géographique qui lui confère une riche histoire tandis que sa position stratégique lui vaut d'avoir été le terrain de nombreux conflits entre les peuples qui voulaient contrôler la Méditerranée. Partie intégrante de la Grèce, la Crète n'est pourtant réunie à celle-ci que depuis *1913*. Habitée au moins depuis le Néolithique, la Crète est le berceau de la civilisation minoenne qui a dominé la Méditerranée orientale du XXXe au *XIIe siècle av. J.-C.*, avant de s'effacer devant l'essor de la Grèce continentale.

[46] http://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_la_Cr%C3%A8te

Lorsque Rome se tourne vers l'Orient, l'île est une étape de l'expansion de l'Empire. Après le partage de l'Empire, elle intègre l'Empire d'Orient. Elle est alors tour à tour byzantine, arabe au IXe siècle, puis vénitienne après la quatrième croisade et le partage de l'Empire byzantin entre les royaumes francs. La Crète est alors divisée entre occupation latine et héritage byzantin. Sa position en Méditerranée est alors stratégique pour la défense du commerce de la «Sérénissime République de Saint-Marc» en Méditerranée. À toutes les époques de son histoire, l'île attise également la convoitise des *pirates* qui en font une base de départ de leurs raids. Les actes de piraterie et la menace qu'ils font peser sur le commerce méditerranéen sont souvent le prétexte à une intervention et une occupation de l'île de la part des peuples y ayant des intérêts.

La Crète passe sous domination ottomane au cours du XVIIe siècle. Son histoire est jalonnée de révoltes et d'insurrections du peuple crétois contre ses divers occupants. Ces révoltes sont encore plus marquées au cours des trois siècles d'occupation ottomane, et en particulier au XIXe siècle. La Crête échappe en pratique à la tutelle turque à partir de 1897, mais ne parvient à être rattachée à la Grèce qu'en 1913. La Crète sera le théâtre d'affrontements lors de la Seconde Guerre mondiale, et l'une des quelques régions occupées par l'Allemagne lors du partage de la Grèce entre l'Allemagne, l'Italie et la Bulgarie.

I. Regard sur le moment historique précis

En[47] 1895, le massacre d'Arméniens *en* Anatolie choque l'opinion publique internationale et force les grandes puissances européennes à s'intéresser au sort de la Crète. Pour montrer sa bonne volonté, la Porte ottomane remplace alors le gouverneur de Crète en place par un Chrétien, Alexandre Karatheodoris. Cependant, les Turcs crétois, opposés à cette nomination, commettent des massacres de Chrétiens afin d'obliger Karatheodoris à démissionner. En réaction, une assemblée révolutionnaire se constitue sous l'impulsion du consul général de Grèce. La tension augmente avec les actes de violence perpétrés par les Turcs. Le 11 mai 1896, des Grecs de La Canée et des alentours sont massacrés. Des incidents similaires ont lieu aussi à Héraklion. Ces événements obligent les puissances européennes à intervenir et à accentuer leur pression sur la Porte pour qu'elle fasse de nouvelles concessions. À La Canée, les consuls des grandes puissances proposent une Constitution aux représentants chrétiens de Crète ; les points principaux sont les suivants: la nomination par le sultan, pour cinq ans, et sur accord des grandes puissances, d'un gouverneur chrétien ; le nombre d'emplois réservés aux chrétiens doit être le double de ceux réservés aux musulmans ; la gendarmerie crétoise doit être réorganisée et dirigée par des officiers européens ; une pleine indépendance économique et judiciaire est garantie à l'île sous la protection des grandes puissances.

Si la tension s'apaise quelque temps, elle se ravive à mesure que l'Empire ottoman tarde à mettre en œuvre la Constitution. À la mi-janvier 1897, les massacres reprennent, la résidence de l'évêque de La Canée est incendiée ainsi que les quartiers chrétiens. Ces nouveaux

[47] http://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_la_Cr%C3%A8te

massacres de chrétiens par des musulmans provoquent cette fois l'intervention de la Grèce qui occupe l'île et la proclame rattachée à elle le 1er février 1897. L'Empire ottoman demande alors l'intervention des puissances européennes. La France, *la* Grande-Bretagne, *l'*Italie, *la* Russie, *l'*Autriche-Hongrie *et l'*Allemagne[48] envoient des navires de guerre et des contingents à La Canée, Candie[49], Réthymnon et Sitía. Les puissances européennes refusent de reconnaître le rattachement de la Crète à la Grèce et elles adressent un ultimatum à la Grèce afin qu'elle retire ses troupes. Elles proposent toutefois la solution de l'autonomie pour l'île le 17 février 1897. La Grèce refuse cette alternative ainsi que l'établissement d'une principauté.

En avril de la même année, *la* guerre qui éclate entre la Grèce et la Turquie oblige la Grèce à retirer ses troupes de Crète pour les utiliser en métropole. Les Grecs, battus par l'armée turque, qui a été formée par les Allemands, demandent la médiation des grandes puissances. L'espoir d'une union avec la Grèce s'éteint alors et les leaders crétois n'ont d'autre choix que d'accepter l'autonomie.

La Crète reste sous la suzeraineté de la Turquie, mais les grandes puissances ne la quittent pas pour autant : si l'Allemagne et l'Autriche font évacuer leurs navires et se détournent de la question crétoise à cause de leur intérêt croissant pour la Turquie, la Grande-Bretagne, la France, la Russie et l'Italie maintiennent leurs troupes, sous le prétexte de restaurer l'ordre et d'introduire des réformes. Celles-ci divisent l'île en quatre parties, qu'elles administrent séparément, la capitale, la Canée, étant administrée conjointement. Cette administration par un conseil d'amiraux des puissances européennes a été reconnue par l'assemblée crétoise. Le 26 novembre 1898, les grandes puissances proposent au poste du gouverneur de Crète, le Prince Georges de Grèce, fils du roi de Grèce.

Le Prince Georges doit arriver à Souda le 9 décembre 1898, tandis qu'un conseil exécutif, dont fait partie Elefthérios Venizélos, est chargé d'administrer l'île jusqu'à l'arrivée du prince. Ce conseil exécutif est d'ailleurs le témoin du dernier évènement dramatique de la présence ottomane. Le 25 août 1898, une émeute turque aboutit au massacre de centaines de chrétiens, de 17 soldats britanniques chargés de la sécurité du conseil exécutif et du consul britannique en Crète. Les soldats turcs sont alors priés de quitter l'île et les derniers se retirent le 2 novembre 1898. Le Prince Georges arrive le 9 décembre, les puissances lèvent le blocus de la Crète, seuls quelques contingents européens restent sur l'île. De nombreux Crétois musulmans quittent alors la Crète et le recensement de 1900 estime la population musulmane à 1/9^{e} de la population, contre un tiers en 1881. Le gouvernement du Prince Georges élabore une constitution, la première de l'île, et des élections sont organisées pour désigner 138 députés chrétiens et 50 musulmans. De 1898 à 1904, la Crète connaît une période de paix, même si les avis divergent au sein de la population sur l'avenir à donner à l'île.

Au printemps de 1905, une insurrection éclate de nouveau contre le gouvernement crétois. Elle est menée par Elefthérios Venizélos qui dénonce la corruption de l'entourage du prince Georges. Ce dernier doit renoncer à ses fonctions, pour être remplacé par Alexandre Zaimis, ancien président du conseil hellénique. Zaimis ne va pas au bout de son mandat de cinq ans,

[48] Annexe 2, pp. 370-371

[49] Appelé aussi Héraklion

car le 10 octobre 1908, la commission qui le remplace pendant son absence, proclame l'Enosis[50]. L'union est finalement repoussée, sous la pression du Royaume-Uni, en échange de l'évacuation de l'île par les troupes européennes. La Crète accède ainsi à une indépendance de fait, bien qu'elle reste en théorie sous souveraineté turque. La période d'indépendance est créatrice dans tous les domaines de la vie économique et intellectuelle. De nombreux travaux d'infrastructure sont réalisés, de luxueux bâtiments publics ou privés sont construits. À Réthymnon, par exemple, l'activité intellectuelle prospère comme le prouvent les salles de cinéma ou les théâtres.

Profitant[51] de désordres intérieurs en Turquie en 1908, les Crétois déclarent l'union avec la Grèce, acte reconnu sur la scène internationale seulement en 1913. Dans un premier temps, même la Grèce refuse de reconnaître cette union, par peur de représailles des grandes puissances. C'est donc une succession de gouvernements provisoires composés de Crétois (dont Elefthérios Venizélos *j*usqu'en 1910), qui dirigent l'île. Avec le traité de Bucarest de 1913 qui fait suite à la guerre des Balkans, le sultan Mehmed V renonce à ses droits sur l'île et, le 1er décembre 1913, le drapeau grec est hissé sur la forteresse de La Canée (devenue capitale) en présence du roi Constantin Ier de Grèce *et d'*Elefthérios Venizélos. A cet endroit, une plaque de marbre est érigée portant l'inscription suivante:

« Occupation turque en Crète 1669-1913, 267 ans, 7 mois, 7 jours de souffrance »
Le premier gouverneur grec est l'ancien premier ministre grec Stéphanos Dragoumis.

II. LE REGARD CRÉTOIS

L'Ulysse de Kazantzaki commence où finit celui d'Homère et il transcende la différence raciale[52]. C'est un citoyen de la cité de demain, de tous les lendemains. Avoir le regard crétois[53] ne veut point dire rejeter les civilisations occidentale, orientale, ou de la Grèce antique. Cela veut dire en faire la synthèse sans oublier l'apport du neuf, et vivre alors une vie nouvelle, plus large, plus héroïque et plus consciente. Ainsi, Ulysse arpente non pas la Grèce mais la Terre. Forcément, c'est de Grèce qu'il prend son élan. Ulysse forme un mythe, il est le mythe. Toutefois, pendant quelques secondes, à un moment de grande tension, lors d'une crise qui dure le temps d'un éclair – un éclair noir – tous les moules se brisent et tout disparaît. Pindare qui glorifie le corps de l'éphèbe, l'exploit tangible, la valeur certaine de la vie, n'a-t-il pas fait de même ? Lui aussi a dû connaître le moment de suffocation et pousser l'horrible cri : « L'homme n'est que le rêve d'une ombre. »

Homère et Sophocle, les plus Grecs de tous les Grecs, ne poussent-ils pas eux aussi ce même cri horrible ? Il en est de même pour Ulysse. Toute grande âme étouffe par moments ; car elle

50 Ένωσις, mot grec, Enosis, union

51 http://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_la_Cr%C3%A8te

52 *Le Dissident*, lettre à Angelos Sikelianos, Égine, 1er octobre 1943, page 453, 454

53 *Bilan d'une vie, Lettre au Gréco,* Plon, 1967

sent que l'exploit le plus noble, la joie ou la douleur la plus haute, l'idéal le plus téméraire ne la contiennent pas. Rien ne la contient que le Rien. Et elle pousse le cri. Puis elle se reprend, prend courage, muselle le démon intérieur et continue la montée. C'est ce que fait Ulysse. Et cet un n'existe pas, son cri nihiliste n'est point le sommet de son combat. C'est une soupape qu'il ouvre pour ne pas étouffer, pour reprendre son souffle et s'alléger, pour prendre courage de l'horreur et continuer le chemin qu'il avait choisi – à savoir la montée !

En somme, le taureau[54] crétois n'a aucun rapport avec le taureau de Mithra qu'on adorait comme un dieu et qu'on tuait par amour pour communier avec lui. Les Crétois regardaient en face, sans crainte, le taureau-titan-tremblement de terre. Ils ne le tuaient pas pour s'unir à lui comme en Orient ou pour se débarrasser de lui comme en Grèce. Ils jouaient avec lui avec désinvolture… C'est ainsi que le Crétois transforma l'horreur en un jeu supérieur où la vertu de l'homme était tonifiée par le contact immédiat avec le monstre et en sortait victorieuse, car elle ne le considérait pas comme un ennemi mais comme un collaborateur. C'est ce regard héroïque, sans espoir et sans crainte – ce regard serein fixé sur le taureau – sur l'abîme – que Kazantzaki appelle le regard crétois !

54 Nikos Kazantzaki, *L'Odyssée,* traduction de Jacqueline Moatti, éditions Richelieu, 1968, E. Kazantzaki et Librairie Plon, 1971, p. 15

Partie 2

Premiers repères de la culture française

Chapitre 1 : La Crète, terre sacrée de l'enfance

« Je[55] tiens cette terre de Crète et je la serre avec une douceur, une tendresse, une reconnaissance inexprimables, comme si je serrais dans mes bras, pour en prendre congé, la poitrine d'une femme aimée. » Sur cette terre et dans ses ruelles «à la turque», si nombreuses à Héraklion, le petit Nikos a vu le jour. Il jouait avec ses camarades ou le plus souvent les regardait jouer, un livre sous le bras. Selon Collette Janiaud – Lust, Madame Saklambanis Anastasie, était sa sœur préférée. Il passait son bras sous celui de sa sœur et ils descendaient ensemble l'escalier pour aller manger. Ces repas étaient des cauchemars pour la mère. Le petit Nikos refusait de manger. Anastasie gardait le souvenir d'un petit garçon maigre et pâle, qu'il fallait arracher à ses livres, sauf pour son jeu préféré de « despola[56] ». Alors il bondissait et se montrait gourmand ! Il y avait même des concours organisés entre les deux filles et leur frère, avec un prix pour celui qui enverrait le plus haut son noyau d'olive, par simple pression des doigts. Il jouait peu pourtant, le petit Nikos, préférait lire et apprendre, l'anglais par exemple, qu'il enseignait à sa sœur cadette, Anastasie.

En 1964, Colette Janiaud – Lust, rencontre Jean Delivassili, l'un des camarades de Nikos Kazantzaki. Dans la mémoire[57] de Delivassili, Nikos apparaît comme un bel enfant de cinq ans son cadet. Trop beau peut-être et trop sage aussi. Pourquoi ne courait-il pas dans les rues, sur les places, au lieu de lire, à l'écart, appuyé contre le mur ? Ces maudites lectures, elles leur avaient valu, un jour, une punition dont ils se souviendraient longtemps! Aussi quelle imprudence impardonnable d'avoir chargé Kazantzaki de monter la garde au carrefour pendant qu'ils préparaient un mauvais tour ? Kazantzaki, en retrouvant la page délaissée, avait aussitôt oublié sa mission et il fut le premier à recevoir les coups...

Les survivants capables de renseigner sur la vie de Kazantzaki en Crète étaient rares. Pour Colette Janiaud-Lust, Jean Delivassili évoque les années avant 1889-97, date de départ de l'écrivain pour l'école des pères franciscains à Naxos. En cet automne de 1964, Jean

55 *Lettre au Gréco,* traduction de Michel Saunier, Plon, 1961, p. 12

56 Jeu joué avec les noyaux de l'olive

57 Colette Janiaud-Lust, *Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre*, éd. François Maspero, page 55

Delivassili, remplissait toujours des pages entières de notes, navré que son talent de poète et de musicien soit encore méconnu, montrant ses vers aussi aux rares personnes capables de les comprendre et de les estimer. C'est lui qui, en 1952, envoie huit kilos de raisins secs à Nikos, exilé à Antibes, glissant dans le colis un poème qui lui est consacré : un vers de quinze syllabes, sur un rythme crétois, rythme de la chanson populaire grecque appelé en Crète, «mantinade». C'est lui encore qui, par lettre, demandait à Kazantzaki de lui écrire un prologue pour l'édition potentielle de ses « mantinades ». Nikos Kazantzaki répond à cet appel, depuis la clinique du professeur Heilmeyer, à Freiburg, en Allemagne, où il est allé pour se soigner, le 25 mars 1957, quelques mois avant sa mort. Dans cette lettre, une des dernières qu'il enverra, Kazantzaki évoque son enfance :

« Cher[58]ami, ne t'imagine pas que je t'ai oublié ; des voyages en grand nombre, et des soucis nombreux, les écritures aussi, m'ont empêché pendant si longtemps de te montrer combien je t'aime et que je me souviens. Maintenant que je suis plus calme, je t'envoie ces deux mots qui serviront de prologue à ton livre, avec l'espoir qu'ils parviendront à être imprimés. Si tu veux, écris-moi à Antibes, où je retourne dans cinq jours, que tu as bien reçu ma lettre et que le prologue est arrivé à temps. Le voici :

J'ai d'abord connu ce cher Jean Délivassili pêcheur, puis poète et prosateur ; dernièrement musicien. Homme extraordinaire, aux talents et aux expériences multiples, avec une fraîcheur et une vigueur rares dans la conversation, dans l'action ; avec une mémoire admirable, qui tire du profond de l'oubli, tout entier petit à petit, le vieux Mégalo Kastro, hommes du passé, vieilles causettes, bonheurs oubliés, qu'il présente avec des mots crétois si vivants que tu te réjouis vraiment de voir combien un homme avec du cœur et du talent peut sauver une ville engloutie.

Englouti, notre cher Mégalo Kastro ; que Dieu protège notre Délivassili qui pêche au fond de l'oubli ce qu'il peut de la ville. Et voici que nous distinguons les éternels inoubliables : Amabile, le médecin Zaphiridis, Korpis, le vieux maître d'école Papasyrakis, le pallikare Yannikos, Yaouroyannis, Rémandanis, Efendina Kavalina, qui tous encerclent notre cœur et demandent à ce qu'on leur ouvre. […] Pour qu'ils raniment un peu de notre sang et qu'ils revoient les Tris Kamarès, Bédénaki, la Plata Strata. C'est de nous seuls qu'ils attendent la résurrection. Si nous venons à disparaître, ce sera leur disparition ; si nous venons à les oublier, c'en est fait d'eux. Ils le savent, et c'est pour cela qu'avec cette avidité et avec cette angoisse, ils assiègent nos cœurs et demandent un peu de notre sang. Donnons-le-leur, cher Délivassili : car nous sommes responsables. J'ai fait moi-même ce que j'ai pu. Que le Dieu de la Crète te donne assez de force pour que tu puisses t'acquitter avec un parfait bonheur de cette dette.

Sauve autant que tu peux le vieux Mégalo Kastro. C'est là – je pense – ta mission en ce monde. »

Kazantzaki frappé à mort, rassemble ses dernières forces pour écrire un prologue à des pages, que Colette Janiaud- Lust estime alors insignifiantes mais qui, pourtant, sont importantes pour la mémoire humaine vite frappée d'oubli, sauf si cette mémoire est prolongée par l'écrit. L'histoire, orale et écrite d'une ville, d'un pays, d'un peuple, constitue son héritage culturel, voire la richesse de l'humanité entière. Elle est une mosaïque dont chaque fragment, même le plus petit, a son importance.

[58] Ibid., pp. 55-56

Kazantzaki, en écrivant ce prologue, évoque les grandes figures de son enfance et de son milieu social multiculturel, francophone : Zaphiridis[59], le médecin, Amabile, un confrère italien, tuberculeux qui est venu en Crète boire l'eau d'une source qui le guérit et lui permet de rentrer en Italie pour vendre ce breuvage magique. Papasyrakis, l'Instituteur, avec son pantalon élimé, son col trop haut et trop raide, ses petites lunettes, ses chaussures noires vernies, sa chemise empesée. Ne serait-il pas le « Père Fromage » du Rapport au Gréco ? Qui régnait dans la classe mais ne gouvernait pas ?» Korpis était un autre Italien, attaché consulaire à Héraklion et professeur de langue française à l'occasion, tellement corpulent que les enfants de la ville couraient toujours derrière lui en riant aux éclats. Efendina Kavalina !...Le Turc au capuchon enfoncé sur la tête ! Et Yannikos, avec ses braies, qui faisait le pallikare quand il parlait des occupants turcs, et s'enfuyait bien vite quand il en voyait un. Il y avait aussi Yaouroyannis, le poète qui improvisait, plus remarqué par les enfants d'Héraklion pour ses haillons, ses cheveux en désordre et sa poitrine souvent nue que par ses talents littéraires. Son vrai nom était Yannis, il était devenu Yaouroyannis. Quant à Rémandanis, il était éthiopien. Immense, portant toujours une chemise blanche étincelante, une ceinture rouge et des braies bleues, c'était le marchand de graines. Il poussait sa petite voiture, magnifique, tellement belle, que lorsque le prince Georges était arrivé dans l'île, c'était lui qui avait déclamé devant le haut commissaire des Puissances en Crète :

pour Toi fleurissent les citronniers,

pour Toi fleurissent les roses,

pour Toi ils nous l'ont bâtie,

les Vénitiens notre Ville.

Depuis les recherches effectuées par Colette Janiaud-Lust et une lettre envoyée par Nikos Kazantzaki, à son cousin Anémoyannis vers 1925-26, l'écrivain reconnaît qu'il doit à son oncle d'avoir appris à lire[60]. Le capitaine Michel, affichait du mépris pour ceux qui écrivaient. Selon les Anémoyannis et c'est confirmé par la lettre, Michel voulait faire de Nikos un marchand comme lui. Devant les scènes et le chagrin de l'enfant qui voulait aller à l'école, le père Anémoyannis l'aurait pris en pitié et serait allé amadouer le fauve, qui finit par céder, ayant vu d'ailleurs depuis longtemps que cet enfant pâle et malingre ne serait jamais pour son magasin le successeur souhaité.

Il est facile de reconnaître dans l'œuvre de Kazantzaki, aux niveaux historique, social et personnel, des éléments autobiographiques identifiables si l'on en connaît les détails. Kazantzaki a su, à travers ses écrits et sa création poétique, immortaliser les moments historiques et les personnes qui lui étaient chers. On se demande par exemple pourquoi Kazantzaki a confié le rôle principal de son roman Alexis Zorba, à une Française pittoresque,

59 Ibid., pp. 56, 57

60 Colette Janiaud-Lust, *Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre (1883-1957),* éd. François Maspero, Paris 1970, *pages 57, 58*

piquante et haute en couleur, mais dont la vie est entachée d'invraisemblance. Après recherches, on découvre que Mme Hortense n'était pas un mythe, mais une femme d'origine française qui a vécu en Crète et qu'elle constituait évidemment un repère français de la jeunesse de Nikos Kazantzaki.

On lit dans la biographie de Colette Janiaud-Lust, que Madame Hortense s'appelait Adeline Guitare[61], qu'elle était très belle malgré les trente-cinq ans qu'elle portait lors de son arrivée en Crète ! Un visage blanc, d'une beauté surprenante, avec de grands yeux. Des cheveux châtains tantôt couronnaient son visage, tantôt lui couvraient le dos. Adeline ressemblait à un hortensia en fleurs et ses amis lui avaient donné par tendresse et par amour ce prénom d'Hortense[62]. C'est sous ce nom qu'elle descendit dans la tombe à Ierapetra. Aux environs de 1878, à l'âge de quinze ans, elle avait abandonné la boutique de son père pour s'installer, selon M. Antoine Aspras, employé de banque, dans un faubourg parisien. En 1880, en compagnie de sa meilleure amie et pour échapper au mépris des parents et amis, elle s'était installée à Paris. Son amie Caroline se souvient que lorsque les grands massacres commencèrent à La Canée, et que des régiments européens vinrent «protéger les chrétiens et chasser la Turquie», les officiers, à Marseille, choisirent quelques compagnes, et ils les installèrent, dès leur arrivée en Crète, chez les habitants qui depuis longtemps étaient partis se réfugier dans les îles plus calmes. Caroline déclare qu'elle était partie avec Hortense qui était la plus belle, qui savait parler, connaissait le monde, savait chanter, danser et jouer d'un instrument. Dès le début, elle séduisit les amiraux et, très vite, elle eut un hôtel à Ierapetra. C'était une brave femme qui ne fit jamais de mal à personne.

Pour Colette Janiaud-Lust, Caroline, son amie, évoque, avec des sanglots, l'époque brillante de la Canée et de l'occupation de l'île par des troupes internationales : « Si tu nous avais vues à ce moment-là, toutes des grandes princesses, des chapeaux, des bas brodés, des bottines hautes, des coiffures savantes, ah ! Que ces années ont vite passé ! Hortense ouvre le premier hôtel à Ierapetra qu'elle appelle « Galia[63] ». Après la Première Guerre Mondiale, « Madame » était appréciée dans le village. On ignorait les détails de son existence et on l'aimait «comme une vraie Crétoise». Elle a fini ses jours en vendant dans un coin du restaurant des savons, des cahiers et des crayons ; ses robes défraîchies, excentriques, ne surprenaient plus personne ; elle était marraine de nombreux enfants, elle était invitée aux mariages ; on lui confiait ses secrets et on lui demandait conseil. Puis, une nuit, Charon lui rendit visite, pris de pitié pour cette vieille de soixante-quinze ans, comique avec ses pommades sur les joues et les lèvres, ses divers accoutrements, ses chaussures éculées, tristes reliquats de son ancienne beauté; on l'emmena au monde des immortels. Mais laissons Kazantzaki lui-même nous raconter depuis son Rapport au Gréco, les différents témoignages de la culture française issus de son enfance:

---

61 Ibid., pp. 414-415

62 Annexe 13

63 Gallia, mot grec Γαλλία, France

« Nous[64] avions encore un voisin, l'orgueil de notre quartier, S.E.M. Périclès, médecin, frais arrivé de Paris, blond, bel homme, portant des lunettes à monture d'or. Il arborait un bolivar, à coup sûr le premier bolivar qui ait débarqué à Mégalo Kastro, et allait visiter ses malades en pantoufles, sous prétexte qu'il avait les pieds enflés. C'était sa sœur, une vieille fille qui avait dépensé toute sa dot pour lui faire faire des études, qui les lui avait brodées. C'était le médecin de notre maison. Je me penchais et contemplais les roses qui étaient brodées en soie, et des feuilles vertes tout autour. Un jour où j'avais de la fièvre et où il était venu me visiter, je l'ai supplié, s'il voulait que je guérisse, de me les donner. Et lui, avec le plus grand sérieux – jamais il ne consentait à rire – me les a mises aux pieds pour voir si elles m'allaient ; mais elles étaient trop grandes. Pour me consoler, j'ai collé mon nez sur les roses brodées pour voir si elles sentaient ; elles sentaient en effet, mais autre chose que la rose. »

Quand Kazantzaki eut cinq ans, son père décida qu'il devait apprendre l'alphabet. Alors, on fit appel pour cela à une vieille voisine, institutrice, dont le petit avait peur. Voilà comment Kazantzaki dessine, sous forme de conte de fées, dans un manuel de lecture pour les enfants de l'école primaire, cette image douce de l'institutrice de son enfance comparée à un ange. Afin d'inciter les petits Grecs à apprendre la lecture et l'écriture, il fait la synthèse de ce moment précis de sa vie, à savoir ses souvenirs de l'apprentissage de la langue écrite et du plaisir d'apprendre ! De sa plume, l'écrivain déifie son institutrice qui se métamorphose en un doux ange, un gardien de Dieu!

Un ange[65]

Lorsque j'ai eu cinq ans, ils m'avaient emmené chez une institutrice, afin de m'apprendre à tracer sur l'ardoise des bâtons et des ronds, pour que ma main s'entraîne et que je puisse dessiner quand j'aurais grandi les lettres de l'alphabet. C'était une femme bienveillante, elle s'appelait Madame-Areti, petite, grassouillette, une verrue à côté droit du menton. Elle me guidait la main, son haleine sentait du café et elle me conseillait comment tenir la plume et gouverner les doigts.

Au début, je ne voulais pas d'elle, son haleine ne me plaisait pas ; mais petit à petit, je ne sais pas comment, elle a commencé à se transformer devant mes yeux, la verrue a disparu, le dos s'est redressé, le corps flasque s'est aminci et s'est embelli ; jusqu'à ce qu'après quelques semaines, elle était devenue un ange mince à robe toute blanche qui tenait une trompette ; j'ai vu dans l'église de Saint-Minas sur une icône cet ange et mon œil enfantin a fait de nouveau son miracle, l'ange et Madame l'institutrice se sont devenus une chose.

Les années ont passé ; je suis parti à l'étranger, je suis rentré en Crète ; je suis passé par la maison de mon institutrice. Elle était assise, une petite vieille femme, sur le seuil sous le soleil pour se réchauffer ; je l'ai reconnue de la verrue ; je l'ai approchée et je me suis présenté ; elle s'est mise à pleurer de joie ; je gardais pour elle comme cadeaux, du café et du sucre et une boîte de loukoums. J'ai hésité un instant, j'avais honte de la demander ; mais l'image de l'ange avec la trompette était si forte en moi, que je n'ai pas pu me garder à demander :

Madame-Areti, je lui ai dit, n'avez-vous jamais porté une tunique blanche et vous avez tenu une grande trompette en bronze ?

---

64 *Lettre au Gréco,* Traduit du grec par Michel Saunier, éd. PLON 1961, p. 56

65 Ma traduction du texte grec

Chapitre 2 : Naxos ou la découverte de la culture occidentale

L'adolescent Kazantzaki, en découvrant l'univers de l'île de Naxos, fut frappé par sa douceur et sa tranquillité par rapport à la Crète, la tranquillité des lieux et des visages humains. Les Vénitiens[66] occupèrent Naxos en 1207. Marco Sanudo y fonda le duché de la mer Égée, érigé par l'empereur Henri, en 1210. Il y édifia un grand château majestueux, flanqué de douze tours. Les Turcs s'emparèrent de Naxos en 1566. Elle fut intégrée à la Grèce indépendante en 1832 et devient avec Paros, Antiparos et d'autres îles, une éparchie du nome des Cyclades. Sans la peur des conflits dans les yeux, les Naxiotes, écrit Colette Janiaud-Lust, semblaient manquer, pour Kazantzaki, d'éclat et de passion. La liberté y avait tué la passion de la liberté. En parcourant la terre naxiote, tout d'abord, il se sentit en sécurité, mais au bout de quelques jours, la sécurité se transforma en ennui.

Cette[67] île avait une grande douceur, une grande paix, le visage des hommes était bon, on voyait des monceaux de melons, de pêches, de figues, et la mer était sereine. Kazantzaki regardait les hommes, jamais ils n'avaient la terreur du tremblement de terre, ni du Turc, leurs yeux n'étaient pas brûlants. Ici la liberté avait éteint la passion de la liberté et la vie s'étalait comme eau dormante, heureuse ; si parfois elle était troublée, jamais la tempête ne s'élevait. La sécurité était le premier présent que l'écrivain reçut en parcourant l'île de Naxos ; la sécurité et, au bout de quelques jours, l'ennui. La famille fait la connaissance d'un riche Naxiote, M. Lazare, qui avait un merveilleux jardin à Engarès, à une heure de la ville. Il invite la famille crétoise, pour rester deux semaines chez lui. Quelle abondance, que d'arbres chargés de fruits, quelle béatitude ! La Crète devenait une légende, un lointain nuage rebelle ; jamais de frayeurs, ni de sang, ni de luttes pour la liberté ; tout fondait et se perdait dans ce bonheur somnolent de Naxos !

Dans une armoire de la maison de campagne seigneuriale, l'écrivain trouva une pile de livres jaunis. Il les prenait, allait s'asseoir sous un olivier, et il les feuilletait avec une curiosité passionnée. Il regardait les vieilles images défraîchies – des femmes, des guerriers, des bêtes sauvages et des forêts de bananiers ; dans un autre livre, des glaces, des navires emprisonnés dans les glaces, des oursons, pareils à des pelotes de coton, qui se roulaient dans les neiges ; et dans un autre des cités lointaines avec des hautes cheminées, des ouvriers et de grands feux…

Mon esprit[68] s'élargissait, le monde s'élargissait avec lui ; mon imagination se remplissait d'arbres gigantesques, de bêtes étranges, d'hommes jaunes et noirs, et quelques mots que je lisais bouleversaient mon cœur. Dans un de ces livres jaunis, j'ai lu : « Heureux l'homme qui voit la plupart des mers et la plupart des terres ». Et dans un autre : « Mieux vaut être taureau pendant un jour que bœuf pendant un an ». Cela, je ne le comprenais pas très bien, mais je savais une chose : je n'aurais pas voulu être bœuf. Je fermais le livre, fixais mes yeux sur les

66 Colette Janiaud-Lust, *NIKOS KAZANTZAKI, son œuvre, sa vie,* FRANÇOIS MASPERO, p. 68

67 *Lettre au Greco,* PLON 1961, pp. 86-87

68 Ibid., p. 87

abricotiers et les pêchers chargés de fruits, humains l'air chaud et parfumé ; j'étais un insecte aux ailes encore mal formées qui frappe la terre de ses petites pattes et veut voler, mais son cœur tremble : le pourra-t-il ? ne le pourra-t-il pas ? … »

C'est avec de la joie mélangée à la peur qu'il prenne avec son père, un beau jour pluvieux d'automne, le chemin de la forteresse franque et de l'école française des prêtres catholiques. Dans la description que Kazantzaki donne de lui-même, il apparaît comme un agneau conduit à l'autel du sacrifice. Mais, c'est là que Nikos deviendrait un Homme. C'est là qu'il découvrirait, ahuri, la grande porte de la beauté, du désir d'apprendre, et de la poésie ! C'est là qu'il comprendrait que le monde était plus large que la Crète et que la souffrance de ce monde était plus grande que celle de la Crète. La passion de la liberté n'était pas seulement le privilège des Crétois, mais l'effort éternel de tout homme !

Il est curieux qu'à chaque fois, Kazantzaki découvre l'univers français, en automne, sous un rideau de pluie fine, remarque justement Colette Janiaud-Lust! Il est probable que Kazantzaki, lorsqu'il évoque l'environnement français, se souvienne de ses impressions et sentiments, lors de ses premières rencontres du milieu français, à Naxos, et en France, à Paris; des rencontres ayant eu lieu en automne, saison qui marque aussi le début de ses deux scolarités en établissement français. Kazantzaki, comme une terre assoiffée par la sécheresse d'été, reçoit la pluie douce d'automne pour fertiliser sa semence. La découverte de l'ambiance nuageuse et pluvieuse de Paris, le soleil doux voire discret de la France par opposition à celui de la Crète, presque toujours étincelant, exigeant et audacieux, qui vous met à nu. L'écrivain met en évidence le contraste entre la violence de son environnement crétois et la douce ambiance parisienne.

Chapitre 3 : De l'école communale à l'école française

Avec de grands yeux émerveillés, l'esprit tout bourdonnant, rempli de miel et d'abeilles, un bonnet de laine rouge sur la tête, de petites sandales à pompons rouges aux pieds, il partit un matin, moitié joyeux, moitié effrayé, avec son père qui le tenait par la main. Sa mère lui avait donné un brin de basilic en lui disant de le respirer pour prendre du courage ; elle lui avait suspendu au cou la petite croix d'or de son baptême : « Que Dieu te bénisse comme je te bénis » murmura-t-elle, et elle contempla son fils avec fierté :

- J'étais[69] comme une petite victime couverte d'ornements et j'éprouvais en moi de la fierté et de la peur ; mais ma main était plantée solidement dans celle de mon père et je prenais courage. Nous marchions, marchions, nous avons traversé les ruelles étroites, nous sommes arrivés à l'église de Saint-Minas, nous avons tourné, nous sommes entrés dans une vieille bâtisse avec une large cour, quatre grandes pièces dans les coins et au milieu un platane couvert de poussière. J'ai hésité, j'étais intimidé ; ma main s'est mise à trembler dans la grande main chaude.

- Mon père s'est penché, a touché mes cheveux ; j'ai sursauté ; je ne me rappelais pas qu'il m'ait jamais caressé ; j'ai levé les yeux et l'ai regardé, effrayé. Il a vu ma frayeur et a retiré sa main.

- C'est ici que tu feras ton instruction, me dit-il, pour devenir un homme. Fais le signe de la croix.

  Le maître est apparu sur le seuil, il tenait une longue cravache et m'a paru sauvage, armé de grandes dents, et je fixais mon regard au sommet de sa tête, pour voir s'il avait des cornes ; mais je n'ai rien vu, parce qu'il portait un chapeau.

- C'est mon fils, lui dit mon père. Il a détaché ma main de la sienne et m'a remis au maître.

- La peau est à toi, lui dit-il, ce sont les os qui sont à moi. Ne le ménage pas, frappe-le, pour qu'il devienne un homme. »

Le père Kazantzaki avec son fils adolescent prirent ensemble, quelques années plus tard, un autre chemin remarquable : celui qui menait au château de l'école française de Naxos. Une fine pluie d'automne tombait, les ruelles s'étaient ternies, la mer derrière eux gémissait, une brise légère soufflait et les feuilles des arbres se détachaient des branches, en tombant une à une, jaune café, pour venir parer la montée humide… L'écrivain se rappelle de tous les détails de cette montée significative de sa vie spirituelle…

Capitaine Michel emmenait son fils à l'école française pour devenir un homme, c'est-à-dire, quelqu'un d'utile à son pays. C'était bien dommage qu'il n'était pas fait pour les armes. Qu'est-ce qu'il voulait faire ? C'était son chemin, il fallait le suivre lui-même. Il devait faire des études, mais le père Kazantzaki ne voulait pas que son fils devienne ni instituteur, ni moine, ni le sage Salomon. S'il n'était pas bon ni pour les armes, ni pour les études, ce n'était pas la peine qu'il vive. Le fils lui confia son peur des pères catholiques. Le père admit avoir lui aussi peur, pourtant, le vrai homme est celui qui triomphe de la peur. « J'ai confiance en toi », dit-il, mais en réfléchissant un peu, il corrigea : « Non, je n'ai pas confiance en toi, j'ai

[69] *Ibid.,* p. 47

confiance au sang qui coule dans tes veines, dans le sang de la Crète. Nous voilà arrivés ». Il leva la main et frappa à la grande porte !

La formation dans cette école catholique naxiote, selon le *Rapport,* fut le premier élan, probablement le plus décisif, de la vie spirituelle du créateur : C'était comme si une nouvelle porte magique s'ouvrit dans son esprit en lui relevant un monde étonnant, jusqu'alors inconnu ! Son âme capturée dans la petite aire grecque subitement se délibérât : Le monde s'est élargi, les humains se sont multipliés, la poitrine adolescente du jeune craquait sous le désir pour tout contenir. Jusqu'à cet instant, il devinait mais il ne savait pas avec certitude que le monde était plus grand et que la souffrance et l'effort étaient les compagnons éternels de la vie et du combat non seulement pour les Crétois et les Grecs mais pour tout le monde. C'était alors seulement qu'il a commencé de pressentir le grand secret de la vie : *que la poésie pouvait transformer toute la lutte de la vie en rêve, en immortalisant tout ce qu'elle pouvait atteindre d'éphémère, pour faire une chanson !* Jusqu'alors trois passions conduisaient le jeune adolescent: la peur, l'effort pour vaincre la peur, et la passion de la liberté. Mais là deux nouvelles passions s'étaient allumées en lui : *la beauté et la soif d'apprendre !* Lire, s'instruire, voyager pour découvrir des pays et des gens différents, souffrir comme les autres, être joyeux… Certes, la Crète n'a pas disparu de son esprit, mais il se relevait le monde de toutes sortes de Turcs et des gens qui réclamaient la liberté. C'est ainsi, en faisant du monde entier une Crète, qu'il réussit, dans les premières années de sa vie d'adolescent, de faire la synthèse du sentiment de combat et celui de la souffrance de l'homme !

Dans cette école française, qui groupait des enfants venus de toute la Grèce, parce qu'il était Crétois et que la Crète se battait alors contre les Turcs, il crut avoir une grande responsabilité : le devoir de ne pas humilier la Crète et d'être le premier de la classe. Cette conviction dont la source, n'était pas l'amour propre personnel mais un impératif national, multipliait ses forces, et il ne tarda pas à dépasser ses camarades de classe ; lui, ou plutôt non, la Crète ! Il concevait l'apprentissage de la langue française comme une ivresse jusqu'à ce jour-là inconnue. C'était alors qu'il prit une décision téméraire : écrire à côté de chaque mot français du dictionnaire le mot équivalent en grec pour devenir un jeune traducteur ; jouer avec les mots des deux langues pour trouver des équivalences!

> C'est ainsi[70] que passaient les mois, au milieu d'une ivresse qui m'était encore inconnue ; j'apprenais, avançais, chassais l'oiseau bleu qui s'appelle, je l'ai appris plus tard, l'Esprit. Et mon esprit était devenu si plein d'audace que j'ai pris un jour une décision téméraire : celle d'écrire à côté de chaque mot français du dictionnaire le mot grec correspondant. Cet effort a duré des mois, et quand enfin j'ai achevé ma besogne et que tout le dictionnaire a été traduit, je l'ai apporté, tout fier de moi, au directeur de l'école, le Père Laurent. C'était un père catholique savant, économe de mots ; il avait des yeux gris, une large barbe blonde et blanche, un sourire amer. Il a pris le dictionnaire, l'a feuilleté, m'a regardé avec admiration et a posé sa main sur ma tête, comme s'il voulait me bénir :
>
> - Ce que tu as fait là, petit Crétois, me dit-il, montre qu'un jour tu deviendras un grand personnage. Tu es bien heureux d'avoir trouvé ta voie si jeune. C'est cela ta voie : c'est l'étude. Tu as ma bénédiction.
>
> Tout fier de moi, j'ai couru chez le sous-directeur, le Père Lelièvre ; c'était un moine qui aimait la belle vie, bien nourri l'œil enjoué ; il riait, plaisantait et jouait avec nous. Chaque fin de semaine, il nous

[70] *Lettre au Gréco, bilan d'une vie,* Plon, 1961, pp. 90-91

menait en excursion à la campagne, dans un jardin de l'école, et là, délivrés du Père Laurent, nous luttions tous ensemble, riions, mangions des fruits, roulions dans l'herbe, nous allégions du poids de la semaine.

J'ai donc couru trouver le Père Lelièvre pour lui montrer mon chef-d'œuvre. Je l'ai trouvé dans la cour, en train d'arroser une bordure de lys. Il a pris le dictionnaire, s'est mis à tourner très lentement les pages ; il le regardait, et à mesure qu'il le regardait son visage s'empourprait. Brusquement il a levé le dictionnaire et me l'a jeté à la figure :

- Tu n'a pas honte ? me cria-t-il, es-tu un enfant ou un vieillard ? Qu'est-ce que c'est que ce travail de vieillard à quoi tu perds ton temps ? Au lieu de jouer, de rire, de regarder par la fenêtre les filles qui passent, tu restes assis comme un vieux radoteur et tu traduis des dictionnaires !

Chapitre 4 : Cnossos et l'abbé Mugnier

La rencontre de l'abbé Mugnier fut pour Kazantzaki un moment important de sa jeunesse « française », ainsi qu'un moment privilégié de son évolution spirituelle. Cet abbé français catholique lui offre la vision d'un Dieu universel qui est créé et évolue à partir de l'histoire et de la tradition de chaque pays. Chaque race et chaque époque donnent à Dieu un visage qui lui est propre. Derrière tous ces visages se trouve toujours le même Dieu. Derrière la croix du christianisme et la hache double de la civilisation minoenne, on aperçoit le même Dieu.

Cette synthèse amène la divinité à l'échelle de l'homme. Ainsi les immenses statues immobiles des Egyptiens et des Assyriens deviennent, en Crète, petites et gracieuses ; le corps s'est mis en mouvement, les lèvres sourient, le visage et la stature du dieu deviennent le visage et la taille de l'homme. Le monde est beau dans les pays du soleil, du ciel bleu, des pigeons, des raisins et du laurier. Sur cette terre, écrit Kazantzaki, nous mangeons et nous buvons pour remercier Dieu et nous nous présentons devant lui en dansant !

Dieu ne peut pas se contenir ou se cacher derrière un nom. Les noms sont trop étroits pour le contenir. Le nom est une prison, Dieu est libre, et il s'appelle : Ah ! Même si l'on était sûr d'aller au paradis, on prierait Dieu de nous laisser aller par le chemin le plus long. C'est ainsi que l'abbé Mugnier invite le jeune Kazantzaki à venir à Paris pour continuer ses études et donner une suite à leurs entretiens. En fait, derrière ces théories sur la religion et Dieu, on retrouve Henri Bergson. Dans *Les deux sources de la religion et de la morale*, ce dernier écrit :

L'arrêt[71] même de l'élan créateur qui s'est traduit par l'apparition de notre espèce a donné avec l'intelligence humaine, la fonction fabulatrice qui élabore les religions. Tel est donc le rôle et la signification de la religion appelée statique ou naturelle. La religion est ce qui doit combler, chez des êtres doués de réflexion, un déficit éventuel de l'attachement à la vie.
Comme il arrive[72] quand un artiste de génie a produit une Œuvre qui nous dépasse et qui nous fait sentir la vulgarité de nos précédentes admirations, ainsi la religion statique a beau subsister, elle n'est déjà plus entièrement ce qu'elle était, elle n'ose surtout plus s'avouer quand le vrai grand mysticisme a paru. C'est à elle

71 Henri Bergson, *Les deux sources de la religion et de la morale*, 1932, p. 113

72 Ibid., p. 115

encore que l'humanité demandera l'appui dont elle a besoin ; elle laissera encore travailler, en la réformant de son mieux, la fonction fabulatrice, en bref, sa confiance dans la vie restera à peu près telle que l'avait instituée la nature. Mais elle feindra sincèrement d'avoir recherché et obtenu en quelque mesure ce contact avec le principe même de la nature qui se traduit par un tout autre attachement à la vie, par une confiance transfigurée. Incapable de s'élever aussi haut, elle esquissera le geste, elle prendra l'attitude, et, dans ses discours, elle réservera la plus belle place à des formules qui n'arrivent pas à se remplir pour elle de tout leur sens, comme ces fauteuils restés vides qu'on avait préparés pour de grands personnages dans une cérémonie. Ainsi se constituera une religion mixte qui impliquera une nouvelle orientation de l'ancienne, une aspiration plus ou moins prononcée du dieu antique, issu de la fonction fabulatrice, à se perdre dans celui qui se révèle effectivement, qui illumine et réchauffe de sa présence des âmes privilégiées.

Mais suivons Kazantzaki dans son *Rapport au Gréco:* la rencontre de l'abbé Mugnier dans sa jeunesse, une description placée sous les auspices des théories bergsoniennes sur Dieu mentionnées ci-dessus. Kazantzaki illustre et anime les théories bergsoniennes:

Une[73] ombre est venue se dessiner à côté de mon ombre, je me suis retourné, c'était un prêtre catholique. Il m'a regardé, m'a souri : - Abbé Mugnier, me dit-il, et il m'a tendu la main ; voulez-vous me tenir compagnie ? Je ne sais pas le grec, seulement le grec ancien : « Chante, déesse, la colère d'Achille, fils de Pelée… »

- « La colère funeste, qui a valu aux Grecs des souffrances innombrables… », continuai-je.

Nous avons ri. Nous nous sommes mis à marcher en récitant les vers immortels. J'ai appris plus tard que cet abbé qui riait et récitait des vers, pendant qu'une touffe de cheveux gris s'agitait sur son front, était célèbre pour sa sainteté et pour son intelligence ; à Paris, il avait ramené dans le chemin de Dieu beaucoup de grands athées. Il fréquentait le monde, parlait et plaisantait avec de grandes dames, son esprit lançait des étincelles, mais derrière cette surface mouvante et engouée se dressait, comme un rocher immobile et inexpugnable, le Christ crucifié. Ou plutôt non, le Christ ressuscité.

Le gardien du site de Cnossos accourut pour recevoir les deux touristes et leur donner des explications sur le site. C'était un paysan qui portait des braies et s'appelait David. Gardien et guide à ce site archéologique depuis de nombreuses années, il avait appris beaucoup de choses et parlait du Palais comme si c'était sa maison. Il les reçut comme le maître des lieux, il marchait en tête, tenait son bâton pour leur montrer : La grande cour royale, 60 mètres de long, 29 de large, le cellier avec les immenses jarres décorées. C'est là-dedans que le roi mettait ses récoltes pour nourrir son peuple. Dans les jarres des dépôts, les archéologues trouvèrent d'huile et de vin, des noyaux d'olives, des fèves, des pois chiches, du blé, de l'orge et des lentilles, mais tout avait été carbonisé par les incendies.

73 *Lettre au Gréco,* Plon, 1961, CNOSSOS, L'ABBE MUGNIER, pp. 144-148

Ils étaient montés à l'étage supérieur : partout des colonnes basses et trapues, coloriées en noir et en pourpre. Dans les couloirs, peints sur les murs, des boucliers, des fleurs, des taureaux. Depuis les hautes terrasses se déployait un paysage calme, gai, et au fond du ciel la tête de Zeus couchée à la renverse, le Mont Ida ! Le Palais, à moitié détruit, à moitié ressuscité, resplendissait après des milliers d'années, et jouissait à nouveau du soleil mâle de la Crète. *On ne voit pas dans ce palais l'équilibre et l'architecture géométrique de la Grèce : À Cnossos, domine la fantaisie, la joie, le libre jeu de la force au cours des années, comme un corps vivant, comme un arbre !* Le palais n'a été fait une fois pour toutes, avec un plan prémédité, immuable, mais il se complétait en jouant, et il s'harmonisait avec les besoins quotidiens, sans cesse renouvelés, au fil des années ; *l'homme n'y était pas conduit par une logique inflexible, infaillible : L'esprit était utile, mais comme serviteur, non comme maître, parce que le maître était autre* ; mais comment appeler ce maître ?

> Quel est le maître ? me répondit-il en souriant. Qu'attends-tu d'un prêtre, sinon qu'il te dise : Dieu ? C'est le Dieu des Crétois qui est le maître, c'est lui qui guidait leur main et leur esprit, et qui les faisait créer. C'était lui le maître-ouvrier. Et ce dieu crétois était agile et joueur, comme la mer qui enlace l'île. Voilà pourquoi le paysage, le palais, les peintures et la mer ont tant d'infaillible harmonie, tant d'infaillible unité.

Ils descendirent les escaliers de pierre, regardèrent sans parler les peintures sur les murs, les taureaux, les lys, les poissons au milieu de la mer bleue, les poissons volants qui déployaient leurs ailes et bondissaient au-dessus de l'eau, comme s'ils étouffaient dans l'eau, leur élément maternel, et cherchaient à respirer un air plus léger ; libre ! Ils s'arrêtèrent dans le théâtre. Le guide s'enflamma, son visage rayonnait, plein de fierté : C'était là qu'avaient lieu les courses de taureaux, qui ne se passaient pas comme les courses de taureaux barbares, comme par exemple en Espagne, où on tue le taureau. *Dans ce lieu, la course de taureaux était un jeu*[74]*, on ne versait pas de sang, on jouait !* Le toréador saisissait le taureau par les cornes, la bête s'irritait, secouait violement la tête vers le haut et le toréador prenait ainsi son élan pour sauter agilement sur le dos du taureau. Il faisait une cabriole et retombait sur ses pieds derrière la queue du taureau : une fille était là, debout, et le recevait dans ses bras. L'abbé Mugnier avait fixé son regard sur les gradins de pierre du théâtre et devait s'efforcer de ramener à la lumière ce jeu divin :

Il[75] m'a pris par le bras, nous avons marché. – Il est bien difficile, murmura-t-il, de jouer avec Dieu et de ne pas s'ensanglanter.

Nous nous sommes arrêtés devant une colonne quadrangulaire de gypse brillant, où était gravé le signe sacré, la hache à double tranchant ; l'abbé a joint les mains, ployé un instant le genou, et ses lèvres remuaient, comme s'il priait.

---

74 http://www.google.fr/imgres?hl=fr&biw=1024&bih=497&tbm=isch&tbnid=ayZnDQjJjQWI5M:&imgrefurl=http://filonohpontou.wordpress.com/2011/12/07/%25CF%2584%25CE%25AC-%25CF%2584%25CE%25B1%25CF%2585%25CF%2581%25CE%25BF%25CE%25BA%25CE%25B1%25CE%25B8%25CE%25AC%25CF%2588%25CE%25B9%25CE%25B1/&docid=CqZRsVKhp6avEM&imgurl=http://filonohpontou.files.wordpress.com/2011/12/stierspringerfrescowp.jpg&w=472&h=340&ei=6SgaUu7mFobl4QSd5YGoBg&zoom=1&iact=hc&vpx=718&vpy=117&dur=3506&hovh=190&hovw=265&tx=172&ty=84&page=1&tbnh=155&tbnw=202&start=0&ndsp=10&ved=1t:429,r:9,s:0,i:109

75 *Lettre au Gréco*, Plon, 1961, CNOSSOS, L'ABBE MUGNIER, p. 146

Je suis resté interdit : - Vous priez ? Lui demandai-je.

- Bien sûr, je prie, mon jeune ami, me répondit-il. *Chaque race et chaque époque donne à Dieu un masque qui lui est propre ; mais derrière tous les masques, à toutes les époques et dans toutes les races, se trouve toujours le même Dieu*[76]**.** Il s'est tu puis, au bout d'un moment : - Nous autres, nous avons la croix comme emblème sacré, tes ancêtres les plus lointains avaient la hache double ; mais derrière la croix et la hache double, j'aperçois et j'adore, écartant les symboles éphémères, le même Dieu.
- J'étais très jeune alors, ce jour-là je n'ai pas compris. Des années plus tard, mon esprit a pu concevoir et faire fructifier ces paroles ; derrière tous les symboles religieux, j'ai commencé d'apercevoir à mon tour le visage éternel, immuable, de Dieu. Et plus tard encore, quand mon esprit s'est pleinement déployé, quand mon cœur s'est rempli d'audace, j'ai commencé de distinguer, derrière le visage de Dieu, des ténèbres terribles, désertes, le chaos. *Sans*[77] *l'avoir voulu ; ce jour-là à Cnossos, ce saint abbé m'a ouvert un chemin, je l'ai pris, mais je ne me suis pas arrêté là où il aurait voulu que je m'arrête. Une curiosité inspirée de Lucifer s'est emparée de moi, j'ai marché plus avant et j'ai découvert l'abîme.*

Ils s'assirent entre deux colonnes ; le ciel était embrasé et brillait comme de l'acier. Autour du Palais, dans l'olivaie, les cigales faisaient un bruit assourdissant. *Personne ne parlait, car ils sentaient que cet instant était saint, que cet endroit était saint, et que seul le silence leur convenait !* Deux pigeons volèrent au – dessus d'eux et vinrent se poser sur une colonne ; à d'autres moments, la Grande Déesse, les tenait entre ses seins tout gonflés de lait.

- Les[78] pigeons…, dis-je à voix basse, comme si je craignais qu'ils n'entendent ma voix, ne s'effraient et ne quittent la colonne. L'abbé a mis un doigt sur ses lèvres : - Tais-toi, me dit-il.

L'écrivain débordait de questions, mais il ne parla pas. Les fresques merveilleuses passaient à nouveau devant lui : de grands yeux en amande, des cascades de tresses noires, des dames imposantes, à la poitrine découverte, avec des lèvres charnues et voluptueuses, des oiseaux, des faisans, des perdrix, des singes bleus, de petits princes coiffés de plumes de paon, des taureaux sauvages sacrés, de toutes jeunes prêtresses portant des serpents sacrés enroulés autour de leurs bras, des garçons bleus dans des jardins fleuris ! Une joie, une force, une grande richesse, un monde plein de mystère, une Atlantide surgie du fond de la terre crétoise, pour les regarder de ses immenses yeux noirs, mais ses lèvres étaient encore scellées. Quel monde est-ce là ? Quand ses lèvres s'ouvriront-elles, pour qu'il parle ? Quels projets ont bien pu faire ces ancêtres, sur ce sol qu'ils foulaient ?

---

[76] Souligné par moi. La chose importante, comme j'ai essayé de faire comprendre, est le changement. Kazantzaki nous donne un Christ compatible avec la réalité scientifique contemporaine. Cet accord avec la réalité contemporaine était son désir primaire, un désir évident dans tous ses écrits et basé sur une philosophie formulée par Kazantzaki en avance de son temps, décennies avant sa systématisation par les professeurs de théologie à Chicago. *The Philosophical Basis of Kazantzakis's Writings,* Peter Bien, Iraklio, Crete, October 2008, Hanover, New Hampshire, November 2008, pp. 17-18, texte traduit de l'anglais par moi. http://www.onassis.gr/online-magazine/lectures-news/images/lectures/2009-March-10/peter_pien_speech.pdf

[77] Souligné par moi

[78] *Lettre au Gréco*, Plon, 1961, CNOSSOS, L'ABBE MUGNIER, p. 147

La Crète[79] a été le premier pont entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique. La Crète a été la première à être illuminée, dans toute l'Europe ténébreuse de cette époque. *C'est ici*[80] *que l'âme de la Grèce a accompli la mission que lui avait confiée la destinée : amener la divinité à l'échelle de l'homme. Les immenses statues immobiles des Egyptiens et des Assyriens sont devenues ici, en Crète, petites, gracieuses ; le corps s'est mis en mouvement, les lèvres ont souri, le visage et la stature du dieu sont devenus le visage et la taille de l'homme. Une humanité nouvelle s'est mise à vivre et à jouer dans les terres crétoises, originale, différente de la Grèce qui lui a succédé, tout faite d'agilité, de grâce et de raffinement oriental…*

Autour les collines basses, les oliviers au feuillage rare, un cyprès mince qui s'inclinait lentement entre les rochers, le son du tintement léger et harmonieux d'un invisible troupeau de chèvres, l'air parfumé qui, passant par-dessus la colline, arrivait de la mer ; l'antique secret des Crétois entrait toujours plus profond en Kazantzaki et ne cessait de l'éclairer. Cet air parfumé des arômes crétois ne se souciait pas des problèmes qui dépassaient la terre, mais des problèmes quotidiens, sans cesse renouvelés, tout entiers faits de détails brûlants, des problèmes de la vie humaine sur terre :

- A quoi penses-tu ? me demanda l'abbé.
- A la Crète…
- Moi aussi, à la Crète, dit mon compagnon, à la Crète et à mon âme… Si je devais renaître, je voudrais

  revoir la lumière ici, sur cette terre. Il y a ici un enchantement invincible. Allons-nous-en.

79 Ibid., p. 147

80 Souligné par moi

Chapitre 5 : L'amoureux des langues

La richesse[81] de l'œuvre de Kazantzaki est liée à la richesse de son existence : la formation de l'homme, la curiosité inquiète de son esprit, le goût des expériences directes dans l'espace, jointes à la connaissance dans le temps, expliquent l'œuvre, sa variété et son orientation. Le grand amour, voire passion, que l'écrivain portait, depuis sa jeunesse, aux langues, contribue à la réflexion ci-dessus. Parler plusieurs langues est une façon de s'ouvrir au monde, communiquer, satisfaire sa curiosité ainsi que sa soif d'apprentissage et de découverte ; Si on ne peut pas voir[82] ce qu'on ne peut pas dire, si on ne peut pas dire ce qu'on ne peut pas voir, il existe toutefois un moyen d'élargir ses horizons philosophiques en abordant le monde avec un autre point de vue: apprendre une langue étrangère. On peut alors prendre du recul par rapport à sa propre langue, en comparant des concepts qui se recoupent plus ou moins, ainsi qu'en comparant les moyens de les exprimer dans les deux langues mises en parallèle. La lecture d'une œuvre dans la langue originale, nous met en contact avec la beauté, la musicalité, la clarté, la majesté de cette langue**,** mais aussi avec l'âme du peuple qui la parle. L'apprentissage des langues et la prise de contact avec d'autres cultures, nous conduisent à l'ouverture spirituelle, à l'enrichissement ; à mieux connaître et apprécier, non seulement la langue étrangère, mais aussi la nôtre !

Malgré le fait que Kazantzaki reconnaissait sa « tentation d'écrire en français », à aucun moment[83] de sa vie, il n'oubliait le rôle qu'il voulait jouer dans le combat pour la langue et la littérature néogrecques ; il n'oubliait pas pour autant quelle mission linguistique et patriotique il avait à remplir ; il se concevait comme un amoureux fanatique de la langue grecque. Pourtant, il faut ajouter que si considérable qu'ait été la culture française de Kazantzaki, il ressentait aussi d'autres attirances linguistiques: italienne, espagnole, allemande, anglaise, russe, sans compter le monde moyen-oriental, l'Afrique, la Chine, le Japon, l'Inde. En effet, pendant les premières années de la découverte de la langue et de la culture françaises, Kazantzaki prend l'habitude de lire et de traduire ; le français donc sera, en premier lieu, l'outil de ses découvertes dans l'univers français, mais aussi, le pont à jeter pour découvrir le reste du monde ; la clé pour ouvrir les portes et élargir considérablement l'horizon de ses connaissances.

Kazantzaki est avant tout un traducteur[84] prudent et consciencieux, conscient de l'importance du détail. Il sait qu'il n'est pas suffisant pour le traducteur de connaître la langue appropriée, mais qu'il doit aussi connaître le sujet de son texte, s'en imprégner ou l'acquérir si besoin est.

---

81 *Persee, Bulletin de l'Association Guillaume Budé* : *Lettres d'humanité,* Autour de l'œuvre de Kazantzakis, André Mirambel, p. 123

82 http://enzothefox.wordpress.com/2013/04/26/philolinguistique-la-langue-outil-intelligent-dexploration-du-monde/

83 Le Gars Yves, *Nikos Kazantzaki et la France*, Paris, 2007

84 *Laughter and Freedom: the theory and practice of humour in, Kazantzakis,* Alfred Vincent, 2009. In E. Close, G. Couvalis, G. Frazis, M. Palaktsoglou, and M. Tsianikas (eds.) "Greek Research in Australia: Proceedings of the Biennial International Conference of Greek Studies, Flinders University June 2007", Flinders University Department of Languages - Modern Greek: Adelaide, 385-394, Archived at Flinders University: dspace.flinders.edu.au, p. 3. Texte traduit de l'anglais par moi.

La traduction convenait parfaitement au tempérament d'enquêteur passionné de Kazantzaki; elle lui donna l'occasion de travailler sur des auteurs[85] et des textes pour lesquels il avait un intérêt profond et passionné. En juin[86] 1910, Kazantzaki est nommé secrétaire au ministère de l'Instruction, mais il refuse le poste. Il le refuse en 1910 comme il le refusera en plusieurs autres circonstances, pour les mêmes raisons, pour être libre, d'écrire, de penser et de voyager. De créer sans obligations... Et nous verrons combien cette période fut féconde pour l'écrivain. Mais, en attendant, il faut vivre, il faut gagner son pain. Quel est le meilleur moyen, sinon traduire, lire et méditer sur de grands ouvrages philosophiques et scientifiques ? L'occasion se présente avec les grands projets de l'éditeur Georges Phéxis. Kazantzaki la saisit et devient le brillant artisan de l'entreprise. Prévélakis dans sa *Chronographie* énumère les ouvrages traduits par Nikos entre 1911 et 1915. Il souligne combien le choix des titres est « significatif » :

1911 : William James, *La Théorie de l'émotion.*

1912 : Frédéric Nietzsche, *La Naissance de la tragédie ;* Platon, *Ion, Minos, Démodokos, Sisyphos, Clitophon.*

1913 : J.P. Eckermann, *Conversation avec Goethe ; C.* A. Laissant, *L'Éducation fondée sur la science ;* M. Maeterlinck, *Le Trésor des humbles.*

1915 : Charles Darwin, *De l'origine des espèces*[87] *;* Louis Büchner, *Force et matière ;* Henri Bergson, *Le Rire ;* Platon, *Alcibiade I, Alcibiade II.*

Lors des[88]guerres balkaniques 1912-1913, l'écrivain se porte volontaire. Mais s'il revêt l'uniforme, il n'abandonne pas la plume pendant cette période où il est attaché au bureau particulier du Premier ministre Venizélos. Les conditions générales, la proclamation d'Ion Dragoumis, l'action de *l'Association pour l'Éducation*, et les théories patriotiques de Barrès rapprochent Kazantzaki des divinités autochtones. Il sentait que son existence était mystérieusement liée à la voix de la Race. Son action auprès de la jeunesse était une leçon de grandeur.

Il faut remarquer aussi que Kazantzaki a lui-même traduit en français, quelques de ses œuvres, par exemple les extraits de l'*Ascèse* qu'il a insérés dans *le Jardin des Rochers. En* juin 1930, une loi est votée[89] en Grèce sur la traduction des classiques. En collaboration avec Prévélakis, un dictionnaire français-grec est entrepris dans les deux langues, la démotiki et la katharévoussa. Sortent également une « série bleue », de livres destinés au grand public et une série de livres pour enfants. Deux contrats s'ensuivent : l'un d'Elefthéroudakis, pour la traduction de livres d'enfants, l'autre de Dimitrakos père, concernant la rédaction du fameux

85 http://www.kazantzakispublications.org/fr/translations2.php

86 Colette Janiaud-Lust, *Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre,* p. 156

87 Peter Bien, *The selected letters of Nikos Kazantzakis,* Princeton University Press, 2011, p. 35

88 Ibid., p. 157

89 Ibid., p. 253

dictionnaire français-grec, ce dernier destiné à rester dans le tiroir. A Nice, pendant les quatre mois d'été de 1930, Nikos a traduit ou adapté vingt livres pour enfants, choisis dans la littérature internationale : *Le petit Chose de Daudet*, *La case de l'oncle Tom* de Beecher Stowe, *Kari l'éléphant* de Mukedjii, *L'abeille* de Bonsels, *Oliver Twist* de Dickens, *Les voyages de Gulliver* de Swift, *Jules Verne*, etc. On se demande s'il a traduit depuis la version française des originaux, c'est le plus probable. Il faut aussi mentionner la traduction de l'*Odyssée* et de l'*Iliade* d'Homère, en collaboration avec Jean Kakridis, ainsi que la traduction en anglais de son *Odyssée*, avec la collaboration de Kimon Friar. Cette facette de Kazantzaki traducteur serait intéressante à étudier dans le cadre d'un autre projet.

Kazantzaki vit, depuis son adolescence, au contact de la langue française, telle « une ivresse jusqu'alors inconnue ». A l'école catholique de Naxos, se dévoile son grand amour précoce pour les langues. Il prend une décision téméraire, c'est-à-dire, écrire à côté de chaque mot français du dictionnaire le mot équivalent en grec. Son attitude provoque, d'une part l'admiration du directeur de l'école, le Père Laurent, qui lui donne sa bénédiction en lui conseillant de continuer sur cette voie, tandis que, d'autre part, il provoque la colère du Père Lelièvre qui lui jette le dictionnaire à la figure en l'accusant de se comporter comme un vieillard traduisant des dictionnaires. Cette scène apparaît dans le chapitre *de l'école communale à l'école française* de cette étude.

Il convient enfin de souligner ici le grand rôle que Kazantzaki a joué pour la reconnaissance de la langue démotique en tant que langue écrite, de préférence à la langue puriste. En 1942, lors du conflit qui éclate après la publication de son *Odyssée*, (du fait de son style d'écriture et de l'emploi de la langue démotique), alors qu'il se trouve dans la solitude d'Égine, Kazantzaki se tient prudemment à l'écart[90]. Depuis Madrid, n'avait-il pas écrit à Prévélakis en 1933 :

« Je frissonne à l'idée que sur une question si simple il ne soit pas possible de s'entendre. Que dire alors des autres problèmes ? Soledad ! Soledad !

[90] Ibid., 143

Partie 3

Le poète de l'Odyssée

Chapitre 1 : Kazantzaki – Prévélakis, la cohabitation intellectuelle

Dans notre tentative pour mieux connaître l'écrivain et le poète, Pantélis Prévélakis est d'un grand secours, avec les deux livres qu'il a consacrés à Kazantzaki et intitulés, *O poiitis kai to poiima tis Odysseias*[91]*, Le poète et le poème de l'Odyssée*, publié en 1958 et *Tetrakosia grammata tou Kazantzaki ston Prévélaki*[92]*, Quatre cents lettres de Kazantzaki à Prévélakis*, publié en 1965. Ces deux ouvrages ont constitué, au début de cette recherche, la base de notre étude sur la vie et l'œuvre de Nikos Kazantzaki. Le travail de Pantélis Prévélakis revêt encore plus d'importance du fait de sa connaissance personnelle du poète et de l'amitié qui liait les deux hommes. Comme Prévélakis le précise d'ailleurs, dans son livre *«Quatre cents lettres de Kazantzaki à Prévélakis»,* il entreprend une biographie intérieure de Kazantzaki à partir des lettres qu'il lui a adressées. Afin de mieux appréhender la vie et l'œuvre kantzakiennes, une traduction en français de quelques chapitres, depuis l'original grec de l'ouvrage *« Le poète et le poème de l'Odyssée »*, a été entreprise. A la première page de l'ouvrage, *«Quatre cents lettres de Kazantzaki à Prévélakis»,* se trouve l'extrait d'une lettre de Kazantzaki, envoyée d'Antibes le 4 mai 1957; Kazantzaki semble y faire le bilan de sa vie :

> « J'ai renoncé plus qu'il fallait les joies humaines ;
>
> Comme le temps passe, mon cœur s'effarouche, mon esprit brûle,
>
> Mais, c'est comme si je me suis déplacé loin de cette terre ;
>
> *Un cristal de roche*[93] en moi reste pur et reflète le monde, comme s'il c'était la lune. »

Prévélakis avoue dans l'introduction de son livre *Tetrakosia grammata tou Kazantzaki ston Prévélaki,* que quatre[94] cents lettres concentrées en un tome constituent assurément un

[91] Παντελής Πρεβελάκης, *Ο ποιητής και το ποίημα της Οδύσσειας,* ΑΘΗΝΑ 1958, ΒΙΒΛΙΟΠΩΛΕΙΟ ΤΗΣ ΕΣΤΙΑΣ

[92] Παντελής Πρεβελάκης, *Τετρακόσια γράμματα του Καζαντζάκη στον Πρεβελάκη,* Β΄ ΕΚΔΟΣΗ, ΕΚΔΟΣΕΙΣ ΕΛΕΝΗΣ Ν. ΚΑΖΑΝΤΖΑΚΗ, ΑΘΗΝΑ 1984

[93] Phrase écrite directement en français

important témoignage humain et que le lecteur a donc entre les mains un texte personnel et littéraire. Kazantzaki s'adresse à une personne ayant la même vocation que lui et qui est, de surcroît, son ami. Cette relation, remarque Prévélakis, définit également le genre des sujets abordés et la qualité du style, tout en favorisant une sincérité qui aboutit souvent à la confession. Les quatre cents lettres échelonnées sur trente et un ans constituent l'équivalent d'une autobiographie ou d'un journal intime qui éclairent la vie et l'œuvre de Kazantzaki, mais aussi son pays et son temps. La transparence de sa vie et l'honnêteté de ses intentions, continue Prévélakis, permettent à Kazantzaki de ne pas masquer ses réactions et de révéler, d'une lettre à l'autre, son caractère.

Prévélakis, dans l'introduction de l'ouvrage *«Le poète et le poème de l'Odyssée»*, écrit que, selon lui, le caractère du poète explique les qualités de l'œuvre. Le contact personnel qu'il a eu avec l'homme, leur origine commune et leurs intérêts identiques, sans parler de leur cohabitation intellectuelle, ont été pour lui d'un grand secours, en plus des lettres de Kazantzaki, bien sûr. Selon Prévélakis, Kazantzaki[95] appartient à un type d'homme appelé à l'époque « Outsider », « Étranger » ou « Rebelle ». La définition la plus adéquate serait peut-être «*O Monias*[96]», à savoir le solitaire - c'est d'ailleurs comme cela que le poète appelle son Ulysse – car sa caractéristique essentielle est sa non-appartenance au monde, sa solitude.

En parlant du *Rapport au Gréco*, Prévélakis précise que Kazantzaki lui-même considérait son aventure religieuse comme sa destination réelle. Il peut sembler bizarre que ,dans cette longue confession, il ne fasse pas le bilan de son action d'écrivain, qu'il ne parle point de la langue démotique, sa grande passion et l'instrument de sa création; mais il y présente sa vie comme une *recherche*[97] *de Dieu* dont les escales portent les noms de Christ, Bouddha, Lénine et, finalement, Ulysse. Prévélakis donne deux raisons pour ne pas prendre la confession de Kazantzaki dans le *Rapport au Gréco*, comme un témoignage définitif et valable. Tout d'abord, Kazantzaki y a décrit sa vie comme un récit imaginaire où il a mélangé, volontairement ou non, les dates et les événements; c'est pour cette raison que la première édition du *Rapport au Gréco* était présentée comme un roman. Prévélakis souligne que le *Rapport au Gréco* contient le bilan de la vie de Kazantzaki jusqu'au début de l'écriture de *L'Odyssée,* en 1927. Pour les trente années suivantes de vie et de création, il ne mentionne rien. Ensuite, toujours selon Prévélakis, Kazantzaki n'avait pas une bonne mémoire des détails. Il l'a d'ailleurs admis lui-même et on peut le vérifier dans les inexactitudes rencontrées, alors même qu'il voulait être précis. Son physique, écrit Prévélakis, le prédisposait à une position extrême. Il avait hérité des instincts primitifs de son père et de la douceur de sa mère, qui ont sans doute été le sol propice pour qu'une âme aux grands contrastes, assoiffée de délivrance, se développe.

---

94 Παντελής Πρεβελάκης, *Τετρακόσια γράμματα του Καζαντζάκη στον Πρεβελάκη*, Β΄ ΕΚΔΟΣΗ, ΕΚΔΟΣΕΙΣ ΕΛΕΝΗΣ Ν. ΚΑΖΑΝΤΖΑΚΗ, ΑΘΗΝΑ 1984, ma traduction du texte grec, page ια

95 Extraits du livre, *Le poète et le poème de l'Odyssée*, traduits en grec par moi

96 Ο Μονιάς

97 Souligné par moi

Chapitre 2 : La formation de Kazantzaki dans une école française

Selon Prévélakis, le contraste existant dans les racines familiales de Kazantzaki, se retrouvera également dans la nature de son éducation. L'école principale, pour un Crétois de cette époque, était la lutte titanesque de ses coreligionnaires afin de se libérer du joug turc : dans les bercements, les chansons enfantines et les contes de fées, dans les conversations, existait le même matériau éducatif ! Cette lutte est comparable à celle de 1821 ou à la Reconquista espagnole. A aucun moment, un héroïsme hasardeux, une obstination et une cruauté extrêmes ne seront autant favorisés que durant ces luttes, où deux races et deux religions opposées cohabitent en luttant pour s'exterminer l'une l'autre. Le point culminant de cet antagonisme, le soulèvement crétois de 1897, voit la famille de Kazantzaki s'enfuir à Naxos. Jeune, habitué aux spectacles violents, arrosés par la morale héroïque et barbare de son pays natal, incarnée par son père, il a la chance étrange d'être éduqué au Collège français de la Sainte-Croix (1897-99) dirigé par des moines franciscains. Le petit réfugié de Crète est brusquement introduit dans un autre monde : il apprend le français et l'italien et il assimile les premiers éléments de la civilisation occidentale. Puis, dans les premiers mois continue ses études au collège d'Héraklion.

Prévélakis souligne que le déclin de la civilisation archaïque de son pays natal va, par la suite, durant ses études de droit à Athènes et sa formation philosophique à Paris, élargir l'éducation de l'écrivain. Mais avant de recevoir l'onction de Paris, Kazantzaki était apparu, dans les lettres grecques, avec son roman *Le serpent et le Lys:* prémices d'une œuvre, où selon Prévélakis, il dissimulait les « idées du sang » pour démontrer « les idées de l'esprit » en absorbant la tendance de l'époque.

Pantélis Prévélakis parle aussi dans son livre *Le poète et le poème d'Odyssée de* la formation de Kazantzaki qu'il qualifie de sélective; ce type de créateur critique ne pouvait se réaliser en plein, selon le philosophe Curtius, qu'une fois en France. La France, plus que tout autre pays, est chargée de lourdes et riches traditions. Il est pourtant paradoxal de remarquer que la définition de « créateur critique » peut convenir à Kazantzaki. Il faut en chercher la cause dans le psychisme de la personne, mais aussi dans les conditions de son éducation et la situation intellectuelle dans laquelle se trouvait son pays.

Kazantzaki échappe dès le plus jeune âge aux institutions éducatives de son pays natal pour tomber, tel un voyageur assoiffé, sur la source de la littérature française, celle du XIXe siècle en particulier qui avait espéré présenter une conception globale du monde. La formation qu'il suit chez les popes franciscains de Naxos est basée entièrement sur les textes et la connaissance infinie des livres, qu'une vie humaine n'arrive pas à épuiser. Si Kazantzaki désire ne pas mourir de sous-alimentation, il doit continuer à se nourrir de la tradition grandiose où il a assouvi sa faim pour la première fois, remarque Prévélakis. Cela le conduira à se séparer progressivement des intérêts de son groupe en Grèce, de ses possibilités et de ses mœurs.

Kazantzaki va se développer par rapport aux lettres étrangères - principalement françaises - sous les augures de l'éclectisme. Prévélakis remarque que la formation de Kazantzaki ne pouvait être unidimensionnelle, comme cela arrive pour des écrivains appartenant à des nations à la tradition imperturbable. Il allait compléter le butin insuffisant que la Grèce moderne lui offrait, par les provisions fraîchement acquises et emmagasinées venues d'Europe, d'Asie et même d'Afrique. L'apport multi-civilisationnel, son hétérogénéité, feront de la nature primitive de Kazantzaki un «monstre». Son crâne grincera du fait de l'ébullition! Il n'y a là rien d'anormal quant au destin des Grecs : soit ils montent une expédition pour civiliser l'Asie, soit ils émigrent, pour tenter leur chance en Occident. Un exemple fameux durant les temps modernes, continue Prévélakis, sera Dominikos Théodokopoulos, alias El Greco, le Grec.

Chapitre 3 : Sa théorie du cosmos

Selon Prévélakis, la théorie du cosmos de Kazantzaki, pendant les années 1912-22, peut être appelée nationalisme aristocratique. Nombreuses sont les sources où Kazantzaki se penche pour boire. Mais celles – des prophètes et des philosophes – qui, selon sa confession, «ont laissé leurs traces sur son âme plus profondément» sont Nietzsche et Bergson.

En 1920, à l'âge de trente-sept ans, Kazantzaki ne se considère pas comme un littéraire. Pourtant il a publié de nombreux livres de littérature, il a écrit quatre à cinq tragédies et autant de livres scolaires avec la collaboration de sa première épouse ; en plus, il a gagné deux prix lors de concours littéraires. Il ne se considère pas non plus comme un être politique alors qu'il a travaillé comme Directeur Général du nouveau Ministère grec de l'Assistance où il a accompli avec succès une mission nationale, celle du rapatriement des Grecs du Caucase. Il n'a pas encore décidé quelle est sa destination. Un poète, un prophète ?

Pendant un séjour de quarante jours au Mont Athos avec son compagnon, le poète Angelos Sikelianos, il comprend mieux sa disposition naturelle. Cette vision du poète qui avance avec bonheur vers sa vocation, lui fait découvrir son oscillation tragique. Il hésite à reconnaître la poésie comme destination unique de sa vie. Ceci explique peut-être pourquoi, remarque Prévélakis, il a changé plusieurs fois de pseudonymes : Akritas[98] comme chroniqueur au journal *Acropolis* en 1906 et correspondant spécial du journal *Neon Asty* en 1907, Karma Nirvani, Petros Psiloreitis, A. Géranos, Nikolaï Kazan (pour les éditions étrangères de *Toda-Raba*). Il a flirté avec d'autres : sur quelques livres français qu'il a offerts à Prévélakis, il a écrit le nom Nicoche de Prastova (Prastova était l'endroit du Magne où il avait creusé une mine avec Georges Zorba, ce type bizarre qu'il nous a présenté pour la première fois dans le livre *En voyageant* de 1927 et qu'il a décrit ensuite dans le livre *Alexis Zorba*) ; sur une photo envoyée d'Egine à la même personne, en 1938 , il s'est amusé à signer Mohammed-el-Cheitan-ben-Kazan, en insinuant son origine arabe.

98 http://en.wikipedia.org/wiki/Digenes_Akritas

Prévélakis dans le livre du *Poète* parle aussi du messianisme de Kazantzaki. Selon lui, sa première épouse Galatée Kazantzaki, avec l'accent moqueur qu'elle utilise dans son témoignage, nous présente Kazantzaki au sommet des montagnes, luttant tout seul et essayant la force de ses paroles sur l'âme naïve des bergers[99] . Cette lutte a commencé dans son enfance :

« Dieu[100], fais de moi un Dieu ! Dieu, fais de moi un Dieu ! »

Le voilà, petit homme à la tête trop lourde, qui appelle les foudres divines, alors qu'il peut à peine se tenir debout dans la cour maternelle.

Et cette même cour où retentissent ses rires, ses pleurs et ses imprécations : « Malheur ! Malheur à celui qui ne respecte pas le jeûne ! Maman, ai-je tété mercredi et vendredi ? » Et de fondre en larmes au signe affirmatif de sa mère… »

Il écrit de Berlin dans une lettre adressée à Galatée la veille du Jour de l'An de 1923 :

« Je travaille, je lutte, je suis mécontent, je suis inquiet, rien de tout de ce que j'écris ne me contient, je suis inconsolable… »

Il lui écrit une autre fois:

« L'idée absoudre, sans chair, philosophique, ne peut plus rassasier mon âme carnivore. Tout est clair et intact dans mon esprit, mais il me manque la force de sauter la haie, de vaincre le ridicule. Est-ce que je réussirai jamais? Sinon ma vie sera de l'amertume la plus profonde, inguérissable, et de l'effort…. Je lutte, je regarde en avant comme Ulysse, mais sans savoir si jamais je mouillerai à Ithaque. Sauf si Ithaque, c'est le voyage. »

Prévélakis écrit que les années 1922-24 sont critiques pour Kazantzaki qui promène son angoisse d'abord à Vienne puis à Berlin. À Vienne, submergé par le bouddhisme, il écrit un des *Bouddha* (1922). Il souffre alors d'une maladie au visage, appelée « masque de sexualité », tout comme Manolios dans *Le Christ recrucifié*. Cette maladie étrange le pousse à étudier les théories de Freud. Il retravaillera *Le Christ recrucifié* à Antibes et y changera quelque chose d'important selon lui. Le texte sera publié en 1956.

À Berlin, il entreprend un autre livre qui *n'est ni œuvre d'art, ni philosophie*, l'*Ascèse*. Ces deux textes attestent, selon Prévélakis, la lutte de Kazantzaki, et donnent une idée plus large de sa théorie du cosmos ou, plus correctement, de la religion qu'il voulait annoncer aux gens. Mais l'Allemagne est affamée et vaincue et cette agitation dépasse Kazantzaki. Un «cercle brûlant» composé de Juifs et de Juives, distille sa pensée désespérée du monde, lors de discussions nocturnes auxquelles notre héros participe. Tout autour, la théorie politique du communisme et la théorie esthétique de l'expressionisme prédominent, côte à côte avec l'inflation monétaire, le Chaos. La foi des hommes, Nullpunkt !

---

99 Galatée Kazantzaki, *Hommes et Surhommes*, Athènes 1957

100 Eleni N. Kazantzaki, *Le Dissident*, CANEVAS EDITEUR & EDITIONS DE L'AIRE, 1993, page 33

Dans une atmosphère d'Apocalypse, Kazantzaki rejette une de ses croyances fondamentales, le nationalisme; il doute des dieux qui l'avaient conquis précédemment, Christ et Bouddha. Un nouveau dieu se lève dans sa pensée, il s'appelle Lénine. Prévélakis comme plusieurs autres connaisseurs et chercheurs de la pensée kazantzakienne d'ailleurs, souligne que la théorie politique de Lénine et, surtout, son fondement matériel, ne convaincra jamais Kazantzaki en totalité. Mais son action politique l'attirera, exemple efficace de son siècle qui permet au prophète de se connecter au peuple.

Chapitre 4 : L'attirance de la Russie

L'état critique de la vie et la violence des luttes des classes en Allemagne avaient fait «atterrir» l'esprit de Kazantzaki, selon Prévélakis. Les prophètes ne parlent plus la langue de l'apocalypse, mais la langue de l'argument logique et de la propagande politique. Kazantzaki pense s'intégrer à la société révolutionnaire russe et proclamer là son évangile. Il a le pressentiment que c'est à la Russie que son effort religieux aboutira. Il semble savoir à ce moment-là ce qu'il veut exactement et il commence à chercher les moyens pour réaliser ses projets.

Comment il irait en Russie, comment il agirait, comment il parlerait aux gens ... Quelquefois, il l'avoue, des visions épiques et passionnantes remplissent son esprit. Il a décidé de partir en Russie, mais il ignore la date de son départ, il faut se préparer. Il apprendra le russe, il voudrait aussi aller chez un artisan pour apprendre le métier de menuisier. De cette façon, il travaillerait trois heures par jour pour pouvoir, le reste du temps, se promener dans les villages. La raison de cette errance est évidente, si l'on prend en compte le comportement de Kazantzaki et sa disposition de toujours. Marcher, visionner, toucher, respirer, découvrir l'environnement nouveau. Il essaierait le Discours qu'il avait apporté. Il éprouvait un besoin violent de l'activité qui ne pouvait pas attendre. Il lui semble qu'immédiatement après ce voyage, la synthèse vécue et exprimée viendrait illuminer et consoliderait son âme. Ah, si quelqu'un pouvait disparaître soudainement au service d'un But ! Mais quel But ? Cette terre, cette clarté des étoiles, ont-elles un but? Pourquoi s'en soucie-t-on ? Ne te pose pas de questions, combats!

Prévélakis, depuis les originaux des lettres de Kazantzaki adressées à sa première épouse, reconnaît les idées qui prédominaient parmi les intellectuels au début du 20ème siècle. *« Une cause juste mérite que l'on combatte pour elle, même sans espoir »*, proclame Henri Bergson. L'écrivain pense donc que le vrai combat, en ce moment historique, se déroule en Russie, et, alerté par les messages du temps et influencé par les théories de son maître Bergson, saisit ce cri de combat, ce passeport pour le changement en s'efforçant de le faire sien, d'en capter sa vitalité profonde, son élan vital bergsonien.

Ces cris, accompagnés d'un doute inguérissable, sont contenus dans les lettres de 1922 et 1923; pourtant l'heure de la migration en Union soviétique est encore loin. Kazantzaki

abandonne l'Allemagne le 18 janvier 1924 pour aller voyager en Italie. Son errance n'a rien de messianique, remarque Prévélakis, mais le mythe de Saint-François le cloue pour deux mois et demi à Assise. De juillet 1924 au printemps de 1925, l'écrivain se trouve en Crète. Dans son pays natal, il cherche une issue à son messianisme : Il intègre un plan d'action politique illégale avec les communistes locaux. De cette entreprise ne reste que l'*Apologie*, un mémorandum déposé auprès des autorités d'Instruction à Héraklion en 1924, quand il a été arrêté et accusé de communisme, un texte important, non publié encore, un synopsis de la théorie politique de Kazantzaki. Si, dans ce mémorandum, sa pensée apparaît claire et hardie, sa participation à l'action paraît très faible, remarque Prévélakis. Aux premières divergences, il trouve refuge dans la création poétique, dans la thérapeutique de la substitution : il s'enferme dans une petite maison isolée, au bord de la mer crétoise, à Trypiti, aux environs d'Héraklion et se lance dans l'écriture de la nouvelle *Odyssée*. Pendant l'été, d'août à septembre 1925, il fait le tour des Cyclades : il entraîne ses sens, il dilate son cœur ; il cueille le matériau pour son épopée marine, *L'Odyssée* !

Le voyage en Russie devient possibilité en octobre 1925. Il dure à peu près trois mois et demi. Mais la manie utopique se heurte à la force des faits – les conditions d'un régime totalitaire, en fait – et se réduit à une enquête journalistique, remarque Prévélakis. On s'étonne de voir Kazantzaki oublier « le besoin d'action » violent et torturant et recueillir méthodiquement, en sociologue ou statisticien, les éléments impersonnels des conquêtes de la Révolution. La bureaucratie russe parvient – sans le vouloir! – à recouvrir la flamme du Prophète d'une montagne de statistiques et de paperasses. Le seul pressentiment de Kazantzaki qui devient réel, c'est la *«vision*[101] *de l'Invisible» : « la Force Cosmogonique qui utilise les humains comme ses porteurs, ses bêtes de somme, et elle a hâte comme si elle avait un But et elle suivait un chemin »*. Kazantzaki manifeste son «effroi» devant l'empressement des gens du souffle de l'Invisible, et – dans la préface de son Voyage – il confesse que ce sentiment est l'émotion suprême que la Russie lui a donnée. On peut déceler ici, continue Prévélakis, l'effort inconscient pour rester en conformité avec ses intentions premières que la Machine à broyer avait aplaties.

[101] Souligné par moi

Chapitre 5 : « En voyageant »

Sa fureur prophétique se calme avec la découverte du monde. La caractéristique principale des poètes, écrit Prévélakis, c'est que, pour eux, le monde des sens *existe*[102]. Kazantzaki oublie momentanément sa mission religieuse pour entreprendre de nouveaux voyages: Palestine, Chypre[103] (avril-mai 1926), Espagne (août-septembre 1926), Italie (octobre 1926), Egypte, Sinaï (décembre 1926-janvier 1927). Prévélakis remarque à juste titre que la curiosité de l'écrivain pour l'actualité politique constitue une concession aux organismes journalistiques qui paient les dépenses de sa tournée.

Afin de consoler son âme blessée, il jette un regard insatiable sur les multiples faces de la planète. Dans les pages de sa récolte, on peut deviner la lutte couverte par le style fougueux, elliptique et souvent vengeur. Un narrateur étrange se présente devant nous. Le style employé est coloré et non compassé comme celui d'un vétéran. Pourtant les raisonnements et les rappels historiques attestent l'homme du bureau. Ici, continue Prévélakis, deux écrivains différents marchent ensemble : l'un a vendangé terres et mers, l'autre a dépoussiéré l'héritage livresque. D'un, côté, la précision des remarques, des expressions au sens propre; de l'autre, le passage d'un texte enterré, le vers d'un poème oublié. Au cours de ces voyages particuliers les thèmes les plus spirituels sont abordés : la mortalité des civilisations, la psychologie des peuples, l'héroïsme de l'action et de la pensée, les monuments et les paysages… Et plus près, *l'amour*[104] *de la beauté, le désir d'une justice œcuménique, la préoccupation de problèmes existentiels : la rêverie sans bornes d'une âme ardente…*

Pantélis Prévélakis rencontre Kazantzaki le 12 novembre 1926, un vendredi soir, chez la sœur de l'écrivain, Eleni. Il avait 17 ans et venait juste de finir ses études au Gymnase de Réthymnon. Selon Prévélakis, le premier sujet abordé durant leur premier entretien ne fut pas le voyage récent de Kazantzaki en Espagne, comme on aurait pu le supposer, encore moins l'*Odyssée*. Kazantzaki, en vrai pêcheur d'âmes, voulut tout d'abord découvrir la personne de Prévélakis. Ce dernier, avoue que, bien des fois, par la suite, il l'entendit poser les mêmes questions au visiteur inconnu : quel était le but de sa vie, par quel sacrifice était-il prêt à le défendre ? Il ne donnait son cœur qu'aux gens qui avaient une passion noble. Leurs idées l'attiraient moins**.**

Le critère de la vertu était l'intensité, la vigueur d'entreprendre de toutes ses forces. Lui-même, écrit Prévélakis, vous laissait à comprendre qu'il avait comme métier sa passion, pour

---

102 Souligné par Prévélakis.

103 Les impressions de Kazantzaki de la Palestine et de Chypre furent publiées dans le journal athénien, *Eleftheros Typos :* les 9 et 10 mai 1926, les 13-22 juin 1926 et 18 juillet 1926. Ses impressions sur l'Espagne furent publiées dans le même journal, du 12 décembre 1926 au 7 janvier 1927. Finalement, ses impressions sur l'Egypte et le Sinaï, dans le journal *Eleftheros Logos,* du 3 au 15 avril 1927 et du 21 au 27 avril 1927. Une sélection de ces textes – en dehors des pages sur la Palestine et Chypre – furent publiées au livre *: N. Kazantzaki, En voyageant – Espagne, Italie, Egypte, Sinaï,* maison de publication « Serapeion », Alexandrie, 1927. – A la production de ces années – mais antérieure sans doute aux pages du voyage de Palestine – appartient une œuvre non publiée intitulée *Symposio (Symposium).* Elle a été trouvée après la mort de Kazantzaki, à Héraklion et a été déposée au Musée de la Société des Études Historiques Crétoises.

104 Souligné par moi

utiliser un discours de Stendhal. Car Kazantzaki prêche l'indépendance de tout lien, le sacrifice de tout bonheur humain : La vie devait être une consécration totale. « Bonheur veut dire rendre son âme à une grande bête pour qu'elle la mange! ». Inutile d'ajouter qu'une telle théorie était à même de séduire un jeune homme comme Prévélakis. Kazantzaki lui apparut dès le premier instant, comme le seul vivant d'un théâtre d'ombres. Sa présence devenait une armure.

Toujours selon Prévélakis la personnalité de Kazantzaki, en 1926, était pratiquement définie par sa consécration totale à la création poétique. Pourtant, son âme était tendue vers le monde qu'il avait refusé. Sous le Poète était caché l'Officier divin. De temps à temps, son ambition repoussée apparaissait dans son discours, le désir de la délivrance totale éclatait. Il rêvait alors de rester en arrière du monde, de laisser derrière lui les œuvres des gens, de se cacher dans le désert. En paroles, il affirmait encore vouloir renoncer à la vie, supprimer le désir, il était alors le prophète de l'inexistence. L'état psychique qui avait alimenté la tragédie *Bouddha* n'était pas épuisé. L'abnégation bouddhiste transparaissait chez Kazantzaki, continue Prévélakis, comme un pressentiment non réalisé, comme un vécu non complété. Mais une lumière glacée brillait souvent dans ses yeux…

Chapitre 6 : Les officiers divins

Pour Prévélakis, la culture de Kazantzaki ne se limite pas seulement aux seuls noms de Nietzche et de Bouddha. Sans sous-estimer la personnalité du personnage, Prévélakis pense que nous devons garder présentes à l'esprit les sources de son éducation. L'un des officiers divins – déjà mentionné – était Bergson. Kazantzaki écrit dans l'introduction de *Zorba* : « Bergson m'a délivré des anxiétés insolubles, philosophiques, qui me tourmentaient lors de ma première jeunesse ». De son enseignement a découlé tout ce qu'on pourrait appeler l'anti-intellectualisme[105] de Kazantzaki. Dans une étude ancienne où il résume la pensée de son maître jusqu'en 1912, Kazantzaki fait l'apologie de la philosophie qui a lutté contre l'intellectualisme en bornant son poids, et par conséquence le poids de la Science, seulement aux phénomènes de la matière. Le philosophe a démontré quelles illusions ont entraîné l'humanité à confondre durée réelle[106]et espace propre et définit la force et les faiblesses de l'intuition en *invoquant*[107]*la collaboration de l'intuition et de l'intelligence pour les recherches philosophiques.* Prévélakis remarque que le bergsonisme a délivré Kazantzaki de la conception machinale du monde, il lui a fait découvrir[108]*la nature réelle du temps* en le rendant capable *« à voir les choses elles-mêmes derrière les signes qui les représentent »*. Mais son influence ne se réduit pas seulement à cela, continue Prévélakis: le bergsonisme l'a éclairé quant à l'existence de la libre-volonté et l'a armé de la théorie *de l'élan vital*, qui

105 Αντιλογοκρατία
106 En français dans le texte
107 Souligné par moi
108 Souligné par moi

formera le levain de la réflexion de l'écrivain. En prolongeant cette réflexion, on pourrait même ajouter que l'élan vital bergsonien a formé le levain de l'œuvre kazantzakienne.

Prévélakis pense que le siècle fait naître les mêmes enfants. Les théories que Kazantzaki a reçues de Nietzche, de Bergson, de William James – le pessimisme héroïque, l'anti-intellectualisme, le vitalisme, se rencontrent également dans les œuvres de ses contemporains à la tête desquels : D'Annunzio, Barrès, Claudel, Péguy. Mais ces courants de la pensée occidentale rencontrent ici un *individu*[109] qui vit dans un temps historique différent et dans un pays de niveau de culture inférieure. Il est normal, présume Prévélakis, que ses réactions présentent une particularité.

Par exemple, Kazantzaki est satisfait, en tant que poète, de faire usage d'une langue grecque moderne, inaccessible à l'abstraction des langues européennes développées. Chacun de ses mots est une image, le réceptacle d'une expérience, le radeau d'un vécu. La langue grecque moderne donne l'avant-goût de la poésie. La « fonte de la glace » de l'outil linguistique qu'un Claudel entreprend en France, est ici inutile. Il suffit de tourner le dos à la langue puriste ou katharévoussa[110]et de se plonger dans les flots de la langue démotique[111] !

En même temps, le rationalisme traditionnel et le désir naturel d'apprendre rendent difficile pour Kazantzaki de renoncer aux méthodes de l'expérience, à la sagesse des livres, de s'en remettre à la vie. Chaque humain **–** *prêche la théorie*[112] *vitale – doit s'accomplir en totalité, toucher ses limites : le vécu personnel, la vérité personnelle, ont plus de poids que la connaissance logique.* Les grands noms de la littérature occidentale répètent l'exhortation à l'envi : d'André Gide à G.K. Chesterton, et de Miguel de Unamuno à Giovanni Papini. Notre écrivain entend le prêche, ne conteste pas la vérité des mots. Mais une prudence invincible lui paralyse les membres. Une indication des premières réactions de Kazantzaki au prêche de l'élan vital se trouve dans un texte du *Nouma* (27 sept. 1909), où il explique le sens d'une trilogie de romans qu'il a dessinée à Paris. Dans le deuxième livre de cette trilogie, *la Vie l'impératrice (Zoé l'aftokratorissa)*, il avait l'intention de présenter un héros *qui* « se jette au torrent de la Vie », qui « veut marcher mais ne peut pas, qui danse ». Mais cette attitude dionysiaque ne paraît pas avoir l'approbation de l'auteur. Dans le dernier roman de la trilogie *L'homme – dieu (Theanthropos),* il entendait présenter un autre héros qui «sait brider avec sagesse son élan et comme en Olympe contenir le déchaînement de ses passions». Il faut remarquer, continue Prévélakis, que Kazantzaki a reconsidéré plus tard ses positions, après une longue vie d'étude et de pensée : tournons-nous vers le roman *Vios kai politeia tou Alexi Zorba (Alexis Zorba).* Le héros y incarne l'élan vital et Kazantzaki l'envie !

Dans tout ce qui précède, Prévélakis pose la question suivante : dans quelle mesure la constitution physique de Kazantzaki – en plus des conditions qui existent dans son pays – est-elle en accord avec l'esprit de son temps ? Ce «mysticopathe» possède en lui tant d'éléments

109 Souligné par Prévélakis

110 http://fr.wikipedia.org/wiki/Kathar%C3%A9vousa

111 http://www.universalis.fr/encyclopedie/langue-demotique/

112 Souligné par moi

intellectuels, en équilibre, et une volonté tellement inébranlables qu'ils font croire que, s'il s'était nourri au positivisme du 19e siècle, les forces qui le poursuivent maintenant seraient prédominantes en lui. Cependant, conclut Prévélakis, si l'élan vital n'a pas trouvé de vraie résonnance dans le naturel ascétique de Kazantzaki, on peut, par contre, remarquer qu'il est omniprésent dans son œuvre. Son art peut délivrer les autres en les poussant vers la réalité élémentaire; lui-même cherchait une autre délivrance après la condamnation de la Parole et sa retenue naturelle face aux forces sans bornes de la Vie. Prévélakis conclut que la délivrance de Kazantzaki fut la création poétique.

Dans la création poétique se manifeste, pour Kazantzaki, quelque chose de la nature de Dieu. Dans le désordre mondial, quelques êtres privilégiés sont dotés de la capacité de continuer l'œuvre de « Dieu »[113]. *Tous les actes des êtres dotés de logique participent à ce mystère. Mais la création poétique*[114]*est véritablement le dieu porteur d'acte.* Prévélakis pense que la passion du poète pour l'immortalité n'est pas seulement un désir de vaincre le destin commun des hommes, c'est aussi la révélation d'une réalité surnaturelle, de l'élan primitif «qui traverse des plantes, des animaux, des humains »[115]. Pourtant, « Dieu » étant partout présent n'est pas tout puissant et, du fait, seul le dévouement de l'homme à son œuvre et seulement cela «sauve Dieu» (*Salvatores Dei*)…

Nietzche écrit en 1873 à Malwida von Meysenbug : «De temps en temps une répugnance enfantine me prend pour le papier imprimé ; il me semble que je vois du papier malpropre ». Cette répugnance est un sujet dans les confessions de Kazantzaki, c'est d'ailleurs le sujet central d'un de ses romans. Une explication est pourtant nécessaire. Nietzche n'a pas besoin du sang des autres pour vivre et il endêve dans la pensée des Philistins, pris par l'originalité démoniaque des ses rêves. Il constitue lui-même un élément, un monde entier, un globe brûlant. Kazantzaki souffre de surcharge. Il envie la nature primitive de Zorba, la nature de l'homme du peuple, vécue au quotidien hors de son expédition au Caucase, celui qui croque directement la chair des choses et se permet d'être insolent envers le miracle meurtrier de la vie. Lui, il mâche du papier encré «comme une chèvre». C'est sa nourriture et son opium. Si la création poétique l'attire à un tel degré, c'est seulement parce qu'à ce moment- là, résume Prévélakis, il réussit à écouter sa voix intérieure. Son autonomie, même trompeuse, l'enivre !

113 Pantélis Prévélakis, Nicolas Berdiaev, *Le sens de la Création, un essai de justification de l'homme,* éditions Desclée De Brouzer, Paris, 1955

114 Souligné par moi

115 Galatée Kazantzaki, *Anthropoi kai Yperanthropoi,* p. 176

Chapitre 7 : L'Odyssée

Le «créateur critique» sent le besoin, selon Prévélakis, de s'armer «d'une discipline intellectuelle qui lui permettra de s'imposer et de gouverner l'hétérogène et explosive masse qu'il gère». Il serait livré à l'anarchie totale, à la torture du morcellement ou noyé dans un océan sans fond s'il ne créait pour son propre usage une classe aux catégories bien définies. Le 2 juillet 1923, Kazantzaki copie de sa main une lettre qu'il vient d'envoyer à Elsa :

« Béni soit Dieu, ces moments pleins et merveilleux, nos moments à Dornburg ; nos pérégrinations dans le jardin charmant, les conversations, le rire, le silence, la pluie, et au-dessus de nous celui qui embrassait tout, le grand arc-en-ciel multicolore. Dans ma tête embrumée tout s'est changé en lumière, soleil et amour. Aujourd'hui, pendant que je travaillais à mon *Bouddha*, les mots venaient comme ces petits chevaux de Franz Mark, nets, simples, aux grands yeux orientaux, à la gorge brûlante comme celle d'une jeune fille. Merveilleux est le cœur de l'homme, ce muscle plein de secrets qui dévore tout, insatiable, ce forgeron extraordinaire, qui brûle et frappe le métal ordinaire de la vie et le transforme en un sabre brillant ou en une coupe d'or. »

Bouddha, ce matin, dansait dans mes bras comme une femme.

Quelques pages plus loin, encore une lettre adressée à la même personne :

Ma vie a repris son visage ascétique. Je lutte tout le jour avec des mots, j'oblige les vastes pensées à s'enfermer dans ces pauvres corps inachevés et étroits, je donne à ces ombres mon sang, et je souffre profondément et sans fin parce que je n'obtiens souvent que la caricature de mes intuitions.

… L'art est pour moi une issue de lâche, un grand pêché. Il envoûte mes forces, je lui donne mon cerveau et mon sang, je me réjouis de sa beauté parce que je n'ai pas la force, pas encore, de dépasser la beauté et la laideur… Vous revoir, rire, parler, marcher, se taire ! Qu'est-ce que cette terre ? Où va-t-elle. D'où vient-elle ? Pourquoi ? Dieu soit loué, il n'y a pas de réponse. Nous créons cette réponse chaque jour, avec notre rire, nos larmes et notre sang. Dieu soit loué. Nous sommes libres, sans espérance et sans Maître !

Quelle belle leçon que le désert pour Ulysse[116]! La sécheresse et la chaleur, la soif, la faim et le désespoir ! Maintenant, émerge pour lui la signification la plus profonde de la vie ascétique. Il voit, face à lui, le désert qui ouvre des cieux inconnus s'écartant comme l'abîme, mais clairs et bleus comme les yeux de Dieu. Il le considère comme la vertu précieuse et inestimable qui l'encouragera durant les moments difficiles et transformera son désespoir en espoir, en perspective joyeuse. C'est une victoire, qui l'aide à continuer tout droit sa route, sans succomber à la privation. Et quand ils traversent la jungle, il sent qu'il est alors mûr pour construire sa cité idéale, de la matière spirituelle la plus stable, avec le meilleur aménagement architectural possible. Et il le construit. Et il l'élève comme une forteresse qui protège l'homme à chaque instant de la morosité et de la mort. Mais sa cité idéale n'a pas le temps d'accomplir sa promesse. Le volcan voisin commence à cracher du feu et de la lave, à faire trembler la terre. Les murs et les maisons s'effondrent, partout se propagent la désolation et la

116 Ντίμης Αποστολίδης, Νίκος Καζαντζάκης και η φιλοσοφία του, *ΝΕΑ ΕΣΤΙΑ*, 25 Δεκεμβρίου 1959, τεύχος 779, Dimis Apostolides, NIKOS KAZANTZAKI ET SA PHILOSOPHIE, *NEA ESTIA*, Noël 1959, 779, pp. 149, 150, 151, 152, 153, 154

terreur. Ulysse est abandonné à son sort et, en apparence, il est presque mort. Le voyageur maritime de l'existence ne vit que le long moment, monotone et tragique, où les images magiques du mythe s'estompent ; les forces de l'intuition créatrice de l'éternel se libèrent et aux yeux de l'âme surgit, pareille à l'ombre de la mort, nue, simple, sans décoration, brillante, l'idée du Destin. Et ce moment est grand, très grand. Puisqu'on conçoit comme un défi la Troisième dimension de la vérité et qu'on y répond avec créativité, grâce aux phénomènes et aux symboles croisés au cours de notre histoire. L'idée du Destin, toujours est repoussée au sous-sol de la conscience humaine, on lui offre une diagonale profonde tirée du mythe et des «vérités éternelles» ; l'idée du Destin agit sur toutes les cultures et leur présente indirectement des directions opposées. Devant nous, en effet, elle est maintenant ouverte comme l'aurore, comme l'éternité !

Cette éternité n'est pas un bien impossible, elle est accessible à celui d'entre nous qui sait comment et quand la rechercher. Rappelons-nous le dernier mot du dialogue "Bruno" chez Schelling: «Lorsque, par l'étude et la réflexion, nous pouvons participer à cette existence très heureuse, alors nous serons vraiment accomplis et nous vivrons dans le cercle glorieux, pas comme des fuyants de l'impermanence, mais semblables à ceux qui sont juste devenus des adeptes dans le temple de l'immortalité ".– Devant les ruines de sa ville et dans la solitude et la méditation, Ulysse sent la nuit tomber sur son heureux rêve matinal. Il ne croit plus à sa destination historique. Il n'appartient plus à la création humaine. Le rideau tombe sur tout ce qu'il a aimé et désiré jusqu'alors. Si la présence tyrannique de la mort est à côté de tous les moments de la vie humaine, si la mort est présente dans toute joie qui passe, dans toute forme perdue, dans tout son fané, dans tout rêve qui ne reviendra plus - le seul vrai moment de la mort, vient quand l'espoir du lendemain s'est évanoui, quand s'écrase l'entité profonde et unique de notre vie. Quand ce moment est venu, *l' "Odyssée*" vient boucler le cercle de ses aventures. Pourtant, c'est à partir de là, que commence l'épreuve la plus dramatique pour notre héros. *La mort*[117] *ne supprime pas la vie*. C'est, au contraire, la grande «meneuse» de la vie, elle est la deuxième étape de l'existence. Le problème d'Ulysse alors dépasse l'échange de poignée de main entre la vie et la mort. Au-delà de ce jeu éternel à la surface de la Terre, se dégage une vérité superbe, une connaissance suprême, à savoir que tout ce que nous avons vécu, rêvé et réfléchi, n'est que "magie", phénomène et illusion.

Mais comment parvenir à cette étape ultime, à laquelle ne peut prétendre que l'existence la plus riche? Comment renverser la volonté de vivre et dépasser la conscience personnelle, ce qui était pour nous la seule conquête suprême ? L'apôtre Paul, dans sa première lettre aux Corinthiens, dit: « Quand le périssable est habillé d'impérissable et que ce mortel est habillé d'immortalité, alors le discours écrit sera né, la mort sera dévorée par la victoire ». Parvenir à ce but est tellement difficile ! Dans une belle page de l'*Evolution créatrice*, Henri Bergson décrit ainsi la destruction de l'être et sa conception du néant :

« Je vais fermer[118] les yeux, boucher mes oreilles, éteindre une à une les sensations qui m'arrivent du monde extérieur : voilà qui est fait, toutes mes perceptions s'évanouissent, l'univers matériel s'abîme pour moi dans le

117 Souligné par moi

118 Henri Bergson, *Evolution Créatrice, pp. 164, 165*

silence et dans la nuit. Je subsiste cependant, et ne puis m'empêcher de subsister. Je suis encore là, avec les sensations organiques qui m'arrivent de la périphérie et de l'intérieur de mon corps, avec les souvenirs que me laissent mes perceptions passées, avec l'impression même, bien positive et bien pleine, du vide que je viens de faire autour de moi. Comment supprimer tout cela ? Comment s'éliminer soi-même ? Je puis, à la rigueur, écarter mes souvenirs et oublier jusqu'à mon passé immédiat ; je conserve du moins la conscience que j'ai de mon présent réduit à sa plus extrême pauvreté, c'est-à-dire de l'état actuel de mon corps. Je vais essayer cependant d'en finir avec cette conscience elle-même. J'atténuerai de plus en plus les sensations que mon corps m'envoie : les voici tout près de s'éteindre ; elles s'éteignent, elles disparaissent dans la nuit où se sont déjà perdues toutes choses. Mais non ! à l'instant même où ma conscience s'éteint, une autre conscience s'allume ; - ou plutôt elle s'était allumée déjà, elle avait surgi l'instant d'auparavant pour assister à la disparition de la première. Car la première ne pouvait disparaître que pour une autre et vis-à-vis d'une autre. Je ne me vois anéanti que si, par un acte positif, encore qu'involontaire et inconscient, je me suis déjà ressuscité moi-même. Ainsi j'ai beau faire, je perçois toujours quelque chose, soit du dehors, soit du dedans. Quand je ne connais plus rien des objets extérieurs, c'est que je me réfugie dans la conscience que j'ai de moi-même ; si j'abolis cet intérieur, son abolition même devient un objet pour un moi imaginaire qui, cette fois, perçoit comme un objet extérieur le moi qui disparaît. Extérieur ou intérieur, il y a donc toujours un objet que mon imagination se représente. Elle peut, il est vrai, aller de l'un à l'autre, et, tour à tour, imaginer un néant de perception externe ou un néant de perception intérieure, -mais non pas les deux à la fois, car l'absence de l'un consiste, au fond, dans la présence exclusive de l'autre. Mais, de ce que deux néants relatifs sont imaginables tour à tour, on conclut à tort qu'ils sont imaginables ensemble : conclusion dont l'absurdité devrait sauter aux yeux, puisqu'on ne saurait imaginer un néant sans s'apercevoir, au moins confusément, qu'on l'imagine, c'est-à-dire qu'on agit, qu'on pense, et que quelque chose, par conséquent, subsiste encore ».

Dimis Apostolides, l'auteur de cet article, conclut en disant qu'il y a toujours quelque chose pour nous empêcher de nous débarrasser de la présence de la vie ou de son idéalisation de la représentation de Dieu. *Lorsque les forces de la vie réduisent leur pression, on embrasse l'existence suprême de Dieu, ce qui représente un espoir essentiel, la promesse d'une vie éternelle !*

La nouvelle *"Odyssée"* éclaire le sens profond de la vie telle que l'a vue et imaginée Nikos Kazantzaki. Le nouvel Ulysse, qui a dépassé de loin les limites de l'Ulysse d'Homère, est un type d'homme en accord avec son idéal. Il lutte et gaspille sans espoir et sans but déclaré les forces de l'âme et du corps. C'est un homme engagé qui ne conquiert rien pour lui-même ou qui que ce soit d'autre, qui lutte sans cesse comme ces soldats d'Ernest Psichari qui combattaient, non pour gagner, mais pour le plaisir du combat; ou comme ces chasseurs qui chassent pour le plaisir de la chasse et non pour la satisfaction que leur donnerait la proie, récompense habituelle de la chasse. Selon l'auteur de cet article, il est évident que ce type d'homme n'est pas imaginaire, qu'il surgit de l'expérience directe de grands et longs voyages. En voyageant, l'Ulysse de Kazantzaki a trouvé le sens de la vie, à savoir le combat et le sens de la vertu, à savoir le danger. *En combattant*[119] *avec les éléments naturels, avec les gens et avec les réalités historiques dynamiques, il a constaté que la vertu consiste à aller droit, en ayant l'âme debout et infatigable, prête à servir jour et nuit, l'esprit toujours éveillé.* A semer généreusement les innovations, sans but et sans espoir de récompense. A goûter la fatigue, mais aussi la futilité de la fatigue, à connaître la valeur du sacrifice, à révéler le désir de liberté !

[119] Souligné par moi

En dehors de ces éléments fondamentaux, Ulysse a compris quelque chose de beaucoup plus profond et substantiel: il a tracé une ligne verticale entre l'Orient et l'Occident. Il a commencé son voyage à Ithaque, source de l'esprit classique et cœur de l'âme dorienne. Après l'aventure d'Hélène, il comprend son opposition à l'esprit grec classique ; il arrive alors en Crète, où il doit par destin fusionner avec l'Orient. Dès lors, il avancera toujours plus loin vers l'Orient avec l'Occident jusqu'à atteindre la région froide et sans couleur du Pôle Sud.

La nature même de ce parcours est emblématique de son résultat. *C'est une synthèse*[120] *de l'esprit oriental et occidental*. Le chemin pour atteindre le plus haut niveau de la sagesse est plein d'imprévus, de nouveautés, d'angoisse et de fatigue, d'expériences – c'est un chemin courageux et pléthorique. *Puisque*[121] *personne n'atteint la vérité par l'éloignement de la vie* – selon l'enseignement de l'Orient -, mais au contraire par l'acte même de la vie dont chaque instant nous laisse néanmoins incertains et insatisfaits, prêts à lutter de nouveau pour avancer !

L'esprit de l'Orient, de façon idéale, est un esprit passif où brille, dans les profondeurs, la grande vérité irrésistible. Mais comme le goût de la vérité est différent, quand on le conquiert non pas avec le fossile de la vie, mais avec l'action, la vie féconde, la création perpétuelle, c'est-à-dire grâce aux valeurs que l'Occident préfère. *Kazantzaki*[122] *tisse ensemble ces deux attitudes différentes envers la vie. La route de son Ulysse a une fin terminale, mais cette fin ne justifie pas, ni elle ne rend justice à ses arrêts et à ses étapes. C'est un mouvement en avant sans une trace et une logique concrètes d'auparavant.* C'est une création qui évolue selon la loi du hasard et de l'imprévisible, sans aucun principe rationnel et inhibiteur. Il accepte toutes les possibilités et avance en abandonnant les créations de ses expériences, sans vérifier qu'il les a ou non accomplies. Il construit et démolit, il combat et s'inquiète. Et quand il a épuisé toutes les possibilités présentes, quand de sa force, il a écorcé les ensembles organiques de l'esprit humain, il triomphe sur l'achevé et plonge dans l'infini, avec un discours final nécessaire à sa route organique, qui n'est pas le but, tout comme dans la vie, la mort n'est pas le but !

L'intention, donc, du poète de la nouvelle *«Odyssée»* se dessine clairement. Lorsque il parvient, grâce aux ressources de l'esprit occidental, à l'idéal de l'esprit oriental, il transfère à l'Occident quelque chose de la passivité de l'Orient et à l'Orient quelque chose de l'élan ondulé de l'Occident. *Il rapproche*[123] *avec un discours les deux hémisphères psychiques de la Terre d'une manière si suggestive, et de façon à nous donner un premier goût authentique œcuménique !*

C'est ce point de vue, selon l'auteur de l'article qui rend compte de la conception métaphysique du Néant, qui domine aux dernières rhapsodies de *L'Odyssée*. Qu'est-ce, en effet, que le «vent» rencontré à la plus haute marche de la sagesse, dans son dernier exercice?

120 Souligné par moi
121 Souligné par moi
122 Souligné par moi
123 Souligné par moi

Est-ce la destruction de toute réalité existante ou bien la dissolution de l'absolu existant en absolu inexistant et, par conséquence, la dissolution de toute réalité?

Le choix du mot «vent» nous donne une clé sûre pour pénétrer la dernière initiation d'Ulysse. Quand Kazantzaki dit «vent», il est clair qu'il veut indiquer quelque chose qui existe, quelque chose de réel qui échappe pourtant à notre expérience visuelle - toujours essentielle pour l'être humain – perceptible uniquement dans une sorte de toucher d'âme, c'est-à-dire, dans un sens psychique primitif. Tout comme le zéro se trouve dans la continuité alignée des chiffres, est intermédiaire à +1 et -1, le «vent» de Kazantzaki est quelque chose d'intermédiaire entre la réalité positive existante et une négation de cette dernière, qui détrône la première réalité. Il s'agit, en d'autres termes, de ce qui relève du toucher de l'âme quand on considère cette réalité visionnaire fragmentée, que ce soit celle qui nous est donnée par l'entourage d'une manière directe, ou d'une autre, qui nous serait transférée par la tradition spirituelle.

Le « vent » de Kazantzaki le n'est peut-être explicable que par le Nirvana[124] brahmane. C'est quelque chose par delà la vie et la mort, par-delà la veille et le sommeil, par-delà la douleur ou l'inconscience de la plante, mais qui reste néanmoins une réalité - une réalité à laquelle, malheureusement, personne ne peut trouver une expression linguistique analytique. Sa conception pourtant témoigne de l'excès humain normal. En Orient, cet excès se produisait par la substitution des forces naturelles aux forces de l'âme. Dans *L'Odyssée* cet excès se produit par *la*[125] *coopération harmonieuse de l'âme avec la nature, ou plutôt avec l'obsession pour la vie et la confrontation de l'esprit contre toutes, si cela est possible, les réalités connues et inconnues attendues.*

La route dont le terminus a été fixé par la sagesse orientale est ainsi très longue et semée d'embûches. Mais pour les natures vigoureuses et créatives, cette route, qui impose à l'individu de développer toutes ses forces et l'oblige chaque fois à se dépasser, c'est sans doute la seule route valable, sûre et vraie. C'est la route de l'homme - Ulysse. Et *l'homme*[126] - *Ulysse* tel que Kazantzaki le conçoit est un *type humain de synthèse*. C'est le grand homme de synthèse que Nietzsche imaginait à la fin de sa vie : le fruit d'un élan vital surabondant, le grand expérimentateur de lui-même, insatisfait et insatiable, le créateur de formes et le zélateur de l'irréalisable, le combattant indomptable qui lutte non pour trouver sa délivrance, mais son auto gouvernance face à l'abîme et à la mort !

124 http://en.wikipedia.org/wiki/Nirvana

125 Souligné par moi

126 Souligné par moi

Chapitre 8 : La rencontre heureuse de l'Odyssée kazantzakienne

Kazantzaki, dans une lettre envoyée à Eleni depuis Athènes[127] en 1926, évoque son effort pour consolider d'abord en lui-même, puis dans la vie extérieure, sa ligne de conduite. Partir de Grèce, travailler beaucoup, finir *L'Odyssée*, se jeter dans un mouvement international fécond dans lequel elle serait avec lui le plus souvent possible – sa collaboratrice ! La vie est trop courte, trop précieuse et c'est une honte de la gaspiller en futilités. Une autre fois, en 1929, il lui confie, depuis Moscou[128] comment le travail sur *L'Odyssée* est dur et épuisant. Il pense jour et nuit à *L'Odyssée*. Quelles imperfections ! Quels vers horribles, quelle honte ! Un travail terrible ! Il lui demande si elle a vu l'histoire du premier vers. Combien il a souffert pour arriver à sa forme finale, et combien il est maintenant plein, mûr, donnant une impression d'aisance. Il doit souffrir ainsi pour les 33 333 vers qui forment *L'Odyssée*. C'est pourquoi il a besoin de paix et de montagne – sinon il est sûr de ne pas sortir vivant de cette tâche gigantesque. Il espère que sa Lénotschka sera toujours là pour l'aider et qu'ils souffriront ensemble pour ces vers ! A propos de la publication de *L'Odyssée*, l'œuvre d'une vie, Eleni raconte :

1938[129] arriva comme un conte de fées. Il y avait une fois, il n'y avait pas et pourtant il y avait… Une richissime Américaine, fort intelligente et excentrique, qui s'était consacrée au Swami Vivékananda. Jean Herbert avait entrepris avec elle la publication en Europe des œuvres du Swami et j'eus à traduire en grec deux petits opuscules. Jean Herbert avait beaucoup parlé de Nikos Kazantzaki à Tantine, comme ses intimes appelaient miss Macleod. « Les pierres ne m'intéressent nullement ! me déclara-t-elle dès les premiers instants de notre rencontre à Athènes. Ni l'Acropole ni tout votre saint-frusquin. J'aime connaître des hommes, des êtres vivants. Qui est ce Nikos Kazantzaki avec qui vous vivez ? »

J'avalai d'un trait la petite boule d'ambre et Tantine me donna ma première leçon d'économie : - Quand j'étais petite, dit-elle, je cachais mes sous au-dessus de ma porte, les jours de grand nettoyage… Je n'aime pas le gaspillage, je ramasse encore aujourd'hui une allumette, si je la vois tomber. Faites des économies, Eleni, ne permettez aucun gaspillage. Mais apprenez à donner pour les grandes causes. Alors donnez à deux mains ! Et que Dieu vous bénisse !... Et se tournant vers Nikos : Qu'est-ce que ce huge manuscrit, Nicolo, que j'ai vu tout à l'heure sur votre table de travail ? demanda-t-elle. Serait-ce *L'Odyssée* dont m'a parlé Jean Herbert ? Oui… notre enfant, chère Tantine… Racontez-moi ce que vous dites là-dedans ! Pourquoi ne l'éditez-vous pas si elle est prête ? Qu'attendez-vous ?

Nikos se mit à dévider l'histoire extraordinaire de son corsaire… Les voyages, les rapts, les incendies des palais, les exodes, la construction de la ville utopique, la destruction, etc. Tantine écoutait, émerveillée. La nuit les trouva assis l'un en face de l'autre, tels de conspirateurs, *L'Odyssée* sur leurs genoux, comme un butin péniblement acquis, ce qui le rendait plus cher.

---

127 Eleni Kazantzaki, *Le Dissident*, lettre à Eleni, (Athènes) 24-25 août 1926, page156

128 Ibid., lettre à Eleni, Moscou, 21 mars (1929), page 231

129 Ibid., pp. 387,388 ,389

Je venais interrompre leur tête-à-tête :

-Venez prendre des forces. La table est dressée.

-Vous, m'ordonna Tantine, presque courroucée, allez vite chercher mon sac. Il est sur mon lit. Et revenez vite !

-Combien vous faut-il, Nicolo, pour éditer *L'Odyssée* ?

-Hum… mille cinq cents dollars approximativement.

Et miss Joséphine Macleod de signer un chèque de mille cinq cents dollars. Ce qui nous a permis d'avoir trois cents exemplaires in folio – la première édition de *L'Odyssée* de Nikos Kazantzaki en grec.

La deuxième édition, d'un format plus modeste, Eleni la déposa sur le cercueil de Nikos, le jour du grand départ. Il n'avait pas eu le temps de la caresser, comme il aimait d'habitude à le faire. Une fois le chèque confié à l'imprimeur, Nikos pria Eleni de s'occuper de la correction des épreuves, du travail jamais fait auparavant. Elle accepta et appela à son secours une autre Hélène, la jeune femme de Mihalis Anastassiou. Elles n'avaient droit qu'à deux corrections par feuillet. On leur apportait les feuilles, elles les corrigeaient, ils les imprimaient, et il fallait les revoir le jour même pour le tirage définitif, sur place.

1939[130]. Le fait de se rendre, dès l'aube, à l'imprimerie entourée de jardins potagers, aux portes sud-ouest d'Athènes, était dorénavant une fête. Était-ce la vue du premier amandier en fleurs ? Le parfum sauvage des pissenlits amers mêlé à l'arôme violent de la violette invisible ? Ou bien la joie d'avoir accompli en un temps record leur tâche ? Pleines de superbe, les deux Hélènes tenaient le gros nouveau-né sur leurs genoux, impatientes de l'offrir à l'admiration publique. C'est alors qu'elles aperçurent les premières coquilles ; confuses, elles appelèrent Nikos à leur secours. Ne vous affolez pas, dit-il. Consultez, je vous prie, Kalmouk ! Un seul remède possible, décréta celui-ci, gratter les lettres indésirables et, à leur place, calligraphier les bonnes. Il n'y avait jamais que trois cents fois trente corrections à faire…

Le jour J enfin arriva. La veille au soir, une devanture centrale fut préparée avec soin par deux libraires amis, Ganiaris et Diamantaras, et le monstre y fut intronisé. Monstre à tous points de vue ! Moby Dick égaré dans les eaux de la Méditerranée… Les amis retroussèrent leurs manches. C'est ainsi qu'un de leurs meilleurs peintres, Nikos Hadjikyriakos-Ghikas, se mit à traduire en français des passages du poème qu'il désirait illustrer. C'est sur ces ébauches que R. Levesque travailla pour sa traduction parue plus tard dans Permanence de la Grèce. Parmi les dépêches les plus alarmantes de cette année-là, on trouvait dans la presse athénienne des diatribes passionnées pour ou contre *L'Odyssée*. Aimilios Hourmouzios, dans une série de vingt-quatre articles, fut le premier à faire une analyse exhaustive de *L'Odyssée*.

130 Eleni Kazantzaki, *Le Dissident*, page 397

Les acheteurs[131] de *L'Odyssée* furent beaucoup plus nombreux que Kazantzaki ne le pensait. *Pyrsos* devait permettre à ceux qui le désiraient de payer l'ouvrage par mensualités… Le but de *L'Odyssée* selon l'écrivain, est d'être lu par les jeunes, à n'importe quel prix. Puisque cette œuvre n'a pas été écrite pour les vieux, mais pour les jeunes et pour ceux qui ne sont pas encore nés…

[131] Ibid., page 399**,** 1939

Partie 4

Voyage dans les ténèbres de l'âme et de l'esprit vers la séduisante Babylone de France

Chapitre 1 : Pour devenir un Homme

Yves le Gars, lors de son discours à Paris à la mairie du VI^{e}, le 18 octobre 2007, souligne que si pendant un demi-siècle, Kazantzaki a entretenu une relation suivie avec la France et y a souvent séjourné, il est difficile de se faire une idée exacte de ce qu'il pensait vraiment d'elle[132]. Une référence « kazantzakienne », remarque-t-il, aussi informée que Colette Janiaud-Lust, le dit dans une note : « Sur Kazantzaki et la France, nous avons très peu de témoignages, malgré ses séjours répétés dans notre pays ». Est-ce que Kazantzaki aimait ou non ce pays qui lui était familier ? Pourquoi n'a-t-il pas écrit un ouvrage spécialement consacré à la France ? Eleni Kazantzaki écrit dans une lettre adressée à Roger Milliex, en 1961 : « Oui… Nikos aimait et n'aimait pas Paris. Le goût que lui laissait Paris était aigre-doux ou plutôt doux-amer. Pourquoi ? Ça aussi, c'est un mystère ». Et plus loin : Maintenant que nous habitons Antibes, il est heureux. Il disait toujours et redisait son amour de la France. Dommage qu'il ne l'ait pas mis par écrit. Il n'a pas eu le temps, autrement il l'aurait écrit sûrement.

De toute façon, il n'y a pas là de mystère. Kazantzaki a souvent exprimé son admiration pour Paris, mais cela n'allait pas sans critiques ; on connaît d'ailleurs son aversion pour la vie urbaine et son environnement clos. Certes, il y avait des choses qu'il aimait ou n'aimait pas à propos de la capitale française ou de la mentalité française en général, et cela paraît tout à fait normal, qu'il s'agisse d'un être humain ou une société. Il suffit de penser que Kazantzaki ne voulait pas abandonner son pays natal pour vivre à l'étranger, malgré son amour pour les voyages, et que c'était plutôt Eleni qui avait insisté pour s'installer enfin en France.

Un écrivain capable d'écrire de remarquables récits de voyages comme ceux qu'il a consacrés à l'Italie, à l'Espagne, à l'URSS, à la Chine, au Japon, à l'Angleterre ou encore à l'Arabie et à Jérusalem, aurait pu en faire autant pour la France s'il l'avait désiré. Certes, il ne l'a pas fait, mais cela ne veut pas dire nécessairement qu'il n'aimait pas la France. D'ailleurs, en étudiant son œuvre, on conclut que si Kazantzaki n'a pas écrit un livre *récit de voyage* sur la France, par contre le champ de son œuvre monumentale a été arrosé par le fleuve de la langue, de la littérature, de la philosophie et enfin de la culture françaises ! L'univers français et plus précisément l'univers parisien, a été un espace central de retrouvailles spirituelles pour

[132] http://kazantzaki.free.fr/AMIS/sectionFrancaise/Diaporamas/conference-yves.htm

Kazantzaki : il y a pétri le levain de sa pensée et de son œuvre, ce dont il était bien conscient, quand on lit ses confessions dans le *Rapport au Gréco*, d'abord sur la découverte de l'école française naxiote, puis de la culture française.

Cette évolution qui commence d'abord par l'apprentissage de la langue française et se poursuit par son baptême dans la source de la littérature française au Collège Sainte-Croix de Naxos, conduit l'écrivain à une élévation spirituelle, à une vision et une conception différentes de la vie humaine. Avec, dans un deuxième temps, le Collège de France, à Paris, c'est l'ouverture vers le monde, l'universalisme, qui se réalise. A Paris, Kazantzaki rencontrera les deux philosophes phares de son œuvre, Bergson et Nietzsche, qui constitueront les deux piliers de sa création artistique et de la construction de sa pensée. C'est autour de ces piliers que Kazantzaki, émerveillé, tissera avec un soin minutieux et dévouement, le cocon poétique de son œuvre ; il aimait d'ailleurs à se représenter tel un ver à soie créatif, accomplissant son devoir envers l'humanité. En vrai soldat de la vie, luttant en ayant pour arme la lumière de l'esprit !

Chapitre 2 : Paris, l'Acropole de la culture

À son père impatient[133] de le voir ouvrir un cabinet d'avocat et de se faire une clientèle pour devenir un jour député, il déclare que son diplôme athénien ne suffit pas et qu'il doit aller en « Europe », et plus précisément à Paris, pour enrichir ses connaissances. Selon Colette Janiaud-Lust, après avoir promis au père « barbare » d'ouvrir l'œil pour ne pas revenir les mains et la tête vides, après avoir juré à sa mère inquiète que jamais il ne se ferait catholique (ou bien qu'il ne se marierait jamais à une étrangère), il quitte le port d'Héraklion pour arriver à Paris. Nous sommes le 1er octobre 1907. Dans son rapport au Gréco, il décrit sa première rencontre avec Paris et la découverte de cette ville « au visage charmant, à travers les fils suspendus de la pluie », sous un « nouveau ciel mélancolique et sombre ! » C'était l'ivresse, pendant les premières semaines[134] : dans les rues et devant les églises, dans les bibliothèques et dans les foules qui sortaient des théâtres, tout tournoyait devant son âme ravie et en extase !

Une pluie fine[135] tombait ; le jour se levait. Le visage collé contre la vitre de la voiture, j'apercevais, derrière le réseau transparent de la pluie ; Paris qui passait ; souriait entre ses larmes et m'accueillait. Je voyais passer les ponts, les maisons aux nombreux étages, toutes noircies, les parcs, les églises, les marronniers dépouillés de leurs feuilles, les gens qui marchaient, hâtifs, dans les larges rues luisantes… Tout le visage charmant et joueur de Paris je le voyais, à travers les fils suspendus de la pluie, sourire dans une lueur voilée, comme l'on voit, à travers les fils de son métier, le visage de l'ouvrière qui tisse.

« Qu'est-ce qui peut bien m'attendre dans cette ville si longtemps désirée ? Pensais-je, et je m'en prenais à l'âme humaine qui n'est pas capable de deviner le futur, ne serait-ce qu'avec une heure d'avance, et qui pour le voir se contente d'attendre, obscure et impuissante comme la chair, que naisse ce qui n'est pas encore né. Trouverai-je dans cette grande ville ce que je cherche ? Mais qu'est-ce donc que je cherche ? Qu'est-ce donc que je veux trouver ? Il ne me suffit donc pas, le Guide coiffé de couronne d'épines, qui reste planté comme un

133 Colette Janiaud-Lust, *NIKOS KAZANTZAKI, son œuvre, sa vie,* FRANÇOIS MASPERO, p. 94

134 Ibid., p. 95

135 *Lettre au Greco, Bilan d'une vie*, éd. PLON, Traduit du grec par Michel Saunier, 1961, pp. 303-304

signal sur la montagne toute pétrie de sang et de pierres, et qui me montre le chemin ? Ou bien le Père Joachim a-t-il raison, qui me pousse à traverser tout l'Enfer et tout le Purgatoire de la terre, si je veux arriver au Paradis ? Faut-il me réjouir, souffrir, pécher, puis dépasser la joie, la peine, le péché, si je veux me sauver ? »
La lumière était un peu plus forte, un soleil glabre est venu se suspendre dans ce ciel étrange, fait de mélancolie et de brouillard, et d'une inexprimable tendresse.
Comme il s'était déplumé, ici dans la terre d'exil, le Phaéton de Grèce, à la longue chevelure ! Là-bas, dans sa patrie, il dénudait tout pour tout recouvrir de sa lumière, et sans aucun secret l'âme rayonnait, visible comme le corps ; les démons sortaient de leurs souterrains ténébreux, la lumière les avait transpercés jusqu'à leur moelle noire et ils étaient devenus eux aussi simples et doués d'une voix douce, comme les hommes. Mais ici le soleil avait changé, et fait changer avec lui le visage de la terre et de l'âme ; il fallait apprendre à aimer le front plongé dans la pénombre, le sourire discret, et le sens caché de la nouvelle beauté.
« C'est le nouveau visage de Dieu, pensais-je en regardant insatiablement les arbres, les maisons, les femmes fardées, les églises sombres ; je m'incline et j'adore sa grâce ! »
Mon premier contact avec ce nouveau visage de la terre a été une ivresse ; elle a duré des jours et des semaines. Les rues, les parcs, les bibliothèques, les musées, les églises gothiques, les hommes et les femmes dans les théâtres et dans les rues, et la fine neige qui avait commencé de tomber, tournoyaient devant mon âme ravie en extase, enivrés à leur tour. Puis l'ivresse s'est apaisée, le monde s'est affermi de nouveau, immobilisé.

Kazantzaki s'installe en premier lieu[136]dans un petit hôtel de la rue des Carmes, au n. 3, puis dans un autre au 13 de la rue du Sommerard. Il demeure[137] à Paris jusqu'à la fin du mois de juin 1908. De juillet à novembre, il séjourne en Crète. Il rentre en France à la fin du mois pour s'installer à nouveau au quartier Latin, dans un petit appartement de la rue du Cardinal-Lemoine, au n°12. Il passe les deux premières semaines de mars à Florence (16 via Ventisette Aprile), les deux autres à Rome. Il regagne la Grèce directement depuis l'Italie, à la fin du mois d'avril. C'est ainsi que se termine le premier séjour français.

Chapitre 3 : Correspondance avec sa famille

Dans la correspondance avec sa famille, Kazantzaki se montre[138] en effet beaucoup moins enthousiasmé et ébloui par la capitale française. Dix lettres de cette période ont été publiées dans la revue *Néa Estia*[139]en 1959 par G. Parlamas ; la première a été écrite depuis Athènes, avant l'arrivée de Nikos en France et la dernière a été envoyée depuis l'Italie, avant son arrivée en Grèce. Le neveu de Kazantzaki, Nikos Saklambanis, a sauvegardé les lettres et les a confiées au Musée Historique d'Héraklion. Parmi ces lettres, huit concernent la période du premier séjour parisien de Kazantzaki. Nous pouvons les classer en trois catégories, selon Colette Janiaud-Lust : la surprise de la découverte d'une ville, la nostalgie croissante du pays natal, le bilan et le compte rendu à la fin du séjour. À son arrivée de Crète dans la capitale hellénique, il écrit à son père. À son arrivée à Paris, il envoie aussitôt un télégramme et écrit le soir même : à son père, toujours !

136 Pantélis Prévélakis, *Nikos Kazantzaki, Chronographie de sa vie*
137 Colette Janiaud-Lust, *NIKOS KAZANTZAKI, son œuvre, sa vie,* FRANÇOIS MASPERO, p. 95
138 Colette Janiaud-Lust, *NIKOS KAZANTZAKI, son œuvre, sa vie,* FRANÇOIS MASPERO, p. 95
139 *Nea Estia*, 25 décembre 1959, volume 779, pp. 205-210

La chambre[140] qu'il a trouvée dans le quartier universitaire est agréable. Il pense à toute sa famille et promet d'envoyer souvent des nouvelles. Nous constatons, dans cette première missive, la surprise devant la foule, l'agitation bruyante, la hauteur des édifices. Tant qu'on habite à Héraklion, on est incapable de comprendre ce que signifie une agglomération de trois millions et demi d'habitants. Dans la deuxième lettre adressée à sa mère et à sa sœur Anastasie, l'écrivain se montre enjoué. Tant de choses l'amusent dans la ville de Paris : Les femmes qui travaillent ! Dans les magasins tu ne vois que des femmes ! Et celles qui poussent des voitures chargées de fruits ! En Grèce, elles sont assises toute la journée, elles brodent et elles bondissent vers la porte à la première charrette qui passe… La nourriture est étrange mais bonne, tandis que les fruits ne sont pas bons comme en Crète.

Kazantzaki, après avoir exprimé ses sentiments devant la foule[141], à son arrivée à Paris, décrit quelques tentatives infructueuses pour trouver du travail. Un de ses professeurs l'a invité chez lui et l'a retenu à déjeuner. On lui a posé mille questions, directes et indirectes, on l'a prié de se considérer « comme chez lui » et de venir le plus souvent possible… Une de ses filles est à marier. Elle a quinze ou seize ans, connait le piano, parle un très beau français ; elle est bien élevée. Pas riche, pas très pauvre non plus. Il dit que, durant l'été, il aura des textes à publier, que tout cela coûte cher et qu'il aura besoin d'argent. Bref, il ne prendra pas de décision sans l'avis de sa mère dont il attend la réponse avec une grande impatience. En tous cas, il n'est plus jamais question de la jeune fille du professeur ; seule sa carrière semble désormais préoccuper Kazantzaki.

A partir de la troisième lettre envoyée de Paris, le ton change : « Ma seule joie ici est de recevoir vos lettres ». Et il n'en reçoit pas ! Il aimerait pourtant savoir comment tout le monde va, qui se marie, qui est né, qui est mort ! Deux lettres partent encore de Paris, l'une envoyée à son père, l'autre à sa mère et à ses sœurs ; il y informe ses correspondants de ses dernières décisions : le professeur Kazazis l'invite à passer en mai les examens de l'Université d'Athènes qui lui confèreront le titre d'agrégé. Par conséquent, il ne pourra pas se présenter aux épreuves de la Sorbonne en juin. Mais il a obtenu de tous les professeurs des attestations de présence à leurs cours pendant deux ans, ce qui revient au même, et lui permettra, dès qu'il sera proclamé agrégé et dès que Kazazis aura donné sa démission, de devenir professeur à sa place et d'enseigner à l'Université d'Athènes.

Mais quelle différence dans le ton des deux lettres, remarque Colette Janiaud-Lust ! Et elle continue : pourquoi[142]écrit-il ou bien à son père ou bien au reste de la famille, séparément ? À son père, il se contente d'exposer les faits, tels qu'ils sont dans le détail en soulignant qu'il réalisera de la sorte une économie considérable ou bien qu'il a un réel besoin d'argent[143].

---

140 Colette Janiaud-Lust, *NIKOS KAZANTZAKI, son œuvre, sa vie,* FRANÇOIS MASPERO, p. 95

141 Annexe 3

142 Colette Janiaud-Lust, *NIKOS KAZANTZAKI, son œuvre, sa vie,* FRANÇOIS MASPERO, p. 96

143 Peter Bien, *The selected letters of Nikos Kazantzaki,* Princeton University Press, 2011,

http://books.google.fr/books?id=bxMO3faQYkkC&pg=PA157&lpg=PA157&dq=essai+henri+bergson+kazantzaki+1912&source=bl&ots=2O-Lm7n7aP&sig=4XdsBSafONBUsWozqycTdX7l6cc&hl=fr&sa=X&ei=BlAuUNKsJYSZ0QWW8YHgDA&ved=0CEoQ6AEwBDgK#v=onepage&q=essai%20henri%20bergson%20kazantzaki%201912&f=false, p. 41

Finalement, on pourrait penser qu'il écrivait séparément à son père, parce que c'était lui qui envoyait de l'argent à Nikos et qu'il devait justifier auprès de lui ses dépenses et ses besoins. Dans ces lettres envoyées à son père, on comprend mieux la relation entre père et fils, l'effort effectué par Nikos pour convaincre son père de la justesse de ses actes, mais aussi des sacrifices consentis afin d'honorer son père, sa famille et son pays. La dernière lettre de Kazantzaki, écrit CJL, est la justification d'un projet sans doute jugé fou par le père. La lettre est longue et détaillée, celle d'un enfant qui se repent et s'efforce de montrer que tout n'était pas faux dans ses calculs !
Il est intéressant de parcourir les huit lettres envoyées de Paris, dont voici la traduction[144] :

2ème lettre (de Paris) envoyée au père

Paris le 1er octobre 1907

Mon cher père,

Je vais bien, je désire la même chose pour vous et toute la famille. Je n'ai jamais fait de plus beau voyage, les deux jours passés dans le train me seront inoubliables. Dès que je suis arrivé, un tourment m'a pris, parce que j'ai senti combien j'étais seul dans la foule. Des charrettes, des voix, la foule, des édifices d'une grande hauteur, des milliers de choses qui pèsent sur ma poitrine. Heureusement, j'ai trouvé une chambre le même jour. C'est une belle chambre à côté de l'Université et de toutes les écoles, au milieu de Paris.

Le matin, je vous ai télégraphié et je crois que maintenant vous avez reçu le télégramme. J'ai besoin d'une dizaine de jours afin de me rétablir du voyage. Tant qu'on habite à Héraklion, on est incapable de comprendre ce que signifie une agglomération de trois millions et demi d'habitants.

Je vous écrirai souvent, ne vous chagrinez pas mon cher père.

Mes respects à la mère et à Anestasia et Eleni et à tous. Demandez à Eleni d'écrire l'adresse sur l'enveloppe de la lettre que vous allez m'envoyer :

Monsieur[145]

Nikos Kazandzakis

Docteur en droit

Rue des Carmes 3

(Boulevard Saint Germain)

Paris

144 Ma traduction

145 Ecrit directement en français

Avec respect et amour,

Votre fils,

Nikos

3ème lettre envoyée à sa mère, Anestasia et Eleni

(Paris[146], octobre 1907)

Ma chère mère, Anestasia et Eleni,

Je ne suis pas encore rétabli de mon arrivée à Paris. Je vais et je viens tout le jour sans arrêt et je vois tout le temps de nouvelles choses. Surtout, il est beau de voir combien les femmes travaillent ici. Dans toutes les pâtisseries, cafés, hôtels, épiceries, dans tous les magasins, on voit des femmes diriger et servir. Il y en a d'autres qui poussent des charrettes pour vendre des fruits – des épicières. D'autres vendent des journaux. Toutes travaillent nuit et jour afin de gagner leur pain. Ce n'est pas comme chez nous où vous êtes toujours assises pour broder et lorsque vous entendez une charrette vous bondissez vers la porte et vous regardez. Ici la vie est différente […]

Je suis allé voir quelques personnes et j'ai essayé de trouver une place afin de travailler pour alléger le père. Mais jusqu'aujourd'hui, je n'ai rien réussi. Mais ils m'ont promis. D'ailleurs, j'ai avec moi assez d'argent pour tout le mois d'octobre et de novembre. Entretemps, j'irai à l'Université et quand je maîtriserai la langue, je n'aurai plus aucune crainte.

J'ai donné ici une de mes œuvres, afin de la jouer, mais il faudra pas mal de mois.

La nourriture ici est étrange, mais je l'aime bien. Du pain, tu manges autant que tu veux sans payer […] Ma chambre est très chaude, chose importante pou moi […]

Je vous ai écrit avant-hier et je vous écris aujourd'hui. De cette façon, je vous écrirai deux fois par semaine.

Je vous embrasse tendrement, ma chère mère et Anestasia et Eleni. Vous ne pouvez pas imaginer combien je Vous aime. Plus je me trouve loin, plus je vous aime.

Nikos

4ème lettre

(Paris[147] fin de l'année 1907 ou début de l'année 1908)

146 http://books.google.fr/books?id=bxMO3faQYkkC&pg=PA157&lpg=PA157&dq=essai+henri+bergson+kazantzaki+1912&source=bl&ots=2O-Lm7n7aP&sig=4XdsBSafONBUsWozqycTdX7l6cc&hl=fr&sa=X&ei=BlAuUNKsJYSZ0QWW8YHgDA&ved=0CEoQ6AEwBDgK#v=onepage&q=essai%20henri%20bergson%20kazantzaki%201912&f=false, p. 37

Ma chère mère et Anestasia et Eleni.

Je commence à m'inquiéter. Je vous ai écrit cinq cent deux lettres et je n'ai rien reçu de vous. Mais j'en attends, aujourd'hui ou demain. Je me fatiguerai à vous dire : ma seule joie ici c'est de recevoir vos lettres. Écris-moi Anestasia et toi Eleni, écrivez beaucoup, beaucoup. Il n'y a pas ici aucun Androclès, l'imbécile, pour se moquer de vous. Je voudrais que vous m'écriviez comme vous me parlez, comme si je me trouvais près de vous. Sachez qu'il est très loin de moi le bouchon de Diamantis et combien je voudrais l'entendre ! Comment allez-vous ? Qui se marie, qui meurt, qui rentre à la maison, comment ça va le père et la mère, je veux tout connaître ! Moi, ici, j'ai commencé à m'habituer. Je commence à trouver la nourriture délicieuse. Des fruits, si seulement j'avais des fruits ! (Ici la mère va s'exclamer, mon pauvre enfant !). Vous savez combien le raisin me manque ? Si j'avais un panier, je mangerais tout […]

Vous savez ce que je mange à midi ? Écoutez. De la soupe, un plat de rôti, un plat de poisson, du fromage, du gâteau et une bouteille de vin. Tout cela 1 drachme et demi. Ici le vin est indispensable. Quand j'ai dit au serveur pour la première fois que je ne bois pas de vin à la table, il m'a bien regardé et il m'a dit : Monsieur plaisante […]

Mes économies vont encore bien. J'ai fait la connaissance d'un professeur de l'Université, qui m'a apprécié et il m'aidera de façon que je ne m'inquiète plus.

Comment allez-vous ? Tous les soirs je vous vois dans mes rêves. Je ne me fatigue pas de vous écrire tous les jours. Et vous, écrivez-moi, parce que je Vous aime, mes chères mère et Anestasia et Eleni de tout mon cœur.

Nikos

5ème lettre
Paris le 23 février 1908

Mon cher père,
Avec grande joie j'ai reçu Votre lettre […]
Aujourd'hui je voudrais Vous demander un étrange service. Ces jours-ci, j'ai lu beaucoup de livres sur les abeilles – comment on les élève en Europe, combien elles sont utiles et beaucoup d'autres. Je pensais Vous écrire et Vous prier s'il est possible de mettre cinq ou six pots au milieu de notre vignoble, sous les figuiers. J'aurai avec moi quelques livres quand je rentrerai afin de prendre soin d'elles selon ces livres. Ici la plupart des gens qui étudient, ont des abeilles, l'un côté du pot est en verre – et ils observent plein de choses.
Avec respect et amour
Nikos

147
http://books.google.fr/books?id=bxMO3faQYkkC&pg=PA157&lpg=PA157&dq=essai+henri+bergson+kazantzaki+1912&source=bl&ots=2O-Lm7n7aP&sig=4XdsBSafONBUsWozqycTdX7l6cc&hl=fr&sa=X&ei=BlAuUNKsJYSZ0QWW8YHgDA&ved=0CEoQ6AEwBDgK#v=onepage&q=essai%20henri%20bergson%20kazantzaki%201912&f=false, p. 38

6ème lettre
Mes chères, mère, Anestasia et Hélène.
Voilà Votre lettre qui est entrée pleine de beaux mots dans ma chambre. Avec des nouvelles pour les chats qui mangent de la nourriture (mais Carmen ne les chasse plus ?), pour la mère qui casse les tasses et s'énerve que j'ai 26 ans. Que veux-tu, Marigo ? Le temps passe, nous nous vieillissons, nous vieillissons. Compte de 1883 à 1908 et tu vois qui a raison. Heureusement, je vois que vous vous occupez de mon avenir. Vous comptez sans le patron […] J'aime les maisons à Bentenaki, mais j'étais furieux parce qu'elle les a achetées à prix élevé et elle jette mon argent avec une telle aisance […] Je me suis à peine retenu pour lui écrire afin de lui évoquer qu'il faut à une autre occasion faire plus attention. Marigo, Marigo, tu bâtis très haut le nid et le tronc se brisera, l'oiseau s'envolera et il te restera la peine. Voilà des « mandinates[148] » qui riment. Quelque chose de curieux s'est produit ici et vous chagrinera. Un professeur a deux jeunes filles et trois fils. Je vais à ses cours régulièrement et avant-hier il m'a invité à chez lui afin de lui écrire quelque chose. Il m'a retenu à table, nous avons mangé tous ensemble, l'une de ses filles est mariée, l'autre va se marier (voire Vitorin). Il m'a posé quelques questions indirectes, il m'invité de nouveau à sa table, il m'a dit venir fréquemment et d'être comme je suis chez moi. Sa fille a 15 ou 16 ans. Elle joue au piano, elle parle un beau français, elle connaît la musique, elle est éduquée, modeste – ni pauvre ni très riche. Marigo pendant l'été je vais écrire quelque chose et j'ai besoin de beaucoup d'argent chaque année pour publier chaque livre que j'écrirai – parce que je l'ai déjà décidé – et j'ai pensé […] Mais je me suis dit de nouveau, écris à Marigo, il faut avant tout avoir son opinion. Celui-ci est le plus important pour moi […]
J'ai oublié, avant-hier ici nous avons eu le carnaval. Dans ma prochaine lettre je vais vous décrire comment c'était et je vous dirai comment je l'ai bien passé. Je n'ai plus de place. Alors j'attends Votre lettre, des nouvelles d'Anastasie, les informations que je demande à *Hélène*[149] et l'opinion de Marigo,
Tendrement, tendrement,
N

7ème lettre
Paris le 1er février 1909
Mon cher père,
J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Kazazi qui me dit que mai est la période adéquate pour passer des examens à Athènes et devenir professeur à l'Université. Plus tard ce n'est pas possible parce que l'Université ferme pour les vacances d'été. De cette façon je n'ai pas le temps de passer les examens en juillet, donc je suis allé trouver mes professeurs ici et je les ai priés de me procurer des preuves que j'ai suivi leurs cours durant deux années. Heureusement, j'ai réussi, et de cette façon sans dépenser autant d'argent qu'il nous faut ici pour les examens, j'irai à Athènes, et avec ces preuves, je deviendrai professeur à l'Université, c'est-à-dire, juste après Kazazi, parce qu'il n'y a personne d'autre. J'espère maintenant réussir aux examens d'Athènes parce que je travaille beaucoup. De cette façon, je

148 Les guillemets sont à moi.
149 Ecrit en français

partirai d'ici plus tôt que prévu, c'est-à-dire fin avril. En mai à Athènes je passerai les examens et juste après je Vous reverrai….
Avec respect et amour
Votre fils

8ème lettre
[Paris le 1er février 1909]
Ma chère mère, Anestasia et Eleni.
Je vole cinq minutes à mon étude afin de Vous écrire. J'imagine que je vous verrai plus tôt que je ne le pensais […] Parce que j'ai réussi à obtenir des preuves d'ici que j'ai suivi leurs cours et de cette façon j'aurai le droit de passer des examens à Athènes au lieu d'ici, alors je me suis dit, de me forcer pour finir ici le livre philosophique que je dois présenter aux professeurs de l'Université, afin de devenir professeur de l'Université et les deux mois que je devais rester ici de les passer avec les mêmes dépenses à Rome. Ainsi, sans rien perdre je réussirai à voir Rome pendant deux mois, j'irai ensuite de là je vais à Athènes fin mai – voilà de nouveau l'invité ! […]
Je vous embrasse tendrement, tendrement
N.

9ème lettre
Mon cher père.
Je viens juste de recevoir Votre lettre et j'ai lu tout ce que vous m'avez écrit. Mon idée et mon but dont je vous ai parlé de passer des examens de professeur à l'Université et après Kazazis devenir professeur à l'Université se feront début mai, peut-être fin avril je passerai ces examens. Le livre que j'ai souhaité écrire pour cette cause et que je dois le présenter après-demain aux professeurs, je l'ai fini à Paris vers la fin février, parce que j'y ai travaillé jour et nuit. Et je l'ai fini.
Ils me restent alors un et demi à deux mois jusqu'à la période des examens, parce que je serai à Athènes le 15 avril. Et j'ai pensé qu'en allant à Athènes immédiatement je dépenserais la même somme qu'en restant à Paris, chose pas nécessaire parce que j'ai fini mon travail. Rentrer chez-nous et puis après de nouveau partir et rentrer sont les mêmes dépenses. Il faut voir comment avec les mêmes dépenses, j'en profiterai le plus. Et j'ai décidé que c'était mieux de faire un demi-mois à Florence et le reste à Rome. Je vous assure, mon cher père que je ne suis pas à l'étranger comme ça simplement de mon gré et comme touriste et que je souffre d'être aussi loin de vous. Je voudrais que vous écriviez aux maisons où je suis resté ces deux dernières années, afin qu'ils vous disent combien j'ai travaillé et j'ai veillé. Pendant que tous les jeunes, tous mes amis, jouissaient de leur vie, moi, seul, avec les livres, dans ma chambre ou aux Universités j'essayais de gagner tout ce que vous dépensiez pour moi. Je sais qu'aucun autre père n'a fait autant pour son enfant que Vous – mais je peux vous rassurer mon père que votre argent n'est pas perdu. Mes études, mon développement, tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai appris, c'est unique pour un jeune d'Héraklion, je pourrais dire pour un jeune de toute la Crète. Et j'espère un jour honorer le nom que vous m'avez donné.
Je ne suis pas parti de Florence avec plaisir mais il fallait voir et étudier Rome. J'ai besoin de tout cela, je souffre de les étudier, et je souffre encore doublement lorsque je pense à votre

peine pour gagner l'argent que vous m'envoyez. Vous le connaissez, je ne suis pas de ces jeunes qui ne pensent pas ou ne connaissent pas leur devoir.
Je fais des économies même sur ma nourriture afin de réussir avec l'argent que vous m'avez envoyé le 15 février pour deux mois. Je m'en veux de tirer toutes les dépenses du voyage de ma nourriture, je ne dépense un sou avant d'y penser d'abord. Mais je ne sais pas si j'arriverai jusqu'au 10 avril. Mais parce que je serai alors parti d'ici, les 10 derniers billets de vingt drachmes pour le billet et les dépenses du voyage jusqu'Athènes, j'aurai besoin de les recevoir ici début avril. Je ne connais personne ici et si je reste un instant sans argent, je ne sais pas ce que je vais faire. Mon cher père, pardonnez-moi pour cette grande lettre que je Vous envoie. Mais je ne sais pas comment vous dire que je reconnais très bien tout ce que vous faites pour moi, qu' aucun autre père n'a fait, mais ici à l'étranger je souffre et j'étudie beaucoup, et je ne flâne jamais pour passer mon temps – parce que je veux un jour honorer notre nom.
N.

Sur le premier séjour[150] de Kazantzaki en France, nous possédons une autre source, moins sûre que les lettres mais beaucoup plus, toutefois, que l'autobiographie *Rapport au Gréco* écrite alors que Kazantzaki avait plus de 70 ans. En effet, on constate que plusieurs années après son premier séjour en France, Kazantzaki, en faisant le bilan, n'a pas dessiné l'image complète de ce premier contact, non parce qu'il ne l'a pas voulu, mais peut-être parce qu'il ne pouvait pas s'en souvenir. On sait, par contre, qu'il envoie en octobre 1907, aussitôt installé à Paris, une série de reportages au journal athénien *Néon Asti*, signés tantôt Karma Nirvani, tantôt d'un simple N. Les cinq reportages présentés par Colette Janiaud-Lust ont paru aux dates et sous les titres suivants :

Le 13 octobre : Impressions des premiers jours, Paris, le 5 octobre.

Le 18 octobre : Vie parisienne. Paris le 12 octobre.

Le 25 octobre : La variété partout. Paris, le 19 octobre.

Le 15 novembre : Refus de la maternité. Paris, le 4 novembre.

Cinq[151] textes. Un mois de séjour. Et une évolution sensible de l'observateur. Les trois premières semaines Kazantzaki admire sans réserve. Tout se trouve en France, excepté la monotonie. Et tout est si élégant. « Même les pardessus sont beaux dans ce pays ! » Et les femmes qui vivent sans être à la charge de qui que ce soit ! La femme ici a perdu ce mystère dangereux… « Elles ont mis leur petit nez charmant partout », et si les messieurs leur font tant de politesses et de compliments, c'est qu'elles en sont dignes. En politique, une audace ! Un

150 Colette Janiaud-Lust, *NIKOS KAZANTZAKI, son œuvre, sa vie,* FRANÇOIS MASPERO, pp. 97-98
151 Ibid., p. 98

député n'a-t-il pas demandé à la Chambre la nationalisation de tous les biens de l'Église ? « Voilà comment la France ouvre des voies nouvelles aux jeunes générations ! »

Si l'on se tourne[152] vers l'art et les manifestations culturelles, c'est le même éblouissement. Pléthore d'écrivains et de poètes. Et devant le Penseur de Rodin, on « réalise à quel degré de civilisation est parvenu ce peuple pour avoir de tels artistes, capables d'exprimer de la sorte avec le bronze ce que seule la poésie était en mesure de faire **».** « Plus[153]on devient français, plus on devient un homme. C'est vrai. **»** « Sur le chemin du progrès, la France est le guide qui se blesse les mains, qui se fatigue les jambes pour ouvrir une voie aux autres peuples obligés – bon gré mal gré – de la suivre. » « Il y a autant de différence entre Paris et Athènes qu'entre un peuple civilisé et un peuple qui ne l'est pas», selon le jugement de Kazantzaki*[154]*, en ce moment historique précis. D'ailleurs, les Grecs de Paris refusent de reconnaître cette vérité première, et ne tirent jamais de leur séjour en France l'enseignement qu'ils devraient tirer. Ils se réunissent dans les restaurants pour discuter des affaires grecques, et n'apprennent pas le français[155]. Un jour, Kazantzaki supplia l'un d'eux de le conduire au Louvre. Jamais il ne l'a revu !

Dans le cimetière de Montparnasse[156], [...] une cinquantaine de jeunes, arrivent avec du rire et du bruit, en se dispersant ici et là à la recherche d'une tombe. Toujours une telle journée, le 25 Mars, les étudiants grecs de Paris se rassemblent autour de l'immigrée tombe de Koraïs[157] pour la couronner modestement de fleurs que tellement aime le sol de l'Attique. [..] Ils se réunissent au bureau de l'Association, ils crient, ils rient, ils discutent et ils se maudissent et puis le silence tombe. Ils mettent la bannière ornée d'or devant, à l'hibou, et ils commencent sérieux, en prenant la pose, fraîchement rasés, émus, en frac et gants, avec de la frénésie patriotique [...] Ils écoutent quelqu'un [...] "Combattants de Marathon, de Salamine, race éclectique, Périclès, Patrie, Mère".

Ils accrochent ensuite la lourde couronne autour du cou de Koraïs de manière à voir les rubans aux lettres dorées, afin de repartir en courant au café pour terminer le jeu de poker qu'ils avaient commencé et que l'incident les avait forcés à laisser en plan.

Selon Colette Janiaud-Lust, le ton change*[158]* dans les deux derniers reportages. Évidemment, il faut admettre à ce point que les remarques ou les observations que l'on fait lors du premier contact avec un pays ou, en général, avec une situation et une idée, ne subissent pas de regard critique, car l'observateur contemple d'un œil neuf, voire neutre, qui n'est pas influencé par le contact et les habitudes de tous les jours. La France a les chefs-d'œuvre de Rodin ? Mais c'est en France également que, l'autre jour, un homme s'est enfui en laissant sous un arbre une femme et un enfant éplorés, alors que tous les passants riaient, insensibles. La France réclame la nationalisation des biens ecclésiastiques ? Elle est aussi la patrie de Barrès*[159]* !

---

152 Ibid., p. 98

153 Souligné par moi

154 Annexe 11

155 Nikos Kazantzaki, *Âmes brisées*

156 Νίκος Καζαντζάκης, *Σπασμένες Ψυχές*, ΕΚΔΟΣΕΙΣ ΚΑΖΑΝΤΖΑΚΗ (ΠΑΤΡΟΚΛΟΣ ΣΤΑΥΡΟΥ), 2007, Αθήνα, σ.39, 40, 41, 42, *Âmes brisées*, ma traduction du texte grec

157 Adamantios Koraïs, Αδαμάντιος Κοραής, http://fr.wikipedia.org/wiki/Adam%C3%A1ntios_Kora%C3%AFs

158 Colette Janiaud-Lust, *NIKOS KAZANTZAKI, son œuvre, sa vie,* FRANÇOIS MASPERO, pp. 98-99

159 http://www.academie-francaise.fr/immortels/base/academiciens/fiche.asp?param=502

Avec un commandant tel que Clemenceau, le monde ne craint-il pas les tempêtes ? En France, pourtant, le socialisme gronde et n'est pas sans danger, affirmant à l'homme qu'il ne peut espérer en la vie future, qu'il doit jouir de la vie présente. « La doctrine socialiste est le libre cours laissé à tous les instincts, la cage ouverte à la brute qui va et vient dans le cœur de chacun. »

Dans ce nouveau drame[160], on n'est pas simplement spectateur, mais aussi écrivain et acteur, et « le tapis que l'on étend ensanglante aussi tes pieds ». Ne prêche-t-on pas également dans ce paradis européen la limitation des naissances ? En France, les femmes travaillent et ne veulent pas d'enfants : « Elles ont perdu toutes les armes qui pouvaient leur permettre de vaincre : la beauté, la pudeur, la timidité, l'espoir de devenir mères. » Et la dernière lettre parisienne finit sur une comparaison entre la France d'aujourd'hui et les dernières années du monde grec ; elle y voit le même refus de la famille, de la patrie, la confusion de la justice avec l'injustice, le triomphe des sophistes, la destruction des systèmes et des valeurs. En Grèce, le mal était moral, tandis qu'en France il est venu de nécessités matérielles. En effet, le doux soleil parisien se transforme petit à petit en un soleil laid et malade.

Un soleil[161] malade, laid, sans rayons et sans chaleur chutait terne ce jour-là sur Paris, endêvé dans la fumée et le brouillard.

Ce n'était pas le soleil, cela ressemblait plutôt à la pleine lune, celle d'août qui, dès que le jour meurt, se lève lentement - tête d'ange ailée d'enterrement - derrière nos montagnes grecques, ensanglantée et désespérée.

G. Katsimbalis, en référence au premier séjour parisien de Kazantzaki, rappelle aux lecteurs de la revue *Néa Estia* de 1958, les impressions parisiennes de Kazantzaki, publiées pour la première fois dans le journal *Néon Asti*. En parallèle, sous le titre « l'inconnu Kazantzaki » [162], Katsimbalis prend soin, dans une série de publications de la même revue, de republier des textes de la jeunesse de l'écrivain, sous le titre « les œuvres juvéniles »[163] et dans le but de tenter une comparaison entre les impressions de Kazantzaki et les œuvres de sa jeunesse. Il soutient que ces pages du journal *Néon Asti* n'apprennent rien sur la France, mais beaucoup sur Kazantzaki. Car ses impressions sont bien limitées. Si l'on excepte l'émancipation de la femme et l'idéologie socialiste, bien grossièrement présentées, rien d'autre ne l'a intéressé ; et il n'a rien compris à la France. « Imprégné par les théories de Nietzsche, il voit son influence partout autour de lui, et il admire tout ce qui lui rappelle tant la Force que l'Énergie. »

La comparaison tentée par Katsimbalis entre les œuvres de jeunesse de Kazantzaki et le nouveau genre d'écriture pratiqué par l'écrivain lors de son premier séjour en France,

---

160 Colette Janiaud-Lust, *NIKOS KAZANTZAKI, son œuvre, sa vie,* FRANÇOIS MASPERO, pp. 98-99

161 Νίκος Καζαντζάκης, *Σπασμένες Ψυχές*, ΕΚΔΟΣΕΙΣ ΚΑΖΑΝΤΖΑΚΗ (ΠΑΤΡΟΚΛΟΣ ΣΤΑΥΡΟΥ), 2007, Αθήνα, σ.39, *Âmes brisées*, p. 39, ma traduction du texte.

162 *NEA ESTIA 1958*, volumes, 739, pp. 613-615, .pp 616-625, 740, pp. 689-691, pp. 681-696, 741, pp.731-732, pp. 745-756, 744, pp. 1021-1024, 1024-1025, pp. 1025, 747, pp. 1206-1208, pp. 1208-1209, pp. 1209-1210, pp. 1210-1212, pp. 1212-1213, pp. 1213-1215, pp. 1215, 748, pp. 1285-1288, pp. 1288-1290, pp. 1290-1292, 749, pp. 1370-1372, pp. 1372-1374, pp. 1374-1378, 749, pp. 1370-1372, pp. 1372-1374, pp. 1374-1378

163 Πρωτόλεια έργα

n'était peut-être pas un travail facile. En effet, dans ces impressions de Kazantzaki sur la France, nous découvrons l'ébauche - les premiers échantillons – de la nouvelle écriture que l'écrivain allait déployer par la suite : le récit de voyage. Kazantzaki travaillera sur ce genre d'écriture par amour des voyages et de la découverte, mais aussi par intérêt journalistique. Pourtant, Katsimbalis semble avoir raison, quand il remarque que le créateur, en ce moment précis de sa vie, était absorbé par le monde des idées sans connaître le monde réel qui l'entourait. Pendant ce premier séjour parisien de Kazantzaki, on constate qu'il s'éloigne du nationalisme[164] pour développer son « communisme » et son métacommunisme. Ses études à Paris, bien que non directement politiques, orienteront l'avenir de la pensée de l'écrivain dans tous les domaines.

Katsimbalis soutient que lors de ce premier séjour parisien de Kazantzaki, celui-ci n'a rien compris à la France. Selon Colette Janiaud-Lust, il semble que Katsimbalis échoue à percevoir l'attitude contradictoire de Kazantzaki et à saisir la source de ce malentendu qui est au cœur de nos réflexions. Ce qu'il a perdu à Paris, c'est précisément les certitudes qu'il avait créées jusqu'alors. Ainsi, au moment de quitter Paris, il écrit dans son *Rapport au Gréco*, qu'il « va saluer Notre Dame et sa flèche orgueilleuse, le cœur empli de questions, délivré de la certitude.

La tentative de comparaison entreprise par Katsimbalis ressuscite la polémique dans la presse littéraire grecque de l'époque. Le directeur de la revue *Nea Estia*, Petros Haris, dans un article[165] publié le 15 mai 1958, s'engage aux côtés de Katsimbalis et de sa méthode scientifique, en se référant à la critique et à la recherche littéraires. Petros Haris a des doutes sur le nombre de pages inconnues de Kazantzaki que Katsimbalis pourrait présenter au moins la moitié d'entre elles. Pour la plupart, il est certain que les héritiers de l'écrivain s'opposeraient à leur réédition, soit parce qu'ils penseraient que cela n'ajouterait rien à la connaissance générale de son œuvre, soit parce qu'il faudrait respecter un souhait explicite exprimé par l'écrivain. On sait par exemple que Kazantzaki a renié son premier roman *Le Lys et le Serpent* et refusait qu'on le mentionne. Pourtant, continue Haris, c'est le seul cas où la volonté de l'auteur ne doit pas être respectée par sa famille et ses héritiers, au moins dans la bibliographie et la critique, car toutes deux obéissent à d'autres engagements. Il serait utile à ce stade de mentionner que Katsimbalis a publié en 1958 une bibliographie détaillée de Nikos Kazantzaki.

La critique, c'est avant tout la recherche; elle doit commencer par l'étude systématique de l'œuvre entière d'un écrivain et aboutir, pas à pas, à des conclusions. Le critique ressemble à un investigateur ou mieux à un médecin qui demande à avoir toutes les informations sur la personne qu'il doit soigner : actes et évènements, importants et récents, mais aussi anciens et oubliés, lesquels, parfois, ont une importance décisive sur l'évolution de sa vie sociale et spirituelle. Par exemple: un critique a lu des milliers de pages matures et typiques d'un romancier, pour présenter son rapport critique ; cependant, il se peut que tout son labeur se perde et que toute sa capacité critique reste stérile, s'il commet l'erreur de ne pas lire une des

164 Peter Bien, *Καζαντζάκης, η Πολιτική του Πνεύματος*, Πανεπιστημιακές Εκδόσεις Κρήτης, Ηράκλειο, 2001, σ. 29

165 Revue *Nea Estia,* volume 741, pp. 731-732, 1958

œuvres de jeunesse du romancier ; celle-ci peut rendre plus claire et manifeste l'influence d'un grand auteur étranger ou d'un effet qui, dans ses œuvres ultérieures, n'est pas si évident ; cette lacune peut créer des situations déroutantes pour le critique. Combien de germes de la vie spirituelle peuvent être cachés dans des œuvres de jeunesse souvent méprisées! Et combien de fois la lumière s'est-elle faite en suivant les premiers pas d'un véritable artiste quand le chercheur sait lire et rechercher, non seulement pour satisfaire sa curiosité, mais par pur intérêt scientifique. C'est dans cet esprit, défini par Haris, que cette thèse se situe. Parfois, quelques éléments présentés semblent ne pas avoir de lien direct avec la problématique traitée, mais ils sont exposés dans le soin d'étudier en détail les facettes multiples de la création kazantzakienne.

Chapitre 4 : Le philosophe Bergson ouvre la porte à Kazantzaki

Le premier séjour français de Kazantzaki se situe entre le 1er octobre 1907 et la fin du mois de juin 1908 ; Kazantzaki réside à Paris. Il suit[166] des cours à la faculté de droit, mais il écoute surtout Henri Bergson au *Collège de France*. Bergson,[167] en effet, y a d'abord occupé la chaire de philosophie moderne, puis celle de philosophie ancienne. Les leçons du vendredi attiraient au Collège de France un auditoire nombreux et attentif : il y avait des philosophes et des savants, des jeunes gens, beaucoup de jeunes gens, avides d'apprendre et d'agir, des hommes las d'une trop longue pression intellectuelle, et un grand nombre de femmes aussi, attirées par le succès indubitable, mais également intéressées par les hautes questions soulevées, s'efforçant d'en comprendre une partie avec l'esprit et de deviner le reste avec le cœur.

La personnalité[168]du conférencier n'était pas étrangère à son succès : un silence descendait dans la salle, un secret frémissement courait dans les âmes, lorsqu'il apparaissait sans bruit dans le fond de l'amphithéâtre et s'asseyait sous la lampe discrète, les mains libres et ordinairement jointes, sans une note, avec son front énorme, ses yeux clairs tels des lumières sous les sourcils touffus, et ses traits délicats, qui faisaient ressortir la puissance du front et le rayonnement immatériel de la pensée. Nikos Kazantzaki, était l'un de ces auditeurs *«fervents et attentifs»* de l'année universitaire 1907-1908 ; le sujet traité était *«formation et valeur des idées générales»*. Kazantzaki était tellement fervent que, trente-cinq ans plus tard, il écrit dans le prologue de *Zorba :*

« Dans ma vie, les plus grands bienfaiteurs furent les voyages et les rêves ; parmi les hommes, vivants et morts, bien peu m'ont aidé dans ma lutte ; si je voulais distinguer

166 Prévélakis, Chronographie, p. 6

167 Collette Janiaud-Lust, *NIKOS KAZANTZAKI, sa vie, son œuvre*, chapitre Kazantzaki et Bergson, pp. 99-107

168 J. Chevalier, *Bergson,* Plon, Paris 1954

cependant ceux qui ont laissé dans mon âme les empreintes les plus profondes, j'en signalerais trois ou quatre : Homère, Bergson, Nietzsche et Zorba. »

Mais il n'a pas attendu[169] de raconter Zorba en 1941-1942 pour révéler son attachement à la philosophie et à la personnalité d'Henri Bergson. En 1912, il publie dans le *Bulletin pédagogique*[170] un essai de vingt-quatre pages sur la pensée bergsonienne. Il semble utile à ce point de rappeler quelles œuvres du philosophe étaient publiées en 1912. Outre sa thèse qui traitait de l'idée de lieu chez Aristote en 1889, Bergson avait écrit l'*Essai sur les données immédiates de la conscience,* Alcan, 1899, *Matière et Mémoire,* Alcan, 1896, *Le Rire,* Alcan 1900 et *l'Évolution créatrice,* Alcan 1907.

Kazantzaki précise dans une note[171] que son essai sur *Henri Bergson*, n'a rien de scientifique ou de systématique, et qu'il s'agit d'une simple conversation ayant eu lieu dans les bureaux de *l'Association pour l'Éducation,* à la demande de certains amis qui voulaient quelques précisions sur la philosophie de Bergson. Il a jugé utile ensuite de publier cette « conversation » où les grands thèmes des premiers écrits bergsoniens sont consciencieusement repris. Selon Colette Janiaud-Lust, cette « conversation » reste une des interprétations les plus réussies en ce qui concerne les théories bergsoniennes.

Dans la première partie de cette « conversation *», Kazantzaki fait le procès de l'intelligence humaine, « qui ne peut saisir*[172] *que l'immobilité, l'étendue et la quantité, jamais le mouvement, l'intensité ni la qualité »*. Il s'agit d'une comparaison de l'intelligence avec le travail de l'opérateur de cinéma qui tire une série de photographies pendant que la scène est jouée devant lui. Ces clichés, à condition qu'ils défilent sur l'écran dans un certain ordre et à une certaine vitesse, donneront au spectateur l'illusion de la vie. Il n'empêche que, sur le film, les images sont toutes immobiles. C'est l'intelligence qui supprime le mouvement, la vie, pour l'étudier. «Résultat[173] : notre intelligence nous présente un monde que notre perception et notre réflexion ont décomposé en fragments immobiles ressemblant aussi peu au réel que les images mortes de notre film cinématographique au mouvement des acteurs dont il a figé les gestes». Kazantzaki précise :

« L'intelligence ne peut saisir que la matière, l'inanimé, l'immobile, le non-évolué et par conséquent le non-vivant, et peut parfaitement les soumettre à ses moules géométriques. » C'est à l'intelligence que l'homme doit son action et son efficacité dans le monde, et la rapidité de son évolution. Elle lui a été donnée pour assurer son adaptation au milieu, mais elle est et reste utilitaire. « Le stable et l'immuable sont ce à quoi notre intelligence s'attache en vertu de sa disposition naturelle[174] ». « Les objets matériels sont relativement immuables, et surtout notre intelligence, pour les besoins de l'action, ne retient que leurs propriétés stables, à l'exclusion des variations insensibles qui les affectent : En conséquence, *l'intelligence*[175]*, souffre de nombreuses infirmités* ; auxiliaire de l'action, elle ne saurait

169 Collette Janiaud-Lust, *NIKOS KAZANTZAKI, sa vie, son œuvre*, chapitre Kazantzaki et Bergson, p. 100

170 N. KAZANTZAKI, « H. Bergson », dans le *Bulletin de l'Association pour l'enseignement II* (1912), pp. 310-334

171 Collette Janiaud-Lust, *NIKOS KAZANTZAKI, sa vie, son œuvre*, chapitre Kazantzaki et Bergson, pp. 100-102

172 Souligné par moi

173 *Bergson, sa vie, son œuvre*, par André Cresson. P.U.F., 1964, p. 22

174 *Évolution créatrice*, Henri Bergson, p. 156

175 Souligné par moi

prétendre à une connaissance désintéressée, faite pour comprendre l'inorganique et l'immuable, *ce qu'il y a de mouvant dans le réel et de proprement vital dans le vivant lui échappe à coup sûr*[176] ».

Au vu des influences d'origine bouddhiste dans la pensée bergsonienne, on pourrait supposer que le contact de Kazantzaki avec la philosophie bergsonienne lui a donné l'envie d'étudier et d'écrire sur Buddha. Georges Hélal, écrit à ce sujet que la pratique du koan[177] a pour but le raffinement de l'intellect et de l'affect :

L'intellect[178] se développe grâce à sa réflexion sur la signification réelle du koan alors que l'affectivité se développe surtout grâce au zazen (méditation en position assise) consacré à la méditation du koan. Mais lorsqu'on y regarde de près, on se rend vite compte que ce qui est exigé de l'intellect n'est pas du tout ce à quoi on pourrait s'attendre. Il ne s'agit aucunement de triturer logiquement le koan, d'en dégager le sens rationnel, d'arriver à une conclusion logique à la suite d'un examen des prémisses. Agir ainsi serait rapidement réprouvé par le maître. C'est bien davantage l'intuition qui est appelée à s'exercer et à trouver la solution. La littérature du Chan et du Zen insiste à souhaiter sur les dangers de la rationalisation et de l'intellectualisation. Tout se passe donc comme si l'intelligence avait le pouvoir, par un sens intuitif particulier, de pénétrer au cœur de la réalité. La théorie intuitionniste de Bergson comme expression des possibilités de l'esprit nous vient immédiatement à l'esprit. La raison de cette discipline Zen est de graduellement habituer l'adepte à regarder et à voir le monde avec des yeux nouveaux.

Retournons à l'essai de Kazantzaki sur Bergson : l'écrivain dénonce après Bergson la méthode scientifique et mathématique, laquelle observe de manière analytique selon les procédés les plus rigoureux, décompose le mouvant en fragments immobiles, en molécules, en atomes, en électrons, en se servant à la fois de la représentation dans l'espace et du langage parlé. Nous n'avons jamais d'un mouvement, ou d'un temps écoulé, une idée précise et mathématique, à moins de faire intervenir un schéma construit dans l'espace sous la forme d'une ligne. *« Et aussi bien cette cristallisation*[179] *du mouvant s'achève-t-elle par l'usage constant que nous faisons, pour penser nettement, de la parole intérieure.* Nous ne pensons clairement qu'en formulant nos idées pour nous-mêmes dans ces propositions analytiques qui comportent des sujets, des verbes, des attributs et qui en indiquent les rapports. Autant de mots, autant d'artifices qui masquent sous une stabilité apparente ce qui est en réalité pur devenir, pur changement, continuelle évanescence[180] ».

Kazantzaki a suffisamment souligné l'incapacité des mots, «l'écran du langage[181]» pour que nous citions ici le passage du *Rire* qui semble dans son *Essai sur Bergson* l'avoir tellement impressionné. Il faut à ce point mentionner également que Kazantzaki a traduit en grec *Le rire de B*ergson, par intérêt mais aussi par passion pour les langues en général : Nous ne voyons pas les choses[182] mêmes, mais nous nous bornons, le plus souvent, à lire des étiquettes collées sur elles. Cette tendance, issue du besoin quotidien, s'est encore accentuée sous

176 *La Pensée de Bergson*, par François Meyer, Bordas éd., 4e édition, pp. 64-65

177 http://fr.wikipedia.org/wiki/K%C5%8Dan_%28zen%29, 08/10/2012

178 Georges Hélal, article « Le satori dans le bouddhisme Zen et la rationalité *», Laval théologique et philosophique*, vol. 47, n° 2, 1991, p. 203-213, p. 9

179 Souligné par moi

180 André Cresson, op. cit., p. 25

181 Colette Janiaud-Lust, *NIKOS KAZANTZAKI, sa vie, son œuvre,* pp. 101, 102

182 Henri Bergson, *Le Rire*, p. 11, souligné par moi

l'effet du langage. Car les mots à l'exception de noms propres désignent des genres. Le mot, qui ne note de la chose que sa fonction la plus commune et son aspect le plus banal, s'insinue entre elle et nous et en masquerait la forme à nos yeux si cette forme ne se dissimulait déjà derrière les besoins qui ont créé le mot lui-même.

Voilà comment Kazantzaki essaie d'expliquer la théorie bergsonienne sur le sens de la vie, dans sa *discussion*[183] *sur Bergson* :

Partout, dans toutes les théories exprimées jusqu'à aujourd'hui, on retrouve l'erreur fondamentale selon laquelle l'intelligence peut capturer le mouvement, la vie, dans ses filets. Lorsque nous souhaitons définir mentalement l'évolution des espèces, immédiatement l'intelligence l'arrête et la tue, c'est-à-dire qu'elle supprime exactement tout ce qu'elle vise à expliquer.
On doit donc se tourner vers d'autres puissances de notre monde intérieur. La vie, selon Bergson, est une création perpétuelle, un bond vers le haut, un jaillissement animal, un élan vital[184]. Pour sentir la vie, l'intelligence ne suffit pas ; il est nécessaire, comme pour imaginer la liberté et la durée évolutive, d'oublier la vieille habitude mentale qui nous fait concevoir la vie comme une construction mécanique. La vie est comparable à l'inspiration dans un poème. Les mots empêchent le flux[185]de l'inspiration, mais ils définissent aussi ce flux autant qu'ils le peuvent. L'intelligence ne peut anatomiser que les mots, les lier et les expliquer grammaticalement ; mais afin de s'imprégner d'un poème, on a besoin d'autre chose: il faut entrer dans son cœur, il faut se réguler selon le rythme et l'inspiration du poète ; alors seulement les mots perdront leur solidité et leur rigidité, le flux reprendra son chemin et le poème jaillira en nous dans sa dimension réelle que jamais une analyse grammaticale seule ne peut rendre.

C'est en ce sens[186]et dans ce sens seulement, qu'absolu est synonyme de perfection. Toutes les photographies d'une ville, prises de tous les points de vue possibles, continuent à se compléter indéfiniment, mais elles ne seront jamais équivalentes à la ville solide dans laquelle nous marchons. Ainsi, toutes les traductions d'une poésie dans toutes les langues possibles ajoutent ensemble leurs nuances diverses de signification à l'original. Une représentation prise d'un certain point de vue, une traduction faite de certains symboles, restera toujours imparfaite comparée à l'objet dont une vue a été prise, ou que les symboles cherchent à exprimer. Mais l'absolu, qui est l'objet et non sa représentation, l'original et non sa traduction, est parfait.

Kazantzaki écrit dans une lettre adressée à Elsa vers 1923 :

Ma vie a repris son visage ascétique. Je lutte tout le jour avec des mots, j'oblige les vastes pensées à s'enfermer dans ces pauvres corps inachevés et étroits, je donne à ces ombres mon sang, et je souffre profondément et sans fin parce que je n'obtiens souvent que la caricature de mes intuitions. Mais ce ne sont pas seulement les objets extérieurs[187], ce sont aussi nos propres états d'âme qui se dérobent à nous dans ce qu'ils ont d'intime, de personnel, d'originalement vécu. Quand nous éprouvons de l'amour ou de la haine, quand nous sommes joyeux ou triste, est-ce bien notre sentiment lui-même qui arrive à notre conscience avec les

183 Kazantzaki, H. Bergson, *Bulletin de l'association pour l'enseignement,* II (1912), pp. 325-326, ma traduction du grec, *Δελτίο Εκπαιδευτικού Ομίλου*

184 Ecrit directement en français

185 Ou l'écoulement, traduction en français du mot grec *ροή*

186 *An Introduction to Metaphysics By Henri Bergson,* T. E. Hulme translation, 1984, texte traduit de l'anglais, p. 2

187 Henri Bergson, *Le Rire*, p. 67

mille nuances fugitives et les mille résonnances profondes qui en font quelque chose d'absolument nôtre ! Nous serions alors tous romanciers, tous poètes, tous musiciens**.** *Mais*[188] *le plus souvent nous n'apercevons de notre état d'âme que son déploiement extérieur. Nous ne saisissons de nos sentiments que leur aspect impersonnel, celui que le langage a pu noter une fois pour toutes parce qu'il est à peu près le même, dans les mêmes conditions, pour tous les hommes. Ainsi, jusque dans notre propre individu, l'individualité nous échappe. Nous nous mouvons parmi des généralités et des symboles. Nous vivons dans une zone mitoyenne entre les choses et nous, extérieurement aux choses, extérieurement aussi à nous-mêmes*[189].

Kazantzaki dépasse la stabilité de la conception et, par la suite, la représentation de la matière et de l'esprit - c'est-à-dire l'écran du langage - en dépliant sous les yeux du lecteur une riche mosaïque langagière dans l'effort d'animer son écriture et de lui transmettre une réalité non stable mais vivante et en mouvement, dessinant ainsi une *écriture intérieure* à *plusieurs facettes*, d'une dimension cinématographique. L'écriture de Kazantzaki est dense, concrète, animée, artistique, philosophique, prophétique, lyrique et évidemment merveilleusement poétique ! Kazantzaki est avant tout un artiste du langage et un amoureux de la langue au sens large, épris de sa grâce, un amoureux de l'art, de la poésie ! Ses mots sont toujours choisis avec une exactitude et une maîtrise infaillibles, afin de construire l'univers vivant et lumineux d'art et de poésie, la vision de beauté divine, qui composent la conception kazantzakienne de la vie :

Moscou[190]. Il pleut. Les villages brillent dans l'air obscur. Toutes les races. Des délégués jaunes, noirs, blancs. Les trottoirs débordent de pommes rouges, de poissons fumés, de concombres salés et de joujoux de bois jaune-soufre aux fleurs vertes et rouges… Des moujiks passent lourdement, aux choubas de peau de vache, aux barbes gluantes et touffues, aux grosses bottes de cuir graissées : l'air prend une odeur âpre d'étable.

ou encore,

Peuplades demi-barbares, Vogules, Jakoutes, Ostiaques, Karagases, Altaïrs, Lapons, corps rudes et chauds qui s'accrochent aux steppes gelées, yeux fascinateurs de mongols, cheveux bleu-noir tout lisses, armes élégantes et naïves de chasse et de pêche, canots de peau de phoque, des tapis et des manteaux de renne, couverts de dessins primitifs où le triangle domine et la svastika et le grand seigneur de la féodalité polaire, l'Ours.

La seconde partie de l'essai sur Bergson a comme thème la *volonté libre* : « Le moi[191] se sent libre dans certaines actions. Mais quand il décide d'expliquer la liberté, il est entravé par le moule incompressible des mots et des idées qui ne peuvent s'appliquer qu'au monde extérieur, et ne rendent absolument rien du courant de la vie intérieure.

188 Souligné par moi

189 Henri Bergson, *Le Rire*, p. 11

190 Nikos Kazantzaki, *Toda-Raba*, *Plon,* 1962, page 40

191 Kazantzaki, H. Bergson, *Bulletin de l'association pour l'enseignement,* II (1912), p. 317

A veut prendre une décision[192], indique Kazantzaki. B connaît toutes les données. Peut-il prévoir la décision ? Non, parce qu'il ne sait pas quelle donnée va jouer le plus grand rôle. Les événements qui sont à venir, qui sont mouvants, se transforment, vivent, ne peuvent se soumettre à l'intelligence. Là encore, nous entendons[193] un écho de *L'Évolution créatrice : l*e portrait achevé s'explique par la physionomie du modèle, par la nature de l'artiste, par les couleurs délayées sur la palette, écrit Bergson ; mais, même avec la connaissance de ce qui l'explique, personne, pas même l'artiste, n'eût pu prévoir exactement ce que serait le portrait, car le prédire eût été le produire avant qu'il ne fût produit, hypothèse absurde qui se détruit par elle-même. C'est la preuve que le déterminisme et le mécanisme, valables dans la mesure où ils s'appliquent au monde matériel, ne peuvent être appliqués aux choses de l'esprit.

Kazantzaki[194], qui a lu *Les Données immédiates de la conscience*, souligne dans son étude que jamais deux instants ne peuvent se répéter d'une manière parfaitement identique dans une conscience, et que *jamais[195] un sentiment ne ressemble à un autre sentiment***.** Dire que les mêmes causes internes produisent les mêmes effets, c'est supposer que la même cause peut se présenter à plusieurs reprises sur le théâtre de la conscience ; or, notre conception de la durée ne tend à rien moins qu'à affirmer l'impossibilité pour deux états psychologiques de se ressembler tout à fait, puisqu'ils constituent deux moments d'une histoire. Pourquoi, continue Kazantzaki, a-t-on pu croire que les mêmes causes produisent les mêmes effets, même dans le domaine de la psychologie ? C'est que, écrit-il, *« nos[196] actes de tous les jours, les habitudes ancrées en nous par des systèmes indépendants de nous, toute notre vie presque, par inertie et par paresse, se limite à la croûte extérieure du moi, formée par les nécessités individuelles et sociales […] Nos actes sont tout sauf libres et le déterminisme est parfaitement vérifié […] La plupart des hommes meurent sans avoir connu la volonté libre. […] Nous vivons pour le monde extérieur ».*

Kazantzaki conçoit la liberté dans toutes ses nuances. Il n'est pas tributaire du monde des apparences, il se trouve en dehors de la croûte extérieure des choses, formée par les diverses nécessités quotidiennes, individuelles et sociales. Il est libre et il agit au lieu d'être agité par cette réalité cosmique. Il se mobilise, il voyage, il bouge, il crée, il tisse son œuvre de poésie, pareil à un ver à soie, qui laisse derrière lui l'enveloppe soyeuse de sa création avec la semence de l'immortalité !

Chacun[197] de nos états concentre le passé accru d'une parcelle de présent. À chaque instant qui passe, c'est le passé qui change. *Deux états, même successifs, ne sont jamais identiques. « Chacun[198] est une espèce de création. Et, de même que le talent du peintre se forme ou se déforme, en tout cas se modifie, sous l'influence même des œuvres qu'il produit, ainsi chacun de nos états, en même temps qu'il sort de nous, modifie notre personne, étant la forme*

192 Ibid., p. 318

193 Collette Janiaud-Lust, *NIKOS KAZANTZAKI, sa vie, son œuvre,* chapitre Kazantzaki et Bergson, pp. 102-103

194 Ibid., pp. 102-103

195 Souligné par moi

196 Souligné par moi

197 Collette Janiaud-Lust, *NIKOS KAZANTZAKI, sa vie, son œuvre,* chapitre Kazantzaki et Bergson, pp. 104

198 Henri Bergson, *Évolution créatrice*, p.7

nouvelle que nous venons de nous donner. […] Pour un être conscient, exister consiste à changer, changer à se mûrir, se mûrir à se créer indéfiniment soi-même. » Cette création de soi par soi, n'est-ce pas là la liberté ? Oui, quand, « brisant la croûte du moi superficiel constitué par les habitudes, la vie sociale et le langage, nous ressaisissons au plus profond de nous-mêmes le dynamisme de la durée »[199] . Mais ces instants sont rares. « Et c'est pourquoi nous sommes rarement libres. La plupart du temps, nous vivons extérieurement à nous-mêmes, nous n'apercevons de notre moi que son fantôme décoloré, nous vivons pour le monde extérieur plutôt que pour nous **;** *nous*[200] *parlons plutôt que nous ne pensons ; nous « sommes agis » plutôt que nous agissons nous-mêmes. Agir librement, c'est reprendre possession du moi, c'est se replacer dans la pure durée*[201]*. »*

La troisième et avant-dernière partie de l'*Essai sur Bergson* a pour titre « Biologie ». C'est là qu'apparaît « l'élan vital ». Kazantzaki rappelle au début de ce chapitre que « l'intelligence est intervenue dans la vie comme elle l'avait fait pour les choses, séparant, ordonnant, fixant la mobilité dans des schémas géométriques », qui étaient tous faux, qu'il s'agisse des explications mécanistes, « selon[202] lesquelles les formes vivantes s'expliquent par le déterminisme des causes multiples qui agissent sur elles, ou de la doctrine de la finalité, pour laquelle ces formes sont déterminées par l'idée d'un but précis à atteindre ». *La*[203] *vie selon Bergson « est une perpétuelle création, un éternel rebondissement : l'élan vital.* Toute l'histoire de la vie jusqu'à l'homme était un gigantesque effort de l'élan vital, pour soulever la matière, créer un être libéré du mécanisme inflexible de l'inertie. Deux courants contraires, de la matière et de la vie, vont l'un vers la synthèse et l'autre vers la désagrégation. *Bergson*[204] *imagine l'élan vital comme un jet de vapeur qui se condense dans son ascension en gouttes qui tombent. Ces gouttes constituent la matière. Instinct et intelligence ne sont pas deux degrés d'une évolution, mais deux directions du même jaillissement. Différence de qualité et non de quantité. »*

Dans une dernière partie intitulée « métaphysique », *Kazantzaki*[205]en accord avec son maître, soutient que *la philosophie est beaucoup plus proche de l'art que de la science*. Car la science donne de la réalité une image fragmentaire et imparfaite, tandis que la philosophie comme l'art rendent le fond mouvant de la réalité par le biais de l'intuition, qui seule peut rendre le rythme de la vie[206]. Kazantzaki est très bref dans la dernière partie. N'oublions pas que l'œuvre de Bergson en 1912, se limitait aux quatre grands premiers ouvrages, c'est-à-dire, *Essais sur les données immédiates de la conscience, Matière et Mémoire, Le Rire,*

199 François Meyer, op. cit., p. 35

200 Souligné par moi

201 Henri Bergson, *Données immédiates de la conscience,* p. 174, souligné par moi

202 Cf. François Meyer, p. 52, note 1

203 Collette Janiaud-Lust, *NIKOS KAZANTZAKI, sa vie, son œuvre,* Kazantzaki et Bergson, p. 104, souligné par moi

204 Ibid., p. 104, Souligné par moi

205 Souligné par moi

206 de la vie, phrase finie par moi

L'Évolution créatrice. D'ailleurs, précise Kimon Friar[207], « comme tous les poètes, Kazantzaki était moins un philosophe-né qu'un homme, prêt à tendre le filet de son esprit pour saisir ce qu'il peut afin de le nourrir, et l'absorber […] l'ayant saisi de ce regard qui lui est propre ».

Nous pouvons nous demander quelle fut l'influence réelle de Bergson sur l'œuvre de Kazantzaki. Prévélakis a poussé loin la recherche, trouvant dans les œuvres bien postérieures l'écho de certaines phrases de l'*Essai sur Bergson*[208]. C'est ainsi qu'un rêve d'Ulysse au chant XI de *L'Odyssée* est à ses yeux l'illustration des remarques sur l'élan vital :

La vie[209] *selon Bergson « est une perpétuelle création, un éternel rebondissement, l'élan vital.* Toute l'histoire de la vie jusqu'à l'homme était un gigantesque effort de l'élan vital pour soulever la matière, créer un être libre du mécanisme inflexible de l'inertie[210]. »

Si l'on trouve[211] un rapport étroit entre l'*Essai sur Bergson* et le songe du chant XI de l'*Odyssée* kazantzakienne, que dire de premières phrases de l'*Ascèse ?*

« Nous venons[212] d'un abîme obscur pour aboutir à un abîme obscur ; l'espace lumineux qui les sépare l'un de l'autre, nous l'appelons la vie. A peine nés, nous commençons la marche en arrière. En même temps départ et retour : à chaque instant nous mourons. Aussi a-t-on souvent proclamé : *« Le but de la vie est la mort. »* Mais aussi, à peine nés, nous commençons notre effort pour créer, composer et faire de la vie avec la matière ; à chaque instant nous naissons. Aussi a-t-on souvent proclamé : *« Le but de l'éphémère vie est l'immortalité. »*

« Dans les corps vivants[213] *et passagers luttent deux courants : le premier monte, vers la composition, la vie, l'immortalité ; le second descend, vers la décomposition, la matière, la mort.* Ces deux courants jaillissent du fond même de la substance première. Au commencement la vie surprend. […] *Mais, pénétrant plus profondément, nous sentons que la vie est aussi un élan impétueux, éternel, indestructible, de l'univers.* Sinon comment expliquer cette force surhumaine qui nous projette du non-être dans l'être, qui nous donne du cœur dans la lutte, à nous, plantes, animaux et hommes. Les deux courants contraires sont sacrés. *Notre devoir est donc de saisir la vision qui contient, concilie et harmonise ces deux forces immenses… »*

Pantélis Prévélakis ne voit là que la répétition poétique de la p. 328 de *l'Essai sur Bergson* :

« Tous les êtres organiques, des plus simples aux plus évolués, dans tous les lieux et à tous les temps, constituent un seul et unique élan vital dirigé vers le haut, contraire au mouvement de

---

207 KIMON FRIAR, « L'Odyssée de Kazantzaki ». (Tirage à part de l'article publié dans la revue <*nouvelle époque* de l'automne 1958), éditions Diphros, Athènes, 1958. Cf. introduction, p. 15 et 16

208 Pantélis Prévélakis, *Le poète et le poème de L'Odyssée,* page 294, note 43, et les 400 lettres, p.26 du prologue, n. 4

209 Souligné par moi

210 P. 326 de la *Revue pédagogique* où l'essai de Kazantzaki sur Bergson, fut publié en 1912

211 Collette Janiaud-Lust, *NIKOS KAZANTZAKI, sa vie, son œuvre,* chapitre Kazantzaki et Bergson, p. 105

212 N. Kazantzaki, L'*Ascèse*, pp. 9-10.

213 Collette Janiaud-Lust, *NIKOS KAZANTZAKI, sa vie, son œuvre,* Kazantzaki et Bergson, p. 105, souligné par moi

la matière. Les deux courants, de la matière et de la vie, sont dirigés en sens inverse, l'un vers la synthèse et l'autre vers la désagrégation. »

Pantélis Prévélakis[214] cite d'autres exemples. La page 25 de l'*Askitiki* est la reproduction imagée de la page 330 de l'étude bergsonienne, dont la page 331 se retrouve très fidèlement, aux pages 49, 52 de la même *Ascèse*. Si l'on voulait chercher dans l'œuvre entière de Kazantzaki les pages, les paragraphes ou les seules phrases qui rappellent Bergson, la tâche serait longue. Il serait plus simple de préciser d'une manière très générale, et Prévélakis l'a fait[215], quelles sont les expressions et les tendances chez Kazantzaki où l'on retrouve l'influence du philosophe français. Le bergsonisme a libéré Kazantzaki de la conception mécaniste du monde, en lui révélant la vraie nature du temps, en le rendant capable de voir les choses derrières les signes qui les représentent. Mais ce n'est pas cela seulement. Le bergsonisme a éclairé Kazantzaki sur le problème de la libre volonté, lui a donné comme arme la théorie de l'élan vital, le levain de sa pensée. Kazantzaki avoue que Bergson l'a libéré des angoisses insolubles qui le tyrannisaient dans sa première jeunesse.

En ce qui concerne l'influence de Bergson sur Kazantzaki, il s'agissait « d'une influence[216] diffuse et d'un climat de pensée propre à entretenir comme une confiance généralisée en un renouveau de toutes les entreprises de la vie humaine. Aussi est-ce bien moins par telle ou telle de ses thèses explicites que par le thème général d'un devenir toujours créateur et d'une intuition infaillible, que la pensée bergsonienne a trouvé son sens, et c'est même bien souvent en méconnaissant plus d'un détail significatif de l'œuvre que tel biologiste, tel romancier, tel musicien ou encore tel homme d'action a trouvé dans le dynamisme séducteur du message bergsonien une caution à ses propres entreprises, à ses audaces et à ses espoirs. » Il écrit pour Bergson dans son *Rapport au Gréco :*

« Quand j'allais entendre la voix magique de Bergson, mon cœur retrouvait son calme ; ses paroles étaient un sortilège envoûtant, une petite porte s'ouvrait au fond de la fatalité, et la lumière entrait[217].

Kazantzaki[218] nie le déterminisme pour trouver une place à la liberté. L'élan vital n'avait rien de machinal, l'homme n'était pas un animal transformé ni l'animal une plante perfectionnée. Le message de Bergson avait encore en 1912 à traiter de Dieu, de morale et de société, d'intuition et de clarté, de conscience élargie, de mysticisme, de religion dynamique, et du destin de l'homme qui ne sait pas assez que son avenir dépend de lui. Mais ce que ce jeune grec, appelé Kazantzaki, avait lu et entendu au Collège de France, avait suffi pour le « replacer sur le piédestal d'où il se voyait précipité ». Sans doute il avait bien compris et assimilé la pensée bergsonienne, malgré la critique que celle-ci complique les questions traitées au lieu de les éclaircir[219]. Pourtant il est possible de comprendre Bergson, et Kazantzaki l'a bien montré. Et quel art de l'enseigner, souligne Colette Janiaud-Lust ! Si

214 Ibid., pp. 105-106

215 Pantélis Prévélakis, *Le poète et le poème de l'Odyssée,* pp. 37, 40

216 François Meyer, op. cit., p. 115

217 Nikos Kazantzaki, *Rapport au Gréco*, p. 394, traduction de Michel Saunier p. 328

218 Colette Janiaud-Lust, *NIKOS KAZANTZAKI, sa vie, son œuvre,* Kazantzaki et Bergson, p. 106

219 Livre d'Ellie Lambridi, intitulé *Bergson et sa philosophie.* La critique fut publiée dans la revue *Nea Estia,* t. V. 1er mars 1929, p. 196. Elle était de M.P. Tsirimokos.

l'influence de Bergson est indubitable, elle n'est pas totale ni sans réserve. Selon Alexandra Medrea, poétesse roumaine, Kazantzaki a su donner aux idées bergsoniennes, prenons exemple de l'élan vital, une ampleur[220]cosmique :

« Un amour[221] violent transperce l'univers ; comme l'éther, il a la dureté de l'acier, la tendresse de l'air. Il s'insinue en toute chose, la pénètre, puis la quitte. Il ne se laisse pas emprisonner dans le corps aimé : il est l'amour crucifié.
Amour : quelle autre nom donner à l'élan qui, fasciné par la matière, veut lui imprimer son visage. Il regarde le corps et veut le transpercer afin de s'y unir à l'autre cri d'amour qui y est enfermé, afin de ne faire qu'un avec lui, de s'y perdre et de s'immortaliser ainsi dans le fils. »

L'enfance[222] tenait du miracle, Nikos pouvait « voir les choses invisibles » sous une forme magique, la nature s'offrait divinement à l'enfant, il vivait dans une légende qui se renouvelait à chaque instant :

« Dieu[223] venait, tant que j'ai été enfant, il ne m'a jamais trompé, il venait sous la forme d'un enfant comme moi et mettait dans mes mains ses petits jouets – le soleil, la lune et le vent. –Je t'en fais cadeau, me disait-il, je t'en fais cadeau ; joue avec eux, moi, j'en ai d'autres.
J'ouvrais les yeux, Dieu disparaissait, mais j'avais encore dans les mains ses petits jouets. J'avais sans le savoir, et je ne le savais pas parce que je le vivais, la toute puissance de Dieu : je façonnais le monde comme je le voulais. J'ai été une pâte tendre, il était lui aussi une pâte tendre…
Véritablement, rien ne ressemble autant à l'oeil de Dieu que l'oeil de l'enfant, qui pour la première fois voit et crée le monde.»

Plus tard, Kazantzaki regarde Dieu comme le confrère[224] de l'homme, il imprime à sa lutte la noblesse et le courage, et la prière adressée à Dieu devient un « rapport de soldat à son général». L'homme est le collaborateur de Dieu, il doit continuer la création divine, la nouvelle « Genèse» suppose l'intervention ininterrompue de l'homme qui lutte pour libérer sa force divine, l'élan de « l'évolution créatrice » qui est sans fin :

« Dieu a créé le monde[225] et le septième jour il s'est reposé. Alors il a appelé sa dernière créature, l'homme, et lui a dit : Ecoute, mon fils, et tu auras ma bénédiction. Moi j'ai fait le monde, mais je ne l'ai pas achevé, je l'ai laissé à moitié fait ; c'est à toi de continuer la création : brûle le monde, fais-en du feu et rends-le-moi ainsi. Et moi j'en ferai la lumière.

220 Alexandra Medrea,*Voyage en Crète*, 1999, p. 2
221 Nikos Kazantzakis, *Ascèse Salvatores Dei,* Le temps qu'il faut, 1988, p. 91
222 Alexandra Medrea, *Voyage en Crète*, 1999, p. 6
223 Nikos Kazantzaki, *Lettre au Gréco,* Plon, 1961, p. 41
224 Alexandra Medrea, *Voyage en Crète*, 1999, p. 6
225 Nikos Kazantzaki, *Lettre au Gréco,* Plon, 1961, p. 537

Chapitre 5 : Nietzsche, une nourriture de lion

Jules Chaix-Ruy, dans son livre, *La pensée de Nietzsche,* exprime l'idée que « de tous ceux qui ont médité sur l'œuvre de Nietzche, depuis Stefan George et Thomas Mann, jusqu'à Berdiaëff, Thierry Maulnier et le docteur Schweitzer, peut-être, Nikos Kazantzaki est-il celui qui est le plus proche de sa pensée. » Kazantzaki décrit dans son *Rapport au Gréco* cette retrouvaille remarquable et décisive de sa vie intellectuelle. C'est dans la Bibliothèque Sainte-Geneviève que, par l'intermédiaire d'une jeune étudiante inconnue, qui surprise a reconnu au visage de Kazantzaki celui de Nietzche, que la destinée avait tendu une embuscade à Kazantzaki. C'était là où il l'attendait le grand guerrier couvert de sang, l'Antéchrist. Au début, il a épouvanté Kazantzaki, car rien ne lui manquait de Lucifer. L'impudence et la présomption, la rage de la destruction, le sarcasme, le cynisme, le rire impie, toutes les griffes, les dents et les ailes. La colère et l'orgueil de Nietzche, avaient emporté Kazantzaki qui, a plongé dans son œuvre avec passion et épouvante, comme s'il entrait dans une jungle bruissante pleine de fauves affamés et d'orchidées à l'odeur entêtante !

Un jour[226], tandis que je lisais, la tête plongée sur mon livre, dans la Bibliothèque Sainte-Geneviève, une jeune fille s'est approchée et s'est penchée sur moi ; elle tenait un livre ouvert, avait mis sa main sous la photographie d'un homme qui était dans le livre, pour cacher son nom, et me regardait avec stupeur.

- Qui est-ce ? me demanda-t-elle en me montrant l'image.
- Comment voulez-vous que je le sache ? lui dis-je.
- Mais c'est vous-même, dit la jeune fille, vous-même, rigoureusement. Regardez le front, les sourcils épais, les yeux creusés ; seulement il avait de grosses moustaches tombantes et vous n'en avez pas.
  J'ai regardé, ahuri.
- Mais qui est-ce donc ? lui dis-je en essayant d'écarter la main de la jeune fille, pour voir le nom.
- Vous ne le connaissez pas ? C'est la première fois que vous le voyez ? C'est Nietzsche !
- Nietzsche ! J'avais entendu prononcer son nom mais n'avais encore rien lu de lui.
- Vous n'avez pas lu l'Origine de la Tragédie, Ainsi parlait Zarathoustra ? Les textes sur l'Eternel Retour, sur le Surhomme ?
- Rien, rien, répondais-je tout honteux, rien.
- Attendez ! dit la jeune fille et elle est partie précipitamment. Elle n'a pas tardé à revenir en m'apportant Zarathoustra.
- Voilà ! dit-elle en riant, une nourriture de lion pour votre esprit – si vous avez un esprit ; et si votre esprit a faim !

Cet instant a été l'un des plus décisifs de ma vie. C'est là, dans la Bibliothèque Sainte-Geneviève que, par l'intermédiaire d'une étudiante inconnue, ma destinée m'avait tendu une embuscade ; c'est là que m'attendait, ardent, grand guerrier couvert de sang, l'Antéchrist.

Au début il m'a épouvanté ; rien ne lui manquait : l'impudence et la présomption, un esprit indompté, la rage de la destruction, le sarcasme, le cynisme, le rire impie, toutes les griffes, les dents et les ailes de Lucifer. Mais sa colère et son orgueil m'avaient emporté, le danger m'avait enivré, et je me plongeais dans son œuvre avec

226 *Lettre au Gréco,* « Paris, Nietzsche le Grand Martyr », pp. 380-381, traduction de M. Saunier, pp. 314-315

passion et épouvante, comme si j'entrais dans une jungle bruissante pleine de fauves affamés et d'orchidées à l'odeur entêtante.
J'attendais impatiemment le moment où finiraient les cours de Sorbonne et où le soir tomberait, pour rentrer chez moi, pour que ma logeuse vienne allumer le feu dans l'âtre ; alors j'ouvrirais les livres qui s'entassaient tous sur ma table et engagerais le combat avec lui. Peu à peu je m'étais accoutumé à sa voix, à son souffle haletant, à ses cris de douleur. Je ne savais pas, j'apprenais seulement à présent, que l'Antéchrist lutte et souffre comme le Christ, et que parfois, dans leurs moments de souffrance, leurs visages se ressemblent.
Je voyais dans ses proclamations des blasphèmes impies et dans son Surhomme l'assassin de Dieu. Et pourtant ce rebelle avait un charme secret, ses paroles étaient un sortilège envoûtant qui étourdissait, enivrait mon cœur et le faisait danser. Et vraiment sa pensée est une danse dionysiaque, un hymne qui s'élève tout droit, triomphal, à l'instant le plus désespéré de la tragédie humaine et surhumaine. J'admirais sans le vouloir sa tristesse, sa vaillance et sa pureté, et les gouttes de sang qui éclaboussaient son front, comme si lui aussi, l'Antéchrist, portait une couronne d'épines.
Peu à peu, sans que j'en aie le moins du monde conscience.

Selon Pavlos N. Tzeremias, la compréhension[227] et l'exploitation de l'œuvre de Nikos Kazantzaki nécessite une pénétration méthodique dans son idéologie élaborée. Il est connu que ce grand créateur était récepteur d'une variété de concepts cosmo théoriques et bio théoriques. Ce qui est souvent négligé pourtant, est le fait que l'afflux de diverses influences étrangères chez lui n'était pas hasardeux, mais il correspondait aux pures besoins intérieurs de l'écrivain.

Cette constatation est d'une grande importance méthodologique pour l'analyse et l'examen critique de la philosophie sociale de Kazantzaki. Le risque d'une interprétation unilatérale avec des simplifications schématiques est grave, parce que l'œuvre de l'écrivain renferme des éléments de théories socio-philosophiques diamétralement opposées. L'ambiance dionysiaque de "Zorba" par exemple est loin de l'esprit chrétien du «Christ recrucifié". Les principes de la «justice des forts» émergent là, « la justice des faibles » gronde ici. Tous les deux romans, cependant, ne sont pas seulement des réalisations très esthétiques, mais ils trahissent à l'observateur attentif leur origine de la même source mentale et spirituelle.

La source doit être recherchée – en ce qui concerne la philosophie sociale – à la lutte incessante de Kazantzaki avec le problème du dualisme de la Nature et de la Morale. Devant cette "source duelle des lois", Kazantzaki a été balancé et torturé pendant toute sa vie. Son esprit lui enseignait la cruauté de la nature qui maltraite les maigres et les faibles. Mais son cœur l'attirait auprès juste de ces maigres et faibles. Il l'avoue clairement dans "Zorba" en donnant ainsi l'interprétation «authentique» d'un aspect essentiel de son œuvre. Cette conscience, Kazantzaki la doit en grande partie à son occupation avec Nietzsche. Cependant, il ne s'est jamais rendu inconditionnellement et complètement au «nihilisme optimiste ou dionysiaque» du grand philosophe. *Son[228] âme était toujours ouverte à l'idéal de l'amour et de la fraternité, qui est l'antipode de la philosophie sociale nietzschéenne.*

---

227 *NEA ESTIA*, NIKOS KAZANTZAKI ET LA PHILOSOPHIE SOCIALE, Pavlos N. Tzeremias, p. 136-137, ma traduction du grec

228 Souligné par moi

Cela explique le fait que Kazantzaki a pu nous offrir des pages comme celles du *«Christ recrucifié »*, où l'égalité entre tous les hommes s'élève à une revendication centrale d'une morale sociale. Kazantzaki a été choqué comme penseur, comme artiste et comme un homme de cette vision de la justice sociale, qu'aux yeux de Nietzsche n'est qu'un prétexte, pour imposer les faibles et les incompétents. Il n'a pas laissé, il ne voulait pas peut-être, un système socio-philosophique intégral. Mais l'œuvre de Kazantzaki contient les germes d'une véritable approche évaluative, ce qui finalement conduit à la construction d'une *éthique*[229] *sociale humaniste*.

Kazantzaki[230] dans le *Rapport au Gréco* décrit son pèlerinage sur les traces du grand martyr et sa recherche d'abord dans le village où il était né, la maison de sa mère, la petite ville à l'église gothique, ensuite le quartier de Gênes où les pauvres l'appelaient « Saint ». En Engadine, il a surpris, entre Sils-Maria et Silvaplana, le rocher pyramidal où Nietzsche fut pour la première fois frappé par la vision de l'Éternel Retour. Il est bien évident qu'un seul et même printemps ne lui a pas permis d'effectuer tout son pèlerinage. Mais nous lisons à trois reprises dans la *Chronographie* de Prévélakis :

En 1818, « partant de Zurich, il parcourt la Suisse dans presque toutes les directions pour faire un pèlerinage sur les traces de Nietzche. Il note dans son journal toutes les étapes de son voyage et les événements les plus importants de l'époque.
Le 15 juin 1923 part pour un pèlerinage à Naumburg, la ville natale de Nietzsche.
Du 1er à 18 janvier 1924, il visite à nouveau Dornburg, au Goetheschloss. Au passage, il s'arrête encore à Naumburg : « Mon cœur a battu, car je me suis rappelé la petite maison en angle où naquit Nietzsche, Zeinbergstrasse. »

Quand dans le cimetière, il a franchi la petite passerelle, il s'est retourné vers sa droite avec un frisson d'épouvante. Il a vu en regardant son ombre à terre, l'ombre du Grand Martyr marchant à ses côtés. « Mythomane ! » s'écrient certains[231]. Et quelle présomption ! Quoi de commun en effet entre ces deux hommes et ces deux destins ? « Rien dans le Crétois grand et mince, au visage brun et aux cheveux noirs et raides presque collés sur la tête, ne peut faire penser à la crinière châtain clair, richement ondulée du grand maître courbé et à moitié aveugle.» À l'âge de 27 ans[232], Nietzsche avait écrit Naissance de la tragédie, tandis que Kazantzaki, ne s'enferme dans aucune théorie. Tandis que Kazantzaki… N'eut pas de femmes dans sa vie… tandis que …, abandonna sa chaire à l'Université pour offrir sa vie à la recherche de la vérité, indifférent à tout et à tous, tandis… Pour lui le rôle de surhomme a été de s'imposer[233] pour le progrès de l'humanité… alors que Kazantzaki… regardait d'un œil sec le destin des mortels. Après le bref récit de son pèlerinage sur les traces du Grand martyr, Kazantzaki retrace dans ses grandes phases la marche ensanglantée de Nietzsche. C'est

229 Souligné par moi
230 Colette Janiaud-Lust, Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre, Kazantzaki et Nietzsche, p. 107
231 Lily Zografou, *Nikos Kazantzaki, un tragique*, Kedros éd., Athènes, 1960, p. 133
232 Colette Janiaud-Lust, *Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre*, Kazantzaki et Nietzsche, p. 108
233 Souligné par moi

d'abord la rencontre avec Schopenhauer, « le brahmane du Nord ». La vie n'est qu'un rêve enjôleur et le monde est la création de l'esprit. Il n'y a pas de raison qui gouverne la vie et les imbéciles, pas de progrès non plus. C'est dans cette amertume que Nietzsche rencontre son second guide et « la joie la plus âpre de sa vie », Wagner.

«A cinquante-neuf[234] ans, au sommet de sa force, plein de rêves et d'action, une force de la nature qui se déchaînait au-dessus de la tête des jeunes gens ». Nietzsche[235]est persuadé que « la jeune civilisation tragique va surgir de l'Allemagne ». Mais ses prophéties restent sans écho. Et il tombe malade. Et ses élèves l'abandonnent. Et le philosophe qui est en lui « analyse, décompose, et se désespère. » L'art de Wagner ? Sans foi, et sans ivresse, gonflé de rhétorique. Il écrit *Parsifal* sur des thèmes chrétiens !

« Ton demi-dieu[236] est devenu à présent histrion. Il t'a trompé, il n'a pas t'en parlé. »

L'art[237], comme la morale et les religions est une consolation pour les lâches ; Schopenhauer, d'autre part, ne le satisfait plus. La vie n'est pas seulement la volonté de vivre ; elle est « la volonté de dominer ». Et la vérité quelle qu'elle soit vaut plus que le mensonge le plus brillant :

« Tu sentais une grande semence mûrir en toi et te dévorer les entrailles ».

Le temps est illimité. Mais la matière est limitée. Une époque arrivera donc nécessairement où les mêmes combinaisons de la matière renaîtront semblables à ce qu'elles étaient.

« Et non seulement une fois, mais un nombre infini de fois. Il n'y a donc aucun espoir que le futur soit meilleur, il n'y a aucun salut ; toujours semblables, identiques, nous tournerons sur la roue du temps. Nietzsche recevait le martyre. Mais avec une fierté d'ascète, il désirait composer une œuvre pour « prêcher à l'humanité le nouvel Évangile ».

« Et soudain[238] la figure de Zarathoustra a resplendi dans ton esprit. C'est au milieu de cette joie et de cette angoisse que t'a trouvée Lou Salomé […] Depuis de si longues années tu n'avais pas ouvert ton cœur avec autant de confiance, joui de l'émotion, du trouble et de la fécondité que nous communiquent les femmes, senti sous ta lourde panoplie guerrière fondre ton cœur vulnérable ! […]

Et aussitôt après sont venus les jours mortels de la séparation. […]

Et ton martyre a recommencé, dans la maladie, l'abandon et le silence. »

Une semence[239], une espérance, avait pourtant surgi du fond de lui, le surhomme. Puisque Dieu était mort, « le surhomme était la nouvelle chimère qui allait conjurer l'horreur de la vie ». L'homme dépasserait sa nature pour diriger le monde et se charger de la responsabilité. « Le maître est mort ? Allons, tant mieux. » La substance de la vie : la volonté de puissance. L'Europe se perd ?

---

234 Ibid., p. 388

235 Colette Janiaud-Lust, *Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre*, Kazantzaki et Nietzsche, p. 114

236 Nikos Kazantzaki, *Lettre au Gréco,* p. 389

237 Colette Janiaud-Lust, *Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre*, Kazantzaki et Nietzsche, p. 114

238 Nikos Kazantzaki, *Lettre au Gréco,* pp. 390-391

239 Colette Janiaud, *Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre*, Kazantzaki et Nietzsche, p. 114-115

« Le surhomme seul, qui commence par être dur envers lui-même, peut graver de nouveaux commandements et donner aux masses des buts nouveaux et plus élevés. »

Quels buts ? Et quelles seront l'organisation des élus, celle de la foule ? Et le rôle de la guerre ? Autant de questions que le troublent, auxquelles il ne peut pas répondre. Et son esprit chancelle. Les ténèbres durent 11 ans jusqu'à la mort.

« Tu avais vu ce qu'il n'est pas permis à l'homme de voir, et tu avais été aveuglé ; tu avais dansé plus que l'homme ne peut le faire au bord du précipice, et tu avais été précipité ».

Kazantzaki se souvient alors des légendes dorées de saints qu'il lisait à sa mère quand il était enfant. Jamais il n'avait vécu la vie d'un saint « avec une telle intensité ». Et quand, rentrant de son pèlerinage, il revint à Paris, son cœur avait changé :

« J'avais vécu[240] si fort l'angoisse de ce Grand Martyr athée, mes anciennes blessures s'étaient si bien rouvertes à suivre ses traces sanglantes, que j'ai eu honte de ma vie lâche et rangée, qui n'avait pu couper tous les ponts derrière elle et rentrer, toute seule, dans l'extrême vaillance et l'extrême désespoir. Comment avait agi ce prophète ? Et quel était son commandement suprême ? Refuser toutes les consolations – dieux, patries, vérités - , rester seul et se mettre à créer soi-même, avec sa seule force, un monde qui ne déshonore pas son cœur. Où est le plus grand danger ? C'est cela que je veux. Où est le précipice ? C'est vers lui que je fais route. Quelle est la joie la plus virile ? C'est d'assumer la pleine responsabilité. »

Au début, cependant[241], la blessure était superficielle. Mais plus tard, bien plus tard, en 1940, quand il était à Londres et que l'ombre de Nietzsche planait à ses côtés sur un banc dans un parc, un Surhomme était né… et le marchand de journaux criait les dernières nouvelles de la guerre, le prophète du Surhomme, « tout recroquevillé, essayait de se cacher sous un arbre d'automne » ! Un bombardier passait. Kazantzaki fut alors pris d'une tragique compassion ». Les pensées de l'esprit de l'homme s'envolent toujours « comme des alouettes à l'aurore » ! Mais dès que le regard de l'homme tombe sur elles, elles deviennent oiseaux de proie carnivores et affamés. « Et leur père proteste : ce n'est pas ce qu'il avait voulu ! »

« C'est une nourriture de lion[242] que Nietzsche m'avait donnée à l'instant le plus décisif, le plus affamé de la jeunesse ; j'avais pris de la vigueur, l'homme contemporain, tel qu'il était devenu, était trop étroit pour moi, le Christ rouée qui repousse les récompenses et les châtiments dans une vie future, pour consoler les esclaves, les lâches, les opprimés, pour qu'ils puissent supporter sans gémir cette vie terrestre, la seule certaine, et baisser patiemment la nuque devant les maîtres ! Quelle sainte Table de jeu que cette religion où l'on donne un sou dans la vie terrestre pour encaisser dix millions éternels dans l'autre ! Quelle ingénuité, quelle rouerie, quel travail d'usurier !
« Non, l'homme ne peut pas être libre, qui espère le Paradis ou redoute l'Enfer ; C'est une honte désormais de s'enivrer dans les tavernes de l'espérance ou au fond des souterrains de la peur. Comment avais-je pu rester tant d'années sans comprendre ; et il avait fallu que vienne ce prophète sauvage pour m'ouvrir les yeux ! »

Prévélakis nous éclaire dans *Le poète et le Poème de l'Odyssée* : « Au début du siècle, une foule de jeunes de l'Europe tout entière, et même de Grèce, s'inspiraient de la philosophie de

240 Nikos Kazantzaki, *Lettre au Gréco*, p. 393
241 Colette Janiaud-Lust, *Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre*, Kazantzaki et Nietzsche, p. 115
242 Nikos Kazantzaki, *Lettre au Gréco*, p. 397

Nietzsche. Kazantzaki quant à lui, lui absorba l'âme… Prévélakis entreprend un parallélisme entre Nietzsche et Kazantzaki, non seulement à partir d'événements extérieurs, mais à partir de leurs expériences profondes – la solitude[243], l'exaltation, la lutte et la création – et certes la parenté, pour ne pas dire l'identité, de leurs idées. »

Le premier détail que frappe Prévélakis était l'amitié Kazantzaki-Sikélianos. Deux mystiques se rencontrent, vivent bientôt très unis pour finir par se séparer, car leurs chemins s'éloignent, tels ceux de Wagner et de Nietzsche.

Kazantzaki écrit à Sikélianos :

… Je pense[244] à toi, moi aussi, et vis dans une expectative fervente, dans l'attente des bruits de ta victoire.

Pourtant nos chemins se sont séparés. Non pas parce qu'en un moment difficile tu t'es méfié de la pureté de mon jugement, non plus parce qu'en oubliant nos résolutions tu as repris l'ancien chemin … mais parce que je sens que mon Dieu s'enfonce de plus en plus dans le désert et veut dépasser le dernier combat, l'espoir.

L'accueil[245] réservé plus tard par Kazantzaki à Prévélakis le 12 novembre 1926 n'était-il pas celui de Nietzsche à Heinrich von Stein en 1884 ? Le philosophe avait alors quarante ans (Kazantzaki, en avait quarante-trois) et le jeune homme vingt-six (Prévélakis, en avait dix-sept) qu'il reçoit « avec *la flamme de son cœur* », considérant que cet événement « ne pourrait pas être sans conséquences ». Prévélakis rapproche, quelques pages plus loin, leur *même*[246] *vénération des œuvres d'art*, où ils voient l'un et l'autre des représentations de leurs propres visions, « le ver de terre créateur d'immortalité ». Au moment où dans l'île d'Égine il commençait son *Odyssée*, en 1927, Kazantzaki avait épinglé sur son mur une reproduction du *guerrier au casque d'or*, de Rembrandt[247]. À Gottesgab, il a sous les yeux un *Chevalier du Gréco*[248]. Il écrit de Madrid le 1er novembre 1932 :

« Je ne me lasse pas de regarder le *Charles-Quint* du Titien [249]! Ainsi jaillissant du bois, pâle, fatigué, et irréductible, il me rappelle *le guerrier* de Rembrandt. […] Ce sont mes deux portraits mystiques. Quand je les vois, je frissonne, comme si je voyais ma propre image dans des eaux très profondes. »

---

243 Souligné par moi

244 Eleni N. Kazantzaki, *Le Dissident*, CANEVAS EDITEUR & EDITIONS DE L'AIRE, 1993, p. 100. Lettre copiée par Kazantzaki (à Angelos Sikelianos) dans ses carnets.

245 Colette Janiaud-Lust, *Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre*, Kazantzaki et Nietzsche, p. 108

246 Souligné par moi

247 http://www.google.fr/imgres?q=guerrier+au+casque+d%27or+de+rembrandt&hl=fr&gbv=2&biw=1280&bih=576&tbm=isch&tbnid=BvDlLJ4foF_cnM:&imgrefurl=http://www.art-antiquites.eu/documentation/lhomme_au_casque_dor.html&docid=1rMv0egYtbqlwM&w=420&h=521&ei=-BU8TpnvEMG28QPc_pD3Ag&zoom=1&iact=hc&vpx=173&vpy=63&dur=151&hovh=250&hovw=202&tx=129&ty=144&page=1&tbnh=133&tbnw=107&start=0&ndsp=21&ved=1t:429,r:0,s:0

248 http://fr.wahooart.com/A55A04/w.nsf/Opra/BRUE-8EWFWH

249 http://aparences.net/wp-content/uploads/titien_charles_quint.jpg

De la même façon[250] Nietzsche voyait un symbolisme dans le *Chevalier* de Dürer[251] qui, seul avec son cheval et son chien, poursuivait calmement son terrible chemin, indifférent à ses horribles compagnons et cependant sans espoir. »[252] Un autre aveu de Nietzsche, à Malwida von Meysenburg dans une lettre de 1873, fait penser à Kazantzaki : « De temps en temps, une aversion enfantine me prend pour tout ce qui est imprimé, comme si je voyais du papier sale. » Le thème est fréquent dans l'œuvre de l'écrivain grec et devient même le sujet d'un de ses derniers livres : *Zorba.*

Leur ascétisme[253] est le même dans la vie quotidienne. Prévélakis a vu Kazantzaki heureux dans une chambre nue, à Athènes, à Égine, à Paris, et à Gottesgab, avec des monceaux de livres, mais un seul repas par jour. Son luxe était le temps, le temps seul dont il disposait, tel Nietzsche qui désirait à Gênes en 1880, « une indépendance qui n'offensât personne ; une douce fierté voilée, une fierté qui ne dérangeât pas les autres, car il n'enviait ni leurs honneurs, ni leurs satisfactions, vivant de la sorte à l'écart des moqueries »[254]. Modestie et sobriété dans la solitude. Nietzsche avait proclamé : « la solitude est la passion fondamentale de mon être. » Nous rencontrons dans la vie et dans l'œuvre de Kazantzaki plus d'un hymne à l'isolement. Solitaires dans la nature où l'un recherchait le calme et l'autre la liberté. Il renonce à un poste brillant à l'Unesco pour se consacrer plus encore à son œuvre. Nietzsche encore cherche comme Kazantzaki un îlot où il ne soit pas besoin de boucher les oreilles avec de la cire ou un séminaire pour que les jeunes philosophes se réunissent, afin de pouvoir se consacrer à l'étude des grands problèmes. Vivons, travaillons, réjouissons-nous l'un pour l'autre !

Le style[255] de l'*Ascèse* est celui de Nietzsche. Même ton. Même contenu. Un lyrisme impétueux le parcourt au rythme spasmodique. Prévélakis poursuit la recherche de Nietzsche dans le portrait de Kazantzaki. Il retrouve en eux le même infatigable travailleur. « Je travaille. » C'est le refrain de la correspondance du Crétois. Il écarte toute préoccupation ; Kazantzaki travaille, nuit et jour. *Toda-Raba* est terminé en un mois, du 15 mai au 17 juin 1929, à Gottesgab. *La Divine Comédie* est traduite en 45 jours, pendant l'été de 1932, à Boulogne-dur-Seine, et *L'Iliade* homérique *à* Égine en moins de 4 mois en 1944. La tragédie *Sodome et Gomorrhe* lui demande seulement treize jours en juin 1948, à Antibes. Or, Nietzsche finissant la deuxième partie de *Zarathoustra* ne cachait pas son étonnement : dix jours lui avaient suffi.

Tous les deux cependant souffrent que leur œuvre soit sans écho. Nous lisons dans le chant III de l'*Odyssée* :

« Dans le désert, au milieu du désert, même l'ombre d'un ver est bonne ».

Nietzsche de son côté écrit : « Un grand homme est bousculé, opprimé, torturé avant de se recroqueviller dans sa solitude. » Car si la solitude est le climat qui convient à la création,

250 Colette Janiaud-Lust, *Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre*, Kazantzaki et Nietzsche, p. 109

251 http://www.melencoliai.org/041-Le-Chevalier-le-Diable-et-la-Mort.jpg

252 Friedrich *Nietzche, Naissance de la tragédie*

253 Colette Janiaud-Lust, *Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre*, Kazantzaki et Nietzsche, p. 109

254 Citation tirée du journal de voyage : *Angleterre*, 1941, p.173

255 Colette Janiaud-Lust, *Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre*, Kazantzaki et Nietzsche, p. 110

elle signifie souvent isolement, revers de la supériorité ou de la simple différence. Kazantzaki écrit dans une lettre de Gottesgab le 8 septembre 1931:

« Le petit morceau[256] de papier de la Juive, et que vous m'avez envoyé, m'a donné une grande émotion. Comme si une main chaude s'était tendue à moi dans le désert. Je commence à comprendre, grâce à mon expérience personnelle, ce que pouvait être le trouble de Nietzsche quand quelqu'un montait par hasard lui dire une parole chaleureuse dans sa montagne. »

Ce petit papier était une lettre envoyée par une étudiante française qui avait lu *Toda-Raba,* dans la *Revue des vivants.* Prévélakis souligne encore dans cette note sur Kazantzaki et Nietzche, que le même sentiment se lit dans une lettre à Renaud de Jouvenel (éditeur de *Toda-Raba* dans la *Revue des vivants*) : « J'ai toute ma vie, aimé l'air froid et pur de la solitude, mais lorsqu'une voix comme la vôtre vient frapper à mon cœur, alors je sens une joie chaude et vibrante qui dépasse la joie même que peut donner la solitude[257]. »

Pantélis Prévélakis[258], enfin, dans son livre sur *le poète de l'Odyssée*, trouve une dernière analogie entre ces « vies parallèles » : leur amour des pays méditerranéens, et leur commun désir de voir un jour Biskra. Épuisé en1930-31 par la préparation d'un dictionnaire commandé par Dimitrakos, Kazantzaki rêve de ce voyage et relit Frobenius. Prévélakis rappelle une lettre de Nietzsche envoyée de Gênes à Peter Gast le 4 mars 1882 : « J'aimerais voyager avec Rée à Biskra dans les oasis et les palmiers. »

En somme, Prévélakis nous annonce, dans son étude comparée des deux penseurs, une similitude entre les expériences profondes et des événements purement extérieurs ainsi qu'une ressemblance parfaite entre leurs idées. Pour ce qui est des idées, nous retrouverons leur parenté nietzschéenne au détour de l'œuvre de Kazantzaki. Contentons-nous pour le moment de citer un passage d'une étude sur Nietzsche, où Kazantzaki se reconnaît :

« Tel[259] est le tragique destin de Nietzsche ; toujours penché sur les abîmes, il sent qu'il ne pourra jusqu'au bout échapper au vertige ; toujours dressé vers les cimes dans l'air pur et raréfiés de l'Engadine, face aux glaciers de la Bernina, il sent venir vers lui les orages qui le déracineront ; toujours préoccupé d'une sincérité totale d'une probité sans faille qui épouvante ses meilleurs amis, il lui faut affronter une solitude qu'il appelle et redoute à la fois. Trop anxieusement penché sur l'avenir qu'il devine, il sent sa liberté s'identifier avec son destin et se cloue lui-même, par trop de tensions appelées, au pilori diabolique ».

Le sujet[260] du mémoire choisi par Kazantzaki pour l'*hiphygessia* ne nous surprend pas : *Frédéric Nietzsche dans la philosophie du droit et de la cité.* La thèse est écrite à Paris avant le mois de juillet 1908, avant le départ en Crète où l'écrivain passe quatre mois, de juillet à novembre. Il la complète et la revoit au début de 1909 et rentre à Héraklion à la fin du mois d'avril avec le manuscrit qu'il publie aussitôt. Le livret compte quatre-vingt-treize pages. Il est vendu dans les magasins de St. M. Alexiou, là même où il a été imprimé. Le jeune « agrégé » y résume ce qu'il a retenu de la philosophie de Nietzsche et que nous rencontrerons

256 Ibid., p. 111

257 R. de Jouvenel, « En souvenir de Kazantzaki », revue *Europe,* juin 1958, p. 86

258 Colette Janiaud-Lust, *Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre*, Kazantzaki et Nietzsche, p. 111

259 JULES CHAIX-RUY, Avant-propos, p. 20

260 Colette Janiaud-Lust, *Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre*, Kazantzaki et Nietzsche, pp. 111-112

partout dans son œuvre, plus particulièrement encore dans *l'Ascèse* et dans son *Odyssée*. Les deux ou trois grands thèmes qui le préoccupent sa vie durant, le nihilisme optimiste ou dionysiaque, la théorie du Surhomme, la faillite de la civilisation occidentale, sont d'ores et déjà éclaircis dans son esprit grâce à la philosophie de Nietzsche.

Dans son hiphygessia pour Nietzsche, Kazantzaki écrit que pour comprendre le philosophe, il faut d'abord comprendre l'époque[261] dans laquelle il a vécu, puis son caractère et sa vie. Il n'y eut jamais d'époque aussi fertile en créations et renversements, en recherches perturbatrices, tout en satisfaisant les besoins matériels et spirituels de l'humanité pensante et souffrante, soutient Kazantzaki. Quelle que soit l'idole d'hier d'aujourd'hui, elle s'effondrera demain, pour que soit érigée une nouvelle idole qui, par la suite, tombera en s'écrasant.

Ainsi, après la chute de Napoléon, les gens, appauvris par les longues guerres périlleuses, se réfugient sous l'aile protectrice de la religion contre la pauvreté et pour la paix. Mais le retour à la religion est seulement émotionnel et philologique et le résultat d'un découragement momentané, provoqué par la fatigue. Au milieu du 19e siècle, une autre idole émergera triomphalement à l'horizon de la conscience humaine, dotée de riches promesses pour la résolution de tous les problèmes et la satisfaction juste de tous les besoins : la Science.

La nature s'est révélée immorale et monstrueuse, l'ennemie des faibles et des impuissants, une force aveugle et sauvage qui détruit pour créer et détruire à nouveau. *Est-il moral que* l'homme succombe et suive les lois de la nature, dont il est une partie infinitésimale, ou est-ce qu'il peut et doit faire exception, puisque toute tentative philosophique pour associer les lois naturelles et morales est impossible? De cette double source des lois, jaillissent les deux grands courants de la pensée d'alors, impétueux tous les deux mais antinomiques. La science est indifférente à toute aide ou conciliation, puisqu'elle explique le «comment» mais non le «pourquoi».

De cette façon, une anarchie spirituelle[262] sans précédent est apparue dans l'histoire de l'homme. Les symptômes morbides de cette situation sont, selon Kazantzaki, comparables à ceux de l'époque des Sophistes, pendant le déclin du monde grec ancien. En ce temps là, comme aujourd'hui, l'esprit humain, ayant refusé et écrasé les idoles du culte, attendait avec impatience un principe fin moral qui mettrait fin à l'anarchie et l'hésitation. En ce temps là, comme aujourd'hui, le Refus, l'Epicurisme, le Pessimisme, le Cynisme sont de mise. Un désespoir complet, un manque de discipline intérieure, une négation de tout régime social… Un malaise menaçant, comme le pressentiment d'un tremblement de terre à venir, qui renversera la communauté et la République actuelles dont les bases ébranlées sont à remplacer.

Dans une telle époque de renversement et d'effort pour reconstruire, il est évident que naissent de nombreux sophistes et destructeurs, autant de rêveurs que de créateurs. Le premier[263] à exprimer des doctrines sociales, Karl Marx, dénonce le capital comme "distillé de sang et de

---

261 *Nouvelle Epoque*, Frédéric Nietzsche dans la philosophie du droit et de la cité, Nikos Kazantzaki, 4, n. 14 (été 1959) pp. 36-37, ma traduction du grec

262 Ibid., p. 38

263 Ibid., p. 40

boue» et annonce, comme un besoin historique, le triomphe de la quatrième classe ainsi que la chute fatale des bourgeois et des capitalistes. Alors que la société d'avant Marx reposait sur un ensemble d'arguments émotionnels prônant la charité et de concepts philosophiques vagues sur la justice et l'égalité, désormais, la société, alléguant des armes de la Science, considère comme lucide et légitime que la classe des ouvriers s'impose dans le développement social.

A la différence des anarchistes dont le but est de renverser, et des sceptiques hésitant à propos de tout, Nietzsche, au 19e siècle, apparaît comme une grande figure tragique, qui enferme en elle toute l'angoisse et l'antinomie de cette période tourmentée : la soif inextinguible de la vérité qui dément tout espoir, toute indignation et l'anarchie du siècle d'une part, et l'élan sans système vers de nouveaux idéaux nobles, de l'autre.

*Les f*acultés majeures[264] de Nietzsche, selon Taine, sont la sincérité implacable du caractère et l'égoïsme démesuré. Cette propriété fondamentale de Nietzsche l'oblige à toujours avancer, à se dépasser lui-même, à être anxieux en objectivant sa subjectivité, à considérer finalement que le but de l'humanité est de se dépasser elle-même, en créant, sans fin et sans interruption, de nouveaux types d'hommes parfaits.

Elevé dans une famille religieuse de prêtres, il a toujours gardé, malgré l'audace de ses idées postérieures, malgré sa haine contre le christianisme, une morale complètement chrétienne. Nietzsche a essayé de concilier les inconciliables, et ce n'est que, lorsque d'autres influences extérieures puissantes se furent imposées, qu'il se détacha complètement de la religion et commença à avancer, comme il dit, vers «la voie pleine de peine du chercheur, qui ne recherche plus le bonheur et la paix, mais la vérité, la vérité, contre tout sacrifice, même si cette vérité est terrible et répugnante ». Il restait une révélation à venir pour Nietzsche, ce fut la Grèce[265].

Ainsi les idoles[266], que jusqu'alors Nietzsche avait adorées, se mettent à trembler. Elles lui avaient enseigné le romantisme, elles l'avaient arrosé de pessimisme et de sensibilité, elles lui avaient inspiré la méfiance et la haine de la vie - et voilà maintenant, qu'il découvre une race libre, joyeuse, qui aime la vie et n'a pas peur de la mort, apollonienne pendant les moments de calme, dionysienne dans l'excitation, au saint enthousiasme, olympienne dans l'ensemble.

Après une telle révélation, Nietzsche, jetant le regard sur l'Europe d'alors, est possédé d'indignation et de rage subversive. Il attaque le romantisme[267] pessimiste et surtout Schopenhauer. Il condamne la compassion, l'abnégation, le sacrifice. Il n'admet plus la Volonté mondiale comme l' «être réel". Il n'admet plus que le but de l'humanité soit de

264 Ibid., p. 41, la phrase, facultés maîtresses, est écrite directement en français
265 Ibid., p. 43
266 Ibid., p. 44
267 Ibid., p. 45

produire des *hommes ingénieux*[268] – il ne reconnaît aucun but à personne. *Qu'est-ce que l'Art*[269] *et la poésie? Ce sont des créateurs sournois de chimères dangereuses !*

Il attaque[270] la moralité institutionnalisée pour les faibles et les décadents. La vérité et la tromperie sont également acceptables. Et Nietzsche conçoit Zarathoustra, qui après dix ans de réjouissance, de réflexion et de solitude dans le désert, descend vers les gens, en leur annonçant la religion du Surhomme. «L'homme est quelque chose qu'on doit surmonter. […] Qu'est-ce que le singe pour l'homme ? Un objet de rire, ou de honte et de souffrance. C'est la même chose pour l'homme et le Surhomme: un objet de rire ou de honte et de souffrance. Voici, je vous évangélise le Surhomme. Le Surhomme, voilà le but de la terre ».

Pour Nietzsche, *il*[271] *n'y a pas pire poison que le principe de l'égalité des êtres humains*. Dans la société, comme dans la nature, le vrai idéal n'est pas la démocratie, mais l'aristocratie, avec en plus, la monarchie et la tyrannie. Nietzsche en réfutant la théorie d'Aristote, selon laquelle «l'insociable pour la nature et non par chance est ou bien une bête ou un dieu », se prononce contre la société qui est un acte contre la nature restreignant et étouffant de plusieurs manières la libre et riche extériorisation de l'individu. C'est pourquoi les forts et les sains ont tendance à se diviser et si, par hasard, ils s'unissent en un seul corps, alors ils agissent ainsi pour satisfaire leur instinct de domination en attaquant les impuissants.

Selon Kazantzaki, « le philosophe[272] doit parcourir tout le nihilisme en rejetant toutes les valeurs jusque-là régnantes, pour en ériger d'autres, grâce auxquelles la vie et ce monde seront justifiés, deviendront précieux et chers. Il faut qu'avec ses laideurs comme avec ses beautés, le mal au même degré que le bien, la moralité autant que l'immoralité – il suffit que les antinomies rendent la vie plus intense et plus harmonieuse et élèvent l'homme à des degrés de plus en plus hauts. Le but sera : la tendance éternelle et permanente de l'homme vers la réalisation d'un être d'un nouveau type, supérieur et plus fort, qui devra lui-même être considéré comme une transition vers un autre type plus parfait, et cela perpétuellement, sans discontinuer – puisque la sublimité ne peut avoir de limite ni de fin. »

Le Crétois dans sa thèse[273] avait repris les « théories » de Nietzsche. À la fin de sa vie, il s'attarde surtout sur un « destin » tragique. Et il réduit son œuvre, sa pensée, à ce qu'elles ont laissé en lui de plus marquant : Nietzsche n'est plus que l'Antéchrist. » Au début, il a été pris d'épouvante à la lecture des premiers ouvrages prêtés par une inconnue : « Les dents et les ailes de Lucifer». Mais cette jungle pleine de fauves était jonchée d'orchidées au parfum entêtant. Il voyait dans « ses proclamations des blasphèmes impies » et pourtant « ce rebelle avait un charme secret ». Peu à peu, Kazantzaki réalisa que l'Antéchrist, comme le Christ, portait une couronne d'épines, que le Mal quelquefois pouvait collaborer avec le Bien en se

---

268 Souligné par moi

269 Souligné par moi

270 *Nouvelle Epoque*, Frédéric Nietzsche dans la philosophie du droit et de la cité, Nikos Kazantzaki, 4, n. 14 (été 1959) pp. 46, ma traduction du grec

271 Souligné par moi

272 Pantélis Prévélakis, *Le poète et le poème de l'Odyssée*, extrait de la conclusion de la thèse de Kazantzaki sur Nietzche

273 Colette Janiaud-Lust, *Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre*, Kazantzaki et Nietzsche, p. 113

mettant à son service : « Un soupçon terrible venait déchirer mon esprit : ce saint Blasphémateur me poussait-il moi aussi à blasphémer ? » Car plus il respirait le « souffle haletant » de l'adversaire, plus le combat devenait embrassement ; et la haine se métamorphosait en amour.

« Ce[274] qui m'épouvantait plus que tout, ô Grand Martyr, c'est ta vie tragique. Ta plus grande ennemie, ta plus grande amie – la seule qui te soit restée fidèle jusqu'à la mort – était la maladie. Elle ne te laissait jamais en repos, immobile, ne te permettait pas de dire : je suis bien ici, je ne vais pas plus loin ! Tu étais une flamme, tu brûlais, te consumais, laissais derrière toi des cendres, et t'en allais. »

Instant décisif[275], rencontre cruciale, et des chapitres majeurs dans l'autobiographie. Car ces lignes sont plus que des pensées accidentelles, ou des réflexions passagères. Elles seront le levain de son œuvre : *Ascèse*, théâtre, romans, *Odyssée*. C'est à ces méditations que se livrait l'étudiant envoyé à Paris avec pour mission « d'ouvrir l'œil ». Il l'ouvre sur les livres et les pensées de Nietzsche. L'ingénuité de l'enfant et son bonheur crédule étaient à jamais enfuis. Il savait désormais qu'il ne fallait attendre du ciel que silence et indifférence. Il approchait, tremblant encore, de l'abîme découvert à ses yeux par Nietzsche, tantôt défiant la destinée dans l'ardeur vive de sa jeunesse, tantôt se réfugiant dans une mélancolie sombre. Tandis que de la rue montaient des cris joyeux, la lumière veillait dans sa petite chambre. Et sa logeuse était inquiète, soupçonnant cette solitude et cet ordre « de cacher quelque chose ». Puis, croyant à la maladie, elle exprimait sa pitié avec les voisines, finissant par penser que son curieux pensionnaire appartenait à un ordre religieux inconnu en France. Kazantzaki s'est toujours étonné de l'étonnement des autres et il avait cette parole amère :

« Dans une société déréglée[276], immorale, turbulente, un homme rangé, calme, qui ne reçoit dans sa chambre ni homme ni femme, viole la règle du jeu ; il n'est pas, ne peut pas être toléré.
J'ai observé[277] ceci pendant toute mon existence ; parce que ma vie a toujours été très simple, elle a toujours paru dangereusement compliquée ; à tout ce que je pouvais faire ou dire on donnait un sens différent ; on s'efforçait de deviner ce qui se cachait derrière d'inavouable. »

C'est avec ces préoccupations[278] « éminemment juvéniles, éminemment séniles aussi » que se déroulent les années parisiennes de Kazantzaki. « Sans aucune aventure extérieure, calme et ardente ; sans amours d'étudiant, sans complots politiques ni intellectuels. » Avant de quitter Paris, Kazantzaki va saluer Notre-Dame dont la flèche orgueilleuse, semblable au cri de Nietzsche, monte à l'assaut « de la dangereuse solitude pour en faire descendre sur terre la grande Foudre, Dieu ». Il abandonne la France le cœur empli de questions, mais délivré aussi de la certitude. Car chaque certitude était mère de nouveaux doutes d'où sans tarder jaillissait une certitude nouvelle. Paris met à égalité Nietzsche et Bergson !

274 Nikos Kazantzaki, *Lettre au Gréco*, p. 316
275 Colette Janiaud-Lust, *Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre*, Kazantzaki et Nietzsche, p. 116
276 Nikos Kazantzaki, *Lettre au Gréco*, p. 334
277 Ibid., p. 401
278 Colette Janiaud-Lust, *Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre*, Kazantzaki et Nietzsche, p. 116

Chapitre 6 : Journal de voyage dans le temps, douce et amère patrie

Athènes 1926. Kazantzaki écrit à sa bien-aimée[279] : Athènes est calme et le pauvre peuple se réjouit parce que Pangalos (généraux, dictateurs qui ont sévi en Grèce) est renversé et que Kondylis a pris sa place. Les mêmes soldats qui servaient l'ancien régime servent le nouveau, farouches et inconscients. Cela lui répugne. Le peuple, tous les peuples, ne connaissent pas la racine du mal et se réjouissent du changement de maître, sans rien comprendre et sans dignité.

Durant ces années, Kazantzaki se plaint de la Grèce[280] qui ne lui a donné aucune joie. Les hommes lui ont paru ratatinés, laids, noyés dans la petite politique. Dans la rue, ils discutent éternellement sur Venizélos. Il écrit depuis Corfou, qui est d'ailleurs superbe - pour peu de temps encore. Les montagnes, la mer, les couleurs, tout est merveilleux, mais passif, amollissant et mortel pour une âme qui combat. Cela lui rappelle Naples et l'Andalousie. Eleni ne le sait peut-être pas, mais même Sainte-Thérése, la grande guerrière, lorsqu'elle s'est trouvée en Andalousie, a senti son âme se rétrécir et s'engourdir dans ce paysage trop doux, humide et chaud. Elle en est repartie.

Il a acheté des raisins noirs et blancs et de merveilleuses pommes ! Il est au bord de la mer, assis sur une bitte de fer et il mange paisiblement, lentement, comme un ascète qui mange tout en rendant grâce au Seigneur. Il pense à Ulysse ; de nombreuses images ont envahi son esprit. De nouveau, la voile triangulaire de son bateau noir s'est gonflée dans sa poitrine. Il écoute les bateliers blasphémer, il observe les filles rôder autour du bateau nouvellement arrivé, il sent les fruits pourris se décomposer dans l'eau salée et il voit, au large, la divine mer étinceler. Tout cela est sacré, tout a une âme immortelle et il doit la sauver. Si seulement il pouvait, dans ce vain et sale ruisseau de la nécessité quotidienne, produire un beau vers, une action courageuse, un élan passionné ! Perché sur Notre-Dame comme une mouette orientale ou une gargouille, son esprit voit le printemps arriver avec elle, Lénotschka, avec toute la volupté du travail inflexible et de l'amour de la nuit.

Dans une lettre adressée d'Athènes à Eleni[281] le 15 novembre 1926, il décrit ses projets pour aller en Russie :

… J'écris beaucoup, je ne dors presque pas, miné par une inquiétude spirituelle.

---

279 Le *Dissident*, lettre à Eleni, (Athènes) 24-25 août 1926, page156

280 Ibid., lettre à Eleni, Corfou, jeudi matin (21 octobre 1926), page 169

281 Ibid., lettre à Eleni, Athènes, 15 novembre 1926, page 171

J'ai écrit, dans une nouvelle revue qui vient de paraître, deux chapitres sur la Russie qui ont provoqué ici une révolution parmi les intellectuels. Un combat philosophique commence : les communistes m'appellent hérétique et mystique, quelques jeunes gens viennent dans ma cellule et avouent que pour la première fois leur cœur s'est dilaté.

Des matérialistes vont me répondre… et moi je suis heureux parce que je sens une grande force, une grande lucidité d'esprit, une force psychique et intellectuelle incroyable.

Je ne sais pas encore si je voyagerai. Je n'ai pas vu encore Kavafaki. Il m'a écrit quarante articles et ne les ai pas donnés, parce que la Grèce est actuellement un marais, on ne pense qu'aux élections et au gouvernement.

Si je ne pars pas en voyage, je tâcherai d'aller très bientôt à Paris. Il faut que plusieurs choses se fassent. Je dois trouver à Paris des communistes au sens large que je donne au mot communisme, et exprimer une conception nouvelle de l'Idée.

Je pense aller, dans trois ans, en Crète, pour me présenter comme député communiste. Ainsi trouverai-je l'occasion de parler aux pauvres et aux affamés, avec des paroles simples. C'est la façon moderne de proclamer notre religion…

En 1930, de retour[282] en Grèce, Nikos se réfugie auprès de sa mère. Un mois de vie végétative, de tendresse à peine manifestée, de paroles à peine proférées, parfumées au clou de girofle, au miel et à la cannelle ! Puis à nouveau le travail… Avant le départ de Prévélakis pour Paris, les deux amis signent le contrat définitif avec Dimitrakos, puis le couple part pour Égine, emportant dans ses bagages quarante mille fiches comportant chacune un mot français et ses équivalents en langue grecque démotiki et katharévoussa. Anghélakis leur offre l'hospitalité – une superbe vieille maison de campagne au milieu des oliviers et des pistachiers, des figuiers et des vignes. Sous le balcon, un vieux lentisque de Chios, dont la résine parfume leur pâtisserie. Un palmier et un magnifique pin remplacent le parasol. La mer scintille à travers le feuillage clair des oliviers. Avec les premières étoiles s'élève la voix des sentinelles de la prison, pour leur rappeler que des hommes en enferment d'autres dans des cages.

20 Août 1933, Égine. Kazantzaki écrit à Eleni : « L'atmosphère est horrible en Grèce. La mesquinerie, la misère, la malhonnêteté des gens qui gouvernent est indescriptible. Nulle part de lumière. Si je n'avais pas Dante, Ulysse et vous, j'aurais étouffé de dégoût et de colère. Mais maintenant rien ne me touche, mon pain est cuit ! Le pain des anges, pas l'autre ».

En 1934, il écrit trois livres pour l'enseignement primaire avec la collaboration d'Eleni ; un seul sera accepté par le Ministère de l'Éducation nationale. Il remanie son premier livre de voyages sur l'Espagne et l'enrichit de nouvelles pages. Il compose de nouveaux cantos. L'année suivante, il se consacre à la cinquième version de *l'Odyssée* et s'embarque à destination du Japon et de la Chine. Il rentre à Égine et y achète un terrain pour y construire son « cocon ». Le journal athénien *Acropolis* publie ses impressions de voyage en Extrême-Orient.

[282] Ibid., page 261, (1930)

En 1936, il écrit en français *Le Jardin des Rochers*, qui lui est commandé par un éditeur allemand. Il ébauche un nouveau roman intitulé *Mon père*, écrit en français également. Il compose une nouvelle série de cantos, il écrit une comédie sous le titre *Othello* revient, il traduit le premier Faust de Goethe. Il repart en Espagne, comme envoyé spécial du journal athénien *Kathimerini*, et visite aussi le Portugal. Il a un entretien avec Miguel d'Unamuno et passe quelques jours avec Franco. *Kathimerini* publie les pages de Kazantzaki sur la guerre civile espagnole.

L'année suivante, en 1937, il fait le tour du Péloponnèse et le journal *Kathimerini* publie ses impressions. De retour à Égine, il écrit la tragédie *Melissa*. Une traduction espagnole de *Toda-Raba* est publiée à Santiago du Chili par l'éditeur Ercilla.

En 1938 et pour toute l'année, Kazantzaki s'occupe de la dernière version de son Odyssée et à partir du mois d'octobre, il revient à Athènes pour assister à l'impression du livre qui paraît en fin d'année, dans une édition limitée à 325 exemplaires, dédiée à Miss Joe McLeod ; la même année, Kazantzaki publie à Athènes le livre : *En voyageant : Japon-Chine.*

En 1939, une maison de publication d'Amsterdam, publie une traduction hollandaise du *Jardin des Rochers*. Il part en Angleterre, invité par le British Council. Dans la maison de la fille de Shakespeare, il compose sa tragédie *Julien l'Apostat*, avec en toile de fond le bourdonnement des avions de guerre. Au mois de décembre, il rentre à Égine.

En 1940, Kazantzaki a cinquante-sept ans. Droit comme un phare sur son promontoire d'Égine, l'œil vif, les cheveux de plus en plus fins et soyeux, le corps et l'esprit agiles, prêt à toutes les témérités. Dégoûté de la politique des grands, il prévoit pour le monde un Moyen Âge qui durera deux cents ans, optimiste tragique, non pessimiste : « Nous savons que l'avenir ne dépend pas de nous ; agissons pourtant comme s'il en dépendait », promoteur, enfin, de « l'homme créateur de Dieu ».

Salut[283], homme, petit cocorico bipède !

Si tu ne chantes pas, le jour ne se lèvera pas !

S'écrie-t-il, sûr que le jour existe parce que la conscience de l'homme existe.

En 1940, Nikos, après avoir fini son livre en Angleterre, travaille sur le livre intitulé Mon père, qu'il écrit en langue française. Il brûle d'envie de retourner en Crète pour rafraîchir sa mémoire non, comme il l'explique, en ce qui concerne les personnes dont il se rappelle jusqu'au moindre détail, mais pour revoir les lieux et fouler le sol de ses ancêtres.

Une fois en Crète, avec la charmante Chania sous les yeux, il exprime son angoisse pour la nouvelle période de guerre. Chania[284] est sens dessus dessous à la nouvelle que les

283 *Lettre au Gréco*, p.509

Allemands ont occupé le Danemark. Tous disent d'une seule voix : « C'est bien fait pour eux, car ils (les Nordiques) se sont comportés comme des lâches en ne venant pas au secours de la Finlande ! » Le bon sens crétois lui donne une grande satisfaction. Il s'inquiète de voir Eleni partir pour Paris à un moment aussi critique. Il croit en effet qu'une nouvelle période de guerre est déjà commencée, intense et dangereuse…

Chania est charmante – ruelles étroites, boutiques turques, palmiers, plages, rochers, hommes intelligents, mosquées, oranges, de l'inquiétude et de l'intérêt pour les problèmes internationaux, bon sens aigu, ennui provincial de grosses femmes, des amanés et l'odeur insupportable de l'huile frite dans les tavernes… Il se plaint à Marika[285]que les pluies l'ont emprisonné à Kandanos, au moment même où il se préparait à monter vers Omalos et de là à Sfakia. Terrible orage toute la nuit … il fallait beaucoup de patience car seul Dieu savait quand le soleil reviendrait et quand les routes s'ouvriraient. A Panaghia Hryssoskalitissa, à l'extrême ouest de la Crète, il a passé des heures merveilleuses auprès du vieil higoumène Grégoire et des quatre nonnes dont l'une, fort belle, jeune, mélancolique, chantait avec passion le Kyrie ton Dynaméon.

Une longue marche, qu'il a faite seul, avec un lourd sac de montagne. Il s'était perdu et les bergers en descendant essoufflés des montagnes, l'interrogeaient avec anxiété sur la situation en Norvège. A ce moment-là, les pluies l'avaient immobilisé et il ne savait plus quand il reprendrait la route. Il aurait dû se trouver… à Amari où il devait rester quelques jours, avec l'espoir que Marika l'y rejoindrait et qu'ils se rendraient à Phaistos, chez son ami Harilaos, pour la fête de Pâques. La Crète l'émeut beaucoup, mais parce qu'il y est seul, il se sent souvent envahi par une amertume insupportable. Le rire est pour lui, semble-t-il, la seule soupape et s'il ne rit pas, il étouffe, et il a envie de mourir. Il n'a avec lui que Dante et les sonnets de Shakespeare. Pendant toute la journée il ne lit que cela, pour exorciser la tempête, mais son cœur est inconsolable. Il ne se contente pas de cette ombre de chair.

Il n'oubliera[286] jamais les neuf jours qu'il a passés avec Marika, au Monastère de Toplou. Tout était merveilleux, plein de joie, de douceur et de force. Avant qu'elle n'arrive, sa marche était rude, sans douceur, inhumaine ; mais au moment où ils se sont séparés à Lassithi, il était très ému, il s'est néanmoins maîtrisé et a essayé de rire pour contenir le débordement de son cœur. Toplou est un monastère célèbre, à l'extrémité orientale de la Crète, dans des montagnes sauvages. Il possède de merveilleuses icônes, et Kazantzaki s'attriste à la pensée qu'Eleni ne les verra peut-être jamais. Mais la vie est si imprévisiblement bonne… Qui sait ? Peut-être chemineraient-ils ensemble une fois encore, sur les sentiers des montagnes crétoises…

---

284 *Le Dissident*, lettre à Eleni, Chania, 9 avril 1940, page 423, 424

285 Ibid., lettre à Marika Papaïoannou, Kandanos Sélinou, 14 avril 1940, page 423

286 Ibid., lettre à Marika Papaïoannou, Monastère Toplou, samedi, p. 424

Kazantzaki prie Marika de lui dire si elle a reçu une lettre d'Eleni… Il est angoissé à l'idée de ne plus la revoir. Le ciel politique était lourd, pourrait-elle revenir ? Toute la Crète s'assombrissait quand il pensait à ce faible corps bien-aimé… Entretemps, des travaux annexes lui fournissaient un moyen de subsistance : un livre d'histoire pour les jeunes, une biographie de Chateaubriand, une autre de Jean Bernadotte, maréchal de France. En 1941, la Grèce est en guerre contre les envahisseurs de l'Axe. Kazantzaki remanie et achève sa tragédie *Bouddha*, les éditions Ercilla publient à Santiago du Chili une traduction espagnole du *Jardin des Rochers*.

L'année suivante, Kazantzaki se trouve isolé à Égine et la Grèce est sous occupation allemande et italienne. Pendant une courte visite à Athènes, où il est accueilli chez Prévélakis, il lui confie sa décision de renoncer pour quelque temps à sa tâche d'écrivain pour se lancer dans l'action. Pendant ce bref séjour, il rencontre Angélos Sikélianos qu'il n'a pas vu depuis vingt ans et ils partent tous les deux pour Égine. En attendant le moment propice à l'action, Kazantzaki traduit l'*Iliade* d'Homère. Le professeur Jean Kakridis et lui avaient convenu de collaborer pour traduire les deux poèmes homériques.

En 1943, Kazantzaki donne la forme définitive à tout ce qu'il a écrit jusqu'ici, en vue d'une édition de ses Œuvres Complètes. L'année suivante, en 1944, il réunit les documents pour la composition d'une nouvelle épopée sous le nom d'Akritas, le héros byzantin, en espérant ainsi embrasser toute la vie historique de son peuple. Il achève deux nouvelles tragédies, *Capodistria* et *Constantin Paléologue*. Vers la fin de l'année, le pays étant libéré, il vient s'installer à Athènes. Il assiste involontairement à la guerre civile dans la capitale.

En 1945, l'insurrection communiste réprimée, Kazantzaki croit de son devoir de prendre part au mouvement pour la pacification du pays. Avec l'appui d'un petit nombre d'intellectuels et de vétérans socialistes, il crée l' « Union Ouvrière Socialiste », dont il désire faire un organe d'unification des différents groupes progressistes du pays. Il présente sa candidature à l'Académie d'Athènes. Il échoue à deux voix près.

En Crète, en 1945, les Britanniques[287] et les Allemands sont toujours présents. Les premiers s'emparent de tout ce que les Allemands n'ont pas eu le temps d'emporter. Les seconds circulent encore avec leurs armes. Le gouvernement charge deux professeurs de l'université d'Athènes, Yannis Kakridis et Yannis Kalitsounakis, d'aller sur place, accompagnés de Nikos Kazantzaki et du photographe K. Koutoulakis, pour rédiger un rapport sur les souffrances de l'île plusieurs fois martyre. La voix de Kazantzaki arrive de Crète :

Encore à Chania[288] ! Leur voiture est en panne, ils luttent pour trouver des pneus ou pour que les Anglais leur donnent une autre voiture. Le jour précédent, ils ont emprunté la voiture de l'archevêque et ils ont fait une tournée dans quelques villages. La souffrance de la Crète est grande. Dans un village, ils ont été reçus uniquement par des femmes, toutes en noir, car les hommes avaient tous été fusillés par les Allemands. Des villages entiers brûlés, en ruine. Les

287 Ibid., p. 462

288 Ibid., lettre à Eleni, Chania, 11 juillet 1945, page 463

habitants n'avaient ni couverts, ni verres, ni vêtements, ni vin, et ils pleurent parce qu'ils n'ont rien à leur offrir. Le cœur se brise…

1945, toujours, le 19 juillet. Héraklion[289]est méconnaissable. Des ruines, des maisons délabrées, ou des morts… Kazantzaki évolue, amer, parmi ses souvenirs ; il n'éprouve pas la moindre joie. Très difficile d'écrire un livre sur la Crète, parce qu'il étouffe… Ce voyage est tragique, trop pénible… Un peu[290] plus loin, à l'emplacement d'un village, rien que des cendres aplanies par un bulldozer. Et une croix de bois :

« Ici fut Candanos, rasée pour l'exemple. »

Combien de Candanos-Oradour a connu la Crète ? Pourquoi les Britanniques les empêchaient-ils d'en faire le constat ? Car ils faisaient tout pour les en empêcher. Des voitures. Ils en avaient, mais ils s'en montraient très avares. Dans les grandes villes, les trois hommes furent saisis de colère et de dégoût devant l'arrogance avec laquelle Allemands et Britanniques échangeaient des politesses au nez de la population loqueteuse et endeuillée… L'enlèvement d'un général nazi de second plan - le général Kreipe - conçu et exécuté par deux agents anglais avec l'aide des maquisards crétois, ne servait en rien la lutte pour la libération. En revanche, il donna un prétexte aux nazis pour ravager les villages par où les ravisseurs étaient passés. Nikos Kazantzaki, accompagné d'un des partisans qui avait pris part à cet enlèvement, fait le tour des villages frappés par la fureur nazie. Dans son livre écrit à Cambridge, en 1946, il fait le récit de son voyage en Crète :

… Les ombres commençaient à s'allonger. Manolios, Cosmas et Noémie arrivèrent au premier village. Ils y pénétrèrent. Deux à trois maisons restaient encore debout. Des ruines, apparurent des femmes en loques, une jeune fille leur jeta un rameau de basilic : « Soyez les bienvenus ! » cria-t-elle.

- Voilà le premier village que nous avons traversé, dit Manolios. Nous sommes responsables de son sort, que Dieu nous pardonne ! Les Allemands arrivèrent quelques jours plus tard. Ils rassemblèrent les femmes et les enfermèrent dans l'église, puis les hommes sur la place du village. « Les maquisards ont-ils passé par ici avec le général ? – Oui. – Quelle direction ont-ils pris ? – Nous ne savons pas ! –Parlez, sinon nous vous tuerons tous ! -Nous ne savons pas. – Alors, ils choisirent quarante hommes, les plus vaillants du village, ils les emmenèrent dans le cimetière et les alignèrent contre le mur… Un petit bossu passait, misérable, rabougri et, s'adressant aux Allemands : « J'ai honte de v ivre, moi, le bossu, alors que de tels braves seront exécutés. Tuez-moi et faites grâce à l'un d'eux. » Les Allemands s'esclaffèrent et, attrapant le petit bossu, ils le mirent aussi contre le mur avec les quarante …

  …Ils étaient maintenant arrivés à la place du village : les cafés tout autour, l'église, l'école : des ruines. Les paysans se rassemblèrent : tous des vieillards ; quelques femmes arrivèrent aussi et se placèrent derrière les hommes. Un grand vieillard squelettique, l'ancien du village, enleva son bonnet, il avança.

289 Ibid., lettre à Eleni, Héraklion, 19 juillet 1945, page 463

290 Ibid., page 464

- Nous n'avons pas de verre pour vous offrir de l'eau si vous avez soif, nous n'avons pas de pain à vous offrir si vous avez faim… Nous n'avons rien, rien, rien !

- Nous n'avons même pas un homme pour bavarder avec lui, dit une vieille ; voilà, rien que des vieillards et des vieilles.

- Voilà les seuls hommes qui nous restent, dit une autre vieille en montrant quelques bébés que leurs mères allaitaient. Si eux meurent, le village disparaît.

Kazantzaki rentré à Athènes, reprend son activité politique comme président de l'« Union Ouvrière Socialiste » et participe au cabinet Sophoulis en tant que ministre d'état. Le 11 novembre 1946, Angélos Sikélianos sert de témoin au mariage religieux de Kazantzaki avec Eleni Samiou, sa fidèle compagne depuis 1926. Kazantzaki s'exprime en faveur d'une Internationale de l'esprit. Il[291] observe et se révolte contre sa propre impuissance autant que contre celle de ses amis socialistes dont il est le président honoraire. Décidément, il n'a rien d'un homme politique. Mais alors pourquoi ne s'érige-t-il pas en chef spirituel ? Parce qu'en lui-même il n'a pas trouvé le nouveau mythe qu'il a recherché toute sa vie. Il ne sait quoi proposer à ce peuple qu'il aime et qu'une classe corrompue et rapace va de nouveau exploiter sans vergogne. A-t-il le droit de révéler le résultat de son ascèse : « Celui qui saute dans le feu n'a que son cri comme abri[292] » ? Ou bien, ainsi qu'il le note dans ses carnets au sujet de Saint-François, devrait-il prôner un idéal toujours très au-dessus des possibilités de l'homme, afin d'éveiller la force mystique, la tension douloureuse et fertile de l'âme qui tend vers l'impossible ?

Se sentant inutile, il songe à démissionner. Un général anglais, par un coup de badine frappé sur la table, lui en fournira l'occasion plus tôt qu'il ne le pense : Le cabinet Sofoulis, au complet, siège pour voter une loi visant à réintégrer dans l'armée les officiers les plus capables, les vénizélistes, qui avaient été éloignés pendant la dictature de Metaxas et l'occupation étrangère. Les quarante ministres grecs sont d'accord à l'unanimité. Le général anglais ne l'est pas. Frappant la table du bout de sa badine, Scobie impose son veto. Kazantzaki, quelques jours plus tard, démissionne.

Il démissionne de sa charge de ministre et, fin avril, revenu à Égine, reprend le texte de *Constantin Paléologue*. Kazantzaki présente à l'Académie Suédoise une double candidature au prix Nobel de littérature : pour lui-même et pour Sikélianos. Invité par le British Council, il arrive à Londres avec l'intention de rendre visite aux plus éminentes personnalités des Lettres anglaises, de discuter avec elles des problèmes d'après-guerre de la culture et de réunir leurs opinions dans un livre. À la suite de cette activité, et au lendemain de la catastrophe d'Hiroshima, il lance dans la revue *Life and Letters* un appel aux intellectuels du monde entier pour la création d'une *Internationale de l'esprit*. Le 28 septembre, il se rend à Paris, invité par le gouvernement français, et après un bref séjour à l'Hôtel de Nice, il s'installe à Paris. Kazantzaki, qui était parti d'Égine pour un ou deux mois, se voit obligé par les circonstances

---

291 Ibid., page 475, 1946

292 René Char

de s'établir en France et de poursuivre à l'étranger sa carrière d'écrivain. Entretemps, ils ont publié à Athènes son roman, *La vie d'Alexis Zorba* et la tragédie *Capodistrias*.

La fin de la seconde guerre mondiale

1944. Quatre années de guerre ont recouvert Égine d'un épais tapis vert-de-gris. Pendant quatre ans, sous la botte nazie, la terre préparait le printemps. Et dans le ciel, un oiseau annonçait sa venue imminente. Les Grecs[293] n'avaient pas attendu les encouragements britanniques pour combattre dans les montagnes et organiser des attentats dans la plaine. Si l'on arrêta d'en parler à la BBC, ce n'était pas la faute des partisans. Citadins et villageois, hommes et femmes, mouraient le dos au mur, pendus à des arbres, emmurés vivants. Ce que faisaient les Bulgares, Allemands et Italiens, dans la Grèce occupée par leurs armées, il vaut mieux ne pas en parler. Les villages se réduisaient à des amas de cendres ; vieillards impotents, femmes, enfants étaient froidement assassinés. Des agents secrets britanniques décrivaient dans leurs mémoires la détresse du peuple et, en même temps, sa résolution inébranlable d'aider par tous les moyens à sa libération… Jusqu'au jour où ce même peuple eut à subir les bombes et le feu des mortiers anglais qui venaient le tuer dans sa capitale…

Quelques mois les séparaient de la Libération. Les boulangeries restaient encore fermées à Égine, mais si les enfants continuaient à circuler à l'aide de béquilles, le ventre ballonné, les jambes squelettiques, leurs frimousses n'étaient plus recouvertes de plaies. Gabriel Zelter avait déjà organisé pour eux une distribution de soupe et les deux commandants de l'île, civil et militaire, respectaient la vie humaine.

Les Allemands étaient sur le départ lorsque les Kazantzaki furent prévenus d'Athènes que les S.S. allaient inspecter leur île et que Nikos devait disparaître le plus vite possible. La déportation des juifs de Salonique avait commencé en mars 1943. Dans les cahiers 31-32 des *Archives de la Résistance nationale*, Isaac Arouch décrit comment vingt mille seulement des cent mille juifs de Grèce purent être sauvés, et cela grâce à l'*EAM* et au peuple grec en général, tandis que les bataillons de Sécurité, armés par les Allemands, participaient à leur extermination. Ces mêmes bataillons qui, plus tard, allaient sévir contre leurs propres frères. Nazis et miliciens grecs ravageaient le pays. H. Neubacher, nommé par Hitler responsable de l'action politique en Grèce, télégraphiait entre autres choses au Q.G. allemand :

« Il est plus commode de fusiller des femmes, des enfants et des vieillards sans défense, que de poursuivre avec un esprit de vengeance viril une bande armée, et de l'anéantir jusqu'à son dernier homme. » Ce qui n'empêcherait pas les troupes nazies d'enfermer des otages dans des cages pour leur faire précéder les convois… De placer des jeunes filles sur leurs camions pour que les maquisards hésitent à attaquer…

293 *Le Dissident*, p. 455

Roger Milliex[294], témoin oculaire, décrit les Athéniens comme les premiers résistants de l'Europe occupée. Eleni se demande qui sauver de l'oubli : Electre Apostolou… ? Léla Karayanni, la jeune étudiante qui, grimpée sur le char allemand qui allait l'écraser quelques minutes plus tard, tapait avec son talon sur la tête du conducteur nazi…? Les jeunes infirmières tuées à côté de leurs mutilés de guerre que le gouvernement « Quisling » avait jetés à la rue… ? Les trois garçons qui à eux seuls avaient tenu tête à plus de deux cents Allemands ? Combien de fois n'avaient-ils pas trempé leur mouchoir dans leur sang, « pour ne pas oublier ». Et pourtant, s'ils n'oubliaient pas, comment pourraient-ils vivre et reconstruire leur pays ?

Dès le début de l'occupation, six prélats de l'Église orthodoxe grecque s'étaient rangés résolument du côté des maquisards : les métropolites de la Chalcidique, d'Ilia, de Kozani, d'Attique, de Chios et de Samos. L'histoire se renouvelait. Quand le peuple grec avait lutté pour secouer le joug ottoman, certains prélats de l'Église orthodoxe bénissaient les armes du tyran, alors que d'autres se rangeaient du côté du peuple et acceptaient de mourir avec lui. Tout comme il y avait de bons et de mauvais politiques, et de bons et de mauvais « philhellènes ». Chris Woodhouse[295], ennemi juré de l'*EAM*, était ainsi obligé de reconnaître :

« … Ayant acquis le contrôle de presque tout le territoire à l'exception des principales voies de communication utilisées par les Allemands, l'EAM-ELAS a donné au pays des choses qu'il n'avait jamais connues auparavant. Les communications dans la montagne par sans-fil, courrier et téléphone… même des routes carrossables ont été construites par l'EAM-ELAS. Son réseau de communications incluant la radio s'étendait aussi loin que la Crète ou l'île de Samos où déjà les guérillas étaient à l'œuvre. Les avantages de la civilisation et de la culture s'infiltraient pour la première fois. Écoles, administrations locales, tribunaux et offices publics, que la guerre avait interrompus, sont remis en service. Des théâtres, des usines, des assemblées parlementaires fonctionnent pour la première fois. Une vie communautaire s'organise à la place de l'individualisme traditionnel du paysan grec… Un État organisé dans les montagnes grecques ! »

Mais selon Eleni, c'est justement ce progrès que déteste et calomnie l'extrême droite avec à sa tête W. Churchill. Ainsi, de l'EAM qui comptait parmi ses membres trente professeurs d'universités, six métropolites, plusieurs centaines de prêtres, deux membres de l'Académie, on avait voulu faire une organisation d'extrême gauche et des trotskistes[296] ! Le 14 octobre 1944, Athènes est libérée, mais pas encore Égine. Les Britanniques, déjà installés dans les îles voisines, prenaient leur temps. Chose curieuse, lorsqu'ils arrivèrent à Égine, ils s'attablèrent avec les rares collaborateurs qui, jusque-là, avaient servi les nazis ! Kazantzaki avait vu pire, en Crète. Eleni écrit depuis Égine ses souvenirs de 1944:

Les Allemands[297] avaient à peine quitté l'île que les gendarmes frappaient à notre porte :

---

294 *À l'école du peuple grec,* Paris, 1946

295 *La pomme de discorde*

296 Voir les télégrammes de W. Churchill à F. D. Roosevelt, dans les Mémoires de Churchill

297 *Le Dissident,* page 460

- Suivez-nous au poste ! – Pour quoi faire ? […]
- Les ordres sont des ordres. Vous êtes des communistes.
- Des communistes ? Comment, des communistes ?
- Ne joue pas avec nous, kyra Lenitsa. Vois-tu les feux là-bas, sur la crête de la montagne ? Ce sont des communistes. Partout où ils se trouvent, ils tuent les gendarmes. Hier encore ils ont tué mon frère. Alors j'ai juré de tuer moi aussi tous les communistes… - Et tu désires commencer par nous ?

  On nous laissa de longues heures enfermés au poste, jusqu'au moment où je commençai à donner de furieux coups de pieds dans la porte et à crier les pires insolences. J'en voulais à Nikos qui me regardait d'un œil étonné, presque compatissant…

En ces jours[298] difficiles, les dames de l'« aristocratie » distribuaient du pain. Marie, l'une des nièces de Segrédakis, connaissait une de ces dames, Mme Mélas. Elles allèrent donc, Marie et Eleni, faire la queue. Lorsque leur tour fut arrivé, Mme Mélas refusa à Kazantzaki le droit de manger. Nikos et Eleni furent également traînés au poste de police. Eleni y resta bouche cousue. Sur Égine, tout le monde les connaissait. Á Athènes, elle savait qu'on tuait les gens sans hésitation. Eleni raconte avoir assisté à une exécution sommaire, un milicien ayant exécuté un otage en criant qu'il s'agissait… d'un Bulgare ! En pleine rue, devant des mères de famille, des hommes et des enfants effrayés… Personne ne jeta sur la victime pour l'arracher à son bourreau. La seule chose qu'Eleni avait pu faire était se d'aller vomir à l'écart…

Par contre, dès 1938, l'Obra littéraire étant terminé et ayant ramené *L'Odyssée* de 42 000 à 33 333 vers, Nikos se réjouit, amusé de l'élasticité quasi miraculeuse de cette armée de mille pattes : 33 333… Depuis la publication de *L'Odyssée*, Téa Anémoyianni tenait tous les samedis des « Odyssiades ». Les amis se réunissaient, Yorgos Loulakakis lisait à haute voix des passages de l'épopée, Mihali Anastassiou ou Dimi Apostolopoulos, les frères Despotopoulos, les commentaient et on discutait. Pendant les pauses, Téa offrait des pâtes de figues et de raisin de Crète, agrémentées de sésame. Les Kazantzaki avaient quitté la rue des Philhellènes, pour se réfugier chez Yanni et Téa Anémoyannis. Pendant plus d'une année, des amis, jeunes et vieux, anciens et nouveaux, venaient pour rendre visite au poète. Parfois quelqu'un se levait et s'en allait en pleine séance. C'était en général quelque poète moderne, nullement médiocre. Nikos respectait l'opinion des disciples d'Eliot qui reprochaient à son épopée d'être « antimoderne ». Adorant les jeunes, il ne détestait pas les voir lui tenir tête. Un autre genre de réunions aurait bientôt lieu chez Téa : des réunions de réconciliation politique. Jeunes et vieux venaient discuter de l'avenir de la Grèce, qui s'annonçait très inquiétant. De ces réunions naîtrait, en mai 1945, *la Ligue socialiste ouvrière*, dont Nikos Kazantzaki serait le président. Avant son départ pour l'Angleterre, Kazantzaki retourne à Égine, et médite sur ce qu'il a vu et appris pendant son séjour à Athènes. Les hommes politiques sont bornés et cyniques, ils seront incapables de prendre la relève. C'est peut-être aux intellectuels du monde entier qu'incombera cette tâche.

298 Ibid., page 461

En Angleterre

Combien de fois par le passé Kazantzaki ne nous a-t-il pas décrit son émerveillement à passer du rêve à la réalité… De « tenir dans sa main », comme il disait, telle une grenade entrouverte, la Palestine, l'Egypte, le Sinaï, Jérusalem, Erevan, Moscou, Boukhara, le Caire ! Cette fois-ci, c'est Londres. C'est l'Angleterre qu'il va découvrir, au moment le plus critique de son existence. Kazantzaki, c'est Colette Janiaud-Lust qui l'affirme, sent le souffle de l'enfer lui brûler les narines, mais il se délecte en même temps du gazon anglais – la sensation la plus douce laissée par le sol britannique. Il caresse du regard, longuement, tel tableau qu'il aime et devant lequel il se trouve pour la première fois ; il rêve à l'Asie devant les miniatures arabes, hindoues et persanes du British Muséum. Il écrit à Eleni[299] le 2 août 1939 :

Il pleut sans arrêt. Temps monotone, gris, triste. Que viennent les grandes brumes afin que je puisse voir au moins quelque chose de nouveau.

Et depuis Birmingham, il nous étonne avec sa lettre adressée à la même personne[300] :

Mon aimée, cette ville est une des plus laides du monde, fumée, province, des foules sans joie, pauvreté et richesse immenses. Oxford, hier, belle province médiévale. Temps superbe, soleil, chaleur. Je me fatigue parce que je veux tout voir, me rassasier et partir, demain matin pour Chester, après-demain matin pour Liverpool, où j'espère me reposer chez Vlastos… Pour moi peu de profit moral ou intellectuel, mon cœur n'a pas bondi une seule fois. Mais je devais voir… J'espère que nous nous réjouirons en Ecosse.

Mais après « l'horrible Birmingham », il découvre enfin avec joie Chester, une petite ville superbe, médiévale, avec une belle cathédrale, de vieilles maisons, des arcades, des promenades sur les remparts. Il arrive le matin et avant le coucher du soleil, il écrit à son aimée : après l'horrible Birmingham, il est heureux à Chester. Pourtant, les femmes sont très laides, vieillies avant l'heure par la pauvreté. Aucun rire nulle part… Les visages sont tourmentés… Le voyage finira bientôt, plus vite qu'il ne le pensait.

Quand Eleni le rejoint en Angleterre, il écrit à Marika[301] pour lui décrire leur séjour en Angleterre et la maison dans laquelle ils vivent, une maison qui regorgeait d'objets rares : statues, tableaux, faïences, antiquités et superbes cheminées. Eleni, chaussée de splendides pantoufles, un petit ruban dans ses cheveux fraîchement lavés, était assise sur un fauteuil ancien et tricotait une jaquette en grosse laine anglaise, couleur de mûres. Dans l'énorme cheminée, le feu crépitait. Un tronc d'arbre brûlait, les flammes dansaient sur les murs, sur les tables précieuses et sur le front de Kazantzaki noirci non par la fumée, mais par le soleil éginète. Et Kazantzaki continue :

---

299 Ibid., lettre à Eleni, 2 août (1939), p. 403

300 Ibid., lettre à Eleni, Birmingham, 14 août 1939, p. 403

301 Ibid., lettre à Marika Papaïoannou, devenue Mme Hourmouziou, p. 417, 1939

J'écris une tragédie – quelle autre chose pourrais-je écrire à l'ombre de mon confrère Shakespeare ? J'écris donc une tragédie en vers, bien que le monde soit en feu… Je me regarde de loin, comme d'une autre étoile, penché mettre mon souffle avant qu'il ne s'éteigne.

Parfois Eleni, en lisant le Times (c'est sa passion), lève la tête et me dit : « Hitler… Staline… Halifax… - Qui ? Qui ? M'écrié-je avec étonnement. » Alors, elle comprend que je suis inhumain et elle ne répond pas. Ou bien elle dit les lèvres pincées : « Rien, rien ! » et elle se replonge dans le Times.

Voilà notre vie. Un miracle étrange, incroyable. Égine, bien sûr, étincelle au milieu de la mer. C'est le point immobile de l'Univers. Quand reverrai-je cette île ? Quand pourrai-je ouvrir les fenêtres de notre maison et sentir la mer bleuir ma pensée ? Dieu seul le sait. Tôt ou tard, tout est bien. Je ne sais plus que souhaiter. Tout me paraît merveilleux dans ce monde. Mais n'y a-t-il rien de laid ? Me dis-je avec étonnement. Rien ? Rien ? Je te remercie, mon Dieu, d'avoir fait mon cœur aussi inhumain.

Eleni raconte cette expérience anglaise, avec la campagne de velours vert, les pommes écarlates, les cygnes blancs et noirs, le parfum raffiné des roses, les trésors accumulés chez la fille de Shakespeare, Suzanne, autant de beautés rongées par l'action corrosive de la guerre. Ils étaient eux-aussi mobilisés, mais plus impuissants que jamais, sans ressources, étrangers parmi des étrangers. Comment était-il possible de s'enrôler dans quelque travail utile ? Avec la permission de Nikos, Eleni écrivit à Tantine qui se trouvait à New York. S'ils arrivaient à se maintenir à Londres pendant deux ou trois mois, ils trouveraient une solution au problème. Mais Tantine ne répondit pas. Hall's Croft fut réquisitionné par l'armée. Nikos et Eleni durent plier bagages.

Kazantzaki parle de l'indescriptible[302] misère de la froidure, de la boue, de la pluie, anglaises. Il pense à Égine : les grains de raisin qui ont déjà commencé à briller, les figues à grossir, la mer fraîche et translucide, à la différence de la Tamise. L'Europe ne lui plaît plus du tout, écrit-il. Paris sera mieux parce qu'il y sera en compagnie d'Eleni. Dans une lettre écrite le 25 juin 1939, Kazantzaki présente sa soirée du jour précédent, une soirée poétique, où trois harpies, aux immenses mâchoires « made in England », sortirent de leur léthargie et commencèrent à déclamer des vers avec grandiloquence pour retomber ensuite dans leur somnolence. Il n'y a rien de plus ridicule que la poésie médiocre…

Par contre, le 17 juillet 1939, Kazantzaki avoue à Stamos Diamantaras[303] son aspiration et sa parenté d'âme pour les richesses de l'Orient :

Il y a à peu près un mois que j'ai commencé cette lettre. Je la continue parce que je suis heureux de parler avec vous. Le voyage est bon, mais il doit passer comme une vision, comme des amours hâtives, comme une grande gorgée de vin. J'ai hâte de plonger à nouveau dans le silence, la source austère de l'œuvre. J'ai vu des choses merveilleuses, j'ai connu des hommes, j'ai vu de nouvelles pierres, j'ai ramassé un nouveau butin – il en sortira un En voyageant, puis quelques vers pour Akritas. Rien de plus. Je ne suis pas fait pour l'Europe… trop pauvre et maigre est le butin. J'aspire à l'orient, à me promener sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, à faire une

302 Ibid., lettre à Eleni, London, St. James Court, 20 juin 1946, page 483

303 Ibid., lettre à Stamos Diamantaras, 17 juillet (1939), page 417

ascension au Tibet, une excursion en Afrique centrale. Là dorment les grandes richesses. Là des milliers de vers m'attendent en régimes, comme des bananes. Il faut, il faut que j'y aille…

Chapitre 7 : Le vécu en France

Deuxième séjour français de Kazantzaki en compagnie d'Eleni

Eleni relate les difficultés rencontrées lors de leur premier séjour parisien. En effet, si Eleni semblait décidée à rester à Paris dont elle appréciait l'ambiance, Nikos paraissait plutôt hésitant. Pourtant, il pouvait saisir la nécessité de rester là-bas pour ses livres et les joies qui l'y attendaient. Dun autre côté, il semble que les portes auxquelles, eux-mêmes ou leurs amis avaient frappé étaient restées closes. De 1933 à 1939, Kazantzaki s'était rendu régulièrement à Égine, l'île qu'il avait choisie pour s'y établir durablement. Pendant cette période, Eleni avait maintenu le lien de Kazantzaki avec la France et la culture française. Elle partageait sa vie entre Paris, la plupart du temps, Athènes et Égine. Quant à Kazantzaki, malgré son éloignement de la France, il gardait un contact avec l'environnement français et montrait un vif intérêt pour tout ce qui se passait dans le domaine des lettres françaises.

Mon St Georges[304] bien-aimé,

Je suis allé aujourd'hui à Athènes m'entendre avec Kathimerini pour la tournée au Péloponnèse, que je dois faire en septembre en compagnie de vingt Français de l'association Budé. Je n'écris pas d'articles pour Kathimerini, mais un feuilleton et j'ai commencé une série d'articles sur Gide, Céline, la Russie, etc.

Il écrit dans une autre lettre à la même personne :

… J'arrive[305] à l'instant de l'excursion… elle a duré dix-sept jours, j'ai vu des paysages exquis et j'eus grand plaisir à voir les châteaux, surtout celui de Monemvassia. Les Françaises, deux sœurs – l'une type Itka, l'autre Elsa[306]. Nous sommes restés une semaine ensemble, puis je les ai laissées à Mistra.

Maintenant je ne sais qu'écrire. La Grèce est un sujet difficile et il ne m'est pas possible de m'exprimer comme je le veux.

Au printemps de 1930, ils prennent la décision de rester quelque temps à Paris[307], afin que Nikos puisse écrire la nouvelle série d'articles pour l'Encyclopédie d'Elefthéroudakis. Sur

304 Ibid., lettre à Eleni, Athènes, 17 août 1937, p. 380

305 Ibid., lettre à Eleni, Athènes, 20 septembre 1937, pp. 385, 386

306 Yvonne et Lucienne Métayer, par la suite Mme Métral et Mme Fleury, de fidèles amies du couple Kazantzaki

307 *Le Dissident*, p. 251

ces articles reposaient leurs plus grands espoirs de survie économique. Pour dépenser le moins possible, des amis avaient cherché et trouvé pour Nikos, dans le 15e arrondissement, une chambre confortable, située rue de Plélo, tandis que la cousine d'Eleni, Mary, lui offrait l'hospitalité. Des difficultés imprévisibles les attendaient néanmoins à Paris.

De Paris, Kazantzaki écrit à Prévélakis[308] le 19 avril 1930 :

Je me trouve depuis quelques jours à Paris où je ne ressens aucune joie… Et le pire : je suis obligé de rendre les articles que vous m'avez envoyé, car il est impossible de travailler ici. Aucune bibliothèque ne possède les ouvrages auxiliaires dont j'ai besoin : la Bibliothèque nationale n'a pas Meyer, Brockhaus, ni l'Encyclopédia Britannica ! Demain je me rendrai à l'ambassade d'Allemagne, peut-être y trouverai-je des dictionnaires. Du matin jusqu'au soir je fais le tour des bibliothèques, en vain. Je suis allé chez Larousse, j'ai supplié, je leur ai apporté des lettres de recommandation de notre ambassade, afin qu'ils m'autorisent à travailler avec les livres auxiliaires qu'ils possèdent. Impossible. Ils refusent par principe.

Paris le déprime. Dans une autre lettre adressée à Edwige[309]le même jour, il écrit :

… Je tourne mon regard vers tous les points de l'horizon et je ne sais où le fixer. Ah ! L'isola nostra ! La Crète, comme elle ressemble à un navire battu par tous les vents ! 1930 est là et nous sommes si éloignés et inaccessibles ! Quelquefois l'envie me prend de retourner en Crète et de m'étendre sur son rivage, d'écouter les vagues amères. Ou bien de m'en aller très loin, vers les îles – Marquises, Tahiti, Samoa… Il y a un démon marin en moi qui me déchire et me dévore, flux et reflux, et je ne veux pas l'écouter et je l'écoute et je sais son nom et je frissonne et je souris. Serait-ce la Mort, Notre-Dame en robe d'outre-mer ?

…Après[310] trois ans de liberté je dois travailler (travailler pour gagner sa vie). J'envie Doro (le frère d'Edwige, Doro Lévi, l'archéologue bien connu) qui se trouve dans ma patrie, Bagdad, je plains Anna, exilée à Athènes. Paris m'opprime et me déprime, mon âme s'y sent amoindrie, comme une bête fauve traquée…

En juin 1930, est votée[311] en Grèce une loi sur la traduction des classiques. Selon Eleni, Nikos, toujours optimiste, s'écrie : « Demandons qu'on nous confie la traduction de Platon !... Mais pourquoi nous limiterions-nous aux seules traductions ? Faisons aussi un dictionnaire français-grec. Traduisons dans les deux langues, la démotiki et la katharévoussa. Il n'existe aucun dictionnaire de ce genre. Il facilitera la tâche des traducteurs… » Et comme si cela ne suffisait pas, il continue : « Faisons aussi une « série bleue », traduisons des livres de bonne classe destinés au grand public ». Et encore : « traduisons une série de livres d'enfants, les meilleurs. Sans omettre ce grand diable de Jules Verne »…

Kazantzaki écrit aux éditeurs[312]. Son ami Prévélakis tâche de les persuader de vive voix. Deux contrats s'ensuivent. L'un d'Elefthéroudakis, pour la traduction de livres d'enfants. L'autre de Dimitrakos père, concernant la rédaction du fameux dictionnaire français-grec. Le

308 Ibid., lettre à Prévélakis, Paris, 13 rue de Plélo, 19 avril 1930, p. 252

309 Ibid., p. 252

310 Lettre écrite directement en français par Kazantzaki.

311 *Le Dissident*, p. 253

312 Ibid., p. 253

travail sera partagé entre Kazantzaki et Prévélakis. Chacun traduira approximativement quarante mille mots et reverra le travail de l'autre. Ces deux contrats avaient ramené le soleil. « Je m'en vais chercher une plage ; il est impossible que l'on ne trouve pas près de la mer l'équivalent de Gottesgab.

- Laissez-moi vous accompagner. Vous avez tant souffert ces derniers temps.
- Moi ?...souffert ? Où allez-vous prendre cela ? Vous ne vous rappelez que les choses désagréables, Lénotschka ! Tandis que moi je ne pense qu'aux joies que j'ai eues ».

Et de rire, et de serrer très fort l'épaule d'Eleni… Et de faire retentir rue de Plélo[313] les vocalises de sa propriétaire qui affirmait être professeur de chant et avoir de nombreux élèves que jamais, personne n'avait vus…. Seul Hector, le caniche, tenait la basse, lorsque Madame se mettait au piano. Pour être gentil, le premier jour, Nikos avait essayé de caresser Hector.

- Surtout pas ! s'écria la brave dame. Non, non, ne vous approchez pas, je vous en prie…il est jaloux, mon Hector, un vrai Othello !...Tenez ! Il est jaloux même de mon défunt époux ! Chaque fois que j'orne sa photo de fleurs, Hector se met à pleurer…Et savez-vous comment je m'appelle ? je vous le donne en dix…je vous le donne en mille ! Madame Rossignol ! La meilleure cantatrice du quinzième !

Et voilà que résonne une bonne nouvelle, un cri de bonheur! La Provence[314] est très belle, tout à fait la Grèce ; cyprès, pins, vignes, anémones. Sanary rappelle Égine ! Des barques, des voiliers, on y fait frire des poissons :

Je viens[315] de trouver une superbe villa[316] avec un jardin…Bien sûr ce n'est pas l'idéal, elle n'est pas au bord de la mer, une telle chose n'existe plus… J'ai hâte de vous voir et de vous toucher. Plaise à notre Dieu, le Grand Oriental, que nous passions comme il nous plaît ces quatre mois d'été ; rester seuls, en travaillant, en causant, en nous taisant ensemble. La vie est bonne parce que nous sommes bons et que nous nous aimons.

…Venez le plus vite possible. Notre villa est superbe, tranquille. Dans le jardin des roses à profusion, deux pêchers chargés de fruits, des citronniers, des orangers, etc., tout à nous…

Sur le point de quitter Paris afin de rejoindre Nikos, Eleni apprend une merveilleuse nouvelle : Jean Cassou a aimé *Toda-Raba* ! Ce très bon écrivain, qui est aussi un homme généreux, veut aider un confrère inconnu et lui propose de le faire éditer chez *Fourcade*.

Installé[317] près de ses tomates, torse nu au soleil, Nikos s'était déjà attaqué aux livres d'enfants. Hâlé, rajeuni, la mine resplendissante…Mais la grande tentation de Nice fut son marché. Nikos qui n'aimait pas interrompre le travail dans la matinée, cherchait maintenant tous les prétextes pour aller flâner parmi les éventaires de fruits et légumes. Riches, nous aurions été ensevelis sous des monceaux de fruits. Ne l'étant pas, il rentrait chargé du

313 Ibid., p. 254

314 Ibid., lettre à Eleni, Sanary, 11 juin (1930), page 254

315 Ibid., 16 juin (1930), lettre à Eleni, page 256

316 Villa des Pervenches, Nice

317 *Le Dissident*, page 257

melon[318] *le plus parfumé de sa vie, de la pastèque la plus craquante, de figues à la goutte de miel.* La main dans la main nous allions chercher le poisson. Nous étions dans la période des harengs frais, que nous aimions faire mariner dans du vin blanc. Oui, toutes les richesses, puisque nous avions aussi une cave !

Pendant les quatre mois d'été 1930, Nikos traduit ou adapte vingt livres pour enfants, choisis avec amour dans la littérature internationale : *Le Petit Chose* de Daudet, *La Case de l'oncle Tom* de Beecher Stowe, *Kari l'éléphant* de Mukedjii, *L'abeille* de Bonsels, *Oliver Twist* de Dickens, *Les voyages de Gulliver* de Swift, etc. Dans la mesure du possible, il traduit, du français au grec, c'est-à-dire à partir de la version originale. Il établit aussi un plan détaillé de son nouveau roman, *Un jour de pluie* : la vision de toute une vie condensée en un seul jour… Située entre deux rêves – la visite au Gréco et l'apparition de *Bouddha*.

Vers la fin de septembre 1930, Prévélakis annonce son arrivée à Paris, pour compléter ses études. Le couple va s'installer quelque part dans la banlieue parisienne pour que les deux hommes puissent travailler ensemble. En attendant[319] les événements qui vont décider de leur avenir, Eleni va interviewer à Paris quelques personnalités du monde littéraire, notamment la comtesse de Noailles, Georges Duhamel, André Maurois, etc. À Nice, Nikos cherche à résoudre divers problèmes, dont dépendent l'arrivée de P. Prévélakis à Paris et leur collaboration à une série de travaux d'envergure. Mais encore une fois l'argent vient à manquer et Nikos est obligé de rentrer en Grèce.

De Nice, il écrit à Eleni qu'il a lu dans le *Temps* un article sur l'Institut. Valéry est parti à Genève présenter un rapport sur la coopération intellectuelle. Kazantzaki veut se procurer le texte. Elle va tâcher d'obtenir un bon prix pour une miniature byzantine gravée sur ivoire qu'ils espèrent vendre. Avec cet argent, ils feront une chambre dans leur maison. Ils en feront une autre avec Elefthéroudakis et une autre avec le dictionnaire. Qu'ils rêvent de aient d'avoir enfin eux aussi un home ! C'est nécessaire d'être quelque part chez soi… Ils construiront une maison tantôt à Salzbourg, à Nikolassee, près de Berlin ou encore à Meudon ou à Fontenay-aux-Roses. Pour l'instant, selon Nikos, leur maison « volante » est faite de brouillard, de volonté et d'une épée !

Le dernier soir à Nice, avant de prendre congé de la villa des Pervenches, il s'adresse à nouveau à Eleni, en l'appelant May[320] May gwan, pour lui annoncer combien en cet instant elle est avec lui et combien leur vie a été amicale, profonde et heureuse. Sans elle, toute cette beauté, soleil, mer et solitude, serait pénible et sa vie deviendrait vraiment inhumaine. C'est elle qui lui donne sa douceur.

---

318 Souligné par moi

319 *Le Dissident,* p. 258, (1930)

320 Ibid., lettre à Eleni, Nice, mercredi soir (1930) page 260. May May gwan, l'héroïne du roman, Une poursuite au pays du silence de White que Nikos était en train de traduire en grec.

C'est qu'Il y avait en lui du misanthrope, des forces terribles, ténébreuses. Il les tenait à peine en équilibre. Aucune illusion ne le trompait. Lorsqu'il créait un bon vers, quelqu'un au fond de lui persiflait, se moquait de lui en lui rappelant d'où il venait, où il allait et l'absence de salut. Mais lorsqu'il levait les yeux – combien de fois cela ne lui était-il arrivé là à la villa des Pervenches ! – et qu'il voyait Eleni écrire à la machine, ou bien vaquer aux besognes humbles, humaines, du ménage, laver une assiette, servir le thé – alors seulement il se consolait. L'instant éphémère prenait soudain la tension et l'étendue de l'éternité. Il se disait : peut-être pour cet instant si simple et si humain, valait-il la peine de naître et peu importait de mourir !

Dans une autre lettre de Marseille[321] de la même année, il lui écrit que les poèmes d'Anna de Noailles sont très beaux mais qu'il ne sait pas comment les traduire, il essaiera quand même. Des difficultés économiques obligent Kazantzaki à rentrer pour quelque temps en Crète et par la suite à s'installer à Égine. Mais en 1931, le train part de nouveau pour Paris ! Les rumeurs de l'Exposition coloniale arrivent jusqu'à Égine. Il y a, à Paris, réunies au bois de Vincennes, toutes les splendeurs qui naissent sous le soleil noir ou jaune, dans le sable, la forêt, sous le simoun ou les pluies tropicales. Mais il y a aussi Turraherhöhe, une haute montagne dont Bilili, de passage à Athènes, leur chante les merveilles. Il n'en fallait pas davantage à Nikos pour lever l'ancre et prendre le large !

À Paris, Prévélakis[322] nous accompagne autant qu'il le peut dans le parc de Vincennes. Du matin au soir nous butinons le miel. Il fait chaud, très chaud même. Les divers bois exotiques, les bambous, les papyrus, les nénuphars dans les étangs et les corps humains exhalent le parfum du Sud. Nuit et jour résonnent les tambours, les tam-tams, les flûtes aigres. À chaque tournant un masque, un lion, un monstre mi-bestial, mi-humain, une colonne rouge ou noire, une case ou un temple… Des années plus tard et seule, j'ai pu contempler Angkor Vat, le vrai, fleur non cueillie et posée dans un vase. Mais dans cette Exposition coloniale la France nous offrait tout de même la vision d'un rêve.

Nikos, désireux d'épargner à Eleni des fatigues inutiles, part seul pour l'Autriche, en quête d'une retraite dans les montagnes. Dans une lettre envoyée à Prévélakis[323], depuis Gottesgab, il mentionne d'abord leurs soirées de Paris, qu'il n'oubliera jamais et dont il garde un souvenir d'une douceur indicible. Il s'excuse, parce que dans ses lettres et ses paroles, il paraît réservé. Il veut, mais ne peut briser la coque dure qui enserre son cœur. De cette façon, il s'est composé un masque qui a déjà trompé presque tous ceux qui l'ont connu. Et il laissera une impression absolument différente de son vrai visage, sévère et tendre, implacable et désespéré.

Le 1er juin 1932, Kazantzaki, avec l'énorme manuscrit[324] de *L'Odyssée* sous le bras, mille neuf cent quatre-vingt-quatre pages et quarante-deux mille vers calligraphiés de sa propre main, qu'il se propose d'offrir à Prévélakis, arrive à son tour, après Eleni, à Paris. La cousine

321 Ibid., lettre à Eleni, 17 octobre 1930, p. 261

322 Ibid., p. 263

323 Ibid., p. 265

324 Ibid., p. 273

d'Eleni, Mary, leur offre l'hospitalité à Boulogne-sur-Seine. Prévélakis vient de s'installer à proximité. Il propose d'entreprendre l'adaptation de *Calandria* du cardinal Bibiena et de *Mandragore* de Machiavel. Sitôt dit, sitôt fait. Les finances du couple périclitent. Eleni vend en cachette les menus objets en or qu'ils avaient. Pendant qu'Eleni s'occupe du ménage, Nikos, son minuscule *Dante* à la main, se promène dans Boulogne. Il se trompe de chemin, se perd, entre au cimetière, rentre à la maison mort de fatigue. Se trompe-t-il, ou bien une tombe fraîchement ouverte, en fait celle de sa mère, en Crète, l'attire-t-elle à son insu ? Quand il ne travaille pas, il lit Valéry, Mallarmé, sa petite anthologie personnelle. De cette époque date une traduction inédite en démotiki d'un court poème de Moréas.

Alors que, devant ses manuscrits, Kazantzaki gardait une patience d'éléphant[325], il était pris de fébrilité dans les grandes villes. Quatre mois de vie à Paris l'avaient épuisé, malgré les efforts constants de Prévélakis, de l'exquise Mady et de sa mère, de quelques autres rares amis de Prévélakis ou d'Eleni. Cervantès et le Gréco incitent alors Kazantzaki à rompre les amarres. À la fin septembre, prenant congé de son ami, le cœur gros, il part pour l'Espagne. Après la mort de son père, la même année, il désire rentrer en Crète. Eleni souhaite partir en Angleterre, pour un poste qui suit un stage d'anglais de quelques mois. En 1933, il lui écrit de Madrid :

Pour le moment[326] nous ne pouvons pas vivre à Paris. Qui sait ? Plus tard. Car, de toute façon, nous devons finalement y aboutir…

Ou depuis la Grèce,

Égine 5 octobre, 1937

… Vos lettres[327] qui m'appellent à Paris me troublent de diverses manières et j'ai décidé d'envoyer un messager à Kathimerini pour demander s'il accepterait… Personnellement je ne tiens pas aller à Paris, quoique je sache que j'aurai là-bas maintes joies et que c'est nécessaire pour les livres…

Pourtant, Eleni réussit à mobiliser son Eginète solitaire pour un voyage à Paris, afin de voir le célèbre tableau de Picasso *Guernica* :

Guernica[328] de Picasso, exposé au pavillon espagnol de Paris, ne me laissait plus dormir. Il me semblait voir là, concentré sur une toile, tout ce que j'aimais dans l'œuvre de Nikos. Comment m'y prendre pour que mon Solitaire d'Égine puisse la voir aussi ?

De retour en Grèce, je m'employai à trouver l'argent nécessaire pour que Nikos puisse partir pour Paris. Mes efforts, pour une fois, furent couronnés de succès.

325 Ibid., p. 274
326 Ibid., lettre à Eleni, 5 janvier 1933, p. 291
327 Ibid., lettre à Eleni, p. 386
328 Ibid., p. 387

En attendant le bateau qui allait l'emmener en cette nuit d'octobre, frangée de la lumière du jour, nous prenions congé, lentement, doucement, partageant en silence le fruit des joies futures. Trois petits coups résonnèrent, soudain, sur la porte vitrée de notre studio.

-Hola, Westpfahl ! S'écria Nikos qui dans la nuit voyait comme un lynx.

- Écoutez la grande nouvelle ! Nikos s'en va voir *Guernica* !

- *Guernica*… soupira le peintre…*Guernica*… J'aurais voulu revoir du Picasso… Surtout maintenant que je suis parvenu à un tournant…

- Vendez quelque toile et hop ! Dis-je pleine d'optimisme. Nous en étions à discuter des possibilités de vente lorsque Nikos intervint :

- Connaissez-vous Picasso personnellement ?

- Presque… Je connais parfaitement son œuvre… Quel stimulant pour moi !

- Avez-vous vraiment envie de voir *Guernica* ? Demanda Nikos déjà ému par ce qu'il allait vivre.

- Comment donc ! S'exclama Westpfahl.

- Et bien ! Rien de plus facile ! Vous irez à Paris !

Et de sortir de sa poche son billet acquis au prix de tant de peines. Et les quelques devises étrangères nécessaires au voyage.

Troisième séjour français de Kazantzaki avec Eleni

Eleni, arrivée[329] à Paris après un séjour de quelques mois en Angleterre, seule d'abord, puis avec Nikos, se jette à genoux pour embrasser le sol. Dieu a créé Londres, cette vieille fille britannique, pense-t-elle, pour mieux nous faire apprécier cette adorable coquette qui sait sourire même sous le déluge. En France aussi, le black-out était appliqué, mais à la mesure de l'homme. Les policiers ne se précipitaient pas pour éteindre votre briquet avant que vous ayez eu le temps d'allumer une gauloise. Les Parisiens, en dépit des incroyables mensonges que leur débitaient presse et radio, étaient conscients du danger, mais leur ville gardait encore ses grâces de salon à la mode.

Eleni décida[330]de rester à tout prix à Paris, de faire n'importe quoi, de ne pas demeurer spectatrice. Après maintes démarches, tout ce qu'elle obtint fut une proposition pour se rendre en Allemagne espionner les nazis, ainsi que les moqueries grossières du chef de la R.T.F. d'alors, un général de triste mémoire. À partir du 1er mai 1947, Kazantzaki est nommé conseiller littéraire auprès de *l'Unesco.* Il traduit lui-même en français son *Julien l'Apostat*.

---

329 *Le Dissident*, p. 418

330 Ibid., p. 418

À Paris, les *éditions du Chêne* publient *Alexis Zorba ou Le rivage de Crète*, dans la traduction d'Yvonne Gauthier.

En 1948, Kazantzaki remplit ses devoirs auprès de *l'Unesco* tout en traduisant en français ses propres ouvrages : *Melissa, Ulysse, Prométhée*. Constatant l'incompatibilité du métier d'écrivain avec celui de fonctionnaire, il ne tarde pas à donner sa démission le 25 mars, après onze mois de service. Il doit pourtant, avant de faire ses adieux à *l'Unesco*, lire au congrès international de littérature son exposé sur la littérature grecque. *L'Unesco* offre un banquet en son honneur.

Après un discours, le 30 mars, devant le *Congrès International de Littérature* à Paris sur la littérature néo-grecque, Ulysse reprend le large pour s'établir à Antibes, à la Villa Rosa. Il écrit la tragédie *Sodome et Gomorrhe* commencée à Paris, achève *Le Christ Recrucifié*. Entre le 13 et le 20 septembre, il reçoit son camarade Pantélis Prévélakis puis son traducteur suédois Börje Knös et l'helléniste italien Bruno Lavagnini.

Après sa démission de *l'Unesco*, Kazantzaki projette d'aller en Amérique afin de coopérer avec la traductrice de *L'Odyssée,* Réa Dalvin, mais le gouvernement grec refuse le renouvellement de son passeport, craignant que l'écrivain y organise des conférences politiques. Puisqu'[331]*i*ls ne peuvent ni partir pour l'Amérique ni revenir en Grèce, Eleni s'efforce de persuader Nikos de rester à Paris. Mais il est fatigué des grandes villes. La séduisante description que Thrasso Castanakis lui fait d'Antibes, l'antique Antipolis grecque, de sa mer, de ses pinèdes, de ses remparts, de l'arrière-pays, des Alpes-Maritimes qui rappellent à chaque instant la Grèce, emballe Nikos qui désire partir sur-le-champ.

Le 3 juin 1948, Kazantzaki[332] fait un vœu depuis Antibes :

« Qu'elle nous porte bonheur, la Maison Rose. Comment j'ai trouvé cette villa ? Un vrai miracle. Á nouveau les femmes m'ont aidé ». Prévélakis[333] leur rend visite et leur joie est grande. Nikos n'est pas encore entré dans le stade du renoncement total à la Grèce. Il se sent en exil, il exulte à la pensée de revoir son ami et compatriote. Le nouveau livre que Prévélakis leur lit est remarquable. Prévélakis est à peine parti qu'arrivent chez eux Pierre et Yvonne Métal. Puis Börje Knös et Bruno Lavanini, helléniste originaire de Sicile. Le Nord et le Sud, deux cœurs épris de Grèce, travaillant avec la même ardeur à faire connaître la littérature grecque dans leurs pays respectifs. Börje Knös fera un pas de plus : il élèvera la voix pour dénoncer les sévices infligés au peuple grec en ces années noires entre toutes. Et Nikos de le remercier avec chaleur…

331 Ibid., page 508, (1948)

332 Ibid., lettre à Eleni, Antibes

333 Ibid., page 511

Écoles et universités ayant rouvert leurs portes, les estivants quittent la Côte pour se promener pendant des heures le long du rivage désert, dans le bois de la Garoupe ou sur les hauteurs, au-dessus d'Antibes et de Cannes, dans les Alpes maritimes qui leur rappellent le sol léger de l'Attique. Tout va bien, « l'aube », que Nikos appelait depuis tant d'années, arrive enfin ; les[334] *portes s'ouvrent toutes seules, même celles qui auraient dû rester à jamais fermées*. Quelques jours avant Noël, un jeune agent immobilier leur propose une superbe villa, située dans un vaste parc, avec un belvédère idéal pour s'isoler et travailler : la villa Manolita !

Il leur propose un bail de trois ans, persuadé de leur faire plaisir. « Que Dieu nous en préserve ! » s'écrie Nikos, effrayé. « Encore trois ans loin de la Grèce ! Cela veut dire… » Eleni assure qu'elle a eu beaucoup de mal à lui faire signer le bail de trois ans… Tout va donc pour le mieux mais, comme toujours, à la fin d'un jour radieux, éclate l'orage. Le visage de Nikos se met soudain à enfler. C'est la veille de Noël. Les médecins pensent à quelque zona bizarre, puisque non douloureux, mais ce n'est pas cela, car six mois plus tard, nouvelle alerte, c'est un mal inconnu, une allergie chronique.

Eleni écrit dans son livre[335] :

Nous habitons maintenant la villa Manolita, dans le parc Saramartel. Le printemps est soyeux, chaque semaine nous partons de bonne heure parcourir les villages fortifiés des Alpes Maritimes. *Pins, serpolets, cistes, forêts de mimosas en fleur, l'air embaume, les abeilles et les bourdons vrombissent, la mer scintille à nos pieds. Antibes*[336] *devient notre « Antipolis », la Grèce est venue à nous puisque nous ne pouvions pas aller à elle.*

Nikos travaille merveilleusement bien. A chaque ami grec qui vient lui rendre visite, il demande des détails sur la guerre fratricide qui ravage la Grèce. Il prend des notes, finit le premier brouillon de son roman *Les frères ennemis*, avec comme sous-titre : *« Il prétendait être libre. Tuez-le ! »*

D'Antibes, il écrit à Börje Knös[337] le 16 octobre 1949 :

« Me voici de retour au paradis d'Antibes, temps printanier, du soleil, de la douceur de Dieu. Quelques arbres, les mimosas, se sont trompés et fleurissent. Je ne peux pas m'enfermer dans mon bureau, je reste tout le jour à moitié nu au soleil et j'écris. Les anciens Romains avaient raison – le soleil est le certus deus… »

L'automne, de nouveau, est venu lentement, somptueusement, les dernières figues blanches rappelant à Nikos et Eleni, le goût de celles du mois d'août, violettes à l'extérieur, couleur de miel à l'intérieur, sucrées, rafraîchissantes. Nikos est radieux. Il grimpe tous les matins sur les figuiers, apporte à Eleni des soupières pleines de ce fruit bien-aimé. Sans le destin

334 Souligné par moi

335 *Le Dissident*, page 513

336 Souligné par moi

337 *Le Dissident*, lettre à Börje Knös, Antibes, 16 octobre 1949, page 517

tragique de la Grèce, ils seraient heureux dans ce nouveau paradis, Nikos que, par méprise appelait Égine. D'Antibes toujours, il écrit à Börje Knös le 17 décembre 1949 :

« Je reste[338] donc ici, exilé dans ce paradis[339] d'Antibes, et je travaille, autant que je le puis, la langue et l'esprit néo-grecs. Depuis quarante ans, je ne fais que cela, sans autre récompense que les persécutions des officiels grecs. Mais je suis fait de bonne terre, made in Crêta, et je résiste. J'espère lutter ainsi jusqu'à la mort. »

L'année 1950 n'apporte aucun changement à la situation politique de la Grèce. Ni à la vie privée du couple. Comme à Égine, les amandiers fleurissent au début de l'an ; le 18 février, ils fêtent l'anniversaire de Nikos par une longue excursion dans les Alpes Maritimes, sous les mimosas en fleurs. Ils parlent beaucoup de Prévélakis qui, lui aussi, est né un 18 février. Tout en marchant, Nikos fait le bilan de sa vie. Pour la première fois, Eleni constate qu'elle ne l'entend pas regretter son incapacité à se mettre à la tête d'un grand mouvement de réformes politiques. Il est en pleine forme. Pour l'arracher à sa table de travail, elle le convie à la cueillette des olives. Á trois, avec leur jardinier octogénaire, ils en cueillent quelque sept cents kilos.

« Tsanck me traite comme un vieil ami, je n'ai jamais vu vieillard plus vivant et plus intéressant. Il dit que je n'ai pas de leucémie, mais tout simplement du lymphotome. Nous avons eu une conversation captivante entre-temps sur Pascal, Valéry, Claudel, Bergson… Cela l'a impressionné que je les connaisse. Grâce à quoi il se comporte en vieil ami. Que Stérianos (médecin grec qui exerçait à Paris) qui nous a servi d'intermédiaire soit béni ! La ferveur et l'enthousiasme de Mlle Bataille sont étonnants. Elle dit que les hommes prennent peur parce que j'écris trop puissamment. Qu'elle vienne à Antibes ! Cette femme sera pour nous une alliée précieuse. »

Il serait bien de jeter un coup d'œil sur les écrits du 6e bulletin de Kazantzaki, un vendredi à minuit, afin de constater combien il apprécie quelques amis français :

« … J'ai dîné avec Nicolas… Il m'a offert deux merveilleuses grandes assiettes mauresques… Mlle Bataille, très chaleureuse, dévouée… Je crois que quelque chose se fera… Très emballée par Thésée. Lia m'a téléphoné, je la verrai demain… Mais tout cela s'est assombri par le souci de votre santé. Je ne pense qu'à vous seule et j'ai hâte de rentrer. Les Métral sont des anges ; de vrais amis, ils font tout ce qu'ils peuvent pour m'être utiles. Je me fatigue beaucoup. Le métro me détruit. »

En ce qui concerne leur maison à Égine, Eleni nous précise les conditions dans lesquelles ils l'avaient abandonnée: « Nous[340] avions quitté le rocher d'Égine avec une paire de souliers et

---

338 Ibid., lettre à Börje Knös, Antibes, 17 décembre 1949, page 518

339 Souligné par moi

340 *Le Dissident*, page 562

une chemise de rechange. Il était écrit que nous n'allions plus le revoir. Et que pas mal de choses que nous aimions allaient disparaître à jamais. A Antibes Nikos était épouvanté à l'idée qu'il lui faudrait signer un bail de trois ans. Nous y avons vécu neuf ans, dont cinq, les meilleurs, à la Manolita ».

Mais voilà que sonne l'heure des adieux. Leur vieux jardinier, Camous, perclus de rhumatismes, bougonne dans sa moustache gauloise :

- Ainsi, vous nous quittez… Nous n'allons plus nous revoir…
- Nous viendrons souvent vous rendre visite, grand-père ! lui promet Nikos.
- Nous viendrons vous aider à manger les nèfles ! ajouta Eleni avec un engouement feint.

Camous les quitta le premier. Dans sa veste, on trouva un minuscule papier chiffonné, griffonné au crayon : « Chère madame Hélène Kazantzaki, je m'en vais au paradis. Là-bas, je pardonnerai le mal que m'ont fait mes ennemis. J'espère que nous nous rencontrerons à nouveau au Paradis. »

Nikos et Eleni quittent une colline verdoyante, un grand jardin, une vaste villa pour pénétrer dans une minuscule maison de pêcheurs, en sous-sol d'un côté et de l'autre haut perchée sur un rocher dominant une vieille place de village. De leur balcon ombragé d'une treille ils plongent directement dans le monde d'Utrillo. Avec, en toile de fond, la mer imprenable.

Et le soir du déménagement pour leur « cocon » arrive :

« Le premier soir, lorsque nous tirâmes les rideaux et que nous allumâmes notre lampe, nous crûmes rêver.

- Êtes-vous content, Nikos-mou ? Allez-vous pouvoir travailler ici ?
- Je le pense. Ce n'est pas une maison, c'est un vêtement douillet, qui nous tiendra chaud en hiver… dit Nikos en poursuivant sa rêverie dans les volutes de sa pipe. »

Entre-temps, livres et manuscrits étaient arrivés d'Égine. Avec une hâte fébrile, il commença le tri. Crac ! Crac ! Crac ! J'entendais le papier crisser et se déchirer.

- Oui… il me semble.

Et, par paniers entiers, les feuillets allaient à la poubelle !

En décembre 1949, Kazantzaki écrit à son ami[341] Börje Knös, qu'il se porte bien et qu'il travaille beaucoup ; il vient de terminer son nouveau roman Frères ennemis. Il a fini la

---

341 Ibid., lettre à Börje Knös, Antibes, 3 avril 1949, page 514

deuxième version; il y en aura quatre ou cinq et cela paraîtra seulement en français. A cette époque, il commence une tragédie avec quatre personnages : Minos, Thésée, le Minotaure, Ariane. Minos, le dernier fruit d'une grande civilisation ; Thésée, la première fleur d'une nouvelle civilisation ; Minotaure, le sombre subconscient, où les trois grandes branches : la bête, l'homme, le dieu, n'ont pas encore été séparés ; c'est l'Essence sombre et primitive qui contient tout ; Ariane, c'est l'amour ! Il lutte en travaillant beaucoup pour oublier un instant la douleur de la Grèce. Son cœur se fend quand il se souvient de la Mère, l'Alma Mater. Quand ce martyre finira-t-il ? La guerre civile vient de finir en Grèce, mais la soif de vengeance et la délation ravagent le pays. Et Kazantzaki craignait bien d'autres choses…

Dans une lettre à la même personne, envoyée en octobre 1949, toujours depuis Antibes, il déclare avoir un optimisme[342] modéré en Lake Success, on espérait trouver quelque solution à la question grecque ; cette solution serait, bien sûr, tronquée, et la vie pour quelques années serait insupportable en Grèce car, même si la guerre civile prenait fin, la vendetta collective commencerait… Le destin de la race grecque est terrible et plein de mystère : comme si l'esprit sur cette terre ne pouvait être arrosé que de larmes et de sang… Ainsi le devoir de chaque Grec, pour justifier son existence, est de lutter pour changer ce sang et ces larmes en esprit…

« … Quand[343] retournerai-je en Grèce pour vous envoyer du miel, du raisin sec, des figues – les éternels dons grecs ? Quand ? Tout est noir là-bas, l'esclavage nous enserre de nouveau, esclavage scientifique, bien organisé, bien camouflé, et nous avons besoin d'un nouveau 1821 pour nous libérer ; il viendra, bien sûr, mais entre-temps des milliers d'autres êtres seront tués, d'autres âmes se faneront ou se vendront… » Le désir éternel du nouvel Ulysse de retour dans son Ithaque.

En mai 1950, de Stockholm à Antibes, les nouvelles qui arrivent sont très bonnes : *Zorba* continue à faire sensation, Börje Knös a fini de traduire *Thésée* qu'on jouera à la radio suédoise. Il a également terminé la traduction du *Christ recrucifié*, ouvrage auquel il prédit un brillant avenir, Nikos, touché, l'en remercie, mais il lui parle surtout de la Grèce où le fascisme fait des ravages :

Kazantzaki écrit d'Antibes à son ami suédois, le 15 mars 1950 :

« … Ce qui est arrivé l'autre jour en Grèce était vraiment un miracle et a montré quelle est la dignité, la fierté et la bravoure du peuple grec ; dans une terreur incroyable, il est allé voter contre le fascisme, par milliers… Vous êtes un jeune homme de soixante-sept ans ; moi un jeune homme de soixante-sept, nos deux cœurs ont vingt ans ; tout au plus vingt et un. Nous ne déposerons pas les armes facilement. Une des plus grandes joies qui me restent à goûter

342 *Le Dissident*, lettre à Börje Knös, Antibes 16 octobre 1949, page 517

343 Ibid., lettre à Börje Knös, Antibes, 17 décembre 1949, page 518

est celle de vous faire venir en Grèce, pour que nous puissions ensemble fouler le sol sacré et parcourir les montagnes de la Crète trois-fois-sacrée… »

Mais d'Antibes, en 1951, la déception est de nouveau d'actualité ; il écrit à son amie Léa Dunkelblum :

« … En Grèce[344] tout va mal ; il faut être ou devenir un héros pour pouvoir supporter ce monde ignoble et pourri ; mais au fond de cette pourriture, il y a une âme vierge qui pousse, redresse la tête, se nourrit de cette pourriture et qui, un jour quelques siècles après nous, triomphera. Un Messie est toujours en marche… »

Yiannis Sofianopoulos, homme politique grec à l'esprit large et préconisant une politique de neutralité pour la Grèce, lui propose, pendant sa visite de quelques jours à Antibes, de s'occuper de son passeport[345]. Nikos prétend vouloir l'obtenir à temps pour revoir cet été l'Italie du nord : « La Grèce je la porte en moi – même. Je n'ai nulle envie de la revoir. Si je pouvais je partirais pour le Mexique ou l'Inde. » Yannis Sofianopoulos avait déjà le cœur fatigué. Mais sa vitalité, le don qu'il avait de tenir en éveil la curiosité de ses auditeurs, ses remarques pertinentes sur la politique internationale, le rôle de médiatrice entre l'Orient et l'Occident qu'il assignait à la Grèce, l'espoir de Nikos et d'Eleni de le revoir un jour à la tête d'un gouvernement qui tirerait leur pays de l'abîme où l'avaient jeté les Britanniques et les Américains, tout cela les faisait rêver d'un avenir meilleur. Ils étaient plus inquiets au sujet d'Angelos Sikélianos. Ils savaient qu'il avait de nouveaux ennuis de santé. Mais tant que le chêne reste debout et règne sur la forêt, personne ne songe à regarder de près ses racines… Pour eux Sikélianos était au-delà de la commune mesure…Et Angelos Sikélianos cessa de vivre.

Eleni arracha difficilement Nikos à la contemplation de cette tombe fraîchement ouverte : « Je ne connaissais qu'un seul baume, le travail. Peut-être aussi un voyage… Pour que ses yeux puissent regarder des beautés nouvelles » écrit-elle. En Grèce, Téa Anémoyanni réussit enfin à régler en partie la question de leur passeport. Ils pourraient donc, après la montagne, faire un tour en Italie. L'Italie, dont Nikos lui parlait avec une telle nostalgie… Kazantzaki écrit à Téa Anémoyianni :

Soyez bénie[346] ! Vous avez lutté, vous avez emporté la victoire… Grâce à vous nous irons en Italie. Mais, chose inattendue, le ministère a renouvelé le passeport pour deux mois seulement ! Comme si j'étais un criminel !… L'indignation m'étouffe. Et tout cela en ce moment, où l'image d'un mort hante mes jours et mes nuits. Je vais passer quinze jours en montagne, en France ; peut-être me calmerai-je un peu. C'est dans un excès de fatigue physique que mon corps trouvera un peu de quiétude… la mort a frappé à notre porte, Téa…

344 Ibid., lettre à Léa Dunkelblum, 23 mars 1951

345 Ibid., page 532

346 Ibid., lettre à Téa Anémoyanni, Antibes, 14 juin 1951, page 533

En écrivant à Börje Knös[347], il ne peut retenir ses larmes. Des larmes de douleur, de dégoût et de colère… Il voudrait mourir pour ne pas vivre cette honte. Son ami est mort le mardi 19 juin, au coucher du soleil et depuis ce jour il tient son corps dans ses bras. Il marche, dort et se réveille mais ne trouve pas de paix ; lorsqu'il se retrouve enfin seul, il plonge en lui-même et pleure. Les questions éternelles, sans réponse, reviennent le tourmenter et il ne peut supporter la vie et l'injustice ; un tas de singes intellectuels vivent et vivent très bien en salissant la Grèce ; et Sikélianos mort ! S'il y a un Dieu, il devra un jour leur rendre des comptes…

D'Italie, il annonce, toujours à la même personne[348], une catastrophe nationale pour la Grèce ! Le plus honnête, le plus éclairé et le plus capable des hommes politiques, Yannis Sofianopoulos, est mort brusquement avant-hier. Personne ne peut le remplacer, Kazantzaki ne voit personne capable de gouverner la Grèce. Il a perdu un précieux ami et il en est inconsolable ! Charon sait bien choisir les meilleurs : les malhonnêtes ne meurent pas facilement car ils sont parfaitement adaptés au monde actuel ; tout leur est favorable… tandis qu'un honnête homme doit lutter contre tous et ingurgiter tous les poisons tendus autant par ses amis que par ses ennemis ; il n'est pas adapté au monde déloyal de ce temps et ce monde le hait et le repousse. Sofianopoulos a été abreuvé de venin, non seulement par ses ennemis mais aussi par ses amis, parce qu'aujourd'hui même les amis, les hommes honnêtes, sont lâches, et prêts à chaque instant à passer dans le camp tout-puissant des gens malhonnêtes. Alors Florence ne lui donne pas la joie espérée ; il porte en lui deux morts et voit tout avec des yeux embués. Il a décidé d'écrire un livre sur Sikélianos pour célébrer leur amitié de quarante ans…Peut-être trouvera-t-il en l'écrivant quelque consolation. Sikélianos et lui ont vécu ensemble de grands moments, en parcourant la Grèce, et tout ce qu'ils ont dit, pensé ou accompli ensemble intéressera peut-être d'autres hommes…

En 1952, les romans de Kazantzaki connaissent un grand succès dans plusieurs pays. Leur auteur est accaparé par le travail de révision des traductions et par une correspondance exigeante. Il souffre d'une lésion de l'œil droit, due à une infection. Des traductions du *Christ Recrucifié* en hollandais, danois et finlandais paraissent à Utrecht, Copenhague et Helsinki. *La Dernière Tentation* paraît en suédois et en norvégien, à Stockholm et Oslo.

Au début de l'année 1953, Kazantzaki fait soigner son œil à l'hôpital Bichat de Paris. Une anomalie dans la fonction de la lymphe est constatée. Il passe le mois de mai chez ses amis Métral à l'Haÿles-Roses (Seine). Revenu à Antibes, il accueille Pantélis Prévélakis et peu après reçoit le professeur Jean Kakridis. Il est persécuté par l'Église Orthodoxe grecque pour certains passages de son Christ Recrucifié et pour la conception de sa Dernière Tentation, bien que ce dernier livre ne soit pas publié en Grèce. L'opinion publique du pays et plusieurs journaux prennent le parti de Kazantzaki. Kapétan Michalis est publié à Athènes.

---

347 Ibid., lettre à Börje Knös, Sigale, Estéron, Hôtel Gorda, 22 juillet 1951, page 535

348 Ibid., lettre à Börje Knös, Florence, 4 août 1951, page 535

En avril de 1954, le pape met à l'index *La Dernière Tentation*. Pourtant, à la Manolita, Eleni écrit :

Nous trinquons[349] avec le vin de Samos dans le cristal de Norvège. Tau[350] fait l'éloge de la Norvège, son pays d'adoption, de ce peuple solide parce que profond, fidèle à ses principes, de ces gens de lettres qui, avec tant d'altruisme, continuent à l'unanimité à proposer un Grec, Nikos Kazantzaki, pour le prix Nobel…

« Si vous désirez obtenir la nationalité norvégienne, rien de plus facile!»

Mais Kazantzaki désire rester ce qu'il est! Un Crétois au cœur africain. Malgré le comportement étrange de sa Crète natale, qui ne réagit pas aussi vite qu'il le faudrait aux calomnies déversées sur lui à propos de Kapetan Mikhalis (Le premier Grec à défendre énergiquement ce roman fut Aim. Hourmouzios). Telle est l'ignorance du clergé grec que l'archevêque siégeant aux Etats-Unis stigmatise l'auteur et demande à jeter l'anathème sur Kapetan Mikhalis MAVRIDI ! Confondant le nom de l'éditeur avec celui du héros du livre maudit!

En ce 18 février 1954, « Manolita » chauffée à blanc, illuminée, pavoisée, est en fête…

Dès l'aube, Max Tau en personne court ouvrir la porte et applaudir les jeunes cyclistes des P.T.T qui font la navette entre la ville et « Manolita », tissant une toile invisible de ferveur et de confiance.

Pourtant, je peux dire que je suis heureux; mais mon bonheur aussi est sauvage, sans rire, insatiable, et ne me laisse pas une seconde de jouissance. La joie, dit ma voix, est repos et le repos est un péché…

… A la fin d'août, nous partons pour Vienne, du 5 au 15 septembre je serai à Genève, puis j'irai me « déposer » (comme le vin) dans ma petite maison d'Antibes…

Je prends congé … je prends congé… Bientôt je ferai le tour du monde pour prendre congé de tous les pays que j'ai aimés. Adieu! Je prendrai aussi congé des hommes que j'ai aimés, ainsi, mon cher Thassy, nous nous reverrons…

En juin de la même année, les Kazantzaki quittent la Villa Manolita pour s'installer dans la petite maison qui leur appartient, 8 rue du Bas-Castelet, à Antibes. Le roman *Le pauvre d'Assise* est publié par le journal *Eleftheria*. En juillet, il collabore avec Kimon Friar, jeune poète greco-américain, à la traduction anglaise de *l'Odyssée* et *Alexis Zorba* reçoit le « prix du meilleur livre étranger paru en France ». La pièce *Sodome et Gomorrhe* est représentée à Mannheim, en Allemagne, par le *National Theater*. Une édition des *Œuvres Complètes* de Kazantzaki est entreprise en Grèce par la maison d'édition *Diphros,* sous la surveillance de Prévélakis. Le professeur W. B. Stanford donne une large analyse de *l'Odyssée* de Kazantzaki dans son livre *The Ulysses Theme*.

En 1955, Kazantzaki se met à écrire *la Lettre au Gréco,* son autobiographie spirituelle.

D'Antibes, il écrit[351] à Yannis Kakridis le 24 juin 1956 :

---

349 Ibid., page 559-560, 18 février 1954

350 Écrivain, juif allemand, rédacteur en chef, éditeur, http://translate.google.fr/translate?hl=fr&sl=de&u=http://de.wikipedia.org/wiki/Max_Tau&ei=tZ2ETKehGNO7jAfmrsybCQ&sa=X&oi=translate&ct=result&resnum=1&ved=0CBwQ7gEwAA&prev=/search%3Fq%3Dmax%2Btau%2Bkazantzaki%26hl%3Dfr

… Nous partons après-demain pour Vienne, de là en Yougoslavie, à la montagne. J'hésite beaucoup à me rendre en Grèce. Les Crétois m'étoufferont avec le raki, les festins et leur affection. Très dangereux… et je pense renoncer à cette joie. Il faut que je vive encore un peu…

Je rassemble[352] mes outils : la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, le toucher, l'esprit. Le soir est tombé, la journée de travail s'achève, je retourne chez moi comme la taupe dans la terre. *Non*[353] *que je sois las de travailler, je ne suis pas las, mais le soleil se couche…*

Et le 28 avril 1957 à Börje Knös :

« … J'ai tardé à vous écrire parce que j'étais parti en Allemagne… Tout a bien marché, mon sang s'est de nouveau normalisé, je suis revenu à Antibes en parfaite santé, et j'ai commencé un travail terrible… *La France*[354] *commence à me connaître et m'honore beaucoup.* Un peu tard, mais cela ne fait rien. Toutes ces gloires me trouvent indifférent, j'ai dépassé toute ambition et je respire dorénavant le parfum amer de l'abîme… »

Eleni et Nikos n'étaient pas riches. Les longs séjours dans les cliniques et les hôtels de montagne épuisaient leurs ressources. Il n'avait pas l'air de s'en rendre compte. La seule chose qui semblait le préoccuper, c'était le léger retard d'Eleni quand elle revenait de sa tournée quotidienne, à la recherche de livres et de journaux français. Alors elle l'apercevait de loin, le cher visage collé contre la vitre et elle s'imaginait voir ses petits yeux qui scrutaient les allées du parc.

… Il est[355] maintenant 5 heures de l'après-midi, je suis arrivé à la maison (chez Pierre et Yvonne Métral, à L'Haÿ-les-Roses) éreinté. Une heure et demie de métro, debout. Je hais le métro, j'y perds chaque jour plusieurs heures et me fatigue.

Kazantzaki se trouve à la « villa Manolita » selon la chronologie de Pantélis Prévélakis, publiée dans la biographie d'Aziz Izzet[356].

... Merci[357] de ne pas nous avoir oubliés. Moi aussi, je pense à vous très souvent**,** chère Léa, et j'espère toujours vous revoir un jour, non pas à Paris, cette Babylone maudite et séduisante, mais à Jérusalem, à Tel-Aviv, sur la Terre promise, que j'aime tant ! Il y a une très grosse goutte de sang hébreu dans mon sang (L'Orient exerçait une telle fascination sur N.K. qu'il aimait s'imaginer tour à tour avoir du sang hébreu, arabe ou africain), et cette goutte fait bouillir et bouleverse tout mon sang hellénique. Lorsque j'avais dix ans j'avais prié mon père de me

---

351 *Le Dissident,* lettre à Yannis Kakridis, Antibes, 24 juin 1956, page 580

352 Ibid., page 37

353 Souligné par moi

354 Souligné par moi

355 *Le Dissident,* lettre à Eleni, Paris mercredi soir, page 523

356 Ecrivain d'origine égyptienne qui habitait en Aix-en-Provence, éditeur de la revue « les quatre dauphins »

357 *Le Dissident,* lettre à Léa Dunkelblum, 23 mars 1951, page 529

laisser aller chez le rabbin de Candie apprendre l'hébreu ; j'y suis allé trois fois… mais mes oncles et surtout mes tantes ont eu peur car ils craignaient disaient-ils que les juifs boivent mon sang. Et mon père m'a retiré de l'école rabbinique.

Ici, dans la solitude, je travaille beaucoup et bien ; j'écris maintenant un livre sur un sujet hébreu ; il se passe en Palestine et vous comprenez quel serait pour moi l'intérêt de revoir les Lieux saints ; mais cela paraît impossible ; nitschévo !

Chapitre 8 : « Si je n'étais pas venu en France, rien ne se serait fait »

Mais quelle a été l'évolution de Nikos Kazantzaki pendant les années qui ont suivi son premier séjour ? Essayons de mieux préciser et d'approfondir les malentendus, parfois pénibles, qui vont affecter les relations de Kazantzaki avec la France, en particulier dans les années trente. Nous verrons que loin de s'atténuer, les contradictions vont se maintenir, et finalement, faire sens[358].

De 1909 à 1919, Kazantzaki est absent de France, ce qui ne veut pas dire pour autant qu'il ne s'intéresse pas au sort de la France. De retour en Grèce, en 1909, Kazantzaki publie sa thèse d'Assistant Universitaire, intitulée *Friedrich Nietzsche dans la philosophie du droit et de la cité*. Il publie aussi une tragédie en un acte, *Kritiki Stoa*, sous le pseudonyme de Pétros Psiloreitis, ainsi que le roman, *Les âmes brisées*. Il s'installe en 1910 à Athènes avec sa première femme. Sa tragédie, *Le Maître Maçon*, reçoit le premier prix dans un concours dramatique. Il gagne sa vie en traduisant de nombreux ouvrages philosophiques et scientifiques. Il se marie en 1911 et, en 1912, publie un essai sur *Bergson*. Pendant les guerres balkaniques (1912), il s'engage comme volontaire et participe au Cabinet d'Elefthérios Venizélos. De 1914 à 1915, avec le poète Angelos Sikelianos, il fait un séjour au Mont Athos puis ils entreprennent un voyage à travers la Grèce pour « renforcer et retrouver la conscience de leur terre et de leur lignée ». En 1917, à Prastova, dans le Magne, il entreprend l'exploitation d'une mine de lignite avec Georges Zorbas.

Puis il réside en Suisse, surtout à Zurich auprès de son ami Jean Stavridakis. En 1918, il effectue un pèlerinage sur les traces de Nietzsche. Il est nommé par Venizélos directeur général du nouveau ministère de l'Assistance sociale et en 1919, chef de la mission de rapatriement des Grecs du Caucase. La même année, il revient à Paris précisément pour faire son rapport à Venizélos. Pendant toutes ces années de guerre, il a évolué et séjourné ailleurs qu'en France. Après la guerre, le mouvement s'amplifie : il effectue des séjours capitaux en Allemagne, à Berlin en particulier, où il achève *Ascèse*. Quand il n'est pas en Grèce, il visite la Palestine, l'Espagne, l'Italie, l'Egypte, Chypre.

Il effectue de nombreux voyages en URSS et en 1929, installé avec Eleni à Gottesgab, il écrit directement en français *Toda-Raba* et *Kapetan Elia*. En bref, durant les dix années suivantes, de 1919 à 1929, Kazantzaki ne fait que des séjours limités à Paris. Pour autant, il garde contact avec la culture française, lit Bergson et Claudel, écrit des ouvrages en français, dont

[358] *NIKOS KAZANTZAKI ET LA France,* Par Yves LE GARS, Paris, le 18 octobre 2007, mairie du VI[e]

on ne voudra pas en France ! Dès 1917, il avait écrit : « Si Dieu le veut, j'irai à Paris au printemps – là seulement, je sentirai mon esprit à l'aise ». Il ne perd jamais de vue Paris, même après la tragique affaire de l'Ionie. D'Espagne, il écrit en 1926 à Eléni, alors correspondante à Paris de *Kathimerini* : « Que de joies vous attendent là-bas ! Quel enrichissement pour votre âme ! … Paris devient un centre important de vie intellectuelle et spirituelle. Des Russes y passent, le fameux théâtre hébreu de Moscou y a donné cette année des représentations. »

On le voit, si Paris paraît toujours le séduire, c'est surtout pour son climat intellectuel, politique, cosmopolite : « Si je ne pars pas en voyage, je tâcherai d'aller très bientôt à Paris. Il faut que plusieurs choses se fassent. Je dois retrouver à Paris des communistes au sens large que je donne au mot communisme, et exprimer une conception nouvelle de l'Idée » ; « J'ai hâte, Lénotschka, d'en finir avec les voyages et d'être au calme à Paris » ; ou encore, « J'écrirai un livre, Métacommunisme[359], à Paris avec vous », il écrit à Eleni depuis Égine. « Je voudrais m'installer à Paris de façon à ne pas remettre les pieds en Grèce pendant de longues années. » Pourtant, à la même époque, il envisage de se présenter comme député communiste, en Crète ! Le choix de Paris est donc grandement tactique et pratique. Dans ses lettres de 1927, le leitmotiv selon lequel il veut s'établir à Paris semble d'autant plus affirmé qu'il se sent mal dans son propre pays : « Si seulement je pouvais rester à Paris, la Grèce m'étouffe ».

Il écrit à Eleni vers le 19 août 1926 :

Si[360] une fois terminé le voyage en Espagne Kavafaki ne peut pas m'envoyer en Egypte ni en Inde, j'envisage d'accepter un poste de correspondant à Paris… Il y a de merveilleuses banlieues à Paris, tranquilles, où l'on peut vivre, me dit-on, avec 2000 drachmes par mois. En plus, ces derniers temps… Paris devient un centre important de vie intellectuelle et spirituelle. Des Russes y passent, le fameux théâtre hébreu de Moscou y a donné cette année des représentations, etc., etc.

Le désir de s'établir à Paris est donc bien réel, mais le sort semble s'acharner contre lui. À preuve le déferlement de contrariétés qui le frappent dans les années 30 : *Toda-Raba* est refusé par Grasset qui le trouve « grouillant et apocalyptique ». L'énorme entreprise du dictionnaire Dimitrakos, où il proposait en face de chaque mot français un mot en démotique et en katharévoussa échoue. En 1932, son éditeur Fourcade fait faillite. Son ami Renaud de Jouvenel, désireux d'éditer *Toda-Raba,* a un accident. Un incendie se déclare dans les studios de cinéma où l'on devait tourner un film d'après son scénario, etc. La réalité de la redécouverte de Paris est accablante. « Paris m'opprime et me déprime, mon âme s'y sent amoindrie comme une bête fauve traquée », écrit-il. Eleni en tirera un commentaire désabusé : « Nous n'avons jamais eu de chance avec Paris ». Pire, Kazantzaki n'arrive pas à trouver dans cette capitale les ouvrages nécessaires à son travail !

359 Annexe 11, p. 391

360 *Le Dissident,* lettre à Eleni, page 157

La brouille avec Paris selon Yves Le Gars atteint un maximum d'intensité au moment de l'Exposition coloniale de 1931. Il ne sort de son appartement de Meudon que pour aller avec Prévélakis et Eléni engranger des sensations nouvelles et méditer sur les civilisations primitives. Il est en pleine rédaction de sa troisième version de l'*Odyssée*. Il est au plus mal avec l'idée de civilisation telle que peut l'incarner la France. Il a trop de problèmes avec elle pour la remercier de ses générosités colonialistes. Eléni est plus reconnaissante. Yves Le Gars souligne que bien avant les années 30, Kazantzaki s'est constitué une sorte de mythologie et de géographie personnelles, dont certains éléments appartiennent aux débats idéologiques de cette époque troublée. En 1917, dans une lettre envoyée de Suisse à Anghelaki, il écrit :

« Je pense à toi toujours avec une très profonde émotion, car je sais que ce qui nous unit est une chose très mystique et homogène, la même nostalgie de l'Alma Mater, de l'Orient. J'ai parfaitement conscience ici de la supériorité de ma race et lorsque toute cette civilisation franque disparaîtra du visage merveilleux de la terre, nous viendrons, nous autres, Orientaux, pour renouveler la semence de la vie. Je reste ici, moi l'Oriental, et, pareil à l'araignée, je mange mon cœur pour tisser, solidement, la nouvelle chaîne de l'espoir ».

Il parle de ses aïeux, les Orientaux. Et ce n'est pas sans raison... En essayant d'expliquer ses écrits aujourd'hui, on peut supposer que Kazantzaki y exprime son amertume envers les comportements de la société occidentale face à la société orientale. Il ne faut pas oublier d'ailleurs, qu'en se trouvant à l'étranger, Kazantzaki éprouve des sentiments de nostalgie pour son pays natal et réagit donc contre l'ambiance qui règne en Occident, voire en France.

Plus tard dans une lettre adressée à Renaud de Jouvenel, il écrit : « Les Pyrénées séparent non la France et l'Espagne, mais l'Europe de l'Afrique ». « Je ne suis pas européen », écrit-il dans *Voyage au Japon*. L'Espagne fait partie de ces pays « barbares » où se trouve l'énergie qui semble désormais faire défaut à un pays comme la France. Dans *Du Mont Sinaï à l'Ile de Vénus*, il déclare : « Le cœur de l'homme est beaucoup plus vieux que son esprit ». En se sentant, tout à fait arabe, il avoue :

« Je suis sobre, muet, tenace, pas très intelligent. C'est pour cette raison peut-être que je me sens chez moi en Crète et en Espagne ; dépaysé partout ailleurs. L'Inconscient, c'est la race ; le conscient au contraire « l'internationalisme » ; « l'occidentalisme ». J'ai trouvé des points d'appui chez les Germains : leur « primitivisme », « leur mysticisme », chez les Russes encore beaucoup plus que chez les Germains : Crète, Espagne, Germanie, Russie, voilà l'ordre de mes influences. J'ai aimé Panaït Istrati parce que c'est un oriental, un conteur, un magicien ».

En expliquant à Pierre Sipriot en 1957 pourquoi, dans ses romans, il n'accordait qu'un rôle secondaire aux femmes, il déclare : « *Excusez-moi, c'est une conception orientale et je la garde ! Telle est la vision austère de la vie du héros crétois* ». Les nations qu'on qualifie de « barbares » nous initieraient à des forces inconnues de l'intelligence : « Il faut plus que de l'intelligence pour accéder à ces œuvres escarpées qui sont écrites par des hommes incultes : chansons populaires, chansons mortuaires, chansons d'amour, surtout celles qui chantent le désir ardent de la liberté. »

Évidemment, il ne faut pas oublier que Kazantzaki était Crétois, a déclaré en 1959, Yiannis Kakridis, collaborateur de l'écrivain à la traduction en grec démotique de l'*Iliade* et de

L'Odyssée d'Homère, et que la personnalité de Kazantzaki est déterminée par le lieu où il est né. Kazantzaki est Crétois, c'est un élément dont il faut se souvenir à tout instant, lorsque nous l'étudions. Tout comme la Crète est située entre l'Orient et l'Occident, à mi-distance entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique du Nord, de même Kazantzaki est un mélange particulier d'Européen et d'Oriental. Son éducation a été essentiellement occidentale mais, dans son for intérieur, dans la profondeur de son âme, son cœur crie l'oriental :

« Le rythme[361] du chameau est ondulé et patient, enchante le corps, le sang s'accord à ce rythme du mouvement, et avec le sang s'accord aussi l'âme humaine. Le temps se libère des lits mathématiques de Procuste où l'a serré et l'a humilié la mentalité paisible occidentale. Ici, avec le mouvement du « bateau désert », le temps retrouve son rythme primitif, devient une substance liquide et irréductible, un léger vertige secret qui transmet la pensée en rêverie et en musique. »

Il faut aussi tenir compte du fait que l'esprit humain mûrit avec l'âge et le corps, et que, comme tout créateur, Kazantzaki, à la fin de sa vie, n'avait pas les mêmes idées que celles qu'il exprimait à environ trente ans. En ce qui concerne le roman, le romancier et son rôle pour humaniser le public en brisant les frontières entre les pays et en atteignant l'homme sans étiquettes, il déclare à la radio française, en 1957, à la fin de sa vie, donc :

Il y a trois sortes de romans :

- Le roman style « grand magasin ». Ce roman échappe aux lieux et aux temps parce qu'il flotte dans l'air, sans racines ; il est savamment cuisiné sur des recettes internationales ;
- Le roman régional ou national ; celui-ci a des racines dans son pays ; il exprime la façon particulière de penser, de sentir, de vivre et de mourir d'un peuple particulier. Ces romans sont comme les monuments locaux d'un pays ; ils sont précieux parce qu'ils peuvent enrichir notre esprit et notre sensibilité;
- Lorsque ces romans nationaux arrivent à passer les frontières nationales pour atteindre l'homme de toutes les nationalités, alors nous avons la troisième sorte de roman, la plus élevée. Approfondir l'homme de son pays jusqu'à ce qu'on atteigne l'homme sans étiquette, l'homme tout simplement, voilà quelle doit être l'ambition suprême du romancier.

Ce que Kazantzaki voulait dénoncer et c'était peut-être là l'élément qui le gênait le plus dans la culture occidentale et les Français, c'était son intolérance envers la culture orientale et l'orgueil cartésien d'une race se sentant supérieure.

Il écrit[362] à Eleni un soir d'octobre :

---

361 Nikos Kazantzaki, *En voyageant Italie – Égypte – Sinaï – Chypre - Morée*

362 *Le Dissident*, lettre à Eleni, (Marseille) Soir, 9 octobre

Les Français ironiques, fins, insupportables…ne créent pas un climat qui m'est favorable. Á chaque pas ils me font m'indigner. Tu ne peux rien dire sans qu'ils te dévisagent avec un regard méprisant et perçant…Je viens de sortir du bateau et suis allé vers une baraque…pour acheter du tabac. Le patron me regarda en riant : « Á trois kilomètres, monsieur ! » cria-t-il. Et tous les Français présents et qui buvaient des boissons colorées se moquèrent de moi. Pourquoi ? Parce que j'avais demandé du tabac et qu'il n'y en avait pas.

Mais qu'entendait-il, au juste, se demande Yves le Gars[363], par la notion «civilisation franque » ? Quel rapport établissait-il entre les Français et ces Francs plus ou moins mythiques, seigneurs de jadis, d'une partie de la Grèce ? L'identité de la France, continue Yves le Gars, est passablement problématique chez Kazantzaki. Mais une chose est sûre, ce qui est « franc » renvoie chez lui à un passé autrefois glorieux, avant d'entrer en décadence. Témoin cette fille de la noblesse catholique ruinée de Naxos, évoquée dans son *Rapport au Gréco* :

« Une fille fanée est apparue sur la porte d'une grande maison… Elle était mince et très pâle, son visage avait beaucoup de noblesse… C'était une fille de la noblesse ruinée de Naxos, je l'ai appris plus tard ; elle était d'une des plus célèbres familles catholiques, possédant des comtesses et des duchesses qui avaient plusieurs siècles plus tôt conquis Naxos et construit au sommet de la ville ce château, pour y habiter et voir de là-haut autour du port et loin dans la plaine, la plèbe orthodoxe travailler pour elle ».

Et Yves Le Gars se demande à juste titre si c'est une sorte de rancœur sourde à l'égard de ces anciens seigneurs d'Occident, qui transparaît dans ces lignes. Mais que sont devenus ces fameux conquérants ? Dans le chapitre intitulé *L'âme grecque et la conscience universelle*, Kazantzaki écrit[364] :

« Lorsque les Francs ont conquis le Péloponnèse, ils étaient peu nombreux : 70 chevaliers peut-être. Ils ont conquis le pays ; ils ont épousé des femmes grecques ; leurs enfants élevés par leurs mères parlaient le grec. Ces Francs, à leur mort, ont été remplacés par leurs fils : c'est ce peuple qui a enrichi l'âme grecque ».

Et dans *Du mont Sinaï à l'île de Vénus,* évoquant les châteaux francs et Geoffroy de Villehardouin, il écrit de la Morée qu'elle fut morcelée selon le plan féodal français. Les blonds conquérants furent séduits par les femmes du cru « aux cheveux noirs et aux grands yeux. Une nouvelle conquête commençait ». Il établit bel et bien une filiation entre ces Francs médiévaux et la France moderne mais sans la clarifier. Dans un autre passage du même ouvrage, Kazantzaki évoque cette « nouvelle civilisation grecofranque » aux connotations romantiques. « Déjà s'annonçait la naissance, sur le sol grec, du suprême Gasmule fruit des amours de Faust et d'Hélène qui devait tenir de sa mère un corps divin et de son père, une âme insatiable éperdument romantique ». Il s'agit bien d'une rêverie esthétique, inspirée sans doute du *Second Faust* de Goethe, où l'élément germanique l'emporte sur l'élément proprement français. Mais dans la suite du texte, voici ce que dit le narrateur accoudé à une « fenêtre gothique » :

« Au milieu de ces ruines, on est tenté de penser dignement et bravement à l'aspect le plus grave de la vie : la mort. Mais je n'en eus pas le temps. Soudain j'entendis des bruits de pas et les voix de deux femmes. C'étaient deux françaises, l'une courte de jambes, volubile ; l'autre, grande et taciturne. Un jeune homme qui avait un

363 Discours à Paris, Mairie du VI^{e}, 18/10/2007

364 Annexe 9

mince visage ironique et des yeux gris les suivait. La vision s'évanouit, le château était repris, les Francs revenaient… Je quittais la fenêtre et, quelques instants plus tard, m'éloignai en toute hâte. »

Ce texte où l'évocation poétique du passé se mêle à l'humour est révélateur du malaise de Kazantzaki face à ce monde français : quelle part demeure dans la France actuelle de l'antique grandeur des Francs, peuple germanique, la présence caricaturale de ces deux Françaises accentuant remarquablement l'interrogation ? La grandeur forme un couple improbable avec l'ironie. Mais l'univers kazantzakien se nourrit de telles contradictions. En effet, il serait utile, à ce point, de citer un autre extrait du même livre auquel se réfère Yves le Gars où Kazantzaki vante les qualités franques apportées en Grèce mais d'un ton ironique appliqué aux Grecs cette fois-ci :

« Quel[365] étonnement les Francs feraient aux Grecs, déclinés ! Mangeurs, gros buveurs, galants, palikares invincible, premiers au combat, premiers au vin et au baiser ! Pris à l'improviste, en tremblant encore, les autochtones les encercleraient et les regarderaient avec terreur. Comment ils jouissaient et ils avaient avec eux des troubadours et à des instruments musicaux bizarres ils chantaient l'amour ! Un amour entendu pour la première fois, romantique, plein d'une adoration religieuse inattendue, lascivité et pureté. De nouvelles danses, de nouvelles chansons, de nouvelle vision de la vie, riche, qui déborde de chair, et en même temps chasse en secret, inflexiblement, l'oiseau bleu sans chair, plein de plumes, l'esprit. Des corps grands, de larges âmes, des rires tonitruants, d'opinion libre, mépris de la mort. Ils s'habillaient de couleurs bariolées, ils brillaient sous le soleil, ils faisaient des assauts, un contre la foule, comme des forces naturelles. Et les autochtones peu à peu ils prenaient courage, ils commençaient à prendre les manières étrangères, à manger, à chanter, à faire la guerre comme les Francs. Les femmes y sont entrées, leurs corps furent les laboratoires secrets où le nourrisson s'attachait, une nouvelle culture grecofranque ».

Nous touchons ensuite à l'un des points les plus sensibles des rapports entre Kazantzaki et la France, comme Yves Le Gars l'a très bien établi : certains aspects de ce qu'on appelait alors « l'esprit français » révulsent Kazantzaki, parce qu'ils s'opposent totalement à son caractère, à ses penchants mystiques, à son sérieux profond, à lui qui est persuadé que notre époque est entrée dans « *la constellation de l'angoisse* ». Austère et farouche il perçoit mal, semble-t-il, le sens d'une distanciation à la française, telle qu'elle se pratique à l'époque dans le théâtre d'un Giraudoux. Ce sérieux le dessert : Aubier[366] dit de lui : « Pour qui se prend-il ? Il ne sera jamais lu en France. » Eléni est explicite : « Reconnaissant pour toute critique pertinente, Nikos goûtait peu l'ironie française ». En route pour l'Espagne en guerre en 1936, il écrit lui-même de Marseille :

« Les Français ironiques, fins, insupportables… ; ne créent pas un climat qui m'est favorable. A chaque pas ils me font m'indigner. Tu ne peux rien dire sans qu'ils te dévisagent avec un regard méprisant et perçant ». Sa grande culture française ne l'a guère servi parce que d'après Eleni « sa manière de vivre, d'écrire, ne plaisait pas avant la guerre aux Français. »

Selon Yves Le Gars, non seulement certains thèmes majeurs de son œuvre comme la liberté, la recherche de Dieu, la lutte entre la chair et l'esprit, la synthèse entre l'Orient et l'Occident

365 ΝΙΚΟΣ ΚΑΖΑΝΤΖΑΚΗΣ, *ΤΑΞΙΔΕΥΟΝΤΑΣ ΙΤΑΛΙΑ – ΑΙΓΥΠΤΟΣ - ΣΙΝΑ – ΙΕΡΟΥΣΑΛΗΜ - ΚΥΠΡΟΣ – Ο ΜΟΡΙΑΣ, ΑΘΗΝΑ* – 1961, traduction du texte grec, page 218

366 Directeur des éditions Montaigne

n'étaient pas tout à fait à la mode, mais son expression littéraire s'éloignait trop des goûts dominants de l'édition de cette époque. En 1929, Kazantzaki écrit à Prévélakis à propos du public français :

« La manière chaude et indépendante avec laquelle je m'exprime ne leur plaît pas. Ils ne peuvent me classer avec leur « clarté» latine. Ils ne comprennent pas que le oui et le non n'épuisent pas la réalité. Ce que nous, nous avons appelé « regard global » les panique ».

Mais il n'est pas toujours hostile à cette clarté française mythique:

« J'aime et admire la clarté et la raison sans fumée de la race française » mais « j'étouffe un peu dans cet horizon précis » ajoute-il. « Regarder en face le Nada, voilà ce que j'aime et ce que je trouve ici dans la terre, l'air et les moulins à vent de notre seigneur Don Quichotte », écrit-il d'Espagne à Renaud de Jouvenel. Et en écrivant *Toda-Raba*, il dit avoir voulu soumettre la folie asiatique à la logique contraignante de l'Occident. Apparemment sans succès estime Yves Le Gars :

« Ma jeunesse et Toda-Raba avaient la même flamme, mais ce livre ne pouvait persuader aucun éditeur de renoncer pour une fois à ses raisonnements de commerçant. De partout je recevais de mauvaises nouvelles : Grasset me répond qu'il le trouve fantastique, allégorique, contraire à l'esprit français. La NRF ne répond pas… Aucune de mes démarches ne connaît le succès et Toda-Raba fait en vain le tour de Paris. »

Selon Renaud de Jouvenel, Kazantzaki attendait avec impatience les critiques de France, redoutant qu'il n'y en ait pas. C'était un livre, lui écrivait-il, qui devait être antipathique à l'esprit français, à sa symétrie, à sa froide logique. Le plan du roman n'était pas structuré, mais musical, ce qui est un défaut aux yeux de la clarté française. La vérité est qu'il ne se trompait point dans cette estimation.

Malgré tant d'insuccès à se faire connaître de la critique parisienne, Kazantzaki succombe souvent à ce qu'il appelle sa « *tentation d'écrire en français* ». C'est qu'il lui faut travailler dur pour vivre. Dans les années trente, il traduit du français une vingtaine de livres pour enfants, en particulier ceux de Jules Verne. Quand il désespère de jamais s'établir, avec Eléni, en région parisienne, la Provence s'offre comme un substitut naturel de la Grèce :

« La Provence est très belle, tout à fait la Grèce : cyprès, pins, vignes, anémones. Sanary rappelle Egine. Des barques, des voiliers, on frit des poissons. » Mais il ne trouve rien : « Rien ! Tout est pris, je suis arrivé trop tard. Et le village est charmant, tranquille, en bordure de mer. Tristesse. Je reviens et j'irai tout de suite à la Seyne et de là aux Sablettes et à Fabrégas. Ainsi ferai-je le tour du promontoire… chaleur. La terre embaume, les genêts sont fleuris ainsi que les ajoncs et le thym. Abondance de figues. Tout à fait la Crète »

Et elle vient après cette déception à Cannes : « La plage que nous cherchons, un Gottesgab maritime, n'existe pas. Certes, il doit en exister quelque part en France, mais où ? Tout ici est civilisé, inabordable ».

Le rapprochement, continue Yves Le Gars, de ces deux adjectifs « civilisé », « inabordable » prend tout son sens dans cette période critique. Il n'est pas dit que Kazantzaki ne se serait pas

« civilisé » en France, si la vie matérielle lui en avait offert la chance. À l'évidence, la civilisation méditerranéenne commune à la Grèce et à la Provence lui offrait une sorte de revanche sur les incompréhensions parisiennes. Après avoir échoué à s'établir à Meudon, à Fontenay aux Roses, Kazantzaki vante Villefranche « *Petite ville très sympathique, tout à fait italienne. Très peu de Français.* ». Et de Marseille, il écrit :

« Merveilleux[367], tout à fait comme la Sicile est le vieux port de Marseille. Fruits, poissons, coquillages tout en abondance… Des femmes fardées, dévergondées, des rues étroites, des maisons étayées pour qu'elles ne s'écroulent pas. Couleurs, cris, en espagnol, en italien, regards rusés. Je mange du raisin, un morceau de pain, des olives noires ».

Cependant même mieux accueilli, rien ne dit que Kazantzaki se serait assimilé. En effet, alors même qu'il reconnaissait sa « tentation d'écrire en français », à aucun moment il n'oubliait le rôle qu'il voulait jouer dans le combat pour la langue et la littérature néogrecques. Dans une lettre à Stamos Diamantaras, il écrit :

« J'ai fini mon roman sur la Crète, cinq cents pages environ, mais écrit en français. Voilà où j'en suis réduit, moi l'amoureux fanatique de notre langue. Écrire dans une langue étrangère ; en Grèce, je n'ai aucun éditeur et ailleurs j'en ai trois. »

Pour ce même roman, intitulé *Mon père*, Eléni lui reproche de ne pas l'avoir écrit en crétois : « Kazantzaki l'a écrit en français qu'il connaît suffisamment pour traiter dans cette langue n'importe quel sujet, sauf peut-être la Crète ». On ne peut mieux dire que le français est pour lui une langue de communication obligée à une échelle plus vaste que le grec, mais que l'expérience linguistique la plus intime, la plus créative, lui échappe. Et même en 1947, désormais réconcilié avec la France et ses intellectuels, il écrit à Knös :

« J'aime d'une telle passion la langue néogrecque que je n'ai pas voulu signer un contrat pour une série de livres avec une grande maison d'édition parisienne qui me proposait d'écrire directement en français cinq livres comme mon roman Toda-Raba. Ma place est dans la littérature grecque, l'évolution de notre langue traverse un moment décisif et créateur et je ne veux à aucun prix déserter mon poste ».

Lui qui avait tant donné pour la gloire du néogrec avec son *Odyssée*, veut faire sans doute partie de ce mouvement en faveur du roman qui se dessine dans les lettres grecques de l'époque. Et cela, continue Yves le Gars, nous offre une transition toute trouvée vers la dernière partie de la vie et de l'œuvre de Kazantzaki et nous permet de comprendre ce qui n'était qu'apparemment un paradoxe. En effet, durant son séjour antibois toute l'œuvre qu'il écrit, théâtre ou roman, l'a été en grec, et non en français : *Sodome et Gomorrhe*, *Le Christ recrucifié*, *Kouros* (Thésée), *Christophe Colomb*, *Les Frères ennemis*, *Capetan Mikhalis* (*La*

[367] *Le Dissident*, Lettre à Eléni, 17 octobre 1930

liberté ou la mort), *La Dernière Tentation*, *Le Pauvre d'Assise*, *Le Rapport au Gréco*. En 1949, il écrit à Knös :

« Je reste ici, exilé dans ce paradis d'Antibes, et je travaille autant que je le puis, la langue et l'esprit néogrecs. Depuis quarante ans, je ne fais que cela, sans autre récompense que les persécutions des Grecs officiels. Mais je suis fait de bonne terre, made in Creta et je résiste ». J'espère lutter ainsi jusqu'à la mort. »

Il vit en France, mais dans la partie du pays qui ressemble le plus à sa terre natale. Il écrit et pense en français avec aisance, mais il est, intimement, intrinsèquement, Grec. Ainsi s'éclaire la nature de ses relations, de ses retrouvailles avec la France d'après la seconde guerre mondiale. À Égine, pendant les difficiles années de guerre, il écrit plusieurs ouvrages dont *Alexis Zorba* (1943) et le pays où il fait un bref séjour juste avant et après la guerre est la Grande Bretagne. Mais il va revenir en France, en particulier à Paris, enrichi des différentes expériences et fonctions politiques qu'il a connues en 1945-1946 et qui ont fini de le convaincre d'agir désormais dans l'Histoire pour sauver l'humanité menacée. Il semble qu'après les désastreuses théories sur le *Surhomme* qui l'ont un moment fasciné, Kazantzaki, en particulier après les bombardements atomiques de 1945, ait conçu la nécessité de lutter pour la défense de l'Esprit menacé. Et cela ne pouvait se faire nulle part mieux qu'à Paris où renaissait l'Esprit pour un temps vaincu. Les Français de 1945 ne sont plus aussi chauvins et nationalistes que ceux d'avant-guerre. Curieusement, la défaite les a dynamisés plus que la victoire ne l'a fait des Anglais.

« Les intellectuels anglais sont passifs, sceptiques, épuisés par la vie quotidienne très dure ; à Paris, les intellectuels sont plus actifs, plus dynamiques, plus conscients de leurs responsabilités devant les dangers que court l'Esprit. Une victoire comme celle remportée par l'Angleterre, ressemble énormément à une défaite ; et une défaite, comme celle subie par la France provoque un sursaut des forces humiliées de la race ».

Si l'on excepte cette survivance de l'ancien vocabulaire kazantzakien « *la race* », on voit que la référence à l'esprit a changé chez lui du tout au tout, et que l'esprit dont les intellectuels français seraient les défenseurs n'a plus aucun rapport avec *« l'esprit français »* d'avant-guerre. Aussi Kazantzaki retrouve-t-il un peu de sa jeunesse dans ce Paris d'octobre 1946. Il écrit ainsi à Knös:

« Je me trouve à Paris, ville lumière vraiment et je me souviens du temps de ma jeunesse studieuse, où je suivais, émerveillé, les cours de mon maître vénéré, Bergson. Je vais poursuivre, ici encore, l'effort commencé en Angleterre».

Comme si l'influence de Nietzsche s'effaçait quelque peu, comme si le culte du surhomme reculait, au nom de l'Humanité menacée, devant la nécessité de fonder ce que Kazantzaki appelle alors une « *Internationale de l'Esprit »*. On remarquera le caractère universaliste d'un

tel projet qui, finalement, n'est pas aussi étranger aux idées constantes de Kazantzaki qui écrivait dans *l'Ame grecque et la conscience universelle* :

« On ne peut arriver à l'homme qu'en partant de la race. Mais les créateurs qui ne sont pas allés jusqu'à l'homme profond, comme le puits artésien jusqu'à la nappe d'eau, sont plus aimés que les autres par les hommes de leur race ».

Or l'enjeu, en cette période terrible de l'Histoire n'est-il pas *« l'homme profond »* ? À Prévélakis, il écrit, en octobre 1946 :

« La situation en Grèce est horrible, horrible aussi en France. Je pense toujours que cette incertitude de la transition d'une civilisation à une autre durera deux cents ans à partir de 1900, c'est-à-dire qu'en 2100 nous aurons un appui solide et quelque équilibre ».

Il est celui qui se préoccupe, prioritairement, de l'avenir. En 1954, à la radio nationale française, il déclare à Sadoul :

« L'époque que nous traversons me semble résolument anticlassique. Je ne m'intéresse jamais aux choses passées. Mais je prends la forme du passé pour exprimer des idées nouvelles, contemporaines… Je n'aime que la vie d'aujourd'hui, et pour moi, la tradition est seulement le matériau à transformer en chose vivante ».

Ainsi de son *Odyssée*, il dit : « C'est l'homme de l'avenir que j'ai essayé de décrire dans cette épopée ». Au passage, ajoute Yves le Gars, notons combien ces confidences peuvent aider à comprendre le sens profond de ses romans. Il y a un lien caché entre les fictions qui célèbrent l'héroïsme du héros crétois qui combat pour la liberté, et les combats contemporains que Kazantzaki entend mener. Ainsi, en 1947, à l'époque de sa nomination à la toute nouvelle UNESCO comme conseiller littéraire, il écrit à Prévélakis *: « Paris*[368] *est merveilleux. Pour la première fois, je l'ai tant aimé. L'Esprit ancien et agonisant s'est réfugié ici ».* Mais au même moment, il s'apprête à écrire plusieurs romans où il nous montre l'homme ordinaire capable de découvrir en lui l'héroïsme. Il se libèrera d'ailleurs assez vite de sa nouvelle tâche à *l'Unesco*, poussé sans doute par une nécessité plus haute, celle du romancier, comme il l'avoue à Pierre Sipriot, en 1957 : *« En*[369] *d'autres époques, plus équilibrées, plus sûres d'elles-mêmes, la beauté pouvait suffire à satisfaire l'idéal de l'écrivain. Aujourd'hui un écrivain, s'il est vraiment vivant, est un homme qui souffre et s'inquiète en voyant la réalité. »*

Il s'agit désormais de lutter, avec toutes les armes dont dispose l'intellectuel, l'artiste, pour ne pas laisser mourir définitivement *l'esprit*, de reprendre le combat salvateur, sans lequel la liberté n'est pas qu'un vain mot. Il n'est donc pas surprenant, souligne Yves Le Gars, que dans un tel contexte, Kazantzaki découvre, mais à un autre niveau qu'avant-guerre, que la Barbarie a accompli son œuvre mortelle. Il va même trouver les accents justes, pour éclairer

368 Souligné par moi

369 Souligné par moi

comment la Grèce et la France sont indissolublement liées dans le combat éternel de l'émancipation de l'Homme. Ainsi, en mars 1947, à l'occasion de la Fête nationale Grecque, il prononce en français un discours, où il exprime la phrase suivante :

« Paris demeure une des rares tribunes sur la Terre où l'on puisse encore parler librement, profitons-en ».

Dans ce discours, il établit une filiation directe entre la Grèce, qu'il appelle

« Mère vénérable, et tragique de la Liberté » et la Révolution française qui a semé « sur toute l'Europe les trois idées-forces liberté, égalité, fraternité » ; « quelques graines, ajoutait-il, étaient tombées sur le sol hellénique ».

Le contraste est saisissant entre le Kazantzaki des années trente, qui essaie désespérément de se faire connaître et comprendre des élites françaises, et celui qui, après l'échec anglais, est invité à Paris par le gouvernement français, loge à l'hôtel de Nice, rue des Beaux arts, puis chez Madame René Puaux, place de la Madeleine, où il dispose d'un bureau. Mais sa démission de son poste à *l'Unesco*, puis son établissement à Antibes indiquent clairement un choix selon Yves Le Gars : il entend désormais consacrer les années qui lui restent à vivre, à la création, alors même que son œuvre commence à être mondialement reconnue et que la France rattrape son retard en commémorations diverses, en particulier l'éditeur *Plon* qui publie ses œuvres. Il a désormais élargi son horizon, il assume ses contradictions, non seulement avec sérénité, mais avec une sorte de jubilation. Il n'a plus à se justifier devant le fameux *« esprit français »*.

Il peut même en 1955, à l'occasion d'une interview pour le *Journal des jeunesses littéraires de France*, faire des déclarations inattendues, en matière littéraire. À la question « Qui aimez-vous plus particulièrement parmi nos écrivains ? », il répond **:**

« Ne vous étonnez[370] pas de mes choix un peu hétéroclites peut-être. Mais je raffole des contradictions. Ainsi j'aime énormément Montaigne et Pascal. Ce sont des stylistes étonnants. De même Saint Simon, Montesquieu. D'ailleurs j'aime tout le dix-huitième siècle français, toute sa grâce et son esprit. C'est pour moi le miracle français. À mon avis, c'est l'un des grands moments de votre histoire. Du moins pour mon goût personnel. »

Et à la question sur les contemporains :

« J'admire beaucoup Malraux, Saint-Exupéry, Montherlant. J'aime tout particulièrement Mauriac : quel romancier extraordinaire ! En poésie, je voue un culte spécial à Valéry. Il est le sommet, la fin d'une civilisation. Trop fin peut-être, trop raffiné. C'est une fleur sans semence».

Avant d'oser une interprétation, comme le fait Yves Le Gars, on doit compléter la liste de façon non exhaustive, tant sa culture était vaste. Il faut citer Chateaubriand, Hugo, Lamartine, Musset et pour le XVIIIe siècle Rousseau. La Correspondance et *le Dissident* d'Eléni Kazantzaki font également allusion à Alexandre Dumas, à Jean Moréas, à Anna de Noailles. On sait qu'il a beaucoup traduit Jules Verne pour les enfants, traduit aussi *La machine infernale* de Cocteau, ainsi que plusieurs de ses pièces en français. Que Camus voulait jouer sa *Mélissa*, qu'il a lui-même vu le *Huis clos* de Sartre en 1946, etc. Il avait des préférences affirmées et même en 1932, alors que son différend avec la France était au plus fort, il

[370] Souligné par moi

persistait dans ses goûts : « Quand il ne travaille pas, il lit *Valéry, Mallarmé*, sa petite anthologie personnelle. », écrit Eléni. En octobre 1951, il écrit une lettre tout à fait révélatrice de ses critères d'appréciation **:**

« Gide[371] n'existe plus ! C'était un grand styliste, un maître écrivain, mais pas un grand écrivain. Son influence sur la jeunesse française a été néfaste. La forme de son œuvre est parfaite. Mais je n'en aime pas le contenu. En France, reste encore un grand vieillard : Claudel. Après sa mort… plus que des épigones ».

Et qu'admire-t-il surtout chez *Mauriac* ? Le fait qu'il « est toujours au premier rang du combat pour l'humanité » et de *Malraux* il dit « non seulement il a écrit de très beaux romans, mais c'est quelqu'un ». Ainsi, écrit Yves Le Gars, ses choix ne sont pas aussi hétéroclites qu'il le prétend. Il peut admirer sans pour autant adhérer : *Valéry* représente la perfection juste avant l'abîme, et Gide, parfait artiste, a débauché la jeunesse française. L'art abandonné à lui-même et tournant le dos aux valeurs salvatrices ne peut assurer la grandeur d'aucun écrivain. Les jugements portés sur Malraux et Mauriac prouvent que Kazantzaki fait de *l'éthique l'une des justifications essentielles de l'esthétique.*

Il ne nous revient pas ici d'apprécier si les jugements de Kazantzaki sont fondés ou non, mais de mettre en évidence le sens de ses contradictions. Car il y en a un, analogue à celui qui lui faisait admirer la clarté française, tout en se disant borné par elle. La réussite formelle, la beauté, ne suffisent pas. Il reste un moraliste, voire un puritain, un oriental aussi. Ainsi, à l'époque même où il écrit sur Gide les lignes que nous venons de citer, il décrit à Léa Dunkelbaum, Paris comme une « Babylone maudite et séduisante ». Il l'oppose à Jérusalem, à Tel Aviv, à la Terre Promise qu'il aime tant. Il est l'homme, l'écrivain qui ne veut pas se laisser entraîner trop loin par la séduction, l'homme qui revendique des influences et des goûts successifs et simultanés. C'est sans doute cela qui le fait considérer souvent comme inclassable, en particulier par une certaine tradition française, avide de catégories.

« Mais il faut, me semble-t-il », continue Yves Le Gars, « rechercher plus loin la cause des malentendus qui, pendant si longtemps, ont empoisonné les relations entre Kazantzaki et la France, où tant bien que mal, il aspirait à exister. Il nous est facile, à nous, aujourd'hui, en possession des grands romans qui l'ont rendu célèbre, de leurs adaptations cinématographiques et des éclairages apportés par le *Rapport au Gréco,* d'apprécier le vrai génie de son œuvre ». Mais ce n'est que le 30 octobre 1957, dans le journal *Combat* qu'Alain Bosquet pouvait écrire : «Avec Kafka et Proust, il est, à l'égard de cet autre grand méconnu Hermann Broch, l'un des plus immenses écrivains de ce siècle. » Et Camus dans une lettre à Eléni du 16 mars 1959 : « Avec lui disparaissait un de nos derniers grands artistes. Je suis de ceux qui ressentent et continuent de ressentir le vide qu'il a laissé. »

Mais dans les années 30-40, cette œuvre considérable n'avait pas encore été écrite, les genres littéraires qu'il affectionnait, la tragédie, par exemple, avaient pris en France un tour parodique. Quant à son grand œuvre épique, remis incessamment en chantier, l'*Odyssée,* il était totalement inconnu. Même un ouvrage aussi fondamental et court qu'*Ascèse*, n'a été

[371] Souligné par moi

publié en français qu'en 1951 ! D'autre part, le mélange des genres pratiqué dans *Toda-Raba* et dans le *Jardin des Rochers* pouvait dérouter alors qu'il existait un lectorat pour les romans « asiatiques » de Malraux. Pour des analystes comme Aziz Izzet, Kazantzaki n'aurait pas su plaire pour des raisons plus fondamentales : il cherchait à construire des mythes nouveaux à l'époque où d'autres, singulièrement en France, s'acharnaient à les détruire.

Mais dans les années 30-40, cette œuvre considérable n'avait pas encore été écrite, les genres littéraires qu'il affectionnait, la tragédie, par exemple, avaient pris en France un tour parodique. Quant à son grand œuvre épique, remis incessamment en chantier, l'*Odyssée,* il était totalement inconnu. Même un ouvrage aussi fondamental et court qu'*Ascèse*, n'a été publié en français qu'en 1951 ! D'autre part, le mélange des genres pratiqué dans *Toda-Raba* et dans le *Jardin des Rochers* pouvait dérouter alors qu'il existait un lectorat pour les romans « asiatiques » de Malraux. Pour des analystes comme Aziz Izzet, Kazantzaki ne pouvait plaire, et ce pour des raisons plus fondamentales : il cherchait à construire des mythes nouveaux à l'époque où d'autres, singulièrement en France, s'acharnaient à les détruire.

Mais est-ce l'ignorance ou la réprobation, qui explique son silence touchant l'aventure surréaliste, grande pourvoyeuse de mythes nouveaux, se demande Yves Le Gars. Des mythes comme le « merveilleux quotidien » sont très liés à la ville et à son histoire, tandis que Kazantzaki n'aime pas autant la ville que le cosmos. Et puis c'est un Méditerranéen, il est d'une génération antérieure, et il y a trop de traits occidentaux dans le mouvement de Breton. Il y aurait eu, aussi, des points de convergence : le rôle capital du rêve, l'admiration pour l'imaginaire germanique et les civilisations « premières » pour ne citer que ceux-là. Mais il y avait un obstacle moral et métaphysique absolu, souligne très correctement Yves Le Gars : même malmené par l'Eglise orthodoxe et le Vatican, Kazantzaki faisait du Christ et de Dieu les figures centrales de toute sa quête, quand les surréalistes maniaient un matérialisme et un athéisme souvent profanateurs. De toute façon, réservé, solitaire et dur comme il l'était parfois, refusant l'univers médiatique, détestant les mondanités, les chapelles, et les clans, il souffrait d'un lourd handicap dans le Paris de l'entre-deux guerres.

Au terme de cette très riche réflexion, qu'Yves Le Gars nous offre, il réussit à bien nous éclairer sur la nature passionnelle des relations de Kazantzaki avec la France. Qui dit passion dit forcément fatalité, et nous avons vu comment la culture française, à l'origine, lui avait été imposée par les conditions hasardeuses de l'histoire.

Or, Kazantzaki était un homme, un penseur, un artiste dont l'ascèse était cette terrible montée au sommet de laquelle existe la liberté qui transcende la peur et l'espérance. L'extrême rudesse de cette lutte avait quelque chose d'étranger, voire de barbare, pour les milieux culturels dominants de la France des années 30. L'oriental qu'il voulait être n'était pas reconnu à sa juste valeur par le pays où il avait mis tant de lui-même et qu'il était parfois tenté de réduire à une caricature séduisante, mais décadente, et destructrice des valeurs avec son ironie redoutable.

C'est qu'il avait construit en rêve une France et un Paris qui, dans la réalité, manifestaient une identité problématique, une multiplicité aussi complexe que ses propres contradictions. Et de cette décadence obsédante, il ne retenait plus que les raffinements d'un art dont la beauté avait perdu tout rapport avec les énergies propres de l'Histoire.

Les épreuves terribles de la deuxième guerre mondiale, la défaite de la France abaissant l'orgueil de cette dernière, les souffrances endurées par le peuple martyr de la Grèce, l'exil forcé, tout cela rétablit la communication et enfin l'entente entre Kazantzaki et la France. De fait, même au moment où le divorce semblait menacer, il n'avait jamais cessé de pratiquer et d'aimer le français. Mais il n'oubliait pas pour autant la mission linguistique et patriotique qu'il avait à remplir. Ajoutons encore que, si considérable qu'ait été la culture française de Kazantzaki, il ressentait aussi d'autres attirances : italienne, espagnole, allemande, anglaise, russe, sans compter le monde moyen-oriental, l'Afrique, la Chine, le Japon, l'Inde.

Là où il rejoint en profondeur le génie plus spécifiquement français, écrit Yves Le Gars, c'est quand sa pensée prend un tour *universaliste*. Une sorte de synthèse semble alors se produire entre sa propre conception de l'universel et celle de l'universalisme politico-juridique à la française, hérité de la Révolution de 1789. Le combat pour la Liberté et celui pour l'Esprit s'associent puis se confondent, tandis que le cœur et l'intelligence, longtemps séparés, se réunissent.

En l'absence d'aveu direct dûment enregistré, on ne peut dire à quel point Kazantzaki aimait la France, tant une relation passionnelle enfante d'attirances et de rejets, d'éclaircies et d'orages. En tous cas, en 1957, il confiait à son ami Minas Dimakis : *« Si*[372] *je n'étais pas venu en France, rien ne se serait fait ».* Une phrase très significative de la reconnaissance de Kazantzaki envers la France !

[372] Souligné par moi

Partie 5

Les éléments de la culture française dans la création kazantzakienne

Chapitre 1 : Quels sont les éléments de la culture française ?

Comme le sujet de cette thèse est *Nikos Kazantzaki et la culture française*, notre objectif est de révéler les éléments de cette culture dans la vie et l'œuvre de Nikos Kazantzaki, mais avant de poursuivre, nous devons d'abord nous interroger sur les éléments qui composent une culture. Selon Gilles Asselin et Ruth Mastron[373], les auteurs du livre *Français Américains, ces différences qui nous rapprochent*, pour aborder la France dans sa réalité, il faut garder à l'esprit qu'elle offre de multiples facettes[374], toutes aussi représentatives les unes que les autres. Nous pouvons donc extraire de cette étude quelques caractéristiques très représentatives de la culture française et qui nous intéressent ici. Evidemment, les auteurs évoquent des éléments culturels de la société française du début du XXI^{ème} siècle, alors que Kazantzaki vivait au XX^{ème}. En gardant à l'esprit que les sociétés humaines évoluent constamment, il ne faudra pas aboutir à des conclusions absolues s'appliquant tout à fait aujourd'hui, mais juste signaler quelques points nous intéressant dans cette étude. Dans le chapitre suivant, on étudiera également quelques théories philosophiques, dans le soin d'approfondir un peu certaines idées implantées dans la culture française et développées par la suite dans l'œuvre de Nikos Kazantzaki.

Selon Gilles Asselin et Ruth Mastron, les Français sont très conservateurs et rationalistes mais en même temps capables d'un avant-gardisme froid entrecoupé d'accès de colère ou d'élans d'affection ; ils sont réservés avec les inconnus mais capables de romantisme exacerbé. Ils sont pétris de rationalisme et de logique, pourtant la France regorge de paradoxes. C'est bien simple, les Français sont rebelles à toute catégorisation et classification, y compris celles qu'ils élaborent eux-mêmes. Ils pensent qu'ils sont très rationnels et se considèrent comme logiques et intellectuels. Les Français tiennent l'art du raisonnement en haute estime.

---

373 Gilles Asselin, Ruth Mastron, *Français Américains, ces différences qui nous rapprochent*, Alban Editions, 2004, pp. 41-42, http://books.google.fr/books?id=d6wZWtSy1fwC&printsec=frontcover&dq=Fran%C3%A7ais+Am%C3%A9ricains,+ces+diff%C3%A9rences+qui+nous+rapprochent,+Gilles+Asselin&source=bl&ots=hP1i9nxBDN&sig=PR75T5Ms0ByKQrJvHdRjBLH8GGs&hl=fr&sa=X&ei=0KE_UJe5JYnbtAaA_IF4&ved=0CDAQ6AEwAA#v=onepage&q=Fran%C3%A7ais%20Am%C3%A9ricains%2C%20ces%20diff%C3%A9rences%20qui%20nous%20rapprochent%2C%20Gilles%20Asselin&f=false

374 Ibid., p. 39

Leur système[375] scolaire reflète cet état d'esprit, notamment dans le secondaire où l'enseignement de la philosophie est privilégié, quelle que soit la section ou la spécialité concernée. Si, aux Etats-Unis, il y a plutôt tendance à se méfier de l'intellectualisme, celui-ci occupe encore une place de choix en France où les idées sont valorisées en tant que telles. Selon les auteurs de ces lignes, le cartésianisme est la méthode française par excellence pour résoudre les problèmes. La France[376] est un pays où les grands principes de Jules Ferry, c'est-à-dire, l'école obligatoire, l'enseignement public voire gratuit, et la laïcité sont toujours en vigueur. L'instruction est la clé de l'intégration et de la promotion sociale, ainsi que la pierre angulaire de l'édifice de la culture française.

Selon les auteurs de cette étude, le cri[377] de ralliement de la révolution française résonne encore dans le cœur de tout citoyen français, ainsi que la devise de la république : *liberté, égalité, fraternité*. Les valeurs inhérentes à la république sont l'unité, la solidarité et l'universalisme. Réalisables ou non, ces idéaux de la république comptent profondément pour les Français. Les régions à forte identité culturelle comme la Bretagne, l'Alsace ou le Pays Basque affirment plutôt leurs particularités à travers leurs costumes, leur langue et leurs traditions qu'en cherchant l'obtention d'une autonomie politique. Dans la Déclaration des Droits de l'Homme de 1789, les acteurs de la Révolution affirment que les hommes sont égaux en droits, quelle que soit leur nationalité, leur origine ethnique, leur religion et leurs particularités. Les auteurs de ce document ont donc élaboré un système où chacun jouit des mêmes droits sans discrimination. Ce principe universaliste est encore solidement ancré dans la société française et dans sa législation. A titre d'exemple, toute personne résidant en France bénéficie de la couverture sociale de santé.

En France, le présent est perçu comme un pont[378] jeté entre le passé et l'avenir. Le futur n'est autre que le prolongement du passé et on ne saurait dissocier ce qui est de ce qui fut ou de ce qui sera. Les Français cherchent couramment dans le passé les racines d'un avenir prometteur, celui-là accordant stabilité et force aux fondations des années à venir. Pour eux, histoire, continuité et tradition sont autant d'éléments indissociables de leur propre identité et de leur culture. Dans l'œuvre kazantzakienne, on peut retrouver tous les éléments culturels français mentionnés ci-dessus et nous allons les étudier en détail : ils sont présents sous forme d'influences idéologiques dans ses écrits ou bien sous forme d'attitudes et de positions envers la vie adoptées par l'écrivain.

375 Ibid., pp. 40-41
376 Ibid., p. 43
377 Ibid., p. 41
378 Ibid., pp. 60-61

Chapitre 2 : Liberté, Égalité, Fraternité

Il est évident que la formation et la culture française de Nikos Kazantzaki, déjà mentionnées dans les chapitres précédents, ont contribué énormément au développement de son esprit et à son ouverture vers le monde. Kazantzaki déploie sous nos yeux la scène de sa première journée à l'école communale, la peur éprouvée à l'apparition du maître, la cravache à la main, comme le veut la pédagogie de l'époque. Le capitaine Michel détache sa main de celle de l'enfant et le remet au maître en lui exprimant son profond désir de voir son fils devenir un *Homme*[379] ! Un Homme, cela veut dire quelqu'un d'utile à son pays. Si un fils n'était bon ni pour les armes, ni pour les études, ce n'était pas la peine qu'il vive, et le père tel un spartiate, le voulait mort, pour ne pas déshonorer sa race et sa patrie.

Le maître[380] est apparu sur le seuil, il tenait une longue cravache et m'a paru sauvage, armé de grandes dents, et je fixais mon regard au sommet de sa tête, pour voir s'il avait des cornes ; mais je n'ai rien vu, parce qu'il portait un chapeau.

- C'est mon fils, lui dit mon père. Il a détaché ma main de la sienne et m'a remis au maître.
- La peau est à toi, lui dit-il, ce sont les os qui sont à moi. Ne le ménage pas, frappe-le, pour qu'il devienne un homme.
- Tu as compris[381] ? me dit-il. Un homme, ça veut dire quelqu'un d'utile à son pays. C'est bien dommage que tu ne sois pas fait pour les armes, tu es fait pour l'étude. Que veux-tu y faire ? C'est ton chemin, suis-le. Tu as compris ? Fais des études, je ne veux que tu deviennes ni instituteur, ni moine, ni le sage Salomon. Mets-toi bien ça dans la tête, moi j'ai pris ma décision, à présent prends la tienne. Et si tu n'es bon ni pour les armes, ni pour les études, ce n'est pas la peine que tu vives…
- C'est ici que tu feras ton instruction, me dit-il, pour devenir un homme. Fais le signe de la croix.

Au lycée catholique de Sainte-Croix à Naxos, avec un amour mobilisé par l'impératif national, il multiplie ses forces pendant des mois avec une ivresse jusqu'alors inconnue : il apprend, il avance, il chasse l'oiseau bleu, appelé Esprit[382] car l'assoiffé tombe dans la source abondante et merveilleuse de la littérature française des 18^{e} et 19^{e} siècles. Pendant toute sa vie, il luttera pour cet oiseau bleu, pour transformer la chair en esprit, pour humaniser la chair, pour dépasser les ténèbres ancestrales, pour faire de la lumière ! Son ancêtre, la bête, lui a été donné pour le transformer en homme et pour le faire monter plus haut que l'homme, jusqu'à Dieu ! Cet homme qui transforme la chair en amour, en vaillance, en lutte pour libérer Dieu sur la terre !

379 Souligné par moi

380 *Lettre au Gréco*, p. 47

381 Ibid., p. 86

382 Ibid., p. 87

Il sentait que c'était là son devoir, son unique devoir : réconcilier les irréconciliables, faire remonter du fond de lui-même les épaisses ténèbres ancestrales pour en faire, autant qu'il le pourrait, de la *lumière*[383]. N'est-ce pas celle que nous avons à notre tour le devoir d'appliquer, en suivant ses traces ? Notre vie est un éclair bien bref mais nous aurons le temps ! Tout l'univers, sans qu'on le sache, suit[384] cette méthode. Chaque être vivant est un atelier où Dieu se cache, pour travailler la boue et la transformer. Voilà pourquoi les arbres fleurissent et se chargent de fruits, les animaux se reproduisent, et pourquoi le singe a pu dépasser sa destinée et se tenir debout sur ses deux pieds. Et désormais, pour la première fois depuis que le monde existe, il est donné à l'homme d'entrer dans l'atelier de Dieu pour travailler avec lui. Et plus il transforme la chair en amour, en vaillance et en liberté, plus il devient le Fils de Dieu !

C'est un devoir[385] accablant, insatiable. Toute ma vie j'ai lutté, et je lutte encore, mais il reste toujours des ténèbres, une lie au fond du cœur, et la lutte recommence sans cesse. Mes antiques ancêtres paternels s'entremêlent, plongés au plus profond de moi-même, et je ne parviens qu'à grand-peine, dans les ténèbres profondes, à distinguer leurs visages. Au fur et à mesure que j'avance, traversant les couches successives de mon âme – l'individu, la race, le genre humain – s'empare davantage de moi. Au début c'est comme ceux d'un frère, d'un père, que j'imagine ces visages, puis, à mesure que j'avance vers les racines, c'est un ancêtre chevelu, aux mâchoires épaisses qui surgit du fond de moi-même : il a faim et soif, mugit et ses yeux sont pleins de sang. Cet ancêtre est la bête massive, brute, que l'on m'a donnée pour que je la transforme en homme ; et si je peux, si j'en ai le temps, pour que je la fasse monter encore plus haut que l'homme. Quelle ascension terrifiante du singe à l'homme, de l'homme à Dieu !

La notion d'universalisme et la vision d'un monde délivré, uni et éclairé par la lumière de l'esprit, différencie Kazantzaki de ses compatriotes contemporains. Pour[386] Kazantzaki, dans l'univers, rien n'est étranger, rien non plus n'est superflu. L'ascète et l'ivrogne, le non-violent et le batailleur, le simple et l'érudit, le rêveur et le fougueux, Saint-François d'Assise et Zorba ou le capitaine Michel, tous ont leur place dans ce beau monde qu'il embrasse de son regard d'aigle, dans cette vie riche et tumultueuse, qu'il aime et dont il vit l'harmonie profonde en même temps que tous les ouragans et tous les zéphyrs. Cette force qui l'anime, non seulement il veut la retrouver chez les autres, mais il sait l'y faire naître, ou plutôt, aurait-il dit, la révéler et la faire s'épanouir ! Particulièrement chez les jeunes, qu'il adore et à qui il se donne sans réserve. Ceux à qui il parlait revenaient avec une plus grande confiance en eux-mêmes, une vision plus claire de leur mission sur la terre, une résolution plus ferme de s'y consacrer, une vigueur accrue pour s'en acquitter. L'universalisme dans son sens premier, des Lumières françaises et de la Révolution française, de la déclaration des droits de l'homme, signifie construire à partir de la diversité et dans le dialogue entre soi et l'autre. Ecoutons Kazantzaki :

383 Souligné par moi

384 Nikos Kazantzaki, *Rapport au Gréco*, p. 18

385 Ibid., p. 19

386 Jean Herbert, UN MAITRE DE FORCE POUR LES JEUNES, http://kazantzaki.free.fr/NIKOS/homme/temoignages/jean-herbert.htm, 04/08/2013

Embrassons-nous[387], serrons-nous, unissons nos cœurs, créons, nous les humains, tant que cette température de la Terre le permet, tant que des tremblements de terre, des déluges, des glaciers, des comètes, ne viennent pas nous exterminer, créons un cerveau et un cœur à la Terre ; donnons un sens humain au combat inhumain !

Il élève la voix dans la chanson lyrique pour le soleil qui se lève, le soleil qui se couche à l'intérieur du crâne humain. Dans sa tête, à l'une de ses tempes se trouve l'orient, à l'autre l'occident. Les étoiles brillent dans son cerveau ; idées, hommes, animaux broutent les prairies de sa tête, des chansons et des pleurs remplissent les pavillons de ses oreilles et, pour un bref instant, provoquent une tempête et cherchent à construire …l'abîme !

> Le cerveau s'éteint et tout, ciel et terre, disparaît.
>
> Moi seul existe ! Crie le cerveau.
>
> Dans ses sous-sols ses cinq tisserands nouent et dénouent le temps et l'espace, la joie et la douleur, la matière et l'esprit.
>
> Tout s'écoule autour de l'homme, tel un fleuve, tout danse violemment, les visages coulent comme de l'eau, le chaos mugit.
>
> Mais moi, le cerveau, patient, courageux, lucide, je me fraie un chemin dans le vertige. J'enfonce des jalons stables dans le tourbillon.

Kazantzaki adhère entièrement à la théorie philosophique de la libre volonté. Il était, pour son époque, un esprit rebelle. Jeune, il s'est révolté contre sa famille, son milieu social, l'église et l'état. En règle générale, il était contre le fait de fonder une famille, se marier et mener une vie paisible, encadrée et structurée, pareille à la vie d'un mouton dans la ferme, comme il l'écrivait. Il n'a jamais été un jeune homme installé dans un lieu fixe et travaillant comme tout le monde pour gagner sa vie. Kazantzaki était une personnalité très libre, ayant du mal à se soumettre aux lois écrites ou non écrites de la société, de l'état ou de la religion. Il abandonne, tel un voyageur expérimenté, une vie banale et encadrée par les commodités quotidiennes, individuelles et sociales, pour se consacrer entièrement à ce que son âme seule lui ordonne, pour se consacrer à la magie de la poésie, de la beauté et de l'art ! Dévoué à son maître Bergson, il applique dans sa vie ses théories, en se libérant d'abord de la croûte extérieure du quotidien, pour agir sur elle au lieu d'être agité par elle.

Le second Ulysse retourna à sa patrie. Il vit l'immense tête de la montagne au-dessus de sa ville natale, il prit de nouveau, au bord de l'eau, l'ancien chemin et il frappa de nouveau à la porte du père. La cour était pleine de basilic, de marjolaine et d'œillets d'Inde. Le vieux « Laërte » avait vieilli, la mère – bonne, sereine, silencieuse – regardait l'homme aux multiples –voyages ; comme il avait maigri, comme ses tempes s'étaient creusées, ses yeux enfoncés, combien s'était élargi son front très-brûlé-par-le-soleil, très-couvert-de-neiges.

Lors d'une période historique très difficile pour son pays et son peuple, Kazantzaki, chassé de sa chère île d'Égine, la quitte avec amertume pour sauver sa vie. Il est persécuté pour ses

[387] Nikos Kazantzaki, *Jardin des Rochers,* Feux Croisés, Librairie Plon, Paris 1959

critiques, ses actes, ses idées et sa vision d'un monde meilleur, qu'il ne parvenait pas à masquer. Il recherche la Liberté, dans toutes ses nuances, l'Égalité et la Fraternité, ces vertus humaines constantes à travers les siècles mais toujours actuelles, dans un autre pays, qui a su préserver et semer dans le monde entier, que ce soit par la grande *révolution française* ou après la catastrophe de la seconde guerre mondiale, la flamme de la république de la Grèce antique. Pendant et après la période difficile de la seconde guerre mondiale, Kazantzaki le constate : l*es Français ne parlaient pas seulement aux Français, en vérité les Français parlaient à tous les hommes libres !*

L'œuvre kazantzakienne est imprégnée de ces trois valeurs françaises fondamentales : *Liberté, Égalité, Fraternité,* étroitement liées entre elles, valeurs, au demeurant, fondamentales pour l'humanité entière. Kazantzaki a su consolider ces qualités de l'*oiseau bleu,* dans le bijou multicolore de sa création. Il était un être rare[388], une âme lyrique et gentille, un amant de la Liberté ! Il aimait la liberté d'un amour passionné. La liberté était le sang de son œuvre, cette œuvre si importante, si multiforme, pleine de passion méditerranéenne ! Lors d'un de leurs entretiens radiophoniques, il déclarait à Pierre Sipriot[134] :

Le vrai miracle grec ne s'appelle pas la beauté. Il s'appelle liberté. Chaque peuple à qui fut donnée une mission sur la terre jette son propre cri. L'Hébreu appelle Dieu, L'Indou s'efforce par-delà les phénomènes, de saisir le sens, les Egyptiens du fond de leurs tombeaux crient, implorent l'immortalité. Aux Grecs a été donnée la mission de transformer l'esclavage en liberté. Comment voulez-vous alors qu'un écrivain grec ne mette toutes ses forces au service de la liberté ? Comment voulez-vous que je regarde, impassible, le Monde ?

Et lorsque Pierre Sipriot lui demande dans quel but il cherche à modifier l'homme au prix de tous ces combats et sacrifices, s'il s'agit d'une combativité engendrée par la foi nationale ou voulue par le destin qui, lui-même, frappe à l'aveuglette, dans un but incertain, il donne la réponse suivante :

N.K. – Non, il ne s'agit[389] pas d'une foi aveugle. Le but de la lutte de ces Crétois n'est pas incertain. Ces combattants souffrent d'un malaise qui leur est douloureusement clair. Chez les Crétois, à l'époque où se déroulent les événements qui constituent la trame du roman *La liberté ou la mort*, le but était inexorablement imposé à leur action : la libération du joug turc. Secouer le joug turc est la première forme de liberté : la plus urgente. Seule cette liberté conquise peut ouvrir le chemin qui mène aux grandes créations de l'homme, à la dignité humaine, la justice, la morale, la liberté spirituelle. Mais pour atteindre ces hauts degrés de la marche humaine, il faut tout d'abord être politiquement libre. Et les combattants le savent. C'est pour cela qu'ils luttent avec tant d'acharnement pour conquérir cette liberté. Les héros qui incarnent cet élan brisent leur vie et la brisent pour conquérir cette liberté. Mais n'est-ce pas là la destinée des héros ?

A une époque où la machine triomphe, l'homme enthousiasmé par ses nouveaux serviteurs, se jette, avec un espoir démesuré, avec un optimisme naïf, à la conquête de la matière. Il croit ainsi conquérir la liberté et libérer l'esprit. Selon l'écrivain, l'homme, et c'est là sa noblesse,

---

388 *Renaud de Jouvenel, article intitulé «À la mémoire de Kazantzaki », traduction en grec de Maria Iconomou-Tsariki, publication Nea Estia, Noël 1959, traduction en français depuis la traduction grecque*

389 Ibid., p. 44

doit lutter éternellement pour remplacer les lois inhumaines de la nature par celles que lui dicte son cœur. La société humaine n'est pas une jungle. C'est pour cette raison qu'elle a créé des idéaux purement humains, expression de son aspiration la plus profonde : justice, égalité, bonheur pour tous !

« Je vais[390] de fabrique en fabrique et mon cœur se serre de plus en plus. La « joyeuse » Angleterre a perdu sa joie, la roue s'est mise à tourner, personne ne peut plus l'arrêter. Les machines triomphent, l'homme d'aujourd'hui, enthousiasmé par ses nouveaux esclaves de fer, se jette, avec un espoir démesuré, avec un optimisme naïf, à la conquête de la matière. Il croit ainsi conquérir la liberté et libérer l'esprit. L'homme, et c'est là sa noblesse, luttera éternellement pour remplacer les lois inhumaines de la nature par celles que lui dicte son cœur. Il a créé des idéaux purement humains, expression de son aspiration la plus profonde : justice, égalité, bonheur pour tous. Rien de tel n'existe en dehors de l'aspiration de l'homme. La jungle que nous appelons ciel et terre a d'autres lois, tout à fait contraires – l'injustice, l'inégalité et le bonheur pour une minorité et encore, celui-ci ne dure que le temps d'un éclair. »

La notion de fraternité existe dans le droit constitutionnel français, c'est là une notion française par excellence dont les racines s'enfoncent aux temps franciscains pour s'étendre de la Révolution française jusqu'à nos jours dans la mentalité du peuple français. Évidemment, dans un climat de mondialisation, où le rythme du mouvement des idées s'est accéléré du fait des nouvelles technologies et de ses influences sur l'esprit, on constate un certain dérèglement et de la méfiance envers l'idée de fraternité que ce soit entre les personnes, les peuples ou les pays. Nous vivons à l'époque de l'écran numérique et de l'économie à sens unique, du commun consacré à l'individuel. Tout est mis à l'interrogation, tout est vague et incertain. Les valeurs auparavant considérées comme primordiales, *la Liberté, l'Égalité et la Fraternité*, apparaissent malheureusement parfois comme des valeurs périmées ou démodées, noyées dans la complexité et la vitesse de la vie contemporaine. Il nous reste seulement à espérer que la *Liberté*, comme Mirabeau le dit si bien, bannira du monde entier les absurdes oppressions qui accablent l'homme et fera renaître une fraternité universelle, sans laquelle tous les avantages publics et individuels deviennent douteux et précaires. N'oublions pas que l'homme est un être social ! Kazantzaki, la fourmi infatigable de l'esprit, prêche à travers le monde, la fraternité et la paix, appuyé sur l'amer vécu personnel des guerres désastreuses. Il proclame dans son roman *Jardin des Rochers* :

Je ne suis pas un météore[391] sans racines dans le monde. Je suis chair et souffle de son souffle. Je ne crains pas seul, je n'espère pas seul, je ne crie pas seul. Une grande armée d'âmes et de corps craint, espère et crie avec moi.

Je ne suis qu'un pont provisoire ; quelqu'un passe au-dessus de moi et, aussitôt, je m'effondre derrière lui.

Exerce[392] ton cœur à dominer autant qu'il peut une arène plus vaste.

---

390 *Le Dissident*, passage à peine altéré, figure aussi dans Angleterre, éditions Pyrsos, Athènes, 1941

391 Page 86

392 Nikos Kazantzaki, *Jardin de Rochers*, page 137

Embrasse pour un siècle, pour deux siècles, pourtour, pour dix siècles la [393]*marche de l'homme*[394]. Exerce ton œil à regarder les peuples se mouvoir en de grands espaces.

Plonge-toi dans cette vision, avec *patience* et *amour*, jusqu'à ce qu'enfin le monde en toi respire et les *combattants s'éclairent, s'unissent* dans ton cœur et se reconnaissent en frères.

Frères! Frères! Mangez, buvez, dormez, faites des enfants, travaillez! La terre est à vous! »

Cœurs ardents et purs de tous les pays, unissons nous !

De plus, Kazantzaki avait toujours le désir ardent d'un frère, d'une âme sœur, d'un compagnon de route à ses voyages matériels ou spirituels, d'un compagnon dans son parcours poétique et artistique. Il a eu la chance de goûter à ce bonheur du partage, de l'amitié et de la fraternité, il connut aussi l'amertume de la séparation. Prenons l'exemple des plus connues de ces amitiés, celles de Pantélis Prévélakis, d'Angelos Sikelianos, de Panaït Istrati qui furent, pour Kazantzaki, des compagnons de vie.

Mon cher frère[395],

Je n'oublierai jamais nos soirées de Paris[396]. J'en garde un souvenir d'une douceur indicible…Écrivez-moi, je vous prie, souvent, et pardonnez-moi si dans mes paroles et mes lettres, je parais réservé. Je veux, mais ne peux briser la coque dure qui enserre mon cœur… Ainsi je me suis composé un masque qui a déjà trompé presque tous ceux qui m'ont *connu.* Et je laisserai une légende absolument différente de mon vrai visage sévère et tendre, implacable et désespéré.

A la même personne, il écrit encore:

… Je pense[397] à vous chaque jour et me dis que c'est ici que nous aurions dû naître, riches, silencieux, esquires solitaires – comme les seigneurs dont j'ai fait la connaissance, qui vivent confortables, avec les portraits de leurs ancêtres… Quand je mourrai, un de mes biographes écrira – l'idiot – que j'étais une nature ascétique, ayant peu de désirs, un homme qui vivait aisément dans l'abandon et la pauvreté. Et personne ne saura que si j'ai été réduit à la condition d' « ascète », c'est parce qu'il ne m'a pas été possible de vivre selon ma véritable nature, et parce que *j'ai préféré*[398] *la nudité à la mesquine et avilissante livrée bourgeoise.*

Un extrait du roman *Toda-Raba,* où Kazantzaki désigne une scène de désaccord entre Panaït Istrati et lui, nous éclaire bien sur le tempérament de l'écrivain.

393 Souligné par moi

394 Souligné par moi

395 *Le Dissident*, lettre à Prévélakis, 17 juillet 1931, Gottesgab, Erzgebirge…

396 Page 265

397 Eleni N. Kazantzaki, *Le Dissident,* lettre à Prévélakis, 23 juillet 1939, page 402

398 Souligné par Eleni Kazantzaki

Azad[399] saisit le bras de Géranos et murmure d'une voix émue :

- Je t'aime malgré tout !
  Géranos[400] sent dans son cœur une petite voix terrible. Il se dégage du bras d'Azad :

- Je t'aime, Azad[401], moi aussi, mais je n'aime pas tes idées confuses. Et lorsque tes idées ne sont pas confuses, je les aime encore moins ! tu cries ou tu dis des banalités, voilà ;
  Azad se met en colère :

- Je ne suis pas philosophe, comme toi ! Je ne suis pas un rat de bibliothèque, comme toi ! Je suis un homme ! ton âme est une vieille cocotte, elle se farde, minaude, flirte, se donne, se retire, crie – sans amour. Mais mon cri, à moi, vient de mon cœur et mon cœur ne se trompe jamais ! Il dit la vérité.
- La vérité ! ricane Géranos, et ses yeux se troublent d'indignation et de douleur. La vérité, la justice, le bonheur ! N'as-tu pas honte ?
- Alors, s'écrie Azad en se frappant la poitrine, tout est vain, espèce de défaitiste, l'amour, l'amitié, la lutte de l'homme ?
- Ce ne sont pas les problèmes moraux qui m'intéressent, répond d'une voix persiflante Géranos. Ces problèmes harcèlent ton cœur naïf ; moi, je les ai dépassés depuis trois ou quatre ans ; Je connais toute leur portée individuelle et sociale, mais ils ne me tourmentent plus !
- Mais alors le problème métaphysique. Voilà donc ce qui remplit et enfle cette vessie, ton grand cœur ! Si l'œuf est né de la poule ou la poule de l'œuf.
- Pas même le problème métaphysique, Azad ; mais le frisson devant l'abîme.
  La voix de Géranos retentit comme un sanglot.

La Liberté, l'Égalité et la Fraternité, sont les qualités qui amènent au *respect du différent*, au respect de chaque individu ou nation, et là se trouve un point capital de cette thèse. Nikos Kazantzaki a effectué de longs voyages à la découverte de pays et de cultures autres, il les a décrits avec amour, ferveur, respect surtout, en prônant l'amitié entre les différentes nations, en réclamant la paix et la dignité humaine. La dignité humaine, c'est un homme et une femme, accroupis tous deux devant le feu et la marmite suspendue qui bout. La dignité humaine, c'est le berceau du nouveau-né dans un tronc d'arbre, les paysans qui fauchent et sèment, c'est le parfum très doux de l'air !

Un homme[402] et une femme aux pommettes saillantes, accroupis devant le feu, la marmite, suspendue, bout, dans un tronc d'arbre creusé, le berceau du nouveau-né. *Des paysans qui fauchent, un parfum très doux dans l'air, tels des grands-pères tout blancs, les chardons non éclos avec un bourgeon mauve bouclé.*

Une vision cristallisée de la beauté et de l'amour du différent traverse comme un souffle vivant l'œuvre kazantzakienne. La culture française a armé Kazantzaki, afin de construire des ponts solides entre le monde différent et lui, pour réussir finalement, à travers son art et sa

399 Nikos Kazantzaki, *Toda-Raba*, Plon, Paris 1962, p. 198

400 Kazantzaki

401 Panaït Istrati

402 Nikos Kazantzaki, *Toda Raba,* Plon, 1962

poésie, à faire la synthèse du différent, de l'amour et de la beauté ! La dignité humaine, la fraternité, entre les différents peuples et cultures, la diversité, sont des sources de richesse et non des causes d'opposition. Voilà pourquoi il se débat sans espoir, mais avec une forte conviction, pour que le bien l'emporte sur le mal. Avec le sentiment du devoir humain accompli, pareil à un soldat de la vie, gardant toujours les portes du monde pour empêcher l'ennemi d'entrer !

Le soir[403], dans le club des artistes d'Azerbeidjan, réception solennelle en l'honneur des écrivains étrangers. Un jeune garçon monte sur la scène ; il est très beau ; ses yeux sont teintés de courma ; il balance son corps à droite et à gauche et il se met à chanter un air passionné d'Orient ; au coin ; un vieillard aveugle, la tête renversée, en extase, tient sur ses genoux son long santouri et accompagne le chant doux et monotone. Une fillette apparaît. Lourde chape d'or, on voit que son visage serein, ses mains aux ongles rouges et ses petits pieds nus. Elle danse, très calme, hiératique ; ses dents brillent, blanches, pointues, comme celles d'un petit animal rongeur. Géranos frissonne. Seuls deux spectacles en ce monde lui communiquent une peur mystérieuse : le ciel étoilé et la femme qui danse. Il avait vu une fois Sent M'ahésa en des danses religieuses d'Afrique et il avait saisi en un éclair que l'homme d'argile peut dépasser soudain les frontières de la vie et de la mort. Mais cette jeune danseuse musulmane de Bakou, avec sa danse immobile, lui donnait la volupté suprême, l'essence de la danse, le sommet inamovible de la flamme. Il se tourne ; Azad à côté de lui, pleure ; les Européens sourient, ironiques et ennuyés. Pour la première fois, Géranos sent si intensément l'abîme qui sépare l'âme orientale de celle de l'Occident. Deux hommes qui trépident et pleurent pour la même danse sont des frères ;

Kazantzaki[404] comprend que le monde de son époque est affolé par la haine et s'entre-déchire : les hommes, blancs, jaunes, noirs, se combattent aveuglément, manipulés par des forces démoniaques. La conscience humaine est en détresse. Il ouvre les yeux, il tend les oreilles, il s'efforce de suivre patiemment les péripéties de cette lutte. Kazantzaki exprime la certitude qu'à la fin l'esprit sera vainqueur. Lorsqu'il voit trébucher l'esprit, il lui révèle la bonne nouvelle, c'est-à-dire le triomphe du bien ! Cette vision optimiste, qui, en même temps, est la certitude inébranlable que le bien vaincra le mal, traverse toute la création kazantzakienne. Mais ce triomphe du bien n'est pas, selon Kazantzaki, le sujet essentiel de son œuvre. Pour lui, le sujet essentiel est la lutte qui éclate dans la vie réelle et dans notre conscience et qui donne à son époque son visage tragique. Mais la bonne nouvelle est aussi là. Elle traverse les douleurs de l'enfantement et empêche Kazantzaki de sombrer dans le désespoir. Il attend avec confiance, après des ruisseaux de larmes, de sueur et de sang, le triomphe de l'amour !

403 Ibid., pp. 171, 172

404 KAZANTZAKI SIPRIOT *Entretiens*, éditions du Rocher, 1990, p. 70

Chapitre 3 : La clarté

Dans une lettre adressée à son ami Renaud de Jouvenel depuis Madrid, le 1er novembre 1932, Kazantzaki écrit[405] :

« J'aime et j'admire la clarté et la raison sans fumée de la race française ; mais j'étouffe un peu dans cet horizon précis ».

Kazantzaki aime, en effet, cette clarté. On le constate dans sa façon de s'exprimer, à travers des écrits très structurés qui communiquent clairement ses messages et ses émissions « cinématographiques ». Il déclare ne pas aimer l'horizon précis de la race française, dans lequel il étouffe, mais en même temps, ses écrits transmettent cette clarté. *D*ans son roman Jardin des Rochers, il explique sa pensée comme un maître dévoué à ses élèves, avec méthode et clarté, afin que ceux-ci comprennent bien le cours :

Au-dedans des corps vivants luttent les deux courants :

1) La tendance vers la composition, vers la vie, vers l'immortalité ;
2) La tendance vers la décomposition, vers la matière, vers la mort.

Tous les deux courants ont leur source dans les entrailles de la force primordiale.

Tout d'abord la vie surprend ; elle paraît illégale, contre nature – une réaction contre la volonté des ténèbres. Mais, en approfondissant, nous comprenons : la Vie, elle aussi, est une volonté de l'Univers, sans commencement et sans fin.

Tous les deux courants sont sacrés.

Notre devoir est de saisir la vision qui englobe et harmonise ces deux élans formidables de la vie et de la mort.

Et, conformément à cette vision, de régler nos pensées et nos actes.

LA PRÉPARATION

Premier devoir :

Serein, lucide, je contemple le monde et dis :

« Tout ce que je vois, entends, goûte, flaire et touche n'est que création de mon esprit.

Le soleil se lève, le soleil se couche en dedans de mon crâne. À l'une de mes tempes est l'orient, à l'autre l'occident. Les étoiles brillent dans mon cerveau ; idées, hommes, animaux, broutent les prairies de ma tête, des chansons et des pleurs remplissent les coquilles de mes oreilles et, pour un bref instant, mettent l'air en tempête.

Mon cerveau s'éteint-il et tout, ciel et terre, disparaît.

Moi seul existe ! Crie le cerveau.

405 *Le Dissident,* page 280

> Dans mes sous-sols mes cinq tisserands nouent et dénouent le temps et l'espace, la joie et la douleur, la matière et l'esprit.
>
> Tout s'écoule autour de moi, tel un fleuve, tout danse violemment, les visages coulent comme de l'eau, le chaos mugit.
>
> Mais moi, le cerveau, patient, courageux, lucide, je me fraie un chemin dans le vertige. J'enfonce des jalons stables dans le tourbillon.

Dans le roman *Toda-Raba*, parmi les désaccords et les différentes positions adoptées face à la réalité politique soviétique, l'écrivain avoue aimer la clarté et c'est dans ce cadre qu'il essaie de résoudre les malentendus et les différents points de vue entre Panaït Istrati et lui:

Géranos[406] se tourne vers Azad :

- Vois-tu ? La guerre ! Toute l'Asie hurle !

Azad est pâle, il grelottait.

- Cela te fait du plaisir, hein? Grommelle-t-il avec rage. La guerre !
- Je ne suis ni pour ni contre les tremblements de terre. La guerre est là, je la constate !
- Et tu t'en réjouis ?
- Eh bien, oui ! L'homme marchera plus vite.
- Et la Russie ?
- La Russie, elle aussi, marchera plus vite.
- Vers la catastrophe.
- Vers la solution.
- Tu es un homme sans cœur. La Russie n'est pour toi qu'une tragédie intéressante… La Russie et toute la terre. Tu es dans ta loge, homme froid, et tu regardes. Joue-t-on bien ? Tu applaudis. Joue-t-on mal ? Tu fais la moue. Pourquoi ? Parce que tu n'aimes pas. Celui qui aime ne voit rien ; il souffre. Je souffre, voilà ! Je souffre ! Ne parle pas, ne souris pas, je te hais !
- Allons, sortons ! dit Géranos. J'ai à te parler. J'aime la clarté. Je souffre, moi aussi, Sortons !

Lorsqu'ils furent dans la rue, pour un instant, Géranos fut pris d'un désir fou de se jeter dans les bras de cet homme bon, exaspérant et naïf. Pardonner tout, surmonter toutes les tracasseries et les petitesses de la nature humaine ! Se donner tout entier, sans réserve, malgré tout. Marcher ensemble avec un homme, côte à côte, jusqu'à la mort !

406 Nikos Kazantzaki, *Toda-Raba*, pp. 197, 198, Géranos désigne Kazantzaki et Azad, Panaït Istrati.

Chapitre 4 : La beauté

La beauté, comme en Grèce antique, joue un rôle très important dans plusieurs manifestations de la vie quotidienne française. L'amour de la beauté, qu'elle soit intérieure ou extérieure, exprimée ou non par l'harmonie, est une qualité primordiale pour les Français, un élément très important de leur vie et de leur culture, une certaine finesse de comportement. Kazantzaki décrit la nature sacrée du monde, la beauté cosmique, personnelle ou impersonnelle, en la sculptant tel un artiste de l'ère classique grecque. Il utilise le stylo au lieu du ciseau pour exécuter son chef d'œuvre vivant, qui n'embrasse pas la théorie de l'art pour l'art, mais celle de l'art engagé dans un but sacré : la Liberté dans toutes ses nuances. Kazantzaki illumine et immortalise à travers son âme, son œil et sa main, le bâtiment de sa conception cosmique, sa vision d'un monde merveilleux dans sa diversité !

« Jette ton regard, ô Dieu terrible, sur cette jeune fille superbe qui marche sur la terre – Rahel ! Son front est le mont Fuji à l'aurore, ses yeux sont doux et sans pitié comme les yeux d'une jeune lionne qui joue… Son cœur est une fleur merveilleuse de cactus au milieu de grosses épines. Et ses petites mains tendues te tiennent, ô Dieu terrible, au-dessus de l'abîme ! ».

Sur un autre parchemin, écrit en encre chinoise, on a lu :

« O Rahel, ô tête splendide, qui nage sur les eaux noires de l'abîme ! Les oiseaux et les serpents, les enfants, les fleurs, le blé et les femmes, toutes les semences de la terre, se sont réfugiées dans ta chaleur douce. Les forces divines frappent aveugles tout autour et mugissent. O Dieu de la mort, seule cette petite arche d'ivoire étincelle, intrépide et calme, au-dessus de ta colère. O Rahel, mes mains, mes pauvres mains d'argile caressent cette tête splendide, très lentement, dans la nuit profonde ! »

Selon Taki Ichiro[407], Bergson n'a écrit aucun livre sur l'esthétique, mais ses œuvres contiennent des idées importantes pour la philosophie du beau et de l'art. L'étude de l'esthétique bergsonienne a débuté par un article de R. Bayer, qui l'a cependant condamnée comme une esthétique négative. Sa critique porte notamment sur la notion bergsonienne de l'intuition, qui est, selon lui, contradictoire et impossible. Or, du point de vue oriental, l'intuition bergsonienne a une parenté flagrante avec la « spiritualité japonaise » (Suzuki Daisetsu), c'est-à-dire la conscience non dichotomisante du bouddhisme. En effet, par-delà l'intelligence dichotomisante, l'intuition bergsonienne consiste en un acte simple où la «conversion» des Alexandrins ne fait qu'un avec leur «procession», acte comparable à la conscience de la nature de l'esprit par lui-même au Japon. C'est cette intuition créatrice, à la fois origine et fin de la distinction entre theôria, prâxis, et poiêsis, qui pourrait fonder l'esthétique bergsonienne.

C'est Kuki Shûzô qui rapporte notre considération pour ce philosophe français, ajoute Taki Ichiro. « Notre esprit, dit-il, trop desséché par le formalisme critique du néo-kantisme allemand a reçu une «céleste nourriture» de l'intuition métaphysique bergsonienne. (KUKI

[407] *Une Esthétique de l'intuition – Bergson et la spiritualité japonaise* – TAKI Ichiro, pp.19 - 20

1928 :260). Or, pourquoi avons-nous autant de sympathie pour Kant et Bergson ? Pour expliquer un tel penchant, Kuki donne le schéma suivant :

Il y a chez nous deux courants prédominants de la pensée ; pensée shintoïste dans la forme du Boushido, et pensée bouddhique dans celle du Zen. Le Boushido, «la voie des Samouraïs» est le culte de l'esprit absolu, le mépris du matériel. C'est une morale idéaliste de la «bonne volonté». C'était ainsi la condition sine qua non de l'acceptation du kantisme au Japon. D'autre part, le Zen, ou Dhyâna, ou «méditation» consiste en un effort pour saisir l'absolu par l'intuition. Et dans la pensée japonaise c'est lui précisément qui a ouvert la voie à la philosophie d'Henri Bergson. (KUKI 1928 :258).

Certes le bouddhisme Zen et la philosophie bergsonienne ne sont pas la même chose, mais selon Kuki «il y a un esprit si évidemment commun» et cet «esprit commun à tous deux» n'est autre que leur conception de l'intuition. En effet, la référence à l'œuvre d'art est fréquente sous la plume de Bergson et c'est surtout pour son côté esthétique que la philosophie de Bergson est estimée chez nous. Philosophes et écrivains ont tous admiré la beauté stylistique de cette philosophie.

Chapitre 5 : L'Art

Kazantzaki, durant sa jeunesse, lutte pour devenir un homme d'action, c'est-à-dire un homme utile à la société. Il se considère comme un soldat ayant une mission à accomplir. Il lutte pour la liberté et les droits universels de l'homme. Il souhaite être actif lors des revendications sociales. Il fait des tentatives, avortées à chaque fois, pour appartenir à un parti politique ou le créer, bref pour devenir un homme d'action. Il repousse le désir de se consacrer entièrement à la poésie et à l'art, chose qu'il concevait, dans sa jeunesse, comme une lâcheté.

Mon but[408] n'est pas de faire de l'art pour l'art. C'est de trouver un nouveau sens à la vie et de l'exprimer. Pour y arriver il trois chemins : 1) le chemin du Christ : inaccessible ; 2) le chemin de saint Paul (combinaison de l'art et de l'action : Epîtres), mais il nous faudrait un Christ ; 3) le chemin de l'art et de la philosophie : Tolstoï, Nietzsche. J'ai pris le troisième et c'est pourquoi ce que j'écris ne sera jamais parfait au point de vue de l'art. Parce que mon intention dépasse les limites de l'art.

Mais en écrivant… je me sens de plus en plus soulagé… Je sais pourtant que cela ne suffit nullement. Pour atteindre mon but, il me faut faire un saut. Aussitôt ce saut accompli – qui ne peut être qu'exemple de vie et jamais d'art – je trouverai l'expression de mon âme qui, peut-être, sera une action et une prédication et pas de la littérature.

Serais-je jamais capable de faire ce saut ? Presque impossible. En cela consiste la tragédie de ma vie.

---

408 *Le Dissident*, lettre à Manolis Géorgiadis, 18 août 1921, page 86

En arrivant en France, il découvre émerveillé le cœur de l'art ! Paris, son acropole, est le centre névralgique[409] de l'Europe depuis le XVIIème siècle qui a vu naître les Beaux-arts. En effet, à cette époque, Louis XIV accueille les artistes catholiques chassés de chez eux pour des motifs religieux et leur accorde moyens et honneurs. Le roi développe les collections royales constituées depuis François Ier. D'une part, il entraîne l'aristocratie dans sa démarche de soutien aux arts et de l'autre, il met en place les premiers systèmes de commande et de mécénat en France. Louis XIV accorde sa protection aux académies qui se développeront et scelleront définitivement leur rupture avec les corporations d'artisans. On assiste alors au passage de la boutique à l'atelier. Le savoir-faire qui autrefois était transmis de père en fils, de maître à disciple deviendra un enseignement académique qui apportera aux élèves, au-delà de la technique, des notions de géométrie, d'arithmétique ou de philosophie. C'est l'académie qui fixe alors les nouvelles normes esthétiques et développe les notions de "bon goût", de "belle nature". C'est de cette période que la France et Paris tirent leurs premières lettres de noblesse en termes d'art et de culture. Par la suite, Paris restera une des places fortes de la création artistique et pourra exercer son influence sur tout le vieux continent.

Au XXème siècle, Malraux sera porteur d'un projet exceptionnel. Il impose son style et introduit une rupture dans le domaine des Beaux-arts. Cette rupture consiste tout d'abord à rendre accessibles les principales œuvres d'art, surtout celles de France, à mettre en valeur le patrimoine et favoriser la création artistique et spirituelle. Il met donc en exergue les revendications démocratiques en termes de culture. Cette rupture est incarnée dans un second temps par une remise en cause de l'académisme et par un soutien volontariste aux courants d'avant-garde. Enfin, avec Malraux, la culture intègre pour la première fois les plans quinquennaux de modernisation sociale et économique.

Kazantzaki lutte avec lui-même jusqu'à ce que la vérité lui soit révélée. Il est d'abord soulagé, par les réponses que son maître Bergson lui donne sur l'art, pour finir par s'y consacrer totalement à sa maturité : l'art est une science mystérieuse qui essaie de capter l'essence immortelle qui vit en nous, qui exprime le souffle invisible de Dieu et qui se bat pour la Liberté; *c'est une magie, une théurgie !* Notre devoir est de lutter pour sauver l'Homme et par conséquent pour sauver Dieu à travers l'art, à travers la poésie! Son rôle à lui est donc là, bien précis. Il n'hésite plus entre l'homme d'action et l'artiste. Il réussit à jeter un pont entre l'action et l'art, en combattant les anciennes croyances et en révélant clairement la valeur qu'il accorde à l'art comme gardien spirituel de la Liberté. Kazantzaki réussira à construire la synthèse entre l'action, l'art et la poésie pour libérer son âme et sa création !

« Mais nous avons le temps jusqu'à l'aube[410]. Je suis écrivain ; mais mon art a une Idée mystique. Tout homme est un Fils éphémère qui contient en lui le Père éternel. Le but de l'art est de pouvoir trouver et exprimer par un corps visible, par le Fils, le souffle invisible du Père. Si l'homme n'arrive qu'à saisir et à exprimer le Fils, il ne crée qu'une œuvre d'art superficielle ; s'il n'exprime que des idées abstraites, le Père seul, il cesse de faire de l'art, il fait de la métaphysique. L'Effort de capter par le Verbe l'essence immortelle qui vit en nous, c'est de la magie. Voilà pourquoi l'art est une science mystérieuse : une vraie théurgie. Le mot attire et captive le souffle invisible, la force à prendre corps et à se montrer à l'homme. Sitka, la Parole, le Verbe, signifie en même temps,

409 La diplomatie culturelle française, http://www.interarts.net/descargas/interarts678.pdf

410 *Toda-Raba,* p. 123

en géorgien : prise et coït. Le Verbe doit prendre, subjuguer, ensemencer la matière. Adam connut la femme ; le Verbe aussi doit connaître la Matière.

Les lèvres sensuelles de Robakidsé sourient ; elles dégustent encore quelques gouttes de vin. L'œil reste dur et froid. »

D'Antibes, le 3 mars 1950, il écrit à son ami suédois, Börje Knös pour le remercier d'avoir pris la peine de commenter son œuvre. Il lui communique ses inquiétudes sur les élections grecques à venir qui allaient avoir lieu dans un climat de terreur. Kazantzaki craint qu'elles ne compliquent davantage la vie du pays. C'était peu de temps après son anniversaire, il circulait déjà depuis soixante-cinq ans (ce n'est qu'après sa mort qu'il a été découvert par hasard que son année de naissance était 1883 et qu'il avait donc soixante-sept ans à ce moment-là) :

… Après-demain dimanche[411], je vais et viens dans cette prison aux deux petites fenêtres, cette prison mystérieuse et sombre, que nous nommons

Homme» ; et de ces deux petites fenêtres je regarde le monde sans m'en rassasier – quelle merveille, combien il correspond harmonieusement à notre faim, à notre soif et à notre aspiration à un Dieu ! Et depuis quarante-cinq ans je lutte pour transcender cette vision, toute cette faim et cette soif, pour les vêtir, avant de mourir, à l'aide des vingt-quatre lettres de l'alphabet grec. Que le plus possible de matière devienne esprit ! Si je devais renaître je ne prendrais pas un autre chemin. La montée que j'ai choisie est difficile et ardue, mais je ne regrette pas mon choix…

Chapitre 6 : L'amour du détail

Pour décrire chaque détail d'une réalité, la façon française par excellence est représentative et non soustractive. C'est peut-être pour cette raison que le cinéma est une invention française ! Cela permet de révéler la valeur de chaque fragment qui fait partie de la synthèse d'une mosaïque. Le style de Kazantzaki est lui aussi représentatif et détaillé. Il déploie, devant les yeux de son lecteur, des images fortes, en créant, par l'usage d'une langue d'une grande richesse, qu'il maîtrise parfaitement, un univers quasi-cinématographique. Il réussit à transformer ses écrits en images mouvantes, à dépasser les limites et la stabilité du texte écrit, afin de remuer la masse encrée produite, en lui donnant le souffle de la vie des cinq sens, pour la relier à la poésie, au rythme du mouvement et de la danse ! Kazantzaki projette sa vision de la réalité du cosmos à travers un monde de symboles. C'est pour cette raison qu'il est fasciné par le nouvel art de son époque, à savoir le cinéma.

« Je suis[412] très triste aujourd'hui et je vous en parle pour m'alléger un peu. C'est le crépuscule, je ne suis pas sorti de la journée, je lisais un excellent livre de *Moussinac*[413] sur le cinéma. Certaines parties ouvrent de

411 *Le Dissident*, lettre à Börje Knös, Antibes, 3 mars 1950, page 519

412 Kiev, 18-5-1928, *TODA RABA*, page 20, *Le Dissident* page 207, 208

grandes perspectives et je me dis que pendant que je me trouve en Russie je dois approfondir cette expression moderne de l'âme humaine**.** *Cette*[414] *force de l'homme de créer avec de la lumière et de l'ombre des personnages, des idées, des passions, et de les anéantir, commence de m'émouvoir.* L'idée de Bouddha qui pareillement créait dans les fraîches circonvolutions de son cerveau le monde avec la lumière et l'ombre, m'a conquis. Cette ascèse au cinéma me sera doublement utile. Peut-être a) m'aidera-t-elle au point de vue financier et b) elle fera certainement du bien à la nature visionnaire de mon esprit. Arriver à changer en images simples, nettes, des idées abstraites, voilà mon grand désir. L'Odyssée doit être pleine en images, l'œil de l'Ulysse un appareil photographique qui, dans la chambre noire, crée l'Univers… »

Ils sont arrivés à Tachkent, ils avancent maintenant vers Samarcande. Personne ne lui a demandé de permis pour entrer, il espère qu'il n'y a plus de danger. Le jour suivant, vers midi, il posera son pied dans la fameuse ville d'Alexandre et de Tamerlan. Il en est tout ému mais en même temps il est triste, parce qu'Eleni n'est pas avec lui :

Je suis descendu[415] quelques instants à la première gare, après Tachkent, célèbre pour ses pommes. Il faisait nuit, mais j'ai distingué de merveilleuses pommes. J'ai couru. Au moment où j'en avais les mains pleines, le train s'est ébranlé. Je m'y suis accroché et je le rattrapai, tout haletant. Superbes, énormes pommes, et je sens de nouveau que lorsque je mourrai, n'oubliez pas – vous qui serez à mon chevet – qu'une des plus grandes joies de ma vie a été les fruits. Et apportez-m'en des tas, pour que j'en prenne congé. »

A Samarcande[416], la ville des contes de fées et des Mille et Une Nuits, il est émerveillé par cette beauté différente, et il la décrit en détail à Eleni :

… Je me trouve dans une ville de conte de fées, une ville des Mille et Une Nuits. À l'aube j'ai entrouvert le rideau du compartiment. Au-dehors la plaine, des amandiers en fleur ! Du soleil, de la chaleur, des arbres bourgeonnants, des jardins et des eaux, des musulmans aux djellabas multicolores, aux couvertures de couleur, de bons petits ânes, des chameaux. Il est midi et j'erre – le bazar (est) magnifique, musulman, opaque et tout autour de merveilleuses ruines, tout en majolique vert et bleu saxe, comme à Erivan… Le tombeau de Tamerlan, de Bibi Hanoum, au centre de la ville à proximité du bazar… Parfois un splendide minaret, une coupole de turquoise. Tout autour des hommes en loques barioles, rumeur, boue, parfum exquis de l'amandier en fleur et en même temps puanteur insupportable d'eau stagnante et d'urine. Il fait très chaud, je marche sans veste. Hodja Mouratof, le marchand, me trouve et m'amène chez lui : maison fraîche, en pisé, par terre de très beaux tapis, tout autour quatre petites cages couvertes de dentelles pleines de canaris. De vieux coffres, des aiguières arabes, les femmes ont disparu dans le gynécée, il a ouvert un coffre, il m'a montré des pièces de monnaie d'Alexandre, etc. je lui ai acheté une grande nappe brodée ancienne, hindoue, et une majolique du tombeau de Bibi hanoum. J'ai aussi acheté des bonnets brodés. »

Et Il lui écrit le jour suivant :

… J'ai rôdé[417] tout le jour – mosquées, tsaria (agglomérations de petites boutiques), rues – en mangeant des melons et du raisin, portant sur la tête un petit bonnet brodé et je me suis enchanté de l'indescriptible spectacle

---

413 Souligné par moi

414 Souligné par moi

415 *Le Dissident*, lettre à Eleni, soir, 26 mars (1929), page 233

416 Ibid., lettre à Eleni, Samarcande, 27 mars (1929), page 234

417 Ibid., lettre à Eleni, Samarcande, 28 mars (1929), page 235

exotique. La mosquée d'Omar (à Jérusalem) est la plus belle, parce qu'intacte ; ici il a plusieurs mosquées gigantesques, mais en ruine : de-ci, de-là une demi-coupole d'un vert divin, des colonnes brisées, parfois des minarets déjà inclinés, dans le style d'Erivan…

Mais la ville, avec sa couleur asiatique, est infiniment plus belle que Jérusalem. Ici c'est le cœur de l'Orient. C'est une vision exotique que ces couvertures matelassées multicolores, ces capes, ces turbans verts, blancs et jaunes et ces babouches rouges, recourbées comme des gondoles, pareilles à celles que l'on voit dans les miniatures persanes… Combien j'ai désiré que vous soyez avec moi !

La nuit était tombée quand il arriva à la gare de Boukhara, située à 13 km de la ville, pour que les femmes ne perdent pas la tête ou mieux, pour garder les femmes à l'abri de tout contact « indiscret ». La chaleur avait diminué, une brise très douce soufflait. Il se trouva tout d'un coup au centre de Boukhara : une foule dense, des musulmans qui faisaient leur promenade vespérale. Vêtus comme des archimandrites ou des métropolites et coiffés de hautes mitres. Des zoumas, instrument à vent, ressemblant à la clarinette, des voix de garçons de café, des vendeurs de pois chiches salés, des mendiants, du santouri, des chanteurs au centre, un jeune garçon très beau et trois vieillards aux voix aiguës, des odeurs entremêlées, épices, jasmin et urine… Toute la vieille ville était couverte d'un plafond de bois, c'était comme si on se promenait dans une maison. Un seul hôtel, affreux. Il flâna jusqu'à minuit et découvrit dans la pénombre des mosquées gigantesques, brillantes et désertes.

Chapitre 7 : Le désir ardent de la découverte

La culture française incarne le désir du voyage, la curiosité de la découverte des pays et des cultures, la promotion et la protection de la diversité culturelle, le respect du patrimoine, matériel et immatériel. Kazantzaki, grand voyageur, a le désir ardent de la découverte du monde, de la vision de terres et des humains, étrangers, inconnus. Il a besoin de regarder, plutôt d'observer, chaque chose comme pour la première et la dernière fois, poser sur elle un long regard, afin de saisir sa richesse, jusqu'à ce que toutes les joies et les amertumes se transforment, dépassant la matière, en subtile alchimie du cœur ! *Et* lorsque la première excitation s'éteint, il ne pense plus qu'à repartir.

Un de mes désirs les plus ardents[418] a toujours été celui de voyager. Voir, toucher des terres inconnues, entrer et nager dans des mers inconnues, parcourir le monde, regarder, regarder et ne pas me rassasier de voir des terres, des mers, des idées, des hommes nouveaux, voir chaque chose pour la première et la dernière fois, posant sur elle un long regard, puis fermer les yeux et sentir les richesses se déposer en moi calmement, ou en tempête, comme elles le veulent, jusqu'à ce que le temps les passe au crible fin et que de toutes les joies et de toutes les amertumes se dépose la fine fleur – cette alchimie du cœur est, je crois, une grande volupté digne de l'homme.

---

418 Nikos Kazantzaki, *Lettre au Gréco,* Édition PLON 1961, page 153

Tel un nouvel Ulysse, il déclare vouloir suivre ses traces et arriver jusqu'au cœur de l'Afrique en longeant le Nil. Dans quelques jours il emménagera dans la maison près de la mer, celle de son camarade d'école et ami intime Manolis Géorgiadis (fusillé plus tard par les Allemands). Il travaillera l'hiver, mais voilà que l'ivresse du voyage au fond de l'Égypte le saisit, que ses yeux s'emplissent de palmes, de bananiers et de fellahs. Ulysse, à son deuxième voyage à travers l'Egypte et le Nil, arrive jusqu'au cœur de l'Afrique noire. Nikos voudrait aller avec lui !

Le désir ardent de la découverte s'associe à celui de la vision de nouveaux pays, d'autres cultures. Comme il adorait cette notion française, composée de trois syllabes pour produire un son soufflant, celui de la vision ! Dans sa correspondance et dans ses écrits en grec en général, Kazantzaki aimait répéter ce mot « vision » en l'écrivant directement en français. Ce mot français particulier exprimait mieux ses découvertes, ses pensées, ses émotions !

Tout cela a été une grande joie et je suis tout de suite descendu me plonger dans la mer chaude et diaphane, puis je me suis étendu sur un rocher pour me sécher. Je me laisse envahir par une somnolence légère et ne travaillerai pas cet après-midi, savourant la joie future. Vous viendrez, vous verrez cette mer et aurez la vision divine du Saronique. Ici c'est la sublime solitude et la douceur : comme si on se trouvait au bout de la terre et personne pour nous déranger ; Athènes est au bout du monde, comme je vous l'ai écrit, les hommes après être venus une ou deux fois et avoir constaté tranquillement chez eux et se remettent à leurs petites besognes. Jamais la Grèce ne m'a tant été aussi bonne, aussi propice et hospitalière. Mon mode de vie et ma faculté de vivre heureux et sans rancune loin des humains, désarme les hommes et ils me laissent en paix. Lorsque vous viendrez, la forteresse, protégée par sa muraille de diamant, sera encore plus solide, inexpugnable. Nous y introduirons parfois quelque personne bien-aimée qui, ensuite, repartira tranquille, gardant seulement la vision d'une vie extraordinaire, parce que tellement simple et bonne au milieu de la méchanceté et de la complexité humaines ».

La vigne[419] produit du raisin ; chaque matin, avant le lever du soleil, il descend, cueille une grosse grappe, la mange et, comme Ulysse, bénit le sol, la vigne, le soleil et la pluie. Toutes les puissances ont collaboré pour créer les beaux grains de cette merveille !

Sur ces visions du monde, il écrit à Stamos Diamantaras :

Il y a à peu près un mois que j'ai commencé cette lettre. Je la continue parce que je suis heureux de parler avec vous. Le voyage est bon, mais il doit passer comme une vision, comme des amours hâtives, comme une grande gorgée de vin. J'ai hâte de plonger à nouveau dans le silence, la source austère de l'œuvre. J'ai vu des choses merveilleuses, j'ai connu des hommes, j'ai vu de nouvelles pierres, j'ai ramassé un nouveau butin – il en sortira un En voyageant, puis quelques vers pour Akritas.

419 *Le Dissident*, Égine, lettre à Eleni, 15 août, 1933

Chapitre 8 : Le modèle français de journalisme

Envoyé spécial dans diverses régions du monde, notamment pendant la Guerre d'Espagne pour le quotidien Kathimerini, ou plus tôt pour des récits de voyages à Eleftheros Typos, Eleftheros Logos. Kazantzaki, maintes fois, a combiné affaires et plaisir. Ses articles sont caractéristiques du modèle français de journalisme. Le modèle de journalisme français tient plutôt dans le jugement et l'analyse subjective, avec un relatif mépris pour le témoignage "objectif" d'un reportage. Le journaliste français a une ambition littéraire. Il est plus considéré comme un homme de lettres en devenir que comme un observateur des événements.

Sa fureur prophétique[420] se calme à la vue du monde. Kazantzaki oublie souvent sa mission religieuse pour entreprendre de nouveaux voyages: Palestine, Chypre (avril-mai 1926), Espagne (août-septembre 1926), Italie (octobre 1926), Egypte, Sinaï (décembre 1926-janvier 1927). La curiosité que l'écrivain prétend avoir pour l'actualité politique constitue tout simplement une concession aux organismes journalistiques qui paient les dépenses de sa tournée. Afin de consoler son âme blessée, il jette son regard insatiable sur les multiples faces de la planète. Dans sa moisson de pages, on peut ressentir la volonté de lutte couverte par un style fougueux, elliptique et souvent excité. Un narrateur étrange se présente devant nous. La langue employée est juteuse et non broyée comme celle d'un vétéran. Pourtant les raisonnements et les rappels historiques attestent l'homme de bureau. Deux types d'écrivains marchent de pair : l'un a vendangé terres et mers, l'autre a dépoussiéré les livres des siècles : il est précis dans ses remarques, il utilise le sens propre des expressions, il exhume un texte enterré, il affiche le vers d'un poème oublié. Dans ces voyages décrits au quotidien, on croise des remarques à haute teneur spirituelle : la mortalité des civilisations, la psychologie des peuples, l'héroïsme de l'action et de la pensée, les monuments et les paysages… Et au fond, l'amour de la beauté, le désir d'une justice œcuménique, le souci de problèmes existentiels : la rêverie sans bornes d'une âme ardente…

Dès l'aube[421], j'ai recommencé à rôder… En résumé, il me semble que Boukhara est plus orientale, plus désert que Samarcande. Les maisons plus basses, en terrasses, et toutes en pisé ; les murs sont percés d'une seule fenêtre, sorte de meurtrière. Quand le vent souffle brûlant comme aujourd'hui, les maisons s'effritent et la poussière, comme le sable. Et soudain, de cette surface d'argile, s'élancent les merveilles de turquoise : les coupoles des superbes mosquées, avec un discret mamelon pointu comme un beau sein de femme. Ici vous comprenez comment, aux grands moments de la civilisation, tous les individus se sacrifient pour glorifier une Idée. Ces maisons individuelles, faites de boue sèche et de paille, se sont sacrifiées pour élever parmi elles la maison de leur Dieu. Quelle élégance dans les mosquées de Boukhara ! Tandis que celles d'Erivan (et même celle d'Omar) sont un peu trapues, ici elles sont élancées, la coupole s'appuie sur une ceinture fine qui lui donne élégance et légèreté. Le bazar insignifiant, soviétisé. J'ai cherché tout le jour en vain pour votre bague (je rêvais d'une turquoise) ; Les bijoutiers sont maintenant des Russes et des Caucasiens et vous vous imaginez quelle misérable pacotille ils vendent.

Conclusion : Samarcande a été pour moi la révélation d'un orient chaud, coloré. Boukhara a quelque chose de classiquement oriental : la ligne, la couleur, la discrétion. Elle est trois-fois-charmante pour une âme qui aime le

420 Pantélis Prévélakis, *Le poète et le poème de l'Odyssée,* chapitre En voyageant

421 Eleni N. Kazantzaki, *Le Dissident,* Boukhara, lettre envoyé à Eleni, mars 1929, pp. 236-237

désert ; Malheureusement, toutes deux vont maintenant vers leur déclin : elles commencent à se civiliser, c'est-à-dire à perdre leur âme et à singer Moscou qui singe l'Europe, laquelle singe l'Amérique**.**

Je pars pour Merv, la grande ville que le désert a engloutie il y a un siècle, la Pompéi du désert. Je ne veux pas rester plus longtemps à Boukhara, parce que je sais que l'émotion ressentie s'émousserait.

Chapitre 9 : L'attitude politique ambivalente

En creusant la croûte extérieure de la culture française pour aller rechercher plus loin les sources culturelles dans l'œuvre kazantzakienne, on tombe sur le philosophe et maître de Kazantzaki, au Collège de France, *Henri Bergson*. On peut d'ailleurs affirmer ici qu'Henri Bergson constitue la plus grande référence culturelle française dans la vie et l'œuvre de Nikos Kazantzaki. N. Georgopoulos, lorsqu'il mentionne l'intégrité et la continuité de la pensée de Kazantzaki, ne cherche pas à prouver ces dernières, car il les déclare évidentes. Georgopoulos soutient que l'élément qui a donné à la totalité de l'œuvre son caractère englobant et intégral, c'est la philosophie d'*Henri Bergson*[422]. Sans nier l'originalité des opinions de Kazantzaki et sans entièrement refuser l'influence des figures et de la philosophie mentionnées ci-dessus, Georgopoulos soutient que la seule étoile philosophique qui a montré la voie à Kazantzaki, depuis ses premiers jours à Paris jusqu'à à la fin de ses jours, est celle de Bergson.

En janvier 1908, Kazantzaki écrit à son ami Kalogeropoulos[423]:

« À l'heure actuelle, je suis des études de philosophie et de littérature à la Sorbonne, au Collège de France, et à l'École des Hautes Études. Je veux mettre au point une conception personnelle, individuelle, sur la vie, une théorie sur le monde et une théorie sur le destin humain, et ensuite, en accord avec ceux-ci, systématiquement et avec un but et un programme déterminés, écrire ce que je vais écrire. » N. Georgopoulos soutient aussi que la *nature ambivalente*[424] de l'attitude de Kazantzaki envers Lénine et le communisme a été déterminée par son bergsonisme et que le caractère apparemment contradictoire de cette attitude peut être évité si l'on garde à l'esprit son adhésion initiale à la philosophie bergsonienne.

Pour Kazantzaki[425] comme pour Bergson, il s'agissait de lutter pour revitaliser ce qui avait durci dans l'immobilité - ces moments pendant lesquels tout ce qui s'était aggloméré en matière était transformé par l'effort humain en esprit. Kazantzaki a perçu les moments "les plus saints" de l'homme et de l'humanité : les moments de charge et d'élévation vers le haut

422 Souligné par moi

423 Petros Markaris, " Ανέκδοτα γράμματα του Νίκου Καζαντζάκη», *Καινούρια Εποχή*, Fall 1959, p. 35. Cited in English in Peter Bien, "Kazantzakis and Nietzsche," *Journal of Modern Literature,* Vol. 2, No. 2, 1971, p. 246.

424 *Kazantzakis, Bergson, Lenin, and the « Russian Experiment »*, N. Georgopoulos, Journal of the Hellenic Diaspora 5 (1979), p.35. Texte traduit de l'anglais, Soulignement du mot par moi

425 Ibid., p. 38

comme il les a appelés, l'idée de Bergson du *mouvement*[426] et de la *créativité* comme manifestation de la montée vitale. "Au-delà de la logique, au-delà des besoins économiques et des programmes de parti, plus haut que les Soviets et les Commissaires," il a vu en Russie les efforts immodérés de cette force primordiale, cet *élan vital*. »

Kazantzaki a explicitement déclaré qu'il n'était pas marxiste, et il a proclamé qu'il n'avait jamais été communiste. Cette position de Kazantzaki fait de son attitude envers le marxisme et le communisme "une affaire très compliquée[427]," comme il l'a formulé lui-même ; c'est la raison pour laquelle il a été la cible de critiques de droite comme de gauche, particulièrement en Grèce. Il n'y a aucun doute que c'est sa découverte de la misère humaine et des injustices économiques et politiques à Vienne et en Allemagne qui ont d'abord éveillé ses sentiments anticapitalistes et ont modelé son engagement initial derrière Lénine et la Révolution russe. En même temps, cet *aspect humaniste*[428] de son engagement prenait sa source dans les idées bergsoniennes.

Malgré l'engagement de Kazantzaki dans des activités que l'on pourrait appeler politiques en Union Soviétique et en Grèce, malgré son combat perpétuel contre l'oppression et l'injustice et malgré sa conviction que la Russie soviétique menait à la destruction des valeurs délabrées héritées du capitalisme et de l'impérialisme, son allégeance aux causes communistes n'était pas idéologique par nature, et son avis sur la position de la Russie au centre du monde avait des racines apolitiques. En fin de compte, ce n'était pas la Russie en tant que telle qui l'attirait, c'était le pays couvant une nouvelle idéologie: « La Russie ne m'intéresse pas, s'écrie-t-il, mais la flamme qui dévore la Russie[429] ! »

En ce qui concerne Dieu, Bergson pense qu'il « n'a rien de tout fait ; il est vie incessante, action, liberté[430] » ! « L'élan de vie[431] consiste en somme dans une exigence de création. Il ne peut créer absolument, parce qu'il rencontre devant lui la matière, c'est-à-dire, le mouvement inverse du sien. Mais il se saisit de cette matière, qui est la nécessité même, et il tend à y introduire la plus grande somme possible d'indétermination et de liberté. »

Bien que ce processus[432] soit impersonnel et indifférent à l'homme, quand il atteint le niveau de l'homme, ce dernier peut, par l'exercice de la conscience et du vouloir, résolument intervenir et participer à ce mouvement. Kazantzaki a considéré sa propre vie et son travail comme un effort pour y parvenir. Il a considéré comme son devoir et le devoir de tout homme, de ne pas empêcher ce processus de mouvement, mais de parvenir à la création dont

---

426 Souligné par moi

427 Nikos D. Pouliopoulos, *Ο Νίκος Καζαντζάκης και τα παγκόσμια ιδεολογικά ρεύματα*, Vol. 1 (Athens, 1972), p. 17.

428 Souligné par moi

429 *Toda Raba*, p. 127

430 Henri Bergson, *Evolution créatrice*, 1907, p. 148

431 Ibid., p. 149

432 N. Georgopoulos, Kazantzakis, Bergson, Lenin, and the « Russian Experiment », *Journal of the Hellenic Diaspora* 5 (1979), p.40. Texte traduit de l'anglais

parlait Bergson et dont il avait besoin, d'abord en la recherchant puis en s'adaptant à son rythme et en la dotant d'un dépliage en spirale vers la liberté.

C'est dans cette optique que Kazantzaki a vu Lénine ; c'est pour cette raison qu'il l'a considéré comme l'un des sauveurs de Dieu et en a fait un des gardiens de sa propre *Odyssée*. Car dans l'âge transitoire que nous vivons, il est "le plus fort[433] et donc l'âme la plus responsable de la Russie," en libérant Dieu des pièges de la question capitaliste. Après l'expérience russe et les deux ans passés sur le sol russe, Kazantzaki parle plus vaguement[434]d'un âge postcommuniste dans lequel la société honorerait des valeurs spirituelles. Il a appelé son nouvel espoir métacommunisme.

Si l'on peut expliquer[435] son attitude favorable envers Lénine et la Russie grâce à son bergsonisme, on peut également comprendre ses considérations sur l'échec du communisme. Les communistes n'ont pu fournir un nouveau chemin pour l'évolution de l'esprit du fait de leurs liens avec le marxisme. C'était au scientisme-intellectualisme et au matérialisme que Kazantzaki s'opposait, les mêmes doctrines contre lesquelles tout l'effort philosophique de Bergson se révoltait.

Les théories bergsoniennes sur la perception limitée du monde par l'être humain, sur la difficulté du langage à exprimer la vie intérieure et sur l'ambition de l'artiste à nous révéler des choses que les mots ne sont pas faits pour exprimer, étaient approuvées par Kazantzaki. C'est pour cette raison que l'écriture kazantzakienne peut être qualifiée de cinématographique, de rythmée et de vivante. L'effort de Kazantzaki est de dépasser cet écran du langage dans ses écrits, pour lui donner vie et mouvement.

Kazantzaki n'en est pas resté à ce niveau général. Il a porté sa critique du matérialisme à la base de la théorie de Marx. Il a rejeté la thèse de base du matérialisme historique - la doctrine selon laquelle les sociétés sont et ont été réglées par les forces ou les moyens de production; ou plus généralement, que l'économie constitue la fondation de la superstructure, sociopolitique et spirituelle, qui est la cause du changement. Kazantzaki a soutenu que des facteurs autres que l'économie (comme la race, le climat, la religion, les guerres, l'apparition d'une grande figure, etc.) façonnent[436]l'humanité. Maintenant c'est l'un qui domine un, puis un autre, puis plusieurs ou tous ensemble, dans des pourcentages de contribution qu'il est difficile d'analyser,", mais qui sont, par contre, la cause des changements économiques. En revenant à la notion de Bergson de l'élan vital invisible, il a déclaré que les changements dans la morale, la vie intellectuelle ou artistique aussi bien qu'en économie, sont les résultats des forces invisibles, des forces très fluides et anonymes qui se transforment en slogans pour les masses.

---

433 *Ρουσία***,** p. 207

434 Peter Bien, *Nikos Kazantzakis, The politics of Twentieth Century Novelists,* ed. By George Panichas (New York: Hawthorne Books, Inc., 1971), p. 155

435 N. Georgopoulos, Kazantzakis, Bergson, Lenin, and the « Russian Experiment », *Journal of the Hellenic Diaspora* 5 (1979), p.42. Texte traduit de l'anglais par moi

436 *Ρουσία*, p. 224

Cependant, l'influence[437] la plus importante que Bergson eut sur les objections de Kazantzaki envers le marxisme théorique, résida dans la position de Kazantzaki face au déterminisme scientifique. Il acceptait les idées de Bergson développées dans *l'évolution créatrice,* à savoir que « la science positive est une œuvre de pure intelligence[438] », elle se sent à l'aise sur la matière inorganisée, mais avec des limitations fondamentales quand elle s'applique au vivant. Les phénomènes de la vie à la différence des phénomènes physiques ne peuvent être soumis à l'analyse et la méthodologie scientifiques. La vie, autant pour Kazantzaki que pour Bergson, est synonyme de mouvement, d'hétérogénéité, de nouveauté, de création.

Nous ne voyons[439] pas les choses mêmes ; nous nous bornons, le plus souvent, à lire des étiquettes collées sur elles. Cette tendance, issue du besoin, s'est encore accentuée sous l'influence du langage.

Pour lui (l'artiste), c'est la vie intérieure[440] des choses qu'il verra transparaître à travers leurs formes et leurs couleurs. Il la fera entrer peu à peu dans notre perception d'abord déconcertée. Pour un moment au moins, il nous détachera des préjugés de forme et de couleur qui s'interposaient entre notre œil et la réalité. Et il réalisera ainsi la plus haute ambition de l'art, qui est ici de nous révéler la nature. Et pour nous induire à tenter le même effort sur nous-mêmes, ils s'ingénieront à nous faire voir quelque chose de ce qu'ils auront vu : par des arrangements rythmés de mots, qui arrivent ainsi à s'organiser ensemble et à s'animer d'une vie originale, ils nous disent, ou plutôt ils nous suggèrent, des choses que le langage n'était pas fait pour exprimer.

Selon Lewis Owen, la priorité de Kazantzaki est liée au métaphysique plutôt qu'à l'individuel ou au politique[441]. Néanmoins, Kazantzaki considère les deux derniers, l'individuel et le politique, comme des pas nécessaires vers le métaphysique, ce qu'il appelle "l'abîme". Cette montée est dominée par une dialectique de destruction et de création; une dialectique qui, modelée sur l'idée de l'élan vital de Bergson, voit la destruction comme un pré-requis nécessaire pour renouveler l'activité créative : Kazantzaki affirme que, "le vent d'extermination est le premier pas fascinant de la danse de la rotation créative"[442]. Ceci s'explique par le fait que *l'élan vital* de Bergson se situe dans la matière avant la recherche de sa propre "destruction". Les éléments créatifs et destructifs de cette force de vie sont ainsi intimement liés. L'abîme dans ce sens est le vide immatériel nécessaire à la créativité qui permet à l'*élan* de monter aux niveaux plus hauts de conscience. *"L'abîme"* ou *"le Silence"* exprimés dans les Exercices Spirituels de *l'Ascèse, ne* sont donc pas un vide de conclusion nihiliste, mais symbolique "d'un utérus" métaphysique, nécessaire pour renouveler la manifestation créative. En outre, *"le Silence"* représente le niveau le plus haut d'entrainement spirituel à partir duquel l'homme peut entreprendre une responsabilité créative personnelle *"pour sauver Dieu"* dans cette vie en permettant *l'élan vital* - la déité de Kazantzaki – et la

437 N. Georgopoulos, Kazantzakis, Bergson, Lenin, and the « Russian Experiment », *Journal of the Hellenic Diaspora* 5 (1979), p.43. Texte traduit de l'anglais par moi.

438 Henri Bergson, *Evolution créatrice,* p. 107

439 Henri Bergson, *Le rire, essai sur le comique,* 1900, p. 67

440 Ibid., p. 68

441 Lewis Owens, *Creative destruction, Nikos Kazantzakis and the literature of responsibility*, Mercer University Press, Macon, Georgia USA, 2003, pp. 3-9

442 Kazantzakis *Spiritual* Exercises, 114 aphorism 40. Kazantzaki *Ascèse, Salvatores Dei,* texte établi par Aziz Izzet, Le temps qu'il fait, 1988, p. 96/40. *Ασκητική*, ΕΚΔΟΣΕΙΣ ΚΑΖΑΝΤΖΑΚΗ (ΠΑΤΡΟΚΛΟΣ ΣΤΑΥΡΟΥ) 2007, p. 81

continuation de la montée. Kazantzaki affirmait qu'à son époque (précisément 1923-1933), c'était le devoir de l'individu responsable de devenir un communiste révolutionnaire, non parce que le communisme était un but désiré, mais parce que, une fois le communisme dépassé, pourrait émerger une nouvelle *"aube"* de créativité qui servirait authentiquement le royaume métaphysique.

Cette dialectique destruction/création explique l'attirance de Kazantzaki pour le *but suprême transcendent* du communisme et du nihilisme dans son désir de donner la priorité au royaume métaphysique. En effet, l'accent mis par Kazantzaki sur la créativité renouvelée, après la destruction nécessaire, met en évidence des éléments spirituels et éthiques positifs. Les deux "vertus supérieures de notre éthique," dit Kazantzaki, nécessitent non seulement de la responsabilité, mais un sens du sacrifice aussi : un sacrifice d'espoirs et de craintes individuels au profit de l'Esprit qui lutte - "Dieu" -cherchant à se libérer de l'emprisonnement de la matière. Pour Kazantzaki, cette responsabilité éthique a imprégné la créativité de signification religieuse. Le sauvetage "de Dieu" par l'humanité devient une tâche constante, une vocation religieuse.

Comme le note Peter Bien[443] , "Askitiki a été honoré par Kazantzaki du temps de sa composition jusqu'à la fin de sa vie, comme un 'credo' définitif, l'élan derrière toute sa poésie ultérieure et toute sa prose". Bergson[444], l'influence principale de Kazantzaki, souligne que toute la création est liée ensemble par un élan invisible, qui lutte vers le haut dans une direction inverse à celle de la matière.

Comme[445] le plus petit grain de poussière est solidaire de notre système solaire tout entier, entraîné avec lui dans ce mouvement indivisé de descente qui est la matérialité même, ainsi tous les êtres organisés, du plus humble au plus élevé, depuis les premières origines de la vie jusqu'à nos jours, dans tous les lieux comme dans tous les temps, ne font que rendre sensible à l'œil un élan unique, inverse du mouvement de la matière et, en lui-même, indivisible. Tous les vivants se tiennent, et tous cèdent à la même poussée formidable. L'animal prend son point d'appui sur la plante, l'homme chevauche l'animal, et l'humanité entière, dans l'espace et dans le temps, est une immense armée qui galope à côté de chacun de nous, en avant et en arrière de nous, dans une charge entraînante, capable de culbuter toutes les résistances et de franchir bien des obstacles, peut-être même la mort.

Pour Bergson ainsi que pour Kazantzaki, cet élan évolutionnaire est en grande partie déifié. La notion d'une polarité dans la divinité qui rend la théologie relationnelle, tel un parallèle attractif à la pensée de Kazantzaki, peut trouver sa genèse dans la pensée de Jacob Boehme selon lequel il existe une relation intime entre Dieu et le monde, constituée par la réciprocité éternelle des trois personnes de la Trinité.

Bien place donc les racines de la déité de Kazantzaki dans la tradition la plus mystique de la pensée occidentale chrétienne. Ceci nous permet non seulement de comprendre la notion de

443 Peter A. Bien, *Kazantzakis: Politics of the Spirit* (Princeton NJ: Princeton University Press, 1989) p. 67

444 Ibid., p. 24

445 Henri Bergson, *L'évolution créatrice* (1907) p.160

la déité de Kazantzaki au plus grand degré, mais aussi de pouvoir discerner un air de famille entre Kazantzaki et d'autres penseurs religieux de son temps, des penseurs dont les opinions sont toujours d'une immense valeur aujourd'hui.

Mais la liberté humaine[446], selon Daniel A. Dombrowski, est une notion non négociable dans la vision kazantzakienne ; Dieu ne peut donc avoir les qualités traditionnellement rencontrées dans les religions abrahamiques. Le Dieu de Kazantzaki n'a pas les trois attributs – d'omnipotence, d'omniscience et d'omniprésence - car Dieu, avec ces trois attributs, serait en désaccord avec la présence du mal dans le monde et avec la présence de la liberté humaine. C'est l'omnipotence qui est particulièrement critiquée par Kazantzaki. Seule une solution partielle est offerte à ces problèmes si l'on considère l'existence de la souffrance au terme d'une mauvaise utilisation de la liberté humaine alors que seule une partie de la souffrance est due au mal moral; et dire que Dieu veut que nous souffrions, c'est transformer Dieu en sadique. Le fait que le Dieu de Kazantzaki n'est pas sadique indique peut-être, dans un sens, que son Dieu est omnipotent.

Middleton Darren écrit qu'un processus[447] saisissant et semblable à la spiritualité de la créativité se trouve au centre de l'œuvre littéraire de Nikos Kazantzaki. L'essai de Daniel A. Dombrowski montre comment et pourquoi cela arrive. Il commence en retraçant la vie et les écrits de ce poète, essayiste et romancier grec impressionnant, puis en accordant une attention particulière à l'influence du philosophe Henri Bergson sur son concept de Dieu.

Le « Cri de Dieu » sert comme un appel à de nouvelles possibilités dont certaines peuvent nous sembler terrifiantes. Quelques concepts-clés dans l'œuvre de Kazantzaki sont la transubstantiation (metousiosis ou metabole), « le nouveau Moyen Âge », ainsi que le théisme dipolaire de Kazantzaki et son mysticisme. Dombrowski réfléchit sur la méthode de Kazantzaki et ses positions sur le panexperientialisme et la mort. Quand[448] Kazantzaki écrit du cri de Dieu pour le sauver, du besoin de Dieu pour notre aide, il implique l'existence d'un « pôle » dépendant ou l'aspect reconnaissant pour devenir divin.

446 Daniel A. Dombrowski, *Kazantzakis and God,* State University of New York press, Albany, 1997, pp. 2-3

447 http://wordtrade.com/religion/christianity/processthoughtR.htm

448 *Wordtrade.com, Religion Christianity revue,* Middleton Darren J. N., God, Literature and Process Thought, Novel Theology, 31, texte traduit de l'anglais par moi

Partie 6

La marche double

Chapitre 1 : Berlin, cercle intellectuel hébreu

Après la défaite du parti d'Elefthérios Venizélos aux élections générales grecques, Kazantzaki part pour Paris, puis pour Berlin, en Allemagne (1920-21). Il écrit la tragédie Christ. En 1922, il signe un contrat avec l'éditeur Dimitrakos d'Athènes pour lequel il s'engage à écrire une série de livres d'histoire pour l'enseignement secondaire. Il part pour Vienne où, de mai à août, il ébauche la tragédie *Bouddha*, son essai philosophique Ascèse et s'informe sur la psychanalyse ; quittant Vienne pour Berlin, il y côtoie la misère, les souffrances et l'exaspération du peuple allemand. La défaite d'Asie Mineure ébranle son sentiment nationaliste. Il publie sa tragédie Ulysse dans la revue *Nea Zoï*. Il rencontre Rahel, c'est un moment important de sa vie. En 1923, à Berlin, il termine Ascèse et poursuit la rédaction de Bouddha ; et il visite la campagne allemande.

Laissons Eleni nous retracer ces moments marquants de la vie de l'écrivain :

On[449] sait dans quel état Nikos Kazantzaki arriva à Berlin, en automne 1922 : Vienne, Bouddha, les femmes trop séduisantes, le masque de sexualité… Son sang arabe – à force de se le répéter, il avait fini par le croire – ne s'accommodait pas toujours des rigueurs de l'ascèse byzantine jumelées à celles de la raison hellène.

Plus tard, il me parla de ses « juives », en réussissant à me les faire aimer toutes : Rahel, Elsa, Léa, Itka… Il y avait une fois, il n'y avait pas et pourtant il y avait… Un conte nouveau commençait.

Dans les extraits de son journal des années 1922-1923, il parle de sa présence, le 1er octobre 1922, au Congrès des réformateurs scolaires, en Allemagne. Kazantzaki s'y rend avec Daniilidis[450] et suit cet événement parmi une foule de jeunes et de maîtres d'école vêtus comme des prolétaires. Un géant blond d'une vingtaine d'années se met à manger avant de prendre la parole. Il remarque une femme pâle et boiteuse, avec une tête merveilleuse, pareille à celle de Galatée. Une autre, blonde et laide, après avoir parlé avec passion, retourne à sa place et se met à dévorer une saucisse…

---

449 Eleni N. Kazantzaki, *Le Dissident*, Canevas Editeur & Editions de l'Aire, 1993, p. 92

450 Démosthène Daniilidis, sociologue, homme de vaste culture ; à la tête d'un mouvement de jeunesse « néo-grecque » en Allemagne.

Le 2 octobre 1922 est pour lui une journée de rencontres décisives. Il est allé de nouveau au Congrès. En se retournant, il découvre une jeune fille en blouse de soie jaune orangé et, sans regarder son visage, « envoûté » par la couleur, il s'approche d'elle et commence à lui parler : « Êtes-vous juive ? – Oui. » Merveilleux yeux d'Orientale… « Et vous ? – Arabe. Et cette bague ? – Une bague magique. » Ils rient. À la fin, il lui dit : « Je veux vous offrir un livre ; je suis curieux de voir lequel vous choisirez. Ce n'est donc pas pour me faire plaisir mais pour vous faire plaisir. – Bien sûr, par égoïsme. » Elle choisit quelques livres didactiques. Elle dit : « je suis poétesse. Je vous offrirai, moi aussi, un de mes livres ». Chemin faisant ils parlent avec cordialité. C'était le jour d'une grande fête judaïque, Versöhnusgstag[451] et elle devait jeûner tout le jour. Il lui dit : « S'il vous plaît, commettez pour moi un péché, le dernier, ou mieux, le premier. Venez dîner avec moi ». Elle refusa, puis accepta…

En nous promenant[452] je lui parlai de Dieu ; dieu en dehors de nous est lourd, stupide, paresseux. Mais nous (c'est-à-dire le dieu le plus avancé et le plus libre) nous veillons et ne le laissons pas se dégrader. Nous[453] lui parlons comme des soldats à leur général. Nous disons : Tu dois faire ceci. Quand la mer se retire, les mouettes, les poissons, les crabes n'ont pas d'eau ; Tu dois recréer la mer. Je prie, Tu dois écouter. Et si Tu n'as point d'oreilles, Tu dois en créer une à gauche et une à droite de Ta tête.

Elle récita quelques-uns de ses poèmes, très beaux. Des psaumes, des ordres à Dieu. Elle déclama le Cantique des cantiques. Quelle douceur dans le rythme ! Comme si c'était de l'espagnol et de l'arabe en même temps…

Joie, dans la rue elle sautait et m'entourait de ses bras en criant. Ses cheveux sont d'un bleu noir, le nez légèrement aquilin, sa peau tachetée de rousseur. Elle déclama un de ses poèmes : « Chacune de mes nuits est une fenêtre ouverte d'où toujours un autre homme regarde mes rêves. »

Quelle pitié ! J'aurais pu m'asseoir à côté de n'importe quelle autre jeune fille. La barrière des corps se serait pareillement brisée et la reconnaissance des frères aurait eu lieu. Vraiment, pour quelques instants (la sexualité n'est pas le but, mais le moyen), les liens se brisent, les âmes se libèrent, on sent que non seulement, ainsi que le dit Platon, l'homme et la femme furent autrefois un, mais que toutes les âmes, hommes, femmes, et encore toutes les bêtes étaient autrefois un … L'amour (c'est-à-dire l'esclavage de la chair) unit les êtres. Quelle joie, quelle ivresse dès le premier instant ! Les corps éclatent, la chair s'allège, l'esprit bondit sur le trottoir parmi les hommes mornes, entravés, sots, qui sont plongés dans l'Enfer de la non-reconnaissance.

Si l'homme pouvait conserver cette ivresse, sans cri et sans bonds dionysiaques, mais dans le calme, la discipline, l'immobilité ! Telles furent les grandes personnalités magnétiques. Pourquoi le Christ attirait-il les hommes ? Parce que son corps s'était ouvert, son âme se penchait sur tous les corps humains, comme celui qui détient les clés et il tâchait de les ouvrir avec fermeté et douceur.

L'âme est capable de dompter même les bêtes. Qui sait ce qui se cache dans l'amour ?

---

451 Le Yom Kippour

452 Eleni N. Kazantzaki, *Le Dissident,* Canevas Editeur & Editions de l'Aire, 1993, pp. 93-94

453 Souligné par moi

Le lendemain[454], trois d'octobre, Kazantzaki s'est rendu au Congrès avec deux heures de retard. Il ne voit pas la blouse orange. Tristesse. Soudain, il sent qu'à sa droite deux yeux le fixent. Il se retourne et la voit lui sourire ; son visage brille comme du marbre au soleil. Elle porte un pauvre châle couleur d'huile brûlée. Il est soudain pris de remords pour son exaltation dionysiaque de la veille; il n'éprouve plus aucune ferveur pour cet être qui brille d'émotion. Il ne se retourne plus pour la regarder. En partant, elle lui donne son petit livre de poésies ; elle rit et tente de prolonger l'union d'hier. Mais Kazantzaki a hâte de partir. Elle lui est tout à fait étrangère et indifférente ; pendant une seconde, alors qu'il se penche, il voit ses yeux le fixer – incertains, avec une légère frayeur. Son corps s'est ramassé, et voilà qu'une grande vague de pitié le soulève :

- Quelle est votre Weltanschauung ? lui demandai-je, et je l'ai saisie comme de coutume, par le dos et je lui ai pétri ses maigres épaules.
- Brude, zerstören die Welt ! (Frère, détruire le monde !)

  Bruder, der hass (Frère, la haine !)

- Sœur[455], lui répondis-je, ô camarade de combat, la haine en vérité est seulement l'impitoyable père de l'amour. La haine est le prodrome triste et laid qui ouvre et prépare le chemin de l'Amour…
- Tu élèves ma pensée, tu purifies mon cœur, ô Inconnu ! Comment es-tu venu ainsi de l'Orient et m'as-tu trouvée ? Ah ! comme tu dégages l'horizon, comme mon esprit s'élargit.
- Je pense écrire un Banquet dis-je, o ! nous deux, Rahel, serions les seuls convives. Nous deux, c'est-à-dire l'univers. L'homme et la femme, le couple de Dieu. Nous parlerons de l'amour, de la haine, de Dieu et de la guerre, en buvant calmement le vin sacré qui remplit nos corps fait de glaise.
- Nous pouvons tous les deux détruire et reconstruire le monde !
  Elle rit et saisit mon bras. Puis elle commença à réciter doucement, en hébreu, le Cantique des cantiques. Dans la rue bruyante, entre les maisons hautes et laides, dans le souterrain du métro, j'écoutais le chant hébraïque. C'était l'Église, l'Épouse de Dieu qui parlait à son Maître.

Le soir du 6 octobre 1922, ils se sont assis dans une pâtisserie russe. Elle lui parle du Talmud, de sa patrie lointaine.

- Je pénètre dans ta vie et dans ton âme comme dans une forêt. Légère peur. Le moindre bruit s'amplifie. Les paroles sont comme des obus, des puissances terribles, cachées. C'est nous qui les libérons. Les mots : pain, Dieu, poisson, pierre, mer, éclatent dans notre cœur… Je sens ma tête comme l'Arche. Lorsqu'il pleut ou neige et que je me promène tête nue, dans la montagne ou au bord de la mer, j'ai le sentiment que tout le monde est noyé et que la malédiction de Dieu est arrivée. C'est pour moi le déluge jusqu'au cou. Mais à la surface de l'eau flotte ma tête contenant toutes les semences de bien et du mal…
  Ses yeux étaient remplis de larmes. Elle serrait ma main, elle l'embrassait.

- Comme je t'attendais !

---

454 Eleni N. Kazantzaki, *Le Dissident,* Canevas Editeur & Editions de l'Aire, 1993, pp. 94-95

455 Ibid., p. 95

Elle avait dit qu'elle viendrait, note encore Nikos dans son carnet, mais à la dernière minute, elle l'avertit d'un contretemps fâcheux. Durant une seconde, dépité, il pense ne jamais plus la revoir :

- Quel débarras, note-t-il, des futures amertumes et hontes. Mais une voix, de Dieu peut-être, le guidait.
  Et il lui écrit, toujours dans le style fleuri de la Bible :

Regarde[456], ô Dieu, cette charmante jeune fille, Rahel. Son front étincelle comme une grande pensée, ses yeux sont doux et sauvages comme ceux d'une sainte lionne qui veille aux pieds de l'anachorète. Son cœur est de chair, de larmes et de fierté. Et ses mains menues, ô Dieu, tiennent ton grand Univers au-dessus de l'Abîme !
Kazantzaki note dans son carnet pour les dates 16-17-18 octobre 1922 : Je lui dis, tu es juive, une âme de proie, Spinoza et Shylock, tu veux t'emparer de toutes mes connaissances et quand je n'aurai plus rien à te donner, tu m'abandonneras :

Nous parlions de l'influence[457] de la sensualité sur l'esprit. Je lui dis : Il n'y a que deux chemins pour des âmes valeureuses : ou nous séparer en cet instant et à jamais, ou ne jamais plus nous séparer. Moi je fructifierai quoi que tu décides. Maintenant j'écris mon livre sur Bouddha. Si nous nous unissons physiquement, je ressentirai toute l'amertume des corps qui cherchent l'union totale et ne la trouvent pas et je percevrai les limites de la volupté et mon œuvre sera amère à cause de la vanité de tout effort. Si nous restons amis seulement, à chaque instant je vaincrai en moi le désir, je sentirai les frontières de chaque instant je vaincrai en moi le désir, je sentirai les frontières de chaque bonheur et mon œuvre sera profonde comme un rêve. Si nous nous séparons, toute cette vie prendra une amertume insupportable et Bouddha regardera en frissonnant le médiocre spectacle de la vie. Comme l'abeille, de tout je ferai mon miel. Tu es parfaitement libre ; choisis le chemin que tu veux prendre, moi je porterai des fruits, toujours.

Je n'oublierai jamais sa joie pour cette liberté que je lui ai donnée.

Le 15 novembre 1922, désespérée, elle dit qu'elle ne le quitterait jamais plus car jamais elle ne réussira à le piller tout entier. Le 19 novembre, elle a peur car, si sa mère apprend qu'elle est avec lui, elle en mourra… Les années[458] passent ; la jeune Rahel est rentrée chez elle, elle est emprisonnée. Kazantzaki et Eleni n'avaient pas réussi à la faire venir en Grèce ; elle s'est mariée, a eu un fils… La guerre l'a trouvée à Paris, elle s'y occupait à sauver les enfants de sa race. Elle n'était plus communiste, elle ne prêchait plus la haine. Mais le poète voulait éterniser sa première image d'elle, comme une flamme. Tant dans *L'Odyssée* que dans *Toda-Raba* nous trouvons *Rala* et *Rahel* à la blouse orange, sacrifiant tout à leur idéal révolutionnaire, choisissant de mourir plutôt que de composer avec un socialisme dont la faiblesse a permis l'état actuel des choses.

---

456 Eleni N. Kazantzaki, *Le Dissident,* Canevas Editeur & Editions de l'Aire, 1993, p. 96

457 Ibid., p. 96-97

458 Ibid., p. 97

Les jours vécus à Berlin[459] ne seront jamais effacés de la mémoire de Kazantzaki. Tout absorbé qu'il était dans le milieu révolutionnaire, il n'approchera guère les « Allemands aryens », ne voyant d'ailleurs en eux que l'homme éternellement souffrant. Par D. Daniilidis, il connait de jeunes Grecs et pendant quelques années, il croit en un renouveau de son pays. Avec Rahel, il a touché du doigt la passion juive. Peinture, littérature, théâtre et musique sont incarnées par de jeunes femmes et ils vibrent ensemble contre l'injustice qui sévit dans le monde.

Le hassidisme, et en particulier la grande leçon de Rabbi Nachman, Frobenius et le *Decaméron* noir; Rahel qui, petite, fardait son genou pour jouer avec lui comme avec une poupée ; Itka qui, n'ayant pas de quoi aller à un concert avait vendu ses tresses ; Léa, Rosa, Dina… Et Elsa, la petite femme silencieuse venue d'Iéna avec les clefs d'or… Comment se séparer de tout ce monde pour aller chercher Zorba en Serbie ?

Colette Janiaud-Lust, dans sa biographie *Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre*, nous parle de la rencontre de Kazantzaki avec la juive Rahel Minc, une rencontre qui a marqué sa vie, son idéologie et son œuvre : Rahel introduisit Kazantzaki dans son cercle d'étudiantes juives ; c'est là qu'il fut initié au nouveau culte, à la « foi nouvelle » dont il parle dans une lettre : le culte de la révolution et la foi dans le communisme. C'est elle qui parallèlement lui parla du judaïsme et de tous les mythes orientaux dont elle se nourrissait. Dans son *Rapport au Gréco*, Kazantzaki exprime sa reconnaissance envers les quatre femmes juives rencontrées lors de son séjour à Berlin [460] :

« Je dois remercier mon destin », pensais-je, « en regardant ces quatre âmes sauvages autour de moi, je dois le remercier, parce qu'il me jette toujours au milieu d'âmes juives ; je crois qu'elles s'accordent bien mieux avec moi que les âmes chrétiennes ».

Ces[461] « quatre âmes sauvages » s'appelaient Rachel, Itka, Dina, Lia. Itka venait d'arriver de Russie, « toute fumant d'un amour et d'une haine sauvages ». Dina était peintre et créait, déchirait, cherchait, ne sachant pas quoi exactement. Lia était comédienne, se déchirant elle aussi quand elle n'entrait pas dans un personnage. Avec elles, Rosa, très belle et enfant gâtée, choisissant avec tout l'argent que son père lui donnait, ses toilettes, ses parfums et ses hommes. C'est avec Rahel et Dina qu'en juillet 1923 Kazantzaki se promène sur les bords de la mer Baltique. Au Goetheschloss de Dornburg, il fait connaissance d'une cinquième Juive : Elsa Alexander Lange, qui l'accompagne, après le périple de la Baltique, dans son tour d'Allemagne.

Grâce à Prévélakis le sort de chacune de ces femmes est connu. Itka Horozitz, juive de Pologne comme Dina et Rosa, appartenait au parti communiste, et elle eut une fin horrible en Russie pendant le terrorisme stalinien. Dina Matus, peintre, fut exécutée par les Allemands dans le ghetto de Lodz en 1943. Kazantzaki l'avait retrouvée à Moscou en 1927 et 1928.

459 Ibid., p. 100

460 *p.* 443, traduction M. Saunier, p. 375

461 Colette Janiaud-Lust, *Kazantzaki, sa vie, son œuvre*, pp. 198-199

Rosa, membre du parti communiste comme Itka, eut le même destin, à Moscou, en 1936. Quant à Elsa et Lia, elles réussirent à survivre : l'une se trouvait en Allemagne et l'autre à Tel-Aviv ; Rahel, elle, était installée à Paris. Presque toutes apparaissent dans le roman Toda-Raba.

Dina, pâle et obstinée, est possédée par le démon de la peinture et de la poésie ; repliée sur elle-même, dans un coin, toute vibrante... Tout son art est un effort désespéré pour exprimer l'âme héroïque du prolétariat. Dina « fond sans argent, sans amour ». Rosa, belle avec ses cheveux roux, travaille le jour pour le Parti et exécute la nuit son vrai devoir de femme. Itka, « à la tête de lionne », impitoyable et équilibrée, calme et pleine de santé, ne se pose plus de questions : Karl Marx, selon elle, les a toutes résolues. Dans leur chambre, le soir, Kazantzaki les retrouve. Et tous laissent parler Itka, pleine d'enthousiasme à son retour de la capitale rouge.

Au début, Nikos est sceptique voyant dans Marx un nouveau Dieu et dans la Patrie « une de ces délicieuses spécialités de la confiserie humaine ». Mais il a bientôt du mal à résister, refusant « par faux amour-propre » de se l'avouer. Il prend peu à peu l'habitude de rôder dans les quartiers très pauvres, seul, puisque son cœur reste dur lorsque les autres l'accompagnent. Nous saurons quelles furent ses activités de communiste sincère dans les mois qui suivirent.

Colette Janiaud-Lust souligne la place que le thème juif a prise dans l'œuvre de Kazantzaki après son séjour à Berlin. Dans son livre *Voyage en Russie*, il y a un chapitre intitulé « Les nationalités, les Juifs ». Kazantzaki soutient que beaucoup de gens, même les plus cultivés pensent que la révolution russe fut un complot gigantesque des Juifs contre la civilisation chrétienne. Il essaye de démontrer qu'il n'en est rien. Il précise très correctement que cette race pour survivre a dû montrer et développer des qualités – au sens large – poussées jusqu'à leur extrême. Relégués des siècles durant dans les ghettos, détruits régulièrement par les massacres, les Juifs ont connu, poursuit-il, plus qu'aucun autre peuple, l'injustice. D'où leur intelligence et leur ruse, leur art de l'intrigue et de la machination, leur patience et leur résistance. Dépourvus de patrie, ils ignorent le sens patriotique. Et ils sont dans chaque pays « un germe de révolution ».

En Russie, leur situation était plus grave encore. Groupés dans certaines villes vers les frontières de l'ouest, quand ils n'étaient pas égorgés par des armées de cosaques, ils étaient méprisés et maudits, considérés comme impurs et dangereux. Ils avaient le plus grand mal à s'instruire dans les écoles et les universités. Et pourtant le nombre total de Juifs qui savaient lire et écrire était presque égal à celui des Russes sachant lire. Les Juifs n'avaient d'autre arme que leur intelligence. Dispersés dans le monde entier par les crimes et les persécutions, ils transportaient avec eux « leur aspiration à la justice ». Il était donc naturel qu'ils jouent un rôle important si un mouvement révolutionnaire éclatait en quelque point de la terre. Or, les Juifs, en poussant la masse des Russes à ouvrir des chemins plus justes, servaient inconsciemment le désir profond de l'âme russe, qui est de sauver le monde.

Si Rahel[462] avait soufflé sur la flamme, en espérant la voir prendre la forme de quelque nouveau prophète, Elsa A., une jeune Allemande d'Iéna, apparue à son heure (1923), nourrie de Hölderlin, de Novalis et de Rilke, sut faire jaillir, elle, το ήπιον δάκρυ, c'est-à-dire, la douce larme, l'unique catalyseur d'une âme tourmentée. La première rencontre d'Elsa avec Nikos eut lieu en juin de cette même année, à Dornburg. Jour décisif, note Nikos dans ses carnets. Comblé de bonheur, il lui écrit :

« Vos mains dans ma main je me promène sur cette terre, je prends congé à chaque instant du soleil, de l'air, des pensées, des papillons, et je chante très doucement, afin que Dieu ne m'entende pas, une joyeuse chanson d'amour… »

Elsa et lui visitent la plupart des villes médiévales d'Allemagne. Puis Kazantzaki emmène la bien-aimée à Ravenne, à Assise, auprès de son saint de prédilection. Là prendra fin leur liaison amoureuse, qui se transformera en une amitié durable.

Kazantzaki écrit dans ses Carnets de 1923 :

Dornburg[463] Goetheschloss, Pension Fischer. Juin 1923. Mon séjour à Dornburg, décisif. Première soirée : jardin ; il pleuvait doucement, j'ai trouvé un scarabée vert et un coquillage. Dans le salon, deux pensionnaires, l'une « grosse », blonde, virile… Et une autre, calme, silencieuse, Elsa…

15 juin. Nous allâmes avec Elsa à Naumburg… Nous parlions passionnément dans une pâtisserie. Je lui disais : « Ne vous perdez pas, participez à quelque action courageuse, ne laissez jamais votre âme s'éteindre ». Elle écoutait, étonnée et troublée. Soudain nous nous sommes aperçus… que nous avions manqué notre train. Malgré notre course, il était parti. Nous restâmes dans un hôtel.

Le lendemain, fatigués mais heureux, nous retournâmes à Dornburg. Nous gravîmes sur l'herbe, causâmes. Quelques jours après nous fîmes encore une excursion à Weimar… Á nouveau, nous manquâmes le train. Nous dûmes passer la nuit à Kösen.

Nous lisons Homère, Bouddha, les Hassidim. Nos phrases habituelles : « Sans récompense ! » … « Répondre au clin d'œil du Destin ! » … Les derniers mots : « il n'y a pas encore de réponse. Laissons la réponse mûrir comme un fruit ! »

Rahel est venue. Rencontre véhémente. Je me trouvais avec Elsa au salon et lui parlais de mon enfance. Soudain la porte s'ouvre, Rahel entre avec L. Comme je l'ai reçue rudement ! (Elle revenait de Pologne). « Qu'as-tu vu ? Comment as-tu progressé ? Qu'as-tu à ajouter à ce que nous avions dit ? » (Comme un général reçoit un officier rentrant d'une mission …)

Le 2 juillet 1923, Kazantzaki copie de sa main une lettre qu'il vient d'envoyer à Elsa :

---

462 Eleni N. Kazantzaki, *Le Dissident*, Canevas Editeur & Editions de l'Aire, 1993, p. 106

463 Ibid., pp. 106-107

Bénis[464], Dieu, ces moments pleins et merveilleux, nos moments à Dornburg ; nos pérégrinations dans le jardin charmant, les conversations, le rire, le silence, la pluie, et au-dessus de nous celui qui embrassait tout, le grand arc-en-ciel multicolore. Dans ma tête embrumée tout s'est changé en lumière, soleil et amour. Aujourd'hui, pendant que je travaillais à mon Bouddha, les mots venaient comme ces petits chevaux de Franz Mark, nets, simples, aux grands yeux orientaux, à la gorge brûlante comme celle d'une jeune fille. Merveilleux est le cœur de l'homme, ce muscle plein de secrets qui dévore tout, insatiable, ce forgeron extraordinaire, qui brûle et frappe le métal ordinaire de la vie et le transforme en un sabre brillant ou en une coupe d'or.

Bouddha, ce matin, dansait dans mes bras comme une femme.

Quelques pages plus loin, encore une lettre adressée à la même personne :

Ma vie a repris son visage ascétique. Je lutte tout le jour avec des mots, j'oblige les vastes pensées à s'enfermer dans ces pauvres corps inachevés et étroits, je donne à ces ombres mon sang, et je souffre profondément et sans fin parce que je n'obtiens souvent que la caricature de mes intuitions.

… L'art est pour moi une issue de lâche, un grand péché. Il envoûte mes forces, je lui donne mon cerveau et mon sang, je me réjouis de sa beauté parce que je n'ai pas la force, pas encore, de dépasser la beauté et la laideur… Vous revoir, rire, parler, marcher, se taire ! Qu'est-ce que cette terre ? Où va-t-elle. D'où vient-elle ? Pourquoi ? Dieu soit loué, il n'y a pas de réponse. Nous créons cette réponse chaque jour, avec notre rire, nos larmes et notre sang. Dieu soit loué. Nous sommes libres, sans espérance et sans Maître !

De Putschoz, humble hameau de pêcheurs, au bord de la mer Baltique, où Kazantzaki se trouve du 13 au 21 juillet, en compagnie de Rahel et de ses amies, il écrit à Eleni :

La mer illimitée[465] gronde devant moi, grise, dévorée par le soleil, inquiète et forte, comme un grand cœur. Je ne suis ni triste, ni joyeux, ni impassible. Car, ces jours-ci où la mer a de nouveau envahi mon regard, la petite raison humaine s'est tue, tremblante, et le grand souffle du Cosmos a pénétré dans mon corps brun et ferme.

« Ô cher univers dans mes mains caressantes ! » je le sens chaud et mystérieux comme un corps humain. Il y a des moments où je ne puis retenir mes larmes. Non, plus je pénètre dans mon cœur, ici, sur cette plage déserte, plus je sens une tristesse sans bornes envahir mon sang…

Bénie soit la mer qui tue les faibles et donne aux forts des pensées austères. Béni soit le cœur de l'homme, ce grand lutteur qui mène un combat contre la mort pour lui arracher son secret. Trois fois béni soit l'instant terrible où deux corps – un homme et une femme – se rejoignent et jouent au bord de l'abîme, comme deux enfants au bord de la mer.

Les carnets sont interrompus à partir du 28 août 1923. Fin novembre 1923, Galatée arrive à Berlin d'où elle repartira au début du mois de décembre. « Valait-il la peine d'entreprendre un aussi long voyage, se plaint-elle, pour voir des choses qu'elle connaissait déjà par le cinéma ? Le 1er janvier 1924, Kazantzaki fait un pèlerinage en Allemagne avec Elsa puis il voyage en Italie, retourne à Athènes, rencontre Eleni Samiou et commence à travailler sur son *Odyssée.* À Héraklion, il termine ses six premières rhapsodies. Après un voyage dans les Cyclades, il part pour l'Union Soviétique comme correspondant du journal *Eleftheros Logos,* en 1925. Le

464 Ibid., pp. 107-108

465 Ibid., p. 109

2 janvier[466], Kazantzaki se promène dans la neige ; il se repose en fumant devant le poêle et en contemplant une statuette Néfertiti qu'il destine à Elsa :

« Je posai Néfertiti devant moi et je la regardais avec tant de joie que je sentis que le temps est vraiment quelque chose de profond, au-delà de l'étendue, qu'il est riche, multicolore, sacré, coulant, éternel, plein des surprises du toucher et de l'ouïe – comme la musique, comme l'eau… » L'après-midi, une femme, Elsa, lança sur la vitre de Kazantzaki une poignée de neige. Comment avait-elle appris son arrivée ? Les voix obscures de la terre parlent et donnent des impulsions au corps ardent de la femme. L'esprit chez l'homme cherche une issue pour fuir cette terre assiégée et tendre vers son salut. La femme, divine incarnation de toutes les forces adverses, vient et l'arrête en l'enlaçant. Kazantzaki est empli de lyrisme pour la divine incarnation de la femme et de tout élément féminin, capable de gérer des forces adverses et divergentes.

Elsa est née dans une petite ville enneigée d'Allemagne et pourtant, en elle, brille la nostalgie de l'Orient. Quand l'amour la possède, dans ses songes ou éveillée, elle rêve de terres tropicales. Comme si sommeil et amour étaient de la même nature… un souvenir, une libération soudaine. Il y a une race de brebis qui, à l'approche de l'agnelage, sautent par-dessus l'enclos et courent, égarées, pendant des jours, vers le pays où elles sont nées. De même l'amour réveille dans cette petite femme silencieuse du nord, des souvenirs et des impulsions qui la font partir, après des milliers d'années, vers le sud où les ancêtres de l'homme ont vu le jour…

Du[467] 4 au 10 janvier, « la petite dame[468] » reparaît.

« … Je n'étais pas encore habitué à ce miracle : deux êtres humains, hier l'un pour l'autre des inconnus, deux êtres de race, de vie et de pays différents, se rencontrent soudain et s'unissent dans la chair. Ils se connaissent mieux, plus profondément que mère et fille, que frère et sœur. Elle disait : « Je n'ai que toi dans le monde ! » Cette simple phrase me faisait frissonner à cause du mystère qui nous entoure… »

« Bien-aimée[469] », écrit-il à Eleni, « Athènes est calme aujourd'hui. Le pauvre peuple se réjouit parce que Pangalos[470]est renversé et que Kondylis a pris sa place. » Kazantzaki écrit

---

466 Ibid., Carnets 1924, pp. 110-111

467 Ibid., pp. 112-113

468 C'est ainsi qu'on appelait Elsa au Goetheschloss.

469 Eleni N. Kazantzaki, *Le Dissident,* Canevas Editeur & Editions de l'Aire, 1993, lettre à Eleni, (Athènes) 24-25 août 1926, p.156

470 Généreux, dictateurs qui ont sévi la Grèce

qu'il est possible que cet événement retarde son voyage[471]. Il est prêt pour le bien comme pour le mal, d'un cœur égal, indépendant. Les événements extérieurs tombent maintenant sur lui sans rompre le difficile et tragique équilibre de son âme. Ce qui importe, c'est de garder son âme debout, intransigeante. De toutes les définitions qu'on a données de Dieu, celle-ci lui plaît : « Dieu est un cœur debout à son heure ».

Il se sent[472] une profonde parenté avec l'Afrique. Il lui a souvent parlé des masques. Rahel, pendant plusieurs mois, a senti son cerveau vaciller – c'est avec une telle intensité d'émotion qu'ils ont vu ensemble les masques africains… Rien de neuf pour son voyage… Le journal *Eleftheros Logos* n'a pas d'argent. *Vima* refuse, le taxant de communiste. Il a hâte d'en finir avec les voyages et d'être au calme à Paris. Il doit toutefois passer voir Rahel dont il reçoit des lettres inquiétantes. Il doit la voir. Comment ? En venant à Paris ? Elsa aussi est heureuse parce qu'elle espère qu'il sera au printemps dans un kibboutz. Les Israéliens lui écrivent officiellement et l'invitent. Son cœur se déchire dans toutes les directions. Ah ! S'il pouvait être dix. Dix corps et âmes. Maintenant il lui faut rester immobile, au moins pendant deux ans…

Daragaya[473] maya[474],

… J'écrirai un livre, Méta communisme, à Paris, avec vous. Tout mûrit calmement, péniblement, et je sens que je vous verrai en décembre sans faute. J'ai beaucoup travaillé et beaucoup souffert cette année, et je voudrais m'installer à Paris de façon à ne plus remettre les pieds en Grèce pendant de longues années. Je sens … que mon âme revêt un certain visage et que ma vie prend une certaine unité. Actuellement tout le passé me paraît suivre un tracé en zigzag et les recherches vers divers chemins commencent enfin à s'harmoniser et à converger vers un point immobile et incandescent. Plaise à « Dieu » que je mûrisse ainsi et que je m'enrichisse jusqu'à la mort, sans rien renier, et que toute ma vie devienne, ainsi que le disent les mystiques byzantins, « une unité riche ». Aucune illusion, aucune lâcheté, regarder en face le chaos et ne pas trembler. Je ne désire rien d'autre.

471 En Russie

472 Eleni N. Kazantzaki, *Le Dissident,* Canevas Editeur & Editions de l'Aire, 1993, lettre à Eleni, Athènes, 22 novembre 1926, p. 172

473 Ibid., lettre à Eleni, Égine, 5 octobre 1927, p. 184

474 Expression russe = Mon amour, tu me manques beaucoup

Chapitre 2 : Invitation en Russie, anniversaire de la révolution russe

De retour en Grèce, en 1926, il divorce de sa première épouse et repart pour un voyage en Palestine et à Chypre. La même année, il voyage en Espagne et en Italie, où il interviewe Primo de Rivera et Mussolini pour le journal *Eleftheros Logos*. Il rencontre aussi, à Athènes, Pantélis Prévélakis qui devait devenir son ami le plus intime. De janvier à février 1927, il voyage en Égypte et au Sinaï. À partir du mois de mai, il s'installe à Égine, où il achève les dix-huit dernières rhapsodies de *l'Odyssée* qui atteint 33 333 vers. La même année, la revue *Anaghenissi* publie *Ascèse*, il rédige aussi un grand nombre d'articles pour le *Dictionnaire Encyclopédique Elefthéroudakis.* D'octobre à décembre, il retourne en Union Soviétique comme invité du gouvernement soviétique, pour le 10e anniversaire de la révolution russe. Il y rencontre Panaït Istrati et ils décident de parcourir ensemble le Caucase. Le 22 décembre, les nouveaux amis embarquent à Odessa pour le Pirée. La tragédie *Nicéphore Phocas* est publiée ainsi qu'un livre de voyages : *Espagne, Italie, Égypte, Sinaï.*

Le tempo[475] de la vie en URSS a changé, à présent différent de celui qu'avait connu l'écrivain en 1925. Le rythme officiel est plus calme, il y a quelque embourgeoisement. Les arrivistes sont apparus arrivés et ne bougent plus, les femmes commencent à satisfaire leurs plus médiocres désirs, les hommes sont fatigués. Heureusement, selon Kazantzaki, le grand combat intérieur entre Trotski et Staline ranime la flamme de l'âme russe. La Russie se trouve à un moment critique, et tous les jours, une foule fait la queue devant les magasins pour quelques poignées de farine…

Le 10 novembre[476], à Moscou, le Crétois aura une agréable surprise : en sortant du Congrès, accompagné de l'écrivain allemand Arthur Holitscher, il entend une voix de femme qui l'appelle. C'est Itka. Grande joie, émotion, trouble, note-t-il, dans son carnet. Ils rentrent à l'hôtel, ils boivent du thé, ils causent. L'intuition, le jugement et la sensualité chez cette femme sont merveilleux. Toutes les forces se trouvent en elle. Itka parle à Nikos de sa vie, de ses souffrances passées, de son divorce, de sa fillette Yvonne… Et Nikos note : « Comme elle travaille pour le Parti ! Elle a étudié la médecine et se spécialise en pédiatrie. C'est une marxiste fanatique. »

Le 2 novembre, il note seulement trois mots : Congrès. J'ai parlé. Phrase sibylline. C'est seulement par des lettres ultérieures que nous connaîtrons l'ardeur de son discours qui lui fit craindre, une fois rentré en Grèce, de se voir retirer son passeport. Il s'est rendu chez Itka. Elle jouait avec son enfant – joie, profondeur maternelle, il regardait avec émotion cette femme admirable, enracinée au sol. Ah ! S'il pouvait lui aussi être aussi simple et primitif !

---

475 Ibid., 4 novembre (1927), p. 189

476 Ibid., (1927) p. 190

Le soir, enthousiasme au Congrès. On a décoré Clara Zetkin, Bela Kun, Marty, Sadoul, un Allemand et un Chinois. Émotion, des cris de guerre. La nuit chez Itka. A l'aube, elle lui parla de nouveau de sa vie, comme elle a aimé, comme elle désire écrire…

En 1928, il publie dans le journal *Proïa* ses impressions de voyage en Russie puis part de nouveau pour la Russie afin de rejoindre Panaït Istrati ; il séjourne à Kiev où il écrit des scénarii de films. Il rencontre Gorki et Victor Serge. Il retouche *Ascèse* et y ajoute un dernier chapitre intitulé « Silence », marqué par le pessimisme héroïque[477]. À Athènes sont publiés : *Ulysse, Ce que j'ai vu en Russie* et *Christ*. Au début de mai 1929, il s'installe avec Eleni à Gottesgab, en Tchéquie, où il écrit directement en français *Toda-Raba* et *Kapetan Elia*[478]. Il remanie son *Odyssée* et publie *l'Histoire de la littérature russe* (2 vol.)

« Je voudrais[479] rester encore ici pendant un an », écrit-il, « mais voyager, toucher le corps immense de la Russie : Car j'aime, bien sûr, plus que la Grèce, cette terre et ces hommes et la mission qu'elle a accepté de remplir à notre époque. Si cette âme insatiable pouvait avoir une patrie, la Russie serait ma patrie. Mais le terrible démon qui me dévore ne peut se contenir nulle part. Seule la mort pourra le contenir… » A cette époque, il commence à travailler sur un autre scénario : *Lénine*. C'est une vision qui dure une seconde, dans la tête d'un Noir qui s'est rendu au tombeau de Lénine, à Moscou, pour le saluer. Cette vision a lieu au moment où, dans la catacombe, il aperçoit Lénine et lève le pied pour le poser sur la marche suivante. C'est ce qui se passe dans la tête de ce Noir – toute la vie de Lénine, de la Russie, de la Terre, cactées, masques, paysages africains, espoirs terribles – une vision africaine, profonde, implacable et rapide comme l'éclair. Quelle émotion il ressent à l'idée que cet éclair, il peut l'exprimer en images et que des millions d'yeux pourront le voir !

En traversant[480] avec Panaït Istrati, « la méchante et laide Caspienne », ils se promènent au-dessus des nappes pétrolifères de l'Azerbaïdjan, puis dans l'idyllique Géorgie qui rêvait encore d'être libre ; puis c'est le tour de l'Arménie jusqu'au pied de l'Ararat et aux frontières turques, là où, quelques années auparavant, Kazantzaki était venu sauver les Grecs que Turcs et Kurdes ferraient comme des chevaux, et que les bolchéviks chassaient et empêchaient de vivre. Combien les Russes aimaient Panaït Istrati, comment ils les recevaient et comment ils leur faisaient poser le doigt sur leurs plaies, il ne faudrait jamais l'oublier. C'est ce que nous demandait Kazantzaki, qui leur gardait sa confiance et répugnait à fournir des armes à leurs ennemis. « Ne nous perdons pas dans les détails ! Si nous pouvons, venons à leur aide ; la lutte est inégale, leur tâche aride… » Kazantzaki, lors de son séjour en Sibérie, dessine dans

477 Souligné par moi.

478 Annexe 5

479 *Toda-Raba*, Kiev, 26-5-1928, page 21

480 *Toda-Raba*, Introduction Eleni Kazantzaki, p. 24

son esprit un livre sur la Russie intitulé *Toda-Raba*, comme il le confie dans une lettre à Prévélakis[481] le 5 février 1929 :

> « Je cible dans mon esprit le livre pour la Russie. Il ne s'agit pas de carnets de voyage ni de roman. C'est une espèce de synthèse, une âme qui traverse la Russie, qui mûrit, se bat d'élever en synthèse d'innombrables, variables détails… Si je pouvais, je vivrais en Allemagne et je le ferais imprimer la première fois en allemand. La manière dont j'écris et je pense n'a aucun contact avec l'esprit français et il n'existe en France un public suffisant qui regardera au fond, avec amour et indépendance le problème communiste. Mes articles ne peuvent pas être imprimés en France, les Français sont effrayés par la manière chaleureuse et en même temps indépendante dont j'écris. Ils ne peuvent pas me classer et leur clarté[482] latine s'impatiente. Ils ne comprennent pas que le oui ou le non ne peuvent pas épuiser la réalité. Ce que nous deux appelons : regard global[483] leur transmet de la panique.

Chapitre 3 : Panaït Istrati, le coup du destin

Le 13 novembre 1927, Kazantzaki va rendre visite à Panaït Istrati, qui le reçoit dans sa chambre de l'hôtel *Passage.* Istrati l'accueille en s'exclamant en grec : « Moré[484], sois le bienvenu ! Comment ça va ? » Panaït Istrati, de père grec et de mère roumaine, venait d'être présenté aux Lettres Françaises par Romain Rolland et se trouvait alors au faîte de sa gloire. Il avait un peu plus de quarante ans, avait publié en plusieurs tomes les *Histoires et la Vie d'Andrien Zographi* et commençait à récolter les fruits du succès. Dans *L'Humanité*, il publie à cette période un article plein d'indignation sur le monde occidental et annonce sa volonté de se réfugier en Russie pour fuir l'injustice et le déshonneur. La rencontre entre les deux hommes est cordiale et racontée par Kazantzaki dans le *Voyage en Russie* ainsi que dans le *Rapport au Gréco*. Lorsque Kazantzaki entre ce jour-là à l'hôtel *Passage*, il est heureux de voir un vrai combattant. Istrati est alité, mais au bruit de la porte, il bondit et souhaite la bienvenue à Kazantzaki. Il a le visage maigre et buriné, les cheveux gris et raides tombant en désordre sur le front, les yeux brillants d'émotion et d'espièglerie. Istrati félicite Kazantzaki pour son discours au Congrès. Le soir même, ils vont ensemble rendre visite à Gorki. Kazantzaki est ému lorsqu'il quitte l'hôtel et impatient de voir « l'universel Istrati » devant le grand Gorki. Tous deux espéraient une rencontre fraternelle mais Gorki les reçoit froidement.

Sur cette première journée d'une nouvelle amitié[485], nous avons un autre témoignage, celui d'Istrati dans *Vers l'autre flamme*[486]. En 1929, Les pages de la rencontre serviront d'ailleurs

---

481 Pantélis Prévélakis, *Quatre cents lettres de Kazantzaki à Prévélakis*, éditions Eleni N. Kazantzaki, Athènes 1984, lettre 72, page 109

482 Mot écrit directement en français

483 Regard global, phrase écrit directement en français

484 Mot grec, μωρέ

485 Colette Janiaud – Lust, *Nikos Kazantzaki, son œuvre, sa vie,* François Maspero, p. 280

486 Panaït Istrati, *Vers l'autre flamme,* Rieder éd., Paris, 1929. Le livre de Panaït Istrati avait été d'abord publié dans l'hebdomadaire *Monde* d'Henri Barbusse le 23 juillet 1928

de prologue au roman de Kazantzaki intitulé *Toda-Raba*. Parlant de son premier voyage dans le Caucase, Istrati ne résiste pas au plaisir d'offrir aux lecteurs, dans une digression, les souvenirs de l'hôtel Passage, désireux de leur montrer que « la vie vaut la peine d'être vécue, bien que parfois… ». Dans le chapitre intitulé *Le voyageur*, il s'adresse à son ancien ami avant d'aborder le récit :

« Homme dont le visage est illuminé de désirs, […] et labouré par l'angoisse […] débordant de générosité. Homme qui avec ton existence millénaire a bondi sur ma route. Je ne suis qu'un infidèle, mais quand je prends dans mes mains ton visage et je le regarde, je m'abreuve tellement de ta force que tu peux retourner après à ton isolement héroïque et réfléchir toute une vie à notre rencontre. Car à cette minute-là, je t'ai vidé comme toi-même tu m'as vidé. Tu m'as donné ta masse d'amour dont tu ne savais que faire et je t'ai donné la mienne qui m'accablait».

Ce qui impressionne Istrati lorsque la porte de l'hôtel s'ouvre sur l'écrivain venu de Grèce, *c'est le corps ascétique*[487] *et la lumière du visage*. Ils bavardent longtemps et décident d'aller ensemble rencontrer Gorki ; Kazantzaki demande ensuite à Istrati de l'accompagner dans le Caucase. Tous les deux font partie d'une vingtaine d'intellectuels du monde entier invités par le gouvernement soviétique qui, à partir de Moscou, le 17 novembre 1927, vont faire un voyage – découverte du pays. Parmi eux, Arthur Holitscher, Helen Stöcker, à laquelle Kazantzaki dédiera plus tard son roman *Toda-Roba*, le médecin belge Sœur, le poète japonais Akita, l'écrivain argentin Quintana, Paul Vaillant-Couturier[488], Henri Barbusse[489]… Le premier soir, ils arrivent à Kharkov ; le 20 novembre, ils sont à Rostov, le 22 à Bakou, le 24 à Tiflis, le 27 à Batoum, le 29 à Poti, le 1er décembre à Novorossisk ; le lendemain, ils repassent par Rostov et le 3 décembre, ils sont de retour à Moscou.

Dès le départ, les deux écrivains ont cherché un compartiment vide où s'enfermer. Ils y ont parlé des heures entières de la Grèce et de la Roumanie. L'âme de Panaït, songe Kazantzaki en l'écoutant, est condamnée à disparaître comme toutes les âmes ; et pour prolonger sa vie, elle raconte avec un charme indomptable son amour pour la lumière, pour la femme, pour la terre, son amour profond de l'homme. On l'écoute et on souhaite que jamais il ne s'arrête. L'humble wagon s'emplit des couleurs de l'Orient. L'auditeur se demande par quel miracle et par quel bonheur cet oiseau multicolore est arrivé jusqu'là. Pendant ce voyage en train, les deux amis font des projets, comme si les kilomètres, les plaines blanches et leurs conversations sans fin les enivraient; Kazantzaki est sûr d'avoir trouvé l'âme sœur spirituelle qu'il recherche depuis si longtemps et sa joie est grande ! « Il faut absolument que je trouve un moyen de vivre loin de Grèce, je ne vois pas encore si je me tournerai vers Paris ou bien si je m'installerai à Moscou, écrit-il. « Je me promène dans le Caucase, mes yeux s'emplissent […] mon désir d'action s'affirme. Il est de plus en plus vraisemblable que je reste ici […] la

487 Souligné par moi

488 Panaït Istrati, *Vers l'autre flamme*, Union Générale d'Éditions, 1980, Introduction par Marcel Mermoz, page 10

489 Ibid., page 10

décision mûrit, elle court encore, mais dans quelques jours elle aura pris une forme définitive[490] »

Le 15 novembre, il rédige une curieuse note : grande perplexité, deux ou trois possibilités s'offrent à lui de rester en URSS. Pressentait-il déjà qu'il n'était pas assez mûr pour s'installer là-bas ou redoutait-il de rentrer en Grèce et de ne plus pouvoir en ressortir ? Eleni relève également une conversation que Kazantzaki a eue avec un communiste convaincu :

Cet homme est allé dans le Caucase cet été et pour la première fois a connu le soleil, la douceur de l'air et de la mer. Il en est revenu transfiguré. Il m'a dit : « Le nord est barbare, maintenant le communisme russe m'indispose. On devrait aménager le communisme selon la latitude géographique de chaque pays et de chaque âme. La vie n'est pas partout aussi sauvage que nous l'imaginons ici. J'ai vécu, je me suis étendu au soleil, j'ai mangé un fruit… J'ai joué avec la mer. Et je me suis réconcilié avec la nature, une nouvelle Weltanschauung (mot allemand, vision du monde) a commencé à s'épanouir en moi-même ».

Olga Markovna B. avait, elle aussi, vécu cet été en Crimée, ce qui l'a transformée…

Dans son journal, Kazantzaki raconte en détail le voyage. Par les vitres du train, la Russie enfouie sous la neige, défile jusqu'à la ville industrielle de Kharkov où les deux compagnons arrivent de nuit mais assez tôt pour aller voir l'Opéra Guillaume Tell en langue ukrainienne. Le lendemain, ils visitent le *Palais du Travail* et sont frappés par l'architecture dénudée et simple du bâtiment, « nu comme la vérité », assemblage de béton armé, de fer et de fenêtres. Après quelques escales, ils aperçoivent un jour sous une pluie battante les flots boueux de la Caspienne, et partent se promener parmi les cheminées de Bakou, la cité du pétrole. « Là c'est l'enfer contemporain. Les ouvriers sont noirs et huileux comme des rats ; ils se battent pour du pain imbibé de fumée et de pétrole ».

Les membres[491]de l'excursion avaient sorti leurs carnets et se réjouissaient d'entendre les ouvriers parler de l'amélioration de leurs conditions de vie. Kazantzaki, de son côté, observait avec un frisson d'horreur les cheminées et les puits, les machines et les tuyaux. Le soir, ils furent invités par les « intellectuels de l'Azerbaïdjan » à un concert de musique locale : Ils regardent danser une enfant de douze ans, presque immobile avec son petit visage et ses pieds minuscules, traversée de temps en temps par un léger frisson des chevilles à la nuque. Kazantzaki ému, observe les spectateurs étrangers. Istrati pleure et le poète japonais Akita est livide. Les Européens sourient avec ironie. Mais pour Kazantzaki, deux hommes[492] qui rient et pleurent de la même façon au spectacle d'une danse sont des frères ; tous les autres sont des incroyants.

---

490 Caucase 20 novembre

491 Colette Janiaud – Lust, *Nikos Kazantzaki, son œuvre, sa vie*, François Maspero, p. 281

492 Nikos Kazantzaki, *Voyage en Russie*, Hél. Kazantzaki éd., quatrième édition, Athènes 1964, p. 250

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

En route[493] vers le Caucase, Istrati et Kazantzaki ont un compartiment pour eux seuls et toute la journée, étendus, ils bavardent, lisent, regardent par la fenêtre la Russie infinie sous la neige. Après-demain ils seront à Bakou, puis à Tiflis où Kazantzaki se recueillera sur la tombe de son ami bien-aimé, Jean Stavridakis, l'ami de Zurich, mort en 1919 pendant l'organisation du rapatriement des réfugiés du Caucase. Ce voyage durera seize jours puis ils retourneront à Moscou. Et Istrati ne veut pas le quitter. Kazantzaki est profondément ému à l'idée qu'il pourra faire venir Eleni à Moscou ; ils font des projets de vie commune à Moscou, et il sent que toute son existence changera et se renouvellera, s'il arrive à vivre dans cette ville. Il ne peut rien dire encore et il n'ose pas espérer qu'ils se promèneront ensemble avec Eleni sur le sol russe !

À Tiflis, c'est avec émotion que Kazantzaki se souvient de Stavridakis, son ami. Mais la danse vient encore une fois le soustraire à sa mélancolie, avec « la plus belle femme de Tiflis, Nadia Vahenzé. » Il sent que « le serpent venimeux et froid de l'Orient » s'enroule autour de sa poitrine et ce soir-là, prolétariat et communisme sombrent dans les yeux veloutés du reptile qui se tord sur les planches. À l'aube, les deux Grecs se promènent dans le bazar et s'arrêtent pour boire du thé et se faire allumer des narghilés. Le soir, ils repartent avec les autres en direction de Batoum. Peu après, la mer Noire s'étend devant eux, foncée et sauvage. Akita, le poète japonais, muet comme toujours, cherche des coquillages dans le sable. Istrati est heureux : le voyage se termine et ils pourront, avec son ami, se séparer du groupe ! Dès le premier jour, d'ailleurs, ils se sont rapprochés comme deux frères, perdus au milieu de « ces intellectuels de l'Orient et de l'Occident qui ne parlent pas la même langue, les uns fiers de leur civilisation, les autres mystérieux et muets. » Kazantzaki immortalisera ces moments précis dans son roman *Toda-Raba*.

Il pleuvait[494]. La mer Caspienne était grise, son cœur plein de nostalgie en pensant à elle. Sa seule joie était Panaït Istrati qui se trouvait avec lui et qui, pour le reste de ses jours, serait, il le pressentait, un camarade fidèle, chaleureux et enrichissant. Ils faisaient des projets : Ils iraient ensemble en Grèce, il ferait des conférences, puis Istrati s'en irait en Egypte pour quinze jours, de là il reviendrait à Moscou. Ils projetaient d'acheter à Moscou une maisonnette et il aspirait à mille joies, parce qu'alors elle viendrait se reposer auprès de lui et l'aiderait beaucoup dans son œuvre. Elle aurait sa chambre et tout irait bien. Dès que la réalité, encore si imprécise prendrait corps autour de lui, il lui écrirait. Lénotschka ! Il ne pouvait pas dire combien il aspirait à sa présence :

Daragaya[495] maya !

---

493 Eleni N. Kazantzaki, *Le Dissident*, lettre à Eleni, Kharkov, 17 novembre (1927), p. 192

494 Ibid., lettre à Eleni, Bakou, 20 novembre 1927, p. 193

495 Eleni N. Kazantzaki, *Le Dissident*, lettre à Eleni, Moscou, 6 décembre 1927, p. 193

Il partait le jour suivant pour Kiev, où il devait rester avec Istrati jusqu'au 20 décembre, puis ils iraient tous les deux en Grèce. Istrati visiterait l'Egypte, lui il resterait à Athènes ou Égine, jusqu'à son retour. Ils projetaient de retourner ensuite à Moscou. Il pensait envoyer à Eleni, d'Athènes, l'argent du voyage jusqu'à Moscou, où ils se rejoindraient au printemps. Le climat était splendide, la vie longue et riche :

« Mon aimée[496],

Les jours sont calmes ici. Istrati est un peu souffrant et je reste la plus grande partie de la journée auprès de lui. Je vois beaucoup de monde, chacun a d'horribles histoires tragiques à raconter. Ces yeux russes ont vu de grandes choses effrayantes. Chaque âme a vécu, joui et souffert comme aucune autre âme en Europe. C'est pourquoi même l'homme le plus insignifiant est intéressant, il brille des lueurs d'un grand incendie.

… Dimanche nous partons pour Odessa. Je crains de rencontrer des difficultés en Grèce, parce que j'ai pris une part active au congrès de Moscou et j'y ai parlé avec passion. Si on ne me donne pas de visa pour repartir de Grèce ce sera un grand malheur pour moi…

Istrati aime une merveilleuse femme qui se trouve à Paris. Elle doit venir vivre avec lui en Russie, il serait bon que vous la voyiez… Il me dit que c'est une femme extraordinaire. Ce serait une grande joie si vous deveniez amies… »

« Il est possible que je descende en Grèce avec Istrati et que je revienne avec lui à Moscou » écrit-il de Bakou le 21 novembre. « J'ai décidé de rejoindre Istrati à Kiev ; nous partirons ensemble pour la Grèce le 23 décembre. Au retour, je veillerai à trouver un gîte et j'essaierai de prendre racine ici, donnant un tour brutal à ma vie. Je dirai non à de nombreuses joies qui me retiennent encore, je donnerai une expression intense à ma vie, farouche jusqu'au bout[497]. Le temps qui passe est lourd ici, plein de substance précieuse, tout en responsabilité. Les questions suprêmes et qui nous intéressent, ici on les vit sans le savoir, on les assume sans le vouloir» écrit-il le 22 novembre. Le 7 décembre, Kazantzaki laisse la capitale derrière lui ; le 8, il retrouve Istrati à Kiev. Le 20 décembre, ils sont à Odessa et le 22, ils prennent ensemble la direction de la Grèce. « Ils adressent à Staline une délirante lettre collective où ils crient leur enthousiasme[498] ».

« À l'heure où d'Odessa nous prenons le bateau pour la Grèce, nous te saluons comme tes enfants, Union des peuples libres ! Nous qui t'envoyons notre salut, nous sommes deux hommes, deux amis, deux combattants unis dans une âme, Dioscures animés par le désir d'une vie nouvelle.

« Toi, Russie, tu as fait ce miracle. Nous étions seuls. L'un ne connaissait pas l'autre, jusqu'au jour où nous nous sommes rencontrés – il y a un mois – sur la terre de feu, quand tu fêtais les dix premières années de ta Révolution triomphante… Nous étions tous les deux déraisonnables au milieu de la tempête et de la confusion universelles… Mais un jour, dans les clameurs de la Berskaïa, nos regards se sont croisés et nos mains se sont

496 Ibid., lettre à Eleni, Kiev, 10 décembre 1927, p. 194

497 Ecrit directement en français dans le texte.

498 Panaït Istrati, *Vers l'autre flamme*, Union Générale d'Éditions, 1980, Introduction par Marcel Mermoz, pp. 10,11

serrées. Et dès le lendemain, éclairés par ta gloire, ô nouvelle Russie, nous avons juré de te servir. Ce serait à partir de là la raison de notre existence[499]. »

Kazantzaki, à mesure que passaient les jours, sentait le charme mystérieux de la Russie pénétrer en lui toujours plus avant. Ce n'était pas seulement le spectacle exotique de l'hiver hyperboréen, ni la vie slave autour de lui, qu'il ignorait auparavant – les hommes, les palais, les églises, les troïkas, les balalaïkas, les danses – qui l'enchantaient, mais c'était quelque chose d'autre, de plus mystérieux et de plus profond, là-bas, sur la terre russe. Il sentait les deux forces cosmogoniques primitives se heurter, évidentes, presque visibles. Et le climat de guerre qui les entourait entrait si bien jusqu'au fond de l'être qu'on se jetait soi-même, bon gré, mal gré, dans la lutte, aux côtés de l'une ou de l'autre de ces forces cosmogoniques. Ce qu'il avait éprouvé si violemment dans son existence microscopique, il le voyait se déployer sur cette terre impitoyable, terrible, sur l'immense corps de la Russie. *C'était le même combat, une lutte identique entre les deux adversaires éternels : la Lumière et les Ténèbres*[500] ; Et ainsi, peu à peu, son combat arrivait à ne faire plus qu'un avec le combat de la Russie, et la délivrance de la Russie allait être sa propre délivrance. Car la Lumière est une et indivisible, et en quelque endroit qu'elle triomphe ou est vaincue, c'est en nous-mêmes aussi qu'elle triomphe ou qu'elle est vaincue[501].

Lorsque, le 22 décembre 1927, Nikos Kazantzaki, pour la deuxième fois, s'éloigne des rivages de la Russie, *il est persuadé que ces millions d'hommes et de femmes souffrent en ce moment « la passion*[502] *d'où il restera le Cri au milieu des morts innombrables* ». *Et celui qui entend le Cri et « collabore avec lui » est sûr qu'il sera sauvé.* Kazantzaki immortalisera ce Cri à travers son livre *Toda-Roba*., Moscou a crié. Rien[503] n'est pourtant certain. Notre époque est un Moyen Âge, et le futur peut être un triomphe, comme il peut être un simple compromis ou une catastrophe totale. Nul ne le sait ; pour cette raison, plus que jamais, la responsabilité de chacun est devenue lourde ; le devoir est d'agir chacun selon ses moyens et dans un cadre précis. « Plus on est accordé avec le courant qui va de l'avant, plus on aide l'ascension difficile, pleine de dangers et d'incertitudes, et la délivrance de l'homme ».

499 Ce texte est cité dans l'ouvrage d'Eleni Samiou, *La Verdadera Tragedia de Panaït Istrati*, traduccion de L. A. Sanchez, Ercilla éd., Santiago au Chili, 1938. Ce livre raconte le voyage des deux amis en Russie. Prévélakis, toujours dans cette note 233, p. 321 pentionne un autre article intéressant de l'écrivain roumain Per. Martinsku paru dans le journal Éleuthéria le 12 octobre 1958, et qui traite des relations Kazantzaki-Istrati.

500 Souligné par moi

501 *Lettre au Gréco*, pp. 497-498, traduction de Michel Saunier pp. 428-29

502 Souligné par moi

503 Nikos Kazantzaki, *Lettre au Gréco*, pp. 497-498, traduction de Michel Saunier pp. 428-29

Chapitre 4 : Vers la Grèce

Les deux compagnons de route traversent[504] la mer Noire et les voici devant Constantinople : ciel voilé, pluie fine, la Sainte-Sophie, les murailles byzantines, les cyprès, tout ce charme ancien conquiert le cœur. Kazantzaki est heureux d'avoir eu le temps, il y a sept ans, d'en jouir, avec toute la force ardente et romantique de son âme. Maintenant il résiste, il sent qu'il a laissé derrière lui les sirènes enchanteresses, non parce qu'il est délivré de toutes les sirènes, mais parce qu'il a découvert les sirènes modernes, peut-être aussi celles de l'avenir, pour réussir à écouter, enfiévré, le chant le plus moderne de l'Abîme ! La grande Sirène slave, aux yeux verts, à la voix grave, à la gorge ensanglantée, se trouvait actuellement dans le nord, dans le pays de neiges.

L'écrivain est décidé : Il retournera en Grèce pour prendre congé. Son cœur saigne pourtant parce qu'il y a quelques personnes sur la terre grecque qu'il aime encore – ses sœurs, sa mère, une ou deux femmes. Il pense à Anna K. et il est déchiré. Comment peut-il la quitter ? Ils n'ont jamais échangé une parole d'amour – ils n'en échangeront jamais – cependant Kazantzaki sent combien elle est émue et comment elle se réjouit quand, après chacune de ses pérégrinations, il revient la voir. Ils s'enfermaient, personne ne venait, ils buvaient du thé, ils parlaient pendant des heures puis ils se séparaient difficilement, lui pour continuer ses randonnées dans la lumière et elle pour sombrer à nouveau dans le silence et l'obscurité. Maintenant jamais plus… Une autre femme allait souffrir aussi. Quand il était en Russie, elle lui écrivait pour lui dire combien elle l'attendait afin de participer avec lui à une grande action, insistant pour qu'il revienne vite, parce que, disait-elle, elle avait en tête de grands projets et ne pouvait pas vivre loin du « monstre », comme elle aimait l'appelait. Maintenant, il allait lui dire « adieu » pour toujours ! Une ou deux âmes s'attristeraient – peut-être même Galatée – les autres seraient heureuses de se débarrasser de lui…Une grande vie, ardue, s'ouvrait devant lui. Istrati et lui avaient beaucoup de choses difficiles à faire en parcourant la Russie. Des articles, des livres, un travail d'organisation, de la propagande à l'étranger. Il comptait sur Eleni comme collaboratrice… Elle devait apprendre beaucoup de choses pour l'aider, elle devait travailler avec lui et partager autant de peines qu'elle pourrait… !

Selon Colette Janiaud-Lust, les deux amis sont à Salonique le 26 décembre 1927 et arrivent à Athènes le lendemain. Leur action commence aussitôt par un article de Kazantzaki dans le journal *Proïa* racontant la vie héroïque de Panaït Istrati. Il relate comment le père de ce dernier, contrebandier de Céphalonie, rencontre un jour sa mère à Braïla, en Roumanie, puis les vagabondages de Panaït d'abord en Roumanie et par la suite dans différents pays. Romain Rolland l'introduit auprès du public français et Istrati publie son premier roman *Kyra Kyralina. L'Association pour l'Éducation* propose la salle du théâtre *Alhambra* à Athènes et Dimitris Glinos, directeur de la revue *Renaissance*, organise la réunion. Istrati parle en français et Pantélis Prévélakis le traduit. Kazantzaki prend ensuite la parole, son discours est

---

504 Eleni N. Kazantzaki, *Le Dissident*, lettre à Eleni, Constantinople, 24 décembre 1927, pp. 195-196

publié plus tard dans la revue de Glinos. Le lendemain de la conférence publique, les trois hommes sont convoqués par le juge d'instruction : Dimitris Glinos, Panaït Istrati et Nikos Kazantzaki sont tous trois accusés de « semer la haine entre les citoyens ». C'était donc là leur crime ! L'objectivité crue de leurs propos présentait devant des consciences inquiètes le spectacle d'une société plus juste et plus humaine. Leur discours devenait un véritable cauchemar. Sur le champ, Istrati est expulsé de Grèce. Kazantzaki et Glinos doivent comparaître le 3 avril devant le tribunal. Les protestations dans la presse hellénique sont peu nombreuses. La peur règne. Panaït Istrati, dans son livre *Vers l'autre flamme*, relate les événements importuns de leur mission en Grèce ; ils sont cités dans un autre chapitre.

Chapitre 5 : Compagnons de route, âmes-sœurs intellectuelles

Après[505] deux mois en Grèce pour Panaït Istrati et trois mois pour Kazantzaki retenu par le procès, les deux amis se retrouvent en Union soviétique. Ils ne seront pas seuls. Leurs femmes sont du voyage. C'est donc à quatre qu'ils effectueront cette deuxième découverte, avec Bilili, la belle compagne d'Istrati, et Eleni Samiou, qui ont fait connaissance et accompagnent les deux écrivains. Deux couples seuls, sans accompagnateur, sans interprète, à leurs frais cette fois, l'argent provenant des droits d'auteur de Panaït, des articles écrits en commun avec Nikos, des scénarii de Kazantzaki écrits pour le cinéma soviétique. Le 6 juillet 1928, Panaït Istrati écrit à Andrien M. De Jong une lettre envoyée par poste recommandée depuis Gossizdat- Moscou[506] :

Devant, à la fin de ce mois, partir pour une année de voyages qui comprendront les régions suivantes: Moscou – Nijni – Novgorod – la Volga – Astrakhan – la Caspienne – Bakou – Azerbaïdjan – Géorgie – Arménie – Krasnovodsk – Turkestan – Usbekestan – Samarkand – Tachkent – Kirghistan – Kasatskan – Aktjulinsk – Samara – l'Oural (mines de platine) – Omsk – Novosibirsk – Irkutsk – le Baïkal – les mines d'or de Léna – la Mongolie – Tschita – la Mandchourie – l'Oussouri – l'Amour – Vladivostok – Sakhaline – le Japon,

Je te prie de me faire savoir, dans le plus bref délai possible, si tu peux me faire accepter, par quelque journal ou revue, des correspondances, et dans quelles conditions.

Ces voyages, je les entreprends en compagnie de l'écrivain grec Nikos Kazantzaki, et les articles seront signés de nos deux noms.

Il est utile de les assurer à l'avance de la tenue générale de ces articles, ils ne contiendront guère de chiffres, et ne seront pas écrits sur un ton polémique. Notre but est de découvrir les aspects nouveaux de la vie des peuples peu connus, aujourd'hui soviétisés, et de présenter cette vie dans son cadre pittoresque. Une abondante documentation photographique en résultera également. Si ces organes en font cas veuille le préciser dans ta réponse, et reçois, cher ami, mes salutations amicales.

505 Panaït Istrati, *Vers l'autre flamme*, Union Générale d'Éditions, 1980, Introduction par Marcel Mermoz, p.11

506 A. M. de Jong, écrivain néerlandais, bulletin comique ' Bulletje en Boonestaak', éditeur du journal Het Volk, assassiné par les SS dans sa maison.

Le 8 septembre 1928, Panaït Istrati écrit d'Erivan en Arménie à son ami Andrien et lui envoie les deux premiers articles sur l'Union soviétique :

Voici deux premiers. Ils sont de la première série, que nous avons distribuée dans divers pays. La seconde série, dans un mois, sera la Transcaucasie, puis le Turkestan et, enfin, la Sibérie. Dis-moi si tu en veux plus ou moins, plus longs ou plus courts, et aussi, s'ils te vont. Il est entendu que nous sommes prêts à te réserver un volume entier, si Quérido est toujours disposé d'en accepter la publication.

Comme tu vois, je voyage toujours.

C'est tout pour le moment. Je file pour visiter une belle mosquée.

Ton fraternel Panaït Istrati

Il écrit dans une carte postale, envoyée de Samara, le 9 septembre 1928 :

Cher Andrien,

Nous avons commencé le grand vagabondage qui finira, dans 8 mois, avec Vladivostok. En ce moment nous descendons la Volga, en visitant tous les centres : Rijni-Novgorod, Kazan, Samara, Saratov, Stalingrad, Astrakhan.

En octobre nous t'enverrons une partie de nos articles.

Affectueusement.

Ton Panaït Istrati

Mais comment[507] Nikos et Eleni vivraient-ils en Russie ? Dans l'indépendance totale. Avec ses livres traduits et publiés en russe et avec ses articles, Istrati aurait ce qu'il lui faudrait et davantage. Nikos recevrait de l'argent pour les articles qu'il destinerait à *L'Encyclopédie d'Elefthéroudakis*… aux revues russes, qui lui en demandaient et qui payaient très bien. On désirait traduire ses livres, là-bas ; il avait accepté d'écrire des scénarios avec Istrati pour le cinéma soviétique. Ainsi ils auraient l'argent nécessaire, tout en demeurant libres.

Kazantzaki résume alors ses idées sur le communisme, qu'Eleni connaissait déjà et qu'il avait par ailleurs exprimées d'une façon ardue mais claire dans *Ascèse*. Il n'était ni superficiel, ni étroit d'esprit, ni marxiste. Quand Eleni viendrait en Russie, il lui serait impossible de ne pas être d'accord avec lui. Leur travail ne les soumettrait à aucun esclavage et ils ne seraient les instruments de personne. Il était possible de rencontrer des difficultés parce qu'ils n'étaient pas des marxistes orthodoxes, mais ces réserves philosophiques venaient au second plan ; le

507 Eleni N. Kazantzaki, *Le Dissident*, lettre à Eleni, Athènes, 3 janvier 1928, page 199

premier devoir était autre, et c'était ce que Kazantzaki et Istrati faisaient. Istrati, avoue Kazantzaki, était très intéressant comme écrivain. Il conseillait à Eleni de lire surtout *Oncle Anghel* et surtout *Cosma* et *Codine*, ceux qu'il préférait. Le jugement d'Eleni était sévère mais juste. Istrati était un homme merveilleux, plein de simplicité, de vivacité et d'entrain, un homme bon et pur. Kazantzaki aimait ces qualités.

Il écrit dans une autre lettre à la même personne qu'il était indispensable[508] de finir le scénario dont il s'occupait en mai. Il devinait qu'Istrati aimerait qu'il aille le rejoindre à Yalta… Pourtant, Kazantzaki devait terminer cette année-là, plusieurs ouvrages : des scénarios, le voyage sur la Volga et le livre en français sur l'URSS. Puis, au printemps suivant, il devait aller en Sibérie, peut-être au Japon, et enfin en Allemagne, où il écrirait le scénario de *Bouddha* sur lequel il comptait pour assurer leur subsistance matérielle et par conséquent leur paix. Il s'installerait enfin près de Vienne pour se consacrer à *L'Odyssée*.

… Il ne devait[509] plus lui écrire chaque jour, à chaque heure, à chaque instant. Leurs plans étaient modifiés d'une seconde à l'autre. Cela était dû à la situation du pays et au caractère d'Istrati. L'après-midi, nouvelle décision : Panaït n'allait plus à Paris ; peut-être partiraient-ils dans dix jours, peut-être Kazantzaki resterait-il à Kiev ou bien il retournerait à Odessa pour terminer le scénario, peut-être encore partirait- il pour Moscou et, enfin, peut-être iraient-ils tous en Allemagne ! Quand ce tourbillon cesserait-t-il ? Aujourd'hui[510]un peu de stabilité. Ils resteraient à Kiev quatre jours encore, pour prendre part aux fêtes du Premier Mai et à l'hommage de toute l'Ukraine à son plus grand poète : Chevtchenko… Puis un nouveau plan : un voyage en Sibérie de trois à quatre mois ; au lieu d'écrire sur la Russie, ils écrivaient beaucoup d'ouvrages, ils écriraient, pourquoi pas, un livre sur la Sibérie…

Il lui écrivait de sa chambre d'hôtel, il était 7 heures du soir, il y avait beaucoup de lumière. Table au milieu, samovar, très haut, comme un autel, bouillant. À sa gauche, se trouvait Bilili qui tournait le robinet et préparait le thé, calme, rayonnante… À sa droite, Istrati fumait, buvait du café et du thé et, en face, leur tchékiste aimé qui leur racontait des histoires. À 8 h30, ils verraient un film célèbre et le jour suivant ils iraient à la campagne. Minuit, ils rentraient du cinéma. Cette forme d'art intéressait beaucoup Kazantzaki à cette époque-là qui savait combien il était difficile d'écrire un scénario. Il travaillerait avec un cinéaste russe si cela était nécessaire…

Il assurait Eleni qu'elle aurait en Russie des sensations violentes, parce que la vie y était vécue sur un plan élevé, qu'elle y était dure et héroïque. Il était possible aussi que leur corps se raffermisse et se soumette à l'âme. Ils avaient[511] navigué toute la nuit sur le fleuve pour

508 Ibid., lettre à Eleni, S/S Lénine, 19 avril 1928, page 202

509 Ibid., lettre à Eleni, Kiev, 27 avril 1928, page 203

510 Ibid., 28 avril, lettre à Eleni, p. 203

511 Ibid., Lettre à Eleni, Dnieper, 3 mai (1928), page 204

rentrer à Kiev. Istrati était ivre mort de fatigue. Il pleuvait ce jour-là, le fleuve était plein de boue et de vagues, il faisait froid. Cela dévorerait Istrati, car il était malade et ne prenait pas de repos. Il devait moins circuler, écrire, ou peut-être retourner à la terre, reprendre l'humble vie de paysan qui rajeunirait ses cellules… Qu'adviendrait-il de tout[512] cela, il n'en savait rien. Istrati, quelquefois, était sans volonté et ses désirs changeaient constamment… alors, la vie devenait insupportable à cause du gaspillage d'énergie. Il faudrait mettre de l'ordre dans tout cela, sinon ils étaient perdus. Bilili voyait juste, mais elle était pathologiquement impuissante à intervenir ; elle se laissait faire, comme hypnotisée. Il écrit le 6 mai : « Je travaille tranquillement dans ma chambre, ne parle à personne, ne vois personne, j'ai enfin retrouvé mon rythme. Le scénario se développe à chaque instant. C'est beaucoup plus difficile qu'on ne le pense, il faut une terrible intensité visuelle et de la logique pour faire évoluer l'action. J'espère pourtant qu'il sera bon et alors je commencerai l'autre, dans lequel je mets tous mes espoirs : *Bouddha*… »

Dans la lettre du 8 mai, envoyée depuis Kiev, Kazantzaki avoue que sa vie a trouvé une grande paix depuis le départ d'Istrati : constatation amère de la première séparation ! Sa chambre était devenue la rue. Des gens entraient et sortaient sans cesse, mangeaient, parlaient haut, le dérangeaient. Maintenant le jour entier, il se taisait, il travaillait, il ne voyait personne. Il n'était pas heureux, mais ce cadre remplaçait un peu le bonheur. Le scénario n'était point historique, comme Eleni le craignait. Il prenait un caractère humain, dramatique, les éléments qui le composaient étaient l'homme combattant, la femme qui aimait, la mer, le soleil…

Kazantzaki écrit à Eleni le jour suivant :

… Aujourd'hui[513] un vent chaud souffle du sud, du Turkestan ; je ne suis pas sorti de la journée. *Je me penche à la fenêtre et je sens sur moi le souffle de l'Orient*[514]*… je sens avec « terreur » ce que les hommes appellent « solitude » et que, moi, j'ai toujours appelé « béatitude ».* Je sens profondément à ces moments-là que je suis libre. J'avoue que je ne désirerais voir que vous ; deux ou trois personnes encore, mais celles-là pour peu de temps. Mon amour pour vous m'humanise, je veux dire que je deviens un organisme qui choisit et dit : « Je veux cette personne, cette autre je la repousse ». Quand je cesserai d'aimer j'acquerrai une autonomie inhumaine. Plaise à Dieu que je vous garde jusqu'à ma mort, comme actuellement, et que vous m'unissiez à l'humaine chaleur – pour que je ne me perde pas. Je vous aime et m'étonne de ressentir de la tendresse pour moi-même, de la pitié aussi, un chagrin insupportable et en même temps de la joie ; j'obéis à ma nature humaine contre laquelle j'ai tant lutté et je tiens votre visage dans mes paumes comme quelque chose de chaud, d'éphémère, de précieux, de bien-aimé, et je frissonne en pensant à ma mort, parce que mes doigts ne pourront plus toucher votre bouche, votre nez, le clignement de vos paupières et votre merveilleuse gorge.

---

512 Ibid., Lettre à Eleni, Kiev 5 mai 1928, page 205

513 9 mai (1928), page 206

514 Souligné par moi

Dans une autre lettre, il écrit vouloir envoyer[515] à Eleni le scénario pour qu'elle le lise. Cet exercice leur fera beaucoup de bien. Kazantzaki pense que le style moderne sera profondément influencé par le cinéma. Il prévoit que, pour faire du cinéma, une grande force visionnaire, mêlée à de la logique et de la folie, est nécessaire. La raison raisonnante rendrait les films ennuyeux, la folie seule les fera chaotiques. Il pense faire des choses intéressantes ; il lui faudrait connaitre bien la technique, car il possède les deux éléments indispensables. Mais il se contente d'aiguiser sa force pour l'utiliser avec plus de tranchant dans *L'Odyssée*.

Il reçoit une carte d'Istrati. Il ne reviendra pas, il restera trois mois à Moscou, il désire probablement faire des « connaissances pour réussir ». Ce qu'il entend par « réussir », Kazantzaki l'ignore. Pour lui, le mot « réussir » a un autre contenu, uniquement intérieur. Il a le même contenu qu'Istrati, mais il n'en sait rien. Selon Kazantzaki, Istrati était une somme de sentiments et d'images, avec une âme primitive et noble. Mais il lui manquait le cerveau, la haute discipline et l'équilibre au niveau le plus élevé. Il informe Eleni que leur domicile devra être Moscou ou Leningrad car ailleurs c'est la province. Il y a de grandes difficultés pour se loger à Moscou mais ils trouveront en banlieue. Il suffit qu'elle accepte de partager sa vie. Elle le connait déjà bien et elle peut décider en connaissance de cause. Travail, paix, rire, bonté, voyages quand ils le pourront, bref une vie modeste, solitaire souvent, une vie héroïque et simple !

La façon dont Panaït envisageait la vie en URSS inquiétait Nikos. Il affirmait n'avoir pas connu[516] les projets d'Istrati, mais il croyait de plus en plus qu'il était enclin à s'inscrire au parti communiste et à entrer dans l'action. Si sa veine d'écrivain était tarie, ce serait la meilleure solution. Lui, il avait pris la décision formelle de se tenir à l'écart de toute action éphémère – même la plus valeureuse – et de ne pas trahir son grand chef Ulysse-Bouddha. Il était naturel[517] de ne plus ressentir vis-à-vis de la Russie la première émotion fiévreuse et cela pour deux raisons: a) parce qu'elle n'en était plus à sa période héroïque et qu'elle avançait de plus en plus vers un équilibre normal, primordial certes, mais qui n'exaltait plus son âme b) parce que lui-même n'était pas un homme d'action et qu'il ne pouvait pas s'intéresser sans relâche à l'amélioration d'un régime social. Il aimait la première descente de l'Esprit, celle qui, violente, apporte le feu. Le reste, c'est-à-dire comment le terrible instant se canalise en une sage nécessité quotidienne, ne l'intéressait pas outre mesure. *Sa joie la plus profonde était de voir comment la force obscure s'empare de l'homme et le secoue, tel un amoureux, tel un épileptique, ou un créateur. Car, il ne s'intéressait pas à l'homme mais à celui qu'il nommait si imparfaitement Dieu*[518].

---

515 Kiev, 15 mai 1928, pages 206, 207

516 Eleni N. Kazantzaki, *Le Dissident, Canevas Editeur & Editions de l'Aire, 1993,* lettre à Eleni, Kiev, 26 mai, pp. 209-210

517 Ibid., p. 210

518 Souligné par moi

A cette époque, il commençait à travailler à un autre scénario intitulé *Lénine* : une vision qui ne dure qu'une seconde. Il l'inséra plus tard dans son roman *Toda-Raba*. Ah ! Si Eleni savait quelle volupté il éprouvait à l'idée de pouvoir exprimer cet éclair avec des images et que des millions d'yeux puissent le voir. Mais il fallait trouver un grand cinéaste. Peut-être à Moscou... Il possédait l'éclair, mais la technique du film lui manquait.

À Békovo[519], dans la grande banlieue de Moscou, Nikos Kazantzaki reprend la vie avec Panaït Istrati et Bilili, dans le chalet qu'Itka venait de découvrir pour eux. À Léa, en novembre 1927, il s'était plaint de l'implacable loi qui, selon lui, aurait asservi Itka. Une année plus tard, Itka qui habitait aussi Békovo, voit souvent Nikos, traduit pour lui les journaux et les livres russes, et ils discutent des problèmes brûlants de l'actualité révolutionnaire. Et, à cette occasion, l'écrivain écrit à Pantélis Prévélakis :

« … Ici j'ai retrouvé une de mes juives du cercle enflammé de Berlin… Pleine d'élan, de force et de foi, terrible zélatrice du Parti. Cette rencontre m'est utile, elle rafraîchit mon cœur… »

Mais Panaït prend ombrage des fréquentes visites d'Itka chez-eux. Il s'inquiète pour l'avenir d'Eleni et Nikos et il lui écrit. Panaït ne connaissait pas le pacte de « dix jours par an » entre Nikos et Eleni. Nikos et Eleni ne connaissaient pas encore leurs propres cœurs, comme Eleni l'écrit si bien :

« Si vous acceptez de devenir ma compagne, me dira Nikos dès mon arrivée à Moscou, je vous promets de couper court avec mon passé. Il n'y aura plus d'autre femme… »

Il n'y eut pas d'autre femme, en effet. Mais ils réussirent, d'un commun accord, à lier d'un trait d'union le passé, le présent et l'avenir, en maintenant toujours un contact chaleureux avec les amis des temps anciens. De Békovo, Nikos écrit à Eleni le 14 juin 1928 qu'il lui est nécessaire[520]de faire un voyage ennuyeux à Yalta où Istrati devait se trouver. Il serait de retour dans dix jours. Il conseille Eleni de rester quelques jours chez Elsa pour se reposer. S'il ne craignait pas que leurs trains ne se croisent, il irait à Minsk la chercher. En ces derniers instants qui précédent leur rencontre, il sent un léger frisson. Que « leur Dieu » les guide en ce moment difficile… !

Le voyage[521] est maintenant presque certain : Volga-Japon. Nikos et Panaït enverront des articles à la N.R.F., à des journaux allemands et russes. Ils auront un travail énorme, mais il en a pris toute la responsabilité pour contribuer autant qu'il le peut à la vie commune avec

---

519 Eleni N. Kazantzaki, *Le Dissident*, Canevas Editeur & Editions de l'Aire, 1993, p. *211*

520 Ibid., lettre à Eleni, Békovo, 14 juin 1928, page 211

521 Ibid., lettre à Eleni, 30 juin 1928, page 213

Istrati. Kazantzaki déploie son plan : lorsque ce voyage prendra fin, ils retourneront à Paris. Ils y écriront trois ou quatre volumes sur leur voyage et Kazantzaki s'isolera d'une façon inexorable pour reprendre *L'Odyssée.* Si, à ce moment-là, Eleni acceptait de vivre avec lui, ils partageraient le travail : elle écrirait avec lui et l'aiderait et ils s'offriraient, quand ils le voulaient ou le pouvaient, des « sorties » vers l'Espagne ou ailleurs. Si, pourtant, elle ne voulait plus respirer le même air que lui, alors elle le quitterait, libre, et il se plongerait dans une solitude absolue. Il se sentait très fort, il pouvait résister à tout, quoi qu'il arrive, il y était parfaitement prêt. Ainsi personne n'était obligé de le ménager.

La vie avec Istrati se passait bien. Seule Bilili – qui était une parfaite compagne pour Istrati – avait parfois des humeurs. Elle lui avouait qu'à certains moments, elle le haïssait mortellement. Kazantzaki espérait que son influence ferait du bien à Istrati – et cela le consolait.

Lénotschka aimée, notre destin est étonnant. Si vraiment le rêve de notre voyage prend forme, cette vie donne plus que nous ne lui demandons. Jamais lorsque nous nous sommes rencontrés je n'ai espéré la floraison actuelle. Nous avons donné une puissante chiquenaude à la vie et elle a pris un élan divin. Plaise à Dieu que vous partagiez avec moi de grandes joies et de grandes amertumes, et jamais de la médiocrité ou de l'ennui…

La lettre à Prévélakis[522] du 29 juillet 1928 nous informe que des accords avaient été conclus avec des journaux et des revues allemands, anglais, français, hollandais, espagnols et russes, que le prologue serait publié dans Les Nouvelles Littéraires, et que Panaït laisserait à Kazantzaki toutes les initiatives et se contenterait seulement de … signer. De cette introduction, il nous est très facile de connaître le contenu, puisqu'il est entièrement repris dans le roman *Toda-Raba* : deux amis se préparent à traverser la Russie. Le monde où ils vivaient leur semblait vide et ils étaient prêts à se mettre en route quand ils aperçurent à l'horizon, vers le Nord, une étoile rouge qui montait. « Une goutte de sang » qui ouvrait une route. « Leurs poitrines se sont emplies de foi, mais leurs yeux restent ouverts. » Ce ne sont pas des communistes aveugles, ni des bourgeois « au cœur pourri ». Au-delà de la Russie, ils aiment toute l'humanité qui souffre. *Et au-delà de l'humanité, ils servent une force mystérieuse que l'esprit appelle vérité*[523] *et que le cœur appelle amour !* Leur mission est difficile. Ils ne sont pas sceptiques, et ne considèrent pas de haut, méprisants, l' « effort de l'humanité en marche ». Ils regardent la réalité en face, préparés à des déceptions. Ce qu'ils apportent à l'Idée, ce n'est ni de l'or ni de l'encens, mais leurs inquiétudes et leur interrogations. Géranos-Kazantzaki plie le papier qu'il vient de lire à haute voix devant son ami Azad-Istrati, qui pleure et lui serre les mains : Je n'ai pas tout compris, mais je sens dans le rythme de ce que tu m'as lu mon âme toute entière : douleur, espoir et lutte !

La première étape de cette expérience à quatre est Nijni-Novgorod, puis les amis suivent la Volga en direction d'Astrakan, en passant par Kazan, Samara, Saratov et Stalingrad. Ils arrivent le 16 septembre sur les bords de la mer Caspienne. Le 25, ils se trouvent à Tiflis et prennent le chemin de l'Arménie. Pendant ce temps, Kazantzaki écrit une vingtaine

522 Colette Janiaud-Lust, *Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre,* François Maspero, pp. 293-294

523 Souligné par moi

d'articles. Il se demande s'ils seront acceptés par Les Nouvelles Littéraires, qui les jugera peut-être révolutionnaires, alors qu'en Russie on les trouvera certainement trop « mystiques ». Incapable d'écrire, Panaït supplie Kazantzaki de « faire du travail pour deux ». Tous les matins, Nikos ouvre sa porte, l'appelle et lui lit les dernières pages. Panaït est heureux. Le rythme sauvage de l'Africain correspond à sa flamme intérieure, et il tape des mains : «Bravo, bravo ». Après l'excursion en Arménie, de nouveau Tiflis et les compagnons, aux alentours du 10 novembre, se dirigent vers la mer Noire où ils s'arrêtent quelques jours. Kazantzaki rédige une autre série d'articles, tout en s'interrogeant avec inquiétude sur le sort des premiers. Sans doute, ont-ils été jugés trop rouges par l'Europe qui ne leur a pas ouvert ses frontières. À moins qu'ils n'aient été jugés insuffisamment rouges par la Russie qui leur a fermé les siennes aussi. Fin décembre, les voyageurs reprennent la route du Nord. Après une escale à Moscou, ils ont l'intention d'aller jusqu'à l'océan Glacial arctique, « voir le jour noir et l'aurore boréale ». Mais Kazantzaki pressent qu'il partira seul cette fois-ci. Sans doute a-t-il prouvé en juillet 1928 que sa voie n'était plus celle de Panaït Istrati…

À l'hôtel Passage de Moscou, Panaït observe Kazantzaki de ses petits yeux brûlants comme s'il lui demandait secours. Kazantzaki, de son côté, le regarde avec une affection mêlée d'un peu de compassion. Dès la rencontre à l'hôtel *Passage,* il connait les motifs qui l'opposeront à Istrati. Le révolutionnaire a besoin d'ordre et de cohérence dans son action ; selon Kazantzaki, Istrati n'était pas un révolutionnaire, mais un homme en révolution. Le jour même, Nikos lui conseille d'oublier *Andrien Zographi*, de confondre désormais le rythme anarchique de son existence avec celui de la Russie, puisque cet équilibre qu'il recherche depuis des années, il peut désormais le faire reposer sur le destin d'un peuple en lutte : «Ça suffit[524], cria Istrati, énervé, ça suffit ! Quel diable t'a amené ici ? Ce que tu dis là, j'y pense jour et nuit dans ce lit où je reste couché, mais tu ne me demandes pas si je peux le faire ; tu me cries : Saute ! Mais tu ne me demandes pas si je peux sauter» !

Mais Istrati, apparemment, ne pouvait pas comprendre que cette discipline était la plus dure qu'un homme ait le droit de s'imposer. Istrati était l'homme « des passions effrénées, des ambitions désordonnées, indisciplinées, un cœur rebelle, un esprit incapable de mettre de l'ordre dans le Chaos ». Istrati, d'un autre côté, n'était pas inconscient de la différence qui l'opposait à Kazantzaki : « Le Crétois avait beaucoup d'ordre : il lisait, il notait, il rêvait, il dormait. Il ne bavardait avec personne. Quelques années après leur séparation, Kazantzaki écrit à Eleni au sujet de Panaït :

Madrid, 27 janvier 1933, lettre à Eleni

Panaït[525] m'écrit de longues lettres : il se trouve dans un monastère. Il est alité et ne peut parler, ni marcher. Sa femme est très belle, vingt-deux ans (étudiante en chimie). Il me décrit très vivement et avec passion le comportement de Bilili… Mais que croire ? Nous connaissons Panaït. Il me propose enfin d'écrire ensemble un livre, qu'il donnerait à Grasset. Nous recevrions tout de suite 10 000 francs… et entreprendrions un nouveau voyage… Tout à fait fou. Mais il est comme toujours le Panaït aux-sept-âmes, chaleureux, plein de vie…

524 *Lettre au Greco,* traduction par Michel Saunier, p. 419

525 Ibid., lettre à Eleni, p. 296

Madrid, 7 février, lettre à Eleni

Rien de Panaït depuis plusieurs jours. Je lui ai envoyé une lettre chaleureuse. Je lui dis qu'il nous est impossible d'écrire ensemble un livre sur l'U.R.S.S. Peut-être pourrions-nous envisager un autre livre, relatant par exemple nos conversations. Dès que je recevrai une lettre de lui je vous écrirai. Moi aussi je compatis à son état et je voudrais le revoir.

Craignant le pire, Nikos écrit souvent à Panaït, cachant son inquiétude sous un ton badin :

Madrid, 8 février 1933

Mon cher Panaïtaki[526],

Au moment[527]où Abdoul Hassan, la grande ascèse musulman, agenouillé, priait Dieu, il entendit une voix qui disait : « Abdoul Hassan, Abdoul Hassan, si je révèle aux hommes tout ce que je sais de toi, ils te tueront à coups de pierres ! » Et alors Abdoul Hassan répondit : « Eh, Dieu ! Prends garde ! Si je révèle aux hommes tout ce que je sais de toi, malheur à toi ! » Alors la voix du seigneur se fit entendre : « Chut, chut ! Mon cher Abdoul Hassan ! Garde bien ton secret, je garderai aussi le mien, ô mon frère ! »

Lorsque je pense à notre vie, à nos paroles, à nos actes, à notre rencontre et à cette hallucination de la Russie, ce dialogue me revient souvent et je ris, heureux, les yeux pétillants de bonté et de malice, comme rirait ton ogre Cosmas que j'aime. Je suis sûr que dans une trentaine d'années (j'avais écris vingtaine, mais j'ai compris que c'était trop peu)… lorsqu'enfin nous nous déciderons à quitter notre loge sur la terre, nous nous trouverons assis – très maigres, très malins, très bavards, [vieillards] à longues barbes blanches – dans un café oriental, toi, fumant ton narghilé, moi ma pipe, et nous converserons avec Dieu – ce mirage oriental de nous-mêmes – avec ces paroles d'Abdoul Hassan et ce rire de Cosmas. Oh ! Que la vie est belle et brève et impie et douce et digne de nous deux, ô Abdoul-Hassan-Panaïtaki ! Non, tu ne t'en iras pas avant moi, nous rentrerons ensemble dans les coulisses – comme ce soir mémorable de Bakou, où nous avons sauté sur la scène tous les deux, bras-dessus bras-dessous, et nous nous sommes rués dans les coulisses pour voir de près, pour toucher de nos doigts experts ce miracle inouï et si simple, cette jeune fille qui dansait, vêtue d'or comme un évêque, cette fleur du pétrole. Nous ferons la même chose, nous nous ruerons ainsi dans la terre pour palper cette autre danseuse mystérieuse, qui nous avait, tant séduit sur la scène – la Vie, la petite garce.

Te souviens-tu encore de mon Ben Jéhuda ?

Le médecin : « Il ne te reste plus que deux mois à vivre ! »

Ben Jéhuda : « Moi ? Mais je ne peux pas mourir. J'ai une grande idée. »

Toi, Panaïtaki, tu as encore quelque chose de plus : Tu es une grande idée, naturellement et heureusement, sans que tu le saches, ô Grand Ignorant ! Je suis sûr de toi ; je n'ai pas peur. Moi je mourrai à quatre-vingt-trois ans, au mois de mars ; si tu veux viens avec moi, la Volga noire nous attend.

Comme je serais heureux de te voir tout à coup à Madrid ! Je ne te montrerai pas les musées – tranquillise-toi. Mais de petits coins de cette ville à demi-africaine, de petites espagnoles aux accroche-cœurs sur les tempes et aux coups de reins assassins, et t'ai un tas de choses démoniaques que tu aimes à te raconter… Ma tête noire est remplie de belles choses et je te les donnerai toutes. Mais la Roumanie est trop loin, ton monastère est inexpugnable ; ta compagne veille sur toi et si tu t'éveilles à minuit pour prendre la clé des champs, elle

526 Panaït aimait ce diminutif grec

527 *Le Dissident*, lettre écrit en français, à Panaït Istrati, pp. 297, 298, 299

t'attrapera par la chemise, ô mon Don Quichotte, cette Dulcinée trop réelle, et te ramènera dans le droit chemin – dans ton lit.

Je compte passer l'été sur quelque rivage désert de l'Atlantique. Je vais écrire la quatrième version de mon Odyssée. Oh ! Pourquoi ne sais-tu pas le grec ! Tu aurais découvert dans cette épopée toute mon âme. En Grèce qui pourrait la comprendre ? Seul Prévélakis ! Crier, crier dans le désert – me donne une joie âpre, très pure, très amère – la seule joie que j'aime. Elle est inhumaine, monstrueuse, solitaire – tout ce qu'il me faut. Tu connais (ou plutôt tu ne connais rien) la parole de Bouddha : Suis seul ton chemin, ô mon cœur, ô vieux rhinocéros !

Au revoir, mon frère ! Soigne ton corps – notre âme n'a pas d'autre âne sur cette terre. Soigne-le, ne le fatigue pas trop, nourris-le bien, ne lui donne pas de vin (ni de cognac, ni de raki, naturellement), ne lui donne pas trop à fumer (depuis quand les ânes fument-ils ?), ne pense pas, ouvre tes yeux, regarde tout bonnement, respire tranquillement, dis : « Je suis une plante ! Je suis une plante ! » Plus tard tu évolueras, tu monteras encore un degré tu diras : « Je suis un animal ! Je suis un animal ! » Plus tard encore un degré – ainsi tu guériras, tu redeviendras un homme pensant, buvant, fumant, voyageant – et nous nous retrouverons.

Cher frère, encore une fois, au revoir. N.

Chapitre 6 : Eleni entre Kazantzaki et Istrati, l'aventure soviétique

« Si l'on me demandait[528] de décrire Elsa A., » raconte Eleni dans son livre consacré à Kazantzaki, « je répéterais avec les autres : la petite femme silencieuse » ! Elle savait tellement créer le silence : un silence de rêve, de fond de mer, riche, envoûtant ! Pourtant, Elsa parlait, et même abondamment. D'une voix voilée, je dirais secrète et souriante. Ses yeux et ses lèvres bouclées soulignaient tel ou tel mot significatif. La tête légèrement penchée de côté, elle cherchait surtout à exprimer votre pensée intime ou bien à la compléter. De sorte qu'on avait l'impression de monologuer avec sa propre âme. Les quelques jours passés chez Elsa, entre Paris et Moscou, furent pour Eleni d'une importance capitale. Heureuse de trouver une oreille attentive, Elsa laissa libre cours à ses souvenirs les plus chers sur l'écrivain. Elle ne l'avait pas aimé l'espace d'un printemps, elle l'aimait toujours ! De l'unique façon dont on « aime » ! D'une main sûre, elle paracheva le portrait qu'Eleni était venue lui soumettre :

« Oui, vous pouvez lui faire confiance, Eleni. Malgré la flamme qui le consume, il reste équilibré et parfaitement normal. Partez. Et, quoi qu'il arrive, ne regrettez jamais ce départ. Je vous suivrai par la pensée, je serai avec vous aux moments difficiles. Il est nu désarmé. Il me fait l'effet d'un saint Sébastien que les flèches vont transpercer. Couvrez-le, protégez-le de ces flèches ».

528 Ibid., pp. 214-215

- Il y a aussi quelques antinomies, bien sûr. Mais il est le premier à les admettre et à les combattre. Il aurait pu être égoïste. Il ne l'est que pour son œuvre. Il aurait pu être dur. Il ne l'est qu'envers lui-même.
- Il risque l'autodestruction ! m'écriai-je inquiète. Tel que je l'ai vu, il se détruira à force de vouloir sublimer son âme. Et pourtant, chose étrange, je me sens en repos auprès de lui, comme si je me trouvais à l'abri, sous quelque grand chêne, auprès d'une source…
- Vous rappelez-vous, Eleni, le vieux crétois qui l'avait tellement impressionné ? je parie un contre mille qu'il vous en a souvent parlé. Penché au-dessus d'un ruisseau, ce vieillard centenaire voyait sa vie couler. À la question de Nikos, il répondit : « La vie, mon fils, est comme un verre d'eau fraîche ».
- « Te sens-tu désaltéré, grand-père ? » … continuai-je rieuse.
- Maudit soit celui qui se désaltère ! cria Elsa, une flamme dans les yeux ; Eleni, mon amie, vous allez tenir entre vos deux paumes cette coupe d'eau fraîche. Soyez maudite, si vous en laissez échapper une goutte…

Après une semaine à Düsseldorf[529], chez Elsa A., Eleni prit le train pour Moscou, armée des deux revolvers que lui avait demandés Bilili, comme si elle allait en URSS pour quelque exploit anarchiste. À peine franchie la gare de Minsk, la musique d'une balalaïka lui souhaita la bienvenue. L'effort de l'homme Kazantzaki pour se surpasser, pour gratter son épaisse croûte d'égoïsme, ouvrir ses oreilles à la complainte des affamés, affermir son cœur contre ses propres malheurs, Eleni allait bientôt l'observer de près, en partageant ses réussites inespérées et ses échecs inévitables.

Békovo correspondait aux descriptions de Nikos : une datcha – un chalet russe- dans une sombre forêt de sapins. Des étangs noirs dans lesquels Panaït et Bilili espéraient nager un jour… Des moustiques, une pluie interminable, Itka qui allait disparaître un peu plus tard, probablement en Sibérie, et, ennemis imprévus, les poux dont elle seule allait être victime. Tout lui plaisait chez Nikos Kazantzaki et elle ne craignait point ses avertissements épistolaires où il était question de « correspondance et de visites qui seraient désagréables ». Elle ne craignait qu'une chose : être au-dessous de sa tâche. Mais la joie qu'ils éprouvaient à chaque nouvelle rencontre, la tristesse où les plongeait chaque séparation, étaient, lui semblait-il, de très bon augure. Eleni aimait déjà Bilili. Le charme de Panaït opérait. Jamais personne n'aurait pu l'égaler lorsqu'il se mettait à raconter ses histoires de Braïla et de Ploest. Mais prétendre qu'elle ne souffrit pas de ses sautes d'humeur au point d'en perdre parfois son sang-froid serait pure invention !

Chaque soir, réunis autour du samovar, ils dressaient des plans minutieux. A peine couché, Panaït s'amusait à les mettre en pièces. À l'aube, il les convoquait, en chemise de nuit, dans la chambre, pour reconstituer le puzzle. Nouveaux plans détaillés, à la hâte. Seule Bilili gardait son sourire de madone médiévale. Eleni devinait le serpent de la colère glissé le long du dos de Nikos, mais il gardait son calme et ne laissait rien paraître. Eleni se rappelle encore comment un jour, à Tiflis, au comble de l'exaspération, elle s'enfuit de l'hôtel pour en finir

529 Ibid., pp. 215-220

une fois pour toutes… une autre fois – et cela amusa Nikos jusqu' à la fin de sa vie – agacée à son tour, elle s'obstina à affirmer que les pommes de terre de « chez eux » rendaient l'eau pendant la cuisson. N'osant pas lever la main sur elle, Panaït faillit suffoquer de rage.

Selon Eleni, Nikos avait commis une imprudence : se méfiant de son sens pratique – il n'en avait guère – il avait promu Panaït aux fonctions de trésorier. Mais Panaït ne pouvait garder un sou en poche. À tout nouveau venu, il offrait une aide matérielle. L'un recevait une somme pour se faire faire un dentier, l'autre pour acheter des lunettes, un troisième un billet de chemin de fer pour venir les rejoindre de l'autre côté de l'URSS. Elle vit ainsi arriver un jour un pauvre bougre d'Odessa : « Me voilà tovaritch Panaït. Vous êtes mon sauveur ! Jamais plus je ne vous quitterai ! » s'écria-t-il en embrassant Panaït sur les deux joues. Et notre enfant terrible d'ouvrir un livre, de le mettre sous le nez de son invité, ouvrier comme lui, tuberculeux comme lui :

- Tovaritch Nikolaï Vassiliévitch, quand nous causions à Odessa nous nous trouvions à cette page-ci. Regarde bien maintenant. Les pages tournent vite. Aujourd'hui nous nous trouvons à cette page-là !

Eleni avoue qu'il lui faudrait au moins un volume pour décrire leurs tribulations en URSS : leur descente de la Volga, leurs vagabondages en Géorgie, en Azerbaïdjan, en Arménie et sur les cimes du Caucase, leur séjour sur les côtes ensoleillées et enchanteresses de la mer Noire... L'argent que Nikos avait si difficilement mis de côté ayant été dilapidé, leur pèlerinage en URSS eut une fin pitoyable. Et ce fut à Tiflis, en pleine euphorie, entre des repas gargantuesques entourés d'une élite de poètes jeunes et ardents, que Panaït, riant d'un rire jaune, leur asséna un coup :

« Mes amis, finito la musica ! … Nous n'avons plus le sou ! Si nous ne voulons pas rentrer dès ce soir à Moscou, il faudra nous mettre au régime, un seul plat à midi, une soupe épaisse de préférence. Une tasse de cacao le soir ».

Adieu, beaux rêves ! Combien de larmes Eleni versa-t-elle en cachette, en se séparant de leurs minuscules cartes de circulation offertes par le gouvernement soviétique, qui leur permettaient d'user librement de tous les bateaux et de tous les chemins de fer russes ! Seul Nikos parvint à achever ce voyage commencé sous de si heureux auspices. Panaït, Bilili et Eleni quittèrent l'URSS au début du mois de janvier 1929. Panaït, certes, ne se doutait pas qu'il n'allait jamais y revenir. Tuberculeux au dernier degré, refusant de l'admettre, les trompant tous par sa résistance extraordinaire, il rappelait un autre écrivain célèbre et fantasque comme lui, disparu à peu près à la même époque : D.H. Lawrence.

Grand voyageur[530], prêcheur impénitent, espérant amener le monde à sacrifier ses intérêts personnels à la grande cause, se laissant aller à des accès de colère contre ses amis, sa Frieda (sa femme) et ses ennemis, se raccommodant avec tout le monde d'une façon fracassante, noble, généreux, sans hypocrisie, plein de verve – insupportable et parfaitement adorable à la fois…

530 *Le Dissident*, Canevas Editeur & Editions de l'Aire, 1993, p. 220

Chaussé de hautes guêtres de cuir brun, vêtu d'un pantalon d'équitation, d'une veste de style militaire mal taillée, aux poches multiples, Panaït déambulait, ployant sous le fardeau de son vieil appareil de photographe ambulant, ses poches bourrées de stylos, canifs, ciseaux, pinces, limes – il était d'une extrême propreté et aimait à soigner ses mains délicates -, cigarettes, citrons, piments rouges à demi-rongés, flacon d'huile d'olive, sans oublier la « fameuse » boite de pastilles sucées et recrachées qu'il offrait à la ronde…

Malheur à nous si à l'heure du thé le citron venait à manquer. Le breuvage refroidissait dans la tchaïnaya et nous devions parcourir la ville dans tous les sens à la recherche de ce maudit agrume…… Toujours la chasse au citron et nos dents qui claquaient de froid ou nos fronts qui dégouttaient de sueur. Et Panaït qui vociférait comme un batelier céphalonite, se rappelant soudain tous les jurons de son père : « Que je …. ta mère et ton père ! Que je … les moustaches de ton grand oncle ! Que je … ta Russie soviétique ! » puis, se reprenant, fouillant dans ses poches, nous offrant ses pastilles plusieurs fois recrachées, pour calmer notre juste courroux.

Tels[531] ces jouets qu'une charge de plomb empêche de culbuter, Panaït ne se laissait jamais culbuter par rien ni par personne. Nous obligeant à le suivre, inquiets souvent, exténués parfois, émerveillés à chacune de ses résurrections nouvelles. Après une longue excursion équestre aux frontières turques, lorsque nous ne pouvions plus nous lever ou nous asseoir qu'au ralenti, après l'avoir quitté à deux doigts de la mort, le voilà qui revenait triomphalement, brandissant son dixième tube d'aspirine : « un tube entier en une nuit ; » criait il à tue-tête. « il n'y a rien de tel contre la « bronchite ». C'est moi que vous le dis ! »

Aspirine sur aspirine, café sur thé ou vice versa, scènes sur scènes, plus violentes les unes que les autres, il retrouvait ses forces au moment où nous allions crier grâce…

Et quelle orchestration de journalistes, de photographes, de politico-philosophe-socialistes… Et quel tintamarre !

De retour de Leningrad, bouleversé d'avoir vu comment une méchante Komsomol pouvait détruire la famille d'un vieux bolchévik galonné, Panaït, au paroxysme de la colère, prit le téléphone pour crier le mot de Cambronne à qui voulait l'entendre. Puis, aussitôt, de s'effondrer sur son lit, prostré, attendant d'être frappé par les foudres des grands « ignobles ». Jeu dangereux, coupé net par un gentil journaliste qui, d'un ton badin, posa la question suivante à notre Istrati :

« Cher tovaritch Istrati, avez-vous entendu parler du grand malheur qui vient de frapper ces pauvres journalistes occidentaux, en pleine mer ?... Quel drame atroce ! … Un orage, un maudit orage, et personne n'a pu être sauvé… Disparus, sans laisser de traces … ».

Quand ils furent revenus[532] à Moscou, après la Volga, l'Azerbaïdjan, la Géorgie, le Caucase, l'Arménie et la paradisiaque côte de la mer Noire, Leningrad et un bref tête-à-tête à Novgorod-le-Vieux, Eleni prit congé de Kazantzaki pour aller l'attendre à Berlin, auprès de Marika (qui vivait alors chez leur amie Mme Fannia Lippman, disparue à Buchenwald, avec son fils Johnny). Après une visite éclair à Berlin, Panaït et Bilili partirent pour Vienne, où ils se séparèrent pour toujours. Heureusement le train qui avait emporté Nikos n'avait pas disparu dans les neiges de la Sibérie, ainsi que Panaït l'avait laissé craindre. Nikos tint le

531 Ibid., p. 221

532 Ibid., pp. 221-222

pari. La matiouchka de même ; seul le pantalon bleu-de-chauffe refusa ses services, obligeant son propriétaire à le rafistoler tant bien que mal avec de gros nœuds marins :

En vérité, ce voyage comme dans un brise-glace, à travers l'immensité ouatée de la Sibérie, eut les effets d'une cure d'hibernation ou bien d'une éponge douce et rafraîchissante qui venait effacer de la mémoire du poète le tintamarre des derniers mois.

Plutôt qu'avec le peuple russe luttant pour émerger des multiples et agressifs malheurs, Nikos, encore une fois, ne fit connaissance qu'avec son propre cœur. Et c'est probablement dans la blancheur saisissable des steppes russes qu'il a conçu la fin de son Ulysse-aux-sept-âmes, son évanouissement dans les icebergs insaisissables du pôle Nord…

Mon esprit[533], il ne s'agit plus de biaiser ici, les ruses ne prennent plus. Transforme, si tu peux, la terrible nécessité en orgueil et courageusement, sans défaillance ni bravoure dérisoire.

Montons sur l'éléphant blanc qui s'est avancé, allons sans surprise, sans résistance où il nous conduit.

Comme si nous l'avions choisie, nous, la route de l'exil.

Le 4 février 1929, Nikos[534] écrit à Eleni depuis le pied des monts Oural, où il se trouvait tout seul dans un compartiment, à l'entrée de la Sibérie. *Le silence*[535] *divin qui purifie et nourrit l'âme humaine l'inonde de sa paix et le féconde comme le Nil l'Egypte*. De tous les wagons de la Sibérie un seul est très mal chauffé, celui qui lui est échu. On lui a proposé de changer, mais il a préféré souffrir que de perdre sa solitude. La nuit, il fait un froid de diable, malgré la protection de la matiouchka. Mais cela lui importe peu puisqu'il achète de cette façon sa solitude.

Il envoie un mot[536] de cette petite ville chinoise, Tchita, en Manchourie. Il l'inclura plus tard en tant que prénom féminin, caractère et symbole dans son roman *Toda-Raba*. Le Baïkal est beau mais le lac Sévan l'est encore plus. Au-delà du Baïkal s'élèvent de magnifiques montagnes… La neige est presque complètement fondue, les troupeaux commencent à paître. Tchita, la ville chinoise, est très sympathique. Son hôtelier est grec ; le matin suivant, il partira pour Habarovsk. Il écrit le 12 février 1929, à l'aube[537], en attendant le train pour Habarovsk :

---

533 Nikos Kazantzaki, *L'Odyssée*, chant XXIII, vers 684-689, traduction Jacqueline Moatti-Fine

534 *Le Dissident*, Canevas Editeur & Editions de l'Aire, 1993, lettre à Eleni, Perm, 4 février 1929. Nuit, page 224

535 Souligné par moi

536 *Le Dissident*, lettre à Eleni, Tchita, Mandchourie, 11 février 1929, page 224

537 Ibid., lettre à Eleni, 12 février 1929, page 226

Hier soir j'ai eu une joie inespérée. Il y a ici, à Tchita, cent cinquante Grecs. Ils ont appris mon arrivée, ils se sont rassemblés dans une maison, ils m'y ont amené et je leur ai parlé avec ferveur et intérêt pendant de longues heures. Des hommes simples, des boulangers, des savetiers, des cireurs de bottes. Dans cette solitude ils se rassemblent tous les soirs – et il y a d'innombrables questions, comme ils me disaient, auxquelles ils ne peuvent pas donner de réponse. Qu'est-ce que le communisme ? Pourquoi la Grèce a-t-elle été vaincue ? Pourquoi l'homme est-il né ? Que veut dire honneur ? Y aura-t-il une nouvelle guerre ? Où allons-nous ?...

Si j'étais le Christ tels seraient mes apôtres. Amour, ferveur, confiance. Les intellectuels sont stériles, malhonnêtes et damnés**.** *J'étais*[538] *fatigué, triste, et avec ces hommes simples j'ai retrouvé ma confiance en l'homme !* Tchita ! Une petite ville de Mandchourie ! Une chose qui n'existait pas jusqu'à hier. Oh, Reisen, reisen, reisen ! comme dit Rilke (Nikos paraphrase Rilke qui dit reiten, reiten, reiten, aller à cheval et non point reisen : voyager) !

Toutefois[539], Nikos assurait à Eleni - ils avaient convenu que toute phrase commençant par « Toutefois je vous assure » avait le sens contraire de ce qu'elle exprimait - qu'il y avait là-bas une grande profusion de thé, de beurre, de tout ce qu'il désirait et surtout de pain ! Il l'assurait aussi que s'il pouvait, il y resterait à jamais et que, ce qui l'ennuyait, c'était de n'avoir aucun livre et de ne pouvoir s'en procurer aucun. Pas même à Vladivostok. Il demanda à acheter au moins une grammaire chinoise pour comprendre les mécanismes de cette langue, mais il n'y en avait pas. C'était la première fois qu'il voyait tant de Chinois ; ils le regardaient avec leurs petits yeux perçants, rusés, ironiques, prêts à faire main basse sur tout, à pousser un cri, à sauter – tels des singes. On sentait qu'ils étaient durs, inhumains, voleurs, intelligents, sans aucun élan profond. *Seulement*[540] *l'autre jour, à Habrovsk, pendant qu'il regardait le soleil se coucher sur les glaces de l'immense fleuve Amour, il entendit un vieux Chinois, recroquevillé sur ses jambes, qui regardait le fleuve et chantait doucement. Une chanson monotone, une berceuse, pleine de passion. Soudain, Kazantzaki sentit combien, lui aussi, était son frère lointain, et son cœur bondit. C'est à travers cette voix humaine chantant qu'il reconnut leur commun destin humain!*

Kazantzaki regardait ce vieux Chinois qui ressemblait tout à fait à un singe phtisique et quand il se retourna et le vit, il se replia encore davantage et se tut. *Kazantzaki ne proféra pas*[541] *un seul mot tout le long du jour, et sa bouche était pure, sanctifiée, comme s'il venait de communier.* Il croyait qu'il n'y avait rien de plus élevé que le silence[542]. Mais aussitôt[543]

538 Souligné par moi

539 *Le Dissident,* lettre à Eleni, Vladivostok, 18 février 1929, pages 227,228

540 Souligné par moi

541 *Le Dissident*, 23 février, lettre à Eleni, page 229

542 Souligné par moi

543 *Le Dissident*, lettre à Eleni, Moscou, 11 mars (1929), p. 231

arrivé à Moscou, il alla chez Itka où il trouva les deux lettres d'Eleni. Il était heureux de les lire et de voir qu'elle se portait bien et qu'elle ne l'oubliait pas. Il fit le tour de tout Moscou pour trouver un hôtel. Itka, hors d'elle-même, lui dit qu'Istrati avait donné une interview déplorable dans *Les Nouvelles littéraires* et que tout le monde ici lui était hostile et affirmait qu'il valait mieux surveiller de tels amis…

Pendant[544] ces longues heures dans le wagon, mille pensées assaillaient Nikos : il pensait au temps perdu, à ce qu'il n'avait pas fait et aurait pu faire. Si le jour suivant mourait, cette terre n'en perdrait rien. Il a dispersé ses forces dans maintes directions au lieu de les concentrer sur un seul point avec la ténacité et la ferveur dont il était capable. Il était grand temps de se concentrer enfin. Sa grande soif pour les voyages était calmée, après les abus commis depuis un an. Il devait mettre à profit ce rassasiement et se concentrer. Il devait à tout prix rester loin de la Grèce :

Il faut que j'écrive les deux livres (sur l'U.R.S.S.) et qu'ils soient publiés, ensuite – L'Odyssée… Pourtant, même celle-ci ne me contient plus. Je ressens une amertume indicible. Ce que je veux est autre chose. Ce que je veux, je peux y arriver, si j'oriente toutes mes forces vers ce but. Il me faudrait supposer que toutes ces années n'ont été qu'un temps de préparation ; que celui-ci se termine enfin. J'ai encore quarante ans à vivre. C'est assez. Il suffit que je ne m'éparpille plus dans l'éphémère et hors de mon but. « Ce ne sont pas les hommes qui m'intéressent mais la flamme qui les brûle ». Cette phrase qui s'est imposée à moi dernièrement juste la lumière sur mon âme et m'aide beaucoup à me décider dans le choix de mon but. Tout le monstrueux et l'inhumain en moi-même, ainsi que toute la force divine qui m'entraîne – tout le damonisches – s'expliquent intégralement par cette phrase. Mon contact et ma distance avec les hommes et avec les idées se justifient ainsi**.** *Et*[545] *à travers les innombrables détails de ma propre vie et de celle de l'univers, je distingue ainsi la Ligne rouge que je suis et qui me suit.*

Le retour[546] continuait avec quelque difficulté. Il supportait tout sauf l'odeur. Depuis qu'il en avait défini la nature, il savait pourquoi il ne pouvait avoir aucun contact extérieur avec ce qu'ils appelaient peuple, popularité, égalité :

Aucune[547] *raison communiste ne commande mes efforts pour me sentir à l'aise ; si je m'accommode, c'est parce que je peux faire tout ce que je veux de mon corps et non parce que je me réjouis en me trouvant avec le peuple. Ainsi donc parfois, un rêve (cela souvent durant ma jeunesse) ou bien une phrase (comme actuellement) vient élucider, une fois pour toutes, mon âme et tracer une ligne, enfin droite, sans zigzags, sans sophismes et sur laquelle nous marchons – ma pensée, mon action et moi-même.*

Ce sentiment ne doit pas être identifié avec ce que nous appelons « aristocratisme », etc. : je me sens non seulement en contact très profond mais en union avec le peuple. Et cette union est tellement intérieure qu'elle n'a rien à voir avec les contacts extérieurs. Elle est même contraire à ceux-là. Comme le diamant qui est la cristallisation millénaire, l'essence du charbon, et n'a extérieurement aucun rapport avec lui. Son aspect même est à l'opposé. Pourtant le diamant est l'essence – la sueur ou la larme de tous les charbons.

---

544 Ibid., p. 237

545 Souligné par moi

546 *Le Dissident,* lettre à Eleni, 5 avril 1929, p. 238

547 Souligné par moi

Ma Lénotschka, cette lettre prend le ton d'une confession et d'un monologue, parce que je vous écris pendant une crise. Je me suis aperçu que depuis Orenbourg, les neiges ont reparu, infinies, fleuves glacés, froid, et dans les gares, boue horrible…

Chapitre 7 : Vers l'autre flamme

La trilogie *Vers l'autre flamme,* publiée sous le nom de Panaït Istrati, contient trois tomes *Confession pour vaincus* de Panaït Istrati, publié le 15 octobre 1929, *Soviets 1929* de Victor Serge, publié le 1er novembre 1929 et *Russie nue* de Boris Souvarine, publié le 15 novembre de la même année. Cette succession de publications, par l'éditeur *Rieder* fit l'effet d'une véritable bombe littéraire. La gauche communiste était consternée. Comme Panaït l'avait bien prévu, ce fut « une terrible pétarade dans toute l'Europe car ces volumes sont, comme leurs titres l'affirment, feu et flamme »[548].

- Jurons[549], jurons Kazan que nous n'écrirons jamais rien contre la Russie soviétique !

- Jurons le, Panaït ! Jurons-le ! *Toda-Raba* n'est pas encore en chantier, mais nous sommes sûrs de lui. Ce ne sera pas un livre traître.

Pourtant, cela ne serait pas tenu et Kazantzaki reprochait à Istrati :

Je te laisse de moi ce souvenir atroce :

Que mon âme fut loyale et que ton âme fut fausse !

Dans le premier tome de la trilogie *« Confession pour vaincus*[550]», Istrati écrit qu'il ne fallait pas attendre de lui qu'il raconte en détail et d'une manière pittoresque, ainsi que cela en vaudrait sans doute la peine, son voyage en Russie, tout ce qu'il y a vu, senti et pensé, entre le 15 octobre 1927, date de son départ de Paris, et le 15 février 1929, date de son retour en France. Cela lui était impossible, pour plusieurs raisons, la plus forte étant qu'il n'avait plus le cœur à le faire, parce qu'il était allé en Russie avec des pensées et des élans qui avaient sombré en cours de route. Il lui faudrait remplir quatre volumes de dimensions moyennes : le premier sur Moscou-Léningrad, la Carélie, le Nord de la Russie ; le second sur l'Ukraine, la Moldavie, la Crimée ; le troisième sur la Volga, ses villes, son delta et la Caspienne ; enfin le dernier sur la Transcaucasie :

548 Lettre de Panaït Istrati à De Jong, le 15 juillet 1929

549 *Toda-Raba*, page 19

550 P. 59

Dans tous ces volumes, pour en venir à bout, guère n'est besoin que je fasse de « littérature ». Les événements, les hommes, leurs récits, leurs tragédies et un peu de moi, y suffisent, car partout j'ai vécu. Je n'ai pas glissé en touriste. Que ce fut un mois, une semaine, un jour ou rien qu'une heure, j'ai vécu, c'est-à-dire : je me suis livré aux hommes ; et le plus souvent ils sont livrés à moi, tels qu'ils étaient, bons ou mauvais, héros ou fripouilles. Nous avons mangé, bu, chanté, dansé et parfois dormi. Nous nous sommes presque toujours saoulés de cette communion. Au plus ignoble d'entre eux, rarement j'ai refusé mon temps, mon intimité, ma chaleur, car le plus ignoble renferme parfois un grain de sublime et, par conséquent, mérite la dépense de notre cœur.

On se demande ici ce qu'Istrati entend par « que *je ne fasse de littérature* ». Est-ce lancé contre Kazantzaki et son style d'écriture ?

Quand[551] un État prolétarien – qui doit être avant tout moral et qui n'est le plus pauvre que parce qu'il le veut – mise toute sa fortune sur la fourberie, il ne peut rencontrer sur son chemin que des fourbes. Et ici, ce ne sont pas seulement les fêtes qui sont en jeu, mais toute la tactique communiste. Les malins idéalistes de tous les Politbureau et de tous les Comintern ont beau crâner, fiers de leur grand savoir politique et doctrinal, de leur science du soulèvement des masses : il faut savoir encore faire de la brique, lorsqu'on veut bâtir ; et, de la brique, la classe ouvrière ne sait en faire qu'à la briqueterie, sous la direction compétente et responsable des ingénieurs. C'est cela et ce n'est pas autre chose. On peut me renvoyer tant qu'on voudra à Marx et à Lénine : c'est cela cependant, je le sais, par une expérience et une compréhension de la vie dont ne peuvent pas témoigner des hommes qui n'ont fait, leur existence durant, que bouquiner et fausser le sens des bouquins.

Est-ce qu'avec la dernière phrase, Istrati attaque Kazantzaki ? C'est possible, mais ce n'est pas sûr.

La classe ouvrière fait tout et on lui doit tout. C'est entendu. Les brebis aussi se doivent tout à elles-mêmes. Seulement, alors que, pour rendre les brebis heureuses, il suffit d'exterminer tous les carnassiers de la terre, l'homme compris – l'extermination de tous les consommateurs de brebis humaines ne suffirait pas à rendre celles-ci heureuses. Il faut, d'une part, leur enseigner comment on fabrique cette herbe compliquée qui est leur moyen d'existence et, d'autre part, les préserver contre l'imminente métamorphose de la brebis humaine en loup humain, ou plutôt inhumain, ce qui n'est pas le cas des moutons.

Là est tout le problème. Or, on ne le résout pas en excitant les appétits avec le cri alléchant :

- Qui veut être avec nous ? Voici le commencement du bonheur !
- Moi, moi ! répondra un nègre, venu du fin fond de l'Afrique au Congrès mondial des peuples et races opprimés.
- Toi ? Comme tu es gentil ! pojalouïsta !
- Et vous prenez ce nègre, vous le gavez, vous l'exhibez sur toutes les planches, vous lui faites dire toutes les idioties, puis, pour épater le cannibalisme mondial, vous le photographiez.

On a fait cela à Moscou et je ne l'ai su que trop tard. Sinon je serais immédiatement parti. Je voyais comme tout le monde, un nègre d'une impertinence digne des gifles. Il se précipitait à toutes les tribunes, sur toutes les ailes de poulet, se gargarisait de tous les gros mots du communisme de la par de, lâchait des grognements de bête aux sons de l'Internationale et nous poussait, en toute circonstance, à prendre la parole à son exemple, et hurler victoire à l'U.r.s.s.

---

551 Panaït Istrati, *Vers l'autre flamme*, p. 72

C'était un spectacle à faire vomir.

Un mois avant mon départ, comme j'entrais chez un photographe de la Tverskaïa, pour les besoins de mon passeport, je remarquai un grand tableau. C'était le nègre. Ricanant de sa vaste gueule, bras et jambes écartés, tout son corps affalé dans une position indécente, il était assis sur un siège somptueux. Je regardai de plus près et vis, au-dessus de sa tête, se détachant en relief, la couronne et les aigles impériales.

Est-ce qu'Istrati se moque du personnage de Toda-Raba et par conséquent de Kazantzaki ? Évidemment, le livre n'était pas encore publié, mais Kazantzaki et Istrati, lors de leur voyage commun, dessinaient déjà ensemble leur futur livre sur la Russie et Kazantzaki avait déjà écrit le scénario sur Lénine où il décrivait la scène du rêve de *Toda-Raba.*

- Ce n'est pas le trône du tsar ? dis-je au photographe.
- C'est lui.
- Veillez m'en faire trois copies, en 13X18. Je n'en revenais pas. Et ce n'était pas tout. Car allant aux renseignements, j'appris que notre nègre, membre du « Parti de Lénine » et trésorier d'une organisation communiste négrière, avait mangé la grenouille et s'était fait exclure, sans qu'il fût « opposant ».

  Après cela, et même avant cela, certaine princesse russe, pas mal installée aux côtés d'un « savant » communiste « dans la ligne », pouvait écrire à une grande conscience amie (pour me moucharder, puis à moi-même, pour me l'avouer et m'en faire des excuses), que toutes sortes de bruits circulaient sur mon compte à Moscou – je n'en resterai pas moins convaincu que le trône du tsar, à dix ans du massacre du tyran, peut au besoin être brûlé sur une place publique, mais non pas transformé en objet de mascarade mondiale. Je reste au surplus convaincu que, souvent, être princesse, voire poétesse, cela ne veut rien dire, même en ajoutant à ces qualités l'adhésion au communisme tel qu'on le parle.

  Et pour tout dire, je ne crois pas que la classe ouvrière ait quelque chose à gagner, à souffrir qu'à Moscou on offre, aujourd'hui, le trône du tsar aux fesses d'un nègre escroc, demain la couronne du même tsar, aux mains d'un grand écrivain français, l'un et l'autre également « dans la ligne » et qu'on photographie ce nègre escroc et ce grand écrivain, chacun muni de sa dépouille tsariste, le nègre sous son derrière, l'écrivain dans ses mains et la montrant bien haut, sur la couverture des revus, comme si l'on disait au prolétariat que lorsqu'on ne peut pas faire du blé, on fait au moins cela et que c'est toujours quelque chose, en attendant mieux.

  Non. Ce n'est pas ainsi que je comprends qu'on soit révolutionnaire.

Istrati critique ici Kazantzaki parce que ce dernier a fait l'usage de termes révolutionnaires mais utilisé la révolution pour lui-même et Istrati essaie d'indiquer la manière exacte avec laquelle ils percevaient la réalité politique et sociale de la Russie soviétique de leur époque. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles Kazantzaki a écrit en français son livre *Toda-Raba, Moscou a crié*, afin, probablement, de répondre indirectement à quelques points relevés par Istrati dans sa trilogie *Vers l'autre flamme* et finalement présenter sa propre optique en ce qui concernait la Russie soviétique. Apparemment, la trilogie d'Istrati avait un contenu fortement critique du communisme et de la Russie soviétique de l'époque ; or il n'avait pas été difficile de faire accepter le manuscrit par les différents éditeurs et, de plus, Istrati avait déjà des engagements avec des éditeurs français. Au lieu d'écrire trois livres avec Kazantzaki, il a donc procédé à la trilogie *Vers l'autre flamme*, avec d'autres auteurs.

Pourtant, en ce qui concerne la tentative de Kazantzaki d'écrire en français, il faut aussi tenir compte de l'effort de Kazantzaki pour attirer l'intérêt du public européen et, plus précisément, du public français, afin de dépasser la difficulté de publier ses livres en Grèce. Si cette tentative d'écrire directement en français était couronnée de succès, cela serait l'occasion non seulement de se faire connaître du public européen et par conséquent de mieux gagner sa vie, mais aussi de faire connaître la pensée et la culture grecques au grand public grâce à la langue française. De façon prévisible, le succès n'était pas arrivé au début, surtout du fait du sujet délicat de ce premier livre francophone, mais aussi à cause du style d'écriture éclectique et musical qui le faisait ressembler à un scénario. En effet, la reconnaissance de la France et du public français devait venir plus tard, heureusement Kazantzaki eut ce plaisir. Et pour être plus précis, la France lui a donné ce plaisir, avant de voir son œuvre honorée dans son pays et sa culture, aimés avec tant de ferveur. C'est à partir de la France et à travers la culture française d'abord que l'œuvre kazantzakienne a acquis la gloire et la reconnaissance internationale. Il écrivit à Eleni au sujet de son futur livre intitulé *la vraie tragédie de Panaït Istrati*:

2 août, 1937

… J'ai sept livres[552] nouveaux devant moi écrits par des communistes déçus qui reviennent de Russie. Comme Panaït. C'est pourquoi je pense que votre livre sur Panaït trouvera un éditeur. Il est d'actualité. Ainsi que Le jardin des rochers à présent, avec la Chine et le Japon…

Pour revenir à Istrati, celui-ci confesse, dans son livre, que la rencontre du Crétois, dans une fourmilière d'invités, fut l'une des plus belles de sa vie. Kazantzaki, l'homme aux mots qui abordaient l'universalité, au visage flamboyant de désirs et sillonné d'angoisses, pétri de générosité, lui offrit un amour débordant, dont il ne savait que faire, et Istrati lui donna le sien qui l'accablait en retour ! L'écrivain gréco-roumain parle de la rencontre de cet homme dont la lumière de la foi ravageait les entrailles et flottait sur un visage aux yeux trop ouverts, mobiles comme le mercure. Il le décrit pénible lors des visites de fabriques et d'hôpitaux, leur faussant compagnie à chaque pas, pour courir les musées, les vieilles églises ou dans la rue. Mais, selon Istrati, c'était le témoignage humain et le héros qu'il recherchait avec le plus d'ardeur. Il avoue n'avoir jamais rencontré d'homme ayant une plus grande soif de pureté et d'héroïsme que Kazantzaki. C'était l'avenir du monde, lui disait-il, le bolchévisme ne marquait pas le commencement d'une civilisation nouvelle, mais la fin de celle qu'ils vivaient. Voilà pourquoi il fallait aider à précipiter dans l'abîme cette vieille cocotte aux fanfreluches prétentieuses.

Je ne dirai[553] rien de ce premier voyage en Transcaucasie, parce que, devant le refaire une année plus tard et, cette fois d'une manière non officielle, c'est alors que j'en parlerai. Mais je lui dois une des plus belles

552 *Le Dissident*, lettre à Eleni, p. 380

rencontres de ma vie ; et en te disant, lecteur, ce que fut cette rencontre, je ferai de nouveau une digression, mais je te prouverai, si tu es misanthrope, que la vie est digne d'être vécue, alors qu'elle-même te fit hurler comme si tu étais mordu par une vipère.

Certes, mon histoire n'a pas grand-chose de commun avec la Russie, mais, de toute façon, on m'accusera de n'avoir fait ici que battre la campagne. Et oui – bonshommes armés d'un crayon rouge et à la cervelle de yoghourt – oui : j'aime battre la campagne ! […]

Mais entre tout, c'est l'amour pour l'homme, la passion pour l'ami, qui pousse là-bas comme un chêne dont le sommet frôlerait les astres dont les racines plongeraient dans le feu de la terre.

Homme au visage flamboyant de désirs…sillonné d'angoisses… pétri de générosité. Homme qui surgit dans mon chemin avec ta millénaire existence : je ne suis qu'un infidèle, mais quand je prends ton visage entre mes mains et le regarde, tant je m'abreuve de ta force, que tu peux ensuite retourner à ta vaillante solitude et songer à notre rencontre une vie durant. Car, à cette minute-là, je t'ai vidé comme toi-même tu m'as vidé. Tu m'as donné ta masse d'amour, dont tu ne savais que faire, et je t'ai donné la mienne qui m'accablait.

Y a-t-il quelque chose de plus, dans la vie ? Pour moi, c'est tout. À moins que ce ne soit l'amertume de la séparation, absurde comme un masque sur une figure humaine.

Istrati rapporte la scène de leur rencontre, au milieu d'une foule d'invités parmi lesquels il cherchait en vain l'œil où de vastes passions éclatent… Et un homme surgit un jour dans sa chambre… Il était grand, avec un corps d'ascète et semblait constamment en proie à un combat, tantôt léger, tantôt sanglant, avec les griffes de tous les désirs. La lumière qui flottait sur son visage tourmenté était celle de l'homme dont la foi ravage les entrailles. Son regard était perçant, il attirait et éloignait mille choses à la minute. La bouche avait mordu partout, avait recraché tout ce qu'elle avait mordu, mais elle continuait de mordre. Le nez s'ouvrait et se refermait, constamment, à toutes les odeurs. Il parlait, il tentait d'être banal comme le voulait la circonstance qui les avait réunis, mais il plongeait dans le visage d'Istrati les lances de son regard et ses paroles touchaient aussitôt à l'universalité pendant que les bras décharnés s'allongeaient pour attraper et toucher des chimères. Istrati avoue avoir compris tout de suite qu'il avait affaire à plus fort que lui dans bien des domaines, et surtout dans celui des visions du passé et des conjectures sur l'avenir. Il se trouvait au lit, sérieusement malade depuis trois jours ; il lui tendit la main, Kazantzaki l'attrapa. Et voilà qu'il n'était plus malade :

- Attends, lui dis-je, je veux t'accompagner. Qui es-tu ?
- Je suis le Crétois.
- Tu me connais donc ?
- Oui, tu es le Céphalonite : après les Crétois, les Céphalonites sont les hommes de la Grèce que j'aime le mieux. Ils sont plus racés que les autres.
  Il me décrivit ces hommes de race, tout en cheminant, ceux de la Grèce et ceux de toute la terre. Il sortait cela, comme on sort une allumette quand les poches en sont pleines.

- Dommage ! fis-je. Nous devons nous séparer dans deux jours;

---

553 Panaït Istrati, *Vers l'autre flamme,* Un compagnon de route, p. 90

Il tressaillit, et cela me plut :

- Où vas-tu ?
- En Transcaucasie.
- Mais j-y vais, comme toi !
  Nous y allâmes. […]

Selon Istrati, le Crétois menait une vie rangée : lecture, écriture, songerie, sommeil. Point de verbosité avec personne. Jamais une allocution, en dépit de toutes les insistances. Il se jetait avec force sur toutes les illusions, pour découvrir parfois une rayonnante réalité ! Issu d'un paysan crétois à la poigne de fer et au coffre bourré de livres sterling, il s'était abreuvé de toute la sagesse antique, de toute la science moderne, puis s'était séparé de son père, de sa classe, de la sagesse même, pour adhérer à un bolchévisme encore débutant et encore héroïque.

Istrati souligne qu'il ne faisait[554] que résumer, très boiteusement, la vaste pensée longuement mûrie de Kazantzaki. Car le Crétois avait dans la poche de son gilet tout ce que vous n'avez pu fourrer sous votre crâne, et une vaillance crétoise à laquelle vous étiez obligés de céder. Il était de ces hommes-là. Il se nourrissait d'une soupe, d'une livre de pommes ou d'un hareng fumé. Son bagage : dix kilos pour faire le tour du monde. Son appartement : un grabat. Mais ses désirs : un univers. Sa compagnie : un bonheur dévorant !

Istrati raconte par la suite leur misérable aventure en Grèce et la situation qui y régnait. Il décida[555]alors, avec le Crétois, de quitter un instant la Russie et d'aller prouver leur attachement désintéressé au bolchévisme. Mais où aller ? Naturellement dans leurs Balkans, à commencer par la Grèce. De l'argent, il en avait comme jamais il n'en avait eu de sa vie, trois mille roubles ; encore n'avait-il touché ses droits d'auteur que sur deux livres et une traduction ukrainienne à laquelle était venue s'ajouter une bagatelle de mille roubles, que Voufkou avait bien voulu lui verser pour son film *Kyra Kyralina*. Tout cela le laissait loin du compte. Ce n'était pas des lions qu'il fallait aux gouvernants, mais des chiens :

Seul toi, ô idéal humain, tu as besoin de héros, et tu en auras, des mille et des mille, qui renaîtront de leurs propres cendres et te serviront. Et tu vaincras ! Oui tu vaincras, en dépit des gouvernants et de leurs chiens, car l'humanité peut vivre sans pain et sans feu, mais elle ne peut pas sans toi, bienheureux Idéal, sel de la vie et chaleur de notre âme ! Je baise ici tes pieds sanglants, tes mains qui ont touché une seconde les pattes de tes bourreaux et je défendrai la parcelle qui me vient de toi, en lui sacrifiant ma vie.

---

554 Panaït Istrati, *Vers l'autre flamme,* page 94

555 Ibid., p. 95

Mais de la presse grecque, les injures passèrent au parlement. Alors, pour lui prouver que toute la Grèce n'était pas dans le même camp, le ministre de l'Agriculture, Papanastasiou, le défendit à la tribune, la préface de Romain Rolland à la main ; mal lui en prit ! La rancune politique aidant, le brave homme perdit son portefeuille. Istrati y laissa des souffrances qui ne pourraient trouver leur place que dans une grande épopée de leur temps d'horrible terreur ! Pourquoi, s'interroge Istrati avec amertume, parler de civilisation quand, au pied de l'Acropole, des hommes étaient jetés sur les rochers d'îles inhabitées sauf par quelques bergers miséreux auxquels on intimait l'ordre de laisser mourir de faim ces exilés, ces communistes, ces hommes « qui couchaient avec leurs sœurs » et qui affirmaient que la Vierge ne fut qu'une simple femme » ? Pourquoi parler de science, de pitié, d'assistance aux malades, quand, près d'Athènes, Soliria n'était qu'un alignement de baraques mortuaires, où des centaines de tuberculeux à tous les degrés, se crachaient au visage, luttaient avec la pluie et le froid, se nourrissaient comme les porcs ne se nourrissent pas, faisaient la chasse à la vermine et aux rats, hurlaient en vain leur désespoir de fantômes et attendaient lamentablement l'heure de la suprême délivrance ?

Chapitre 8 : Gottesgab, le cadeau de dieu

La grande soif de Kazantzaki pour les voyages était calmée pour le moment, après l'abus qu'il en avait fait depuis un an en parcourant l'Union soviétique. Il devait maintenant mettre à profit ce rassasiement et se concentrer ; il lui fallait, à tout prix, rester loin de Grèce, pour se consacrer à la création. *Eleni déroule le fil de sa vie commune avec Kazantzaki :*

«*En 1929*[556]*, une*[557] *fois arrivé à Berlin, oubliant les cerisiers en fleur de Werder, Nikos n'eut qu'un seul souci : s'acquitter de sa dette envers la Russie crucifiée, afin de pouvoir reprendre le plus tôt possible son rocher de Sisyphe.* Il ne donna qu'une seule conférence à Berlin, devant un public choisi. Selon son habitude, il parla sans ambages. Mais celui qui en petit group tenait les auditeurs sous son charme n'avait aucun don de tribun. Au moment de parler, sa gorge se serrait, sa voix s'amenuisait, et ce qui était pire, il n'arrivait pas à improviser. Conscient de ses limites, il refusa de récidiver. En vain, des amis tels qu'Hélène Stoecker, Arthur Holitscher, Egon Kisch, essayèrent de le retenir dans la capitale allemande. Le vacarme des grandes villes l'épuisait. Il semblait que *seul*[558] *le contact avec les éléments premiers – terre, eau, feu, mer – nourrissait sa verve créatrice. »*

556 *Le Dissident,* Canevas Editeur & Editions de l'Aire, 1993, page 239-244

557 Souligné par moi

558 Souligné par moi

Ainsi, Nikos et Eleni prirent-ils, un soir, le train pour quelque destination en ex-Tchécoslovaquie ; Eleni affirme qu'ils ne savaient pas où descendre. Kazantzaki, calé dans un coin, fumait sa pipe dans la lumière brouillée d'un compartiment de deuxième classe, indifférent aux relents d'ail et de bière mal digérée. Soudain, lui si réservé, se pencha vers son voisin, lui offrit sa blague à tabac et entama la conversation. Le destin, travesti en mineur tchèque, leur servit de guide :

N'allez pas à Prague. Descendez avec moi à Joachmstahl. Et ne vous laissez pas effrayer par notre vaste cimetière… Le radium[559] ne badine pas… Mais à trois heures de marche, sur un haut plateau, à 1200 m d'altitude, il y a Gottesgab. Le voudrait-on qu'on ne pourrait pas y mourir… !

« Gottesgab… Gottesgab… cadeau-de-dieu… » murmure Nikos en poussant son amie du coude : « Lénotschka chérie, croyez-vous encore aux miracles ? » Le miracle les attendait tapi comme une petite bête. A eux de ne pas revenir bredouilles ! Eleni avait toujours fait confiance à son compagnon lorsqu'il s'agissait de leur trouver un nouveau gîte. Cette fois-ci encore, il prit le chemin le plus court pour découvrir ce qui allait devenir pour eux synonyme de bonheur, un nid au sommet de la montagne et au cœur de la forêt, bien aéré, permettant à toute la charge spirituelle de Kazantzaki de se transformer en création artistique. Ah, s'il pouvait trouver la paix quelque part et commencer à voguer dans une vaste clairière ensoleillée, ourlée de sapins et de mélèzes ! Telles des marguerites dans les champs, poussaient de-ci de-là les maisons cossues, crépies à la chaux, des forestiers. Le tout petit monsieur Kraus et sa femme An-n-n-a, avaient écouté avec déférence :

Jawohl, Herr Direktor ! Passez par ici, Frau Direktor ! Veuillez visiter notre maison… Vous ne manquerez de rien…Nous y veillerons !

« Directeur » et « directrice » du vent, nous avons pris possession de nos nouveaux quartiers. Et une vie commença, accordée au rythme solaire.

Dans ce calme absolu, Nikos écrivit son livre sur l'URSS. Dans le transsibérien qui l'emmenait vers Vladivostok, il avait projeté d'écrire un ouvrage en deux volumes, de huit cents à mille pages, au titre rébarbatif : « Homo bolchevicus », « Homme métabolchevicus ». Et voilà que de sa plume n'est sorti qu'un tout petit volume, « grouillant et apocalyptique » selon Grasset, à mi-chemin entre le roman, la confession et le scénario de film, avec un titre étonnant : Toda-Raba, ce qui veut dire merci en hébreu ? - Pourquoi ? - Pour rien. Parce que cela sonne bien à l'oreille, écrit Eleni.

Cette confession en forme de roman, écrivait Kazantzaki sur la première page de son manuscrit, n'avait qu'un seul héros : Azad, Géranos, Sou-ki, Rahel, Amanda et l'Homme-aux-grandes-mâchoires n'étaient que les diverses facettes d'une seule conscience, celle de l'auteur, qui a vécu et a reflété la réalité – complexe, fluide, aux multiples facettes – de l'Union soviétique. Seul le Nègre restait en dehors, mais en même temps, au-dessus du héros.

559 Joachimstahl, fameux pour ses sources radioactives

Le Nègre en question s'appelle Toda-Raba. Son créateur, Nikos Kazantzaki. Ce dernier a même prévu, en 1929, l'éveil de l'Afrique à l'appel de Lénine, tout comme il avait prévu, en 1927, le rôle que l'Égypte jouerait dans le monde islamique, le déclin de l'Empire britannique et la guerre idéologique qui éclaterait entre les vieux communistes arrivés et les jeunes communistes au début de leur combat. Nikos Kazantzaki décrit à Michel Anastassiou[560] ses états d'âme et les conclusions tirées sur ce qu'il a pu voir en URSS :

…Les révolutionnaires sont devenus des hommes confortablement installés et alors ils dégénèrent vite en conservateurs et, peu à peu, deviennent réactionnaires.

Je ne veux point médire de cette courbe nécessaire, et parfois utile à l'évolution de l'homme. Il est naturel que les âmes ne puissent éternellement se maintenir dans un état de tension, et qu'elles désirent se reposer, vivre enfin sans inquiétude, comme des plantes, et oublier. L'âme n'est pas quelque chose de tellement distinct de la matière… Bref, je répète : … *Le stade le plus riche et le plus fertile de l'évolution de l'homme n'est point celui de la réalisation de son idéal, mais celui de l'assaut*[561]… En U.R.S.S., l'évolution naturelle de l'âme vers la matière se fait trop vite ; le prolétariat russe est profondément universel. Une chute prématurée est très dangereuse pour les camarades qui se trouvent encore au stade impétueux, qui précède l'assaut…

Il serait peut-être utile de reprendre les carnets et les lettres de Nikos Kazantzaki des années 1922-1929 pour mieux se rendre compte à quel point il a souffert pour refréner les impulsions d'un cœur toujours en ébullition. Le vieux monde s'écroulait, et, en URSS, un monde nouveau naissait. Notre devoir, selon Kazantzaki, était d'aider ce monde nouveau à prendre forme et à s'épanouir. Sous l'influence de Galatée et, plus tard, de « ses juives » de Berlin, il lutta pour amoindrir en lui l'esprit contemplatif et développer son champ d'action. Le poète caché en lui espérait devenir un jour homme d'action. Parfaitement lucide, il comprit, dès son premier voyage dans ce pays, quel serait pour lui le plus grand obstacle :

Que les masses humaines jouissent, qu'elles se nourrissent mieux, qu'elles soient éclairées, voilà certes un but digne de l'homme. Mais moi je considère tout cela comme des miettes pour un esprit qui, après s'être nourri, est plus affamé qu'auparavant.

Ce que j'ai écrit jusqu'à présent me paraît indigne et provincial. Je regarde ces femmes et ces moujiks et je sais que jamais ma voix ne les atteindra parce que les moyens que j'utilise sont trop faibles[562] …

Le contenu uniquement matérialiste du communisme ne le satisfaisait pas. Il cherchait en vain une conception plus large chez les innombrables délégués venus à Moscou pour le dixième anniversaire de la révolution d'Octobre :

« La passion dévorante de voir des hommes m'a saisi…Et je m'élance vers eux avec avidité et une indiscrétion barbare pour les comprendre, pour voir ce qu'ils apportent. Jusqu'à présent je n'ai senti chez aucun d'eux une tension spirituelle et une angoisse psychique aussi fortes

560 M.A. avait l'habitude de lire les longues lettres de N.K. à un cercle d'amis communs

561 Souligné par moi. Une théorie que probablement a comme base la théorie de l'élan vital d'Henri Bergson.

562 25.10.1927

que les miennes. Mais eux, ils ont tous achevé une œuvre et ils ont une influence que je n'ai point[563] …»

Et de deviner la courbe encore invisible, hélas, inévitable :

« Le tempo de la vie a changé ici, il y a quelque embourgeoisement…Heureusement le grand combat intérieur entre Trotsky et Staline ranime la flamme de l'âme russe[564]… »

Tandis qu'en lui le révolutionnaire se passionne pour la vie militante, le poète souffre de l'inaction et soupire :

« Mon cœur ne ressent aucune joie. Ce que je voudrais maintenant par-dessus tout, c'est pouvoir faire retraite et travailler[565]…, *L'Odyssée*. Ce dernier vœu sera exaucé. À Gottesgab, Kazantzaki peut achever, dans le silence et le recueillement de la montagne, sa mission envers l'URSS. Une fois Toda-Raba bouclé et expédié à l'éditeur Rieder, il se met aussitôt à écrire, également en français, un autre roman, Capetan Elia, dont le héros sera son père. Puis il se prépare minutieusement, non sans quelque fébrilité, à plonger dans le large de *L'Odyssée,* sa grande aventure ! »

Le rejet en bloc du communisme russe par Panaït Istrati, le rôle prépondérant joué par Victor Serge dans la genèse de cette révolte, ne laissaient pas Nikos Kazantzaki indifférent. Si Istrati n'avait qu' « une cervelle de linotte », Victor Serge, en revanche, selon Kazantzaki, était un révolutionnaire à toute épreuve. Nikos et Eleni habitaient chez lui à Léningrad, peu avant son exil en Sibérie. Victor Serge traduisait alors des écrits de Trotsky, en ayant aussi connu Lénine et ses camarades de la première heure. Mais il se méfiait du poète Kazantzaki, qui se perdait en de longues discussions métaphysiques avec le poète russe Nicolas Kliouef. Kazantzaki a merveilleusement dessiné dans le roman *Toda-Raba* une de ces scènes de discussions ardentes sur des sujets philosophiques intéressants. A l'heure où les écrits de Panaït Istrati excitaient la haine contre l'URSS, Kazantzaki regrettait davantage de n'avoir pas essayé d'établir un meilleur contact entre lui et Victor Serge. D'où le ton amer, rare dans sa correspondance, de la lettre suivante :

Gottesgab, 10 août 1929

Cher Serge,

À l'affection que je porte toujours à votre souvenir se mêle une douleur très aiguë. Nous ne nous sommes presque jamais entendus. Les causes de cette mésentente sont multiples. Pour certaines il tacere è bello. Une cause avouable est celle-ci : je ne suis pas marxiste et par conséquent, pour vous, je ne suis pas capable de saisir la réalité contemporaine. Si je ne suis pas marxiste, c'est d'abord parce que mon sens métaphysique n'est pas assez primaire. Je ne me contente pas d'affirmations et de négations trop simplistes ; c'est aussi parce que je ne

563 3.11.1927

564 4.11.1927

565 17.4.1928

suis pas un homme d'action. Si j'étais homme d'action, alors le marxisme serait très commode et de nos jours une règle d'action très rigoureuse et très féconde. La seule.

Vous n'avez vu en moi qu'un mystique ! Ou bien : un Bücherzurm ! Je viens d'écrire au sujet de l'U.R.S.S. une confession en forme de roman, dont le personnage central est un Nègre, Toda-Raba. J'espère que vous lirez ce livre et qu'alors vous découvrirez en ce Nègre mon véritable visage[566], mon être profond, alexandrinophage.

Tous les autres masques – les sept personnes qui agissent dans ce livre – ne sont que les masques commodes que je porte pour me mouvoir dans la société et pouvoir communiquer avec mes semblables avec quelque politesse, avec logique et calme.

Vous n'avez vu de moi que les masques les plus superficiels, et voilà pourquoi, en pensant à vous, cher Serge, j'éprouve tant d'amertume et cela, parce que vous ne m'êtes pas indifférent et que je voudrais vous aimer comme un frère d'armes et que maintenant ce n'est pas possible[567].

« … J'ai[568] lu tout de suite l'article de Panaït. Affreux !...Très bien écrit, vif, impressionnant, reportage sensationnel. Mais tout ce qu'il dit sur la Russie et sa façon superficielle de généraliser en font un article révoltant et macabre. Sans doute, ce que dit Panaït est la vérité, mais c'est une des multiples facettes de la vérité. Quiconque généralise le mal ou le bien est superficiel ou malhonnête. Panaït est tout simplement superficiel, passionnant et passionné. Cet article fera du tort à la Russie. En un mot, il me révolte, parce que Panaït, hypnotisé par un cas particulier, a oublié tout ce qu'il a vu de bon et de bien en Russie.

Nikos exagérait l'efficacité des démarches de son « saint Georges féminin » ainsi qu'il se plaisait à appeler Eleni. Hélène Stoecker, à Berlin, n'avait rien obtenu ou presque, des éditeurs allemands Grehtlein et Drei Masken qui avaient aimé *Toda-Raba* mais n'osaient pas le publier. Un tout petit nombre d'articles sur l'URSS parurent dans des journaux allemands qui, heureusement, payaient bien, ce qui permit au couple de prolonger leur séjour à la montagne. Mais en France, Robertfrance, en qui ils avaient mis tous leurs espoirs pour la publication, faisait traîner les choses.

En 1932, une série de calamités sans précédent allait s'abattre non seulement sur Eleni et Nikos, mais sur les quelques amis susceptibles de les aider[569] . Etait-il écrit que toutes ces idées inédites, téméraires, humoristiques ou tragiques allaient buter contre l'incompréhension, la méfiance, la nonchalance et la mauvaise foi ? Ou bien Dieu-le-Grand s'amusait-il à mettre son petit doigt dans leurs roues, pour les empêcher de tourner ? Ainsi l'éditeur Fourcade, auquel Jean Cassou avait recommandé *Toda-Raba*, fait bel et bien faillite, et après lui, l'éditeur Haumont. Renaud de Jouvenel, leur jeune ami inconnu, qui s'était proposé à son tour

566 Toda Raba est le reflet du personnage de Kazantzaki dans son roman avec le même titre.

567 Lettre écrite directement en français

568 Carte à E. Samiou

569 *Le Dissident*, pp. 268, 269, 270

pour éditer *Toda-Raba*, échappe de justesse à une mort atroce, mais non à plusieurs mois de souffrances. Le feu éclate dans le studio du « cinéaste le plus qualifié de France », que Mady Sauvageot avait réussi à intéresser aux scénarii de Nikos. Robertfrance, enfin, qui gardait toujours l'espoir d'éditer *Toda-Raba* chez Rieder ou ailleurs, est foudroyé en pleine jeunesse. Entre-temps, les deux Crétois, c'est-à-dire, Prévélakis et Kazantzaki, s'attèlent à la piatiletnia – leur plan quinquennal. L'annonce d'une nouvelle catastrophe arrive de Grèce : Dimitrakos se dédit. Il ne veut plus du dictionnaire, il ne veut pas non plus des livres qu'il avait commandés.

Partie 7

Toda-Raba, Moscou a crié

Toda-Raba, selon Kazantzaki, est un ouvrage de confession qui reflète les multiples facettes de la réalité russe telle qu'elle fut vécue par l'auteur lui-même. Cette confession n'a qu'un seul héros : Azad, Géranos, Sou-ki, Rahel, Amita, Ananda et l'Homme aux Grandes Mâchoires ne sont que les diverses facettes d'une seule conscience, évidemment celle de l'écrivain, qui a vécu et reflété la réalité – complexe, fluide, aux multiples facettes – de l'Union soviétique. Seul le Nègre est en dehors et au dessus du héros. *Toda-Raba* est un amalgame multiculturel, une vision de beauté, un petit bijou orné de toutes les nuances que le mot culture peut contenir: différentes nations, différentes religions, différentes langues, différents lieux, différentes nourritures, différents styles vestimentaires, différentes odeurs, différents comportements, différentes croyances, différents mythes et légendes! C'est la synthèse des éléments différents qui s'unissent afin de former une entité complexe de liberté, de respect mutuel, de dignité humaine et de beauté différente ! C'est l'union de l'Occident et de l'Orient, l'universalisme, la fraternité, l'amitié entre les peuples, le dialogue interculturel, la grâce des langues, le rythme, la musique, la danse, la joie, l'art, la poésie!
Toda-Raba est comme une vision du cinéma.
Toda-Raba est la justice, la liberté individuelle et collective.
Toda-Raba est la clarté et les facettes multiples d'une réalité.
Toda-Raba est le trait d'union entre le passé, le présent et le futur.
Toda-Raba est la mobilité, le cri d'une réalité en formation, l'élan de l'humanité en avant !
Toda-Raba est la ligne rouge qui perfore et traverse les hommes, comme un chapelet des crânes !

L'ouvrage réunit, en un petit volume, plusieurs formes d'écriture: synthèse de production romanesque, de journal de voyage, de recherche individuelle, de confession, de fragments de vie et de cultures. Dans Toda-Raba, il y a des pages inchangées du Voyage en Russie et les plus belles pages ont pour sujets des lieux et des figures venus d'orient : Rahel, Istrati, Kazantzaki. À son[570] insu, cette ascèse par le cinéma, ce langage précis, concis, en images, servira à Kazantzaki au retour de Russie, pour son premier livre rédigé directement en français. Dans cet ouvrage, l'écrivain présente, avec une sincérité désarmante, son impuissance à devenir un homme d'action[571]. Il écrira *Toda-Raba*[572] en lignes brèves, en traits

---

570 *Toda-Raba*, introduction par Eleni Kazantzaki, page 20

571 Peter Bien, *Καζαντζάκης, η Πολιτική του Πνεύματος,* Πανεπιστημιακές Εκδόσεις Κρήτης, Ηράκλειο, 2001, σ. 200, Ζωγράφου Λιλή, *Νίκος Καζαντζάκης, ένας τραγικός,* 1960, p. 221

saccadés, comme s'il s'agissait d'un script. Et un jour, en pensant à un autre scénario, il trouvera la figure du Nègre, ce Toda-Raba qui donnera son nom au livre. Kazantzaki[573] était conscient que ce livre n'était pas du tout conforme aux recettes qui régissaient le monde des livres capables d'aider à la digestion du public, cette fois-ci francophone ; en plus, il ne servait aucun des deux camps politiques, ni la droite, ni la gauche. En 1934, la version française voit le jour à Paris, dans *Le cahier bleu*, n. 14. Renaud de Jouvenel évoque lui-même les péripéties de la publication du livre dans un article où il retrace avec émotion ses rencontres avec l'écrivain crétois et leur longue amitié : « Ma jeunesse et *Toda-Raba* avaient la même flamme, mais ce livre, en France, ne pouvait persuader aucun éditeur de renoncer pour une fois à ses raisonnements de commerçant. De partout, je recevais de mauvaises nouvelles. *Grasset* avait répondu qu'il le trouvait fantastique, allégorique, mais contraire à l'esprit français. *La Nouvelle Revue Française* n'avait pas répondu. Aucune des démarches ne connaissait le succès, et *Toda-Raba* faisait en vain le tour de Paris… ».

Selon Renaud de Jouvenel, *Le cahier bleu* a servi à quelque chose : il a consacré le dernier fascicule à la publication de *Toda-Raba* sous forme de volume. Dans un élan juvénile et irréfléchi, confesse Renaud de Jouvenel, il a orné la couverture d'un arrogant drapeau rouge. C'était un manque de diplomatie de sa part, et les libraires considérèrent cela d'un regard désapprobateur. *Toda-Raba* se perdit dans le gouffre noir de l'indifférence. Kazantzaki attendait avec impatience les critiques de France, redoutant qu'il n'y en ait pas. Il était navré de la publication de *Toda-Raba*. C'est un livre, lui écrivait-il, qui doit être antipathique à l'esprit français, à son sens de la symétrie et à sa froide logique. Son plan n'était pas structuré, mais musical, ce qui était mauvais aux yeux de la clarté française. Il faut reconnaître qu'il ne s'était point trompé dans cette estimation.

Chapitre 1 : Symbolisme

Le symbolisme, dans la création kazantzakienne, est un élément très important. Plusieurs questions se posent par exemple sur le choix du titre. D'abord, on a l'impression que l'écrivain n'a pas résisté au plaisir de garder deux titres pour son ouvrage : *Toda-Raba* et *Moscou a crié*. Le premier titre est-il l'équivalent de l'autre, ou bien, l'un complète-t-il l'autre. On pourrait supposer que Moscou désigne la matière et Toda-Raba l'esprit, ou peut-être, encore mieux, Moscou pourrait désigner le centre du nouveau monde émergeant et Toda-Raba, le combattant de la liberté. Moscou pousse un cri d'appel à la mobilisation pour la création d'une réalité nouvelle, ou bien pousse un cri pour aider à la décomposition de la matière et à l'élévation de l'esprit. Mais pourquoi, par exemple, l'écrivain a-t-il choisi d'intituler son ouvrage *"Toda-Raba"* ? Pourquoi baptiser un combattant d'une phrase en hébreu qui signifie *"Merci Beaucoup"* ? Eleni écrit que Kazantzaki a choisi ce titre sans raison, parce qu'il sonne bien à l'oreille ! Certes, cela sonne bien à l'oreille, surtout si l'on se

572 Prévélakis, a traduit le prologue et l'épilogue de *Toda-Raba*, en grec, publiés dans la revue athénienne *Protoporia* août, septembre, 1929

573 Lettre à Prévélakis, le 2 juillet, 1929

souvient des remarques de l'écrivain lui-même quant au plan musical de *Toda-Raba*. Par contre, si on considère le style d'écriture kazantzakienne, son perfectionnisme et la manière dont il écrivait, c'est-à-dire en choisissant minutieusement chaque mot pour qu'il convienne au texte, qu'il crée l'image désirée, écrase l'immobilité du texte et l'écran du langage, en vivifiant l'écrit, alors l'explication d'Eleni ne nous satisfait plus. Ensuite, on sait également que Kazantzaki aimait à immortaliser dans ses écrits, les personnes et les lieux qui lui étaient chers ainsi que sa conception de la réalité du cosmos. On se demande alors qui Kazantzaki voulait remercier et alors pourquoi le dire en hébreu ? De plus, pourquoi un homme africain porterait-il ce nom? On peut essayer d'apporter quelques éléments de réponses sur ces choix à priori un peu hétéroclites.

On sait, par la correspondance de Kazantzaki, le sentiment de reconnaissance qu'il éprouvait envers la Russie, après sa longue errance sur cette terre immense, de cultures multiformes. Peut-être concevait-il le livre comme une dette à payer, non seulement envers la Russie, mais envers l'esprit international, afin de se libérer de sa charge et pouvoir prendre le large sans entraves pour accomplir son *Odyssée*. L'écrivain veut exprimer sa reconnaissance envers le pays qui l'a accueilli et lui a offert, pendant presque une année, des expériences multiples à plusieurs niveaux, matériel et spirituel, ainsi qu'un dialogue interculturel. Mais pourquoi remercier en hébreu? Peut-être, parce que c'est grâce à son cercle berlinois de femmes juives qu'il est parvenu plus au plus près de la nouvelle réalité soviétique, ou, autre possibilité, comme Kazantzaki l'avait déjà soutenu[574], parce que les Juifs avaient énormément contribué à cette nouvelle réalité soviétique. Ensuite, pourquoi Kazantzaki a-t-il mis un combattant africain présent seulement au premier et au dernier chapitre et portant un prénom si particulier ? Il est possible que Toda-Raba symbolise le continent africain qui souffre à cette époque sous l'occupation colonialiste, et plus précisément l'Égypte qui revendique sa liberté face au colonialisme anglais. On peut aussi imaginer que Toda-Raba symbolise Kazantzaki lui-même, non seulement parce qu'à plusieurs reprises, l'écrivain a évoqué, avec fierté, son origine africaine, mais aussi parce qu'il l'interprète ainsi lui-même, dans une lettre envoyée à Victor Serge depuis Gottesgab, le 10 août 1929:

> « Je viens d'écrire au sujet de l'URSS une confession en forme de roman, *Toda-Raba*, dont le personnage central est un Nègre. J'espère que vous lirez ce livre et qu'alors vous découvrirez en ce Nègre mon véritable visage, mon être profond, alexandrinophage".

Il serait intéressant à ce point d'étudier quelques exemples de symbolisme dans le roman : Géranos[575](Γέρανος), signifie « la grue » en grec. Géranos[576] désigne le personnage de

574 Nikos Kazantzaki, *Voyage en Russie*

575 http://translate.google.fr/translate?hl=fr&langpair=en|fr&u=http://www.mlahanas.de/Greeks/Dance.htm, cratère François volute, un pot par Ergotimos, peint par Kleitias, archaïque art antique grec, 570 avant J.-C., Musée archéologique, Florence

l'écrivain dans *Toda-Raba,* et c'est un des pseudonymes utilisés par Kazantzaki. Géranos, c'est aussi l'appellation d'une danse traditionnelle crétoise, nommée ainsi parce qu'elle imite les grues qui volent en compagnie. Selon Plutarque, Thésée, après avoir tué le minotaure dans le labyrinthe de Cnossos en Crète, a dansé avec ses compagnons la danse appelée *Géranos* pour remercier les dieux de l'avoir aidé à vaincre le monstre et à lui sauver la vie! C'est une danse « anamiktos », c'est-à-dire mélangée, qui est dansée par des jeunes femmes et des hommes. La danse imite aussi les mouvements du serpent en évoquant le labyrinthe. Elle est mentionnée par Homère dans *l'Iliade*. Alors il semble très naturel que Kazantzaki ait repéré ce « prénom » dans *l'Iliade*. Kazantzaki, à travers ce mot qui désigne une danse ancienne crétoise, fait la synthèse entre la liberté, la danse et lui-même. L'écrivain explique dans *Toda-Raba* que la danse lui transmet un sentiment mystique. En effet, dans la danse, il y a élévation du corps et de l'esprit : tous deux s'élancent et s'élèvent avec harmonie, dans une joyeuse communion créatrice avec l'univers, vers la synthèse du présent et du passé. Géranos est le trait d'union entre le passé, c'est-à-dire Thésée, le fils d'Egée, roi d'Athènes, qui libère Athènes du minotaure, nourri de la chair de la jeunesse, et le présent, l'écrivain, son descendant.

Ananda : l'un des principaux disciples[577] et l'assistant personnel de Bouddha. La tradition le décrit comme un moine de haut niveau intellectuel et spirituel, mais dérogeant parfois aux règles ou prenant des initiatives contestées. Dans le roman, il désigne l'alter égo de Kazantzaki, sa voix[578] intérieure.

Azad est un prénom arménien, qui signifie libre, indépendant ; Kazantzaki l'utilise afin de qualifier la personnalité de son compagnon de route soviétique, Panaït Istrati. C'est un choix judicieux pour son compagnon de route gréco-roumain.

Amita renvoie probablement à Akita, le poète japonais dont Kazantzaki a fait la connaissance lors de sa visite pour le dixième anniversaire de la révolution russe ; l'écrivain voulait immortaliser son caractère silencieux dans *Toda-Raba.*

Sou-ki, Suki[579], adjectif japonais qui signifie « j'aime, j'apprécie », désigne le maître d'école d'origine chinoise, qui vient de Californie.

Tchita, selon le texte de *Toda-Raba,* signifie Âme qui vive. Kazantzaki donne ce nom de ville de Manchourie à un personnage féminin chinois, la femme du maître Sou-ki. *Kazantzaki, pendant son voyage en Union soviétique, rencontre dans cette ville des Grecs avec qui il a une relation qualifiée par lui-même, d'amour, de ferveur et de confiance. Kazantzaki avoue être fatigué et triste en arrivant dans la ville, mais au contact de ces hommes simples de Tchita, il retrouve sa confiance en l'homme !*

---

576 Mot idiomatique

577 http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%81nanda

578 Peter Bien, *Καζαντζάκης, η Πολιτική του Πνεύματος,* Πανεπιστημιακές Εκδόσεις Κρήτης, Ηράκλειο, 2001, σ. 200, Ζωγράφου Λιλή, *Νίκος Καζαντζάκης, ένας τραγικός,* 1960, p. 221

579 http://fr.wikipedia.org/wiki/Adjectif_en_japonais

Ni-Nel, Ninel[580], prénom russe, inversion de Lénine, désigne dans le texte le fils du maître d'école, Sou-ki.

Rahel, la Juive du ghetto de Lodz, en Pologne, a une tête splendide et des yeux qui jettent des flammes. Elle se déplace *comme une flamme et* illumine la chambre obscure de Kiev par la flamme de son cœur ! Son front est le mont Fuji à l'aurore, ses yeux doux mais sans pitié sont ceux d'une jeune lionne qui joue. Son cœur est comme une merveilleuse fleur de cactus au milieu des grosses épines. Elle travaille pour la Tchéka, mais se pose beaucoup de questions qui dépassent le communisme. Trahir une idée signifie pour elle la mort. *Rahel pleure de honte : Ah ! Arracher, tel un cancer, ce cœur de femme ! Elle sort d'un pas pressé, habillée de son beau châle couleur de safran, ses cheveux noirs aux reflets d'acier étincelant dans la brume matinale. Elle disparaît derrière les chevaux dans la brume !*

Kazantzaki a voulu éterniser dans *Toda-Raba* une histoire d'amour intime avec la poétesse juive, Rachel Minc, rencontrée lors de son séjour berlinois, et vers laquelle il fut d'abord attiré grâce à la couleur jaune de sa blouse.

L'homme aux grandes mâchoires, qui vient de Rome, fait probablement allusion à Mussolini[581]. Quand il entre dans l'église, à Kiev, l'archimandrite Joachim repère ce personnage important et l'invite chez-lui : -Vous êtes[582] journaliste ? Américain ? Homme d'État ? demande l'archimandrite. L'homme aux grandes mâchoires écrit dans son petit carnet : Je hais[583]les bolchéviks. Mais par-dessus tout, je hais et je méprise leurs petits ennemis. La guerre ! La guerre ! La guerre contre nos ennemis (les bolchéviks) et contre nos petits amis (l'église).

Bénarès[584] est une ville indienne importante, située toute entière sur la rive gauche du Gange, face au soleil levant. La ville est dédiée à Shiva, dieu hindou qui signifie « le bon, le gentil, qui porte bonheur ». Il est la personnification de l'absolu, simultanément le principe destructeur et régénérateur du monde, dispensant la mort et la renaissance. La situation décrite dans *Toda-Raba* décrit effectivement cette destruction de l'ancien monde afin qu'un nouveau monde puisse naître et dispenser la mort.

Orange renvoie à la pomme d'or du jardin des Hespérides, en Grèce antique. *Symbole* du pouvoir, l'orange safran est la couleur sacrée de l'hindouisme[585]. Elle représente le feu purificateur du corps et des passions, elle est synonyme de libération. Dans la symbolique bouddhiste, la couleur orange désigne le sixième chakra[586] du corps humain, il fait lien avec la créativité et le dynamisme. Les moines bouddhistes se drapent dans des vêtements de couleur orange. C'est quand elle est vêtue de cette couleur que Kazantzaki s'éprend de Rahel dans *Toda-Raba*. C'est aussi avec une orange que le fils du maître chinois, Ni-Nel, joue. Ce sont

580 http://www.un-prenom.com/prenom-russie/prenom-ninel/signification-prenom-ninel-r23pr8016.html

581 http://fr.wikipedia.org/wiki/Benito_Mussolini, http://www.oboulo.com/mussolini-eglise-catholique-22431.html

582 *Toda –Raba*, page 72

583 Ibid., page 74

584 http://fr.wikipedia.org/wiki/V%C3%A2r%C3%A2na%C3%A7%C3%AE

585 http://www.techno-science.net/?onglet=glossaire&definition=7261

586 https://fr.wikipedia.org/wiki/Chakra

les symboles de la créativité et du dynamisme de la jeunesse et par conséquent du nouveau monde qui émerge après la destruction de l'ancien.

Chapitre 2 : Promenade dans les chemins de *Toda-Raba*

La promenade sur les chemins du petit monde de *Toda-Roba* est entreprise dans le but d'illuminer ses différentes facettes et nous aider à trouver le fil d'Ariane dans ce petit Dédale. Dans le premier chapitre, Kazantzaki nous décrit un élan vital, à savoir une mobilisation générale depuis les quatre coins du monde[587] vers le centre du nouveau monde, Moscou. Lors de cette mobilisation, il introduit les personnages principaux de son roman. Au cri de Moscou, répondent de Californie, le vieux maître de l'école, le poitrinaire chinois Sou-ki, depuis le Japon, le poète japonais Amita, d'Arménie, Azad le représentant des ouvriers, depuis le ghetto hébreu de Lodz en Pologne, Rahel, qui court comme une flamme, depuis l'Inde et le Gange, Gandhara la jeune représentante des ouvrières hindoues et Ananda le vieux moine hindouiste, de Rome, l'homme aux grandes mâchoires ; à Changhaï les étudiants distribuent des feuilles volantes, des cavaliers s'élancent et un crâne d'étudiant craque et s'éparpille sur le trottoir ; en Crète, Géranos voit son corps maigre envahi par l'esprit ; et finalement, d'Afrique, arrive le chaman frénétique, Toda-Raba !

La pluie tombe sur Moscou[588] où toutes les races se retrouvent : il y a des délégués jaunes, noirs, blancs. Les trottoirs débordent de pommes rouges, de poissons fumés, de concombres salés et de joujoux en bois jaune-soufre décorés de fleurs vertes et rouges. Des moujiks aux choubas de peau de vache, aux barbes gluantes et touffues, aux grosses bottes de cuir graissées déambulent ; l'air prend une odeur âcre d'étable. On y croise des peuplades[589] semi-barbares, Vogules, Jakoutes, Ostiaques, Karagases, Altaïrs, Lapons, aux corps rudes et chauds s'accrochant aux steppes gelées, aux yeux fascinants de mongols, cheveux bleu-noir tout lisses, portant armes élégantes et naïves de chasse ou de pêche, canots de peau de phoque, tapis et manteaux de renne couverts de dessins primitifs où dominent le triangle, la svastika et le grand seigneur de la féodalité polaire, l'Ours. Deux Lapons, à la mâchoire forte, à l'air fourbe, assis les jambes croisées l'un en face de l'autre, boivent. Leur expression est avide, bonheur intense de la chair qui s'abreuve, yeux clignotants et perdus de l'animal éternel. L'icône de Notre-Dame l'Iviritissa[590] pleure sous les arcades à l'entrée de la place rouge. La

587 Annexe 10

588 Nikos Kazantzaki, *Toda-Raba*, éditions Plon, 1962, p. 40

589 Ibid., 41, 42

590 Icône qui se trouve au Mont Athos, dont une copie fut envoyée en Russie, à Moscou, après le désir du Patriarche de la Russie Nikon, en 1648 apr. J.-C, en grec : *Παναγία η Ιβηρίτισσα*

petite chapelle brûle et fume sur fond de boue. Devant le seuil, deux rangées de mendiants, des vieillards majestueux et des moines aux longs cheveux luisants murmurent tout bas un mot mystérieux « Christos[591] !» Le Kremlin se dresse menaçant, les coupoles d'or de ses églises couvertes de corbeaux noirs et gras. Au sous-sol, des enfants collent des lettres blanches sur de larges rubans écarlates : Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !

Dans le deuxième chapitre, Sou-ki va et vient dans la pauvre baraque de dieux et de démons en se mordant les lèvres : des dieux nains, des démons, des dragons, des monstres bleus qui dansent et ricanent, des parasols de soie, minuscules comme des champignons, des trompettes, des cloches, des clochettes et des petits Bouddhas de bronze, de bois et d'ivoire. La foi héroïque et désespérée qui a cherché le salut de l'homme sans l'aide de prières et de dieux, la voilà déchue dans le polythéisme du cœur humain lâche et stupide. Il traverse Vladivostok de son pas saccadé : des ruelles malodorantes, un port sonore, de vieux remparts et, de dessous la terre, débouchent en masse des Chinois affluant dans les grandes rues. Corps maigres, mouvements sveltes, yeux qui guettent et fouillent, cris brefs et stridents de rongeurs. Des débardeurs du port, des prestidigitateurs, des commerçants… Sou-ki grignote des graines de tournesol et hâte le pas. Pékinskaïa oulitsa : des lanternes de papier rouge, d'étranges lettres en forme de sabres, des nœuds de ruban, des serpents et des pagodes, une odeur fade et pénétrante de théâtre chinois. Une petite Chinoise circule sur la scène comme une flamme. Elle jette un cri de révolte. Elle tient une mince corde enroulée autour de son bras, elle monte, commence à chanter une chanson douloureuse puis noue la corde au mât du navire et se pend. C'est le premier frisson que la terre soviétique donne à Sou-ki, il est trop faible, il doit mourir !

Le lendemain, il arrive en Sibérie. Toundras immenses, désespérées, fleuves géants, marécages, corbeaux. Sou-ki sent son petit corps chétif grandir immensément, devenir le sixième de la terre. Il serre sur ses genoux sa serviette bourrée. Il apporte à Moscou tout ce qu'il a pu trouver de bon en Amérique. Peut-être servira-t-il un peu à la reconstruction de ce pays : des programmes d'école, des statistiques, des lois d'assurance sociale, des plans de maisons ouvrières et, au fond de sa pauvre valise, enveloppée dans un mouchoir, une poignée de semences du meilleur maïs américain. La pluie maintenant a cessé : Une bande de canards sauvages passe, aux longs cous tendus ; au loin étincelle le lac Baïkal. Sou-ki s'arrête à Irkoutsk pour visiter des écoles. Sur les bancs et dans les cours luisent de petites têtes blondes slaves, au nez retroussé ou les visages taillées à la hache de petits Bouriaks, Jakouts et Samoyèdes, au nez aplati, aux maxillaires mongols, aux cheveux lisses et noirs. Le but des écoles : forger de bons combattants. Sou-ki est épuisé, ce soir il a encore craché du sang, mais Véra Ivanovna, la fille de l'hôtelier, est assise à son chevet. Son père était employé dans la police sous le tsar. Véra, jeune fille de vingt ans, communiste fanatique, porte avec humiliation le nom de son père.

Le brûlant cercle berlinois de femmes juives fait son apparition dans le troisième chapitre. Une chambre étroite, où tous les amis de Rahel, qui illumine le lieu obscure de sa flamme, se

[591] Christ, mot grec, Χριστός

sont réunis pour fêter son arrivée au pays. Sur son front, il y a une blessure profonde, encore fraîche, une cicatrice rouge qui va jusqu'aux sourcils. Rahel est communiste, pourtant elle se pose beaucoup de questions qui dépassent le communisme. Dina est possédée par le démon de la peinture et de la poésie. Toute son œuvre tend d'exprimer l'âme naïve, héroïque et souffrante du prolétaire. Rosa est belle et rousse : Le jour, elle travaille pour le Parti, mais le soir remplit son devoir de femme. Itka, la tête de lionne, travaille pour la Tchéka. Toutes ces femmes participent à la discussion autour de l'art prolétarien et sa relation avec son époque ainsi que le critique d'art Sacha Kousmitch, le secrétaire au commissariat des Finances, Marcus Avramovitch, et Ephraïm Michalovitch aux yeux cernés par la tuberculose. L'art prolétarien est celui qui exprime la conscience profonde du prolétariat. Le but de cet art est de faire exprimer par le Fils, le souffle invisible du Père. Si l'homme n'arrive qu'à saisir et à exprimer le Fils, il ne crée qu'une œuvre d'art superficielle. Le grand problème est de trouver la nouvelle forme de beauté, tout comme l'Usine est le nouveau symbole de l'époque industrielle voire matérialiste. C'est une époque de transition, il n'y a presque pas de présent, l'esprit ne comprend que le passé, le cœur n'aspire qu'à l'avenir ! Cette génération est destinée à mourir sans traces. Son devoir est de préparer le chemin à l'espèce nouvelle, l'aider à se stabiliser ; sa destinée est de travailler et par la suite disparaître. Le communisme ne fait qu'amener des éléments essentiels de la civilisation occidentale, en particulier la conception matérialiste de la vie et le culte de la machine. Mais, il n'y a au présent qu'un seul problème en URSS : vivre ! La tempête est levée, il faut abandonner la philosophie pour nager. Jadis, les poètes, les écrivains et les illuminés allaient de l'avant avec leur semence de mots : ces mots contenaient des matières explosives, des obus. Un jour, les mots ont éclaté : révolution, guerre, massacre, famine et réalité quotidienne combattante. La liberté vient toujours dans le sang comme la guerre. L'Idée est venue, il faut maintenant non plus la chanter mais la nourrir, la vêtir et la loger. Les anciens combattants, pareils aux scarabées mâles, ont fait leur devoir, ont transmis la semence ; renversés sur le dos, ils doivent maintenant mourir.

Boukhara, à la beauté différente, apparaît dans le quatrième chapitre. Amita sent qu'il faut renoncer à l'art et à la beauté pour se consacrer entièrement au devoir sévère de l'heure actuelle et devenir un homme d'action. Mais jusqu'à ce que cette situation devienne réalité, il goûte aux délices de la poésie de Boukhara et de son fruit défendu. Rien n'existe en dehors de notre âme qui a peur. Tout est fantôme de notre esprit affamé ! L'art est la sainte ivresse ! C'est une échappée héroïque et désespérée, hors du lieu et du temps, hors de la logique. Les paroles jouent un rôle secondaire ; toute l'ivresse jaillit du rythme qui emporte les acteurs effrénés avec leurs loques flottantes, leurs cris et leurs grimaces. Etre un homme du temps présent signifie être un guerrier ! Par la suite, il faudra humaniser le peuple russe, transformer la chair en esprit, unir ce peuple, perforer les crânes avec la ligne rouge !

Dans le cinquième chapitre, se présentent quatre idées principales : le credo de la Russie soviétique est mâle et tend à s'américaniser - c'est-à-dire à renforcer le côté pratique de la vie par des moyens plus modernes, pour se diriger vers l'action et la science ; lorsqu'on entre en Russie, on a le sentiment d'entrer dans une forteresse : il y a dans ce pays une foi qui unit les efforts et établit l'ordre.

Sou-ki arrive enfin à Moscou. A ses côtés marchent l'ombre de lui-même, celle d'un homme chétif, et celles de sa petite femme triste, Tchita, et d'un enfant, leur fils, qui joue avec une orange, Ni-Nel. Tous trois regardent cette Bénarès rouge et ils sont heureux : des Tartares aux yeux fascinants de serpent, des Juifs aux regards perçants, des Cosaques maigres et sauvages, de beaux Géorgiens insouciants, de lourds commerçants d'Azerbaïdjan, des Turkmènes, des Kirghiz, des Jakouts, des Usbeks, des Bachkirs, des Kalmouks à l'odeur âcre de buffles et de chevaux, des compatriotes chinois qui vendent de ceintures de cuir et des joujoux diaboliques. Sur les trottoirs, des fruits, des livres, des bavettes de bébé, des poulets plumés et des statuettes de Lénine. Des ouvrières passent, un mouchoir écarlate sur la tête, des bandes d'enfants vagabonds qui encerclent les calorifères pour se réchauffer ou fouillent dans les poubelles. Un beau vieillard, seigneur du bon vieux temps, vend une pipe d'ambre à l'entrée d'un grand hôtel. Un autre vieillard vient d'en face lui serrer les deux mains avec amour. L'ex-seigneur sourit tranquillement, pose la main sur l'épaule de son ami, la tapote amicalement. Des églises dorées, aux coupoles en forme de figues gigantesques, de navets aplatis et de casques tatares pointus ; des murailles chinoises et des tours médiévales en plein cœur de Moscou et, à côté, des gratte-ciel d'une architecture sobre et nue. En grandes lettres dans les rues : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! ». Sou-ki écrit à Tchita : la réalité russe n'existe pas, elle devient. Elle est pleine de contradictions, de restes de vieilles réalités qui persistent encore. Moscou est la rose des vents. Son corps et son âme sont des mosaïques faites de toutes les races et de tous les désirs.

Pareil à un oiseau de tempête, Azad fait son apparition dans le sixième chapitre. Lorsqu'il met le pied sur le sol russe, son grand corps ravagé frémit. Batoum : des magnolias, des bananiers, de beaux mandariniers touffus, des khourmas japonais, sans feuilles, chargés de fruits rouges laqués. Son cœur naïf et ardent bondit ! A l'horizon resplendissent les cimes de Caucase. Il y a dix ans qu'Azad parcourt ces régions, monté sur un cheval maigre et nerveux. Il arrive à l'improviste dans les villages, le révolver à la main, il chasse les bandits, les koulaks, les spéculateurs et les blancs. Combien il a souffert et combien il fait souffrir ! Cet Arménien fougueux fut toujours fidèle à l'Idée mais n'a jamais su se plier à la discipline du parti. Il a toujours combattu en franc-tireur. Azad ne peut pas se résigner à la tâche constructive et patiente de chaque jour. Il s'en va en Italie, en Espagne, en Amérique, agitateur infatigable, emprisonné, libéré, créant partout autour de lui une atmosphère trouble dont il a besoin pour respirer. Il rentre maintenant dans sa patrie, il exulte de joie, l'air est pur – plus de tsars, de grands-ducs, de généraux blancs, de prostituées et de spéculateurs ! Son grand rêve, conçu dans la faim et dans le sang, est enfin devant lui, réalité jaillissante. S'attarder un peu, avant de se rendre à Moscou, dans ce Caucase où il a tant lutté, voir et toucher cette chose merveilleuse : la réalité soviétique ! Azad ne veut plus être seul, il presse le pas.

Tout marche bien, la production monte, le blé, le charbon, le pétrole, les stations électriques, les Coopératives, les Collectivités. Les mains et les genoux d'Azad sont couverts de statistiques bariolées. Toute sa dure vie de vagabond repasse devant ses yeux, puis les années terribles de la révolution – le sang, la famine, la peur…Il a semé dans la boue et dans le sang et maintenant, il a dans les mains et sur les genoux la récolte ! Il incline sa tête grise, sourit

et, tout à coup, se met à pleurer. Aux alentours de Batoum, fleurissait un vaste jardin de mandariniers. Aujourd'hui, tous les mandariniers sont déracinés, il y a des centaines d'ouvriers qui travaillent et d'immenses dépôts de pétrole, la nouvelle distillerie de naphte, tout en béton armé, en fer, vitesse, économie, exportation. Industrialisation à outrance, le paysan entouré de fils électriques. Un édifice délabré, la prison où les Anglais, avec le sang-froid des forces naturelles, mettaient les rouges à la torture. L'ex-forgeron Savinkof, procureur général sous les Soviets, pousse Azad dans une cellule étouffante et attend sa mort pendant des mois. La race des Latins pénètre chez son ennemi, elle entre en contact avec l'idée nouvelle et est bientôt contaminée ; elle se désagrège et fraternise avec l'ennemi. Les Anglo-Saxons dominent aujourd'hui, ils sont inépuisés, cruels et tuent sans remords. Les Russes sont la race de l'avenir : chaotiques, barbares, pleins de contradictions, ils approchent leur ennemi, l'embrassent sur la bouche, lui demandent pardon et le tuent.

Azad loge chez son vieil ami, l'ouvrier Nikolaï Darian et devient le parrain de son fils. Au lieu de baptiser le petit garçon au nom de la croix, symbole du vieux monde, il le baptise au nom du marteau et de la faucille, symboles du nouveau monde. Katinka Métrophanovna, sa mère, une Géorgienne robuste et joviale, saisit son enfant, allume un grand feu pour chauffer l'eau, y jette quelques feuilles de laurier bénites à l'église et se met à frotter avec rage le petit corps fraîchement baptisé. Pauvre Azad, riposte Darian apaisé, les ouvriers ne sont pas les maîtres. Quelqu'uns oui, mais les autres, la grande masse sont des esclaves. Quelqu'un se présente à la fabrique et annonce des élections. Le secrétaire du parti annonce les candidats. Qui sont-ils ? On ne les connaît pas. Le secrétaire tend le cou pour voir qui est contre. Mais personne ne répond, qui ose perdre son travail ? Les plus braves votent avec les pieds, ils s'en vont discrètement, les autres lèvent la main et votent tous, la mascarade est finie. Le fils aîné de Darian intervient : Camarade Azad, si tu es venu ici trouver le paradis, pars, ce n'est ici ni le paradis, ni l'enfer, c'est la terre. Tu es trop modeste, répond Azad, piqué au vif ; à notre époque nous voulions bouleverser le monde. Et vous l'avez bouleversé, maintenant à la jeunesse la tâche de construire sur vos ruines, répond le fils de Darian.

Plus loin, Azad rencontre Anna Georgiévna ; il se souvient de la bataille de Pérékop, comme elle a vieilli ! Quelle tristesse dans ses yeux ! Elle présidait le tribunal révolutionnaire et cette petite main signait sans trembler la mort de tous les infâmes, elle voulait purifier la terre. Maintenant, elle donne des leçons d'anglais, parfois elle n'en a pas et elle a faim. Mais alors elle est aveugle, elle ne voit pas ce qui se passe ? Il y a quelque chose qui ne va pas dans leur Russie, lui reproche Azad. Anna hoche la tête avec tristesse, elle regarde avec une pitié maternelle ce vieil enfant qui ne veut pas comprendre : Tu ne comprends pas, Azad ? Notre rôle est fini, mettons-nous à l'écart, c'est plus digne. Azad rencontre plus tard Ibrahim Chabanof d'Astrakhan. Ibrahim et lui avaient autrefois reçu l'ordre de tuer un espion, un général blanc. Ibrahim a été arrêté et jeté en prison. Il s'est enfui chez les Kalmouks, en prétendant être persan et avoir été ruiné par ; il devient maître d'école. Il lutte contre les rouges qui descendaient vers le Caucase, avec des camarades arméniens, grecs, musulmans, russes. Maintenant, ils sont perdus : le koulak, le nepman et le bureaucrate sucent leur sang. Mais la nouvelle révolution arrive. Ibrahim aime Azad parce qu'il n'éprouve pas de pitié. Mais n'a-t-il jamais eu pitié de personne ? Azad redresse la tête, fronce ses gros sourcils : une

fois, une seule fois ! Il y a neuf ans, à Kiev, il travaillait dans la Tchéka, une espionne polonaise juive de Lodz, maîtresse de l'archimandrite, avait été arrêtée. Dans sa cellule, sous la faible lumière, debout, appuyée contre le mur, elle le fixait d'un regard moqueur. Il n'avait jamais vu une femme si belle, un serpent souple, des yeux bleus, des sourcils noirs. Il lui raconta sa vie, elle secoua ses longs cheveux noirs et lui dit : Je veux mourir ! Si vous me laissez libre je me mettrai de nouveau à la tête du complot ; je vous hais ! Ils se marièrent et six mois après, un soir, Azad la tua !

À Tiflis, en Géorgie, dans le septième chapitre, Géranos boit non à l'humanité qui souffre, mais à ceux qui souffrent pour l'humanité. Banquet géorgien : des bouteilles de vin Tsinandali, Naparéouli, Téliani, de petits morceaux de viande à la broche, du chachlik. Le poète Levan Menchvili, pathétique et grand patriote, est élu « Tamadan », dictateur du banquet. Géranos, hâlé par le soleil, boit et sa tête noire est pleine de souvenirs du Caucase. Ceintures élégantes d'argent émaillé, dagues longues et fines, moustaches frisées, coiffures monumentales en peau de mouton, musique, vin, danses effrénées, un soleil ardent caressant cette belle brochette humaine ! Géranos se sent la tête remplie. Il déguste le vin velouté de Kakhétie et laisse un peu la flèche de son âme s'abandonner à une courbe voluptueuse. N'est-il pas un homme libre ? N'est-il pas le maître de son élan et de sa volonté ?

Sa voisine lui récite une chanson sur Notre-Dame de Géorgie, la reine Tamara : elle traversait un village, ce village devenait une ville, elle arrivait dans une ville, cette ville devenait Tiflis. Les princes géorgiens et les beys tatars la suivaient ainsi que les pachas turcs et les émirs persans. Elle portait un casque guerrier, de longues boucles d'oreilles, ses yeux étaient des saphirs, ses dents des perles et son cou du jaspe. Géranos ne boit pas à l'homme, mais à la flamme inhumaine qui le consomme. Le démon de la danse saisit ces corps et ces âmes du Caucase. Ces intellectuels raffinés rejettent leur culture étrangère et factice ; sous leurs vestons noirs percent la tchertcheska ancestrale et la sakilé de cartouches ; sous leurs souliers vernis, les tchermès en cuir souple. Des handzals invisibles étincellent sur leurs ceintures. Géranos reste calme et immobile au milieu des danses ; il garde intact le surplus de forces donné par le vin. Il pense à quelques vases antiques à fond rouge, avec des silhouettes noires. Au milieu se tient Dionysos, immobile, les yeux tristes, la bouche serrée, source de la danse, de la joie, de la sainte orgie. Autour de lui, les Faunes, les Silènes et les Ménades frappés par le vin, ont perdu l'équilibre. Seule la source de l'ivresse reste limpide.

Géranos trouve à ses côtés Grigol Robakidsé et reconnait en lui un frère. Comme si la Mort guettait là, une confession de Robakidsé éclate: je suis écrivain, mais mon art a une Idée mystique. Tout homme[592] est un Fils éphémère qui contient en lui le Père éternel. Le but de l'art est de trouver et exprimer par un corps visible, par le Fils, le souffle invisible du Père. Si l'homme n'arrive qu'à saisir et à exprimer le Fils, il ne crée qu'une œuvre d'art superficielle. L'Effort de capter par le Verbe l'essence immortelle qui vit en nous est de la magie, une vraie théurgie ! Dans la conscience occidentale prédomine l'élément individuel, dans celle de l'orient, la sensation de l'union profonde avec l'univers. L'aube pénétrait par les fenêtres, Géranos dit à ce frère : l'aube aux doigts de rose ouvre l'Orient. Vous étiez le Socrate de ce

592 Annexe 12

banquet de poètes et de chachliks, votre démon s'est roulé dans les filets de la Parole. Je crus un instant voir Arès et Aphrodite enlacés.

Géranos, ne pouvant pas dormir, part de bon matin chercher un village grec. Hommes, femmes, enfants accourent. -Vous êtes contents ? demande Géranos. –Non, nous voulons retourner dans notre patrie. –Pourquoi ? Vous avez terre, bétail, maisons. –Oui, mais on ne nous laisse pas lever la tête, nous enrichir. Géranos se tourne vers un vieillard : - Quel est le plus précieux, l'intérêt individuel ou l'intérêt de la commune ? -L'intérêt individuel est très doux. –Mais ton fils ? – Mon fils dit le contraire. Il me méprise, je l'aime, mais je ne le comprends pas. Géranos rentre à Tiflis, le souvenir de son fils Pantéli, en Crète, s'empare de son âme. C'était son seul ami ; il l'a poussé à le suivre et à le dépasser. Il ressent le besoin de lui parler : une seule chose le tourmente qu'il recherche partout et ne quitte pas des yeux : la ligne rouge qui perfore et traverse les hommes, comme un chapelet de crânes. Toute autre chose lui paraît éphémère, béatement philanthropique, indigne d'une âme qui s'est affranchie de toute espérance. Il n'a pas la soif inassouvie de l'intelligence occidentale, la valse hésitation entre le oui et le non aboutissant à l'immobilité ; il ne possède plus l'élan ridicule et sublime de celui qui se bat contre les moulins à vent. Il est un matelot d'Ulysse, au cœur enflammé et à l'esprit impitoyable et lucide !

Dans le huitième chapitre Géranos traverse avec Lévan Menchvili, la belle Tiflis, étendue sur les deux rives de la Koura. Depuis des siècles, des prétendants fougueux y sont accourus : ils portaient dans l'une de leurs mains la croix, le croissant ou l'étoile rouge et dans l'autre l'épée. Des Byzantins, des Persans, des Sarrazins, des Russes tsaristes, des Bolchéviks. Tous ont eu son corps, personne n'a su conquérir son cœur. Aujourd'hui, encore, elle se refuse aux embrassements du soldat rouge. Au musée, Tiflis apparaît comme une femme dans une très belle image orientale : elle est assise sur un cheval noir, à moitié nue, avec de longs yeux langoureux de gazelle. Un émir, agenouillé, tend sa main tremblante et la pose, d'un geste suppliant, sur le dos du cheval. La femme est heureuse et ne regarde pas. Lévan prend le bras de Géranos et dit : -Nous voulons notre liberté, nous ne sommes ni des communistes, ni des réactionnaires. Nous sommes des Géorgiens ! La voix tranchante de Géranos fouette Lévan : -Ce rêve idyllique d'une Géorgie indépendante est une chimère indigne d'une tête qui pense. Que les Géorgiens ouvrent les oreilles, que le drapeau rouge soit le drapeau international de tous ceux qui travaillent et qui souffrent ! Lévan murmure : -J'ai perdu mon fils unique dans la révolte de la Géorgie en 1924. Les rouges l'ont entassé avec deux cents jeunes intellectuels dans des wagons, puis ils ont tiré dans le tas. Géranos tressaille. Il jouait en toute liberté avec les mots ; il lui était facile de contempler de haut les idées abstraites et de les comprendre. Mais pour son ami, l'idée abstraite était éclaboussée du sang de son fils. La voix de Géranos s'adoucit : -Ta douleur ne doit pas troubler ton regard, cher Lévan. Il ne s'agit pas de nos joies ou de nos douleurs individuelles ; la destinée du monde se joue tout entière à chaque instant et dans chaque détail. Géranos eut pitié de son ami, mais quelle était cette odeur ? Il marchait à côté d'un cadavre…

Pauvre Lévan, lui aussi, comme sa patrie, était un grain de blé entre ces deux puissances ennemies et collaboratrices et il prêchait la paix, mais elles, les grandes meules, continuaient

leur mission, l'écrasaient. Il avait combattu le tsarisme et avait été condamné à vingt ans de bagne. Il combattait pour la liberté. Les bolchéviks étaient arrivés, il avait combattu leur violence. Un jour, un tchékiste arménien l'arrêta et le mit en prison. Il attendit la mort pendant trois mois et demi. Il fut trois fois condamné et trois fois acquitté. Un des juges qui, par hasard, demeurait encore son ami, le sauva en le ridiculisant devant ses collègues. Ils étaient arrivés à l'atelier de cinéma géorgien où Géranos était invité. Lévan, affaissé dans un fauteuil, regardait la femme élégante et impudique, la jeune étoile blonde, et son œil se renfrognait : -Allons-nous en, je suis fatigué. Sa voix plaintive se fit entendre : Il était prêt à collaborer, il avait souvent mis ses capacités et son savoir à la disposition du régime bolchévik, mais il avait toujours été éliminé. Il mourait de faim. Géranos se ressaisit : tu appartiens à la classe bourgeoise, tu étais riche, maintenant une autre classe qui avait faim, qui n'était ni riche ni cultivée, ni jouisseuse, a emporté le pouvoir. Elle ne te donne pas à manger, ainsi, peu à peu, tu perdras tes forces, la sous-alimentation minera ton corps et ton esprit et tu mourras, c'est ce qu'elle veut ! Lévan balbutie : - Mais c'est inhumain ! La vie ne nous demande pas notre avis. Géranos saisissait en ce moment une loi historique, non de façon abstraite, mais très concrètement, en la voyant s'appliquer, impitoyable, à cet homme si sympathique. Elle le broyait et Géranos entendait le craquement des os. Lévan lui apparut alors dans la lumière du crépuscule, dévoré, exsangue, vert et jaune, comme dans un des portraits Gréco.

Dans le chapitre neuf, Lévan, derrière Géranos, recule et s'enfuit, blême car il reconnaît dans la petite tchaïnaya du Persan Ahmed, Azad, le tchékiste féroce qui l'avait arrêté. Azad écoute la chanson de Souléiman, le vieil aveugle, pour oublier les amertumes de son voyage à travers l'URSS. Il s'attendait à une réalité sublime : des citoyens austères et exaltés, des femmes au regard dur d'apôtres. Il n'a trouvé que des hommes oublieux, des femmes coquettes et un enfant abandonné, un bezprisornié. Il emporte dans ses bras cet enfant puant, affamé, pourri de maladies et le dépose sur la table rouge des bonnets officiels. Il envoie de longs articles aux journaux de Moscou pour demander que tous les enfants abandonnés soient recueillis. Le soir, exténué, et ayant parcouru en vain les journaux pour trouver ses manifestes, il s'affaisse dans la petite tchaïnaya. En le regardant, Géranos se demande perplexe, quel est cet oiseau de proie affamé. Azad lui pose la question : -Qui es-tu ? Géranos répond qu'il est un pèlerin en URSS. Azad lui demande s'il fallait tuer pour l'URSS. Oui, il fallait tuer, répond Géranos. Et si les résultats sont inférieurs aux espérances ? Insiste Azad. Mon cœur reste debout, car il sait, répond Géranos. –Tu es un homme insensible, s'écrie Azad, mais je t'aime, tu me complètes, nous formons ensemble un homme complet. Nous allons parcourir ensemble l'Union soviétique. Moujiks, ouvriers, komsomols, vieilles carcasses réactionnaires, nous allons tout voir de nos yeux, tâter de nos mains, puis nous prendrons nos bâtons de pèlerins et irons parcourir le monde pour prêcher la vérité. Sur ce malentendu devait se fonder leur courte amitié, cette fière amitié donquichottesque !

Dans la tchaïnaya entre le rapsode Sakol; il s'assoit et commence à chanter une chanson érotique. Partons, dit Géranos, cette musique orientale, sensuelle et fardée, m'écœure. Le soir, Azad parle aux ouvriers : prolétariat, lutte des classes, liberté, justice, faucille et marteau, il mélange tout, il patauge. Dans cette salle, Azad croit déjà distinguer des classes :

des jouisseurs et des affamés, des exploiteurs et des exploités. Il lève le poing et crie : une nouvelle révolution ! Achod, l'ami de Géranos, se lève : le camarade Azad n'est plus un révolutionnaire, c'est un « révolutionné », un romantique. Les yeux d'Azad demandent secours à Géranos : dix ans après la révolution, Azad revient dans ce pays, voit la matière exaltée, divinisée, devenue l'idéal de la nouvelle génération ; il exagère parce qu'il souffre. Achod jette à Géranos un regard de haine, rentre à son bureau à la Tchéka et rédige un rapport : Géranos unit la raison à la clarté ; il peut devenir dangereux ; Azad est encombrant, il parle trop, il ne comprend pas. Il faut lui frotter un peu la bouche avec du piment rouge. Géranos rentré chez lui a une secousse, il sent sur son épaule l'ombre d'une main : Géranos, tu te dégrades, tu commences à intervenir, tu dis que tu es rouge. Géranos s'irrite : -Pourquoi es-tu venu ? Je croyais que tu ne voulais pas entrer en URSS. –Un cri me pousse vers Moscou. – Tu interviens ? Géranos attend la réponse avec angoisse, mais la voix a disparu. Il retient à peine ses larmes, il trace en l'air des lettres et des phrases : un Hindou lutta longtemps contre le courant qui emportait sa barque vers la cataracte ; lorsqu'il comprit que tout effort était vain, il croisa les rames et se mit à chanter : Je n'espère plus, je ne crains plus, je suis libre !

Dans le dixième chapitre, Géranos et Azad parcourent l'URSS. Leur cœur angoissé saisit le sens fatal et douloureux de leur époque : la fin d'une civilisation avec les symptômes de toute décadence. Le matérialisme, solide et borné, est regardé comme l'explication la plus intégrale de toutes choses. Soif sans peur et sans vergogne d'or et de volupté, injustice et violence organisées, individualisme, égoïsme et mensonge, exaltation outrée de mesquines vérités pratiques, soumission de l'âme à la machine, voilà à quoi sert la vie. Mais la guerre apporte aussi un grand bien : elle accentue le processus de décomposition et on se précipite très vite dans l'abîme. Soudain, sur l'horizon noir, les deux hommes ont vu se lever au Nord, une étoile nouvelle, l'étoile rouge. Ils ont entendu ce cri, ils se sont dirigés vers Moscou. Dans cette crèche immense et ensanglantée, quel est ce nouveau-né qui prétend sauver le monde ? Ce petit cri strident, est-ce la voix du Messie ? Leurs cœurs sont pleins de foi, mais leurs yeux restent lucides. Par-delà la Russie, ils aiment l'humanité qui souffre, et par-delà l'humanité, ils servent une force mystérieuse qui, tantôt est flamme, tantôt lumière, que l'esprit appelle vérité, et le cœur amour ! Ils ne connaissent pas les conclusions de ce pèlerinage, ils vont les découvrir avec leur propre vérité, et avec leur partialité désintéressée et cruelle. S'ils étaient anticommunistes, il serait aisé de dénigrer tout l'effort soviétique, en mettant en relief le côté comique et les tâtonnements enfantins et souvent sanglants de toute idée qui s'efforce, impitoyable et maladroite, à devenir réalité. Ils ne sont ni des naïfs croyant au bonheur, ni des faibles qui, au premier choc, s'affaissent sur le sol.

La lutte est souvent motivée par les bas instincts. Mais ce sont là les pièges que le démon de chaque époque aime à dresser pour arriver à ses fins qui dépassent toujours les désirs des combattants. Tel l'insecte vorace qui se précipite sur le miel, affamé, croyant qu'il ne fait que satisfaire sa faim, mais dont les pieds, les antennes et les ailes se saupoudrent de semence jaune lorsqu'il mange, va transporter cette poudre mystérieuse, et sans le vouloir, sans le savoir, féconder tout un jardin… La nouvelle idée, comme Dionysos, rit, gémit et danse par excès de force, mais son rire est vite étouffé par les puissances ennemies qui guettent de

toutes parts et s'acharnent à la tuer. Cœurs ardents et purs de tous les pays, unissez-vous ! Géranos plie ses feuilles lentement, il avait mis là toute son âme, sans penser à Azad qui lui serre la main et lui dit : Je ne comprends pas tout, mais je sens, dans le rythme de tes paroles, toute mon âme !

À Bakou, dans le onzième chapitre, la liqueur infernale sourd de la terre grasse; des ouvriers, ruisselant de pétrole, émergent et s'agitent dans l'air empoisonné. La bande d'écrivains étrangers se disperse dans cet enfer, le crayon à la main. Quelle ironie ! Dimitrakof, l'inspecteur du travail, un moujik rude et enflammé, mène impérieusement le groupe. Il montre les sources, les ouvriers, les machines. Géranos, mêlé au groupe, était resté en arrière. Son grand corps vibrait et sa voix était devenue profonde et chaude. Il parlait à Rahel. Un pas suivait derrière, essoufflé, Amita. Il n'intervenait pas, il écoutait seulement, et un sourire amer crispait sa bouche fanée. Comme Loyola, conclut Géranos, qui possédait lui aussi ses exercices spirituels ; premier degré : contempler tout le cercle des flots humains qui montent et descendent ; second degré : concentrer tous les rayons lumineux sur le point précis de son époque ; troisième degré : le brûler. –Camarade Crétois, tu m'apportes un don précieux, dit Rahel à Géranos, j'avais la flamme, tu me donnes la lumière !

L'homme aux grandes mâchoires ne croit pas aux chiffres, il sait lui aussi les manier, il connaît leur valeur médiocre ! L'homme n'est plus le maître, il est l'esclave de cette bête féroce, appelée machine, que lui-même a engendrée. L'ennemi du pays est le monde capitaliste qui est armé jusqu'aux dents. S'ils ne veulent pas être écrasés, il n'y a qu'un seul moyen : l'industrialisation à outrance. À qui la victoire? demande l'homme aux grandes mâchoires. Au régime qui pourra réaliser des performances économiques supérieures. Mais de cette façon la défaite du pays est certaine. Pour vaincre le monde capitaliste, il faut dépasser son industrie, mais cela n'est pas possible car ils ont déjà épuisé leurs possibilités de production et utilisé leurs réserves, déclare l'homme aux grandes mâchoires. Rahel voit à côté d'elle Amita, blême ; elle cherche du regard Géranos, mais ses yeux rencontrent Azad, elle tressaille ; Il la dévore des yeux ; il écarte les écrivains devant lui, se penche ; Rahel sent son haleine brûlante. Elle cherche des yeux la main droite d'Azad : C'est cette main qui a tué sa sœur.

L'homme aux grandes mâchoires ne veut pas sortir avec le groupe. Appuyé au buste de Lénine, il voit ces hommes s'en aller en se bousculant, lourdauds ou maigres, avec des lunettes, sans lunettes, des pipes, des cigarettes, des galoches, pataugeant dans la boue, pff ! Les intellectuels, ces pantalons et ces courges. Géranos s'approche de cet inconnu ; il éprouve envers lui une répugnance irrésistible. Il y a une haine étrange dans ses paroles si froidement logiques. Il doit être au service d'une Idée abstraite, lui dit Géranos. Rahel trépigne de colère, pourquoi le Crétois n'a-t-il pas répondu aux énoncés de l'inconnu, est-ce qu'il avait peur ? Géranos affirme qu'il n'avait pas peur, mais que l'homme aux grandes mâchoires avait raison. J'irai avec lui, siffle Rahel.

Je n'appartiens pas aux russes qui font de la politique et des canons, déclare plus tard Fiodor Tounganof à Géranos, mais à ce fil d'or qui fait les légendes et les icônes. Le soir, dans le

club des artistes d'Azerbaïdjan, pendant la réception en l'honneur des écrivains étrangers, une fillette apparaît, vêtue d'une lourde cape d'or, permettant à peine de voir son visage serein. Géranos frisonne. Seuls deux spectacles en ce monde lui communiquent une peur mystérieuse : le ciel étoilé et la femme qui danse. Cette jeune danseuse musulmane de Bakou, lui donne la volupté suprême, l'essence de la danse, le sommet inamovible de la flamme. Azad, à côté de lui, pleure. Pour la première fois, Géranos ressent intensément l'abîme qui sépare l'âme de l'orient de celle de l'occident. Deux hommes qui tremblent et pleurent pour la même danse sont des frères.

Dans le douzième chapitre, Rahel, assise sur un banc, écoute distraitement Amita. Ses yeux vont et viennent, de Géranos à l'homme aux grandes mâchoires. Depuis quatre jours, elle espionnait toutes leurs paroles, elle a rédigé un rapport détaillé et incomplet pour la Tchéka: l'un paraît être un grand ennemi, une force brutale et sûre d'elle. Géranos, par contre, est une âme compliquée transperçant tout d'une clarté aveuglante. Il voit juste, c'est un défenseur ardent du communisme mais, en même temps, il le méprise et cherche la ligne rouge ! Quelle ligne rouge ? Rahel ne peut pas comprendre… Elle glisse son regard vers Azad, ils ne se sont jamais parlé, ils s'évitent, mais Rahel le sent auprès d'elle. Simple, naïf, exalté, injuste et bon, ballotté par tous les vents, bavard, superficiel et sympathique – un homme ! Rahel tend l'oreille : Azad évoque la figure sobre, taciturne et ascétique du Grand Inquisiteur rouge, Djerdjinski. Il parcourait les villages en personne pour ramasser le blé caché dans les greniers et les sous-sols des koulaks. La Russie mourait de faim. Extenué de fatigue, il tombe malade. Lénine lui télégraphie de rentrer tout de suite, pour se soigner. Il lui répond qu'il ne peut pas abandonner son travail ; ses collaborateurs le voyaient mourir mais personne n'osait interrompre sa mort. Rahel cherche des yeux qui est le plus fort entre Géranos et l'homme aux grandes mâchoires. Camarade Rahel, dit-il, tu n'es pas encore décidée ? Non, dit-elle. Géranos hausse les épaules, comme s'il était loin de toutes ces mesquines histoires d'amour, et pourtant son cœur est ivre de jalousie.

Dans le Caucase, dans le village de Telav, en Kakhétie, un paysan géorgien raconte la légende d'Amiran : Si tu me délivres, dit-il, tu ne mangeras plus ton pain pétri de sang et de sueur ! C'est là, à Telav, que le problème du paysan russe se dresse, pour la première fois, devant Géranos. Tu as crié « la liberté ou la mort », maintenant, nous les avons toutes les deux, la liberté et la mort ! Qui dit la vérité doit avoir un cheval sellé ! Le problème du paysan est complexe, il ne peut encore recevoir de solution définie. Plus on lui donne de liberté, plus la production augmente, mais plus le paysan devient riche, plus il devient réactionnaire et dangereux. Où est la vérité ? La vérité est en devenir !

Sur la haute cime d'Abastourman, dans le luxueux sanatorium, où deux cents ouvriers atteints de tuberculose guérissent sans rien payer, Géranos se repose loin de l'âme ténébreuse du paysan. Il trouve enfin l'ouvrier qui se sent partie du tout et accepte de sacrifier sa petite individualité à l'ensemble. Son esprit, par la nature collective de son travail, devient plus large et son action plus solidaire. La collectivité est l'organisme communiste qui doit remplacer le koulak. Nous ne sommes encore que ceux qui sèment, d'autres récolteront! Géranos fixe pour ne jamais les oublier les yeux bleus, tristes, héroïques et limpides de

l'ouvrier. C'est ainsi qu'il s'imaginait les yeux de l'Idée en marche, les pieds ensanglantés sur la terre dure. Entre les tempes de ce vieux combattant, il distingue ce qu'il recherchait : la ligne rouge !

Dans le treizième chapitre, Kalmouks aux yeux bridés, Arméniens, Juifs et Grecs aux visages fourbes, orgueilleux, Kirghiz osseux et Cosaques, Géorgiens à la taille de guêpe, délégués d'Asie, exotiques et silencieux, sont accourus pour le congrès oriental. Des montagnes de pastèques et de melons, entassés autour des eaux pourries et grasses du Koutum, des courges, des tomates, des piments rouges, des poissons en masses écœurantes, des « bélougas » débordants de graisse gisent comme des sangliers égorgés sur le sable noir. Et au dessus de toutes ces races humaines, de ces fruits, poissons et mâts, une cathédrale aux coupoles allongées, alignées, roses sous le soleil matinal, semblables à des mamelles de truie : Astrakhan. Rahel avoue à Amita ne l'avoir jamais aimé. Elle s'en va ; Amita la suit de ses yeux enflés, la belle blouse cerise brille au soleil, les cheveux bleus sont secoués par le vent. Des voix tremblantes montent du fond des entrailles de Rahel. Elle se tourne effrayée. Un vieux moine, l'écuelle de mendiant à la main la salue et la remercie d'avoir bien dansé sur cette terre.

L'homme aux grandes mâchoires comprend que Rahel l'aime, mais il lui déclare sèchement qu'il a dépassé toutes ces faiblesses sentimentales. Toute la journée, Azad court dans Astrakhan. Un scandale vient d'éclater en ville. Azad veut crier son indignation et sa douleur à un ami travaillant à la Tchéka. Il arrive chez lui, mais celui-ci dort encore ; au coin du salon, un gros perroquet vert dans une cage dorée, un pékinois traînant son ventre engraissé sur le plancher, à côté de l'horloge le portrait de Djerdjinski. Ah ! La boue rouge... Il n'a pas honte ? Il épingle ces mots sur le képi de son ami et s'en va en claquant les portes. Il rencontre Géranos, ils errent ensemble au bord des canaux. Géranos suit son ami du regard avec inquiétude. Devant une maisonnette de pêcheurs, il dit : je suis né ici. Les yeux d'Azad deviennent fixes, des souvenirs atroces montent des eaux et lui ternissent le cerveau. Pourquoi, crie-t-il, pourquoi ? Il hait Géranos, car il est calme et sourit. Azad était allé là-bas frapper les spéculateurs, son père était au lit, sa mère déjà morte de faim. Fils maudit, tu tues des hommes, lui avait crié son père. Père, je lutte pour la délivrance de toute l'humanité. La même nuit, Azad embarque sur une chaloupe une centaine de spéculateurs, donne des ordres et les canons hurlent. Azad se demande maintenant, pourquoi ?

Dans le chapitre quatorze, Rahel s'élance vers cet homme, inconnu, brutal, aux grandes mâchoires. Amita la voit de loin lui parler, exaltée, et le dévorer de ses grands yeux inassouvis. Une force bestiale émane de cet homme et écrase la jeune femme aimée ! Il faut que tous comprennent que le but de la lutte n'est pas de manger, mais de transformer la ripaille en esprit. Mais les ouvriers et ces races sauvages ne rêvent que de rôtis fumants et de femmes nues. Comment espérer de cette tourbe qu'elle régénère le monde ? Quel est l'appât qui soulève les foules ? Tu veux que les hommes reçoivent d'abord la lumière et qu'ils se dressent ensuite pour la révolte ? Mais depuis quand la révolution est-elle partie de la majorité ? Ce sont toujours les minorités, poussées par une idée devenue passion, qui organisent les masses. Le sang et le crime sont l'indispensable initiation ! Dans le sang et les

larmes s'implante la semence nouvelle. Des innombrables morts survivra un Cri de liberté. Et le monde sera sauvé ! Géranos rentre, pâle, à l'hôtel. Azad, étendu sur le lit, les yeux fixes, ne répond pas à son salut… Ah ! S'en aller, planter là cet homme arrogant, ce cœur gonflé ! Arriver à Moscou et prêcher la vérité. À qui la faute ? Pourquoi tout marche-t-il si mal dans leur Russie ? L'âme profonde du moujik lui révèlera la vérité. Et Moscou entendra cette vérité, au beau milieu de ses fêtes !

Dans le chapitre quinze, Géranos avoue la transformation de son âme. Il était arrivé dur et méprisant envers l'homme. Son esprit était abîmé par la contemplation de la ligne rouge. En URSS, son cœur a bougé. Il a senti la souffrance profonde, et soudainement, il a eu la révélation de la responsabilité de toute existence à l'heure décisive, c'est-à-dire le devoir d'intervenir, de retrousser ses manches et de mettre les mains à la pâte. La Volga a tendu sa mamelle droite et il a bu du lait blanc, puis elle a tendu sa mamelle gauche et il a bu du lait noir ; il ne crie plus, il ne bouge plus, il n'a plus soif, il est soulagé, comme un bébé ! Des chaloupes, un coq qui chante sur le toit, un foyer, une femme douce, un canari, un ou deux géraniums, un enfant, voilà la dignité humaine !

À Saratoff, Amita a été profondément secoué par la famine. Des récits épouvantables. Des cadavres d'enfants entassés dans les rues. Des parents qui échangent les cadavres avec d'autres parents pour ne pas manger leur propre progéniture. Au musée, il a touché de ses mains, le pain de bouse et de paille que les Russes mangent, il a chancelé d'horreur en voyant les photos. Quelqu'un lui raconte que les hommes tombent dans les rues. La mission Nansen arrive, elle distribue les habits que des bonnes âmes d'Occident envoient. Il réussit à s'emparer d'un frac et d'un haut de forme. Ainsi costumé, mourant de faim, il court prendre part à un meeting et prendre la parole : il veut donner du courage à la population affolée. Ils sont maigres comme des fantômes, ne peuvent pas se tenir debout, mais avec ce frac et le haut de forme, ces pauvres affamés ne peuvent plus retenir leurs rires et ils se tiennent les entrailles, car ils souffrent et rient à la fois. Le soir, par contre, on ne peut pas marcher le long des maisons, car des hommes affamés jettent des lassos !

Amita, le cœur bouleversé, continue sa route vers Moscou. Entre les peupliers d'automne, un minaret s'élance, tout blanc, héroïque et solitaire. Kazan roucoule comme un pigeon gris-perle. Des paysannes robustes, la longue perche aux épaules, apportent au marché du lait, des pommes de terre et des œufs. L'homme aux grandes mâchoires traverse Tchernitchevskaïa Oulitsa pour se rendre au congrès des komsomols. Rahel, amaigrie, précipite le pas et le suit. Dans ses rapports à la Tchéka, elle modère adroitement ses expressions, elle se montre presque favorable à cet homme monstrueux, à l'œil perçant et hostile. Des nuits durant, Rahel n'a pas pu dormir : le fantôme de sa sœur Lia l'obsédait ; comme elle devait aimer, comme elle devait souffrir ! Elle commence à se réconcilier avec la morte. Rahel entend encore les voix rudes de la jeunesse tatare pendant le congrès. Ah ! Elle s'arrête, ne s'abaisse plus, elle est libre, elle tient entre les mains son salut ! L'homme aux grandes mâchoires s'éloigne du congrès, le cœur inquiet ; comme il a aimé ce jeune homme tatare ; fanatique et discipliné, il a eu peur de lui. L'enfant à la cravate rouge s'écrie n'avoir pas le temps : d'abord, il est membre de la rédaction du journal du mur, ensuite il va au club, à la bibliothèque, au cinéma,

dans le quartier au coin rouge de Lénine où ils discutent et où il prend la parole. Et les soirs, en plus, il étudie ses leçons, puis instruit ses parents.

Le vieux koulak, dans la cour pleine de fumier, accueille l'homme aux grandes mâchoires. Vastes pièces obscures, des voix de femmes, l'hôte cherche en vain le portrait de Lénine. Au mur, à sa place, le koulak a mis trois vers arabes brodés sur du velours noir : le monde n'est qu'une hôtellerie, nous arrivons le soir et nous repartons le lendemain. L'étranger croit discerner, dans cette tête dure et muette, le frémissement d'une grande espérance : ainsi Lénine vint un soir, ainsi il s'en ira le matin. A ce moment-là, le jeune pionnier entre en bondissant. – Mon petit-fils, dit le vieux koulak avec fierté.

Géranos arrive à Nijni-Novgorod et entre au musée : des portraits de reines Elisabeth, des généraux chamarrés et des princes fardés, poudrés, aux lèvres flasques. Des boyards vêtus de rouge, de grandes dames maquillées, à jamais disparues, comme les neiges d'antan. Le célèbre révolutionnaire Pougatchof surgit tout à coup au milieu de cette palette raffinée. Un vieux seigneur, très aigri, qui accompagne Géranos, murmure avec malice : -Vous le verrez à Moscou, ce visionnaire sauvage, peint sur un portrait mal gratté de Catherine la Grande ! On discerne encore entre ses épaules de moujik les deux seins ronds et affamés de la grosse impératrice. Il regarde autour de lui puis ajoute très bas : - On dirait Lénine, hâtivement peint sur la Russie plantureuse. Le vieux seigneur invite Géranos chez lui. Il possède encore une collection de tasses et d'assiettes de faïence. On lui a enlevé son palais, on les a relégués, lui et sa vieille sœur, tous deux célibataires, dans un corridor obscur ; le reste de son palais est occupé par des familles d'ouvriers avec un tas d'enfants. Lorsque le vieux seigneur passe dans les corridors, les enfants le tirent par sa vieille jaquette en lui criant : Diadia Mouséï, Oncle Musée !

Dans la lumière, Géranos dévisage le vieux seigneur : sa chair est comme de la soie, ses vêtements sont propres et usés, sa voix veloutée, pleine de peur et de tristesse : -Écrivez qu'ici c'est l'enfer ! On nous enlève nos maisons, il n'y a pas de liberté ! Des portefaix, des ouvriers, des moujiks nous gouvernent. Des hommes incapables de distinguer un vase de Saxe d'un vase de Sèvres ! -Pourquoi n'êtes-vous pas juste ? Vous autres, vous avez mangé, vous avez bu ; laissez maintenant les affamés s'asseoir à la table, à leur tour. Le vieux seigneur regarde Géranos, effrayé ; -Je croyais que vous étiez des nôtres, balbutie-t-il. –Je suis avec l'homme, répond Géranos.

Vers le soir, Géranos se promène le long de la belle allée au-dessus de la Volga. L'Institut de la radio s'élève très sobre, avec des lignes droites, de larges fenêtres. En face, une église délaissée… Dieu a abandonné cette vieille carapace et déménagé en face, à l'institut de radio. Un jour, il abandonnera encore cette nouvelle carapace pour déménager plus loin. L'idée communiste, pense-t-il alors, est aussi une carapace, toute nouvelle. Je sais maintenant que la première grande mission du communisme est de décomposer la civilisation occidentale et de labourer la terre pour la nouvelle semence ; voilà pourquoi notre premier devoir est d'être communiste, malgré tout ! L'homme fécond est celui qui accepte la nécessité librement et la repousse encore plus loin. D'autres voies nous libérant de la machine n'existent pas. Géranos

est soulagé, il a trouvé la réponse à ses questions angoissantes, mais son cœur résiste. Soudainement, il pousse un cri : tout au fond, sur la place de la mosquée, un homme apparaît, enveloppé de haillons comme un Moujik, un paquet entre les mains, c'est Azad ! Il mange goulûment, muet comme une bête affamée, boit du vin, fait claquer sa langue et dit à Géranos : Sacré Géranos, je t'aime encore !

Au seizième chapitre, la grande aube se lève sur Moscou, tandis que Rahel pleure de honte. Ah ! Arracher, tel un cancer, ce cœur de femme ! Elle sort d'un pas pressé, elle porte son beau châle couleur de safran, ses cheveux aux reflets d'acier étincellent dans la brume matinale. La belle couleur de safran disparaît derrière les chevaux dans la brume. Les premières fanfares remplissent déjà Moscou. Des sabots de chevaux, des cris de soldats, des tambours. Géranos écrit à son fils : Pantéli, l'aube du grand jour se lève, maintenant je sais. Mon devoir est d'entrer au parti communiste et de me mettre au travail, me limiter, devenir fanatique et militant. Mais je ne peux pas ! J'ai avalé trop de livres. J'aime la vérité, mais je ne peux pas la servir. Que Pantéli dépasse ce point où il s'est heurté, lui ! Géranos, les yeux grands ouverts, se dit : Ouvre tes yeux, pauvre carcasse ! Regarde ! C'est le plus beau jour de ta vie ! De grands fourgons, les invalides de guerre agitent triomphalement leurs béquilles. Puis les mères, joyeuses, leurs petits dans les bras, et sur le cou le soleil, qui inonde doucement la place rouge. La fourmilière humaine resplendit, les yeux brillent, les fronts, les mains ! Azad promène un gros mannequin de bois, caricature du communisme ; il s'en va escorté de moujiks et de quelques ouvriers sans travail qu'il a ramassés sur son chemin, s'arrête devant le tombeau de Lénine et, d'un geste enragé, le jette par terre, s'élance et le met en pièces en riant comme un fou ! Sou-ki tombe à la renverse sur Amita, deux miliciens emportent vite le cadavre.

Dans le dix-septième chapitre, il pleut sur la terre et sur la Place Rouge. Toda-Raba, debout, serre ses dents blanches. Il fixe devant lui, dans le soir, la carapace couleur de fer de Lénine. Il la sent bouger dans la boue, comme un fauve nocturne qui se met en marche. Il a peur, il va être écrasé, la carapace s'approche, il se décale sur la droite ; un petit Chinois, à ses côtés, lui barre le chemin. La queue de la carapace est pleine d'yeux, d'oreilles, de narines et de bouches. Elle gronde, elle mugit, elle rit et pleure, elle tintinnabule comme un serpent à clochettes. Toda-Raba gronde et mugit, rit et pleure et ses grosses chaînes de bronze autour des chevilles brillent. Il se tourne vers le Chinois : N'as-tu pas envie de danser ? Tais-toi, lui répond le Chinois. La bouche de la carapace s'ouvre. Les premiers disparaissent, puis les autres. Toda-Raba saisit le Chinois par la nuque, il fait un pas, deux pas, serre les dents et disparaît. Il ne voit plus rien, qui a crié ? Quelqu'un a crié ; il s'apprête à s'accrocher à la marche suivante. Soudain, une lumière aveuglante, le crâne de Lénine. Il trébuche, son pied droit reste suspendu en l'air…

La forêt brûle ; Toda-Raba, tête en avant, se précipite ! Il a des ailes noires, un bec jaune, des ergots et des serres écarlates. Il veut crier « Frères », mais un croassement rauque de corbeau déchire son gosier : Kra ! Kra ! Kra ! Il s'échappe par la fenêtre, il se cramponne aux murailles du Kremlin, il voit des hommes et des femmes blancs, il rit puis s'élance. Il enjambe Moscou, arpente les plaines d'Ukraine, passe le Dniepr, atteint la mer Noire ; il pose

son talon rouge sur Stamboul, saute d'île en île dans la mer Egée, foule la Crète, franchit la mer indigo, plante le pied en Afrique. Son ombre obscurcit le soleil. Les Anglais en Egypte lèvent la tête. Il scrute l'horizon ; Lybie, Soudan, Cameroun, Congo, Tanganyika, des déserts, des marécages, des forêts. Toute la terre nègre pleure. Il fait un bond, il s'arrête face à la douce colline de son village, aux tombes des ancêtres. Les tombes résonnent et rugissent comme des fosses à lions, les couteaux se dressent, sous la terre. De longues fourmilières d'hommes, de femmes et d'enfants dans les marécages jusqu'au cou. Coton, riz, lin, caoutchouc. La famine, l'esclavage, la peur ! Les nègres s'élancent hors des marécages, se bousculent, s'éparpillent et escaladent la colline. Leurs faucilles, rutilantes ou ternes, autour de leurs hanches. « Frères ! Frères ! » Toda-Raba rit et pleure, embrasse, enfouit ses narines dans les têtes chaudes, il hume, il respire sa race. Il s'écrie : « Je suis arrivé ! » Les femmes s'enduisent de graisse, allument des feux autour des hommes, jettent des appels stridents. On déracine des cannes à sucre, on remplit une calebasse de vin. On les dépose aux pieds de Toda-Raba: « Toda-Raba, parle ! »

Toda-Raba baisse la tête, s'élance, cogne de ses gros talons noueux, une à une, les tombes ; il crie : «Pères ! Montez au soleil ! Toda-Raba arrache de sa poitrine le masque noir de Lénine, l'enfonce sur son visage. Il trébuche. Un Esprit terrible s'est accroché à son visage, fond dans ses entrailles, éclate et l'écrase. Il ne peut plus marcher, il danse ! Il touche légèrement la terre du bout de ses orteils, recule en tremblant, épouvanté. Il s'incline, il pleurniche, il mendie : Pitié, Seigneurs !

Il tend la main vers le Nord, il tend la main vers le Sud, l'Est et l'Ouest. Son visage est une armée immense d'enfants qui pleurent et crient et demandent du pain. Il s'arrête, ouvre les yeux, ouvre les oreilles, attend…Ah ! Ah ! Les femmes se déchirent les joues et s'affaissent devant les flammes. Les hommes se soulèvent sur leurs genoux, haletants. Toda-Raba s'élance en avant. Son visage est une armée formidable en marche. Il pousse un cri comme un vautour affamé, il redresse le corps, il ferme et ouvre la main. La danse éclate, déchaînée. Toda-Raba saisit une faucille, la brandit en l'air, à droite, à gauche, et il fauche. Une heure, deux heures, Toda-Raba danse. Toda-Raba pousse des pieds et des mains innombrables. Toda-Raba roule et grince et s'enfonce dans la terre comme une roue. Tout son corps, des talons jusqu'à la crinière, parle à sa race. Frères ! Frères ! Mangez, buvez, dormez, faites des enfants, travaillez ! La terre est à nous !

La danse noire éclate : les nègres, épaule contre épaule, enjambent la terre, les femmes abattent des arbres, elles se ruent sur la bûche de Toda-Raba et allument les leurs. Une vieille en transe saisit le tambour. Les morts aiguisent sur les pierres leurs armes rouillées et s'élancent au-dessous, au-dessus, à côté des vivants. L'air devient épais et bleu nuit ; les vivants l'écartent des mains, en ramant, et se font un passage. En avant, marche ! Violent, avec un collier de dents humaines, le Lénine noir. Les nègres descendent, toutes les bêtes fauves hurlent, affolées. Loin, par-delà les mers, un Lénine jaune s'avance et les masses jaunes roulent en tempête et descendent : « Frères » ! Toujours par-delà les mers, un Lénine blanc s'avance et les masses blanches roulent en tempête et descendent : « Frères » ! L'aube se lève. Toda-Raba est assis sur la colline. Il regarde la terre verte. La pluie tombe doucement et rafraîchit les mains de Toda-Raba et son dos enflammé. Elle rafraîchit la terre. Les tombes

dorment, calmes, tendres, assoupies sous les gouttes tièdes ; l'odeur de la terre monte et les larges narines de Toda-Raba palpitent et se gonflent. Le cerveau de Toda-Raba est une motte de terre qui fume. Il pleut, la terre boit, les pierres rient. Il sent les grains de blé sous la terre tressaillir secrètement, joyeusement, s'entrelacer comme des frères, se transformer lentement, sous l'écorce dure de la terre ; son corps robuste est étendu, ses mains sont croisées, ses yeux fermés, son front étincelant et lourd : Lénine !

Toda-Raba, tout à coup, éclate en sanglots. Il ne peut plus contenir sa joie. Il pleure.

Le petit Chinois à côté de Toda-Raba s'impatiente, il le pousse :

Allons, allons, camarade, avance ! Laisse-nous voir aussi !
Le pied droit du nègre s'abaisse sur la marche suivante. Toda-Raba avance…

Chapitre 3 : Les deux compagnons de route

Kazantzaki, l'homme qui représente les lettres grecques et la culture grecque, qui a dépoussiéré d'innombrables livres sur la Russie, se saisit de l'opportunité de voyager en Russie à la faveur d'une invitation officielle pour le 10ème anniversaire de la révolution russe. Il désire connaître mieux ce pays immense qui a été formé par l'union sous le même drapeau de plusieurs nations et cultures. Il a la volonté d'étudier ce processus complexe de la revendication de la liberté qui s'obtient par des luttes sanglantes, ce qui n'est pas la panacée. La nouvelle idée connaîtra des difficultés et aura des défauts. Kazantzaki n'est ni aveuglé par le communisme ni par la classe bourgeoise. Il veut d'abord mieux connaître cette réalité étatique complexe, c'est peut-être pour cette raison qu'il désire visiter le pays et l'explorer par les cinq sens, afin de pouvoir formuler clairement sa position et son opinion personnelle.

Kazantzaki présente dans *Toda-Raba* son voyage en Russie soviétique avec Panaït Istrati, son compagnon de route, comme un pèlerinage dans la patrie de tous ceux qui luttent pour la lumière, que l'esprit appelle vérité et que le cœur appelle amour : *la Liberté* ! Deux hommes[593] au cœur mûri par la souffrance s'apprêtent à parcourir l'immense pays. Le monde leur est apparu vide, sans foi, livré aux forces obscures et abrutissantes de la matière. Une profonde angoisse s'est emparée de leur âme, saisie d'un frisson de détresse. Leur cœur angoissé perçoit tout à coup le sens fatal et douloureux de leur époque, à savoir la fin d'une civilisation présentant tous les symptômes de la décadence et de la décomposition. La guerre apporta un grand bien : elle accentua le processus de décomposition. Moscou a crié et tous, amis et ennemis, avec amour ou haine, ont entendu ce cri et tourné leur cœur vers Moscou. Les deux cœurs aimantés se dirigent vers le Nord, et remplis d'inquiétude et d'espérance.

Panaït et Nikos avaient entendu le rire et les pleurs du nouveau-né, de la nouvelle idée. Comme le petit Dionysos, il riait, gémissait et dansait par excès de force. Mais son rire était vite étouffé par les puissances qui guettaient de toutes parts et s'acharnaient à le faire mourir.

593 Nikos Kazantzaki, *Toda-Raba,* pp. 151-155

Les compagnons de route connaissaient leur devoir. Ils étaient des insectes qui mangeaient et buvaient, mais en sachant pourquoi. Ils voulaient collaborer à l'œuvre supérieure de la semence de la nouvelle idée, pour féconder le jardin humain de la terre, celui de la Liberté ! Les deux frères de route n'étaient ni des communistes du parti aveuglés dans leur foi, ni des bourgeois nageant dans l'incrédulité. Comme les trois rois mages, ils n'apportaient au nouveau-né ni encens, ni or, mais leurs inquiétudes et leurs questions pleines d'amour. Siméon le vieux, qui ne voulait pas mourir avant de serrer dans ses bras le Messie, reçut un jour dans ses mains expertes et tremblantes cet enfant nouveau-né. Il le scruta d'un air impitoyable, en haletant ; son cœur battait fort, exultant d'espérance ; mais ses yeux restaient pensifs et pénétrants. Quel était cet enfant de quarante jours, baigné déjà dans le massacre de milliers d'innocents ? C'était un moment terrible de questionnement, de réponses balbutiantes et d'espoirs lointains !

Ils n'étaient ni des naïfs qui croyaient au bonheur, ni des faibles qui, au premier choc, s'affaissent sur le sol, désemparés, ni des sceptiques qui contemplent de haut l'effort sanglant de l'humanité en marche. Croyant à la lutte, sans illusions, ils étaient armés contre la déception. Seuls les romantiques simplistes découvrent dans la classe prolétarienne toutes les vertus. Ils savaient que cette classe, qui portait en elle toutes les semences de l'avenir, était encore lourde, ignorante, sans conscience nette de ses devoirs, bourrée de dogmes, vrais mais grossièrement taillés. La soif des jouissances matérielles aiguillonne souvent la chair et la pousse au combat. Mais ce sont là des pièges que le démon de chaque époque aime à dresser pour arriver à ses fins. À ses fins qui dépassent toujours les désirs des combattants… La masse, en se précipitant pour assouvir ses instincts, sert, à son insu, un but supérieur. Quel est notre devoir ? Collaborer consciemment à cette œuvre qui nous est supérieure. Être les insectes qui mangent et boivent en connaissance de cause. Voir les aspirations de la masse et ne pas être dégoûtés.

Cette classe qui porte en elle toutes les semences de la nouvelle idée et de l'avenir, est encore lourde, ignorante, sans conscience nette de ses devoirs, bourrée et boursouflée par les dogmes. Si les bas instincts de la masse ne sont pas excités, leur fureur pour le combat est refroidie et l'ascension de l'humanité plus lente et compromise. Envisageant ainsi la réalité qui les entoure, les deux compagnons de route, doivent dévoiler, sans crainte de l'avilir, toute la vérité. Conscients de l'égoïsme universel et du matérialisme de leur époque, ils savent que le nouveau-né commence à leur ressembler : il demande à manger à sa faim. Comme tout organisme qui vient de s'accrocher à la terre, il a besoin de manger et de boire, d'accaparer le plus d'espace possible sur la terre entière. Le moment que nous traversons est si grave que tout mensonge serait un acte déshonorant. Vaguement nous devinons que des évènements géants sont semés dans ces champs immenses et gras travaillés par les moujiks. Malheureusement nous vivons très peu et c'est à peine si nous avons le temps de deviner – et cela en un trop bref éclair – la source qui jaillit d'un point éphémère de notre époque.

C'est[594] ainsi que dans *Toda-Raba,* Kazantzaki présente l'état d'âme et d'esprit qui l'anime au début de sa longue exploration de la Russie. Il associe Panaït à cet état d'âme. C'est vrai en partie, mais il conviendrait peut-être de nuancer ce jugement. Kazantzaki se rend en URSS pour trouver les réponses que lui pose son âme tourmentée : la justice, l'égalité sont-elles possibles ? Une nouvelle société peut-elle atténuer, sinon supprimer, la grande souffrance des hommes qui travaillent ? Comment, en URSS a-t-on remplacé les religions… et Dieu ? Panaït, lui, va là-bas avec l'inquiétude mais aussi la ferveur du croyant. Il va vérifier sur place la réalisation de son espérance : la suppression de « l'exploitation de l'homme par l'homme ». Kazantzaki ressentait bien cette différence, ce manque d'équilibre du passionné attachant plus d'importance aux hommes et à leur souffrance qu'au système. Il lui prodiguait ses conseils : Tu es Adrien craché, lui disait-il en riant, tu n'es pas un révolutionnaire comme tu le crois, mais un révolté. Le révolutionnaire a de la méthode, de l'ordre, de la continuité dans l'action et une bride au cœur. Toi, tu es un rebelle : il est très difficile de demeurer fidèle à une idée. Mais maintenant que tu es en Russie, il faut mettre de l'ordre en toi. Il faut prendre une décision car tu portes une responsabilité.

Le temps passe, Kazantzaki suit avec inquiétude les éternels revirements de Panaït. Pour le moment, il ne fait que scruter leurs âmes pour mieux se comprendre lui-même. Kazantzaki le visionnaire acceptait les déceptions, les mécomptes, la différence entre le rêve et la réalité. Panaït n'a jamais pu le faire, ni atteindre ce suprême équilibre que lui souhaitait Kazantzaki. Dans *Toda-Raba,* l'écrivain fait une présentation de la situation politique et sociale de la Russie soviétique, impartiale, détaillée et dans un esprit fraternel envers son compagnon. Ce divorce entre le rêve et la réalité, l'écrivain l'a conçu et expliqué beaucoup plus tôt dans une lettre envoyée à Eleni depuis Héraklion, le 20 juillet 1924 :

... Mon[595] cœur est rempli d'une amertume insupportable. Je n'ai aucune illusion – c'est pourquoi je lutte sans répit, désespéré et libre. Je sais que lorsque s'écroulera cette classe sociale misérable et usée, les prolétaires alors s'épanouiront chargés de beauté et d'esprit, puis ils deviendront misérables et ils s'useront à leur tour. Le Grand Souffle les abandonnera et une autre classe les remplacera et ainsi de suite, sans fin, jusqu'à ce que la terre s'éteigne et que la vie, tel un parasite, se détache de l'écorce de notre planète insignifiante.

C'est le crépuscule, notre heure dangereuse ; je viens de recevoir à l'instant votre lettre et mon cœur bat à se rompre. Maints chemins s'ouvrent devant moi – tous pareillement justes, sacrés, humains, enchanteurs, et tous mènent à la tombe. Pourquoi choisir le plus abrupt, le plus dur, celui qui sourit le moins ? Mon cœur à cette heure terrible du soir où je tiens votre lettre, bat et s'interroge avec angoisse. Vous rappelez-vous ce que je vous disais de nos frères les Africains ? « Quand l'homme meurt, les yeux s'enfoncent dans la terre et clament : - Nous n'avons rien vu ! Les oreilles : - Nous n'avons rien entendu ! Les lèvres : - Nous n'avons jamais embrassé ! Les mains : - Nous n'avons jamais rien touché ! » Mon dieu, à cette heure où je vous écris, tous mes sens désespérés poussent ce cri africain.

---

594 Panaït Istrati, *Vers l'autre flamme,* Union Générale d'Éditions, 1980, pp. 13, 14

595 Eleni N. Kazantzaki, *Le Dissident,* (Héraklion) 20.7.24, page 27

Lorsqu'Azad[596], le personnage d'Istrati dans le roman, met le pied sur le sol russe, son grand corps ravagé frémit. Il marche précipitamment dans le jardin tropical aux galets sonores; son cœur naïf et ardent bondit. Il regarde la mer bleue et tiède et, au loin, au fond de l'horizon, les cimes du Caucase qui resplendissent, limpides, inaccessibles. Il y a dix ans, Azad parcourait ces mêmes régions, sur son cheval, pour arriver à l'improviste dans les villages, le révolver à la main. Il sentait[597]sur sa poitrine, minuscule et dure, la carte du tchékiste[598]. Cet Arménien fougueux fut toujours fidèle à l'Idée mais n'a jamais su se plier à la discipline rigoureuse du parti. Aussitôt le moment de l'exaltation passé, son activité finit. Oiseau de tempête, voici Azad rentré dans son immense patrie. Il exulte de joie, rit et pleure en se promenant au bord de la mer, tout seul. Ne foule-t-il pas enfin le Paradis ? Mais Azad, brusquement, est dévoré d'impatience.

Les soviets[599]. Des faces simples et rudes de marins et d'ouvriers ; un seul type *intellectuel maigre et monacal à la barbe rousse,* sympathique et bavard. Un *Juif* menu, à la barbiche noire, ouvre sur ses genoux *une serviette bourrée de paperasses.* Il se penche sur Azad. *Il aligne des chiffres,* il trace des lignes, il tourne, se retourne, sursaute sur sa chaise. Il parle, il parle et ses *grosses lèvres pendantes* sont ourlées d'une écume blanche.

- Tout marche bien, la production monte…, monte…, le blé…, le charbon…, le pétrole…, stations électriques…, Coopératives…, Collectives…
  Azad écoute ravi. Il embrasse le Juif, se retourne, embrasse le président trapu, au cou de taureau, il crie :

- Vive la révolution mondiale !

Le président est ému. Il se lève ; il parle. Un jeune ouvrier à côté de lui, la tête rasée, taciturne, se mord les lèvres et pense : « Le président est bavard ; le président est sentimental ; il faudra changer le président. » Son œil morne s'allume.

Le petit Juif tire de nouveaux documents de sa serviette – des statistiques en diagrammes coloriés. Il les étale devant les yeux d'Azad : des colonnes rouges, bleues, vertes ; chaque année elles grandissent, elles se détachent joyeusement sur le fond blanc du papier glacé, elles se perdent dans l'air… Le petit juif met de la salive au bout de ses doits, feuillette… Des cercles et des triangles violets, bleu-saxe, orange… Les yeux d'Azad sont éblouis ; des papillons multicolores, des oiseaux de paradis s'envolent des statistiques et remplissent l'air matinal. Un silence. Les mains et les genoux d'Azad sont couverts de statistiques bariolées. Azad, un instant se recueille. Toute sa vie dure de vagabond, de lutteur, d'homme affamé, passe devant ses yeux enfiévrés… Puis les années terribles de la révolution – le sang, la famine, la peur… Il a semé dans la boue et dans le sang ; et maintenant voilà dans ses mains et sur ses genoux la récolte ! Il incline sa tête grise, il sourit et, tout à coup, il se met à pleurer. Le jeune ouvrier fronce les sourcils : « Ramolli ! » pense-t-il, et il se lève, serre sa ceinture et s'en va. »

Kazantzaki, en utilisant le mot *Soviets* pour introduire le paragraphe, évoque probablement le livre de Victor Serge « *Soviets 1929* » qui constituait le deuxième tome de la trilogie « *Vers l'autre flamme* », publié sous le nom de Panaït Istrati. Les phrases « *une serviette bourrée de*

596 Nikos Kazantzaki, *Toda-Raba,* page 101

597 http://fr.wikipedia.org/wiki/Guerre_civile_russe

598 http://fr.wikipedia.org/wiki/Tch%C3%A9ka

599 Souligné par moi

paperasses », « Il aligne des chiffres » font très évidemment allusion au contenu du livre. Le mot juif nous fait penser à Alexandre Ivanovitch Roussakov et à l'affaire Roussakov[600], tandis que les adjectifs « maigre », « monacal » nous font penser à Victor Serge. Kazantzaki fait également un petit jeu de mots sonore avec la phrase « *à la barbe rousse* » qui est peut-être une autre allusion lancée à Henri Barbusse,[601] sympathique et bavard. En terminant cette partie consacrée à Istrati, Kazantzaki décrit la tragédie de son compagnon de route, manipulé, ayant semé dans la boue et le sang, pour ressortir la tête grise et sourire pour ne pas pleurer !

La mésentente, l'incompréhension, l'absence d'un langage commun, la rupture

Lorsque Panaït et Nikos se retrouvèrent dans la rue, pour un instant, l'écrivain fut pris d'un désir fou d'oublier toutes les mésententes entre son compagnon et lui et de se jeter dans les bras de cet homme bon, exaspérant et naïf. Pardonner tout, surmonter toutes les tracasseries et les petitesses de la nature humaine ! Se donner tout entier, sans réserve, malgré tout… Marcher ensemble avec un homme, côte à côte, jusqu'à la mort ! Mais Kazantzaki réprima vite ce désir avec colère. Marcher seul, se priver de toutes les ivresses populacières de la sentimentalité. Contempler à chaque instant, seul, sans soutien, l'abîme !

> Azad[602] saisit le bras de Géranos et murmure d'une voix émue :
>
> - Je t'aime malgré tout !
>
> Géranos sent dans son cœur une petite voix terrible. Il se dégage du bras d'Azad :
>
> - Je t'aime, Azad, moi aussi, mais je n'aime pas tes idées confuses. Et lorsque tes idées ne sont pas confuses, je les aime encore moins ! tu cries ou tu dis des banalités, voilà ;
>
> Azad se met en colère :
>
> - Je ne suis pas philosophe, comme toi ! Je ne suis pas un rat de bibliothèque, comme toi ! Je suis un homme ! ton âme est une vieille cocotte, elle se farde, minaude, flirte, se donne, se retire, crie – sans amour. Mais mon cri, à moi, vient de mon cœur et mon cœur ne se trompe jamais ! Il dit la vérité.
> - La vérité ! ricane Géranos, et ses yeux se troublent d'indignation et de douleur. La vérité, la justice, le bonheur ! N'as-tu pas honte ?
> - Alors, s'écrie Azad en se frappant la poitrine, tout est vain, espèce de défaitiste, l'amour, l'amitié, la lutte de l'homme ?
> - Ce ne sont pas les problèmes moraux qui m'intéressent, répond d'une voix persiflante Géranos. Ces problèmes harcèlent ton cœur naïf ; moi, je les ai dépassés depuis trois ou quatre ans ; Je connais toute leur portée individuelle et sociale, mais ils ne me tourmentent plus !
> - Mais alors le problème métaphysique. Voilà donc ce qui remplit et enfle cette vessie, ton grand cœur ! Si l'œuf est né de la poule ou la poule de l'œuf.
> - Pas même le problème métaphysique, Azad ; mais le frisson devant l'abîme.
>
> La voix de Géranos retentit comme un sanglot.

600 Annexe 1, Affaire Roussakov

601 Annexe 2, Barbusse Henri

602 Nikos Kazantzaki, *Toda-Raba*, p. 198

- Mais alors, pourquoi es-tu venu ici, chez nous, en Russie,
- Pour mieux sentir ce frisson. Pour voir de plus près l'abîme. Pour habituer mon cœur à ne pas trembler. Tu ne comprends pas ?
- Non, je ne comprends pas, fait Azad, ému, devant la pâleur subite de son ami.
- En U.R.S.S. aujourd'hui, le cœur humain bat plus fort qu'en tout autre pays du monde ; autrefois c'était Athènes, ou Bénarès ou La Mecque ou Jérusalem. Aujourd'hui c'est Moscou. C'est ici que le cœur humain lutte à l'avant-garde en ensanglantant l'abîme. Et cela me donne le grand frisson qui est le but de ma vie.
- Je sais, je te l'ai déjà dit, s'exclama Azad ; j'ai tout de suite compris ; tu es venu ici, chez nous, les affamés, les ensanglantés, les lutteurs, en spectateur !
- Non ! Non ! crie Géranos en fermant la bouche d'Azad ; C'est moi aussi qui lutte, ensanglanté, ici, en U.R.S.S. Comprends-moi, Azad ; ce soir, je me sens ému ; je sens que je vais me séparer de toi. Mon cœur se desserre un peu et veut se donner…
- C'est le baiser de Judas, crie Azad. Ah ! tu veux t'en aller, tout seul ! Alors va ; et laisse les phrases !
  Géranos ne parle plus. Il regarde la nuit étoilée, il voit l'abîme qui s'ouvre entre les hommes, il se voit dans une solitude immense. Il saisit son cœur ; il sourit :

  « Dieu, pense-t-il, est un cœur humain debout devant l'abîme ! »

Chapitre 4 : Le cercle brûlant des femmes juives

Dans le troisième chapitre, Kazantzaki nous présente son cercle de femmes juives, rencontrées lors de son séjour à Berlin. Il y immortalise les personnes lui étant devenues chères, l'ambiance, leurs discussions. Une chambre étroite[603], un pauvre lit qui grince, un divan où ils gesticulent, discutent et boivent du thé. Ils sont assis genou contre genou, ils détruisent le monde pour en construire un nouveau avec l'esprit et le cœur. Tous les amis de Rahel sont là pour fêter son arrivée à Kiev ; à *peine franchie la gare de Minsk, la musique d'une balalaïka lui souhaite la bienvenue* :

Rahel[604] va et vient dans la petite chambre obscure, comme une flamme. Elle est fluette, avec de grands yeux de gazelle. Rahel est communiste militante et implacable, mais sa bouche sensuelle pose des questions qui dépassent le communisme. Son cœur est inquiet. Dina, pâle[605]et têtue, est possédée par le démon de la peinture et de la poésie. Elle reste blottie dans un coin, vibrante. Toute son œuvre est une tentative désespérée pour exprimer l'âme naïve, héroïque et souffrante du prolétaire. Elle s'épuise, sans argent, sans génie et sans amour. Rosa, la belle à la chevelure rousse, au corps svelte et odorant, fume, verse le thé et s'allonge sur le lit. Le jour[606], elle travaille pour le Parti, elle remplit son devoir de citoyenne. La nuit, elle la réserve à son jeune corps, en remplissant son devoir de femme. Itka est un cerveau lucide et équilibré. Elle travaille à la Tchéka, elle est sensible et impitoyable. Elle a des réponses nettes à toutes les questions et elle voit clair dans un espace limité. Son cœur est tranquille et plein de santé. Aucune inquiétude physique ou métaphysique ne la harcèle.

603 Nikos Kazantzaki, *Toda-Raba*, éditions Plon, Paris 1962, p. 61
604 Ibid., p. 62
605 Ibid., p. 61
606 Ibid., p. 62

Kazantzaki présente d'abord une scène de discussion sur l'art prolétarien et sa relation avec son époque. À la discussion participent les amies juives, mais aussi le critique d'art Sacha Kousmitch représentant sans doute Victor Serge et Marcus Avramovitch et Ephraïm Michalovitch qui remplacent probablement *Nicolas Kliouef, le poète russe et* Nikos Kazantzaki en alternance. Les théories bergsoniennes sur l'art, le langage, la durée, forment le cadre dans lequel la discussion se déroule : l'art peut mieux exprimer le sens de la vie, *l'élan vital*, que le langage. L'art est une science mystérieuse, une théurgie. Il y a une continuité entre le passé et le présent. Quand cette continuité n'est pas respectée par l'artiste, alors l'art est superficiel et n'exprime pas la réalité de son époque.

Avec[607] ces trois Juives ardentes discutent et boivent du thé Sacha Kousmitch, *le critique*[608] *d'art* fin et ironique, Marcus Avramovitch, le secrétaire au commissariat des Finances et Ephraïm Michalovitch, maigre, véhément aux yeux enflammés, cernés par la tuberculose. […] L'air est surchauffé, plein de cris. Sacha Kousmitch s'est levé, excité ; il crie de sa voix stridente :

-*L'art prolétarien*[609] est celui qui exprime la conscience profonde du prolétariat. Il peut – et même je dis : il doit – ne pas être compris encore et aimé par les prolétaires. Pourquoi ? Parce que trop peu de prolétaires ont la conscience nette de leur classe.

Il est possible que Kazantzaki veuille critiquer les positions exprimées par Victor Serge sur l'art prolétarien, dans son livre intitulé *Soviets 1929*. Victor Serge soutient dans cet ouvrage que « la littérature prolétarienne ne s'est enrichie ni en hommes ni en œuvres bien qu'un flot abondant de livres d'auteurs prolétariens ait été déversé par le *Gosizdat* sur le pays. Il y a là une double stérilité : l'écrivain prolétarien paraît en ce moment piétiner sur place. Il en serait autrement que si la littérature prolétarienne s'enrichissait chaque année de quelques livres et de quelques noms dignes d'être connus, tout au moins en URSS. » Selon Kazantzaki, le vrai problème pour les artistes est de trouver la nouvelle forme de beauté qui peut rendre compte du prolétariat. Le concept de cathédrale doit se transformer en usine, comment exprimer alors cet esprit invisible et cette âme mécanisée du prolétariat ? L'écrivain soutient aussi que le communisme ne marque pas le commencement d'une nouvelle civilisation, mais la fin de celle qui existe déjà. Voilà pourquoi il faut l'aider à la précipiter dans l'abîme. C'est une époque de transition et leur devoir est de préparer le chemin à la nouvelle idée.

> « De son coin[610], Dina relève sa tête, pâle :
>
> - Oui, oui, Sacha Kousmitch, l'art prolétarien exprime la conscience profonde du prolétariat ; mais voici justement le grand problème angoissant : trouver la nouvelle forme de la beauté. Le symbole, par exemple, de notre époque industrielle et matérialiste est l'Usine. Voilà notre nouvelle cathédrale ; ah ! comment peindre l'Usine d'une façon telle qu'on arrive à en exprimer le sens profond, l'esprit invisible, toute l'âme douloureuse, mécanisée et vaillante de notre époque ? Qu'est-ce qu'a fait la cathédrale médiévale avec sa flèche qui s'élance hors de la terre et se perd, très pointue, dans le ciel ? Elle a exprimé la tension mystique de l'âme chrétienne. Comment, nous autres, exprimerons-nous la flèche ou la courbe ou la ligne horizontale de notre âme d'aujourd'hui ?

607 Ibid., p. 62

608 Souligné par moi

609 Souligné par moi

610 Nikos Kazantzaki, *Toda-Raba*, éditions Plon, Paris, 1962, pp. 62-63

Ephraïm Michalovitch ricane doucement ; sa voix résonne sarcastique et triste :

- Pauvres artistes ! Mais vous ne comprenez donc pas ? nous traversons une époque de transition ; elle est très intéressante, mais très ingrate. Nous n'avons presque pas de présent ; notre esprit ne comprend que le passé ; notre cœur n'aspire qu'à l'avenir ! Nous sommes, mes amis, une espèce intermédiaire, transitoire, des pithécanthropes destinés à mourir sans trace. Voilà pourquoi certains de nos artistes n'ont rien compris et veulent exprimer l'âme nouvelle avec de vieux symboles ; les autres ont compris, mais ils n'ont pas encore trouvé la nouvelle forme. Quel est notre devoir ? Préparer le chemin à l'espèce nouvelle, l'aider par nos angoisses et nos recherches à venir à se stabiliser. Notre destinée est de travailler et de disparaître. »

Kazantzaki reproche au communisme d'être matérialiste et concentré sur le culte de la machine. Comme il s'agit d'une époque transitoire, l'art vrai, selon lui, ne peut pas exister. Il développe aussi l'idée que l'art doit être l'expression de son époque, ses problèmes et ses souffrances, sinon il n'est que décadent, esthétique et morbide. Il ne faut pas faire de l'art pour l'art.

Sacha Kousmitch riposte[611] avec colère :

- Tu es trop optimiste, tu ne comprends pas, Ephraïm Michalovitch ! Notre époque n'est que l'exaspération de la culture précédente qu'on appelle bourgeoise. Le communisme ne fait qu'amener à leurs conséquences les plus extrêmes et les plus logiques quelques éléments essentiels de la civilisation occidentale ; deux surtout : la conception matérialiste de la vie et le culte de machine. Voilà pourquoi j'appelle notre époque fin et non commencement. Voilà pourquoi l'art vrai, le grand, ne peut pas exister.
  Les deux adversaires enflammés se dressent l'un contre l'autre. Mais Dina se lève, très émue : elle dit, comme si elle continuait ses pensées secrètes :

- Un artiste peint un arbre d'automne. Si cet artiste est vraiment moderne, s'il est déchiré par les problèmes terribles de notre époque, cet arbre doit exprimer toute l'âme révoltée et souffrante d'aujourd'hui. Si ce même arbre était peint par un artiste de la décadence, il aurait quelque chose d'esthétique, de délicat et de morbide. Chaque feuille d'un arbre reflète aux yeux d'un vrai artiste toute son époque.
  J'ai lu une fois un mot sublime d'un vieux sinaxariste :

Un ascète, debout, devant le seuil de sa cellule, levait à la lumière une feuille d'arbre ; il la regardait, et les larmes coulaient de ses yeux. Quelqu'un lui demande : « Mais pourquoi donc pleures-tu, mon père ? Qu'est-ce que tu vois dans cette feuille d'arbre ; l'ascète répondit : « je vois Jésus-Christ crucifié. Je vois toute l'humanité qui souffre. » Voilà comment un artiste vrai doit voir, aujourd'hui, chaque feuille. »

Quand l'artiste, à travers son art, se fait l'écho des problèmes de son époque, alors il est moderne et son œuvre est respectable ; mais quand l'artiste est décadent, alors son œuvre est quelque chose d'esthétique, de délicat et de morbide. Kazantzaki, dans sa jeunesse, pensait que l'art était pour lui une lâcheté, un grand péché. Il donnait à l'art son cerveau et son sang, il se réjouissait de sa beauté parce qu'il n'avait pas la force de dépasser la beauté et la laideur, pour devenir un homme d'action. L'écrivain fit pas mal d'efforts avortés afin de devenir un homme d'action, mais finalement il comprit que la poésie était son champ de bataille, la poésie était son outil, et de là, il pouvait lutter et servir l'*homme* en soldat armé de sa plume.

611 Ibid., pp. 63-64

Henri Bergson a éclairé le poète afin de le diriger sur le chemin de la délivrance, de la liberté, le chemin de l'art ! Dans son œuvre intitulée *Évolution Créatrice*, le philosophe exprime l'idée que l'art[612] vit de création et implique une croyance latente à la spontanéité de la nature. Mais l'art désintéressé est un luxe, une pure spéculation.

« Dina[613] s'affaisse sur le divan, épuisée. Markus Avramovitch se met à rire :

- Vous me rappelez le pauvre philosophe de la barque.
  Il dit à son batelier : « Sais-tu la philosophie ? – Non. – Non ? Alors tu as perdu la moitié de ta vie. » Peu après une violente tempête se lève. « Eh, philosophe, crie le batelier, sais-tu nager ? – Non… - Non ? Tu as perdu toute ta vie ! »

« Je vous entends discuter sur l'art et la beauté et sur les feuilles d'automne. Pauvres philosophes ! Mais, il n'y a à présent qu'un seul problème en U.R.S.S. : vivre ! Êtes-vous donc aveugles ? Nous marchons au bord d'un abîme. La Nep[614] a donné ses deux fruits empoisonnés, prévus par Lénine : Nepman, koulak. Il faut les frapper à mort. Mais c'est dangereux ; toute la barque pourrait chavirer : nos coopératives ne sont pas encore en état de remplacer le Nepman ni nos collectives le koulak. Laissez vos philosophies, camarades, et aidez-nous ! L'art prolétarien ! Il ne naîtra pas de vos discussions mais du triomphe définitif du prolétariat. Descendez dans les usines, allez chez le paysan ! Poussez un peu, camarades, bousculez l'avenir ! La tempête est levée, laissons la philosophie : nageons !

La voix stridente de Sacha Kousmitch se fait entendre de nouveau :

- La belle société qui ne se réalisera que par des hommes d'action. Des fourmis. Des machines. Des cœurs stérilisés. L'enfer !

Rahel ouvre ses beaux yeux avides et inquiets. La Russie, Notre Mère la Russie ! Elle foule enfin sa terre sacrée, elle entend sa voix mélodieuse et passionnée. Rahel boit chaque parole. Elle lève les yeux : voilà Itka, à la tête de lionne, qui se précipite. Sa voix susurrante retentit violente et hachée :

- Markus Avramovitch a raison[615] ! Markus Avramovitch a raison ! Nous sommes entrés, mes gaillards, dans la zone impitoyable de l'action immédiate ! Jadis, les poètes et les écrivains et les illuminés allaient en avant et semaient des mots. Ces mots étaient pleins de matières explosives – des obus. Un jour, les mots ont éclaté : révolution, guerre, massacre, famine et réalité quotidienne combattante. Les pauvres intellectuels anémiques s'épouvantent ; ils s'enfuient. Ils croyaient que la liberté peut venir sans violence, un beau jour, comme le printemps. Les imbéciles ! Mais la liberté vient toujours dans le sang – comme la guerre. Oui, oui, ne crie pas, Dina ! Je sais, quelques intellectuels sont restés avec nous, d'autres ont surgi. Mais, lorsque la serviette sous le bras, je me rends chaque matin, les chaussures éculés, grelottante, à mon travail et que je vois un de ces intellectuels, je me sens écœurée. Que veulent donc ces badauds-là à l'heure présente ? N'ont-ils pas l'air parasite ? Ils ont crié, jadis, ils ont appelé l'Idée. L'Idée est venue. Il faut maintenant non plus la chanter mais, tout prosaïquement, la nourrir, la vêtir et la loger. Sacha Kousmitch, ne t'inquiète pas ; je vais te dire encore un mot ; attrape ! Lorsque, l'été, pendant mes quatre semaines de vacances, j'erre dans les champs, je rencontre, tombés à la renverse vidés, crevés, des scarabées mâles. Ils ont fait leur devoir, ils ont transmis la semence ; ils se retirent maintenant à l'écart, renversés sur le dos, et meurent. Quand je vois ces pauvres scarabées je pense, oui, oui, ne riez pas, à nos intellectuels. Qu'ils se résignent eux aussi à crever tranquillement, comme des scarabées !

612 P. 36

613 Nikos Kazantzaki, *Toda-Raba*, éditions Plon, Paris, 1962, pp. 64-65

614 http://fr.wikipedia.org/wiki/Nouvelle_politique_%C3%A9conomique

615 Ibid., pp. 65-66

Kazantzaki illustre avec maîtrise cette théorie en ce qui concerne les mots et leur capacité à exprimer des sentiments et des situations. Il fait la critique des intellectuels, probablement comme Victor Serge, qui, au lieu de se retrousser les manches pour se mettre à la tâche et pour aider la nouvelle idée à se consolider pratiquement, se limitent, de façon pathétique, à vivre en parasites et à faire de la philosophie stérile. La liberté arrive toujours dans le sang et la guerre. « Une cause juste mérite que l'on combatte pour elle, même sans espoir » nous rappelle le philosophe Henri Bergson.

Les quatre Juives[616] eurent un éclat de rire. Rosa dit :

- J'aime ces scarabées mâles, ces Tolstoï, ces Dostoïevski, ces Gorki, les pattes en l'air !
  Sacha Kousmitch mord ses lèvres de bouc :

- Et après ? s'écria-t-il, après ? Oui, le moment sublime de l'ivresse et de l'amour est passé. Les scarabées mâles doivent mourir ; ils sont morts. Vous restez seuls, vous, les hommes et les femmes d'action. Quels sont les résultats ?
- Les voici ! s'écria Ephraïm Michalovitch contenant à peine sa rage, ses lèvres exsangues bordées d'écume, les voici. (Il tire de sa poche une petite revue russe, l'*Ogoniok*, la feuillette, trouve une page avec une photo, la passe sous le nez de tous les assistants) : Les voici ! Regardez ! Lisez ! Lisez donc ! un komsomol vient de tuer avec une hache son camarade d'école pendant que celui-ci dormait. On lui demande : « Pourquoi ? » Et il répond, ce jeune, ce komsomol, cet espoir du communisme : « *Potamou tchto on iévréi, ja rousski !* (parce que lui est juif et moi russe). »
  Markus Avramovitch fronce les sourcils :

- Ephraïm Michalovitch, tu es un romantique, tu es incapable de comprendre la réalité et de collaborer avec elle. Nous sommes cent cinquante millions, nous ne sommes pas des anges ; bien plutôt de pauvres êtres humains abrutis par la tyrannie tsariste, abrutis par la servitude économique. Une masse obscure, dure, récalcitrante. Combien d'hommes, combien de femmes suent, montent et s'épuisent à pousser un peu, à réveiller un peu cette masse lourde ? Tu ne vois pas ? Tu ne comprends pas ? Comment oses-tu être injuste ?

Kazantzaki, dans le texte ci-dessus, fait allusion à la situation créée par l'affaire Roussakov ; il accuse les disciples de cette affaire d'être des romantiques, des incapables de concevoir la réalité et de se colleter avec elle. Il ne fallait pas grandir l'impact de quelques incidents malheureux, mais rendre compte de l'effort que tentait tout un peuple, montrer que les hommes et les femmes travaillaient dur, suaient et s'épuisaient, afin de pousser un peu plus loin cette nouvelle idée lourde à mettre en place ; ce n'était pas juste !

616 Ibid., pp. 66-67

Chapitre 5 : Synthèse des idées de *Toda-Raba*[617]

La nouvelle Idée, dans *Toda-Raba*, apparaît sous la forme d'une jeune fille musulmane, aux cheveux frottés à l'huile de laurier, à la peau luisante au soleil, qui se transforme par la suite en femme féconde et séduisante. La trahison de l'Idée signifie la mort. L'amour est un doux vertige qui marche, au printemps, dans la forêt de cerisiers en fleurs : un léger bourdonnement d'abeilles, une odeur pénétrante d'amandes amères. Jette ton regard, ô Dieu terrible, sur cette jeune fille superbe qui marche sur la terre ! Son front est le mont Fuji à l'aurore, ses yeux sont doux et sans pitié comme les yeux d'une jeune lionne en train de jouer. Son cœur est une merveilleuse fleur de cactus au milieu de grosses épines ; et ses petites mains tendues te tiennent, ô Dieu terrible, au-dessus de l'abîme !

Malgré le clash des générations, la nouvelle Idée doit avancer avec les jeunes, pour reconstruire sur la terre ancestrale ruinée. Le vieil hôtelier était, sous le tsarisme, employé de police. Il est intelligent, travailleur, et les Soviets l'ont utilisé ; il gère l'hôtel, consciencieux et taciturne. Son cœur se refuse à accepter le nouvel état de choses ; mais la nécessité le plie et le force à servir avec honnêteté. On l'utilise, mais on ne lui donne pas le droit de suffrage. Il appartient à la classe mutilée, équivoque, des lichentsi : ex-bourgeois, intellectuels suspects, commerçants, popes, koulaks. Sa fille, communiste fanatique, porte avec une humiliation presque physique, le nom de son père lichentsi. Plusieurs komsomols ne lui donnent pas la main. L'université lui ferme ses portes. Elle ne peut pas souffrir son père ; ils ne se parlent presque jamais. Elle regarde sa mère, croyante, avec honte et mépris !

Cependant, le passé persiste sous le présent qui lutte pour établir les nouveaux symboles. La croix symbolise l'ignorance et l'esclavage, tandis que le drapeau rouge est le symbole du travail et de la vie. Hélas, la nouvelle Idée semble être une illusion ! Les ouvriers ne sont pas les maîtres. Quelques-uns oui… Les autres, la grande masse, sont des esclaves ! Et les agriculteurs de la campagne soviétique cultivent un morceau de terre juste pour ne pas mourir de faim, pour les autres, advienne que pourra !

En effet, il est facile de jouer en toute liberté avec les mots ; il est facile de contempler de haut les idées abstraites et de les comprendre. Mais ce n'est pas facile quand l'idée abstraite est éclaboussée du sang de ton fils. La destinée du monde se joue tout entière à chaque instant et dans chaque détail. Le démon de l'époque écrase sans pitié, parce qu'il veut, malgré toutes les résistances du bien et du mal, aller de l'avant. Nous, les humains, nous ne sommes que les instruments plus ou moins aveugles entre les mains de ce démon. Mais la foi qui mobilise le cœur humain s'appelle liberté ! Les Romains qui tenaient le monde sous leurs griffes il y a une vingtaine de siècles, étaient rudes et fiers, c'étaient des seigneurs de la terre. Ils avaient une armée et une flotte formidables, une organisation et une discipline de fer ; tous les peuples travaillaient pour leur grandeur et leur confort. Puis brusquement le cœur humain bougea. Et l'édifice romain tout puissant dégringola par terre.

[617] Annexe 14

Le plus haut devoir de l'homme est de crier dans le désert, sans espoir ! Le vieux muezzin au turban vert, penché du haut du minaret, crie et appelle les croyants. Les mains collées sur les oreilles, il bouge lentement sur l'étroit balcon de la tour, regarde vers l'est, crie, se tourne vers le nord, puis l'ouest et le sud et crie à nouveau, la tête renversée, en extase ; il s'arrête un instant, comme s'il voulait scruter le lointain et voir surgir les pèlerins de la plaine déserte, au-dessus des remparts mongols et des montagnes roses. Les pèlerins ne surgissent pas, tous sont ensevelis dans le sable ou se sont enfuis très loin, dans le désert. Le croissant du ciel est devenu une faucille utilitaire et, dans les cœurs, Dieu n'existe plus. Mais le muezzin, monté sur sa haute tour de turquoise, crie et ne désespère pas. Quel est le plus haut devoir de l'homme ? Crier dans le désert !

Dans la poussière brûlante qui monte en tourbillons et qui pénètre le corps et les cerveaux, on a soif, on étouffe. Soudain, la « coupole verte » de la grande Mosquée surgit : le cœur et les yeux se rafraîchissent. Au-dessus de ces terrasses en terre séchée et de cette masse humaine, Dieu éclate tel une fleur de cactus monstrueuse – jeune, sensuel et implacable, suçant et méprisant ses racines terrestres – hommes et terrasses. L'homme altéré, exténué, qui rampe dans la poussière, lève les yeux, l'aperçoit et sourit. Ce n'est plus Dieu, c'est lui-même, le ver devenu papillon ! Des chiens halètent dans l'ombre, de gros aghas défilent, trônant sur leurs ânes, des femmes musulmanes, le visage couvert d'une toile épaisse, noire, passent en traînant leurs babouches éculées… Tout à coup, géante, la coupole de la mosquée, tout en faïence bleu de saxe, resplendit sous le soleil, telle la tente d'un sultan fabuleux, dressée dans la boue, ruisselante de soie et d'émeraudes !

Il faut goûter à la vie qui est belle dans sa simplicité : du pilaf aux piments rouges, de petits morceaux de viande à la broche, des gâteaux ruisselants de miel, du vin doux. La jeune femme mange, très joyeuse, affamée, adonnée à cette nécessité humaine. Quelle bête forte et franche ! Elle commence, rassasiée, à rire et à bavarder. Elle a vingt ans, elle travaille dix, douze heures par jour, elle est heureuse ! Car la famille est le noyau sacré de la société, le cocon de la vie. Aux alentours de Boukhara, le sable, sous le soleil torride, fume ; les belles ondulations commencent ; tout le désert est une bête fauve qui se meut au soleil ; une main soulève la portière d'une kibitka – tente conique de peaux de mouton. Un homme et une femme aux pommettes saillantes, sont accroupis devant le feu ; la marmite, suspendue, bout ; un sabre recourbé, un revolver dans un coin et, dans l'autre, dans un tronc d'arbre creusé, le berceau du nouveau-né. La guerre, la faim, l'amour, toute l'humanité est réfugiée sous cette pauvre tente du désert.

À Moscou, des églises resplendissant d'or, aux coupoles en forme de figues gigantesques, de navets aplatis et de casques tatares pointus ; des murailles chinoises et des tours médiévales en plein cœur de la ville et, à côté, des gratte-ciel d'une architecture sobre et nue – fer, béton armé, vitres. En grandes lettres dans les rues, sur les façades des églises, sur les tramways : « *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !* ». Des étoiles rouges sur le front des soldats et soudain, vers le soir, au-dessus de cette clameur puissante et désordonnée, les lourdes cloches russes sonnent harmonieusement, plaintives ; elles insistent, patientes, désespérées, appelant encore les fidèles.

Moscou est l'incarnation parfaite de l'âme slave. Sur la colline sacrée se dressent les sombres châteaux du tsar et les coupoles d'or de son voisin et comparse, Dieu. La cité déborde, s'accroche aux rives sablonneuses de la Néglinka et de la Moskova ; une nouvelle muraille tatare, plus large, essaie de la contenir. Mais la ville se ramifie comme la forêt, de nouvelles « murailles blanches » l'encerclent ; elle déborde de nouveau et se déverse sur la plaine. Les trois cents peuples de toutes les Russies y accourent pour incruster leur âme dans cette mosaïque multicolore et barbare qu'est Moscou : des tapis, des broderies, des chansons, des coutumes, des intelligences vierges et chaotiques, des passions mystiques ou brutales. Moscou est le creuset de tous les peuples semi-barbares d'Orient.

Des Tartares aux yeux fascinants de reptiles, des Juifs aux regards perçants, inquiets et rapaces, des Cosaques maigres et sauvages aux yeux remplis de désert, de beaux Géorgiens insouciants, amoureux du vin, de la guerre et des femmes, de lourds commerçants d'Azerbaïdjan, des Turkmènes, des Kirghiz, des Jakouts, des Usbeks, des Bachkirs, des Kalmouks, - des frères lointains et mystérieux à l'odeur âpre de buffles et de chevaux… Des compatriotes, des Chinois tannés et maladifs, vendent, à tous les coins, des ceintures de cuir et des joujoux diaboliques. Sur les trottoirs, hommes et femmes étalent, en émettant de longs cris gutturaux, des fruits, des livres, des bavoirs de bébé, des poulets plumés ou des statuettes de Lénine. Des ouvrières passent, un mouchoir écarlate sur leur tête éveillée et robuste ; des bandes d'enfants vagabonds embrassent les calorifères, à l'entrée des grands restaurants ou fouillent soigneusement dans les poubelles…

En parcourant Moscou, écoles, institutions, campagne contre l'analphabétisme, casernes, prisons, clubs, on voit peu à peu cette bête féroce – poussée, bousculée par les cajoleries ou la force – prendre le chemin de l'homme. De l'autre côté du monde, l'Occident apporte à Moscou des livres et des idées, des théories et des machines, le besoin impérieux de soumettre la belle folie asiatique à la stricte logique occidentale. La conception de la Russie soviétique est mâle. L'Idée doit s'adapter à la nécessité ; la passion doit être soumise à une discipline sévère et précise. Voilà pourquoi on glane l'impression que le rythme de la Russie est mâle. Mais le Russe tend à s'américaniser : il envisage la réalité de la façon la plus pratique et emploie les moyens les plus modernes pour la reconstruction de la vie individuelle et collective. Le danger qui menace l'ensemble est tellement grave qu'inconsciemment, toutes les âmes russes fortes se ruent dans la direction du salut – vers l'action. Les hommes, dans cet assaut formidable, périssent très vite, se dépensent tout entiers en quelques années mais d'autres arrivent en masses du fond des steppes et des forêts russes et les remplacent. L'Idée est toute jeune encore ; elle est vorace ; elle veut des hommes. En aucun pays du monde, les hommes ne s'usent avec une telle frénésie, une telle volupté, une telle vitesse. En parcourant ainsi Moscou, se cristallise en vous cette impression fondamentale : vous êtes entré dans une forteresse sectaire, dans une cité guerrière, hérissée de tours et de créneaux ; les ennemis approchent et les chevaliers se couvrent précipitamment de leurs cottes de mailles, derrière les grandes portes verrouillées. On respire à Moscou un air de préparatifs guerriers.

Si la réalité russe n'existe pas, elle le devient. Elle est comme un fleuve qui avance et, en avançant, il ouvre et crée son lit. Ne cherchons pas de liaisons logiques, sévères ; la réalité russe est pleine de contradictions, de faits logiquement inexplicables, de restes de vieilles réalités ; d'autres réalités avortées persistent encore, monstrueuses ; des choses commencent à vivre, et ont encore toute la maladresse, la complexité et le charme d'un nouveau-né. Moscou est la rose des vents ; son corps et son âme sont des mosaïques faites de toutes les races et de tous les désirs. Le Chaos – voilà la première grande impression !

L'art et la beauté sont des qualités défendues sur l'autel du devoir. La sensuelle Boukhara est un péché contre l'austère Moscou, mais l'écrivain s'y enfuit. Il ressent son escapade comme un péché envers Moscou. Ne s'est-il pas juré de renoncer à l'art et à la beauté et de se dévouer tout entier au devoir sévère de l'heure présente ? Oui… Oui… mais voilà, il goûte maintenant avec délices à ce doux fruit défendu : Boukhara ! *D'ailleurs, r*ien n'existe dans ce monde, tout est fantôme de notre esprit affamé, de notre âme apeurée. Rien n'existe que le cri du cœur, et cela suffit !

Ce qu'intéresse Kazantzaki n'est pas l'homme, ni la terre, ni le ciel, mais la flamme qui dévore homme, terre et ciel, la Russie. Amélioration du sort de la masse ou de l'élite, bonheur, justice, vertu, sont des amorces populaires qui lui indiffèrent. Une seule chose l'empoigne, il la recherche partout, et il la suit des yeux avec effroi et bonheur : la ligne rouge qui perfore et traverse les hommes, tel un chapelet de crânes, les hommes. Il n'aime que cette ligne rouge : son seul bonheur est de la sentir perforer et traverser son crâne en le brisant. Toute autre chose lui paraît éphémère, béatement philanthropique et végétarienne, indigne d'une âme qui s'est affranchie de toute espérance !

Son chef à lui n'est aucun des trois chefs habituels : ni Faust, ni Hamlet, ni Don Quichotte mais Ulysse ! C'est sur son voilier qu'il est venu en U.R.S.S. Il n'a pas la soif inassouvie de l'intelligence occidentale, ni ne se balance entre le oui et le non pour aboutir à l'immobilité ; il ne possède plus l'élan ridicule et sublime de celui qui lutte contre les moulins à vent. Il est un matelot d'Ulysse, au cœur enflammé, à l'esprit impitoyable et lucide ; ce n'est pas l'Ulysse de retour en Ithaque mais celui qui est rentré, a tué les ennemis, et parce qu'il étouffait dans sa patrie, a pris un jour le large. Il a entendu dans le Nord, sous le brouillard hyperboréen, une nouvelle Sirène ; la Sirène slave. Nous voilà face à elle, sans nous boucher les oreilles, sans nous attacher aux mâts, arpentant notre vaisseau, notre âme intacte ; le capitaine Ulysse, immobile à la proue, crie : « Eh, compagnons ! Ouvrez les yeux, les oreilles, les narines, la bouche, les mains ; ouvrez l'esprit ; remplissez vos entrailles ! »

Prêchons l'amour entre les nations, prêchons la justice, prêchons la guerre contre la guerre et contre l'homme aux grandes mâchoires. L'Orient n'est pas un tigre végétarien, mais un tigre qui crie FRATERNITÉ, LIBERTÉ, JUSTICE SOCIALE ! L'Orient ne peut plus souffrir, les peuples opprimés non plus ! Un écrivain, blotti dans un coin, écoute épouvanté. Ah ! Où sont les treize soldats et les treize petits enfants fictifs, tout ce jeu inoffensif de l'esprit qui voulait se divertir dans son roman ? Voilà des millions de vrais soldats qui fauchent et des millions de vrais enfants fauchés sur la terre !

Mais l'aube du grand jour se lève. Il n'a pas fermé l'œil de la nuit ; maintenant il sait. Il aime la clarté, sa résolution est prise : son devoir est d'entrer au parti communiste et de se mettre au travail ; se limiter ; devenir fanatique et militant ; renoncer à tous les charmes de la spéculation pure et de la beauté ; creuser son sillon. Voilà son unique devoir. Mais il ne le peut pas ! Il a englouti trop de livres. Il a perdu la fraîcheur du cœur et la naïveté de l'esprit. Il aime la vérité, mais il ne peut pas la servir. Voilà le point extrême de sa marche sur terre. Que son fils dépasse la limite à laquelle il s'est heurté : « Accomplis ce que je n'ai pu accomplir. Laisse-moi et va plus loin ! » Mais quand il est seul, il peut distinguer à ses côtés l'ombre du vieux moine, l'écuelle à la main, élevant la voix : « Tu es un lâche ! Tu ne peux plus envisager avec la même pitié le bien et le mal, tu te dégrades ! » Ah ! Que sa vie devienne un chant : il n'espère plus, il ne craint plus, il est libre !

A ce moment, la danse éclate : les nègres, épaule contre épaule, enjambent la terre, les femmes abattent des arbres, elles se ruent sur la bûche de Toda-Raba, elles allument les leurs : « Frères ! Frères ! » Un enfant, chevauchant sur le cou de sa mère, bat de ses petites mains en riant et crie : « eh! oh! Pères ! eh ! oh ! Pères ! Regardez au Nord ! L'aube se lève. Toda-Raba est assis sur la colline. Il voit la terre verte. Il pleut. Une pluie douce tombe et rafraîchit les mains et le dos enflammés de Toda-Raba ; elle rafraîchit la terre. Les tombes dorment impassibles, assoupies sous les gouttes tièdes. L'odeur de la terre monte, et les larges narines de Toda-Raba palpitent et se gonflent. Son cerveau est une motte de terre qui fume. Il pleut. La terre boit… Les pierres rient…Toda-Raba sent les grains de blé, sous la terre, tressaillir secrètement, joyeusement s'entrelacer comme des frères, élaborer lentement, sous l'écorce dure de la terre !

Partie 8

Le Jardin des Rochers

Chapitre 1 : La préface du *Jardin des Rochers* par Aziz Izzet

« Nous[618] sommes entrés dans l'Hellespont… Je me suis plongé dans la littérature ancienne chinoise et japonaise et mon cœur s'est élargi, il s'est ému en percevant les cris d'amour et de douleur de jadis. Mon Dieu, si je pouvais dans *L'Odyssée* transmettre d'une manière parfaite l'émotion que mon cœur a ressentie et ainsi la sauver ! »

Le roman *Le Jardin des Rochers,* a été écrit à Égine en 1936, après le retour de Kazantzaki de son premier voyage en Extrême-Orient ; il constitue la seule tentative romanesque de Kazantzaki avant Alexis Zorba, le premier de ses grands romans écrit également à Égine en 1943. À vrai dire, il avait déjà écrit une longue nouvelle en 1906, le *Serpent et le Lys,* mais le fait d'attendre trente ans pour que Kazantzaki revienne au roman est significatif. Entre *Ascèse* et *L'Odyssée,* soutient Aziz Izzet, se situent les années les plus riches du penseur et du poète. Il est donc nécessaire, de retracer le chemin qui va du petit livre austère, *l'Ascèse,* au grand chant ensoleillé, *L'Odyssée*. Ce n'est qu'ainsi que le *Jardin des Rochers* prend tout son sens.

Le concept[619] bergsonien de *l'élan vital*, à savoir la force créative dans les êtres qui les fait se développer, a été reprise par Kazantzaki comme l'idée principale de son essai philosophique, *Ascèse*. Kazantzaki donne des connotations plus émotives à ce concept de *l'élan vital*, en le rebaptisant « Dieu ». Les traces du mysticisme[620] chrétien, byzantin mais aussi occidental, peuvent être détectées dans le travail de Kazantzaki et particulièrement dans *Askitiki*[621], son manifeste philosophique. Dans *Askitiki,* le mysticisme chrétien est étroitement entrelacé avec la philosophie bergsonienne : l'ascèse présentée dans ce travail est décrite en termes de transformation continue de la matière en esprit, ce qui rappelle les idées de Bergson sur l'élan

---

618 Eleni N. Kazantzaki, *Le Dissident*, lettre à Eleni, 22 octobre (1927), p. 186

619 *Laughter and Freedom: The theory and practice of humour in, Kazantzakis*, Alfred Vincent, 2009. In E. Close, G. Couvalis, G. Frazis, M. Palaktsoglou, and M. Tsianikas (eds.) "Greek Research in Australia: Proceedings of the Biennial International Conference of Greek Studies, Flinders University June 2007", Flinders University Department of Languages - Modern Greek: Adelaide, 385-394, Archived at Flinders University: dspace.flinders.edu.au, p. 3, texte traduit de l'anglais

620 *Journal of the Hellenic Diaspora*, Roilos Panagiotis, Byzantium and Heroic Pessimism in Nikos Kazantzakis, Volume 27 (2001), pp. 229-230

621 *Ascèse*

vital, la force vitale préexistante de l'univers. Ce processus spirituel avance pas à pas, en commençant par la conscience du sujet sur le moi et le monde pour arriver à la culmination dans un état de connaissance spirituelle suprême, qui s'appelle *Sigi*[622]. *Sigi* rappelle l'apathie mystique qui, dans la tradition mystique orthodoxe grecque, constitue une étape importante dans la lutte de l'âme pour l'unification avec Dieu. *Askitiki* finit par un credo où le mystique religieux et les traditions séculaires byzantines héroïques sont fusionnés en un symbole dynamique philosophique : Dieu se présente comme un autre Digenis Akritas qui lutte et souffre aux frontières les plus extrêmes de l'Univers.

Kazantzaki a souvent[623]répété que la plus grande préoccupation de sa vie était la dualité inhérente à toute chose et l'incompréhensible antagonisme entre les éléments de la grande unité. Pour lui, réconcilier l'action et la contemplation, le bien et le mal, l'obscurité et la lumière, la chair et l'esprit, était le seul moyen pour l'homme de les dépasser et atteindre Dieu. *Kazantzaki*[624]*donnait ce nom de Dieu à la liberté qui ne pouvait s'obtenir que par une victorieuse collaboration avec toutes les forces de la vie.*

Ascèse est à la fois l'itinéraire de ce combat et l'acte de libération du combattant. Kazantzaki retraçant et vivant en lui-même les phases de la redoutable ascension que lui imposait son besoin d'harmonie et de libération, a réalisé une extraordinaire synthèse des apports orientaux et occidentaux. Mais à vrai dire, par la négation même de l'Absolu autant que du temporaire, *Ascèse* tient davantage de Zarathoustra que du Christ, de Lao-Tse que de Bouddha. Le fait que Kazantzaki soit Crétois, c'est-à-dire un combattant au carrefour des civilisations, explique cette fusion, qui est sur le plan universel le reflet des fusions intérieures que recherchait l'écrivain. Celui-ci est comme le troisième œil qui ausculte la nature du monde.

Ascèse, c'est l'écrasement de la chair, de la matière, c'est la victoire féroce de l'esprit et de l'intelligence. Il semble bien que la profession de foi olympienne de la dernière partie, le *Silence,* ait été ajoutée plus tard : une preuve de plus de son intransigeante sincérité.

Ascèse est publié en 1927 et, la même année, Kazantzaki termine la première version de son *Odyssée*. Presque aussitôt, il part pour la Russie, où il veut vivre lui-même l'immense expérience que tentait tout un peuple. Il y arrive au moment où tout est remis en question, où la Révolution semble à la fois condamnée et de plus en plus justifiée. La crise de croissance a atteint sa minute de vérité. Il n'en fallait pas plus pour inciter Kazantzaki à se jeter dans la bagarre, à faire d'interminables voyages, vérifiant, pesant, discutant et finalement immortalisant par ses écrits. Il fallait à tout prix abolir l'injustice, la faim, la violence. Toute son énergie y serait consacrée. Mais là aussi, nous constatons que c'est la lutte qui l'intéresse. Il trouve plus admirable de combattre que de vaincre. Pour lui, la pureté et l'espoir résident dans cette volonté de combattre. « La Russie ne m'intéresse pas, s'écrie-t-il, mais la flamme qui dévore la Russie ! » Pour les mêmes raisons, plus tard, il s'attachera aux pas de saint François et du Christ. Partout la lutte est la même : transcender, harmoniser, utiliser les dualités ennemies. Le fruit de ce voyage russe sera un ouvrage étonnant d'impartialité et de

622 Mot grec, σιγή, qui signifie silence

623 Nikos Kazantzaki, *Le Jardin des Rochers,* préface Aziz Izzet, II-IV

624 Souligné par moi

lucidité prophétique, *Toda-Raba*. Aujourd'hui encore, il y a beaucoup à prendre dans ces chapitres contradictoires, tour à tour exaltés et désabusés.

Après la Russie[625]de Staline, la Chine et le Japon sont les Ascèses suivantes de Kazantzaki. Il trouve ces deux pays dans une effervescence qui met sa curiosité à vif. Chacun des deux peuples est convaincu de sa mission de libérateur de l'Asie. La haine du Blanc est à son apogée. Mais l'anticolonialisme peut engendrer l'impérialisme et c'est le cas pour le Japon. Kazantzaki assiste à la tragédie des années qui précèdent la deuxième guerre mondiale, en voit les signes précurseurs. Il y voit encore une fois l'incompatibilité entre la pensée et l'action, entre l'aspiration à la justice et sa réalisation. Il rentre à Égine, bouleversé, et écrit *Le Jardin des Rochers.* Deux ans plus tard, il termine la septième et dernière version de son *Odyssée*.

Selon Aziz Izzet, entre les années 1924 et 1938, Kazantzaki accomplit en lui-même une totale métamorphose. Il avait été un juge implacable du monde et de lui-même : son « troisième œil » n'était jamais fermé. Avec son *Odyssée*, il atteint une liberté bien plus enviable et bien plus rare, celle de la victoire sur le troisième œil lui-même. Il collabore avec toutes les forces qu'il trouve en lui et avec toutes celles que lui propose le monde qui l'entoure. Le bien et le mal ne sont plus des ennemis irréductibles, mais une synthèse. *L'action*[626]*et la contemplation peuvent fort bien cohabiter en un lieu qui est Dieu, qui est la Liberté. Car même cet UN n'existe pas, crie-t-il en exultant. Il n'y a que l'Homme, toujours vierge, toujours libéral, l'homme dont l'âme a été altérée et écrasée par l'esprit et par la chair. Réconciliez l'intellect et le cœur, l'esprit et le corps, vous obtenez une liberté qui fait de vous Dieu !* Cette fois, c'est la liberté telle que l'entendaient le Christ et Bouddha. L'espérance et le désespoir n'existent plus ; l'obscurité est absorbée et transformée par la lumière. C'est ainsi que *L'Odyssée* est un hymne au soleil, au feu, à la lumière ! Il est impossible de donner une idée de la richesse et de la puissance de ce poème : Kazantzaki n'aurait-il écrit que ce prodigieux tour de force qu'il serait une des grandes figures de la littérature !

C'est donc, résume Aziz Izzet dans cette analyse merveilleuse, entre ces deux pôles, *Ascèse* et *L'Odyssée* que se place, autant par sa date que par son essence, *Le Jardin des Rochers*. On pourrait souligner à ce point que dans cet ouvrage, Kazantzaki, enfin, surmonte son sentiment d'impuissance à devenir un homme d'action : Il se conçoit désormais comme un combattant de l'esprit. A chacun son doma ine ! L'action et la contemplation peuvent fort bien cohabiter en un lieu qui est Dieu, qui est la Liberté. Le livre tient du récit de voyage et de l'autocritique, du récit historique et de l'autobiographie, du poème et de l'exercice spirituel et le tout est relié par le fil, assez mince, du prétexte romanesque.

Le manuscrit original comporte, incorporé au roman, de longs fragments d'*Ascèse*. Par la suite, Kazantzaki les a supprimés et n'en a gardé que quelques versets qui sont devenus partie intégrante du récit. Il semble qu'en écrivant ce livre il ait voulu à la fois cristalliser le conflit déclenché en lui par son voyage en Extrême-Orient et vérifier ses propres expériences antérieures à la lumière de celui-ci. Un troisième souci, moins personnel, se laisse entrevoir :

625 Ibid., p. IV-VII

626 Souligné par moi

celui de rendre plus abordable l'austère *Ascèse*. C'est peut-être, toujours selon Aziz Izzet, qu'il lui a semblé préférable de donner ici la version intégrale et originale.

En fait, on peut dire que *Le Jardin des Rochers* est une tentative assez curieuse d'explication d'*Ascèse* par des événements extérieurs, ceux-ci faisant figure à la fois de cause et de reflet. L'étrangeté de la tentative vient de ce que les événements utilisés sont de dix années postérieures et ne peuvent « coller » à l'expérience intime que par une acrobatie de l'intellect. J'ai dit que la dernière partie *d'Ascèse* aurait été rajoutée bien plus tard : Kazantzaki n'avait donc vécu et résolu qu'une expérience encore incomplète ; le conflit existait toujours, et l'Orient l'exaspérait encore. Sous cet éclairage, *Le Jardin des Rochers* devient le pendant littéraire *d'Ascèse* et le précurseur direct de *L'Odyssée*.

De tous les livres de Kazantzaki, c'est le seul où l'auteur-narrateur figure lui-même en tant que personnage principal. Car, malgré les efforts de l'auteur pour déplacer le centre de gravité en direction de ses créatures, il reste le personnage essentiel. C'est de là, du reste, que viennent l'intérêt du livre et son importance. Mais il ne faut pas déduire de ce qui précède qu'il ne s'agit ici que d'un exercice d'observation et d'intelligence. À ce point, Izzet souligne que le thème essentiel du livre est celui de l'homme méditatif placé devant des hommes livrés corps et âme à l'action par la force du moment historique – parfois au détriment de l'âme, d'où la cruauté de cette histoire dont certains éléments sont véridiques. Mais autour de ce thème central, quelle poésie, quelle sensualité ! Le moindre objet, le moindre visage, la moindre plante, tout est approché avec tendresse et humour, avec aussi une sorte de volupté physique qui tient une place importante dans tout le récit et d'ailleurs dans toute la création kazantzakienne. Par la suite, le rire, la tendresse, l'indulgence, l'intransigeance seront les caractéristiques de l'homme ; c'est ainsi qu'on le retrouvera dans les grands romans des dernières années, dont les liens de parenté avec *Le Jardin des Rochers* nous apparaissent plus clairement. Car tous, qu'ils soient crétois comme *La Liberté ou la Mort* ou chrétiens comme le *Christ recrucifié* et *la Dernière Tentation* ou encore bouddhiques comme *Alexis Zorba*, tous racontent la même histoire : *celle*[627] *de l'Homme aux prises à la fois avec son irrésistible élan ascensionnel et son propre poids de chair, auquel il cède parfois : la lutte éternelle entre la chair et l'esprit.*

Nous touchons[628] là à la véritable grandeur de l'œuvre de Kazantzaki, affirme Izzet. Pas plus que les personnages de Melville, ceux de Kazantzaki ne sont des personnages de tragédie ou de roman. Ce sont des mythes au même titre que le capitaine Achab et Billy Budd. Manolios et le Capetan Michel sont des hommes, mais ils comportent une dimension qui fait d'eux des héros de légende aussi. Ce sont des êtres magnétiques, des catalyseurs. Il y a en eux une force que parfois ils ignorent mais qui les dévore, et à laquelle ils se sacrifient sans arrière pensée. *La*[629] *position unique de Kazantzaki à notre époque vient de ce qu'il a pu créer des mythes humains en un temps où l'homme s'acharnait à les détruire.* Dans *Le Jardin des Rochers*, il se trouve que ce héros est l'auteur lui-même : il a lui-même éprouvé ces affres, il a lui-même succombé à ses propres faiblesses, il les a lui-même surmontées. Ici, sa participation au

627 Souligné par moi

628 Nikos Kazantzaki, *Le Jardin des Rochers*, pp. VII-VIII

629 Souligné par moi

drame est intérieure ; il est spectateur, mais il s'identifie aux personnages et à leurs problèmes : il devient leur champ de bataille, car eux, tout d'une pièce, avancent sans trop examiner leurs propres divisions. Il les gêne du reste considérablement…

Toute sa vie, qu'il soit identifié avec la lutte du Christ, avec le détachement du Bouddha, avec la certitude de Lénine ou avec la soif insatiable d'Ulysse – ses quatre grands guides – Kazantzaki n'a eu qu'un seul grand souci : celui de défendre la Liberté sous toutes ses formes. Le respect de toute vie, c'est-à-dire *l'amour*[630] – même s'il comporte de la violence. Pour lui, la sainteté était dans le combat lui-même ; peu importait sa durée, sa violence ; le combat était le signe d'une certaine liberté déjà acquise. Une fois la victoire atteinte, il fallait trouver en soi assez de liberté pour imposer des limites à la liberté elle-même.

« Trop grand est devenu l'écart entre l'âme et l'intelligence », a dit un jour Nikos Kazantzaki c'est à dire entre le cœur, la chaleur humaine, et cette force desséchante qui, doutant du cœur, a la prétention de se suffire à elle-même, de se nourrir d'elle-même. C'est précisément à cette force desséchante que Kazantzaki s'en est toujours pris, justement parce que, à chaque instant, l'intelligence prodigieuse qui était la sienne risquait de dominer les autres forces vives d'où, en fin de compte, il a tiré l'essentiel de son œuvre. Notre époque est avant tout celle de l'intellect déifié, et c'est ce qui explique l'étrangeté de la situation de Kazantzaki et de son œuvre, l'hostilité qu'ils ont pu susciter, conclut Izzet.

Chapitre 2 : Autour du roman

Dans la première édition grecque de 1960, Pantélis Prévélakis, après son introduction, précise que le roman *Le Jardin des Rochers* a été commandé par l'éditeur Grethlein de Leipzig et a été directement écrit en français. Selon Prévélakis, les parties de l'*Ascèse* qui y étaient intégrées, ont été traduites par Nikos Kazantzaki, lui-même. L'éditeur allemand avait fait les éloges du livre, mais n'avait malheureusement pas pu le publier à cause du régime nazi. Toutefois, Kazantzaki avait eu le plaisir de voir son livre publié à Amsterdam en 1939 (*Nicolai Kazantzaki « De Tuin der Rotsen »*, traduit en hollandais par R. Blijstra par la maison d'édition *Wereldbibliotheek)*, et aussi au Chili (*Nicolas Kazan, « El Jardin de las Rocas »*, traduction espagnole de Hernan del Solar), à Santiago, en 1941.

Une copie dactylographiée de l'original français a été trouvée dans la maison de Kazantzaki à Antibes en 1958. Mme Eleni Kazantzaki l'avait copié à la machine à écrire et c'est à partir de cette copie que Prévélakis a effectué la traduction grecque durant l'automne de 1959, par devoir envers l'auteur et les lettres grecques, mais aussi parce que *Le Jardin des Rochers* lui donnait l'image de ce Kazantzaki qu'il avait tant aimé pendant leurs premières années d'amitié. Il ne traduisit pas l'*Ascèse*, prise dans l'original grec. Il fit de même pour quelques extraits trouvés par ici par là dans le livre *En voyageant Japon – Chine*. Et il entreprit une petite présentation du *Jardin des Rochers* dans son livre *Le poète et le poème de l'Odyssée,* en 1958.

630 Souligné par moi

L'original français du *Jardin des Rochers* a été publié à la fin de l'année 1959, à Paris par l'éditeur français *Plon,* dans la collection *Feux Croisés.* La traduction grecque a été publiée vingt-quatre ans après l'écriture du roman et vingt et un ans après la publication aux Pays-Bas, c'est-à-dire en 1960.

Kazantzaki envoie le manuscrit à Prévélakis en précisant que l'ouvrage l'a occupé six semaines, qu'il y a introduit de très nombreux articles de l*'Ascèse,* que l'évolution des personnages est complète, intérieure et extérieure, et que le premier titre envisagé avait été *La Double Marche*. Kazantzaki écrit :

« J'ai pensé ensuite que la double marche était le moyen, tandis que le *Jardin des Rochers* est le but. Ce livre sera suivi de deux autres volumes : *Le Monastère des rochers* et *L'École des rochers* avant la dernière histoire appelée simplement *Rochers ».*

Dans un billet accompagnant le manuscrit, l'écrivain explique que c'est le roman d'une âme européenne qui cherche à se renouveler au contact héroïque, dangereux et enchanteur de l'Extrême-Orient. Cette âme, découragée par l'hypocrisie et l'égoïsme des pays occidentaux, recherche au Japon un soleil destiné à percer les ténèbres de l'Asie. Les deux grandes leçons données par ce pays sont inscrites dans le roman : le mépris de la mort et la soif de la vie.

L'individu est éphémère mais la race est éternelle. Le danger et le sens tragique de l'existence doivent être les stimulants d'une action féconde et ininterrompue. En Chine, le héros du *Jardin des Rochers* conçoit son devoir et celui de son époque. Le temps n'est plus à la tendresse et à la poésie larmoyante. Nous sommes entrés dans une période qui sera marquée par des combats, et nous serons les combattants. *Que notre cœur soit sans espoir, libre et sans illusion, comme ces jardins orientaux sans arbres et sans fleurs, faits seulement de rocs*[631]**.** C'est un livre vivant, écrit avec passion et lucidité, par un homme qui a dû souffrir et réfléchir beaucoup !

Chapitre 3 : Japon, cœur et fleur de cerisier

Cœur et fleur de cerisier. « Qui sait ? Peut-être ces deux mots suffisent-ils au Japon[632]. » Sur les eaux vertes du canal de Suez, le bateau glisse doucement et Kazantzaki pressent que, s'il veut vraiment comprendre le pays qui l'attend, il devra apprendre un troisième mot : la peur. Tu rencontres toutes les races à bord du bateau Kachima Marou, écrit Kazantzaki. Les missionnaires anglais qui vont « placer aux Indes leurs grandes marchandises, le Christ et l'Angleterre », un violoniste polonais, un Russe, un Allemand, etc. Les premières amitiés se nouent, et des habitudes sont prises pour la longue traversée. Les passagers du Japon se sont déjà regroupés. D'un côté, ceux de première classe qui parlent anglais et jouent au golf. Les autres regardent la mer et les fleurs dans les vases qu'ils emportent avec eux. Tous les ports

631 Souligné par moi

632 Colette Janiaud-Lust, *Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre,* François Maspero, pp. 358-359

de l'Orient offrent le même spectacle et les mêmes odeurs, dans la même agitation, Barcelone ou Marseille, Naples ou Constantinople, Jaffa ou Alexandrie. « Pour supporter la puanteur et les scènes répréhensibles, il faut imposer à son âme une austère discipline. Sinon la vision d'un port oriental t'emplira de dégoût ou bien t'inondera de son charme mortel. Une âme étroite, froide et vertueuse ne ressent rien dans ces villes où la vertu a d'autres frontières et le péché d'autres droits et où tu sens une indicible amertume que la vertu est contre la nature humaine. Ici, avec quelques dollars[633], tu peux voir toutes les misères et les turpitudes, toute l'horreur du plaisir, et détester, si tu es un homme, l'homme et la femme. Tu peux également voir la déchéance des Blancs et de la race blanche. Comment, lentement, sans pitié, les deux grands poisons de l'Orient les dévorent et les pourrissent – la femme et l'opium ».

Mais le romancier[634] crétois interrompt ses rêveries pour écouter la nouvelle : « Ils entrent en zone de guerre, et il est interdit aux voyageurs d'utiliser leurs appareils photographiques ». En réalité, songe Kazantzaki, la Méditerranée est devenue dans le monde un lac éloigné de province. Le centre d'où partira l'ouragan destructeur de notre civilisation est l'océan Pacifique, sur les rives duquel quatre pays se regardent : la Chine, fourmilière jaune qui sort de la boue, la Russie et son drapeau rouge, (son marteau qui construit et sa faux qui supprime, coupant aussi les gorges), l'Amérique et son goût des records, le Japon, « dernière gorgone » qui lutte pour « adapter son âme aux machines de l' Occident ». De l'âme ou de la machine, laquelle triomphera ? De là dépend le sort de l'Asie toute entière.

Kazantzaki aimerait connaître le mot « frère » en japonais. Les gouttes larges de pluie s'écrasent sur les lanternes, et les lettres dansent et s'entrelacent sur les pancartes de bois, dans les temples ombreux. Bouddha, impassible, écoute le bruit vain de la terre et des pièces jetées par les fidèles qui passent. Les sirènes des usines appellent et les troupeaux d'ouvriers passent ; des amis se rencontrent et s'inclinent trois fois, les paumes sur les genoux. Les tramways fendent les rues ; dans les bureaux, le téléphone parle : coton, sucre, fer, soie, produits chimiques, toutes les préoccupations de Kobé s'éveillent. Vivre tranquillement parmi les tâches quotidiennes. Conserver un cœur pur et suivre toujours sa voie. Honorer les ancêtres et obéir au mikado[635] : tels sont les grands devoirs du Japonais. D'où vient le monde et où il va ne l'intéresse pas. L'univers du Japonais se limite au Japon. Il n'a nul besoin pour vivre de systèmes métaphysiques, l'appel de sa race lui suffit.

L'écrivain s'entretient[636] avec son voisin de compartiment qui lui parle avec orgueil de la cité où ils se rendent, de ses deux millions et demi d'habitants. Elle apparaît à Kazantzaki, telle une Venise noire sans beauté ni douceur, avec ses ponts et ses cheminées, ses canaux et ses ouvriers. « Malheur au poète qui se promène dans ces rues » le jour. Il faut être patient et attendre la nuit, que les lumières brillent et que les visages trouvent une expression plus humaine. Alors, difficilement, surtout *si*[637]*le vent de printemps souffle, tu retiens l'ήπιον δάκρυ, qui signifie la douce larme, par laquelle un ascète byzantin voulait définir Dieu.* Mais

633 Nikos Kazantzaki, *Voyages : Chine – Japon*, p. 39

634 Colette Janiaud-Lust, *Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre*, François Maspero, p. 360

635 Mot japonais, qui signifie empereur du Japon

636 Colette Janiaud-Lust, *Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre,* François Maspero, pp. 360-361

637 Souligné par moi

pendant les heures que le soleil brille, des milliers de femmes s'épuisent pour un salaire dérisoire, derrière les murs des usines. « L'industrialisation[638]était la seule voie qui restait au Japon. Et dès qu'il s'y engagea, il y trouva l'indispensable cortège : exploitation, injustice, maladies, hypertrophie de la puissance matérielle, atrophie de la culture spirituelle, jusqu'à l'épanouissement de la dernière fleur : la révolution sociale. »

Un jour entier[639], Kazantzaki a vu des machines et noté des chiffres. Un ingénieur lui démontre que les salaires accordés aux ouvriers de son usine suffisent à leur bonheur. Le Japonais est sobre et se nourrit de riz, de légumes et de poissons ; sa maison est simple, sans meubles et sans ornements ; et dans les ateliers, il a l'enthousiasme du néophyte et travaille douze heures sans se fatiguer. Il veut dépasser le Blanc, les machines le fascinent. – Et vous en profitez! commente Kazantzaki, pressé de quitter l'usine et de respirer l'air pur. Il cherche en vain dans la ville un château médiéval ou un jardin en fleurs. Il sait que l'évolution est inévitable et tragique. Mais il veut pouvoir oublier, pour trouver la force de rire et de soutenir en riant ce spectacle de la vie.

Il regarde par la vitre du train, il laisse son esprit s'envoler par-dessus les champs printaniers et il songe aux héros lointains. L'instant est venu pour l'Humanité de connaître une Renaissance nouvelle et plus large. L'esprit s'est agrandi, parce qu'il a connu la Grèce et les formes divines de la beauté. Plus tard, nous avons quelque peu découvert l'Égypte et les Indes. Le temps est venu d'élargir le cercle de l'esprit et du cœur. Le temps est venu d'embrasser la Chine et le Japon.

Le train[640] conduit Kazantzaki vers Nara, la ville sainte, au cœur de l'ancien Japon. Il observe avec une admiration croissante ses compagnons de voyage, cette race polie pour laquelle un bonjour s'accompagne d'un respect profond. Deux cyclistes, la veille, sur un pont d'Ozaka, se sont heurtés avec violence et ont roulé sur les pierres. Ils se sont vite redressées, ont échangé un salut sans prononcer un mot et sont repartis tranquillement, chacun de son côté. Kazantzaki s'arrête sur le chemin de ses pensées : entre deux maisons basses, sur les toits noircies par la pluie, comme « carrefour de lumière blanche », il voit le premier cerisier fleuri ! La glycine est l'emblème de la joie innocente, le chrysanthème est celui de l'immortalité, le lotus de la vertu qui s'élève de la boue, mais la fleur de cerisier, emblème du samouraï, tombe avant d'être fanée. La Mecque du Japon est aujourd'hui un grand village. Les rois ont disparu ; « tous ses doigts sont tombés, mais les bagues sont restées », les dieux et les Bouddha dans les temples de bois. Des centaines de Japonais descendent du train ; de partout on arrive avec les tambourins et les très longues flûtes, les drapeaux jaunes et verts ; c'est la fête des fleurs. Dionysos a quitté la Grèce et s'est réfugié là ; trois chœurs sont constitués, vieillards, hommes et enfants, et la race fleurit en même temps que les arbres.

Kazantzaki visite les musées, admirant la simplicité et la force, la sobriété des lignes. Il regarde les peintures mais revient aux jardins. Les premiers grands jardiniers étaient des moines bouddhistes, venus de Chine avec leur art. Tout jardin doit avoir un sens, imposer une

638 Nikos Kazantzaki, *Voyages : Chine - Japon*, p. 66

639 Colette Janiaud-Lust, *Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre*, François Maspero, pp. 361

640 Ibid., pp. 361-362

idée abstraite : calme, sainteté, solitude, fierté ou grandeur héroïque. Et cette idée doit correspondre à l'âme de la race entière. *Certains jardins*[641] *sont faits de pierres sans verdure et sans fleurs, des jardins pour ascètes qui veulent sauver leur âme*. Mais les plus étonnants sont les jardins de thé, ceux qui accueillent dans une maison amie et font oublier le tumulte du monde. Kazantzaki, devant l'hôtel, observe le jardinier qui caresse de ses doigts minces les branches d'un prunier qui voudrait ressembler à un saule pleureur. Dans cet humble secteur de la mission des hommes, le vieux jardinier obéit aux mêmes lois que les grands ascètes, et parvient à la même victoire, soumettre les forces de la nature au schéma fixé par l'esprit[642].

Mais il est du Japon[643]une vision tout autre, « qui fait penser au visage de la Russie soviétique », avec le même sentiment de danger menaçant, la même obstination à vouloir dépasser l'Occident, la même foi dans la mission universelle et le même désir de conquérir l'Asie. Le vieux Japon des éventails, des lanternes et des kimonos disparaît à jamais. Le train file et la roue de la vie tourne, les cerisiers ont reculé et les premières glycines ont suspendu leurs grosses grappes mauves. Devant le Japon qui s'en va, Kazantzaki ouvre les yeux et cherche à rassembler en une image éternelle toute la vision japonaise. Soudain jaillit devant lui « la ligne simple qui contient tout ». Les femmes, dans le wagon, et les hommes tendent les mains vers la montagne sainte, le Fuji-Yama, le visage sans masque du pays qui s'enfuit, « enneigé jusqu'au sommet, discipliné dans ses courbes simples, tout en grâce et puissant, *calme*[644]*et silencieux* ».

Chapitre 4 : Chine, l'hirondelle des nations

Lorsque les premiers champs de la Chine apparaissent au loin, Lian Ké, le Chinois rencontré sur le bateau, demande à Kazantzaki ce qu'il comprendra de son pays qui approche. Kazantzaki lui répond qu'il ne vient pas pour comprendre, mais que, tel un animal, « éphémère, avec cinq tentacules pour caresser le monde », il vient en Chine, comme dans une prairie nouvelle, où les sens vont pouvoir brouter, sans craindre l'ironie ou la déception. Il songe tout en regardant la mer, le peuple qui se presse sur la plaine sans fin : coolies et mandarins, marchands, pêcheurs et paysans. Comment va l'odorat ? interroge Lian Ké. Il est heureux ! Le Chinois n'est pas surpris de la réponse de son ami. Il sait que ce n'est pas facile, pour les sens d'un Européen, de brouter sur l'aire jaune, de résister aux odeurs fétides et aux

641 Souligné par moi

642 Nikos Kazantzaki, *Voyages : Japon – Chine,* p.109

643 Colette Janiaud-Lust, *Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre*, François Maspero, pp. 365-366

644 Souligné par moi

terribles spectacles de la nudité, de la faim, de la maladie et de l'injustice, de voir les Blancs absorber le sang de la Chine et de sembler indifférent.

Kazantzaki s'interroge : Pékin est-elle vraiment la plus belle ville au monde, ou l'a-t-il découverte sous un aspect inhabituel, en un instant privilégié ? C'était un soir de printemps quand il avait aperçu les murs cyclopéens et les trois cercles de murailles qui protègent les trois cités. De longues lignes d'acacias fleurissaient sur les pierres, et la foule émergeait, dense et multicolore, des portes principales. Les larges rues offraient au regard des alignements de maisons lépreuses, des dédales de passages étroits séparant les habitations noires des ateliers frais où le fer est battu, des monstres sur les toits, des dentelles de portes, des milliers de Chinoises en pyjamas bleutés, et, suspendue sous le ciel, une pagode gigantesque...Les inscriptions, dans ce pays, sont comme une sombre jungle et les lettres font penser « aux vieux serpents de la sagesse » qui s'unissent et qui luttent. Des glycines s'accrochent aux murs au-dessus des ménagères accroupies sur le seuil «comme des tas d'ordures ». Deux coolies se penchent sur un tonneau où ils puisent, avec d'immenses cuillères de bois, l'eau noire destinée à mouiller la poussière. Sur une place fraîche, une Chinoise danse au milieu des badauds. Les trottoirs disparaissent, chargés de marchandises offertes aux passants, tandis que, dans les vitrines, on expose les soieries et les éventails d'ivoire, les pierres vertes et précieuses. Les lanternes s'allument. Sur la place, après la jeune danseuse, est apparu le conteur, qui va et vient, plein de flamme, changeant souvent de voix, tantôt femme, tantôt enfant ou vieillard fatigué. Il pleure, il rit tour à tour, il s'incline avec déférence puis se met en colère, et l'auditoire populaire est suspendu à ses lèvres.

« - D'où viens-tu, demande à Kazantzaki un vieux marchand de pistaches qui sait quelques mots d'anglais.

- De Grèce.

  Il éclate de rire.

- Pourquoi ris-tu, demandai-je surpris.

- Hé, là-bas, vous vous entre-tuez ! dit-il.

« Jamais je n'eus de ma vie si honte de ma race! J'ai failli un instant saisir la natte du Chinois. Je me suis retenu ; j'ai senti qu'il avait raison. C'est ainsi, on ne peut plus amèrement, que prit fin ma première nuit à Pékin[645] ».

Circée fut sûrement chinoise. Ses sirènes blanches semblent tellement naïves et inoffensives, ignorantes de l'amour, maladroites et superficielles, confondant le plaisir avec le bonheur ou le sport ou l'argent. Ici le plaisir détruit les frontières de l'individu, dépasse le cri de l'homme, arrive à la racine de la terre, à la bête, à la plante, à la mort[646]. » Le Chinois[647] est raffiné. Il

645 *Voyage Japon – Chine*, p.177

646 Ibid., p.200

647 Colette Janiaud-Lust, *Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre*, François Maspero, p. 370

sait que s'il te reçoit il doit t'offrir du tabac. Si sa tabatière est vide, il te la tend, cependant, et tu as pour obligation de prendre une pincée du tabac inexistant, et d'éternuer… Le Chinois est tranquille, patient, aimable. Les injures et les amertumes, il les garde au fond de son cœur. Il ne parle pas, ne se trahit pas, mais il enregistre dans sa mémoire, et on n'y échappe pas. Il se peut soudain que la rage le prenne, le *tchi*, la « manie noire », qui est parfois collective ; c'est alors qu'éclatent les grands massacres, et que les seigneurs blancs courent le plus grands risques. Kazantzaki, dans son voyage à travers les terres chinoises, regarde avec terreur la fourmilière jaune. Maintenant ils sont assis, se dit-il, ils fument tranquillement, ils cultivent leurs terres et promènent les Blancs dans des voitures à deux roues tirées par les coolies. Mais un jour le *tchi* peut frapper plus de cinq cents millions de corps ; et s'ils ont, ce jour-là, des tanks et non plus des épées rouillées, « le sort du monde changera » !

Ce voyage[648] de Kazantzaki en Chine en 1935 est de courte durée. Il tient cependant à voir, avant de quitter « l'aire jaune », un village de près, pour « mettre sa résistance physique et psychique à l'épreuve ». Des maisons de terre et de paille sont serrées dans une plaine grise traversée par le fleuve. Des hommes à demi nus et des femmes puisent l'eau pour arroser les champs de riz. Les porcs et les enfants se roulent dans la boue. Des vieillards dorment au soleil et des mouches se pressent autour de leur bouche ouverte. Kazantzaki avance jusqu'à la place du village. Étendus sur des nattes, une dizaine de Chinois fument là le haschisch, plongés dans le néant, leur seule consolation, la seule joie du monde, leur poésie et leur rêve. « Les vraies divinités sont en Chine la faim et la puanteur. Confucius et Bouddha n'ont pas tant de fidèles. » Décidé à passer la nuit dans le temple de bois à l'écart de l'agglomération, Kazantzaki est interpellé par un moine bossu ; il lui achète un gong qui lui sert d'oreiller sur la natte bouddhique.

Quelques semaines plus tard, de retour dans sa patrie, Kazantzaki se demande ce que lui a laissé l'éclair qui l'a récemment conduit vers le corps immense de la Chine. Peu à peu, son esprit met de l'ordre et chasse les souvenirs inutiles et dangereux. Mais en général, nous gardons pour l'âme fière et désespérée, le butin du voyage le plus inestimable : pour Kazantzaki, c'est un Bouddha rencontré dans un temple de Pékin, creusé dans l'albâtre il y a bien longtemps. « Jamais statue ne m'a procuré une telle joie ; non pas une joie mais une rédemption, une liberté ; le sentiment que tu as échappé à ton moi haïssable, que tu as brisé la barrière et que tu t'es uni à l'infinité du Néant diaphane[649] ». Pour la première fois, devant la statue du temple, Kazantzaki a compris l'enseignement de Bouddha. *Tu vois le sourire d'albâtre et ton esprit s'emplit de certitude. Tu vis le nirvâna, « le corps*[650]*se rafraîchit, le cœur s'adoucit, et l'esprit devient une chandelle pâle au milieu du chaos* ». Jusqu'alors, il était bouleversé par les passions, les ambitions, les intérêts, les patries et les êtres aimés. Mais quand il voit Bouddha, il s'éteint aussitôt, ou plutôt, il devient Bouddha, illuminé si j'ose dire.

---

648 Ibid., pp. 370-371

649 Nikos Kazantzaki, *Voyage Japon – Chine*, p.234

650 Souligné par moi

Chapitre 5 : La trame romanesque du Jardin des Rochers

Un Occidental est en route vers le Japon, entreprenant ce voyage pour mettre de l'ordre dans le chaos de son esprit. À Kobé, au Japon, il se promène en compagnie de Joshiro, une jeune intellectuelle qui condamne le folklore et approuve la modernisation de son pays. À Tokyo, il visite une usine de dynamos, puis il prend le bateau pour la Chine ; il est pris de vertige devant l'immensité de Changhaï et traverse en charrette à bœufs la plaine du Yang-tsé. Là-dessus, l'ancien petit ami de Joshiro invite l'auteur à Beijing. Il s'éprend de la sœur de son ami. Il apprend en même temps l'arrestation de Joshiro et le suicide de Suilan, le père de son hôte qui, en se donnant la mort, manifeste son angoisse et son indignation face à l'occupation de la Chine par les Blancs. À la fin du roman, devant un jardin de rochers, l'auteur décide que son cœur sera désormais à l'image de ces pierres.

Le rôle de Kazantzaki dans le roman, est celui d'un spectateur qui, après chaque scène de la pièce jouée devant lui, offre, en lieu de commentaire, un chapitre de l'*Ascèse.* Et c'est inconsciemment, en décomposant les rôles et en faisant le portrait des différents acteurs, qu'il se découvre lui-même jusqu'au cri final de triomphe.

Voici comment s'intercalent *Ascèse,* le Voyage et le roman. Au départ, le héros est plongé dans une sombre inquiétude qu'il voudrait dissiper au *Japon et en Chine*. À Nara, la vision d'un temple bouddhiste constitue le premier choc : un chapitre entier de l'*Askitiki,* celui de la Préparation, est introduit dans le contexte. Tout à la joie d'avoir compris, le voyageur voit le Japon d'un regard différent, admire les jardins, erre de ville en ville, quand il entend soudain un appel au secours : c'est le *Cri de l'Ascèse et le Point de Départ*. Il vient de saisir en Orient les responsabilités de l'homme en tant que représentant d'une race, dont le symbole est, pour le Japon, le mont Fuji-Yama.

Le chemin est tracé pour un nouveau chapitre de *l'Ascèse,* et les pages de la Marche, d'abord du Moi vers la Race, trouvent ici leur place. Mais au théâtre le promeneur voit que l'acteur sur scène « assume l'Univers » en jouant tous les rôles ; il imagine, d'autre part, devant les geishas, l'effondrement des barrières, de la couleur et de la patrie. La Marche de *l'Ascèse* continue : à ce point du roman, nous pouvons lire les pages allant de la Race à l'Humanité, et de l'Homme à la Terre, puisque la vie d'un Chinois est chargée de glèbe.

Là-dessus, différentes scènes entre le personnage et la jeune Joshiro montrent que la Tentation et le Désir brûlent toujours dans leur cœur. Mais ils voient la statue de Bouddha, et le lecteur du *Jardin* découvre la Vision de l'*Ascèse* kazantzakienne, répétée mot pour mot. Un spectacle nouveau frappe l'étranger en Chine, celui d'un « dresseur d'enfants » chargé de leur apprendre leur métier de Chinois : *lutter sans poser de questions, vers un but précis et sublime identifié à Dieu.*

Le lecteur du *Jardin des Rochers* a maintenant découvert le schéma du roman. Il attend donc tout naturellement le chapitre de *l'Ascèse* qui traite de l'Action, la première subdivision consacrée aux rapports entre Dieu et les hommes. Le spectacle des coolies, Su-Lan et son

suicide, l'arrestation de Joshiro, le dialogue avec un étudiant plein d'amertume et de passion révolutionnaire servent de prétexte à la transcription intégrale des derniers paragraphes de l'*Askitiki,* sur les liens qui unissent les hommes. Entre-temps, la lumière s'est faite au cœur de l'Européen. Il regarde sans frémir la jeune fille qu'il aime s'éloigner à jamais ; et le livre se termine sur le Credo de *l'Ascèse.*

Comme l'a remarqué Izzet, le fil romanesque est mince, la structure du livre est étrange, et la tentative originale. Selon Colette Janiaud-Lust, le tout manque de cohérence, et l'alternance constante de pages abstraites, lues ailleurs, de souvenirs d'Orient, maintes fois rencontrés, et d'épisodes nouveaux, rares et sans intérêt, en rend la lecture pénible, parce qu'il s'agit bien de l'alternance et non point de la fusion d'éléments disparates. Ce livre se voulait synthèse : il n'est qu'un puzzle tricolore, et le contour des pièces est très apparent.

Chapitre 6 : Synthèse des idées[651] du Jardin des Rochers

La mer bleue, les mouettes, les nuages de printemps, les dauphins : condensée et violente, la vision du Japon envahit tous les sens. Des couleurs insolentes, des corps sveltes et nus, des chuchotements obscènes et innocents, des fruits juteux et pourris, des odeurs infectes joyeusement mêlées au parfum enivrant du jasmin, l'air change de saveur. En fixant par des mots la musique vague qui remue son âme, l'écrivain donne au monde un visage nouveau. Le Japon a pris une consistance floue, irréelle, conforme aux besoins de son esprit. Il ne voit derrière la réalité qui jaillit, grouillante, grondante et si dangereuse, que le jeu de la terre, de l'eau, du feu, de l'air et de l'esprit qui composent et décomposent le Japon. Il trouve dans cette aventure intellectuelle ce qu'il y met, car il fait jaillir de l'océan un Japon au visage de son désir. Il avait besoin d'une réalité de rêve pour la mettre au service de son œil intérieur contemplant l'Univers comme un mirage multicolore !

Les bananiers qui y sont projetés, les lacs bleus et les femmes y ont l'étoffe de l'arc-en-ciel ; l'œil intérieur le sait mais joue quand même avec les bananes imaginaires qui apaisent sa faim réelle, avec l'eau qui le rafraîchit et les femmes qui lui suggèrent une série intarissable de mouvements créateurs. Il voit les hommes se ruer vers cette buée matinale et il sourit avec suffisance de leur naïveté grossière. Il est fier et heureux. Son devoir est de comprendre le grand mystère. Démonter la poupée de la Terre, découvrir dans son ventre la paille et le son ainsi que le petit mécanisme ingénieux qui la fait germer, fleurir, fructifier, mourir et renaître ; la rajuster de nouveau sans colère et sans dégoût, la regarder exhiber ses merveilles. Le voyage avait porté son fruit : une pomme rouge remplie de cendres. Elle était exactement telle qu'il l'avait longuement désirée. Il la tenait dans sa main, la caressant comme, dans les images byzantines, Dieu tient la sphère rouge de la terre ou bien comme l'amant empoigne le sein dur de la bien-aimée.

651 Annexe 15

Le trésor qu'il emporte du Japon tient en un seul mot japonais : *Foudoshin !* Immobilité du cœur. Égalité d'âme devant les joies et les douleurs : se dominer. Savoir qu'on n'a pas le droit de nous dégrader. Car chacun d'entre nous porte sur ses épaules les destinées de toute sa race. La grande leçon japonaise est le sens tragique de la responsabilité. On n'est pas seuls. On n'est pas cet être éphémère et misérable que l'on peut mépriser ; nous représentons une grande chose éternelle – notre race ! Alors, on doit garder toujours le cœur immobile, sans peur et sans reproche, digne de cette grande chose éternelle. Mais le Japon a appris à l'écrivain une autre leçon : que le danger et la mort peuvent devenir un stimulant violent et efficace en faveur de l'action ; et que l'on peut dresser sa tente, sans trembler, sur un volcan !

Il est certain que sa compagne japonaise a une âme très simple, comme toute âme de femme. Son corps est pareil à tous les corps de femme, qu'ils soient blancs, jaunes ou noirs : il est assoiffé de caresses. Il connaît tous les mystères du nu, mais le fait qu'elle soit d'une autre race excite voluptueusement sa curiosité. Quel bonheur ! À travers elle, il peut comprendre la race jaune mieux qu'en lisant tous les gros livres écrits sur cette race fascinante et dangereuse. L'amour est le plus grand des pédagogues ; sa méthode est la plus sûre ; elle est basée sur les sens les plus profonds : le toucher et l'odorat. Quand sa compagne, abandonnée par son camarade chinois, rentré en Chine, se réfugie chez l'écrivain en lui disant : « Ne me laissez pas me tuer ! Je veux vivre pour me venger ! »

Le Japonais pense quand il faut penser et il joue au football quand il veut pratiquer un sport collectif. Il avale les microbes, il les assimile et il fait du nationalisme. Semblable aux abeilles, il peut d'une fleur vénéneuse faire du miel. En effet, les idées abstraites ne servent à rien : L'action est bien plus importante !
Mais une jeune ouvrière japonaise, pâle, aux yeux cernés de bleu, s'approche de l'écrivain. Comme elle est maigre et triste et comme elle a peur ! Ses petits yeux noirs crient tout bas : « Sauve-moi ! »

« Le Japon », reprend sa compagne, « a la grande responsabilité de se mettre à la tête de l'Asie et de combattre…Pas pour les idées blanches : liberté, égalité, fraternité, des chimères chrétiennes et des vertus végétariennes, mais pour la Chine qui lui appartient, et gare à qui la touche ». La Chine devait être, pour cette âme passionnée, inséparablement liée à l'amour de son ancien copain chinois. La jeune femme, en poussant de toutes ses forces sa race à conquérir la Chine, devait ressentir des joies profondément personnelles. La conquête et la vengeance avaient pour elle le même visage. Ces petits visages japonais ont un but implacable et fixe : créer un nouveau type humain qui n'ait point peur de la mort ; et qui, au contraire, aspire à la mort comme au couronnement suprême de la vie. L'épée est la forme matérialiste de l'âme japonaise. Un acier japonais qui se plie jusqu'au cercle et ne se brise pas. Souplesse, résistance, cruauté, sourire ineffable…

La jeune compagne de l'écrivain lui décrit la position tragique de la femme dans le passé : « Nous en avons assez! » s'écrie-t-elle. Il est temps d'en finir avec ce carnaval exotique – kimonos, sakoura, cérémonie du thé, haïkaïs sentimentales ! Les touristes ne peuvent pas imaginer ce que les femmes ont souffert dans leurs vieilles maisons ! Elles

avaient faim et elles n'osaient pas manger ; elles parlaient les lèvres closes, riaient discrètement, comme des vieilles filles édentées, dans quel but ? Pour rester fidèles aux traditions sacro-saintes ! Il fallait que leur visage soit allongé comme un melon, et leurs pauvres genoux détruits à force de porter dès leur plus tendre enfance leurs frères et sœurs bébés sur le dos. Elles ne faisaient pas de sport, elles ne mangeaient jamais de viande et leurs corps rabougris et chétifs ressemblaient aux arbres nains de leurs jardins. Dans quel but ? Pour obéir aux esprits des ancêtres ! Mais n'est-ce pas mieux d'obéir aux esprits des générations suivantes ?

Ch'i ! La fureur noire ; c'était Ch'i, la fureur noire, la « maladie sacrée » de la race. Les geishas japonaises se penchaient au-dessus de l'homme dans l'amour, comme s'il était malade et qu'elles s'apprêtaient à le guérir ; ou comme s'il était leur fils et qu'elles lui ouvraient le sein et l'allaitaient. La Chinoise se penchait au-dessus de l'homme comme s'il était son ennemi mortel, qu'ils étaient en guerre et qu'il ne fallait pas de pitié. L'écrivain avait l'avenir du Japon à côté de lui ; il sentait que cette jeune femme si ingénument audacieuse était plus enrichissante que tous les essais philosophiques et sociologiques sur le nouveau Japon. Tout ce qu'elle disait et désirait avait une importance incalculable.

Il se promena sur le quai, les narines ouvertes. Il respira avidement l'air saturé d'odeurs du port oriental. Il mangea des mangues et des bananes, il mâchonna du bétel, siffla, vécut tout seul ; il était heureux. Il remercia la force aveugle qui l'avait fait naître et vagabonder dans ces parages, sentir l'odeur âcre de la chair épanouie et tâter, très lentement, les fruits défendus. Les ports d'Orient sentent le musc, comme des fauves en rut. Fourbes et lubriques, ils ouvrent les bras au fond d'une mer métallique, et vendent des poisons très doux. Dattes, bananes, cédrats, mangues, caroubes ont une correspondance secrète avec la morale, l'art et les idées nés de leur ombre. Les fruits de ces ports d'Orient et leurs dieux se ressemblent comme des frères.

Une humanité chaude, qui ne craint pas les couleurs, fourmille sur ces quais, dégorgée par les ruelles ; de larges feuilles de bananier, une poignée de riz au poivre rouge, des doigts frêles aux ongles peints au henné et l'on mange à l'ombre. Un petit Bouddha en bronze assis sur une pierre à un carrefour. Un vieillard prosterné parle de ses affaires. Une jeune fille dépose aux petits pieds de Bouddha, en souriant, quelques fleurs rouges ; des hibiscus aux langues enflammées. Autour de la tête du Bouddha, une douzaine de petits moulins à vent de bambou. Ce sont les moulins à vent pour la prière. La brise souffle et les moulins se mettent à moudre paresseusement les désirs des hommes.

La jeune fille qui a offert des fleurs rouges à Bouddha regarde l'écrivain en riant et lui fait signe. Il suit les tintements des anneaux de bronze qu'elle porte aux chevilles. Elle avance, balance joyeusement les hanches ; elle est contente car sa prière a été vite exaucée. Une porte s'ouvre, une minuscule cour, une chambre obscure de bambou. Ombre fraîche, odeur de maïs et de poivre. Les bracelets se mettent à tinter bruyamment et les dents très blanches jettent des éclairs dans l'obscurité odorante. La vie est un miracle très simple, le bonheur est à la portée de tous, fait sur mesure pour l'homme ; il dure un instant et c'est bien !

Mais à Tamanoï, les bouches des femmes restent immobiles, les yeux sont fixes et grands ouverts. Tu t'approches et tu découvres dans ces yeux une douleur animale et muette…Toutes ces têtes qui sortent des guérites paraissent subir la torture horrible du carcan. Oui, toutes ces femmes, portent tel un carcan la porte, la baraque, Tamanoï, Tokyo, l'humanité entière… Elle, elle ne se souvient d'aucune grande joie de la vie. Son père l'a vendue à l'âge de sept ans. Elle a commencé aussitôt à apprendre à danser, à chanter, à jouer du shamisen, à plaire aux hommes. Une femme plus âgée se met à rire avec une ironie amère et dit : la plus grande joie pour ces femmes est de se marier. Trouver un homme qui veuille les amener chez lui. Faire des enfants. Voilà ce que chacune d'elles désire.

Assis dans le calme profond des jardins japonais, il faut y tracer la route de ton pèlerin intérieur, du Grand Inconnu, et marquer les étapes de ta route. Quelqu'un en toi souffre et lutte pour la liberté. Débarrasse ton âme de toute l'herbe folle qui l'envahit. Dans le frémissement de l'immobilité prête à bondir, prépare-toi pour la marche. Préparation, départ, marche, but de la marche, arrivée – trouve le sens secret de toutes les étapes et fixe-le par des mots. Le Japon, aux passions terribles soumises à une forme disciplinée et souriante, sera ton guide !

Au fond d'un vieux cloître, il y a un jardin de rochers : pas une fleur, pas une feuille verte ni une goutte d'eau. Les arbres et les fleurs verdissent et fleurissent en dehors de la haute muraille austère, à la portée da la foule. Ce jardin est un désert de sable et, sur ce sable, une quinzaine de rochers grands et petits, dispersés au hasard. Le poète chinois qui, il y a trois siècles, l'avait arrangé, avait une intention précise : suggérer l'image d'un tigre en fuite ! En vérité, tu sens tout à coup que ces rochers sont pris de panique, violemment tourmentés, basculés à la renverse, comme si un être terrible et invisible bondissait de l'un à l'autre et secouait leurs racines : Un tigre ou la mort ou l'amour ou Dieu ! Promène-toi dans ce jardin, sous la lumière perpendiculaire, où des désirs obscurs s'éclairent et se cristallisent autour d'un noyau dur. Ne te soucie pas du commencement ni de la fin des choses, ne fais plus aucune hypothèse. Dédaigne toute espérance et toute lâcheté commode !

Creuse la terre, ce champ qui est à toi. Vois de tes yeux, touche de tes mains : de la masse inorganique à la plante, de la plante à l'animal, de l'animal à l'homme. Quelqu'un ou quelque chose, depuis des siècles, monte avec angoisse. Tu veux suivre son rythme, monter avec lui, dépasser ses parents, à chaque instant déblayer dans ton cœur et dans ta tête le chemin pour ce quelqu'un ou ce quelque chose qui monte. Mets enfin à la porte la poésie, la sensibilité, la tendresse, le bonheur ! Regarde en face, sans que cela ne devienne mirage, la beauté, la bonté ou la peur, notre réalité épouvantable et sublime. Compose-toi un cœur libre, à l'image de ce jardin des rochers !

Mais, à Nara, le cœur sacré du Japon, dans le parc aux mille cerfs, l'écrivain part à la recherche du vieux temple du dieu de la danse sacrée : Kasuga. Son cœur bat la chamade car, dans ce temple, est née, la fille de la danse, Nô, la biche aux yeux de velours, à savoir la tragédie japonaise. Faire du spectacle de la mort une source de joie, jeter sur le gouffre un voile brodé de fleurs rouges, de corps qui s'entrelacent et de dieux fantastiques, voilà l'acte le plus héroïque et le plus noble auquel l'homme puisse atteindre. La Tragédie est la fille de

notre âme fière qui ose regarder sa propre image vaciller au-dessus de l'abîme. Au commencement, l'emportement est frénétique, les sentiments désordonnés, les cris sauvages. L'homme, abandonné à son démon, se jette dans le délire. Les moines de Kasuga dansent, effrénés, en portant des masques terrifiants ou comiques ; ils pleurent et rient, secoués par l'ivresse sacrée. Peu à peu l'âme se calme, les sentiments désordonnés se soumettent à un autre rythme, le cœur débordant creuse son lit régulier et se jette dans la mer de la divinité. Enfin la Parole, la grande libératrice, arrive ; elle donne de la cohérence aux cris et de la noblesse aux extravagances des sens ; la vie se sublime en art !

Cette marche en bois où l'écrivain s'est assis est le point extrême d'un long désir : voir le berceau d'un fleuve ou d'une Idée fut toujours pour lui une source de joie et de tristesse ineffables. Nous sommes les jouets de notre imagination fantasque, un simple mouvement de paupières peut déclencher en nous d'immenses ailes endormies. L'écrivain laisse la jeune fille l'entraîner dans sa danse immobile. Il se plonge dans le cœur de la réalité, l'ivresse, où l'âme appelle son dieu. Le rideau s'écarte et sur le seuil apparaît, sous sa forme réelle, le dieu ou le démon du temple. Il avance, raide, cataleptique, pas à pas, comme si son corps était poussé par des forces invisibles. Il se met à danser très lentement, solennel et impassible. La terreur les étreint. L'homme est écrasé ; il n'ose lever la tête et regarder en face le démon. La contemplation directe du mystère serait insupportable aux sens humains. L'âme serait prise de panique et n'oserait plus vivre. C'est à ce moment précis que le rire intervient. À la fin de chaque tragédie apparaît, humaine, un peu grossière mais salutaire, la Comédie : le Rire libérateur ! Après chaque Nô, les *kyoghen*, les paroles folles s'élancent sur la scène et, en riant, les ramènent à la nature grégaire de l'homme, leur font oublier l'inoubliable !

Malheur à qui ne voit que le masque ! Malheur à qui ne voit que ce qui se cache derrière le masque ! Seul possède le regard parfait qui, au même instant, en un éclair, voit le très beau masque et, derrière lui, le visage épouvantable. Heureux qui, derrière son front, agrège ce masque et ce visage en une synthèse inconnue encore dans la nature. Celui-là seul peut jouer avec grâce et dignité de la flûte jumelle de la vie et de la mort. L'artiste japonais aime tendrement la forme des choses et la respecte ; mais il aime davantage encore les forces internes qui, en jaillissant et se figeant dans l'instant, ont donné naissance à cette forme aimée. Ne peignez pas la chose créée, mais les forces créatrices qui l'ont créée ! Toutes ces lignes merveilleuses et ces couleurs amoureusement enlacées dans l'air enchantaient les sens incurablement naïfs de l'écrivain : ouvre les yeux, fais vite, avant que tout cet enchantement ne se disperse !

Les anciens artistes composaient des jardins comme on compose un poème. Travail difficile, complexe, très délicat. Chaque jardin doit avoir son propre sens et suggérer une grande idée abstraite : la béatitude, l'innocence, la solitude ; ou bien la volupté, la fierté et la grandeur. Et ce sens doit correspondre non pas à l'âme du propriétaire, mais à l'âme vaste de ses aïeux ou, mieux encore, de toute sa race. Car, dites-moi, l'individu peut-il jamais posséder en lui quelque valeur ? Le mot de Bouddha tomba, sombre et doux comme une goutte de miel : *Dieu n'est qu'un bondissement du cœur et une larme douce* ! Cette parole d'un mystique byzantin glissa dans la poitrine de l'écrivain et le remplit de

certitude. Mais de tout ce qu'il a entendu, il ne retient que la poésie. Si l'on ouvre sa tête, telle une pastèque, on n'y trouvera pas un seul chiffre.

L'âme humaine est encore chargée de matière, elle ne peut rien pressentir ; elle a besoin des yeux du corps pour voir et de ses oreilles pour entendre. L'écrivain n'a compris que plus tard les paroles et les silences de sa compagne et la vengeance qu'elle tenait entre ses petites mains. Vite, il a tout oublié, emporté par sa vision du Japon. Le spectacle éblouissant a éclaté devant lui comme une grenade trop mûre craquant au soleil. Son corps voulait voir, entendre, toucher, pour croire à ce mirage oriental. Il a ouvert ses yeux d'argile avec un frisson d'inquiétude. Il a butiné le Japon en fleurs, villes, villages et jardins subtils, et il en est sorti l'âme saupoudrée de pollen. A ce moment-là, les paroles de l'abbé Mugnier, cet éveilleur des âmes endormies, vinrent à son secours : Il alla voir Bergson, malade, avec les jambes gonflées ; lui, le grand maître de la pensée dansante !

« Maître », lui dit-il, « pourriez-vous me donner en un seul mot l'essence de votre philosophie ? »

Bergson réfléchit un instant ; puis de sa voix câline, lâcha le mot magique :

« Mobilisation ! »

L'écrivain mobilisa toutes ses réserves de courage et de joie et s'efforça de transformer la rumeur incohérente de chaque jour en une note claire. Mais tout restait encore fragmentaire et la grande spirale joyeuse n'avait pas encore entraîné les détails dans un tourbillon créateur.

Mais enfin le jour vint !

Il se sentit nager sans bruit, lentement, comme en rêve, dans des eaux vertes et transparentes, au clair de la lune. Pour la première fois, il avait compris la doctrine de Bouddha. Qu'est-ce que le nirvana ? L'anéantissement absolu ou bien l'union éternelle avec l'univers ? Au long des siècles, théologiens et savants se sont disputés sur ce problème insoluble. Tu vois ce Bouddha de jade et ton esprit se remplit de certitude. Tu vis le Nirvana. Ni anéantissement, ni immortalité ! Le temps et l'espace s'évanouissent ; le problème change de forme, il atteint à sa plus haute expression, celle qui dépasse la parole humaine ; tu ne peux que vivre ; tu résous le problème tout simplement en le vivant.

En découvrant la Chine, l'écrivain oublie aussitôt toutes les terres qu'il a aimées, ses amours géographiques enflammées, et il se tourne vers une nouvelle aventure amoureuse, vers la terre aux yeux bridés de mongole et au sourire cruel, mystérieux et troublant. Remercions Allah de nous avoir donné un cœur si inconstant et que le vent souffle de nouveau et découvre un peu le sein éternellement dur de la Chine !

Le cou tendu, les yeux écarquillés, il tâche de distinguer, un peu au-dessus de la boue, la ville maudite : Shanghaï. Il y a quelques dizaines d'années, Shanghaï était un petit port tranquille : quelques cabanes de pêcheurs, quelques cris de colère et d'amour ; la vie y traînait, patiente et somnolente comme une tortue. Tout à coup, les démons blancs de l'océan s'abattirent sur ce rivage, amenant leurs esclaves terribles : les machines. Avec une frénésie démoniaque ils déblayèrent les embouchures du fleuve, construisirent des quais, élevèrent des gratte-ciels et des fabriques, remplirent l'air d'un vacarme affreux, fait de mugissements de machines, de sifflements de bateaux, des cris de la bourse et de musique de dancings.

Soif insatiable de l'or, volupté ahanant, les instincts terribles, la faim, l'amour exaspérés jusqu'à la panique. Car les Blancs, les maîtres insolents, sont traqués. Tout autour d'eux se dresse la muraille chinoise de la haine. Et la muraille se rétrécit de plus en plus, comme un lasso. D'innombrables petits yeux, bridés et voraces, guettent le Blanc et attendent. Quand, pour la première fois, l'écrivain est mis en contact avec la race jaune, il ressent une répugnance corporelle invincible. Et voici maintenant que ce jeune corps odorant, chinois, démolit toutes les barrières, rien qu'en soupirant. Est-ce l'amour, le désir, ou simplement l'odeur tiède de cette femme chinoise qui le fait avancer et l'aide à comprendre ?

Le secret des grands maîtres est comme celui du bonheur : nous nous attendons à des extases, à des coups de foudre, à des luttes surhumaines, et voilà que ce bonheur est une chose très simple, humaine, presque banale ; Dieu n'est ni tremblement de terre ni incendie ni miracle ; il n'est qu'une brise légère qui passe !

L'Univers peut être sauvé.

Il se peut que toutes ces luttes se perdent. Si nous nous fatiguons, si nous perdons courage, si la panique nous prend, tout l'Univers est mis en danger.

La vie est un service militaire à rendre aux armées de Dieu. Tels des croisés, nous sommes partis pour libérer, non plus le saint Sépulcre, mais Dieu lui-même enseveli dans toute matière et dans notre âme.

Toute chose, toute âme, est un Saint Sépulcre. Le Saint Sépulcre est le grain de blé ; délivrons-le ! Le Saint Sépulcre est le cerveau ; en lui Dieu se cabre et lutte contre la mort ; courons à son secours !

Notre prière n'est pas une plainte de mendiant ni une confession d'amour. Notre prière est un rapport de soldat à son général : voici ce que j'ai fait aujourd'hui. Voilà ce que je vais faire demain. Donner des ordres.

En remplissant ton service militaire pour ta race, ton premier devoir est de sentir présents en toi tous les ancêtres. Ton second devoir est d'éclairer leur élan, de continuer et d'achever leur œuvre. Ton troisième devoir est de transmettre à tes fils la grande mission de te dépasser.

Lutte pour ton petit corps comme tu luttes pour ton grand corps. Tâche que tous les corps soient prêts, robustes et sobres. Que leur cerveau s'éclaire, que leur cœur batte, chaud, généreux et inquiet.

Comment pourrais-tu être fort, éclairé, brave, si toutes ces vertus ne nagent pas dans le grand corps entier de ta race ? Comment pourrais-tu trouver ton salut, si ton sang entier n'est pas sauvé ? Un seul de ta race qui se perd t'entraîne à ta perte, car un membre de ton corps et de ton esprit est perdu.

Sache vivre, non pas comme une idée abstraite, mais plein de chair et de sang, avec une identité profonde. Tu es une feuille, une fleur, un fruit sur le grand arbre de la race. Quel est ton devoir ? T'accrocher solidement à la branche et sentir en toi l'arbre tout entier de ta race !

Tu n'es pas un météore sans racines dans le monde. Tu es chair et souffle de son souffle. Tu ne crains pas seul, tu n'espères pas seul, tu ne cries pas seul : une grande armée d'âmes et de corps craint, espère et crie avec toi!

Nous venons d'un abîme noir, nous aboutissons à un abîme noir. L'espace entre ces deux abîmes, nous l'appelons la Vie. Voilà pourquoi certains ont prêché que le but de la vie mortelle est l'immortalité !

Au-dedans des corps vivants luttent deux courants :

1) La tendance vers la composition, vers la vie, vers l'immortalité ;
2) La tendance vers la décomposition, vers la matière, vers la mort.

Notre devoir est de saisir la vision qui englobe et harmonise ces deux élans formidables de la vie et de la mort.

LA PRÉPARATION

Ton premier devoir :

Tout ce que tu vois, entends, goûtes, flaires et touches n'est que création de ton esprit.

Jette des ponts entre ces jalons, ouvre des voies, bâtis dans l'abîme.

Patient et courageux, construis au-dessus des ténèbres chancelantes l'empire solide et lumineux de l'esprit.

Distingue clairement et accepte héroïquement ces vérités amères et fécondes :

1) *– L'esprit humain ne peut saisir que des phénomènes ; jamais la chose en soi.*
2) *– Pas même tous les phénomènes ; seuls ceux de la matière.*
3) *– Pas même les phénomènes de la matière ; seuls leurs rapports entre eux.*

4) – *Même ces rapports ne sont pas réels, indépendants de l'homme ; eux aussi sont engendrés par l'homme.*

Dompte la matière, force-la à devenir un bon conducteur de ton esprit. Caresse plantes, animaux et dieux, comme tes enfants. Sens tout l'Univers se souder à toi et te suivre comme un corps.

La discipline, voilà la vertu la plus haute. Grâce à elle, la force s'équilibre avec le désir et fructifie l'effort pénible de l'homme.

Saisis avec clarté la toute-puissance de l'intelligence dans les phénomènes et ton incapacité à dépasser les phénomènes, avant de te mettre en route pour le salut !

Ton second devoir

N'accepte pas les limites, les phénomènes ne peuvent pas te contenir ! Vivre cette angoisse, voilà ton second devoir.

L'intelligence s'accommode, mais le cœur étouffe, s'élance pour déchirer le filet de la nécessité.

Conquérir la terre, l'air, l'eau ; vaincre le temps et l'espace ; comprendre comment se groupent les fantômes qui montent de ton cerveau, que t'importe ?

Surprendre ce qui se cache derrière les phénomènes, le mystère qui t'environne et, par delà le flux et le reflux incessant du monde, lutte pour une présence éternelle et solide.

Par delà l'homme, cherche le fouet invisible qui pousse l'homme au combat.

Un ordre retentit en toi :

- Creuse ! que vois-tu ?
- Des hommes et des oiseaux, des fleurs et des pierres.
- Creuse encore !
- Je sens, derrière toutes ces apparences, une essence qui combat. Je veux m'unir à elle.

Chemine au bord de l'abîme et tremble. Deux voix luttent en toi. Le cerveau : pourquoi perdre ton temps en poursuivant l'impossible ? Ton devoir est de reconnaître, dans l'enceinte des cinq sens, les limites de l'homme !

Mais une autre voix, une sixième force, qui s'appelle le Cœur, résiste et crie :

« Non ! Non ! »

Ne reconnais jamais les limites de l'homme !

Meurs et déclare : La mort n'existe pas !

Et le poète continue :

Je suis parti d'une fosse obscure, la Matrice. Je m'achemine vers une autre fosse obscure, la Tombe. Une main me lance en dehors de l'abîme noir ; une autre main m'attire, irrésistible, dans l'abîme noir. Je ne suis pas le condamné que l'on a enivré pour que son cerveau se trouble ; l'esprit clair, j'enjambe le petit sentier entre les deux précipices !

Je m'efforce de faire signe à mes camarades avant de mourir ; de leur tendre la main, de leur lancer une parole intégrale, de leur dire comment je m'imagine le tracé et vers quoi je pressens que nous allons, quel rythme nous devons donner à notre pas et à notre cœur :

Jeter à mes camarades le mot d'ordre des conspirateurs, une parole simple et claire avant de mourir !

Le but de la Terre n'est pas l'homme. Elle a vécu sans lui, elle vivra sans lui. L'homme n'est qu'une déviation éphémère de son orbite.

Embrassons-nous, serrons-nous, unissons nos cœurs, créons, nous les humains, tant que cette température de la Terre le permet, tant que des tremblements de terre, des déluges, des glaciers, des comètes, ne viennent pas nous exterminer, créons un cerveau et un cœur à la Terre ; donnons un sens humain au combat inhumain !

Ton troisième devoir :

Le cerveau s'arrange au-dedans de ses frontières. Il veut tracer aux murs des mots d'ordre héroïques, peindre des oiseaux sur des chaînes, rêver de liberté.

Écarte aussi la dernière, la plus grande tentation : l'espérance !

Nous luttons, car cela nous plaît. Nous chantons et peu importe qu'il existe ou non une oreille pour nous entendre.

Nous travaillons et peu importe qu'il existe un patron qui, vers le soir, nous versera un salaire. Nous ne travaillons pas pour un salaire : la vigne de cette terre est à nous !

Je chante, je remplis mon verre de vin et je revis la fatigue du père et du grand-père. La sueur du travail coule de mon front enivré.

Prends congé de toute chose, à chaque minute. Fixe ton regard lentement, passionnément sur toute chose et dis-toi : jamais plus !

Les générations des hommes surgissent de la terre et retournent à la terre.

Où allons-nous ? Ne te le demande pas ! Monte et descends ! Il n'y a pas de commencement, il n'y a pas de fin. Il n'y a que le moment présent débordant d'amertume et de douceur et savoure-le jusqu'à la lie !

Conclusion

Kazantzaki a eu le privilège d'ouvrir les yeux en Grèce, de se tremper à la source culturelle du monde grec ancien, byzantin et moderne; mais aussi de naître et de grandir en Crète, dans une ambiance multiculturelle, une île berceau de cultures différentes, aux couleurs vivantes, souvent contrastées. Il a vécu la cohabitation des éléments grec et turc sur l'île, mais aussi leurs luttes sanglantes pour exterminer l'un ou l'autre; il a senti sur sa peau le coût amer du combat pour la liberté. Son héritage, les instincts primitifs du père et la douceur de la mère, ont sans doute été le sol propice pour qu'une âme aux grands contrastes, assoiffée de délivrance, se développe. L'ambiance multiculturelle du lieu de naissance le prédisposait à une sensibilité culturelle et linguistique exacerbée, développée encore par l'apprentissage de la langue et de la littérature françaises.

Kazantzaki vit, depuis son adolescence, au contact de la langue française, une ivresse jusqu'alors inconnue ! À l'école catholique de Naxos, se dévoile et se cultive son amour précoce pour les langues. C'est alors qu'il prend une décision audacieuse : écrire à côté de chaque mot français du dictionnaire le mot équivalent en grec ; Il se transforme en jeune traducteur, il joue avec les mots français et grecs pour leur trouver des équivalences. Comme un artiste marionnettiste, il tire et manipule avec passion les ficelles des mots. Certes, la richesse de l'œuvre de Kazantzaki est liée à la richesse de son existence et à l'apprentissage des langues. L'apprentissage du français, en particulier, lui transmet une vision du monde des valeurs ! La traduction, convenant parfaitement à son tempérament de découvreur passionné, lui donne l'occasion de travailler sur des auteurs et des textes pour lesquels il avait un intérêt profond. Mais quel est le meilleur moyen, après ses études à Paris, pour gagner son pain, sinon traduire, lire et méditer sur de grands ouvrages philosophiques et scientifiques ? L'occasion se présente et Kazantzaki la saisit !

Kazantzaki, amoureux des langues, révèle chaque mot comme un fragment unique appartenant à la mosaïque de son œuvre. Une mosaïque que l'on perçoit à travers les cinq sens. Son écriture est très représentative et détaillée. Il déploie devant les yeux de son lecteur des images fortes, en créant, par l'usage d'un vocabulaire riche, souvent hors du commun, et qu'il maîtrise parfaitement, un univers que l'on dirait cinématographique. Il réussit à transformer ses écrits en images, à dépasser le cadre et la stabilité du texte écrit, à remuer la masse encrée pour lui donner le *souffle de la vie*, pour la relier au rythme du *mouvement*, de la *chanson*, de la *danse* et de l'*élévation* ! Kazantzaki projette la vision de sa réalité du cosmos sous son monde de symboles.

La langue française sera d'abord l'outil grâce auquel Kazantzaki découvrira la littérature, la philosophie, et la culture françaises. Mais, par la suite, le français sera également la passerelle franchie par le poète pour s'ouvrir au beau monde matériel, mais aussi à celui des idées qu'il commencera par découvrir pour ensuite « dialoguer » avec elles. Là où il rejoint en profondeur le génie plus spécifiquement français, selon Yves Le Gars, c'est quand sa pensée

prend un tour universaliste. Une sorte de synthèse semble alors se produire entre sa propre conception de l'universel et celle de l'universalisme politico-juridique à la française, hérité de la Révolution de 1789. Le combat pour la *Liberté* et celui pour l'*Esprit* s'associent puis se confondent, tandis que le cœur et l'intelligence, longtemps séparés, se réunissent. La langue française est la pierre angulaire de la culture française sur laquelle Kazantzaki a fondé le jardin des rochers de son œuvre.

La France, éclairée par les lumières de la Grèce antique, a remis au monde par la *Révolution Française*, les vertus absolues et primordiales qui doivent régner dans l'œcoumène et que Kazantzaki, durant toute sa vie, n'a cessé de revendiquer : *Liberté, Égalité, Fraternité !* La langue et la culture françaises étaient, en ce moment historique de l'existence de l'écrivain, le chemin à suivre pour devenir un *Homme* ; elles le conduiront et l'ouvriront au *beau monde fascinant de l'instruction, des voyages, de la littérature, de la philosophie, de la grâce de la langue, de la poésie, de l'art, de la diversité culturelle et linguistique, du respect et de l'amour du différent, de l'amour du détail, de la tendresse, de la clarté, de la dignité humaine!* Son œuvre sera tissée autour de ces valeurs primordiales toujours actuelles dont la France et la culture française ont été un espace central !

À Paris, au Collège de France, il a rencontré *Henri Bergson*, son maître, la grande escale de sa vie et de sa formation, le philosophe phare de son œuvre, dont l'influence sur sa création a été immense. Pourtant, si l'influence de Bergson est indubitable, elle n'est ni totale ni sans réserve ; l'écrivain brodera sur le canevas philosophique bergsonien, sa dentelle poétique. Kazantzaki avoue que *Bergson* l'a délivré des anxiétés insolubles philosophiques qui le tourmentaient lors de sa première jeunesse. Les théories bergsoniennes, de la *durée réelle*, de la *matière* et de l'*esprit*, *de l'infirmité de l'intelligence, de l'évolution créatrice*, *du mouvement* et de *l'élan vital*, du *langage*, *de l'aspect impersonnel des sentiments, de notre individualité qui nous échappe, du passé qui est concentré au présent,* de l'*art* comme moyen de communication entre la *nature* et *dieu*, un dieu qui change et qui est réinventé dans les *fables humaines, un dieu qui attend l'homme pour le sauver*, afin de *créer ensemble,* sont les eaux du fleuve arrosant l'œuvre kazantzakienne. Kazantzaki habille les théories de son maître du vêtement de la vie, tissé par les sens. Il avait bien compris et assimilé la pensée bergsonienne, même si celle-ci complique les questions traitées au lieu de les éclaircir. Pourtant il est possible de comprendre Bergson, et Kazantzaki nous l'a prouvé. Et quel art pour l'enseigner !

L'œuvre de Kazantzaki est un hymne à la liberté, la fraternité, la justice sociale, la dignité humaine, l'espérance ! Le poème de son écriture, chante la vie, la liberté sous toutes ses nuances, *Dieu* ! Les écrits de Kazantzaki sont des amalgames multiculturels, de magnifiques bijoux d'art écrit où règne la grâce du langage et de la culture, avec toutes les nuances que le mot culture peut contenir: différentes nations, différentes religions, différentes langues, différents environnements, différentes nourritures, différents styles vestimentaires, différents comportements, différentes croyances, différents mythes et légendes. C'est ici le royaume de la beauté du différent. C'est la synthèse des éléments qui s'unissent afin de chanter une unité complexe d'amour et de beauté, une synthèse multicolore de respect mutuel et de dignité

humaine. C'est l'union de l'Occident à l'Orient, c'est l'union du cœur à l'esprit ! C'est la fraternité, l'amitié entre les peuples, l'universalisme, le dialogue interculturel, l'art, la poésie, la danse, la joie de vivre ! C'est la mobilité, l'élévation, la chaîne optimiste humaine :
« La ligne rouge qui perfore et traverse, comme un chapelet des crânes, les hommes! »

Lorsque le Prix International de la Paix lui est décerné le 28 juin 1956, ultime joie avant de fermer les yeux, il exprime sa pensée dans un discours prononcé en français, à Vienne; il y résume ses idées principales :

J'accepte cette suprême récompense, le Prix international de la Paix, comme un vieil ouvrier accepte son salaire quand le soir tombe. Je suis profondément ému, et en même temps confus, et je ne sais que faire. Suis-je digne de recevoir un tel salaire ?

J'ai commencé par hésiter ; pour finir j'ai considéré qu'au nom de la Crète, ma patrie, je pouvais accepter un tel honneur. L'île tragique, la Crète, dû acheter la paix si chère qu'elle est digne d'une telle récompense.

Pendant des siècles elle lutta pour elle, et elle ne put l'obtenir qu'en traversant des fleuves de sang et des larmes. Voilà pourquoi dès mon enfance j'ai vécu intensément le sens tragique de la vie et le goût amer du combat. Le souffle de la Crète m'a soulevé, et je me suis efforcé, en tant qu'homme et en tant qu'écrivain, de lutter pour la liberté, pour la paix et pour la dignité de l'homme.

Kazantzaki continue en rendant compte du climat nuageux de ces jours-là et en répétant son appel au monde des intellectuels. Ses mots peuvent très bien se référer à notre actualité et à la situation présente du monde. La communauté des intellectuels a le devoir de se tenir debout et de lutter pour défendre la *Liberté*, en défenseur de la justice sociale, de l'égalité, de la fraternité et de la dignité humaine ! Je ne sais pas dans quelle mesure cet effort est réaliste dans le cadre international actuel, mais je suis sûre qu'il est de notre devoir de lutter, même sans espoir !

Jamais l'idéal de la paix ne fut plus souhaitable que maintenant. Pour la première fois, l'homme se trouve devant l'abîme et il en a conscience, ce qui explique la perplexité, le défaitisme, la trahison de tant d'âmes autour de nous. La science, cette lame à deux tranchants, est force diabolique dans les mains du pithécanthrope. En vain, depuis des milliers d'années, ce pithécanthrope s'est mis en route pour parvenir à son couronnement suprême, l'homme. Il n'y est pas parvenu sur toute la surface de la terre. Les forces ténébreuses enragent encore en lui. Menaçantes et décisives.

Si nous ne voulons pas laisser le monde sombrer dans le chaos, il faut pour libérer les forces dissimulées dans la matière, libérer aussi l'amour emprisonné dans le cœur de chaque homme. Il faut que la force individuelle entre au service du cœur individuel.

La liberté et la paix, ne l'oublions jamais, sont en dehors des cadres du monde matérialiste ; elles sont toutes deux filles de l'homme, qui les a engendrées dans le sang et les larmes. Tant que des hommes respireront sur cette terre, elles lui feront escorte, fidèles compagnes. Mais à chaque instant de mobiliser nos forces pour les défendre ; il faut veiller, debout, sur elles jour et nuit.

L'abbé Mugnier, esprit brillant et tout en finesse, me disait un jour :

- Je suis allé voir mon ami Bergson. Henri, lui ai-je dit, peux-tu résumer toute ta philosophie ? En un mot, un seul mot ?

Bergson se tut un instant, se plongea dans ses pensées, et soudain :

- Mobilisation ! cria-t-il. Mobilisation ! Quand nous nous trouvons devant un obstacle, nous devons mobiliser toutes les forces de notre âme pour triompher de l'obstacle.

Les forces du Mal ont été mobilisées ; mobilisons celles du Bien de notre côté. Crions l'alarme à tout ce qui survit d'humain, en nous et autour de nous. Luttons de toutes nos forces pour la paix et la fraternité des hommes.

Les deux ouvrages, *Toda-Raba* et *Le Jardin des Rochers*, directement écrits en français, sont un riche héritage d'amour et d'espérance pour la postérité, un appel à la liberté sous toutes ses formes et nuances ! Les idées bergsoniennes y sont omniprésentes, accueillies telles qu'en elles-mêmes puis habillées de la substance de la vie !

« Des[652] Tartares aux yeux fascinateurs de serpent, des Juifs aux regards perçants, inquiets et rapaces, des Cosaques maigres et sauvages aux yeux pleins de désert, des beaux Géorgiens insouciants, amants du vin, de la guerre et de la femme, de lourds commerçants d'Azerbaïdjan, des Turkmènes, des Kirghiz, des Jakouts, des Usbeks, des Bachkirs, des Kalmouks, - des frères lointains et mystérieux à l'odeur âpre de buffles et de chevaux… Des compatriotes, des Chinois tannés et maladifs, vendent à tous les coins des ceintures de cuir et des joujoux diaboliques. Sur les trottoirs hommes et femmes étalent, en émettant de longs sons gutturaux, des fruits, de livres, des bavettes de bébé, des poulets plumés et des statuettes de Lénine. Des ouvrières passent, un mouchoir écarlate sur leur tête éveillée et robuste ; des bandes d'enfants vagabonds embrassent, à l'entrée de grands restaurants, les calorifères ou fouillent soigneusement dans les poubelles…

Je m'efforce[653] de faire signe à mes camarades avant de mourir ; de leur tendre la main, de leur lancer une parole intégrale, de leur dire comment je m'imagine cette marche et vers quoi je pressens que nous allons, et quel rythme nous devons donner à notre pas et à notre cœur. [654]Embrassons-nous, serrons-nous, unissons nos cœurs, créons, nous les humains, tant que cette température de la Terre le permet, tant que des tremblements de terre, des déluges, des glaciers, des comètes, ne viennent pas nous exterminer, créons un cerveau et un cœur à la Terre ; donnons un sens humain au combat inhumain !

Entre les années 1924 et 1938, Kazantzaki accomplit en lui-même une totale métamorphose dont les racines sont à chercher dans les deux ouvrages *Toda-Raba* et *Le Jardin des* Rochers. Il avait été un juge implacable du monde et de lui-même, recherchant toujours la clarté. Il part pour la Russie, où il souhait vivre lui-même l'immense expérience que tentait tout un peuple, guidé par une nouvelle idée. Il arrive au moment critique où tout est remis en question, où la révolution semble à la fois condamnée et de plus en plus justifiée. La crise de croissance atteint sa minute de vérité. Il n'en fallait pas plus pour inciter Kazantzaki à se jeter dans la bagarre et à prendre le large pour de nouveaux voyages, vérifiant, pesant, discutant et finalement immortalisant le tout par l'écrit. Il fallait à tout prix abolir l'injustice, la faim, la violence, et toute son énergie y serait consacrée. Mais là encore, c'est la lutte qui l'intéresse.

652 *Toda-Raba*, page 9

653 *Le Jardin des Rochers*, p. 34

654 Ibid., p. 44

Il trouve plus surprenant de combattre que de vaincre. Pour lui, la pureté et l'espoir résident dans la volonté de combattre ; partout dans le monde la lutte est la même : transcender, harmoniser, utiliser les dualités ennemies, faire la synthèse. Après la Russie[655], la Chine et le Japon, sont les Ascèses suivantes de Kazantzaki. Il trouve ces deux pays dans une effervescence qui met sa curiosité à vif. Chacun des deux peuples est convaincu de sa mission de libérateur de l'Asie et la haine du Blanc est à son apogée.

Kazantzaki assiste à la tragédie des années qui précèdent la deuxième guerre mondiale et il en voit les signes précurseurs. Il y voit encore une fois l'incompatibilité entre la pensée et l'action, entre l'aspiration à la justice et sa réalisation. Bouleversé, il écrit *Le Jardin des Rochers*, pour être prêt, deux ans plus tard, de terminer la dernière version de son *Odyssée*. Son « troisième œil » n'était jamais fermé. Avec son *Odyssée*, il atteint une liberté bien plus enviable et bien plus rare, celle de la victoire sur le troisième œil lui-même. Il collabore avec toutes les forces qu'il trouve en lui et avec toutes celles que lui propose le monde extérieur en un dialogue interculturel. Le bien et le mal ne sont plus des ennemis irréductibles, mais une synthèse. *L'action*[656]*et la contemplation peuvent cohabiter dans un lieu qui s'appelle Dieu, qui s'appelle Liberté. Car même cet UN n'existe pas sans l'homme. Il n'y a que l'Homme, toujours vierge, toujours libre, l'homme dont l'âme a été altérée et écrasée par l'esprit et par la chair. Réconciliez l'intellect et le cœur, l'esprit et le corps, vous obtenez une liberté qui fait de vous Dieu ! L'espérance et le désespoir n'existent plus, puisque l'obscurité est transformée par la lumière.* Ainsi Kazantzaki regarde sans crainte le taureau de l'abîme. Il transforme l'horreur en un jeu, où la vertu de l'homme est confortée par le contact immédiat avec le monstre ; elle en sort victorieuse, car elle ne le considère pas comme un ennemi mais comme un collaborateur. C'est ce regard héroïque sans espoir et sans crainte – ce regard serein fixé sur le taureau – sur l'abîme – que Kazantzaki appelle le regard crétois !

655 Ibid., p. IV-VII

656 Souligné par moi

Bibliographie

ŒUVRES

Καζαντζάκης Νίκος, Salvatore Dei, Ασκητική, Αθήνα, 1927
Kazantzakis Nikos, *Ascèse Salvatores Dei, Le temps qu'il faut*, 1988
Καζαντζάκης Νίκος, *Ασκητική*, Εκδόσεις Ε. Καζαντζάκη, Αθήναι, 1964

Καζαντζάκης Νίκος, *Ταξιδεύοντας*, Σεράπειον, Εκδοτικός Οίκος-Βιβλιοπολείον, Αλεξάνδρεια, 1927
Nikos Kazantzaki, Du *mont Sinaï à l'île de Venus, carnets de voyage,* traduit du grec par Pierre Fridas et Gisèle Prassinos, Plon, 1958
Καζαντζάκης Νίκος, *Ταξιδεύοντας: Ιταλία - Αίγυπτος - Σινά - Ιερουσαλήμ - Κύπρος - Ο Μοριάς*, Εκδόσεις Καζαντζάκη, 2004

Καζαντζάκης Νίκος, Τι είδα στη Ρουσία, τόμος Α΄, Στοχαστής, Αθήνα, 1928
Καζαντζάκης Νίκος, Τι είδα στη Ρουσία, τόμος Β΄ και Γ΄, Στοχαστής, Αθήνα, 1928 Καζαντζάκης Νίκος, *Ταξιδεύοντας Ρουσία,* Εκδόσεις Δωρικός, Αθήναι, 1960

Καζαντζάκης Νίκος, *Ιστορία Ρωσικής Λογοτεχνίας*, Τόμος Α, Εκδοτικός οίκος Ελευθερουδάκη, Αθήνα, 1930
Καζαντζάκης Νίκος, *Ιστορία Ρωσικής Λογοτεχνίας*, Τόμος Β, Εκδοτικός οίκος Ελευθερουδάκη, Αθήνα, 1930
Καζαντζάκης Νίκος, *Ιστορία Ρωσικής Λογοτεχνίας*,Εκδόσεις Καζαντζάκη, 1999

Nikolaï Kazan, Toda-Raba, Le Cahier bleu, n. 14, Paris 1934
Kazantzaki Nikos, *Toda-Raba ou Moscou a crié,* Plon, Paris, 1962
Τόντα Ράμπα μετάφραση από τα γαλλικά Γιάννη Μαγκλή, Αθήνα, Δίφρος, 1956

Καζαντζάκης Νίκος, *Η ΟΔΥΣΕΙΑ*, εκδόσεις Πυρσός, Αθήνα, 1938 Καζαντζάκης Νίκος, *Η ΟΔΥΣΕΙΑ,* Εκδόσεις Ελένη Καζαντζάκη, Αθήναι, 1967, *Nikos Kazantzaki, L'Odyssée*, traduction de Jacqueline Moatti, éditions Richelieu, 1968, E. Kazantzaki et Librairie Plon, 1971

Nikolai Kazantzaki, De *Tuin* der *Rotsen*, trad. en néerlandais par R. Blijstra, Amsterdam, éd. Wereldbibliotheek, 1939 Nicolás Kazan, *El Jardín de las rocas*, traducción de Hernán del Solar, Santiago, Ed. Ercilla, 1941 Kazantzaki Nikos, *Le Jardin des Rochers*, Feux Croisés, Librairie Plon, Paris 1959 Νίκος Καζαντζάκης, Ο Βραχόκηπος, μετάφραση Παντελή Πρεβελάκη, Αθήνα, Εστία, 1960

Kazantzaki Sipriot, *Entretiens*, Editions Du Rocher, 1990

Καζαντζάκης Νίκος, *Ταξιδεύοντας Β΄, Ιαπωνία – Κίνα, πρώτος τόμος, έκδοση Πυρσού, 1938* Καζαντζάκης Νίκος, *Ταξιδεύοντας Β΄,* δεύτερος τόμος, εκδόσεις Αετός, 1942 Nikos Kazantzaki, *Voyage au Japon et en Chine,* éditions Eleni Kazantzaki, Athènes, 1962 Καζαντζάκης Νίκος, *Ταξιδεύοντας Ιαπωνία – Κίνα,* Εκδόσεις Καζαντζάκη, 2009

Καζαντζάκης Νίκος, *Βίος και Πολιτεία του Αλέξη Ζορμπά*, Δημητράκος, Αθήνα, 1946 Kazantzaki Nikos, *Vie et Aventures d'Alexis Zorba,* éditions Eleni Kazantzaki, Athènes, 1964 Καζαντζάκης Νίκος, *Βίος και πολιτεία του Αλέξη Ζορμπά,* Τυπογραφεία Ζαβαλλή Λτδ., Λευκωσία, 1981

Καζαντζάκης Νίκος, *Ο Καπετάν Μιχάλης*, Μαυρίδης, Αθήνα, 1953 Nikos Kazantzaki, *Le Capetan Michalis, la liberté ou la mort*, éditions Eleni Kazantzaki, Athènes, 1964 Καζαντζάκης Νίκος, *Ο Καπετάν Μιχάλης, (Ελευθερία ή Θάνατος)*, Αθήνα 1970

Καζαντζάκης Νίκος, *Ο Χριστός ξανασταυρώνεται*, Δίφρος, Αθήνα, 1954 Nikos Kazantzaki, *Le Christ recrucifié*, éditions Eleni Kazantzaki Καζαντζάκης Νίκος, *Ο Χριστός ξανασταυρώνεται*, Εκδόσεις Ελ. Καζαντζάκη, Αθήνα, 1974

Καζαντζάκης Νίκος, Ο Φτωχούλης του Θεού – Αθήνα, Δίφρος, 1957 Καζαντζάκης Νίκος, *Ο Φτωχούλης του Θεού*, Εκδόσεις Ελ. Καζαντζάκη, Αθήνα, 1970

Καζαντζάκης Νίκος, *Επιστολές προς Γαλάτεια,* Εκδόσεις Δίφρος, Αθήναι, 1958

Καζαντζάκης Νίκος, Αναφορά στο Γκρέκο, Αθήνα 1961 Kazantzaki Nikos, *Lettre au Gréco, Bilan d'une vie,* Traduit du grec par Michel Saunier, éditions Plon, 1962 Nikos Kazantzaki, *Bilan d'une vie, Lettre au Gréco,* Plon, 1967

Καζαντζάκης Νίκος, Οι Αδερφοφάδες, Αθήνα, 1963
Καζαντζάκης Νίκος, *Οι αδερφοφάδες – Θέλει, λέει, να'ναι λεύτερος, σκοτώστε τον!,* εκδόσεις Ελ. Καζαντζάκη, Αθήνα, 1973

Κάρμα Νιρβανή, Όφις και Κρίνο, Αθήνα, 1906
Kazantzaki Nikos, *Le serpent et le lys*, traduction Jacqueline Moatti-Fine, éditions du Rocher, 1990

Ψηλορείτης Πέτρος, *Σπασμένες Ψυχές,* Περιοδικό ο Νουμάς, Αθήνα, 1909/1910
Καζαντζάκης Νίκος, *Σπασμένες Ψυχές*, Εκδόσεις Καζαντζάκη, 2007

Ψηλορείτης Πέτρος, *Ο Πρωτομάστορας*, Αθήνα, έκδοση των Παναθηναίων, 1910
Καζαντζάκης Νίκος, *Ο Πρωτομάστορας, (η θυσία)*, Εκδόσεις Καζαντζάκη, 2012

ŒUVRES TRADUITES PAR KAZANTZAKI

Νίκος Καζαντζάκης, *Συνομιλίαι Έκκερμαν με τον Γκαίτε*, Εκδοτικός Οίκος Γεωργίου Φέξη, Αθήνα 1918

OUVRAGES ET FRAGMENTS D'OUVRAGES CONSACRÉS À L'ÉCRIVAIN

Bien Peter, *Nikos Kazantzakis, The politics of Twentieth Century Novelists,* ed. By George Panichas, New York: Hawthorne Books, Inc., 1971

Bien Peter, *Kazantzakis: Politics of the Spirit*, Princeton University Press, 1989,
Bien Peter, Καζαντζάκης, Η Πολιτική του Πνεύματος, απόδοση στα ελληνικά Ασπασία Δ. Λαμπρινίδου, Πανεπιστημιακές Εκδόσεις Κρήτης, Ηράκλειο 2001

Bien Peter, *The selected letters of Nikos Kazantzakis, edited and translated by Peter Bien*, Princeton Modern Greek Studies, December 5, 2011

Dombrowski Daniel A., *Kazantzakis and God,* State University of New York press, Albany, 1997

Izzet Aziz, *Nikos Kazantzaki, Biographie*, Plon 1965

Janiaud-Lust Colette, *Nikos Kazantzaki, sa vie, son œuvre (1883-1957)*, éditions François Maspero, Paris 1970

Kazantzaki N. Eleni, *Le Dissident,* éditions Canevas éditeur & éditions de l'aire, mars 1993

Owens Lewis, *Creative destruction, Nikos Kazantzakis and the literature of responsibility*, Mercer University Press, Macon, Georgia USA, 2003

Αλεξίου Έλλη, *Για να γίνεις μεγάλος, Βιογραφία του Νίκου Καζαντζάκη,* Εκδόσεις Καστανιώτη, Αθήνα, 1978

Βρεττάκος Νικηφόρος, *Νίκος Καζαντζάκης, η αγωνία του και το έργο του,* επιμέλεια έκδοσης Κωστούλας Μητροπούλου, εκδοτικός οίκος «Π. Σύψας – Χρ. Σιαμαντάς, Αθήνα 1960

Ζωγράφου Λιλή, *Νίκος Καζαντζάκης, ένας τραγικός,* εκδόσεις Κέδρος, 6η έκδοση, Αθήνα 1964

Κατσίμπαλης Γ.Κ., *Βιβλιογραφία Ν. Καζαντζάκη,* Α΄ 1906-1948, Αθήνα 1958

Λαούρδα Βασ., *Η Οδύσεια του Καζαντζάκη*, (Κριτικό Δοκίμιο), Αθήνα 1943

Πρεβελάκης Παντελής, *Ο Ποιητής και το Ποίημα της Οδύσσειας*, Βιβλιοπωλείο Εστία, Αθήνα, 1958

Πρεβελάκης Παντελής, *Τετρακόσια Γράμματα του Καζαντζάκη στον Πρεβελάκη,* Εκδόσεις Ελένη Ν. Καζαντζάκη, Αθήνα, 1984

Ouvrages de Bergson

Bergson Henri, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, F. Alcan, Paris 1888, version numérique par Jean-Marie Tremblay, 2002

Bergson Henri, *Le rire, essai sur la signification du comique*, Paris 1900, Éditions Alcan, Paris 1924, édition numérique par Bertrand Gibier, 2002

Bergson Henri, *L'évolution créatrice,* Paris 1907, édition numérique par Gemma Paquet, 2003

Bergson Henri, *An introduction to Metaphysics,* T. E. Hulme translation, New York and London, G. P. Putnam's sons, 1912

Bergson Henri, *Les deux sources de la religion et de la morale*, Paris 1932, version numérique par Gemma Paquet, 2003

Ouvrages sur Bergson

Chevalier Jacques, *Bergson et le Père Pouget*, Plon, Paris 1954

Cresson André, *Bergson, sa vie, son œuvre*, P.U.F., 1964

Deleuze Gilles, *Bergson, mémoire et vie*, Presses Universitaires de France, 1975

Deleuze Gilles, *Le bergsonisme*, Guadrige/Puf, 2004

Meyer François, *La Pensée de Bergson*, Bordas éd., 4e édition, 1964

Moore F. C. T., *Bergson: Thinking Backwards*, Cambridge: Cambridge University Press, 1996

Lawler L., *The Challenge of Bergsonism*, London, Continuum, 2003

Ouvrages collectifs

Bouglé Célestin (sociologue, professeur à la Sorbonne) et P. Gastinel, élève à l'École Normale Supérieure, *Qu'est-ce que l'esprit français ? Vingt définitions choisies et annotées,* Paris, Librairie Garnier Frères, 1920. Version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole, Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec

Frazis, George 2001, *Η αλληλογραφία ως γραμματολογική πηγή: Νίκος Καζαντζάκης*
μέσα από την αλληλογραφία Ζερβού – Πρεβελάκη (1945–1958),
In E. Close, M. Tsianikas and G. Frazis (Eds.) "Greek Research in Australia: Proceedings of the [3rd] Annual Conference of Greek Studies, Flinders University, 23-24 June 2000". Flinders University Department of Languages – Modern Greek: Adelaide

Vincent Alfred, *Laughter and Freedom: The theory and practice of humour in Kazantzakis,* 2009. In E. Close, G. Couvalis, G. Frazis, M. Palaktsoglou, and M. Tsianikas (eds.) "Greek Research in Australia: Proceedings of the Biennial International Conference of Greek Studies, Flinders University June 2007", Flinders University Department of Languages - Modern Greek: Adelaide, 385-394. Archived at Flinders University: dspace.flinders.edu.au

Autres Ouvrages

Asselin Gilles, Mastron Ruth, *Français Américains, ces différences qui nous rapprochent*, Alban Editions, 2004

Cranaki Mimica, *Grèce, petite planète*, éditions Seuil, 1976

Foulon Charles-Luis (direction) *ANDRÉ MALRAUX et le rayonnement culturel de la France*, éditions Complexe, 2004

Istrati Panaït, *Vers l'autre flamme, Soviets 1929*, Les Éditions Rieder, Paris, 1929

Istrati Panait, *Vers l'autre flamme*, Union Générale d'Éditions, 1980

Istrati Panaït, *Le pèlerin du cœur*, Gallimard, 1984

Medrea Alexandra, *Voyage en Crète,* 1999

Nietzsche Friedrich, (1883-1885), *Ainsi parlait Zarathoustra, Un livre pour tous et pour personne*, éditions PhiloSophie © janvier 2009

Καζαντζάκη Γαλάτεια, *Άνθρωποι και υπεράνθρωποι,* Εκδόσεις Καστανιώτη, 2006

Μορφωτικό Ίδρυμα Εθνικής Τράπεζας, *Α. Σικελιανός, Π. Πρεβελάκης*, Αθήνα 1990

Thèses

Dimitru Elena – Lavinia, *Nikos Kazantzaki et Panaït Istrati – la désillusion d'une amitié à travers leur œuvre*, Φιλοσοφική Σχολή, Αριστοτέλειο Πανεπιστήμιο Θεσσαλονίκης, Τμήμα Γαλλικής Γλώσσας και Φιλολογίας, 2007, Εποπτεία καθηγητή κυρίου Γ. Φέρη

Gerbault Loïc, *La diplomatie culturelle française : La culture face à de nouveaux enjeux ?*
Mémoire de recherche, Directrice, Conte Claire, IEP de Toulouse, 2007 – 2008

Les récits de voyage des Français en Californie de la Ruée vers l'or à 1913-1915, Paris, Sorbonne, 23 septembre 2011 à la maison de la recherche, Paris, directeur de thèse, **M.** MOUREAU, PARIS 4

Mathioudakis Nikolaos K., *The fuzzy areas of accuracy and confidence while guessing the idiosyncratic vocabulary of Nikos Kazantzakis' 'ΟΔΥΣΕΙΑ'*, Democritus University of Thrace
nmathiou@helit.duth.gr

Zarimis Maria, The influence of Darwinism and evolutionism in Modern Greek literature: the case of Grigorios Xenopoulos, University of New South Wales 2007, La Revue Historique
Volume IV (2007)

Καζαντζάκη Μιχαήλ Νικόλαος, *Ο Φρειδερίκος Νίτσε εν τη φιλοσοφία του δικαίου* και της πολιτείας, *Καινούρια Εποχή* 4, τχ. 14 (καλοκαίρι 1959) 34-89

Μαρινάκη Θεοχάρη, *Με πυξίδα ένα γλωσσάρι: Το γλωσσάριο του Παντελή Πρεβελάκη για την Οδύσσεια του Νίκου Καζαντζάκη,* (Ραψωδίες Α-Κ), Πανεπιστήμιο Κρήτης, Επόπτης: Στέφανος Κακλαμάνης, Ρέθυμνο, Φεβρουάριος 2004

Articles

AESTHETICS, Taki Ichiro, Imagination et analogie chez Bergson : la logique de l'intuition, Osaka Kyoikou University, Osaka, No. 13, 2009, pp. 1-13

Bien Peter, *The Philosophical Basis of Kazantzakis's Writings,* Iraklio, Crete, October 2008, Hanover, New Hampshire, November 2008, pp. 1-20

Culture, le magazine culturel en ligne de l'Université de Liège, Aikaterini Lefka**,** Nikos Kazantzaki : un esprit libre, janvier 2010, pp. 1-4

Dhaouadi Henda, GERFLINT Celec-Cediclec, L'Orient et L'occident peuvent-ils dialoguer ? Habib Bourguiba et la Diversité de la Francophonie, pp. 1-9

Desmos, le lien, δεσμός, Lassithiotakis Michel, Kazantzakis et la culture française, revue no 22, 2006

Herbert Jean, Un maitre de force pour les jeunes

Journal of Modern Greek Studies, Bien Peter, Why Read Kazantzakis in the Twenty-first Century? Supplement to Volume 28, Number 1, May 2010, pp. 1-6

Journal of the Hellenic Diaspora, Georgopoulos N., Kazantzakis, Bergson, Lenin, and the "Russian Experiment", Volume 5, 1979, pp. 33-44

Journal of the Hellenic Diaspora, Roilos Panagiotis, Byzantium and Heroic Pessimism in Nikos Kazantzakis, Volume 27, 2001, pp. 227-241

Journal of Modern Literature, Bien Peter, Kazantzakis' Nietzchianism, Reviewed work, Vol. 2, No. 2, Nikos Kazantzakis Special Number (1971 - 1972), pp. 245-266 Published

Laval théologique et philosophique, Hélal Georges, Le satori dans le bouddhisme Zen et la rationalité, vol. 47, n° 2, 1991, pp. 203-213

Le Gars Yves, *Nikos Kazantzaki et la France*, Paris, le 18 octobre 2007, mairie du Vie, pp. 1-13

Malraux André, *Hommage à la Grèce,* discours prononcé le 28 mai 1959 à Athènes

Medrea Alexandra, *Voyage en Crète,* 1999, pp. 1-17

Memoirs of Osaka Kyoikou Universtity, Taki Ichiro, Le problème métaphysique de la personnalité – Plotin, Bergson et Lin-tsi, September 2010, Ser I, Vol. 59, No. 1, pp. 13-26

Moebius : écritures / littérature, Bacot Jean-François, Panaït Istrati : ou la conscience écorchée d'un vaincu, n° 35, 1988, p. 95-114

Nouvelle époque de l'automne, KIMON FRIAR, L'Odyssée de Kazantzaki, éditions Diphros, Athènes, 1958

Perisanu Mariana, *L'Égypte et l'exubérance méditerranéenne chez Panaït Istrati et Robert Solé*, 2006, pp. 1-16

Persee, Bulletin de l'Association Guillaume Budé : *Lettres d'humanité,* André Mirambel, Autour de l'œuvre de Kazantzakis, pp. 123-142

Revue Europe, De Jouvenel Renaud, En souvenir de Kazantzaki, juin 1958

Revue de littérature comparée, Bessière Jean | Klincksieck, Pour une lecture symptomale du discours des comparatistes français notes de conclusion, 2001/2 - N°298 ISSN 0035-1466, pp. 327-336

Revue philosophique de la France et de l'étranger, Vieillard-Baron Jean-Louis, Bergson et la religion, 2001/4 Tome 126, pp. 505-516. DOI : 10.3917/rphi.014.0505

Taki Ichiro, *Une Esthétique de l'intuition – Bergson et la spiritualité japonaise,* 2002, pp. 1-10

Vonèche J., *Jean Piaget, adolescent idéal,* Psicologia-USP, Sao Paulo, 1(2) : 113-116, 1990

ΑΞΙΟΛΟΓΙΚΑ, Μποχώτης Θανάσης, Ανορθολογικές Τάσεις στην Ελλάδα, 1890-1940, τεύχος 7, Μάϊος 2007, σ. 123-152

ΔΕΛΤΙΟ ΕΚΠΑΙΔΕΥΤΙΚΟΥ ΟΜΙΛΟΥ, ΙΙ, (1912), Νίκος Καζαντζάκης, "Α. Μπερξόν", σ. 310-334,
BULLETIN DE L'ASSOCIATION POUR L'ENSEIGNEMENT, II (1912), Nikos Kazantzaki, "H. Bergson", pp. 310-334.

Κατσουλάκη Ελένη, *Η Σταύρωση του Νίκου Καζαντζάκη* , 1965, σ. 1-77

Μνήμων, Κορνέζου Τιτίνα, Οι σπουδές του Παντελή Πρεβελάκη στην Ιστορία της Τεχνης στο Παρίσι, (1930-33), Αθήνα, 2009, σ. 263-282.

Νέα Εποχή, Νικολάου Μιχαήλ Καζαντζάκη, Ο Φρειδερίκος Νίτσε εν τη φιλοσοφία του δικαίου και της πολιτείας , *Nouvelle Epoque*, Frédéric Nietzsche dans la philosophie du droit et de la cité, Nikos Kazantzaki, 4, n. 14 (été 1959)

ΝΕΑ ΕΣΤΙΑ, Αποστολίδης Ντίμης, Νίκος Καζαντζάκης και η φιλοσοφία του, 25 Δεκεμβρίου 1959, τεύχος 779, σ. 145-154

ΝΕΑ ΕΣΤΙΑ, Κατσίμπαλης Κώστας, Ο άγνωστος Καζαντζάκης, Το πρώτο βιβλίο όπως το είδαν οι σύγχρονοί του, (Όφις και Κρίνο 1906), 15 Απριλίου 1958, τεύχος 739, σ. 613-615, Κωμωδία-Τραγωδία Μονόπραχτη, σ. 616-625

ΝΕΑ ΕΣΤΙΑ, Ο άγνωστος Καζαντζάκης, το πρώτο βιβλίο όπως το είδαν οι σύγχρονοί του, (Όφις και Κρίνο 1906), 1 Μαΐου 1958, τεύχος 740, σ. 689-691, Η αρρώστεια του αιώνος, σ. 681-696,

ΝΕΑ ΕΣΤΙΑ, Χάρης Πέτρος, Τα πρωτόλεια, προβλήματα κι ερωτήματα, 15 Μαΐου 1958, τεύχος 741, σ.731-732, Κατσίμπαλης Κώστας, Ο άγνωστος Καζαντζάκης, Το πρώτο θεατρικό του έργο «Ξημερώνει», Ι. Ο Παντελίδειος Δραματικός Αγών του 1907, σ. 745-756

ΝΕΑ ΕΣΤΙΑ, Κατσίμπαλης Κώστας, Ο άγνωστος Καζαντζάκης, Πεζά ποιήματα, Τι μου λένε οι παπαρούνες, 1 Ιουλίου 1958, τεύχος 744, σ. 1021-1024, Requiem 1024-1025, Νύφη, σ. 1025

ΝΕΑ ΕΣΤΙΑ, Ο άγνωστος Καζαντζάκης, Οι πρώτες ταξιδιωτικές εντυπώσεις του, Γ. Κ. Κατσίμπαλης, 15 Αυγούστου 1958, τεύχος 747, σ. 1206-1208, Επιστολαί από το Παρίσι, Εντυπώσεις των πρώτων ημερών, από εφημερίδα *Νέον Άστυ*, 13 Οκτωβρίου 1907, σ. 1208-1209, Παρισινή ζωή, από εφημερίδα *Νέον Άστυ*, 18 Οκτωβρίου 1907, Κάρμα Νιρβαμή, σ. 1209-1210, Η ποικιλία παντού, από εφημερίδα *Νέον Άστυ*, 25 Οκτωβρίου 1907, Ακρίτας, σ. 1210-1212, Η εξέγερσις του σοσιαλισμού, από εφημερίδα *Νέον Άστυ*, 6 Νοεμβρίου 1907, Ακρίτας, σ. 1212-1213, Εναντίον της μητρότητος, από εφημερίδα *Νέον Άστυ*, 14 Νοεμβρίου 1907, Ακρίτας, σ. 1213-1215, Η 14 Ιουλίου στο Παρίσι, (Απόσπασμα από το μυθιστόρημα «Σπασμένες Ψυχές»), Παρίσι 1908, από το περιοδικό *ο Νουμάς*, 24 Ιανουαρίου 1910, αρ. 376, Πέτρος Ψηλορείτης, σ. 1215

ΝΕΑ ΕΣΤΙΑ, Ο άγνωστος Καζαντζάκης, Οι πρώτες ταξιδιωτικές εντυπώσεις του, επιστολαί από το Παρίσι, Οι Έλληνες σπουδασταί, 1 Σεπτεμβρίου 1958, τεύχος 748, από εφημερίδα *Νέον Άστυ*, 8 Μαρτίου 1908, Ακρίτας, Ο Έλλην γλύπτης, από εφημερίδα *Νέον Άστυ*, 26 Ιουνίου 1908, Ν. Καζαντζάκης, σ. 1285-1288, Ελληνικά ποιήματα, από εφημερίδα *Νέον Άστυ*, 16 Φεβρουαρίου, 1909, Κάρμα Νιρβαμή, σ. 1288-1290, Ταξιδιωτικές Εντυπώσεις, Εις Φλωρεντίαν, από εφημερίδα *Νέον Άστυ*, 10 Απριλίου, 1909, Κάρμα Νιρβαμή, σ. 1290-1292

ΝΕΑ ΕΣΤΙΑ, Ο άγνωστος Καζαντζάκης, Ο Φρειδερίκος Νίτσε, 15 Σεπτεμβρίου 1958, τεύχος 749, από το περιοδικό *Παναθήναια*, τόμος 17, 15 Οκτωβρίου 1909, Ν. Μ. Καζαντζάκης, σ. 1370-1372, Τα βιβλία, από περιοδικό *Παναθήναια,* τόμος 19, 15 Οκτωβρίου 1909, Αρετάς [= Ι. Ζερβός], σ. 1372-1374, Η επιστήμη εχρεωκόπησε, από περιοδικό *Παναθήναια*, Τόμος 19, 15 Νοεμβρίου, Ν. Καζαντζάκης, σ. 1374-1378

ΝΕΑ ΕΣΤΙΑ, Τζερεμίας Ν. Παύλος, Νίκος Καζαντζάκης και η κοινωνική του φιλοσοφία, 25 Δεκεμβρίου 1959, τεύχος 779, Pavlos N. Tzeremias, NIKOS KAZANTZAKI ET LA PHILOSOPHIE SOCIALE, *NEA ESTIA*, Noël 1959, vol. 779, pp. 136-137

Πόρφυρας, Αθανασοπούλου Αφροδίτη, Από τον Νίτσε στον Καζαντζάκη: Η γενεαλογία της «Κρητικής Ματιάς», τεύχος, 129, Οκτ.-Δεκ.2008, σ. 286-303

Πουλιόπουλος Δ. Νίκος, *Ο Νίκος Καζαντζάκης και τα παγκόσμια ιδεολογικά ρεύματα*, Vol. 1 (Athens, 1972), pp. 1-17

Sitographie

http://matiereapenser.free.fr/philo/docs/bergson_2sources.pdf, Henri Bergson

http://classiques.uqac.ca/classiques/bergson_henri/evolution_creatrice/evolution_creatrice.pdf , Henri Bergson

http://classiques.uqac.ca/classiques/bergson_henri/le_rire/Bergson_le_rire.pdf, Henri Bergson

http://classiques.uqac.ca/classiques/bergson_henri/essai_conscience_immediate/essai_conscience.pdf, Henri Bergson

http://www.ina.fr/fresques/europe-des-cultures-fr/Html/PrincipaleAccueil.php?Id=Europe00005 vidéo de Kazantzaki, saint François d'Assise

http://www.revistasusp.sibi.usp.br/pdf/psicousp/v1n2/a02v1n2.pdf article PIAGET

http://www.dailymotion.com/video/x28n53_docteur-albert-schweitzer_tech vidéo sur le Docteur Schweitzer

http://kazantzaki.free.fr/NIKOS/homme/biographie/index.php, Biographie Nikos Kazantzaki

Kazantzaki un humaniste de notre temps

http://www.unspecial.org/UNS667/t71.html

http://www.unileipzig.de/~organik/giannis/Philosophie/H%20stavrwsh%20tou%20N.%20Kazantzakh.pdf, article en grec, Katsoulaki Eleni,

http://trove.nla.gov.au/website/result?q=nikos+kazantzaki&x=52&y=12&s=0

Entretien Eckermann Goethe, traduction N. K

http://anemi.lib.uoc.gr/php/pdf_pager.php?rec=/metadata/3/e/f/metadata-219-0000013.tkl&do=89805.pdf&lang=en&pageno=1&pagestart=1&width=840.96%20pts&height=595.2%20pts&maxpage=83

http://books.google.fr/books?id=d6wZWtSy1fwC&printsec=frontcover&dq=Fran%C3%A7ais+Am%C3%A9ricains,+ces+diff%C3%A9rences+qui+nous+rapprochent,+Gilles+Asselin&source=bl&ots=hP1i9nxBDN&sig=PR75T5Ms0ByKQrJvHdRjBLH8GGs&hl=fr&sa=X&ei=0KE_UJe5JYnbtAaA_IF4&ved=0CDAQ6AEwAA#v=onepage&q=Fran%C3%A7ais%20Am%C3%A9ricains%2C%20ces%20diff%C3%A9rences%20qui%20nous%20rapprochent%2C%20Gilles%20Asselin&f=false , livre *Français Américains, ces différences qui nous rapprochent*, Gilles Asselin, Ruth Mastron

BIBLIOGRAPHIE N. KAZANTZAKI PAR G. K. KATSIMPALI

http://anemi.lib.uoc.gr/php/pdf_pager.php?rec=/metadata/2/9/b/metadata-200-0000029.tkl&do=235258_w.pdf&lang=el&pageno=1&pagestart=1&width=516&height=728&maxpage=29

ARTICLE EN GREC, «Η ΟΔΥΣΕΙΑ ΤΟΥ ΚΑΖΑΝΤΖΑΚΗ, (ΚΡΙΤΙΚΟ ΔΟΚΙΜΙΟ), ΒΑΣ. ΛΑΟΥΡΔΑ

http://anemi.lib.uoc.gr/php/pdf_pager.php?rec=/metadata/c/d/0/metadata-24-0000026.tkl&do=90378.pdf&lang=el&pageno=1&pagestart=1&width=1190.4%20pts&height=840.96%20pts&maxpage=9

LE MAITRE MACON, TRAGEDIE, PETROS PSILORITIS, Ο ΠΡΩΤΟΜΑΣΤΟΡΑΣ, ΤΡΑΓΩΔΙΑ, ΠΕΤΡΟΣ ΨΗΛΟΡΕΙΤΗΣ

uoc.gr/php/pdf_pager.php?rec=/metadata/9/a/9/metadata-199-0000002.tkl&do=57188_w.pdf&lang=en&pageno=1&pagestart=1&width=516&height=728&maxpage=24

Friedrich Nietzsche on the Philosophy or Right and the State, Nikos Kazantzakis http://books.google.fr/books?id=2ZmoqTT1TlUC&printsec=frontcover&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false

Les récits de voyage des Français en Californie de la Ruée vers l'or à 1913-1915

http://www.paris-sorbonne.fr/IMG/pdf/positionNirina.pdf

http://www.philenews.com/Digital/Default.aspx?d=20110904&pn=1, article du quotidien chypriote « Phileleftheros »

http://kazantzakispublications.org/francais/index.html, page web de la maison d'éditions Kazantzaki

http://ir.lib.osaka-kyoiku.ac.jp/dspace/bitstream/123456789/2416/1/BK19_p19.pdf

http://www.bigakukai.jp/aesthetics_online/aesthetics_13/text/text13_taki.pdf

http://dspace.flinders.edu.au/jspui/bitstream/2328/25584/1/George%20Frazis%20.pdf, http://scholar.googleusercontent.com/scholar?q=cache:uhB7zPFvRiQJ:scholar.google.com/+%CE%BA%CE%B1%CE%B6%CE%B1%CE%BD%CF%84%CE%B6%CE%AC%CE%BA%CE%B7%CF%82&hl=fr&as_sdt=0,

TITINA ΚΟΡΝΕΖΟΥ, Οι σπΟΥδΕσ τΟΥ παΝτΕλΗ πΡΕβΕλαΚΗστΗΝ ιστΟΡια τΗσ τΕχΝΗσ στΟ παΡισι (1930-33)*

http://www.ling.ohio-state.edu/ICGL/proceedings/46_Mathioudakis-1.x_SETD_538.pdf, The fuzzy areas of *accuracy* and *confidence* while guessing the idiosyncratic vocabulary of Nikos Kazantzakis' *'ΟΔΥΣΕΙΑ'* [1]
Nikolaos K. Mathioudakis, Democritus University of Thrace,nmathiou@helit.duth.gr, δάσκαλος
https://dspace.flinders.edu.au/jspui/bitstream/2328/8096/1/385-394_Vincent.pdf, Laughter and Freedom: The theory and practice of humour in Kazantzakis, Alfred Vincent, Vincent, Alfred. 2009. Laughter and Freedom: The theory and practice of humour in Kazantzakis. In E. Close, G. Couvalis, G. Frazis, M. Palaktsoglou, and M. Tsianikas (eds.) "Greek Research in Australia: Proceedings of the Biennial International Conference of Greek Studies,
Flinders University June 2007", Flinders University Department of Languages - Modern Greek: Adelaide, 385-394.
Archived at Flinders University: dspace.flinders.edu.au

http://triceratops.brynmawr.edu/dspace/bitstream/handle/10066/5207/Georgopoulos_5_4.pdf?sequence=1

http://www.onassis.gr/online-magazine/lectures-news/images/lectures/2009-March-10/peter_pien_speech.pdf, *The Philosophical Basis of Kazantzakis's Writings,* Peter Bien, Iraklio, Crete, October 2008, Hanover, New Hampshire, November 2008

Georges Hélal, article *« Le satori dans le bouddhisme Zen et la rationalité »*, Laval théologique et philosophique, vol. 47, n° 2, 1991, p. 203-213

http://www.thehackademy.net/madchat/esprit/textes/ebooks/Nietzsche/Friedrich%20Nietzsche%20-%20Ainsi%20parlait%20Zarathoustra.pdf

http://thierry.jamard.over-blog.com/60-index.html /pantokrator

www.com.ulaval.ca/fileadmin/contenu/afi/doc_pdf/colloc_2006

http://invenio.lib.auth.gr/record/79774/files/gri-2007-833.pdf?version=1

http://ressources-cla.univ-fcomte.fr/gerflint/AmeriqueduNord1/Orient.pdf

http://www.academie-francaise.fr/immortels/base/academiciens/fiche.asp?param=502

http://books.google.fr/books?id=iqt_qYHFnAUC&printsec=frontcover&dq=Bien,+1989+Peter+Bien,+Kazantzakis:+Politics+of+the+Spirit.+Princeton:+Princeton+University+Press.&source=bl&ots=6V9rGrmyYF&sig=I4ZINL8XvH1W1LHm34pwhkdsVnI&hl=fr&sa=X&ei=xW1LUNuANJGLswbaxoGQDw&ved=0CDEQ6AEwAA#v=onepage&q=Bien%2C%201989%20Peter%20Bien%2C%20Kazantzakis%3A%20Politics%20of%20the%20Spirit.%20Princeton%3A%20Princeton%20University%20Press.&f=false

http://books.google.fr/books?id=H0Mxlqc5W6wC&printsec=frontcover&dq=L.+Lawler,+The+Challenge+of+Bergsonism.+London:+Continuum.&source=bl&ots=BG5WJqYgwR&sig=3ybsqDN5ObH550KIDXayKk0rDw8&hl=fr&sa=X&ei=1XVLUNGHHozVsgal9IHoDQ&sqi=2&ved=0CDEQ6AEwAA#v=onepage&q=L.%20Lawler%2C%20The%20Challenge%20of%20Bergsonism.%20London%3A%20Continuum.&f=false

http://books.google.fr/books?id=UjK8jJ0hg8sC&printsec=frontcover&dq=F.+C.+T.+Moore,+Bergson:+Thinking+Backwards.&source=bl&ots=oo7kCOoUBt&sig=SIvnUTbggkiz_MqWtGuhXo_brlg&hl=fr&sa=X&ei=hX1LUKTXI4j5sgaj7YDADw&ved=0CDMQ6AEwAA#v=onepage&q=F.%20C.%20T.%20Moore%2C%20Bergson%3A%20Thinking%20Backwards.&f=false

http://culture.ulg.ac.be/jcms/prod_194407/nikos-kazantzaki-un-esprit-libre

http://www.assemblee-nationale.fr/histoire/andre-malraux/discours_politique_culture/hommage_grece.asp

http://www.explorecrete.com/greek/mantinades-GR.html, chansons populaires crétoises, mandinates

http://www.parathyro.com/?p=13771, 15/08/2012, page web de manifestations culturelles

http://www.tovima.gr/culture/article/?aid=469930, 15/08/2012, quotidien grec, *To vima*

http://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_la_Cr%C3%A8te , l'île de Crète

http://fr.wikipedia.org/wiki/Kathar%C3%A9vousa , langue puriste

http://www.universalis.fr/encyclopedie/langue-demotique/ , langue populaire

http://www.google.fr/imgres?q=guerrier+au+casque+d%27or+de+rembrandt&hl=fr&gbv=2&biw=1280&bih=576&tbm=isch&tbnid=BvDlLJ4foF_cnM:&imgrefurl=http://www.art-antiquites.eu/documentation/lhomme_au_casque_dor.html&docid=1rMv0egYtbqlwM&w=420&h=521&ei=-BU8TpnvEMG28QPc_pD3Ag&zoom=1&iact=hc&vpx=173&vpy=63&dur=151&hovh=250&hovw=202&tx=129&ty=144&page=1&tbnh=133&tbnw=107&start=0&ndsp=21&ved=1t:429,r:0,s:0, le guerrier au casque, Rembrandt

http://fr.wahooart.com/A55A04/w.nsf/Opra/BRUE-8EWFWH

http://aparences.net/wp-content/uploads/titien_charles_quint.jpg

http://www.melencoliai.org/041-Le-Chevalier-le-Diable-et-la-Mort.jpg

http://www.interarts.net/descargas/interarts678.pdf, La diplomatie culturelle française
http://maaber.50megs.com/issue_february04/literature8f.htm , Nikos Kazantzaki et la poésie
http://translate.google.fr/translate?hl=fr&langpair=en|fr&u=http://www.mlahanas.de/Greeks/Dance.htmcratère François volute,

http://fr.wikipedia.org/wiki/Adjectif_en_japonais
http://www.un-prenom.com/prenom-russie/prenom-ninel/signification-prenom-ninel-r23pr8016.html
http://fr.wikipedia.org/wiki/Benito_Mussolini
http://www.oboulo.com/mussolini-eglise-catholique-22431.html
http://fr.wikipedia.org/wiki/V%C3%A2r%C3%A2na%C3%A7%C3%AE
http://www.techno-science.net/?onglet=glossaire&definition=7261
http://kazantzaki.free.fr/Voyage-en-Crete.pdf, 08/19/1012
http://enzothefox.wordpress.com/2013/04/26/philolinguistique-la-langue-outil-intelligent-dexploration-du-monde/
http://el.wikipedia.org/wiki/%CE%97%CF%81%CE%AC%CE%BA%CE%BB%CE%B5%CE%B9%CE%BF_%CE%9A%CF%81%CE%AE%CF%84%CE%B7%CF%82, 02/11/2013
http://www.kazantzakispublications.org/fr/translations2.php , 07/11/2013
http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%81nanda, 12/11/13

Annexes 1

L'AFFAIRE ROUSSAKOV

Article envoyé au journal Pravda par Panaït Istrati, mais n'était pas publié en intégralité.

« Depuis[657] une année je parcours l'U.r.s.s. en tous sens. Je suis plusieurs fois passé par Leningrad. « Je m'y suis reposé plusieurs fois, auprès d'un ami, écrivain français, au sein d'une famille de braves gens. » J'ai connu là les soucis et les joies d'un vrai prolétaire russe, qui a longtemps lutté contre la misère, dans, dans bien des ports du monde, à Hambourg, à New York, à Buenos Aires, à Marseille. Chassé de Russie en 1905, « par les pogroms et la répression », il avait fini par se fixer en France. Il vécut là de longues années, nourrissant avec peine, du travail de ses mains, sept enfants (j'en connais six personnellement) et consacrant ses soirées au syndicat des marins russes. Au temps de l'intervention en Russie, l'agitation à laquelle il se livrait lui valu d'être expulsé de France avec toute sa famille. Il arriva à Petrograd en plein hiver 1919 en qualité « d'otage bolchévik » échangé contre des officiers français arrêtés en Russie. « À l'heure de la famine et du péril mortel, ce vieil ouvrier amenait avec bonheur six de ses enfants au pays de la Révolution.

« À Leningrad il fut successivement organisateur de « maisons d'enfants, gérant » d'une grande maison d'enfants installés à l'hôtel de l'Europe, directeur d'une blanchisserie. Puis il resta assez longtemps sans travail. Depuis près de deux ans, il est ouvrier à la fabrique de confection « Samoilova ». Son stage d'ouvrier est de plus de quarante ans. C'est un homme encore vigoureux et qui garde de son passé d'agitateur un franc parler souvent courageux.

« Il s'appelle Alexandre-Ivanovitch Roussakov. Il habite à Leningrad, rue Jéliabova, n. 19, KB 4.

« J'ai quitté sa famille le 30 décembre. Je la connais bien. Je l'ai vue vivre. J'étais au courant de ses petits ennuis. Je savais qu'une Comsomolka, habitant le même logement, « obligeait depuis de mois » à soutenir des procès « et le dénonçait même comme un criminel », pour le chasser d'une chambre – plus exactement un coin de corridor, derrière une salle de bains – où il dort, et la lui prendre. Je sais que la crise des logements est grave dans l'U.r.s.s. et que les histoires de ce genre ne sont, « malheureusement », pas rares. Mais voici que l'on me communique un article révoltant publié par la Pravda de Leningrad, le 31 janvier, sous le titre Kalganovskaïa Poroda, et concernant cette affaire. Je me le fais traduire mot à mot. Je rencontre ici deux écrivains français – Pierre Pascal et Victor Serge – habitant la Russie de longue date et qui connaissent très bien l'ouvrier Roussakov. Je rencontre un médecin qui le connaît depuis vingt ans, le Dr N. Je constate avec eux que l'article de la Pravda de Léningrad est une inqualifiable agression morale. Et j'en suis à me demander comment une chose pareille peut se passer dans la seconde capitale de l'U.r.s.s. ? Comment se

[657] Panaït Istrati, *Vers l'autre flamm*e, Union générale d'éditions, pp. 166 à 169

peut-il qu'on puisse calomnier, traquer, dénoncer ainsi au mépris et à l'hostilité de la population, comme in malfaiteur, comme un contrerévolutionnaire, un vieil ouvrier révolutionnaire, dont le passé et le présent sont en réalité irréprochables ? » L'article de la Pravda le qualifie de « koulak », de « nepman », de « contre-révolutionnaire » ! « Trois » mensonges inadmissibles et dangereux. « Je ne savais pas qu'il était permis de jouer ainsi avec ces mots. L'article le présente encore comme un « spéculateur ». Quatrième mensonge. Comme le « persécuteur de deux jeunes communistes bessarabiennes. Sixième mensonge. Je ne dis rien du ton et des conclusions de l'auteur, qui compare l'ouvrier Roussakov, à un assassin récemment fusillé ! »

« On l'accuse avec sa famille d'avoir brutalisé une communiste venue dans son logement. Par malheur pour ceux qui montent cette histoire je connais trop bien les gens dont il s'agit. « Cet incident a commencé par des violences exercées contre une jeune femme, probe et cultivée, la femme d'un mien ami, que je sais incapable d'exercer des violences contre qui que ce soit. Elle a été insultée, provoquée et frappée, chez elle, à son domicile, par une personne qui lui était inconnue, venue du dehors et entrée sans son autorisation. Si la personne qui a délibérément provoqué cet incident en a pâti elle-même ensuite, ne doit-elle ?

« Si l'on a réussi à mettre hors de lui, pendant quelques minutes, le vieil ouvrier ou quelqu'un des siens, à qui la faute ? Toute patience a des limites naturelles.

« Depuis des mois, l'ouvrier Roussakov était-il en butte aux attaques continuelles de la Comsomolka en question, qui est allée jusqu'à le dénoncer calomnieusement à la milice criminelle. Dans quatre affaires successives montés contre lui, les tribunaux lui ont donnerions. (Ici la rédaction me fait dire exactement le contraire : « Les tribunaux lui ont donné tort !!!) Il s'est adressé – « inutilement – de vive voix », à la rédaction de la Pravda de Leningrad, il y a quelques semaine, en demandant que l'on mit un terme à cette mesquine persécution. « Mon ami Victor-Serge en a averti de vive voix deux membres de la fraction communiste de la maison (Jakt), à laquelle il avait déjà adressé, il y a plusieurs mois, une plainte écrite ». Toutes ces démarches n'ont servi à rien. Mieux : aucune réponse ne leur a été faite !

« Je suis désolé de rencontrer dans une des capitales de la révolution de pareilles mœurs» Je suis désolé de voir des comsomols et des communistes se conduire ainsi envers un ouvrier. Je suis désolé de voir la presse participer à une campagne aussi inqualifiable contre un travailleur. Je demande que cette affaire soit tirée au clair. Je demande pour l'ouvrier Roussakov, publiquement diffamé, une réparation publique. »

P.S. – Le scandale continue. Cet article terminé, j'apprends que Roussakov est déjà, en vingt-quatre heurs, exclu du syndicat qui devait le défendre, et chassé de l'usine, « ce qui devrait le vouer à la misère, jusqu'à la fin de ses jours ! Il est évidemment entièrement sans défense ». En ma qualité de vieil ouvrier, je demande pour lui une réparation complète. »

Toutes les lignes guillemetées sont les passages supprimés par la rédaction).

Annexe 2

Contingents des grandes puissances européennes présents en Crète en 1897	
Localisation	**Unités**
Allemagne	
La Canée	1 détachement de marine (1 officier et 10 marins)
Fort de Souda	5 marins
Autriche-Hongrie	
Souda	2 compagnie du 2nd bataillon du 87e régiment d'infanterie
La Canée	1 compagnie du 2nd bataillon du 87e régiment d'infanterie
Akrotiri	1 compagnie du 2nd bataillon du 87e régiment d'infanterie
France	
Sitía	2nd bataillon du 4e régiment d'infanterie de marine et 200 marins
Spinalonga	175 marins
La Canée	2 compagnies du 2nd bataillon du 8e régiment d'infanterie de marine
Halepa	1 demi-compagnie du 2nd bataillon du 8e régiment d'infanterie de marine
Fort Subaschi	1 compagnie du 2nd bataillon du 8e régiment d'infanterie de marine
Akrotiri	1 demi-compagnie du 2nd bataillon du 8e régiment d'infanterie de marine
Grande-Bretagne	

Candie	2 compagnies des Seaforth Highlanders et 1 bataillon des fusiliers gallois
La Canée	2 compagnies des Seaforth Highlanders dont 80 hommes parfois attachés à Akrotiri
Italie	
Ierapetra	2 compagnies du 2nd bataillon du 36e régiment d'infanterie
Candie	2 compagnies du 2nd bataillon du 36e régiment d'infanterie
La Canée	8e bataillon Bersaglieri
Akrotiri	1 compagnie de marins du navire "Sicile"
Russie	
Rethymnon	2 compagnies du 1er bataillon du 56e régiment d'infanterie
La Canée	2 compagnies du 1er bataillon du 56e régiment d'infanterie

Annexe 3

Le dissident, page 42
Dans une lettre datée du 1er octobre 1907, il relatera ses premières impressions de Paris. Á son père, le jeune Kazantzaki parle du trouble qu'il a ressenti en se trouvant seul dans la cohue d'une très grande ville – « voitures, cris, foules, hautes maisons, milliers de choses qui vous oppressent… » Tandis qu'à sa mère et à ses sœurs, il parle de son heureuse surprise de voir comment toutes les femmes travaillent 'jour et nuit, pour gagner leur pain. Pas comme chez nous, où vous restez assises tout le jour à broder et dès que vous entendez une voiture vous vous précipitez à la porte pour faire ensuite vos commentaires… »

Le dissident, lettre à Eleni, page 156

- Georges Vlachos a aimé votre travail. Je suis sûr qu'il acceptera de vous nommer correspondante de Kathimérini à Paris, me dit-il. Que de joies vous attendent là-bas ! Quel enrichissement pour votre âme ! Seulement, ne prenez pas le chemin de Marseille, partez via Rome. Je vous y attendrai au retour d'Espagne. Et nous marcherons la main dans la main dans les rues de Rome !

Annexe 4

Le dissident, (Héraklion) 7 juillet (1924), page 23

Et lorsqu'à la nuit tombante je rentre de la mer, les lèvres, les cheveux et la pensée encore salés, je rencontre en cachette les chefs du mouvement communiste d'ici et nous dressons les plans de la bataille future. C'est une dizaine d'hommes simples, incultes, des esprits forts, des âmes ardentes, incandescentes. C'est une masse brillante, amoureuse, qui attend que l'esprit descende la féconder. Toute la mer, toute la vision de la solitude et de l'éternité est encore dans mes yeux, tout le « Cercle », et, soudain, parmi ces pauvres et humbles « pêcheurs d'hommes », apôtres contemporains humiliés et affamés, bondit en moi l'amour enflammé et éphémère que je porte à l'homme, à notre époque exaltante et désespérée dans laquelle il m'a été donné de naître et tout le Cercle se concentre en un point incandescent – l'action immédiate.

Je me dis : Ces camarades sont le premier échelon de l'initiation à ma religion. Ils vont de l'avant pour se sauver eux-mêmes de l'injustice et de la faim. Ils sont, comme nous le disions, Lénotschka, les insectes qui naissent avec la certitude que le miel a été créé pour qu'ils s'en rassasient.

Le deuxième échelon (j'ai jusqu'à présent trois frères à ce niveau), se résume ainsi : ne pas combattre pour soi-même, mais pour l'Homme. Nous devons sauver l'homme, non pas notre insignifiante personne…

Au troisième, à l'échelon supérieur : Nous ne combattons ni pour nous-mêmes, ni pour l'Homme. Tous, bon gré, mal gré, que nous le sachions ou non, plantes, bêtes, hommes, idées – nous luttons pour sauver Dieu…

… Je me réjouis qu'il me soit donné, sans l'avoir voulu, d'enfoncer ici, dans le sol ancestral, dans la terre sacrée et depuis toujours éclairée – les racines de mon Dieu. Je dois labourer cette masse, ajuster ses aspirations aux besoins actuels, utiliser d'ici, de cette petite patrie qui scintille dans la mer bleue, le malaise universel et trouver l'expression la plus humble, la plus alléchante de ma théogonie mystique…

Qu'on le veuille ou non, le premier échelon de l'initiative est aujourd'hui la révolution communiste.

Ah, Lénotschka, si mon corps entier pouvait devenir digne de ma tête ! Parfois des éclairs africains traversent mes yeux et crie : Voilà, je suis prêt ! Et puis ils disparaissent. Disparaissent-ils, ou bien s'organisent-ils en un orage continu ?... Nous verrons… Dure est la cellule que m'a léguée mon père Bernardone ; tendre, pathétique, celle de ma Pica. Dieu fasse qu'un peu avant ma mort, j'arrive à la synthèse suprême.

Camarade bien-aimée, j'embrasse votre main, je me souviens de rochers brûlants, de nos deux mers qui ouvrent et ferment le premier cercle de notre rencontre, je me rappelle Saint-Jean-le-Chasseur, tout brille dans mon esprit avec calme, d'un bleu d'éternité…

Le dissident, lettre à Eleni, (Héraklion) 20.7.24, page 28

J'allais dans mon village paternel pour y mettre le feu, celui de notre idée, pour qu'il soit brûlé et qu'il soit sauvé. Il n'y a pas plus grande reconnaissance. C'était le premier village d'où j'ai commencé ma marche en Crète.

Réveiller, faire des satisfaits des insatisfaits, donner aux humbles la conscience de leur malheur, jeter des charbons ardents dans la cour de chaque maison paisible, voilà notre devoir difficile – le plus élevé. Pourquoi ? Pour que le monde ne se gangrène pas dans la patience et le bien-être…

Annexe 5

Le dissident, lettre à Eleni, Gottesgab lundi matin (1930), p. 249

[…]

Je désire que l'image de la Crète sorte parfaite, c'est pourquoi il faut laisser reposer encore pendant plusieurs mois Capetan Elia … J'ai écrit à Robertfrance, je l'ai remercié et lui ai dit combien il me semble utile de bien lancer Toda-Raba, afin qu'il ne se perde pas dans la masse des livres édités sur l'U.R.S.S.

Toda-Raba[658], Capetan Elia, la deuxième version de L'Odyssée qui ne contient pas moins de quarante-deux mille vers, l'histoire de la littérature russe… Dix autres projets… Pas une seconde à perdre…

Mais le corps le plus robuste, l'âme le mieux trempée ont aussi besoin d'un changement de climat. Après la montagne, la mer nous attire. Notre mer, la Méditerranée, limpide, parfumée à la pastèque.

L'heure des adieux sonne. Au seuil de notre porte, Nikos se ravise, ouvre sa valise, cherche l'unique copie du manuscrit de L'Odyssée, la dépose dans les bras de Philippe Kraus père :

« Mon ami, je vous confie mon travail. Gardez-le, je vous prie, jusqu'à notre retour !

- N'avons-nous pas décidé de faire des adieux définitifs ? lui dis-je.
- Dieu nous a pris par la main et nous a conduits ici. Laissons-lui encore une fois l'initiative. Ses chemins sont imprévisibles… »

[658] *Le Dissident,* page 251

Annexe 6

Le Dissident, (Héraklion) 7 juillet (1924), page 23

Et le second Ulysse, camarade, votre compagnon des promenades vespérales, l'homme qui s'est beaucoup réjoui en votre compagnie, qui a beaucoup parlé et s'est longuement tu, monta et redescendit les escaliers de la maison paternelle. Tout était resté pareil, propre, modeste, bien rangé. La rue lui semble trop étroite, comme si tout était plus étriqué, plus naïf. Le père parla des vignes et des oliviers, la mère parla des pays étrangers, lui demanda comment il avait vécu dans les terres lointaines, parmi des hommes et des femmes étrangères, pourquoi il avait maigri, quels étaient ses soucis, quand est-ce qu'il s'arrêterait… La famille a commencé à venir. Les cousins millionnaires et obèses, un abîme entre nous – me regardaient comme un fruit étrange et insaisissable de l'arbre de leur race. Mes jeunes neveux, insatiables, silencieux, écoutaient, observaient, rassemblaient les richesses offertes pour pouvoir comprendre, dans des dizaines d'années (peut-être même jamais), leur oncle noiraud, ascétique, aux-multiples-périples.

Je vais et viens dans la maison paternelle, je goûte doucement l'amertume des choses que j'ai aimées et qui sont maintenant loin de moi, je pense à Berlin, à la fièvre de l'angoisse humaine, là-bas, avec les terribles Analaya-Toubari juives, à ma dure obligation de renier mon père et ma mère, de m'éloigner d'eux, de m'affirmer contre leur morale, leur religion, leurs principes sociaux et leurs intérêts. Hier soir j'ai parlé à mon père du bolchevisme. Le sang lui monta à la tête mais il se tut. Il se leva et se retira dans sa chambre. C'est pour lui le plus grand témoignage d'indignation.

Chère, chère camarade, plaise à Dieu que je m'éloigne toujours avec amertume des personnes et des choses que j'aime et qui ne peuvent pas m'accompagner. Je rôde dans Héraklion, je regarde la mer bien connue, les montagnes que le soleil brûle, la terre blanche, les pierres, les herbes, les vieilles portes familières, les jeunes filles connues, les amis connus qui ont vieilli, comme si je vivais dans un rêve ancien, comme si je regardais dans des eaux transparentes et profondes, une ville engloutie.

Mes vieux oncles me posent des questions sur l'Angleterre, la France, la politique : « Y aura-t-il la guerre ? Qui sera le vainqueur ? » Un jeune cousin demande à quelle faculté s'inscrire, une jeune fille si elle doit partir pour l'Amérique, parce que là-bas il est possible pour elle de se marier. « Es-tu pressée ? – Oui. – Pourquoi ? – Je veux un enfant. Je jalouse les femmes qui portent un enfant dans leur sein ».

Et moi, calme, tantôt riant, tantôt pâlissant d'émotion contenue, je réponds à toutes ces inquiétudes humaines, je lutte pour aimer toutes ces âmes hétéroclites, en m'identifiant à elles, en m'intéressant à l'Angleterre, en choisissant une faculté, en allant en Amérique découvrir un père pour « mon » enfant. Je dépéris, je fonds ainsi, Lénotschka, dans notre

petite cour, rien ne m'est indifférent, je vis, aime et souffre avec tous ceux qui viennent chez nous, pour voir avec terreur et curiosité Dindbad-le-marin-de-la-pensée.

La table sur laquelle je vous écris, dans la chambre où je fus élevé, est couverte de fruits, de sucreries et de bananes, de tout ce que j'aime. J'ai hâte de partir pour la mer Libyque, afin que mon angoisse commence dans la solitude ; puis Dieu décidera. La Russie ? Que Dieu en décide. Mais ici aussi je serai heureux, parce que je travaillerai.

Lettre à Eleni, (Héraklion) 15.7. (1924), page 25

… je rôde dans les anciennes ruelles étroites de cette ville, je regarde les pauvre arbres, les hommes hâlés, les femmes ardentes et inconnues, nos paroles, nos ombres sur les pierres, toutes nos marches à travers les rivages, les champs et à travers nos âmes. Ah, quel terrible mystère que le cœur de l'homme ! Je me retourne et comme je me réjouis de cette ligne rouge que laissent derrière moi les gouttes chaudes de mon cœur humain, je vais à la mer, je fouis des vagues, je sens la mer entière qui circule dans mon sang, je respire l'air, je m'étends sur le sable chaud ; je sais que je suis la voix pure de tous ces cris inarticulés des éléments – et mon cœur, patient et omnipotent, camarade, bondit comme une chose vivante, petite et éphémère. Je me souviens de vous dans tous les instants amers et durs, je me rappelle vos yeux, nos silences,

Le Dissident, lettre à Eleni, pages 27,28

Camarade, je vis si intensément chaque instant que je fonds et dépéris… Avant-hier je suis allé avec Leftéris au village de Varvari où est né mon père… C'est au sommet d'une colline : tout autour, des vignes, des cyprès, des blés en contrebas, sur un sol calcaire, blanc, dur. Je n'oublierai jamais comme mon cœur bondissait quand je traversais les ruelles étroites et que j'apercevais par les portes basses ouvertes, la cour les pots de basilic, la cruche empanachée de thym, les femmes assises sur le seuil qui filaient et, au rez-de-chaussée, les jeunes filles tissant à leur métier.

Le Dissident, lettre à Eleni, (Héraklion) 29 juillet 24, page 29

… Je ne désire pas aller cette année en Russie. D'abord consolider l'Idée sur ce sol-ci.

Camarade, la vie est un miracle. Voilà que vous venez en Crète, voilà que nous verrons ensemble l'île sacrée et nous nous assoirons ensemble au bord de la mer de Libye vis-à-vis de l'Afrique.

Venez vite. Le raisin, les figues, les poires, les melons, Homère, Bouddha, nos deux âmes, les premières pluies qui vont venir – tout est mûr, prêt, bon et sacré, camarade !

Une source minérale – lisez plutôt un compte-gouttes – dans un verger profond. Des citronniers et des cédrats aux feuilles aqueuses, sombres, telles que les aimait le douanier Rousseau. Des mouches et des fourmis irascibles… Une lunule de plage, fermée de deux

côtés par des rochers abrupts. Un unique toit : un grenier rempli de cruches et de graines. Un seul habitant : un vieillard à demi sourd et aveugle. Léda ! Voilà la retraite « idéale » qu'on avait choisie pour le poète-ascète. Ne prétendait-il pas aimer la vie des humbles ?

Ni table, ni lit, ni linge, rien qui donne l'illusion du confort. Des fourmis, des mouches et du sable blond et fumant comme de l'étain fondu.

Annexe 7

Ξεκρέμαστα Ίδρυμα και Εκδόσεις Καζαντζάκη

Εκδοτική... κατάδυση

▶ Ερώτηση βουλευτή στη Βουλή των Ελλήνων φέρνει ξανά στην επικαιρότητα το θέμα της προώθησης του έργου του Καζαντζάκη. Στην Κύπρο, αλλά άφαντος ο Π. Σταύρου

Με δύο ερωτήματα του βουλευτή Ηρακλείου Μανόλη Στρατάκη στη Βουλή των Ελλήνων επανήλθε στην επικαιρότητα το θέμα διάσωσης και προώθησης του έργου του Νίκου Καζαντζάκη. Το δε ένα απ' αυτά, αφορά τον Κύπριο Πάτροκλο Σταύρου. Δεν θα μπορούσε να γίνει αλλιώς, αφού ο γνωστός υφυπουργός παρά τω Προέδρω της Κυπριακής Δημοκρατίας για τριάντα ολόκληρα χρόνια (1963-1993) είναι ο νόμιμος δικαιούχος των πνευματικών δικαιωμάτων των έργων του σπουδαίου συγγραφέα.

Ο Πάτροκλος Σταύρου και η κόρη του, Νίκη, μπροστά από την προτομή του Νίκου Καζαντζάκη στο Πνευματικό Κέντρο του Δήμου Αθηναίων, την 1η Απριλίου 1998 (ΦΩΤΟΓΡΑΦΙΑ ΑΡΧΕΙΟ ΕΚΔΟΣΕΩΝ ΚΑΖΑΝΤΖΑΚΗ).

Οι ερωτήσεις

Την πορεία της έρευνας σχετικά με το Ίδρυμα Νίκου και Ελένης Καζαντζάκη εξετάζει ο βουλευτής Στρατάκης, θέτοντας δύο ερωτήματα στους αρμόδιους υπουργούς Οικονομικών και Πολιτισμού και Τουρισμού της Ελλάδος. «Εχει εκδοθεί πόρισμα και ποια είναι τα αποτελέσματα του διαχειριστικού ελέγχου του Ιδρύματος Νίκου και Ελένης Καζαντζάκη; Τι πρόκειται να γίνει με τα πνευματικά δικαιώματα του Νίκου Καζαντζάκη μετά και τις τελευταίες εξελίξεις και την αναχώρηση του Πάτροκλου Σταύρου από την Ελλάδα;».

Οι «εξελίξεις» στις οποίες αναφέρεται ο βουλευτής Στρατάκης σχετίζονται με την επιστροφή του κ. Σταύρου στην Κύπρο μετά από πάρα πολλά χρόνια διαμονής στην Ελλάδα (επιστροφή που οφείλεται μάλλον σε λόγους υγείας) και την ανάδειξη του Σπύρου Μανδαλενάκη στη θέση του γενικού διευθυντή των Εκδόσεων Καζαντζάκη.

Ο Σπύρος Μανδαλενάκης είναι ο σύζυγος της κόρης του κ. Σταύρου, Νίκης, την οποία βάφτισε η Ελένη Καζαντζάκη. Δεν υπάρχουν πολλά στοιχεία για τον ίδιο εκτός από το ότι είναι εκπαιδευτής καταδύσεων, εξ ου και ο λόγος που η Εταιρεία Φίλων Νίκου Καζαντζάκη εξέδωσε ανακοίνωση με την οποία αναφέρει σχετικά: «δεν γνωρίζουμε αν είναι ο καταλληλότερος γι' αυτή τη θέση, αφού, επίσης, δεν γνωρίζουμε να έχει κάποια σχέση με τη λογοτεχνία και τα βιβλία, και ειδικά με το τεράστιο και πολύπλοκο έργο του Νίκου Καζαντζάκη».

Για το ίδρυμα

Το ίδρυμα Μελετών Νίκου και Ελένης Καζαντζάκη συστάθηκε το 1997 από τον Πάτροκλο Σταύρου, αλλά δεν λειτούργησε ποτέ. Σε παλαιότερη σχετική ερώτηση του βουλευτή Στρατάκη, είχε δοθεί από το υπουργείο Οικονομικών η απάντηση πως υπάρχει εντολή για τη διενέργεια ελέγχου στο Ίδρυμα και αλλά και ανάθεση διεκδίκησης, μετά το πόρισμα, των περιουσιακών στοιχείων του Ιδρύματος». Ο κ. Στρατάκης διερωτάται γιατί ενώ έχει περάσει πάνω από ένας χρόνος από την εντολή διενέργειας του ελέγχου, δεν έχει γίνει τίποτα γνωστό.

Παράλληλα, ο βουλευτής επισημαίνει στο έγγραφό του την αγωνία της Διεθνούς Εταιρείας Φίλων Ν. Καζαντζάκη για την τύχη του έργου του συγγραφέα.

«Αυτή (ο διορισμός του γαμπρού του Π. Σταύρου) είναι η τελευταία πράξη κατά του έργου του Καζαντζάκη, το οποίο από την αρχή είχε παραμελήσει ο Σταύρου προκλητικά, τόσο ως προς τις εκδόσεις στα ελληνικά όσο και ως προς τις μεταφράσεις, όπως έχουν διαπιστώσει επανειλημμένα επιφανείς πανεπιστημιακοί και άλλοι», αναφέρεται στην ανακοίνωση της Εταιρείας.

Journal chypriote « Politis » 11 août 2011

Annexe 8

TABLEAU BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

1883	18 février, naissance à "Megalo Kastro", "Grande forteresse", ancienne appellation de la capitale de la Crète, Héraklion.
1889	Insurrection des crétois contre l'occupation turque, la famille s'est réfugiée pour six mois au Pirée
1890-1897	Retour en Crète, école primaire à « Mégalo Kastro ».
1897-1899	La famille fuit à Naxos lors de la deuxième révolution crétoise. Kazantzakis commence ses études secondaires à l'École Commerciale française Sainte-Croix, administrée par des Franciscains. Il apprend le français et l'italien, il s'initie à la littérature européenne, mais entre surtout en contact avec la culture occidentale. Impressionné par les résultats scolaires de l'élève crétois, un cardinal lui propose de se convertir au catholicisme et de suivre des études de séminariste au Vatican. Mais lorsque Mikhalis Kazantzakis, son père, l'apprend, il se rend une nuit à l'école pour en arracher de force son fils, menaçant les moines de les brûler vifs.
1899-1902	Il rentre avec sa famille en Crète, il finit ses études secondaires.
1902-1905	Études de droit à Athènes, obtient son diplôme avec mention « très bien », apparition dans la vie littéraire avec son premier roman « Le serpent et le lys », chroniqueur au quotidien « Acropolis »
1907-1909	Études à Paris, études de droit et de philosophie chez Henri Bergson, il se familiarise avec les idées de Nietzsche et travaille à sa thèse, intitulée *Frédéric Nietzsche dans la philosophie du droit et de la cité.*
1909-1920	Il s'installe à Athènes, il commence à vivre avec Galatée, il l'épousera plus tard, problèmes financiers préoccupants, il n'accepte pas sa nomination au poste de secrétaire au ministère de l'Éducation et s'efforce de se garantir des revenus comme traducteur ou en se lançant dans diverses entreprises commerciales, exploitation au sud du Péloponnèse d'une mine avec Georges Zorba. Lors des Guerres balkaniques, il s'engage comme volontaire et est affecté au secrétariat particulier du premier ministre Él. Venizélos. Il rencontre Sikélianos en 1914, tournée ensemble au Mont Athos. 1916, au milieu du mois de mars, la première mondiale de l'opéra de Manolis Kalomoiris, *Le contremaître*, d'après la tragédie de Kazantzaki. 20/08/1916, il devient membre de la Société des Sciences sociales et politiques. De l'automne 1917 à janvier 1919, Kazantzakis voyage en Suisse. Peu après son retour en Grèce, il est nommé directeur général au ministère de l'Assistance Publique et œuvre au rapatriement des grecs du Caucase.
1920-1924	Défaite de Venizélos aux élections, fin de son passage du ministère, écœuré par la conjoncture politique part pour un mois en Allemagne. Il s'isole à Kifisia avec son ami Sfakianakis, il travaille sur sa tragédie

	« Christ ». Il voyage en Crète et en Péloponnèse, puis après s'être assuré une collaboration avec l'éditeur D. Dimidrakos, il part pour Vienne. Il y passe tout l'été, se consacrant à l'écriture. L'étrange maladie de peau dont souffre alors son visage, caractérisé par le docteur Steckel, « masque de sexualité », le pousse à étudier les théories de Freud. En automne 1921, il s'installe à Berlin. Il travaille à Ascèse, suit les travaux du congrès des Réformateurs de l'Éducation, se met en contact avec « le cercle du feu » de Rachel Lipstein et passe sous l'influence de Lénine. En été 1923, il voyage à travers l'Allemagne et visite la ville natale de Nietzsche. Début 1924, il sillonne l'Italie et demeure à Assise jusqu'en avril.
1924-1925	Retour à Athènes, rencontre avec Éléni Samiou, sa compagne pour le reste de ses jours. En juillet 1924, il se rend en Crète et, en août, il passe ses vacances avec Éléni sur la plage déserte de Lendas, tout en étudiant Homère, Goethe et Eschyle. Il demeure à Héraklion une année entière, entreprend la composition de son ambitieuse *Odyssée* et écrit très probablement son *Banquet*. Il se lance, sans succès toutefois, dans une action politique clandestine, qui aboutit à son arrestation et à sa détention, durant vingt-quatre heures, à la Sûreté d'Héraklion. En juillet 1925, il retourne un moment à Athènes, mais ne tarde guère à en repartir pour effectuer un voyage dans les îles de l'Égée, au cours duquel il va découvrir Égine, où il s'installera bientôt.
1925-1933	Octobre 1925 marque pour Kazantzakis le début d'une longue période de voyages à travers le monde. Chacun d'entre eux est pour lui l'occasion de recueillir images, idées et expériences qu'il incorpore ensuite dans chaque nouvelle version de son *Odyssée*. Jusqu'en 1933, il visite trois fois l'Union Soviétique et deux fois l'Espagne. Il voyage également en Italie, à Chypre, en Palestine, en Égypte et dans le Sinaï, tandis qu'il effectue plusieurs longs séjours à Gottesgab, en République tchèque. (Ses articles sur Chypre et la Palestine connaissent un grand succès, 1926. Ils sont édités au journal « Eleftheros Typos, 9 et 10 mai, 13-22 juin et 18 juillet). Le 13 octobre 1926, est reçu par Mussolini. 13 novembre 1927, se rencontre avec Panaït Istrati. Pendant l'été de 1930, il traduit ou adapte vingt livres pour enfants, choisis avec amour dans la littérature internationale. Les voyages et une activité littéraire intense vont l'aider à surmonter la mort de ses parents (1932). Son rythme de travail est fébrile : il écrit des scénarios pour le cinéma, des poèmes, compose des pièces de théâtre, des romans en français, rédige des encyclopédies, des dictionnaires de langue et des manuels scolaires, publie des articles dans différents journaux grecs et russes, traduit d'importantes œuvres littéraires ainsi que des romans pour la jeunesse. Il croira avoir trouvé une nouvelle âme sœur, en la personne de l'écrivain gréco-roumain Panaït Istrati, avec qui il va envisager une action politique et littéraire commune. Finalement, c'est la rencontre avec Prévélakis qui va lui apporter un ami fidèle et un disciple dévoué.
1933-1939	À son retour d'Europe, en avril 1933, Kazantzakis se rend à Égine, l'île qu'il a choisie pour s'y établir durablement. En une seule année, 1934, il écrit deux livres scolaires en collaboration avec le professeur Panétsos, un troisième auquel, Eleni a largement collaboré, un abécédaire, une nouvelle version de l'Odyssée, neuf canti en rime tierce dédiés aux *gardes du corps du corps de son Odyssée : Lénine, Don Quichotte, A soi-même, Mahomet,*

	Nietzsche, Bouddha, Moïse, A la rime et A Hélène. Il traduit aussi sur commande du Théâtre national de Grèce *La machine infernale de Cocteau Le dissident.* Il travaille toujours à son *Odyssée,* tout en composant ses *Tertsinès* (ou *Canti*); il traduit Dante, Cocteau, Hauptmann, Shakespeare, Pirandello, Goethe et rédige ses impressions de voyages, écrit des pièces de théâtre et des romans en français. En 1936, il commence à se faire construire sa propre maison dans l'île où il s'installe un an plus tard avec Éléni, avant même l'achèvement des travaux. Il quitte alors rarement Égine, pour voyager (Japon – Chine, Espagne, Angleterre) ou pour veiller à l'édition de son *Odyssée* (1938).
1939-1946	Il travaille sur le théâtre, *Nicéphore Phocas,* et il étudie l'anglais. En Angleterre il prépare son livre sur l'Angleterre. Il conçoit Akritas (1939). Durant l'Occupation allemande, Kazantzakis réside surtout à Égine, isolé, et se met à écrire des romans. Il finit le roman sur la Crète en français (1940). *Angleterre* est édité chez les publications *Pyrsos* en 1941. En 1942, il se rend à Athènes, où il rencontre Sikélianos, après 20 ans de séparation. Il demande au grand helléniste, spécialiste d'Homère, I. Th. Kakridis de l'aider par ses recherches bibliographiques à traduire l'*Iliade*. Après le retrait des Allemands, il revient dans la capitale alors déchirée par les convulsions de la Guerre civile, et y déploie une action politique. Il pose sa candidature à l'Académie d'Athènes, mais échoue, pour deux voix, tandis qu'il est élu président de la Société Hellénique des Gens de Lettres. L'été 1945, il parcourt la Crète en tant que membre d'une Commission chargée de recenser les exactions allemandes. En novembre 1945, il épouse Eleni Samiou et il est nommé ministre sans portefeuille du gouvernement Sophoulis, mais démissionne trois mois plus tard. Début 1946 (25 mars), il assiste à une représentation de sa pièce *Capodistria* au Théâtre Royal avec directeur Yorgos Théodokas, de nombreux spectateurs pleurent dans la salle. Comme président de la Société des gens de lettres de Grèce, il applaudi la décision de cette société de proposer Sikélianos pour le prix Nobel. Ses amis insistent pour que lui aussi propose sa candidature. Si on unit les deux noms, pense Kazantzaki, la Grèce aura plus de chances d'obtenir le prix. Avant d'entreprendre quoi que ce soit, il demande l'avis de Sikélianos. Celui-ci paraît fort enthousiaste, donc la Grèce pose une double candidature.
1946-1957	L'été 1946, Kazantzakis part pour l'Europe, définitivement, comme on le verra. Il séjourne un moment en Angleterre, invité par le British Council, puis s'installe à Paris où il est nommé conseiller littéraire de l'Unesco. En Mars 1948, il démissionne de ce poste. Avant de quitter paris, Nikos permet à un jeune et talentueux acteur-metteur en scène, Georges Carmier, de monter *Julien L'Apostat,* pour le présenter au concours de jeunes Compagnies. Il suit toutes les répétitions et l'avant première, la représentation est une grande réussite. Il termine la tragédie *Sodome et Gomorrhe* et il commence *Christ recrucifié* et s'établit sur la côte d'Azur, à Antibes. La dernière décennie de sa vie est elle aussi créatrice et intense. Désormais internationalement reconnu, il écrit des romans et des pièces de

	théâtre, traduit, voyage. Il finit le premier brouillon de son roman *Les frères ennemis*, janvier 1949, il écrit *Kouros* (Thésée), une de ses plus belles tragédies en prose rythmée avril 1949. En mai-juillet, il commence *Christophe Colomb* sous le titre : *La pomme d'or*. Entre ces deux œuvres, il réécrit *Constantin paléologue.* Il les finit en août 1949. En décembre 1949, il commence le roman *La liberté ou la mort*. Début janvier 1951, Börje Knös, lui écrit afin de l'informer qu'après *Zorba, Le Christ recrucifié* remporte en Suède un très vif succès. Le 3 mars, comme il écrit à Börje Knös, il travaille sur sa nouvelle œuvre, *La dernière tentation.* À partir de 1951, sa santé ne cesse de décliner. Il perd l'usage de l'œil droit et, atteint de leucémie lymphoïde, il est fréquemment hospitalisé à la Clinique universitaire de Fribourg pour y subir un traitement. Malgré cela, il entame une collaboration avec Kimon Friar qui traduit son *Odyssée* en anglais. À sa sortie, l'ouvrage suscite cependant des réactions dans les milieux ecclésiastiques qui demandent des poursuites contre son auteur. Fin de l'année 1954, la première mondiale de *Sodome et Gomorrhe* à Mannheim, il y assiste avec sa femme. On l'a joué trois fois, il y a eu beaucoup de monde, Kazantzaki prie le directeur d'arrêter les représentations : Ils ne m'avaient pas demandé ce que je voulais exprimer et ils n'en ont fait qu'à leur tête. et par la suite consultation auprès du professeur Heilmeyer, à Fribourg-en-Brisgau, où il apprend qu'il est atteint de leucémie lymphoïde qui n'est pas grave. Belle et riche année que 1955 : Rencontre d'Albert Schweitzer et de Marie Bonaparte, publication de *L'Iliade* signée Kazantzaki-Kakridis, ainsi que des deux premiers volumes des œuvres complètes parus en Grèce, l'opéra de Buhuslav Martinu et le film de Dassin en préparation… Il y eut aussi les témoignages d'affection de cette jeunesse hellénique, chère au cœur de Nikos. Pour démentir des rumeurs diffusées par la presse, selon lesquelles l'état de santé de Nikos laissait craindre une issue fatale, de jeunes grecs inconnus polycopièrent et firent circuler une lettre de Nikos dans laquelle il disait à sa sœur qu'il se portait bien, travaillait sans relâche et se moquait des persécutions des popes. *Lettre au Greco* 1956. Il a déjà commencé la traduction de *L'Odyssée* d'Homère. Il travaille encore avec Kimon Friar à Bohijn, au bord d'un lac couleur vert turquoise, à la traduction anglaise de son *Odyssée*. 1957. Le printemps s'annonce déjà très chargé : festivités que la maison d'édition Plon organise à Paris pour la parution du *Pauvre d'Assise*, deux centième volume de la série des « Feux Croisés », présentation du film de Dassin au festival de Cannes, dernière supervision de la traduction de *L'Odyssée* en anglais. Cette lecture à haute voix, du matin jusqu'au soir, l'épuise, en plus diverses lectures et préparatifs pour le grand voyage en

	Chine… En juin 1957, invité par le gouvernement chinois, Kazantzakis quitte Antibes pour se rendre en Chine avec Éléni et le couple Évelpidis. Après environ un mois de voyage dans le pays, ils arrivent en avion à Canton et se préparent leur retour, en prévoyant un crochet par le Japon. Kazantzakis se fait vacciner contre la variole et le choléra, mais il souffre d'une infection et doit entrer à l'Hôpital National de Copenhague. Comme son état empire, il est transporté à la Clinique universitaire de Fribourg. Bien que l'infection ait été jugulée, il contracte la grippe asiatique dont il meurt le 26 octobre 1957 à Fribourg. Sa dépouille est transportée par voie de terre jusqu'à Athènes, puis en avion jusqu'à Héraklion; elle est exposée à la cathédrale Saint Minas où le peuple vient se prosterner. Les funérailles ont lieu le 5 novembre, dans une ville noire de monde. Il est enterré sur le bastion Martinengo. Sa tombe est dominée par une grande croix de bois brut et porte l'inscription : « Je n'espère rien, je ne crains rien, je suis libre ».

Annexe 9

Le grec et la recherche douloureuse de son devoir

Quel bonheur[659] ce serait pour un Grec de pouvoir se promener en Grèce sans entendre les cris austères qui montent du sol ! Mais pour un Grec le voyage devient un martyre enchanteur et épuisant ; vous êtes debout sur un coin minuscule de terre grecque et l'angoisse s'empare de vous. C'est une tombe profonde, remplie de couches de morts superposés ; des cris disparates montent de la terre et vous appellent ; car ce qui reste d'un mort, et qui est immortel, c'est une âme, chaque âme brûle du désir de se trouver un corps, et votre cœur entend, est bouleversé, hésite à prendre sa décision – car souvent les âmes les plus aimées ne sont pas les plus dignes…

Quand un Grec parcourt la Grèce, son voyage se transforme fatalement en une recherche douloureuse de son devoir. Comment devenir dignes de nos ancêtres et continuer, sans la déshonorer, la tradition de notre race ? Une responsabilité austère, dont on ne peut étouffer la voix, pèse sur nos épaules, sur les épaules de tous les Grecs vivants. Notre nom même a une force mystérieuse et invincible ; celui qui est né en Grèce a le devoir de continuer la séculaire légende grecque.

Un paysage grec ne nous donne pas, à nous autres Grecs, un frisson de beauté désintéressé ; le paysage a un nom – il s'appelle Marathon, Salamine, Olympie, les Thermopyles, Mistra – il est lié à un souvenir ; ici nous avons été déshonorés, là nous nous sommes couverts de gloire, et soudain le paysage se transforme en une histoire remplie de larmes et de tribulations. Et l'âme tout entière du pèlerin grec est bouleversée. Chaque paysage grec est tellement abreuvé de bonheurs et de malheurs qui ont eu un retentissement mondial, si rempli d'effort humain, qu'il se dresse devant vous, sévère, et qu'on ne peut lui échapper. Il devient un cri, et on a le devoir de l'entendre.

La position de la Grèce est véritablement tragique ; la responsabilité du Grec d'aujourd'hui est écrasante ; elle fait peser sur nos épaules un devoir dangereux, difficile à accomplir. De nouvelles forces montent de l'Orient, de nouvelles forces montent de l'Occident et la Grèce, toujours placée entre ces deux poussées qui se heurtent, devient une fois de plus le lieu d'un remous. L'Occident, suivant la tradition de la logique et de la recherche, s'élance pour conquérir le monde ; l'Orient, poussé par d'effrayantes forces subconscientes, se précipite lui aussi pour conquérir le monde. Et la Grèce entre eux, carrefour géographique et spirituel du monde, a de nouveau le devoir de réconcilier ces deux immenses assauts, en opérant leur synthèse. Le pourra-t-elle ?

---

[659] *Rapport au Gréco*, édition Plon 1961, page 164 - 167

Destin sacré, terriblement amer. La fin de mon voyage en Grèce a été remplie de questions tragiques qui sont demeurées sans réponse. La beauté nous a conduits aux angoisses et au devoir contemporains de la Grèce. Aujourd'hui l'angoisse se propage comme un incendie et aucune compagnie d'incendie ne peut vous assurer contre elle. On combat dans l'angoisse et l'on brûle avec l'humanité tout entière. En plus que tous les autres pays la Grèce brûle et combat. C'est là sa destinée.

Le cercle s'est refermé ; mes yeux s'étaient remplis de la Grèce ; pendant ces trois mois mon esprit, me semble-t-il, avait mûri. Quels ont pu être les trophées les plus précieux de cette expédition spirituelle ? Ceux-ci, je crois : j'avais vu plus clairement la mission historique de la Grèce entre l'Orient et l'Occident : j'avais vu que sa prouesse la plus grande n'était pas la beauté mais le combat pour la liberté. J'avais ressenti plus profondément le destin tragique de la Grèce et compris combien était lourd le devoir du Grec.

Je crois qu'aussitôt après mon pèlerinage en Grèce, j'étais mûr pour entrer dans l'âge d'homme. Ce n'était pas la beauté qui marchait devant moi et m'introduisait dans l'appartement des hommes, c'était la Responsabilité. C'est ce fruit amer que je tenais dans ma main quand je suis revenu, après trois mois de voyage, dans la maison paternelle. Je suis retourné dans la maison paternelle ; là, au milieu du silence et de l'affection de ma mère, sous l'œil sévère de mon père, j'allais revivre mon voyage et mettre de l'ordre dans mes joies et dans mes peines ; la responsabilité avait à présent élevé la voix en moi, je ne pouvais plus lui échapper. Les terres avaient parlé, les morts s'étaient dressés, la Grèce s'était révélée à moi comme une grande Crète qui luttait à travers les siècles – c'était son destin – pour la liberté. Quel était mon devoir ? Collaborer avec elle, jeter dans la lutte à ses côtés ma vie et mon âme.

De quoi, de qui fallait-il me libérer ? Questions difficiles, je ne pouvais y répondre. Je sentais seulement que mon devoir n'était pas d'être sur les montagnes, un fusil à la main, pour faire la guerre aux Turcs ; mes armes étaient autres et je ne parvenais pas encore à distinguer mes ennemis. Je ne voyais clairement que ceci : quelque décision que je prenne, j'accomplirais mon devoir le plus loyalement possible. De cela j'étais sûr. De ma probité et de mon obstination. C'était tout.

On se souvient du jour où mon professeur était allé se plaindre à mon père de ce que je ne me soumettais pas à ce que disaient mes maîtres ; mon père lui avait répondu, et j'étais présent et j'écoutais : - Qu'il ne dise pas de mensonges et qu'on ne le frappe pas ; il n'y a que ces deux choses qui comptent ; pour le reste, qu'il fasse ce qu'il veut ! Cette parole s'est implantée profondément dans mon esprit et ma vie, je crois, n'aurait pas été la même si je ne l'avais pas entendue. Il semble qu'un instinct obscur et infaillible ait guidé mon père pour élever son fils ; l'instinct du loup qui élève son enfant unique…

Ne pas renier[660] sa jeunesse, jusque dans une vieillesse avancée, lutter toute sa vie pour transformer en un arbre chargé de fruits la floraison de son adolescence, voilà, je crois, le chemin que suit un homme accompli.

L'âme sait très bien, même si elle fait maintes fois semblant de l'oublier, qu'elle a donné sa parole à la terre paternelle est quelque chose de plus profond, de plus modeste, de plus taciturne, fait d'antiques ossements broyés.

Au cours[661] de ma vie, mes plus grands bienfaiteurs ont été les voyages et les rêves ; parmi les hommes très peu, vivants ou morts, m'ont aidé dans ma lutte. Si je voulais pourtant distinguer les hommes qui ont laissé plus profondément leur empreinte sur mon âme, je nommerais peut-être Homère, Bouddha, Nietzsche, Bergson et Zorba. Le premier a été pour moi l'œil paisible et resplendissant, comme le disque du soleil, qui illumine l'univers de son éclat rédempteur ; Bouddha, l'œil ténébreux et inaccessible où le monde se noie et se libère ; Bergson m'a délivré de quelques questions philosophiques restées sans réponse qui me tourmentaient dans ma première jeunesse ; Nietzsche m'a enrichi de nouvelles angoisses et m'a appris à aimer et à ne pas craindre la mort.

Si je devais dans mon existence choisir un guide spirituel, un Gourou comme disent les Hindous, un Vieillard comme disent les moines du Mont Athos, c'est sûrement Zorba que je choisirais. Car c'est lui qui possédait ce dont un gratte-papier a besoin pour être sauvé : le regard primitif qui saisit de haut, comme une flèche, sa proie ; l'ingénuité créatrice, chaque matin nouvelle, qui fait voir sans cesse l'univers pour la première fois et donne une virginité aux éléments éternels et quotidiens – le vent, la mer, le feu, la femme, le pain ; une main sûre, un cœur frais, le courage de plaisanter sa propre âme et enfin le rire éclatant et sauvage, venu d'une source profonde, plus profonde encore que les entrailles de l'homme, qui jaillissait, rédempteur, aux instants critiques, de la vieille poitrine de Zorba : et quand il jaillissait, il pouvait abattre, et abattait en fait, tous les murs – morale, religion, patrie – que l'homme, misérable et peureux, a élevés autour de lui pour cheminer clopin-clopant, en sûreté, le long de sa propre vie.

---

[660] *Rapport au Gréco,* Plon 1961, page 438

[661] Ibid., page 447

Annexe 10

Changhaï. Midi. Une fourmilière d'hommes jaunes et des femmes aux pieds estropiés. Les autos passent en mugissant ; les gros seigneurs blancs, les grandes dames blondes se penchent derrière la glace de la portière et rient ; leurs dents d'or étincellent au soleil.

La Crète[662] est un rocher rouge sur une mer indigo. Sur la carte, la Crète apparaît comme un long navire voguant entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Sur ce rocher aussi, des hommes exploitent des hommes, mais sur ce rocher, il y a quelques hommes qui souffrent et luttent et ne pardonnent pas : quelques ouvriers du tabac, pâles et résolus, des débardeurs de port, des matelots et de pauvres mutilés de guerre.

La Russie[663] lui était toujours apparue, dès son enfance, dans cette île africaine, comme une terre fabuleuse, bariolée, couverte de neige, immense : coupoles d'or, moujiks à large ceinture rouge, femmes aux yeux verts, danses effrénées, une musique de balalaïka déchirante et triste.

Coucher de soleil. Toute la terre d'Afrique bout encore et fume. Les bananiers, les cocotiers, les arbres à caoutchouc sont devenus noirs. Boum ! Boum ! Boum ! Les tambours montent sur la colline ; Toute la colline, sèche et tendue, retentit comme un tambour.

Des pieds[664] plats, des jambes fines, de beaux corps nègres. Odeur de musc et de maïs et de sueur. La danse éclate, les femmes aux mamelles pendantes allument les feux et jettent des cris stridents.

Le vent[665] Sud-ouest du désert Karakoum souffle à Boukhara et les maisons de boue se recroquevillent et s'effritent ; l'air est saturé d'odeurs âpres de melons pourris, de cannelle et d'urine. Le long des trottoirs s'étendent de larges divans couverts de tapis rouges et de nattes jaunes ; silencieux, les jambes croisées, les musulmans boivent du koktchaï, du thé vert, et des sorbets rafraîchissants. Toutes les têtes resplendissent, coiffées des toubétéïkas – des calottes brodées d'or et de fleurs éclatantes. Des chameaux indolents enjambent d'un long pas cadencé les bazars pleins d'ombres.

---

662 Nikos Kazantzaki, *Toda-Raba*, éditions Plon, 1962, page 43

663 Ibid., page 44

664 Ibid., page 45

665 Ibid., *p*age 75

Annexe 11

Il écrivait une autre fois à la même personne depuis Athènes le 13 décembre 1926 :

… J'ai fini[666] l'essai dont je vous parlais sur le « métacommunisme ». C'est ainsi que je l'appelle. Il sera publié plus tard – car c'est un pas décisif dans ma vie et je dois bien en peser chaque terme. C'est une grande rupture avec le communisme – un bond non pas pour aller en arrière, mais en avant. Mes amis communistes se fâcheront, ceux qui sont d'accord se méprendront de nouveau…

… B. (le frère ainé de Katy et de Marika) m'a décrit la vie de ses amies à Paris… et j'ai été saisi d'horreur à la pensée que ces jeunes gens sont satisfaits de vivre d'une façon aussi stérile. Comme des rejetons d'une race déchue. Ils lisent, s'enivrent, cancanent, sont oisifs et perdent leur temps en préoccupations mesquines… Spengler a raison de nous appeler Felahenvolk (littéralement : « peuple de fellahs »).

Grâce à Dieu, nous les Crétois nous ne sommes pas des Grecs. Je suis heureux de mon sang africain, je travaille avec toi, avec persévérance et en même temps, comme il me plaît, sans espoir de récompense… Lénotschka, il y a des jours où je ne supporte plus du tout les hommes. Je sens seulement quelques femmes auprès de moi, sur le même plan que moi, qui, elles non plus, n'ont pas le sentiment d'être confortablement installées.

[666] Ibid., lettre à Eleni, (Athènes) 13.12.1926, page 173

Annexe 12

Mais[667] nous avons le temps jusqu'à l'aube. Je suis écrivain ; mais mon art a une Idée mystique. Tout homme est un Fils éphémère qui contient en lui le Père éternel. Le but de l'art est de pouvoir trouver et exprimer par un corps visible, par le Fils, le souffle invisible du Père. Si l'homme n'arrive qu'à saisir et à exprimer le Fils, il ne crée qu'une œuvre d'art superficielle ; s'il n'exprime que des idées abstraites, le Père seul, il cesse de faire de l'art, il fait de la métaphysique. L'Effort de capter par le Verbe l'essence immortelle qui vit en nous, c'est de la magie. Voilà pourquoi l'art est une science mystérieuse : une vraie théurgie. Le mot attire et captive le souffle invisible, la force à prendre corps et à se montrer à l'homme. Sitka, la Parole, le Verbe, signifie en même temps, en géorgien : prise et coït. Le Verbe doit prendre, subjuguer, ensemencer la matière. Adam connut la femme ; le Verbe aussi doit connaître la Matière.

[667] Ibid., pp. 123-124

Annexe 13

Ἡ μαντὰμ Ὀρτὰνς καὶ ἡ παρέα τῶν δικαστικῶν στὴν Ἱεράπετρα, τὸ 1930.

Revue *Nea Estia*, 1964, volume 897, pages 1866-1867, Madame Hortense, troisième à gauche, avec une compagnie de juges à Ierapetra, en Crète.

Annexe 14

Les idées du roman de Toda-Raba

La nouvelle idée est la vision d'une jeune femme séduisante

Une fillette[668] de sept ans passe. Ses cheveux, frottés d'huile de laurier, luisent au soleil, s'étalent en minces nattes innombrables sur les frêles épaules, descendent et frémissent sur les hanches déjà balancées ; chaque natte aboutit à une grosse pièce d'argent ou à une coquille trouée du fleuve empoisonneur Sérafchan, ou à un minuscule croissant de bronze. La fillette passe et tintinne ; elle exhale tel un jeune animal en rut, une odeur troublante de musc ; ses yeux noirs, peints de courma, distillent un regard lourd et pervers.

Comment[669] la voulais-tu, l'Idée, camarade Amita ? Se nicher dans ton cerveau intangible, comme une vieille fille ? L'Idée est une femme ; son ventre est fait pour digérer, sa matrice pour faire des enfants. Que ferait l'Idée dans ta tête de poète et d'idéologue ? Elle s'ennuierait et se fanerait, lunatique et puérile.

La couronne de Dieu, inventée par la réalité humaine dans sa diversité

La poussière[670] brûlante monte en tourbillons, pénètre le corps et les cerveaux. On a soif, on étouffe. Soudain, Kok-Goumbas, la « coupole verte » de la grande Mosquée, le medressé Chir-Arab et la Mosquée Magak-i-Altara ! Le cœur et les yeux se rafraîchissent. Au-dessus de ces terrasses de boue et de cette masse humaine puante, Dieu éclate comme une fleur monstrueuse de cactus – jeune, sensuel et implacable, suçant et méprisant ses racines de boue – hommes et terrasses. L'homme altéré, exténué, qui rampe dans la poussière, lève les yeux, l'aperçoit et sourit. Ce n'est pas Dieu, c'est lui-même, le ver, qui est devenu papillon. […]

Des chiens halètent dans l'ombre, de gros aghas défilent, trônant sur des ânes, des femmes musulmanes, le visage couvert d'une toile épaisse, noire, passent en traînant leurs babouches éculées… Tout à coup, géante, la coupole de la mosquée surgit, toute en faïence bleu-saxe ; elle resplendit sous le soleil, telle la tente d'un sultan fabuleux, dressée en pleine boue, ruisselante de soie et d'émeraudes. On sent que le dieu qui habite une telle coupole aime cette vie terrestre et les couleurs chaudes et les femmes enveloppées…

L'art et la beauté, qualités défendues sur l'autel du devoir. Sensuelle Boukhara, un péché contre l'austère Moscou

Amita lève les yeux[671], lui aussi, et sourit. Boukhara ! Boukhara ! Comme il a désiré cet instant ! Il ressentait comme un péché envers l'austère Moscou cette escapade sensuelle. Ne s'est-il pas juré de renoncer à l'art et à la beauté et de se dévouer tout entier au devoir sévère de l'heure présente ? Oui… Oui… mais voilà, il goûtait maintenant avec délices ce doux fruit défendu : Boukhara ! Il traverse vite le bazar obscur aux toits de poutres peintes et on travaille les pantoufles recourbées de femmes et les forme d'oiseaux… Amita s'empresse

---

668 Nikos Kazantzaki, *Toda-Raba,* editions Plon, 1962, p. 75

669 Ibid., page 201

670 Ibid., pages 75, 76

671 Ibid., p. 76

d'atteindre, au fond, la belle mosquée de turquoise ; il avait perçu, au milieu du bourdonnement sonore du bazar, la voix du muezzin, limpide, impérieuse, s'élançant en l'air, comme une épée nue. Elle appelait éperdument les fidèles à la prière du midi : « Laïlah, il Allah… »

Le plus haut devoir de l'homme : crier dans le désert, sans espoir !

Amita, ébloui[672], s'appuie sur le mur de majolique. Le vieux muezzin, au turban vert, penché du haut du minaret, crie et appelle. Les mains collées sur les oreilles, il bouge lentement sur l'étroit balcon de la tour, il regarde à l'Est, il crie, il se tourne au Nord, puis à l'Ouest, puis au Sud et crie, la tête renversée, en extase ; il s'arrête un instant, comme s'il voulait scruter loin et voir, au-dessus des remparts mongols et de la plaine déserte et des montagnes roses, les pèlerins surgir. Les pèlerins ne surgissent pas, tous sont ensevelis dans le sable ou se sont enfuis très loin, dans le désert ; Le croissant du ciel est devenu une faucille pratique et dans les cœurs Dieu n'existe plus. Mais le muezzin, monté sur sa haute tour de turquoise, crie et ne désespère pas. Quel est le plus haut devoir de l'homme ? Crier dans le désert ! Quelques gamins accorent, ils se mettent à hurler et à miauler pour étouffer la voix du muezzin… Mais lui, la tête plongée dans son dieu solitaire, les mains collées sur les oreilles, chante éperdu et n'entend pas les voix de la terre…

Rien n'existe dans ce monde, tout est fantôme de notre esprit affamé

Pauvre[673] Amita ! C'est tout ce que tu peux donner ?

Un peu de melon ? Un peu de bonheur ?

Amita tendit la main :

- Je sais qui tu es. Aie pitié de moi. Fais-moi l'aumône la plus élevée !
- Ferme les yeux, les oreilles, la bouche, les narines, les doigts ; ferme l'esprit, vide les entrailles. Le monde n'existe pas !
  Mais Amita retire violemment la main, comme si l'on y avait posé un charbon ardent :

- Rien n'existe, s'écrie-t-il ; rien n'existe ; tout est fantôme de notre esprit affamé, de notre âme qui a peur. Rien n'existe que le cri de mon cœur. Cela me suffit.
- Tout existe !
  Un petit rire sec. La lumière verticale du midi se dérange un instant. Amita lève la tête ; l'air est vide.

Goûter à la vie matérielle qui est belle dans sa simplicité

Pilav[674] aux piments rouges, de petits morceaux de viande à la broche, des gâteaux ruisselants de miel, du vin doux. Amita contemple sa compagne qui mange, très joyeuse, affamée, toute adonnée à ce haut besoin corporel. Quelle bête forte et franche ! Amita savoure en silence, sans bouger, cet instant grave et sensuel. La jeune fille allume une nouvelle cigarette ; elle commence, rassasiée, à rire et à bavarder. Elle a vingt ans, elle travaille dix heures, douze heures par jour, elle est heureuse.

La dignité humaine s'est enfuie sous une tente, la famille est le noyau sacré de la société, le cocon de la vie

672 Ibid., p. 77
673 Ibid., p. 80
674 Ibid., p. 82

Aux[675] alentours de Boukhara le sable, sous le soleil torride, fume ; les belles ondulations commencent ; tout le désert est une bête fauve qui bouge au soleil ; une main soulève la portière d'une kibitka – tente conique de peaux de mouton. Un homme et une femme aux pommettes saillantes, accroupis devant le feu : la marmite, suspendue, bout ; un sabre recourbé, un revolver dans un coin ; et, à l'autre coin, dans un tronc d'arbre creusé, le berceau du nouveau-né. La guerre, la faim, l'amour, toute l'humanité réfugiée sous cette pauvre tente du désert. Amita rabaisse la portière, saisi d'une pudeur sacrée : comme s'il avait découvert la nudité de sa mère.

Il est[676] déjà tard ; les femmes accroupies dans la poussière allaitent leurs enfants couverts de mouches. Sur tous les toits des cabanes, Amita, ému, regarde flotter doucement au vent du soir le vrai drapeau de l'homme – la fumée […]

L'air s'est un peu rafraîchi, une brise légère souffle, odorante ; les abricotiers, couleur de canari, les grenadiers ensanglantés s'effeuillent lentement. L'automne descend en susurrant la pente douce jusqu'à la rivière Sérafchan…

La Boukhara de Rahel, l'amour

Amita[677] oublia leurs premières paroles. Il était pris dans un vertige doux – comme s'il marchait, au printemps, dans la forêt des cerisiers en fleurs. Un léger bourdonnement d'abeilles. Une odeur pénétrante d'amandes amères. Il se souvenait seulement que lorsque, quelques minutes après, il aperçut de loin, dans l'ombre du soir, la coupole du turquoise de Magak-i-Altara, elle lui était apparue ronde, fière et pointue, comme le sein de la femme. Tout fut englouti… Seuls quelques vers japonais furent trouvés plus tard par la Tchéka dans les cahiers de la morte :

« Jette ton regard, ô Dieu terrible, sur cette jeune fille superbe qui marche sur la terre – Rahel ! Son front est le mont Fuji à l'aurore, ses yeux sont doux et sans pitié comme les yeux d'une jeune lionne qui joue… Son cœur est une fleur merveilleuse de cactus au milieu de grosses épines. Et ses petites mains tendues te tiennent, ô Dieu terrible, au-dessus de l'abîme ! ».

Sur un autre parchemin, écrit en encre chinoise, on a lu :

« O Rahel, ô tête splendide, qui nage sur les eaux noires de l'abîme ! Les oiseaux et les serpents, les enfants, les fleurs, le blé et les femmes, toutes les semences de la terre, se sont réfugiées dans ta chaleur douce. Les forces divines frappent aveugles tout autour et mugissent. O Dieu de la mort, seule cette petite arche d'ivoire étincelle, intrépide et calme, au-dessus de ta colère. O Rahel, mes mains, mes pauvres mains d'argile caressent cette tête splendide, très lentement, dans la nuit profonde !

Boukhara a bougé dans l'esprit d'Amita. Disparues mosquées, miniatures persanes et grâces d'automne ! Boukhara se déploie désormais sous les yeux d'Amita, lorsqu'il se promène avec Rahel, comme une tente de guerre. Amita entend dans l'air les voix menaçantes de l'Asie : Usbeks, Sartes, Turkmènes et Kirghiz, regardent vers l'Europe en frisant leurs fine moustaches.

675 Ibid., p. 86

676 Ibid., p. 89

677 Ibid., pp. 89-90

La trahison de l'idée signifie la mort

Tout[678] près, dans la chambre à côté, Rahel pleure ; l'aube de la grande journée est déjà levée ; livide, menaçante, gelée. Rahel a pris un bain, elle a soigneusement lavé son jeune corps, elle arrange ses lourds cheveux bleus, elle ouvre sa pauvre valise ; elle y choisit son linge le plus fin.

« Il faut qu'on me trouve dans du beau linge, très propre », pense-t-elle.

Les premières fanfares remplissent déjà Moscou. Des sabots de chevaux, des cris de soldats, des tambours lointains qui grondent … Rahel, fraîche et baignée, odorante dans son plus beau linge, pleure de honte. Ah ! Arracher, tel un cancer, ce cœur de femme ! Hier, elle a dit à cet homme :

- Je veux venir ce soir chez toi. :
- Il fronça les sourcils et répondit d'une voix cassante
- Je n'ai pas de temps à perdre. J'ai un but la femme n'existe pas.
- Lia ! Lia ! La sœur ensanglantée surgit dans les entrailles de Rahel. Rahel tremble. Oui, oui, le voilà, tout ouvert, le chemin de l'ignominie… Pauvre Lia… Tu n'as pas eu la force… tu n'as pas eu le temps…
- « Il faut que j'intervienne à temps ! dit Rahel d'une voix résolue et calme. Il faut que j'intervienne à temps ! »
- Elle cherche, elle trouve un horaire des chemins de fer. Elle le feuillette : « 9h10 du soir… Pologne… »
- « C'est bien » dit-elle. Elle écrit, très calme, sur un bout de papier quelque mots ; elle le met dans sa poche.
- « Itka, Itka, tête de lionne… il faut que tu saches… »
-

La foi qui mobilise le cœur humain s'appelle liberté

Au milieu[679] du village, Amita se trouve devant un grand spectacle : un Anglais : casque colonial, joues sanglantes, râtelier d'or. Ils font quelques pas ensemble.

- Comment trouvez-vous la Russie soviétique ? demanda Amita.
- Très incommode.
- Incommode ? Trop grande, trop pauvre, trop dangereuse ?
- Non, on ne trouve pas ce qu'on veut. J'ai voulu des habits…
- Ils n'ont pas peut-être d'habits, ni de bonne pâte dentifrice ; mais ils ont un article très rare…
- Quoi donc ?
- La foi !
- L'Anglais, la main sur le ventre, se met à rire. Amita s'irrite :
- Vous ne sentez pas le danger ?
- Quel danger ?
- Qui menace la Grande-Bretagne… Elle est assise sur une chose qui bouge.
- Quelle chose ?
- Sur l'Égypte, sur les Indes, sur l'Afrique. Sur le cœur humain.
  L'Anglais maîtrisa sa gaieté :

- Peut-être dans mille ans… dans deux mille ans…

678 Ibid., p. 226

679 Ibid., pp. 87- 88

Mais Amita riposte d'une voix persiflante et sèche :

- Les Romains qui tenaient sous leurs griffes le monde, parlaient, il y a une vingtaine de siècles, avec la même assurance que vous. Ils étaient rudes, fiers, seigneurs de la terre. Ils avaient une armée et une flotte formidables, une organisation et une discipline de fer ; tous les peuples travaillaient pour leur grandeur et leur confort. Tout d'un coup le cœur humain a bougé. Et l'édifice tout puissant dégringola par terre.

La vision kazantzakienne, amalgame de cultures

« Des[680] Tartares aux yeux fascinateurs de serpent, des Juifs aux regards perçants, inquiets et rapaces, des Cosaques maigres et sauvages aux yeux pleins de désert, des beaux Géorgiens insouciants, amants du vin, de la guerre et de la femme, de lourds commerçants d'Azerbaïdjan, des Turkmènes, des Kirghiz, des Jakouts, des Usbeks, des Bachkirs, des Kalmouks, - des frères lointains et mystérieux à l'odeur âpre de buffles et de chevaux… Des compatriotes, des Chinois tannés et maladifs, vendent à tous les coins de ceintures de cuir et des joujoux diaboliques. Sur les trottoirs hommes et femmes étalent, en émettant de longs sons gutturaux, des fruits, de livres, des bavettes de bébé, des poulets plumés et des statuettes de Lénine. Des ouvrières passent, un mouchoir écarlate sur leur tête éveillée et robuste ; des bandes d'enfants vagabonds embrassent, à l'entrée de grands restaurants, les calorifères ou fouillent soigneusement dans les poubelles…

La réalité soviétique

« Un beau vieillard, haut et raide, la barbe soignée, seigneur du bon vieux temps, se tient à l'entrée d'un grand hôtel et vend une pipe d'ambre. Un autre vieillard l'aperçoit du pavé d'en face ; il s'empresse vers lui, pataugeant dans la boue. Il lui prend les deux mains, il les serre avec amour, il demande, il demande de nouveau ; l'autre, l'ex-seigneur, sourit tranquillement, impassible et doux, pose la main sur l'épaule de son ami, la tape amicalement et répète ce mot si débordant d'âme orientale et russe : « Nitchévo ! Nitchévo !

« Des églises resplendissantes d'or, aux coupoles en forme de figues gigantesques, de navets aplatis et de casques tatares pointus : des murailles chinoises et des tours médiévales en plein cœur de Moscou et, à côté, des gratte-ciel d'une architecture sobre et nue – fer, béton armé, vitres. En grandes lettres dans les rues, sur les façades des églises, sur les tramways : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! ». Des étoiles rouges sur le front des soldats et soudain, vers le soir, au-dessus de toute cette clameur puissante et désordonnée, les profondes cloches russes sonnent harmonieusement, plaintives et insistent très patientes, désespérées, appelant encore les fidèles.

L'avenir, un fleuve qui serpente, une réalité contradictoire qui n'existe pas mais peut survenir ; saisir le sens du monde avec la tête et le cœur

« La réalité[681] russe, Tchita, n'existe pas ; elle devient. Elle est fleuve qui avance, en avançant, il ouvre et crée son lit. Ne cherche pas des liaisons logiques, sévères ; la réalité russe est pleine de contradictions, de faits logiquement inexplicables, de restes de vieilles réalités ; d'autres réalités avortées persistent encore, monstrueuses ; des choses commencent à vivre, et ont encore toute la maladresse, la complexité et le charme d'un nouveau-né. Moscou est la rose des vents ; Son corps et son âme sont des mosaïques faites de toutes les races et de tous les désirs. Le Chaos – voilà la première grande impression, ô chère Tchita !

Moscou, l'incarnation parfaite de l'âme slave

680 Ibid., p. 9

681 Ibid., pp. 94-95

Moscou est l'incarnation parfaite de l'âme slave. Moscou a poussé sans aucun plan logique, telle une forêt autour de sa semence rouge – le Kremlin. Sur cette colline sacrée se dressent les châteaux sombres du tsar et les coupoles d'or de son voisin et compère, Dieu. La cité déborde, s'accroche aux rives sablonneuses de la Néglinka et de la Moskova ; une nouvelle muraille tatare, plus large, essaie de la contenir. Mais la ville se ramifie comme la forêt, des nouvelles « murailles blanches » l'encerclent ; elle déborde de nouveau et se déverse sur la plaine. Les trois cents peuples et peuplades de toutes les Russies accourent et incrustent leurs âmes dans cette mosaïque multicolore et barbare de Moscou : des tapis, des broderies, des chansons, des coutumes, des intelligences vierges et chaotiques, des passions mystiques ou brutales. Moscou est un creuset de tous les peuples demi-barbares d'Orient. Un camarade arménien m'a récité, il y a quelques jours, trois vers douloureux d'un de leur poète Toumanian ; ces vers m'obsèdent et me donnent le frisson :

« La bouche ensanglantée (l'homme), brute cannibale, les mains ruisselantes de sang, il avance très lentement ;

Mais il est encore loin du chemin de l'homme. »

Le clash des générations, la soumission de la belle folie asiatique à la stricte logique occidentale

Véra Ivanovna[682], la fille de l'hôtelier, est assise au chevet de Sou-ki. Trois jours déjà, elle soigne le petit Chinois en fièvre. Véra Ivanovna a vingt ans ; blonde, athlétique, pleine de fraîcheur, mais sans beauté. Son père, Ivan Pétrovitch, était, sous le tsarisme, employé de police. Il est intelligent, travailleur, et les Soviets l'ont utilisé ; il gère l'hôtel, consciencieux et taciturne. Son cœur se refuse à accepter le nouvel état de choses ; mais la nécessité le plie et le force à servir avec honnêteté. On l'utilise, mais on, ne lui donne pas le droit de suffrage ; il appartient à la classe mutilée, équivoque, des « lichentsi » : ex-bourgeois, intellectuels suspects, commerçants, popes, koulaks. Sa fille, Véra, communiste fanatique, porte avec une humiliation presque physique, le nom de son père lichentsi. Plusieurs komsomols ne lui donnent pas la main. L'université lui ferme ses portes. Véra Ivanovna ne peut pas souffrir son père ; ils ne se parlent presque jamais. Elle regarde sa mère, croyante, avec honte et mépris.

L'organisation et la consécration du chemin de l'homme par l'alphabétisation entreprise par la jeunesse pour la soumission de la belle folie asiatique à la stricte logique occidentale

Sou-ki ouvre les yeux ; il voit la jeune fille, il sourit. Il est affreusement pâle, ses joues sont creusées, ses yeux enfouis, cernés d'ombres.

- Tu lis, Véra Ivanovna ?
- Oui, camarade Sou-ki ; je prépare ma leçon de ce soir.
- Tu donnes des leçons, Véra Ivanovna ?
- Je me suis inscrite à la « Koult-Pakhod », dit la jeune fille en souriant.
- La Koult-Pakhod ?
- Oui, camarade Sou-ki, la campagne contre l'analphabétisme. Deux mille hommes et femmes, nous avons juré d'extirper, en une année, l'analphabétisme du gouvernement d'Irkoutsk. Nous avons élu un état-major, nous avons élaboré un plan, chacun a pris sa place dans la bataille. Moi, je me suis chargée d'un secteur de trente analphabètes. Je veux y donner tout mon temps et toute mon âme.

« Ici[683] en étudiant Moscou : - écoles, institutions, campagne contre l'analphabétisme, casernes, prisons, clubs – je vois cette bête féroce prendre – poussée, bousculée par les cajoleries ou par la force – le chemin de l'homme.

682 Ibid., pp. 56-57

683 Ibid., p. 95

« De l'autre côté du monde, l'Occident apporte à Moscou des livres et des idées, des théories et des machines, le besoin impérieux de soumettre à la stricte logique occidentale, la belle folie asiatique. Dans les rues, les tramways, les bureaux, surgissent devant toi des hommes rue des, sévères, dévorés par une idée fixe, tout système, action et logique, diamétralement opposés à ces types russes fatigués, mystiques et rêveurs, dont fourmillait la littérature russe d'avant la révolution. Je m'arrête à un coin de la place Sverdlova ; je me lève sur la pointe des pieds et je regarde par la fenêtre. Une école : les murs sont tapissés de drapeaux rouges, sur les drapeaux épinglés des photos, des cartes postales, des croquis, des coupures de journaux, représentant Lénine. Je le distingue tout petit enfant, rieur, potelé, aux belles boucles frisées ; puis, éphèbe, à l'uniforme d'étudiant, plein de fraîcheur et de sévérité ; puis, peu à peu, commencent à escalader le mur des masques violents et sarcastiques du grand lutteur… je ne vois pas les écoliers ; seule émerge la tête de la maîtresse d'école qui debout, parle d'une voix basse et chaude. D'une quinzaine d'année, au visage sans grâce, dur, halluciné.

La nouvelle Idée avance avec les jeunes pour reconstruire sur la terre ruinée des vieux

En[684] ce moment le fils aîné de Darian entre. Bottes, blouse bleue serrée à la taille, corps robuste, œil dur. Il a entendu, il jette un regard sévère à son père :

- Nikolaï Darian, dit-il d'une voix sèche, tu dois te soigner. Tu as trop de bile. Prends garde !
- Est-ce le tchékiste qui parle ? fit Darian ironique.
- Oui, Nikolaï Darian, c'est ton fils le tchékiste.
  Il se tait un moment, puis se tournant vers Azad :

- Camarade Azad, dit-il d'un ton triste et décidé, si tu es venu ici, chez nous, trouver le Paradis, pars, pars vite ! Ni le paradis, ni l'enfer : la Terre ! Nous travaillons, nous tâtonnons, nous construisons. Camarade Azad, excuse-nous. C'est tout ce que nous pouvons faire.
- Tu es trop modeste, camarade Alexei Nikolaévitch, répond Azad piqué. À notre époque à nous, nous voulions bouleverser le monde.
- Et vous l'avez bouleversé, camarade Azad. Maintenant à nous la tâche, très grave, de construire sur vos ruines. Patience, entêtement, silence. D'autres vertus… Qu'on nous laisse tranquilles, camarade Azad.
  Il dit, verse du thé, coupe une tranche de pain déploie la Pravda et se met à manger et à lire, sans plus prêter attention aux deux vieux.

L'avis des agriculteurs sur la campagne russe soviétique : cultiver un morceau de terre juste pour ne pas mourir de faim, pour les autres sauve qui peut

Un vieux moujik[685] s'approche d'Azad, ôte sa calotte, fait le signe de la croix et dit :

- Christos t'envoie, batiouchka… Aide-nous : que faire ? Donne un conseil ! On nous dit : voici comment tu dois cultiver ton champ, voici des charrues perfectionnées, des machines, des engrais chimiques, travaille ! Voici des brochures, lis, ouvre tes yeux ! Les plus intelligents, batiouchka, lisent, ouvrent les yeux, cultivent mieux, produisent plus. Ils commencent à manger à leur faim, à respirer. On s'assoit le soir devant la table, on remercie Dieu ; tout à coup le soviet du village accourt ; il fouille, il demande, il crie : « Koulak ! Koulak ! » Aussitôt les impôts écrasants, on vend la vache, on vend le cheval, on retombe dans la misère. Que faire, batiouchka ? Cultiver un morceau de terre juste pour ne pas mourir de faim. Ainsi on va nous laisser tranquilles. Voilà !
- Mais la production totale de l'Union baissera, s'écrie Azad furieux ; c'est la catastrophe !
- Quelle catastrophe ? Moi j'aurai à manger.
- Mais les autres ?

684 Ibid., pp. 107-108

685 Ibid., p. 111

- Sauve qui peut !
  Azad se lève ; il agite ses longs bras :

- Que le diable vous emporte, sales bourgeois !

La conception de la Russie est mâle, le Russe tend à s'américaniser : hommes et femmes sont dévoués au travail, la passion est soumise à la discipline et à l'action.

« Le rythme[686] de la Russie soviétique est mâle. Hommes et femmes sont dévoués à leur dur travail. L'U.R.S.S. est peut-être aujourd'hui le seul pays où les hommes sont supérieurs aux femmes. […]

L'idée doit s'adapter à la nécessité ; la passion doit être soumise à une discipline sévère et précise. Voilà pourquoi, aujourd'hui, le rythme de la Russie est mâle. Le Russe tend à s'américaniser : envisager la réalité de la façon la plus pratique et employer les moyens les plus modernes pour la reconstruction de la vie individuelle et collective. Le danger qui menace l'ensemble est tellement grave qu'inconsciemment, toutes les âmes russes fortes se ruent vers la direction d'où dépend le salut – vers l'action. Les hommes ainsi, dans cet assaut formidable, périssent très vite, se dépensent tout entiers en quelques années et d'autres viennent en masses du fond des steppes et des forêts russes et les remplacent. L'idée est toute jeune encore ; elle est vorace. Elle veut des hommes. En aucun pays du monde les hommes ne s'usent avec une telle frénésie, volupté et vitesse.

Moscou est une forteresse de sectaires

« En[687] parcourant ainsi Moscou, se cristallise en vous cette seconde impression fondamentale : vous êtes entré dans une forteresse de sectaires. Oui, tu es entré, pauvre Sou-ki, dans une cité guerrière, hérissée de tours et de créneaux et les ennemis s'approchent et les chevaliers se couvrent précipitamment de leurs cottes de mailles, derrière les grandes portes verrouillées. On respire à Moscou un air de préparation guerrière.

La persistance du passé face au présent, la lutte pour de nouveaux symboles

Kazantzaki, avec cette scène très réussie, nous fait pénétrer dans les pensées et les croyances du peuple soviétique. Azad baptise l'enfant sous le drapeau rouge, ce nouveau symbole du travail et de la vie qui signifie : aime d'un même amour les travailleurs de tous les pays, de toutes les races et de toutes les couleurs ! Kazantzaki révèle son idée de l'universalisme, résultat de son expérience sur le terrain.

« Azad[688] arrive chez lui. Il loge chez son vieil ami, l'ouvrier Nikolaï Darian. Ils s'étaient connus dans les usines de Milan, ils ont combattu côte à côte dans les guerres civile ; maintenant Darian est écarté, sans travail, suspect d'oppositionnisme et d'anarchie. Azad trouve son ami en train de se quereller avec sa femme – une géorgienne robuste et joviale. Elle exige que son dernier-né, un garçon de deux ans, soit baptisé à l'église ; le père tape le poing sur la table, en injuriant église, popes et Dieu.

- Azad, crie-t-il, c'est toi qui vas le baptiser, à l'instant même, au nom de Lénine
- Eh bien, riposte la femme, moi je le baptiserai demain à l'église au nom de Christos!
  Le vieil ouvrier se met en rage. Il arrache l'enfant des bras de sa mère, l'enveloppe dans la nappe rouge de la table, lui met dans la main une carte postale de Lénine et allume, à la place de cierges, une lampe à pétrole. L'enfant se met à pleurnicher ; la mère regarde son mari en rigolant :

686 Ibid., p. 96

687 Ibid., p. 97

688 Nikos Kazantzaki, *Toda-Raba*, p. 105

- Allons, mon vieux ! Allons, mon vieux ! fais ton caprice… Demain tu verras… Tu le nommeras Lénine, ou Marx, ou Diable ; moi je le baptiserai demain et lui donnerai le nom de mon père : Métrophane !
  Azad rit :

- Allons, Katinka Métrophanovna, voici, je le baptise, viens ! Un, deux, trois !
  Il lève l'enfant dans ses bras en riant ; mais, au moment de prononcer la formule rituelle soviétique, Azad se sent ému. Sa voix tremble un peu :

- Je ne te baptise pas au nom de la croix, de ce signe de l'ignorance et de l'esclavage, mais au nom du drapeau rouge, du symbole du travail et de la vie. Aime d'un même amour les travailleurs de tous les pays, de toutes les races et de toutes les couleurs. Hais de la même haine les rois, les spéculateurs et les prêtres de toute la terre. Sois un compagnon fidèle de Lénine, tiens toujours haut et ferme le drapeau de la science et combats jusqu'à la mort pour la troisième Internationale. Ton nom est Profsoïous !
  La mère, réfugiée dans la cuisine, apparaît. Elle saisit l'enfant, allume un grand feu, chauffe de l'eau, y jette quelques feuilles de laurier bénites à l'église le jour de Pâques et se met à frotter avec rage le petit corps fraîchement baptisé dans l'air ; l'enfant se débat et pousse des cris désespérés.

Une idée, une illusion

« Nikolaï Darian est apaisé. Il verse du thé, apporte du pain, un peu de fromage, des fruits. Azad raconte sa journée ; ses yeux et ses oreilles sont encore éblouis. Darian rigole sarcastique.

- Pauvre Azad, tu es donc toujours naïf ! Des paroles, des paroles, des fabriques en l'air… Des Don Quichotte !
- Tais-toi ! s'écrie Azad, et il se met à pérorer.
  Darian s'emporte :

- Les ouvriers sont les maîtres ! Pauvre Azad ! Quelques-uns oui… Ils passent leur temps à crier et à se débattre dans la cellule du parti, la yatchéika… Les autres, la grande masse, des esclaves ! oui, oui, ne ris pas, mon vieux, des esclaves ! Quels soviets ? Quelqu'un vient à la fabrique : il a une grosse serviette sous le bras. Il dit : « Elections ! ». Aussitôt la musique – tambours, trompettes, flûtes. L'Internationale. Les ouvriers, à la queue-leu-leu, suivent. On arrive. Le secrétaire du parti propose ses candidats… Qui sont-ils ? On ne les connaît pas… on ne les veut pas… Qui est contre ? Le secrétaire tend le ou, furieux, il nous fixe… il grince les dents… il nous fixe… Qui est contre ? Contre ? Mais personne ! Qui ose, privé de travail ! Quelques-uns, les plus braves, votent avec les pieds – ils s'en vont discrètement. Les autres, nous levons la main, tous, nous hurlons : « De sdrastvouit ! » Aussitôt les tambours, la flûte. L'Internationale. La mascarade est finie.
  Azad s'est levé. Ses yeux brûlent ; il saisit violemment Darian par les épaules :

  -Ne ris pas, animal ! Tais-toi ! Tu mens ! Tu es un anarchiste, on t'a laissé sans travail…, tu te venges ! Non ! Non ! Tais-toi ! »

Un besoin de clarté

« Pantéli[689], cher camarade et fils ! De plus en plus, en parcourant l'U.R.S.S. je sens cette chose inhumaine qui, déjà, me dévorait en Grèce. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas l'homme, ni la terre, ni le ciel, mais la flamme qui dévore homme, terre et ciel. La Russie. Amélioration du sort de la masse ou de l'élite, bonheur, justice, vertu, amorces populaires qui ne m'attrapent pas. *Une*[690] *seule chose m'empoigne ; je la cherche partout et je la suis de mes yeux avec effroi et bonheur : la ligne rouge qui perfore et traverse, comme un chapelet de crânes, les*

689 Nikos Kazantzaki, *Toda-Raba*, p. 127

690 Souligné par moi

hommes. Je n'aime que cette ligne rouge, mon seul bonheur est de la sentir perforer et traverser mon crâne en le brisant. Toute autre chose me paraît éphémère, béatement philanthropique et végétarienne, indigne d'une âme qui s'est affranchie de toute espérance.

« *Tu le sais bien, Pantéli, mon*[691] *chef à moi n'est aucun des trois chefs des âmes humaines : ni Faust, ni Hamlet, ni Don Quichotte ; mais Don Ulysse ! C'est sur son voilier que je suis venu en U.R.S.S. je n'ai pas la soif inassouvie de l'intelligence occidentale, ni ne me balance entre le oui et le non pour aboutir à l'immobilité, ni ne possède plus l'élan ridicule et sublime du noble lutteur des moulins à vent. Je suis un matelot d'Ulysse, au cœur enflammé et à l'esprit impitoyable et lucide ; mais non pas de l'Ulysse qui rentrait en Ithaque, mais de l'autre, qui est rentré, a tué les ennemis, mais il étouffait dans sa patrie et prit un jour le large. Il a entendu, au Nord, dans le brouillard hyperboréen, une nouvelle Sirène. La Sirène slave. Nous voilà devant elle sans nous boucher les oreilles, sans nous attacher aux mâts, allant et venant dans notre vaisseau, notre âme intacte ; le capitaine Ulysse, immobile sur la proue, crie : « Eh, compagnons ! Ouvrez les yeux, les oreilles, les narines, la bouche, les mains ; ouvrez l'esprit ; remplissez vos entrailles ! »*

« Pantéli[692], l'aube du grand jour se lève ; je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Maintenant je sais ; ma résolution est prise : mon devoir est d'entrer dans le parti communiste et me mettre au travail. Me limiter. Devenir fanatique et militant. Renoncer à tous les charmes de la spéculation pure et de la beauté. Creuser mon sillon. Voilà mon unique devoir. Mais je ne peux pas ! J'ai mâché, mâché trop de livres. J'ai perdu la fraîcheur du cœur et la naïveté de l'esprit. Je vois, je comprends, j'aime la vérité ; mais je ne peux pas la servir. Voilà, mon fils, le point extrême de ma marche sur la terre. Toi, camarade Pantéli, dépasse ce point où je me suis heurté. Accomplis ce que je n'ai pu accomplir. Laisse-moi et va plus loin ! »

L'Idée abstraite éclaboussée de sang avance dans un monde de plaisirs terrestres

Géranos[693] tressaille. Il jouait, lui, en toute liberté avec les mots ; il lui était facile de contempler de haut les idées abstraites et de les comprendre. Mais, pour son ami qui soupirait à ses côtés, l'idée abstraite était éclaboussée du sang de son fils. La voix de Géranos s'adoucit un peu :

- Ta douleur ne doit pas troubler ton regard, cher Lévan. Il ne s'agit pas de nos joies ou de nos douleurs individuelles ; la destinée du monde se joue tout entière à chaque instant et dans chaque détail. Le démon de notre époque écrase sans pitié. Pourquoi ? parce qu'il veut, malgré toutes les résistances du bien et du mal, pousser un peu en avant. Toi, Lévan Menchvili et toute la Géorgie, et l'U.R.S.S., et l'Angleterre, et l'idée communiste, et l'idée capitaliste, vous n'êtes que des instruments plus ou moins aveugles entre les mains de ce démon.
  Géranos et Lévan sont déjà descendus dans la rue. De vieilles église aux coupoles coniques, aux reliefs de lions persans, aux croix byzantines enguirlandées de pommes de pin et de lourdes grappes de raisins ; Les rues étroites pleines d'ombre, des barbes teintées au henné, le bazar en plein air – des pommes, des grenades, des piments rouges, des raisins ; le chachlik grésille sur la braise.

Kazantzaki danseur de corde ?

Géranos[694] évite de sortir avec Azad. Déjà il se sent loin de cet homme enflammé et superficiel. Il veut rester seul. Il vient de recevoir une lettre de son fils qui l'avait troublé. Le fils lui faisait des observations sanglantes :

691 Souligné par moi

692 Nikos Kazantzaki, *Toda-Raba,* p. 227

693 Ibid., p. 131

694 Ibid., p. 147

« Quelle est ta vraie pensée, père ? Tu échappes à tous, tu défends avec flamme des idées que tu méprises. Tu joues et en même temps tu es ensanglanté. Un tigre féroce est dans ton cœur. Ne serais-tu qu'un danseur de corde ? Je n'aime pas ce métier-là, père ! »

Géranos rentré chez lui eut une secousse comme si quelqu'un lui touchait l'épaule. Il sentit sur son épaule l'ombre d'une main. Une voix ironique et amère monte de son cœur. Géranos reconnaît cette voix de ses entrailles. Il dit :

« Il y a longtemps que je ne t'ai pas entendu, ô chef du troupeau des dieux, des animaux et des hommes ! »

Je n'espère plus, je ne crains plus, je suis libre !

« Quand tu es seul, tu peux voir à tes côtés une ombre de vieux moine, l'écuelle à la main. Je suis là, je te précède, et quand tu es lâche, je lève la voix. Géranos, tu es lâche ! »

Géranos frémit. La voix poursuit, aiguë :

« Géranos, tu te dégrades ; tu commences à intervenir dans la mêlée des ombres. Ton esprit se trouble. Ton cœur se rétrécit. Tu ne peux donc plus envisager avec la même pitié le bien et le mal ? »

Géranos se tait. La voix se met de nouveau à siffler dans l'air comme un fouet :

« Tu descends un à un tous les degrés : tu contemplais la ligne rouge ; puis tu t'es abaissé à la pitié envers tout ce qui vit et bouge sur la terre ; maintenant tu t'apprêtes à descendre au degré le plus bas ; tu interviens, tu sépares, tu dis : j'aime cette ombre-ci, je hais cette ombre-là. J'aime cette armée d'ombres à droite. Je suis rouge ! »

Géranos, fouetté, s'irrite :

« Tu oublies que je ne suis pas ton esclave. Oui, nous regardons tous les deux, sans trébucher, le point où nous nous acheminons : le gouffre. Tu n'as pas peur, je n'ai pas peur. Mais durant cette marche funèbre qu'on appelle la vie, toi, tu renonces à tout, tu vides tes entrailles, tu cries :

- Non ! Non ! et moi, je vois, j'entends, j'écoute, je sens et je touche avec avidité toutes choses; Je dis oui à la vie et à la mort. »
  La voix retentit tout à coup très triste :

  « O, compagnon de route ! »

Géranos sentit son cœur se troubler ; il eut pitié de cette voix qui tremble, il dit :

« Pourquoi es-tu venu ? Je croyais que tu ne voulais pas entrer dans l'U.R.S.S.

- O, compagnon de route, un cri me pousse vers le Nord.
- Vers Moscou ?
- Oui, chuchote la voix tout bas.
- Tu interviens ? Tu interviens ?
  Géranos attend avec angoisse, comme si toute sa vie dépendait de cette réponse. Il demande encore une fois :

  -Tu interviens ?

Mais la voix avait disparu.

Géranos retient à peine ses larmes ; il se jette sur son lit. Il se met à tracer lentement en l'air, avec le doigt, des lettres et des phrases :

« Un Hindou lutta longtemps contre le courant qui emportait sa barque vers la cataracte ; lorsque le grand lutteur a compris que tout effort était vain, il croisa les rames et se mit à chanter.

« Ah ! Que ma vie devienne ce chant:

« Je n'espère plus, je ne crains plus, je suis libre ! »

Prêchons l'amour entre les nations, prêchons la justice, prêchons la guerre contre la guerre et contre l'homme aux grandes mâchoires

Azad[695] alors se lève ; ses genoux tremblent. Le danger donc était plus terrible qu'il ne s'était imaginé ! Azad sent l'édifice craquer ; Sa voix résonne, étranglée :

- Camarades, vous avez entendu ; le moment est grave. Tendons nos mains à notre mère la Russie ! Elle est en danger ; courons à son secours ! Prenons nos bâtons de pèlerins, dispersons-nous, camarades, sur la terre, comme des apôtres. Prêchons l'amour entre les nations, prêchons la justice, prêchons la guerre contre la guerre !
- Oui… Oui… répondent quelques voix évasives.
- Quel est ce gaillard ? demande l'Anglais à son voisin.
- Un Arménien ou un Grec… je ne sais pas. Il a l'air Juif.
- Et bien, poursuit Azad, nous allons rédiger un manifeste et le signer !
  Le Hollandais allume sa pipe et dit à Azad :

- Vous permettez ? Je vais fumer.
- Nous allons jurer tous de sacrifier notre vie à cette mission humanitaire ! s'exclame Azad.
- Oui… Oui… répètent les voix évasives.
- Mais pourquoi, diable, êtes-vous si pressé, camarade ? dit un Bavarois à la face joviale. Nous avons le temps.
- Oui… Oui… nous avons le temps, s'écrient-ils tous en chœur, et ils se lèvent.
  En ce moment Dimitradof entre. Il est radieux, il apporte des photos, des brochures, des diagrammes… Il les distribue à tous, il leur serre la main et dit, ému :

- Nachi pissatéli, n'oubliez pas vos frères les Russes ! Dites à l'étranger que nous ne sommes pas des bandits, que nous aimons l'homme qui travaille et que nous croyons à la justice.
  L'homme aux grandes mâchoires ne veut pas sortir avec la bande. Appuyé au buste de Lénine, il voit ces hommes s'en aller en se bousculant, lourdauds ou maigres, avec des lunettes, sans lunettes, des pipes, des cigarettes, des galoches, pataugeant dans la boue.

- Pff ! grogne-t-il, les intellectuels ! Ces pantalons et ces courges !
  Géranos s'approche de lui ; il sent envers cet homme brutal un attrait et une répugnance irrésistibles ; Rahel, à côté de Géranos, ouvre ses yeux et ses oreilles.

- Il y avait une haine étrange dans vos paroles si froidement logiques, dit Géranos. Vous devez être un tempérament fougueux au service d'une Idée abstraite.
  L'inconnu dévisage Géranos avec sévérité.

- Idée abstraite, ricane-t-il. Vous devez avoir mâché, mâché, mâché des livres !
  Il dit et lui tourne le dos. Il sort seul, de son pas pesant et mesuré, et résume en lui ses pensées :

695 Ibid., pp. 166-167

«Armature politique puissante. Armature économique faible. Ma grande espérance : le moujik ; ma grande peur : le Russe américanisé ; il voit clair, il agit vite, il doit être terrible. Dépêchons-nous ! »

L'Orient n'est pas un tigre végétarien, mais un tigre qui crie FRATERNITÉ, LIBERTÉ, JUSTICE SOCIALE

- L'Orient[696] n'est pas un tigre végétarien. L'Orient veut du sang. La guerre ! La guerre ! nous ne pouvons plus souffrir – nous, les Indes, la Chine, le Siam, l'Afghanistan, la Perse, l'Arabie, l'Afrique. Nous, tous les peuples opprimés ! La machine, voilà l'arme de la révolution prolétarienne. La haine, voilà notre chef. L'amour va venir après… nous avons le temps ; Lorsque nos ennemis, les Anglais, les Américains, les capitalistes, seront pendus à nos arbres et dévorés par les mouches et les corbeaux de l'Asie et de l'Afrique, alors nous les aimerons bien !
  La salle est secouée d'un rire formidable. Les délégués de l'Asie centrale tirent leurs yatagans, les brandissent en l'air, leurs yeux sont injectés de sang ; ils crient :

- Fraternité ! Fraternité !
  Une jeune Hindoue, enveloppée dans un cachemire couleur orange, demande la parole :

- Gandhara, déléguée des ouvrières hindoues ! annonce le président.
  Gandhara ouvre la bouche, mais les pleurs étouffent sa voix. On ne peut distinguer que quelques mots incohérents :

- Anglais… faim… salaires… mourrons…
  Un Chinois menu, aux yeux froids et cruels, à la bouche retombante, serrée, avance :

- Le général monte, enfonce ses ongles dans la tribune. Des cris brefs et stridents. Son œil macabre fixe un à un tous les délégués ; ses dents se serrent et se desserrent en grinçant. Il parle en scandant sinistrement chaque syllabe :
- 450 millions… âmes d'Orient… technique d'Occident… haine ramassée… La guerre ! La guerre sans pitié ! Tendre l'autre joue ? Aha ! Mâchoire contre dent !
  Rachel exulte de joie ; Amita[697], blotti dans un coin écoute, épouvanté. Ah où sont ses treize soldats et ses treize petits enfants fictifs et tout ce jeu inoffensif de son esprit qui voulait se divertir ? Voilà des millions de vrais soldats qui fauchent et des millions de vrais enfants fauchés sur la terre ! Géranos se tourne vers Azad :

- Vois-tu ? La guerre ! toute l'Asie hurle !
  Azad est pâle, il grelottait.

- Cela te fait du plaisir, hein ? grommelle-t-il avec rage. La guerre !
- Je ne suis ni pour ni contre les tremblements de terre. La guerre est là, je la constate !
- Et tu t'en réjouis ?
- Et bien, oui ! L'homme marchera plus vite.
- Vers la catastrophe.
- Vers la solution.
- Tu es un homme sans cœur. La Russie n'est pour toi qu'une tragédie intéressante… La Russie et toute la terre. Tu es dans ta loge, homme froid, et tu regardes. Joue-t-on bien ? Tu applaudis. Joue-t-on mal ? Tu fais la moue ; Pourquoi ? Parce que tu n'aimes pas. Celui qui aime ne voit rien ; il souffre. Je souffre, voilà. Je souffre ! ne parle pas, ne souris pas, je te hais !

---

696 Ibid., page 196

697 Souligné par moi. Kazantzaki critique l'art pour art, l'art qui n'est pas engagé dans un but concret, dans ce cas il s'agit de l'art superficiel, influence bergsonienne

- Allons, sortons ! dit Géranos. J'ai à te parler. J'aime la clarté[698]. Je souffre, moi aussi. Sortons.

Toda-Raba, ou la révolution d'Afrique, la fraternité entre les peuples, la dignité humaine, la justice, la LIBERTÉ.

Kazantzaki remonte le rythme jusqu'au paroxysme. Le rythme rapide du passage, toujours ascendant, évoque la guerre qui approche et la lutte contre l'injustice, la solidarité et la fraternité des peuples décidés à conquérir leur liberté, voire leur dignité humaine pour mener une vie pleine de joies avec leurs enfants. Avec des jeux de répétions de mots et de phrases, Kazantzaki construit un univers héroïque, un hymne multicolore à la LIBERTÉ qui amène tout un peuple à chanter et à danser au sommet de la flamme, jusqu'à la victoire, la paix et la sérénité :

> « Toda-Raba[699] ! Toda-Raba ! Les nègres s'élancent hors des marécages, ils se bousculent, ils gambadent, ils escaladent la colline. Leurs faucilles s'éteignent et s'allument autour de leurs hanches. « Frères ! Frères ! » Toda-Raba rit et pleure, embrasse, enfouit ses narines dans les têtes chaudes, il hume, il hume, il respire sa race. Il s'écrie : « je suis venu ! Je suis venu ! Je suis venu ! » Les femmes se frottent de graisse, allument autour des hommes des feux, elles jettent des appels stridents. On déracine des cannes à sucre, on remplit une calebasse de vin. On les dépose aux pieds de Toda-Raba, on s'écarte à reculons, on s'étend à plat ventre sur les tombes : « Toda-Raba, parle ! »
>
> Toda-Raba baisse la tête, s'élance, cogne de ses gros talons noueux, une à une, les tombes, il appelle : «Pères ! Pères ! Montez au soleil ! Je parle ! » «Pères ! Pères ! Montez au soleil ! Je parle ! ».
>
> Toda-Raba arrache de sa poitrine le masque noir de Lénine, l'enfonce sur son visage et l'attache avec fortes cordes. Toda-Raba trébuche. Un Esprit terrible s'est accroché à son visage, fond dans ses entrailles, éclate et brise son cœur. Il ne peut plus marcher, il danse. Toda-Raba danse ; très lentement, trépidant. Il touche légèrement la terre du bout de ses orteils, recule épouvanté, il tremble. Il s'incline, il pleurniche, il mendie : « Pitié ! Pitié ! Seigneurs !
>
> Il tend la main vers le Nord, il tend la main, vers le Sud, vers l'Est, l'Ouest…Son visage est une armée immense d'enfants qui pleurent et crient et demandent du pain…
>
> « Pitié ! Pitié ! Seigneurs ! » Toda-Raba s'arrête, ouvre les yeux, ouvre les oreilles, attend…Ah ! Ah ! Ses dents grincent, ses yeux roulent. Les grosses veines sur son front s'enflent, se durcissent, se ramifient en cornes. Les femmes se déchirent les joues et s'affaissent devant les flammes. Les hommes se soulèvent sur leurs genoux, haletants. Toda-Raba s'élance en avant. Son visage est une armée formidable en marche. Il pousse un cri comme un vautour affamé, il redresse le corps, il ferme, il retire la main. La danse éclate déchaînée, les plantes des pieds des hommes trépident, les femmes soulèvent leurs seins et mugissent : « Lénine ! Lénine ! » Toda-Raba saisit une faucille, la brandit en l'air, à droite, à gauche, et fauche, fauche, fauche. Il saisit de ses dents les cannes à sucre, les brise, les crache par terre, les foule sous ses pieds. Il rit. Il renverse la calebasse. Il danse dessus, il pétrit le vin avec la terre.
>
> Une heure, deux heures… Toda-Raba danse. Toda-Raba pousse des pieds et des mains innombrables. Toda-Raba roule et grince et s'enfonce dans la terre comme une roue. Tout son

698 Kazantzaki étouffe dans l'horizon précis de la clarté, mais en même temps, il aime la clarté.

699 Nikos Kazantzaki, *Toda-Raba*, p. 241

corps, des talons jusqu'à la crinière crépue, parle, parle, parle à sa race. Ses aisselles fument. Ses yeux montent et descendent. Sous ses pieds les étincelles jaillissent et toutes les têtes nègres s'allument. Les morts montent silencieusement sur la terre et s'accroupissent au soleil.

Les nègres, bouche bée, essoufflés, tout en sueur, regardent Toda-Raba danser, voient et entendent :

« Lénine pleure, Lénine appelle au secours, Lénine mendie au Nord, au Sud, à l'Est et à l'Ouest. Ah ! Ah ! La guerre ! La guerre ! Une tour rouge haute, haute jusqu'au ciel. Lénine debout, sur le sommet, brandit une faucille. Il empoigne les rois, les chamans, les prostituées, les seigneurs et fauche, fauche, fauche. »

Il rit :

« Mes champs vont s'engraisser…mon blé va pousser… mes enfants auront du pain. »

Il rit. Il regarde en bas la foule. Il voit un homme gras… il s'abaisse, le saisit et crac ! Avec le talon il lui casse la tête. Il voit des éperons… il les mâche, les met en morceaux, les crache… il s'écrie :

« Frères ! Frères ! Mangez, buvez, dormez, faites des enfants, travaillez ! La terre est à vous ! »

La danse noire éclate, les nègres, épaule contre épaule, enjambent la terre, les femmes abattent des arbres, elles se ruent sur la bûche de Toda-Raba, elles allument les leurs. Une vieille en transe saisit le tambour. Les morts aiguisent sur les pierres leurs armes rouillées et s'élancent au-dessous, au-dessus, à côté des vivants. L'air devient épais et bleu de roi ; les vivants l'écartent des mains, en ramant, et se faisant un passage. En avant, marche, violemment, au collier des dents humaines, le Lénine noir. Les nègres descendent, toutes les bêtes fauves hurlent affolées. Hourrah ! Toda-Raba lève les bras, il brandit la bûche ardente, son drapeau. Loin, très loin, par-delà les mers, un Lénine jaune va en avant et les masses jaunes roulent en tempête et descendent : « Frères ! Frères ! » Un enfant, chevauchant sur le cou de sa mère, bat en riant ses petites mains et crie : « Aho ! Pères ! Aho ! Pères ! Aho ! Regardez au Nord ! » […]

L'aube se lève. Toda-Raba est assis sur la colline. Il voit la terre verte. Il pleut. La pluie tombe doucement et rafraîchit les mains de Toda-Raba et son dos enflammé. Elle rafraîchit la terre. Les tombes dorment très calmes, très tendres, assoupies sous les gouttes tièdes ; L'odeur de la terre monte, monte, et les larges narines de Toda-Raba palpitent et se gonflent. Le cerveau de Toda-Raba est une motte de terre qui fume. Il pleut. La terre boit… Les pierres rient… Il sent les grains de blé sous la terre tressaillir secrètement, joyeusement, s'entrelacer comme des frères, élaborer lentement, sous l'écorce dure de la terre, corps robuste étendu, les mains croisées, les yeux fermés, le front étincelant et lourd : Lénine !

Toda-Raba, tout à coup, éclate en pleurs. Il ne peut plus contenir sa joie. Il sanglote.

Le petit Chinois à côté de Toda-Raba s'impatiente, il le pousse :

- Allons, allons, camarade, avance ! Laisse-nous voir aussi !

Les orteils raides du nègre se détendent. Le pied droit du nègre s'abaisse sur la marche suivante… Toda-Raba avance.

Annexe 15

Chapitre 7 : Les idées du roman Le Jardin des Rochers

La liberté, c'est la recherche intérieure

« Quelqu'un en moi soufre et lutte pour la liberté. Je veux débarrasser mon âme de toute l'herbe folle qui l'envahit. Assis dans le calme profond des jardins japonais ou sur les escaliers fourmillants des temples, je veux tracer la route de mon pèlerin intérieur, de Grand Inconnu, et marquer les étapes de la route. »

Les étapes du pèlerinage au Japon

Dans le frémissement[700] de l'immobilité, qui se ramasse pour bondir, je me préparais pour la marche. Préparation, départ, marche, but de la marche, arrivée – je me suis promis de trouver le sens secret de toutes les étapes et de le fixer par des mots.

Le Japon, aux passions terribles soumises à une forme disciplinée et souriante, sera mon guide. Terre inconnue, tout m'y apparaîtra vierge et la secousse sera forte.

La vision du Japon

La mer bleue[701], les mouettes, les nuages de printemps, les dauphins… Condensée et violente, la vision envahit tous mes sens… Des couleurs insolentes, des corps sveltes et nus, des chuchotements obscènes et innocents, des fruits juteux et pourris, des odeurs infectes joyeusement mêlées au parfum enivrant du jasmin…

L'amour ne regarde pas les couleurs de peau

- Joshiro[702] san, dis-je à ma compagne à bord du bateau qui nous emportait vers le Japon, Joshiro san, votre âme, j'en suis sûr, est très simple, comme toute âme de femme ; votre corps, pareil à tous les corps de femme, qu'ils soient blancs, jaunes ou noirs, est assoiffé de caresses. Je connais tous les mystères nus ; mais vous êtes d'une autre race que moi et cela excite voluptueusement ma curiosité. Le voyage est trop long ; si nous nous aimions un peu, Joshiro san ? […]
- Quel bonheur ! À travers vous, Joshiro san, j'aurais pu comprendre la race jaune mieux qu'en lisant tous les gros livres écrits sur cette race fascinante et dangereuse. L'amour est

700 *Le Jardin des Rochers,* p. 2
701 Ibid., p. 3
702 Ibid., pp. 3-4, 6-7

> le plus grand des pédagogues ; sa méthode est la plus sûre : elle est basée sur nos sens les plus profonds, le toucher et l'odorat.

J'avais touché d'une main lourde sa blessure. Le Chinois taciturne, Li-Teh, mon camarde à l'Université d'Oxford, l'avait aimée jadis, passionnément ; et brusquement il l'avait abandonnée et était rentré en Chine.

Joshiro s'était réfugiée chez moi le même soir.

- Ne me laissez pas me tuer ! avait-elle crié en s'effondrant devant le seuil de ma porte ; ne me laissez pas me tuer ! Je veux vivre pour me venger !

Les odeurs orientales

Je me promenai[703] sur le quai, les narines ouvertes. Je respirai avidement l'air saturé d'odeurs du port oriental. Je mangeai des mangues et des bananes, je mâchonnai du bétel, je sifflai, je vis tout seul ; j'étais heureux.

Je remerciai la force aveugle qui m'a fait naître et vagabonder dans ces parages et sentir l'odeur âcre de la chair épanouie, et tâter, très lentement, les fruits défendus.

Les ports d'Orient sentent le musc, comme des fauves en rut. Fourbes et lubriques ils ouvrent les bras au fond d'une mer métallique et vendent des poisons très doux.

Les fruits orientaux, l'art, les dieux, un monde d'harmonie

Dattes[704], bananes, cédrats, mangues, caroubes ont une correspondance secrète avec la morale, l'art et les idées nés sur leur ombre. Les fruits de ces ports d'Orient et leurs dieux se ressemblent comme des frères.

Les compagnons de voyage

Le soleil[705] tournait lourdement sur nos têtes comme une meule. Les hommes blancs, les femmes blanches commençaient à se décomposer. […]

Je regardai mes compagnons de voyage et mon œil était tantôt dur, tantôt plein de pitié. Après avoir échangé leurs petites histoires, joué, fumé, fait l'amour, ils s'étaient vidés. Ils s'agitaient maintenant – pantalons vides, corsages vides, une lessive humaine dégoûtante, sur les cordages du bateau, gonflés au vent.

Seuls quelques musulmans hindous, sur le pont, conservaient encore la dignité humaine. Tous les matins au lever du soleil, tous les soirs au coucher du soleil, ces musulmans s'agenouillaient sur des nattes et priaient. Leur

703 Ibid., p. 8
704 Ibid., p. 10
705 Ibid., p. 12

religion leur transmet un rythme solaire et fait de leur âme un tournesol qui suit la marche de notre Père au ciel. Si tous les passagers pourrissaient, seuls ces musulmans résistaient à la pourriture.

L'humanité chaude

Une humanité chaude[706], qui ne craint pas les couleurs, fourmille sur les quais, dégorge des ruelles ; de larges feuilles de bananier, une poignée de riz au poivre rouge, des doigts frêles aux ongles peints de henné et l'on mange à l'ombre.

Un petit Bouddha en bronze assis sur une pierre au carrefour. Un vieillard prosterné lui parle de ses affaires ; une jeune fille dépose à ses petits pieds, en souriant, quelques fleurs rouges, des hibiscus aux langues enflammées. Autour de la tête du Bouddha une douzaine de petits moulins à vent de bambou. Ce sont les moulins à vent de la prière. La brise un instant souffle et les moulins se mettent à moudre paresseusement les désirs des hommes.

- Quel plaisir trouvez-vous à converser avec les Japonais et les Japonaises ? me chuchote un compagnon de voyage fier d'avoir une peau blanche et des yeux bleus. C'était un violoniste polonais, doux et pacifiste.
- Je les aime, répondis-je ; je les aime parce qu'ils ne nous ressemblent pas ; j'en ai assez des faces blanches.
- Mais ce ne sont que des singes, vos Japonais ! De petits singes grimpeurs qui volent les fruits. Ils ont volé leur religion aux Hindous, leur art et leur culture aux Chinois et aux Coréens, leur science et leur organisation aux Blancs. Qu'est-ce qu'ils ont inventé ? Rien. Ils singent tout. Des Américains jaunes ? Pas même. Des singes jaunes !
- Goethe, lui répondis-je en riant, disait : » Je mange du porc et j'en fais Goethe. »
  L'homme blanc ricana :

- J'ai entendu moi aussi un porc déclarer un jour avec orgueil : « Je mange du Goethe et j'en fais du porc ! »

La vie est un miracle

La jeune fille[707] qui avait offert à Bouddha les fleurs rouges me regarde en riant et me fait signe. Je suis les tintements des anneaux de bronze qu'elle porte à ses chevilles. Elle va en avant, elle balance joyeusement les hanches ; elle est contente, sa prière a été vite exaucée.

Une porte s'ouvre, une minuscule cour, une chambre obscure de bambou. Ombre fraîche, odeur de maïs et de poivre. Les bracelets se mettent à tinter bruyamment et les dents très blanches jettent des éclairs dans l'obscurité odorante.

La vie est un miracle très simple, le bonheur est à la portée de tous, fait sur mesure pour l'homme ; il dure un instant et c'est bien.

La mort, le couronnement suprême de la vie

- Vous espérez la mort[708] ?
- Oui, la mort féconde, plus vivante que la vie. La mort, l'amour suprême.

706 Ibid., p. 13
707 Ibid., p. 13
708 Ibid., pp. 15-16

Elle se tut ; ses yeux se perdirent au loin.

- Nous avons besoin d'âmes fortes, reprit-elle tout à coup. Nous, les Japonais. Le Japon a la grande responsabilité de se mettre à la tête de l'Asie et de combattre…
- Pour la liberté ?

Joshiro réfléchit un instant ; elle sourit.

- Oh ! les hommes blancs ! fit-elle sarcastique, les hommes blancs et leurs idées blanches : liberté, égalité, fraternité… Des chimères chrétiennes… des vertus végétariennes.
- La Chine est à nous ! fit-elle brusquement, comme si elle avait deviné mes pensées. La Chine est à nous, gare à qui la touche.

Ses yeux se remplirent d'une buée étrange ; un instant je crus que Joshiro allait éclater en sanglots.

La Chine devait être, dans cette âme passionnée, inséparablement liée à l'amour de Li-Teh. En poussant de toutes ses forces sa race à conquérir la Chine, Joshiro devait ressentir des joies profondément personnelles. La conquête et la vengeance avaient pour Joshiro le même visage.

Ces petits Japonais ont un but implacable et fixe : créer un nouveau type humain qui n'ait point peur de la mort ; qui, au contraire, aspire à la mort comme au couronnement suprême de la vie. Un général japonais proclamait à ses troupes lors de la guerre russo-japonaise : « Je ne vous envoie pas à une mort incertaine, mais à une mort certaine ! » Et il excitait ainsi le courage de ses soldats.

« L'épée est la forme matérialiste de l'âme japonaise », disait un jour Togo, le grand amiral, au président Roosevelt. Acier japonais qui plie en cercle et ne se brise pas. Souplesse, résistance cruauté, sourire ineffable…

Les idées abstraites, le communisme

Le danger de penser, depuis quand penser c'est un danger ? On pense quand il faut penser et on joue au football quand on veut pratiquer un sport collectif.

- Mais, mon cher, faites-en un haïkaï ! Nous autres nous avalons ces microbes et je ne sais par quel miracle japonais nous les assimilons et nous en faisons du nationalisme. Semblables aux abeilles nous pouvons d'une fleur vénéneuse faire du miel.
  « Mais laissons ces idées abstraites, elles ne servent à rien. L'action ! Regardez-moi les Anglais. Lorsqu'ils se sentent menacés par le danger de penser, ils suspendent une grosse balle de cuir et se mettent à la battre à coups de poing ; ou ils s'emparent de gros bâtons recourbés et se mettent à poursuivre une balle de bois ; ou ils se jettent sur football et lui donnent furieusement des coups de pied.

  « Voilà comment les Anglais se sont débarrassés de la pensée abstraite et ils ont conquis le monde ! »

L'exploitation des hommes, l'injustice sociale

Kazantzaki veut stigmatiser ce phénomène politique et social. Avec l'appel « sauve-moi » il ranime son récit.

Je m'approchai d'une jeune ouvrière pâle, aux yeux cernés de bleu.

- Contente ? lui demandai-je.
  Elle tourna la tête et me regarda un instant.

  Comme elle était maigre et triste et comme elle avait peur ! Ses petits yeux noirs criaient tout bas :

  « Sauve-moi ![709] »

Malheureux qui voit seulement le masque

Malheur à qui ne voit que le masque ; malheur à qui ne voit que ce qui se cache derrière le masque ! Seul possède le regard parfait qui, au même instant, en un éclair, voit le masque très beau et derrière lui le visage épouvantable.

Heureux qui, derrière son front, pousse ce masque et ce visage en une synthèse inconnue encore à la nature. Celui-là seul peut jouer avec dignité et grâce de la flûte jumelle de la vie et de la mort.

La femme japonaise traditionnelle, arbre nain de son temps

Joshiro décrit la position tragique de la femme dans le passé.

-Nous en avons assez[710] ! s'écria-t-elle de nouveau. Il est temps d'en finir avec ce carnaval exotique – kimonos, sakoura, cérémonie de thé, haïkaïs sentimentales !

Je tâchai de la calmer ; je lui pris la main. Mais la moga courroucée repoussa mes caresses.

- Vous ne pouvez pas vous imaginer, vous autres touristes, ce que nous avons souffert dans nos vieilles maisons ! Nous avions faim et nous n'osions pas manger ; nous parlions la bouche serrée, plissée en cul de poule, riant discrètement, hi-hi-hi ! comme des vieilles filles édentées – pourquoi ? Pour rester fidèles aux traditions sacro-saintes ! Il fallait que notre visage soit allongé comme un melon, et nos pauvres genoux s'étaient contournés à force de porter dès notre plus tendre enfance nos frères et nos sœurs bébés sur le dos. Nous ne faisions pas de sports, nous ne mangions jamais de viande et nos corps rabougris et chétifs ressemblaient aux arbres nains de nos jardins. Pourquoi ? Pour obéir aux esprits des ancêtres ! Mais n'est-ce pas mieux d'obéir aux esprits des descendants ?

Ch'i

- Ch'i ! me répondit-il avec indifférence. La fureur noire ; elle injurie la rue.
- Pourquoi ?
- Elle en a assez ; elle étouffe, voilà !
  Un frisson étrange parcourut mon dos. C'était Ch'i, la fureur noire, la « maladie sacrée » de la race.

709 Souligné par moi

710 Ibid., pp. 21-22

La femme échevelée se démenait sur son toit, elle déchirait son pyjama de cotonnade bleue, sa voix enrouée ressemblait à un râle. De temps en temps elle s'arrêtait ou ouvrait violemment son éventail ; elle s'éventait avec rage.

Les geishas japonaises se penchent au-dessus de l'homme dans l'amour, comme s'il était malade et qu'elles s'apprêtaient à le guérir ; ou comme s'il était leur fils et qu'elles lui ouvraient le sein et l'allaitaient. La Chinoise se penche au-dessus de l'homme comme s'il était son ennemi mortel, qu'elle l'avait pris dans la guerre et qu'elle savait qu'il n'y a pas de pitié.

J'avais l'avenir du Japon à côté de moi ; je sentais que cette jeune femme si ingénument audacieuse était plus profonde que tous les essais philosophiques et sociologiques sur le nouveau Japon. Tout ce qu'elle disait et désirait avait une importance incalculable.

Mais ici, à Tamanoï, on étouffe. Ici les bouches des femmes restent immobiles, les yeux sont fixes et grands ouverts. Tu t'approches et tu découvres dans ces yeux une douleur animale et muette…

Siu-lan, cette nuit à Tamanoï a empoisonné mon cœur. Toutes ces têtes qui sortaient des guérites me paraissaient subir la torture horrible du carcan. Oui, toutes ces femmes, nos pauvres sœurs, portaient en carcan la porte, la baraque entière, Tamanoï, Tokyo, vous et moi, l'humanité entière…

- Kughé san, dis-je à mon ami, demandez, je vous prie, à la plus âgée, quelle a été la plus grande joie de sa vie ?
  Mon ami, légèrement choqué de mon indiscrétion, transmit ma demande ; la jeune femme baissa les yeux en silence.

- Je ne me souviens d'aucune grande joie, dit-elle enfin, d'une voix douce. Mon père m'a vendue à l'âge de sept ans. Je commençai aussitôt à apprendre à danser, à chanter, à jouer du shamisen, à plaire aux hommes. J'ai eu beaucoup de dans ma vie mais… […]
  Alors la plus âgée se mit à rire avec une ironie amère :

- Se marier. Trouver un homme qui veuille l'amener à sa maison. Faire des enfants. Voilà ce que nous désirons toutes.

Siu-lan

Siu-lan baissait la tête[711], indécise. Elle s'était vivement levée pour s'en aller et voilà qui restait hésitante.

Je compris que le moment était chargé de destin.

- Siu-lan, murmurai-je, ô cerisier de la montagne…
  Un léger frisson parcourut son corps délicat et fort. Elle paraissait émue… Désir, pudeur, crainte –elle pesait tôt entre ses longs sourcils frémissants.

  Peu à peu son visage se rasséréna, un sourire imperceptible se dessina autour de ses lèvres.

  Elle ouvrit la bouche…

[711] Ibid., p. 182

Mais, voilà, juste en ce moment un appel désespéré se fit entendre du jardin. Nous nous retournâmes effrayés ; nous avions oublié la présence du vieux père.

La femme démolit les barrières entre les cultures

Quand pour la première fois je m'étais mis en contact avec cette race jaune, j'avais ressenti une répugnance corporelle invincible. Et voici maintenant que ce jeune corps odorant avait démoli toutes les barrières, rien qu'en soupirant. Est-ce l'amour, le désir, ou simplement cette odeur tiède de la femme qui va en avant et m'aide à comprendre ?

L'âme humaine, la mobilisation

L'âme humaine[712] est encore chargée de matière, elle ne peut rien pressentir ; elle a besoin des yeux du corps pour voir et de ses oreilles pour entendre. Je n'ai compris que plus tard les paroles et les silences de Joshiro et la vengeance qu'elle tenait entre ses petites mains au moment de notre séparation.

Mais j'ai vite oublié tout, emporté par ma vision du Japon. Le spectacle éblouissant éclata devant moi comme une grenade trop mûre qui craque au soleil.

Des villes féeriques, des rivages méditerranéens, des hommes et des femmes aux parasols bigarrés, des temples au bois poli par l'attouchement des fidèles, les lanternes de granit ou de soie, une rumeur étrange faite de rires, de pleurs étouffés et du son profond des vieilles cloches géantes des monastères…

Mon corps voulait voir, entendre, toucher, pour croire à ce mirage oriental.

« - Eh ! Frère Thomas, lui disais-je souvent en riant, à cause de ton incrédulité tu n'entreras point dans le royaume du ciel mais dans celui de la terre et tu pourriras !

J'ouvrais mes yeux d'argile avec un frisson d'inquiétude. Je butinais le Japon en fleurs, villes et villages et jardins subtils, et j'en sortais l'âme saupoudrée de pollen.

Des temples embusqués sous les arbres se soulevaient brusquement du sol comme des dragons en colère; et dans ces temples farouches, au fond de leurs entrailles, des peintures tendres, des statues souriantes, des bosquets de délices…

Dans ces courts instants de panique les paroles de l'abbé Mugnier me venaient au secours. Cet « éveilleur des âmes endormies » me racontait un jour à Paris :

« - Hier, je suis allé voir Bergson qui était malade ; les jambes gonflées. Lui, le grand maître de la pensée dansante !

« - Maître, lui dis-je, pourriez-vous me donner en un seul mot l'essence de votre philosophie ?

« Bergson réfléchit un instant ; puis de sa voix câline, lâcha le mot magique :

712 Ibid., pp. 26-28

« Mobilisation ! »

Je mobilisai toutes mes réserves de courage et de joie et m'efforçai de transformer la rumeur incohérente de chaque jour en une note claire.

Mais tout restait encore fragmentaire et la grande joie spirale n'avait pas encore entraîné les détails dans un tourbillon créateur.

Enfin le jour vint.

Le vieux mandarin au regard distrait et pensif

Le vieux mandarin, assis dans son fauteuil ancestral à bordure de dragons, promenait sans appétit dans le grand plat ses longues baguettes d'ivoire. Il n'avait pas faim, il soupirait tout bas, il regardait son fils à sa gauche, sa fille à sa droite, et moi devant lui, d'un regard distrait et pensif.

Nirvana nage dans les eaux vertes du clair de la lune

Je me sentis nager sans bruit, lentement, comme en rêve, dans des eaux vertes et transparentes, au clair de lune. Pour la première fois j'avais compris la doctrine de Bouddha. Qu'est-ce que le nirvana ? L'anéantissement absolu ou bien l'union éternelle avec l'univers ? Le long des siècles, théologiens et savants se disputent sur ce problème insoluble. Tu vois ce Bouddha de jade et ton esprit se remplit de certitude. Tu vis le Nirvana. Ni anéantissement ni immortalité ! Le temps et l'espace s'évanouissent ; le problème change de forme, il atteint à sa plus haute expression qui dépasse la parole humaine. Tu ne peux que vivre ; tu le résouds tout simplement en le vivant.

La vision du Japon

L'air a changé de saveur. En fixant par des mots de la musique vague qui mettait mon âme en branle, je donnais au monde un visage nouveau. Le Japon a pris une consistance floue, irréelle, conforme aux besoins de mon esprit. Je ne voyais derrière la réalité qui jaillissait, grouillante, grondante et si dangereuse, que le jeu de terre, d'eau, de feu, d'air et d'esprit qui composent et décomposent le Japon.

J'avais trouvé dans cette aventure intellectuelle ce que j'y avais mis. Je fis jaillir de l'océan un Japon au visage de mon désir.

J'avais besoin d'une réalité aux rouages de rêve pour la mettre au service de mon œil intérieur qui contemplait l'Univers comme un mirage multicolore.

Les bananiers qui s'y projettent, les lacs bleus et les femmes sont de l'étoffe de l'arc-en-ciel ; l'œil intérieur le sait mais il jouait quand même des bananes imaginaires qui lui apaisent sa faim réelle, de l'eau qui le rafraîchit et des femmes qui lui suggèrent une série intarissable de mouvements créateurs. Je voyais les hommes se ruer vers cette buée matinale et je souriais avec suffisance de leur naïveté grossière. J'étais fier et heureux. Quel est mon devoir ? Me disais-je. Comprendre le grand truc. Démonter la poupée de la Terre, découvrir dans son ventre la paille et le son et le petit mécanisme ingénieux qui la fait germer, fleurir, fructifier, mourir et renaître ; la rajuster de nouveau sans colère et sans dégoût, la regarder exhiber ses merveilles.

Le voyage avait donné son fruit : une pomme rouge remplie de cendres, et je l'aimais. Elle était exactement telle que je l'avais longuement désirée. Je la tenais dans ma main caressante comme, dans les images byzantines, Dieu tient une sphère rouge, la terre ; ou bien comme l'amant empoigne le sein dur de la bien-aimée.

La vision de la Chine

En voyant la Chine j'ai oublié aussitôt toutes les terres que j'aimais, toutes mes ardentes amours géographiques et me suis tourné vers la nouvelle aventure amoureuse, vers la terre aux yeux bridés de mongole et au sourire cruel, mystérieux et troublant. Remercions Allah de nous avoir donné un cœur si inconstant et que le vent souffle de nouveau et découvre un peu le sein éternellement dur de la Chine !

Shanghai

Les cous tendus, les yeux écarquillés, nous tachons de distinguer, un peu au-dessus de la boue, la ville maudite : Shanghaï

Il y a quelques dizaines d'années, Shanghaï était un petit port tranquille ; quelques cabanes de pêcheurs, quelques cris de colère et d'amour ; la vie y traînait patiente et somnolente comme la tortue.

Tout à coup les démons blancs de l'océan s'abattirent sur ce rivage, amenant leurs esclaves terribles, les machines. Avec une frénésie démoniaque ils déblayèrent les embouchures du fleuve, construisirent des quais, élevèrent des gratte-ciels et des fabriques, remplirent l'air d'un vacarme affreux, fait de mugissements de machines, de sifflements de bateaux, de cris de la bourse et de musque de dancings.

La haine contre les Blancs

Soif insatiable de l'or, volupté ahanant, les instincts terribles, la faim, l'amour exaspérés jusqu'à la panique. Car les Blancs, les maîtres insolents, sont traqués. Tout autour d'eux se dresse la muraille chinoise de la haine. Et la muraille se rétrécit de plus en plus, comme un lasso. D'innombrables petits yeux, bridés et voraces, guettent le Blanc et attendent.

L'Univers peut être sauvé, la vie est un service militaire aux armées de Dieu !

L'Univers peut être sauvé.

Il se peut que toutes ces luttes se perdent. Si nous nous fatiguons, si nous perdons courage, si la panique nous prend, tout l'Univers est mis en danger.

La vie est un service militaire aux armées de Dieu. Tels des croisés nous sommes partis pour libérer, non plus le saint Sépulcre, mais Dieu même enseveli dans toute matière et dans notre âme.

Toute chose, toute âme, est un Saint Sépulcre. Saint Sépulcre est le grain de blé ; délivrons-le ! Saint Sépulcre est le cerveau ; en lui Dieu se cabre et lutte contre la mort ; courons à son secours !

Notre prière n'est pas une plainte de mendiant ni une confession d'amour. Notre prière est un rapport de soldat à son général : Voici ce que j'ai fait aujourd'hui. Voilà ce que je vais faire demain. Donner des ordres.

Dieu, une brise légère qui passe

Le secret des grands maîtres est comme celui du bonheur : nous nous attendons à des extases, à des coups de foudre, à des luttes surhumaines, et voilà que ce bonheur est une chose très simple, très humaine, presque banale ; Dieu n'est ni tremblement de terre ni incendie, ni miracle ; il n'est qu'une brise légère qui passe.

L'art japonais, ne peint pas la chose créée, mais les forces créatrices qui l'ont créée !

Quelques ombres floues sur une bande de soie, et voilà suggéré un paysage d'une beauté hésitante et mystique. Les oiseaux, les arbres, les rois, les femmes, comme ils sont transformés et ennoblis dans l'air magique de l'art ! Toute la matière de leur corps subsiste avec les moindres détails – mais à travers la matière on distingue leur essence ; plus que leur essence : la musique primordiale, la grande Mère qui engendre toutes choses…

L'artiste japonais aime tendrement la forme des choses et la respecte ; mais il aime davantage encore les forces internes qui, en jaillissant et en se figeant un instant, ont donné naissance à cette forme aimée.

« Ne peignez pas, enseignait un vieux sage, la chose créée ; mais les forces créatrices qui l'ont créée ! »

Toutes ces merveilles de lignes et de couleurs amoureusement enlacées en l'air vide enchantaient mes sens incurablement naïfs. Je me suis souvent surpris aux moments les plus pathétiques de ma jouissance à me recommander à moi-même tout bas :

« Ouvre les yeux, fais vite, avant que tout cet enchantement ne se disperse ! »

La tragédie japonaise, la fille de la danse immobile, Nô, la fille de notre âme fière

J'étais à Nara[713], le cœur sacré du Japon. J'errais dans le parc aux mille cerfs, je suivais les allées des lanternes de pierre rongées par la mousse. Je cherchais le vieux temple du dieu de la danse sacrée, Kasuga. Mon cœur battait fort. Car dans ce temple était née, fille de la danse, Nô, la biche aux yeux de velours, la tragédie japonaise.

Faire du spectacle de la mort une source de joie, jeter sur le gouffre un voile brodé de fleurs rouges et de corps qui s'entrelacent et de dieux fantastiques, voilà l'acte le plus héroïque et le plus noble auquel l'homme puisse atteindre. La Tragédie est la fille de notre âme fière qui ose regarder sa propre image vaciller sur l'abîme.

Au commencement l'emportement frénétique, les sentiments désordonnés, les cris sauvages. L'homme, abandonné à son démon, se jette dans le délire. Les moines de Kasuga dansaient effrénés en portant des masques terrifiants ou comiques ; ils pleuraient et riaient secoués par l'ivresse sacrée.

Peu à peu l'âme en se calme, les sentiments désordonnés se soumettent à un rythme, le cœur débordant creuse son lit régulier et se jette dans la mer de la divinité. Enfin la Parole vient, la grande libératrice ; elle donne de la cohérence aux cris et de la noblesse aux extravagances des sens. La vie se sublime en art.

[713] Ibid., pp. 29-32

Je me sentais heureux. Que d'années avais-je aspiré à ce moment unique ! Cette marche de bois où je me suis assis était le pont extrême d'un long désir. Voir le berceau d'un fleuve ou d'une idée fut toujours pour moi la source d'une joie et d'une tristesse ineffables.

Une des deux bacchantes écarta les genoux, leva la tête et me regarda. La Tragédie aux longs yeux de velours, remplis d'ivresse et de divinité ! Ces yeux bridés qui me fixaient dans la pénombre, étranges, immobiles, me donnaient le frisson sacré : le même frisson que devait ressentir le taureau lorsque le couteau du sacrificateur lui frôlait le dos, du cou jusqu'à la queue.

Nous sommes les jouets de notre imagination fantasque, un simple mouvement de paupières peut déclencher en nous d'immenses ailes endormies. Je laissai cette jeune fille m'entraîner dans la danse immobile. Je me plongeai, moi aussi, dans le cœur de la réalité, l'ivresse…

Un petit temple shintoïste, la scène. Un moine entre, fait quelques pas en chantant et nous suggère l'idée qu'il voyage. Il s'arrête. Il lève les bras dans un élan de joie : il a atteint le but de son long pèlerinage, le fameux temple.

Une seconde personne entre ; prêtre, pêcheur ou paysan. Il exalte la légende sacrée du temple et la grandeur de son dieu. D'un coup, mystérieusement, il disparaît. C'était un dieu ou bien le fantôme d'un ascète ou d'un guerrier.

Resté seul le moine recommence son chant. Une incantation triste, monotone, un appel éperdu ; une complainte de femme restée veuve. L'âme appelle son dieu.

Le rideau lourd s'écarte et sur le seuil apparaît, en sa vraie forme, le dieu ou le démon du temple. Il avance, raide, cataleptique, pas à pas, comme s'il était poussé tout le long de son corps par des forces invisibles. Il se met à danser très lentement, solennel et impassible.

La terreur nous étreint. L'homme est écrasé ; il n'ose lever la tête et regarder en face le démon. La contemplation directe du mystère serait insupportable aux sens humains. L'âme serait prise de panique et n'oserait plus vivre.

Le rire intervient alors. À la fin de chaque tragédie apparaît, humaine, trop humaine, un peu grossière mais salutaire, la Comédie : le Rire libérateur. Après chaque Nô les kyoghen, les « paroles folles » s'élancent sur la scène et en folâtrant, en riant, nous ramènent à la nature grégaire de l'homme et nous font oublier l'inoubliable.

Le jardin, comme un poème, correspond à l'âme d'une race.

Ici Kazantzaki suggère que l'individu n'a aucune valeur sinon dans l'entité, dans la famille, la société, l'œcoumène.

- Nos anciens artistes composaient des jardins comme on compose un poème. Travail difficile, complexe, très délicat. Chaque jardin doit avoir son propre sens à lui et suggérer une grande idée abstraite : la béatitude, l'innocence, la solitude ; ou bien la volupté, la fierté et la grandeur. Et ce sens doit correspondre non pas à l'âme du propriétaire, mais à l'âme vaste de ses aïeux ou mieux encore de toute sa race. Car, dites-moi, l'individu en lui peut-il jamais posséder quelque valeur ?

Le jardin de Bouddha

Bouddha[714] ! Le mot tomba, sombre et doux comme une goutte de miel. Je n'ai jamais goûté dans ma vie un

[714] Ibid., p. 58

bonheur si calme et si intense. « *Dieu*[715] *n'est qu'un bondissement du cœur et une larme douce* » - cette parole d'un mystique byzantin glissa dans ma poitrine et la remplit de certitude.

Le Jardin des Rochers, l'image d'un tigre en fuite, l'image d'un cœur libre

Midi. Un jardin de rochers au fond d'un vieux cloître. Pas une fleur, pas une feuille verte ni une goutte d'eau. Les arbres et les fleurs verdissent et fleurissent en dehors de la haute muraille austère, à la portée da la foule.

Ce jardin est un désert de sable et sur ce sable une quinzaine de rochers grands et petits, dispersés comme par hasard. Le poète chinois qui, il y a trois siècles, l'avait arrangé, avait eu une intention précise : suggérer l'image d'un tigre en fuite.

On sent en vérité tout à coup que ces rochers sont pris de panique, violemment courbés comme ils sont, roulés à la renverse, comme si un être terrible et invisible bondissait de l'un à l'autre et les secouait de leurs racines.

Un tigre ou la mort ou l'amour ou dieu.

Je me promène dans ce jardin sous la lumière perpendiculaire et des désirs obscurs s'éclairent peu à peu en moi et se cristallisent autour d'un noyau dur.

Je ne me soucie plus du Commencement ni de la fin des choses. Je ne fais plus aucune hypothèse. Je dédaigne toute espérance et toute lâcheté commode.

Je creuse la terre, ce champ à nous. Je vois de mes yeux, je touche de mes mains : de la masse inorganique à la plante, de la plante à l'animal, de l'animal à l'homme.

Quelqu'un ou quelque chose, durant des milliers de siècles, monte, monte, monte, avec angoisse.

Je veux suivre son rythme, monter avec lui, dépasser mes parents, me dépasser, à chaque instant, moi-même, déblayer dans mon cœur et dans ma tête le chemin pour quelqu'un ou ce quelque chose qui monte.

Mettre enfin à la porte la poésie, la sensibilité, la tendresse, le bonheur !

Regarder en face, sans aucun mirage de beauté, de bonté ou de peur, notre réalité épouvantable et sublime.

Composer un cœur libre, à l'image de ce jardin des rochers !

La poésie japonaise

Kazantzaki rapporte du Japon des vers de poésie.

De tout ce que vous avez entendu vous ne retenez que la poésie. Si l'on ouvre, telle une pastèque votre tête l'on n'y trouvera pas un seul chiffre.

« Sur une petite branche de prunier – sur une petite branche de prunier en fleur, le rossignol – a rêvé d'une nuit où la neige tombait. – Et dans la plaine et sur la montagne – ce n'était plus que de la neige – que de la neige bruissant – que de la neige…

[715] Souligné par moi

« Une nuit que la neige tombait, le rossignol – a rêvé que s'ouvraient les fleurs des pruniers – que des pétales volant – que des pétales de fleurs des pruniers… »

Le cri des ancêtres

Il ne suffit pas d'écouter en toi le mugissement des ancêtres. Il ne suffit pas de les entendre se battre devant le seuil de ton cerveau.

Tous s'élancent pour s'accrocher à la cervelle lumineuse, montent de nouveau à l'arène du jour.

Mais toi, élimine et choisis. Choisis l'ancêtre qui est digne de monter de nouveau sur la terre.

N'aie point pitié de tes aïeux ! Accroupis-toi, veille devant la fosse de ton cœur et choisis.

Feuille sur le grand arbre de la race, accroche-toi solidement à la branche et sens en toi l'arbre tout entier de la race.

Lutte pour ton petit corps comme tu luttes pour ton grand corps. Tâche que tous les corps soient prêts, robustes et sobres. Que leur cerveau s'éclaire, que leur cœur batte, chaud, généreux et inquiet.

Comment pourrais-tu être fort, éclairé, brave si toutes ces vertus n'agent pas ton grand corps entier de la race ? Comment pourrais-tu trouver ton salut, si ton sang entier n'est pas sauvé ? Un seul de ta race qui se perd t'attire à la perte. Un membre de ton corps et de ton esprit est perdu.

Sache vivre, non pas comme une idée abstraite, mais pleine de chair et de sang, cette profonde identité.

Tu[716] *es une feuille, une fleur, un fruit sur le grand arbre de la race. Quel est ton devoir ? T'accrocher solidement à la branche et sentir en toi l'arbre tout entier de la race.*

La danse et la chanson à la gloire de l'homme et de la femme

O-Kouni ne dansait plus des danses religieuses solennelles et froides ; elle dansait comme le peuple enivré dans les foires ; Elle ne chantait plus des hymnes hiératiques à la gloire de Dieu ; mais des chansons simples et osées à la gloire de l'homme et la femme.

Les pêcheurs, les fruitiers, les artisans, les paysans, les femmes du peuple, les gavroches l'entourèrent émerveillés.

[716] Souligné par moi

Saint-Georges, le corps astral de l'action, la fleur pâle et immortelle de la matière

J'avais vu une fois une icône byzantine, saint Georges. Le jeune héros aux cheveux blonds, sur son cheval blanc, la lance levée, se jetait contre le monstre. Tous les corps – saint Georges, cheval, monstre- étaient compacts, musclés, bourrés d'une matière intense. Un drame réel, une lutte sanglante.

Mais au-dessus de ce saint Georges réel il y avait en l'air un autre saint Georges sur le même cheval blanc, avec la même lance, contre le même monstre. Mais tout, dans cet étage supérieur de la vision, était dématérialisé, les corps étaient transparents et l'on voyait à travers eux les champs en fleur et les montagnes lointaines d'un bleu pâle.

C'était un saint Georges plus réel que celui de la réalité, le corps astral de l'action, la fleur pâle et immortelle de la matière.

Délices japonais

« Tempoura », la friture traditionnelle, de la sauce aux haricots, un bol de laque rempli de soupe exquise ; les bouts de deux pattes de la tortue guettaient au fond de la soupe.

Prendre le repas avec quelqu'un m'a toujours apparu comme une sorte de communion, un acte mystique sous les apparences grossières, qui unit mystérieusement les âmes. Manger du pain, boire du vin avec quelqu'un a toujours semblé une action très grave à mon cœur préhistorique.

Culture japonaise, le devoir contre la race : Immobilité du cœur, égalité d'âme, se dominer, pas de droit de te dégrader, nous portons sur les épaules les destinées de toute notre race. Amour sain de la patrie, fraternité.

- Kughé san, dis-je en rompant le silence, est-ce que vous avez jamais aimé ?
  Le visage de mon ami s'assombrit. Il devint dur.

- On ne pose jamais cette question chez nous, répondit-il avec une colère à peine contenue.
- Ni chez nous ! m'écriai-je en riant. Mais c'est bien d'enfreindre parfois le code sacré de l'étiquette. On se sent alors un peu plus libre, un peu plus humain. Ne le sentez-vous pas ?
- L'étiquette, riposta mon ami, c'est l'ordre ; elle est la Mère auguste de la vie sociale. Je me sens libre entre ses griffes.

Alors quel est le visage du Japon selon Kazantzaki ?

- Le trésor, comme vous dites, que j'emporte du Japon, le voici en un seul mot japonais : Foudoshin ! Immobilité du cœur. Égalité d'âme devant les joies et les douleurs. Se dominer. Savoir que nous n'avons pas le droit de nous dégrader. Car chacun de nous porte sur ses épaules les destinées de toute sa race.

« Le sens tragique de la responsabilité, voilà la grande leçon japonaise.

« je ne suis pas seul. Je ne suis pas cet être éphémère et misérable que je méprise ; je suis une grande chose éternelle – ma race. Et je dois garder toujours mon cœur immobile, sans peur et sans reproche, digne de cette grande chose éternelle.

« Mais le Japon m'a encore donné une autre leçon, supérieure, je veux dire plus conforme aux plus hautes ambitions de mon être :

« Le Japon m'a appris que le danger et la mort peuvent devenir un stimulant violement et très efficace pour l'action ; et que l'on peut dresser sa tente, sans trembler, sur un volcan.

L'idée de l'humanisme

« Fuji a soumis les mains japonaises à son rythme et dans n'importe quelle manifestation de notre art et notre vie tu peux distinguer et suivre une ligne élégante et héroïque de son ondulation.

« Le cœur du Japon n'est point, comme la chanson le prétend, la fleur du cerisier ; le cœur du Japon est le mont Fuji, une flamme inextinguible couverte de neiges immaculées.

Solidarité, fraternité

Je ne suis pas un météore[717] sans racines dans le monde. Je suis chair et souffle de son souffle. Je ne crains pas seul, je n'espère pas seul, je ne crie pas seul. Une grande armée d'âmes et de corps craint, espère et crie avec moi.

Je ne suis qu'un pont provisoire ; quelqu'un passe au-dessus de moi et, aussitôt, je m'effondre derrière lui.

Espoir, optimisme

Car tu n'es pas seulement un esclave[718]. Aussitôt né, une chance nouvelle est née avec toi, un battement libre fait bondir le cœur gigantesque et ténébreux de la race.

Les trois devoirs envers ta race

En remplissant[719] ton service militaire à la race, ton premier devoir est de sentir en toi tous les ancêtres. Ton second devoir est d'éclairer leur élan, de continuer et d'achever leur œuvre. Ton troisième devoir est de transmettre aux fils la grande mission de te dépasser.

717 Ibid., p. 86
718 Ibid., p. 88
719 Ibid., p. 90

La liberté, cette étincelle de l'esprit dans le jardin du cœur

Je pense à cette méthode du jardinier. À nos jardins intérieurs… Amour, cruauté, patience ; faire de notre cœur un jardin ; donner à ce jardin le sens unique qui puisse exalter notre âme. L'exalter et l'acheminer d'un pas ferme à la mort…

Je pense à mon âme… Toute ma vie ne fut qu'une lutte désespérée avec les puissances des ténèbres et, surtout, avec les puissances de lumière que chacun de nous porte en soi. Je m'efforce, ahanant, de reconquérir à chaque instant ce que j'ai conquis dans toute ma vie : cette arène minuscule de liberté, cette étincelle vacillante de l'esprit, cette flamme insoumise, sanglante, éphémère de mon cœur.

Le cri intérieur du devoir et de la responsabilité à la race

« Qui a crié[720] ?

Ramasse ta force et écoute ; le cœur tout entier de l'homme est un cri ; penche-toi sur ta poitrine pour l'entendre. Quelqu'un en toi lutte et appelle.

Tu dois à chaque instante, jour et nuit, au milieu de ta joie et de ta douleur, de fond de la nécessité quotidienne, entendre ce Cri, entendre ce Cri d'une façon violente ou retenue, comme il sied à ta nature ; en agissant ou en pensant, et t'efforcer de comprendre qui appelle,

et ce qu'il veut

…et comment nous, les humains, devons organiser nos forces, pour lui venir en aide.

La dignité humaine

Le sourire

Kazantzaki a la qualité de transmettre la beauté de sa pensée et de son langage et de changer l'esprit en matière ou vice versa.

Le sourire[721] si fameux des Japonais ne serait peut-être qu'un masque ? Mais *ce masque rend supportable, presque agréable la vie en commun[722] et donne aux relations humaines de la dignité et de la noblesse. Il apprend à l'homme à se dominer, à garder pour soi ses tracas ou ses douleurs. Ainsi, peu à peu, le masque devient visage et ce qui n'était au commencement qu'une simple forme s'est transformé en substance.*

Ces âmes héroïques qui brûlent dans des corps jaunes ont un charme inquiétant. On sent que l'on s'est évadé de son village criard, l'Europe, et que, par delà la race blanche, il y a un autre univers plus profond et plus dangereux parce qu'il a plus de force et de grâce. Plus de dignité humaine.

720 Ibid., p. 59

721 Ibid., p. 62

722 Souligné par moi

L' « élan vital » kazantzakien ou la clarté de ses écrits

« Nous venons d'un abîme[723] noir ; nous aboutissons à un abîme noir. L'espace entre ces deux abîmes, nous l'appelons la Vie.

Aussitôt, avec la naissance, commence la mort ; en même temps le départ et le retour. À chaque instant nous mourons.

Mais, de même, avec la naissance commence aussitôt l'effort de créer, de transformer la matière en vie. À chaque instant nous naissons.

Voilà pourquoi plusieurs ont prêché : Le but de la vie mortelle est l'immortalité.

Au-dedans des corps vivants luttent les deux courants :

3) La tendance vers la composition, vers la vie, vers l'immortalité ;
4) La tendance vers la décomposition, vers la matière, vers la mort.

Tous les deux courants ont leur source dans les entrailles de la force primordiale.

Tout d'abord la vie surprend ; elle paraît illégale, contre nature – une réaction contre la volonté des ténèbres. Mais, en approfondissant, nous comprenons : la Vie, elle aussi, est une volonté de l'Univers, sans commencement et sans fin.

Tous les deux courants sont sacrés.

Notre devoir est de saisir la vision qui englobe et harmonise ces deux élans formidables de la vie et de la mort.

Et, conformément à cette vision, de régler nos pensées et nos actes.

LA PRÉPARATION

Premier devoir :

Serein, lucide, je contemple le monde et dis :

« Tout ce que je vois, entends, goûte, flaire et touche n'est que création de mon esprit.

Le soleil se lève, le soleil se couche en dedans de mon crâne. À l'une de mes tempes est l'orient, à l'autre l'occident. Les étoiles brillent dans mon cerveau ; idées, hommes, animaux, broutent les prairies de ma tête, des chansons et des pleurs remplissent les coquilles de mes oreilles et, pour un bref instant, mettent l'air en tempête.

Mon cerveau s'éteint-il et tout, ciel et terre, disparaît.

Moi seul existe ! Crie le cerveau.

Dans mes sous-sols mes cinq tisserands nouent et dénouent le temps et l'espace, la joie et la douleur, la matière et l'esprit.

Tout s'écoule autour de moi, tel un fleuve, tout danse violemment, les visages coulent comme de l'eau, le chaos mugit.

723 Ibid., pp. 35-44

Mais moi, le cerveau, patient, courageux, lucide, je me fraie un chemin dans le vertige. J'enfonce des jalons stables dans le tourbillon.

Je jette des ponts entre ces jalons, j'ouvre des voies, je bâtis l'abîme.

Lentement, péniblement, je me meus entre les phénomènes que je crée moi-même, je fais entre eux des distinctions commodes, je les subjugue à des lois et les attelle à mes besoins pratiques.

Je ne sais si derrière les phénomènes vit et s'agite une essence supérieure et mystérieuse. Je ne sais, ni ne m'en soucie guère. J'engendre les phénomènes, je peins, aux couleurs bariolées, immense et fantastique, le rideau devant l'abîme.

Oui, mon empire n'est qu'une œuvre humaine, éphémère, chair de ma chair. Mais il est la seule création solide ; ce n'est qu'au-dedans de ces frontières solides que je puis faire un travail fécond. Je suis l'ouvrier de l'abîme. Je suis la théorie et l'action. Hors de moi rien n'existe.

Sans vaine révolte, voir et accepter les limites de l'homme et, en dedans de ces limites respirer et travailler sans gêne, voilà ton premier devoir.

Patient et courageux, construis au-dessus des ténèbres chancelantes l'empire solide et lumineux de l'esprit.

Distingue clairement et accepte héroïquement ces vérités amères et fécondes :

5) – L'esprit humain ne peut saisir que des phénomènes ; jamais la chose en soi.
6) – Pas même tous les phénomènes ; seuls ceux de la matière.
7) – Pas même les phénomènes de la matière ; seuls leurs rapports entre eux.
8) – Même ces rapports ne sont pas réels, indépendants de l'homme ; eux aussi sont engendrés par l'homme.

Ils ne sont même pas les seuls humainement possibles ; ils ne sont que les plus commodes pour nos besoins intellectuels et pratiques.

En deçà de ces limites l'esprit est le monarque légitime et absolu. Aucun autre pouvoir n'y peut jamais exister.

Je reconnais ces limites, je les accepte avec résignation et amour et je les remplis de mon pénible effort.

Je dompte[724] *la matière, je la force à devenir un bon conducteur de mon esprit. Je caresse plantes, animaux et dieux, comme mes enfants. Je sens tout l'Univers se souder à moi et me suivre comme un corps.*

En ces moments horribles une révélation me déchire : tout cela n'est qu'un jeu féroce et vain, sans commencement ni fin, sans aucun sens. Mais vite je m'attelle à la roue de la nécessité et l'Univers, de nouveau, commence autour de moi son orbite.

Discipline[725]*, voilà la vertu la plus haute. Grâce à elle, la force s'équilibre avec le désir et fructifie l'effort pénible de l'homme.*

Saisis avec clarté la toute-puissance de l'intelligence dans les phénomènes et son incapacité à dépasser les phénomènes, avant de te mettre en route pour le salut.

Second devoir

Je n'accepte[726] *pas les limites, les phénomènes ne peuvent pas me contenir ; j'étouffe !*

724 Souligné par moi
725 Souligné par moi

Vivre cette angoisse, voilà ton second devoir.

L'intelligence s'accommode, mais le cœur étouffe, s'élance pour déchirer le filet de la nécessité.

Conquérir la terre, l'air, l'eau ; vaincre le temps et l'espace ; comprendre comment se groupent les fantômes qui montent de mon cerveau, que m'importe ?

Un seul désir me possède : surprendre ce qui se cache derrière les phénomènes, le mystère qui m'environne et si, par delà le flux et le reflux incessant du monde, lutte une présence éternelle et solide.

Si l'intelligence ne se sent pas appelée à entreprendre cette exode, ah ! si mon cœur le pouvait !

Par delà l'homme je cherche le fouet invisible qui pousse l'homme au combat.

Par delà les animaux je guette le visage éternel qui s'efforce, en créant, en brisant, en moulant les masques innombrables, d'apposer son empreinte dans la chair coulante.

Par delà les plantes je distingue les premiers pas titubants de l'Invisible sur la boue.

Un ordre retentit en moi :

- Creuse ! que vois-tu ?
- Des hommes et des oiseaux, des fleurs et des pierres.
- Creuse encore ! Que vois-tu ?
- Rien ! une nuit épaisse, muette, sourde, comme la mort. C'est doit être la Mort.
- Creuse encore !
- Ah ! je ne peux plus percer la muraille noire.

J'entends des cris et des pleurs, j'entends des frémissements d'ailes loin, loin, loin, sur l'autre rive !

- Ne pleure pas ! Les cris, les pleurs et les ailes, c'est ton cœur !
  Par delà l'intelligence, au bord du précipice sacré du cœur, j'avance en frissonnant. Un de mes pieds est posé sur la terre solide, l'autre tâtonne dans l'obscurité, au-dessus de l'abîme.

  Je sens, derrière toutes ces apparences, une essence qui combat. Je veux m'unir à elle.

  Je sens que cette essence combattante s'efforce aussi, derrière les apparences, de s'unir à mon cœur. Mais le corps se dresse entre nous et nous sépare.

  Quel est mon devoir ? Briser le corps, imposer silence à mon cerveau, pour que je puisse voir et entendre l'Invisible.

Je chemine au bord de l'abîme et je tremble. Deux voix luttent en moi : le cerveau : « Pourquoi perdre notre temps en poursuivant l'impossible ? Notre devoir est de reconnaître, dans l'enceinte des cinq sens, les limites de l'homme ! »

Mais une autre voix, nommons-la la sixième force, nommons-la le Cœur, résiste et crie : « Non ! Non !

« ne reconnais jamais les limites de l'homme !

---

[726] Souligné par moi

Brise les limites ! Renie ce que tes yeux voient !

Meurs et déclare : La mort n'existe pas !

« Je vois tes œuvres, je connais ta force et tes espoirs. J'étouffe, je veux fuir ! »

Le cerveau : « Mon œil, lucide et désespéré, contemple l'univers. La vie est un jeu, une représentation théâtrale que donnent les cinq acteurs de mon corps.

« Je regarde, curieux et insatiable, et n'ai pas la naïveté du paysan qui croit à ce qu'il voit et monte sur la scène, intervenant dans la comédie sanglante.

« Je suis le fakir prestidigitateur qui, assis immobile au carrefour des cinq sens, contemple en lui le monde qui naît et disparaît, contemple les foules qui s'agitent et crient dans les sentiers multicolores du néant !

« Cœur, ô cœur naïf, calme-toi et obéis ! »

Mais le cœur se cabre et crie : « Je suis le paysan et m'élance sur la scène et j'interviens dans la marche du monde !

« Je ne raisonne ni ne calcule ni n'obéis. Je m'élance en suivant mes désirs !

« Je crie et j'interroge en cognant aux ténèbres :

Qui nous a jetés sur la terre sans qu'il nous en demande la permission ?

« Je suis une créature débile et éphémère, pétrie de boue de songes. Mais, au-dedans de moi, je sens tourbillonner toutes les forces de l'Univers.

« Je veux[727] *trouver une raison de vivre pour supporter l'horrible spectacle quotidien de la maladie, de la laideur, de l'injustice et de la mort.*

« Je suis parti d'une fosse obscure, la Matrice. Je m'achemine vers une autre fosse obscure, la Tombe. Une main me lance en dehors de l'abîme noir ; une autre main m'attire, irrésistible, dans l'abîme noir.

« Je ne suis pas le condamné que l'on a enivré pour que son cerveau se trouble ; l'esprit clair, j'enjambe le petit sentier entre les deux précipices.

« Je m'efforce de faire signe à mes camarades avant de mourir ; de leur tendre la main, de leur lancer une parole intégrale, de leur dire comment je m'imagine cette marche et vers quoi je pressens que nous allons, et quel rythme nous devons donner à notre pas et à notre cœur.

« Jeter à mes camarades un mot d'ordre de conspirateurs, une parole simple et claire avant de mourir ! »

Oui, le but de la Terre n'est pas l'homme. Elle a vécu sans lui, elle vivra sans lui. L'homme n'est qu'une déviation éphémère de son orbite.

Embrassons-nous, serrons-nous, unissons nos cœurs, créons, nous les humains, tant que cette température de la Terre le permet, tant que des tremblements de terre, des déluges, des glaciers, des comètes, ne viennent pas nous exterminer, créons un cerveau et un cœur à la Terre ; donnons un sens humain au combat inhumain !

Cette angoisse est ton second devoir !

Troisième devoir :

[727] Souligné par moi

Le cerveau s'arrange au-dedans de ses frontières. Il veut tracer aux murs des mots d'ordre héroïques, peindre des oiseaux sur des chaînes, rêver de liberté.

Mais le cœur ne s'arrange pas. Il sent que quelqu'un frappe à la porte, il écoute dans l'air des voix d'amour ; il répond en secouant ses chaînes comme des ailes.

Dépasse ce conflit ! Délivre-toi du confort naïf du cerveau ; délivre-toi de la terreur du cœur qui cherche l'essence par-delà les phénomènes.

Écarte aussi la dernière, la plus grande tentation : l'espérance.

Nous luttons, car cela nous plaît. Nous chantons et peu importe qu'il existe ou non une oreille pour nous entendre.

Nous travaillons et peu importe qu'il existe un patron qui, vers le soir, nous versera le salaire. Nous ne travaillons pas au salaire : la vigne de cette terre est à nous.

Nous labourons notre vigne, nous la taillons, nous la vendangeons, nous foulons ses raisins, nous buvons du vin, nous chantons et pleurons, des visions et des idées montent dans notre cerveau !

À quelle époque de la vigne t'échut le sort de travailler ? Au labourage, aux vendanges, au festin ? Tout est un.

Je chante, je remplis mon verre de vin et je revis la fatigue du père et du grand-père. La sueur du travail coule de mon front enivré.

Prends congé de toute chose, à chaque minute. Fixe ton regard lentement, passionnément sur toute chose et dis-toi : Jamais plus !

Jette un regard autour de toi. Tous ces corps que tu vois pourriront. Il n'y a pas de salut.

Regarde : ils vivent, ils travaillent, ils aiment, ils espèrent.

Regarde de nouveau : Tous ont disparu !

Les générations des hommes surgissent de la terre et retombent dans la terre.

Où allons-nous ? Ne demande pas ! Monte et descends ! Il n'y a pas de commencement, il n'y a pas de fin. Il n'y a que le moment présent débordant d'amertume et de douceur et je le savoure jusqu'à la lie.

La vie est bonne[728], la mort est bonne, je sens la terre ronde et dure comme le sein de la femme dans mes mains connaissantes.

Je me donne à tout, j'aime, je souffre, je lutte. Le monde m'apparaît plus large que le cerveau, mon cœur un mystère plein de ténèbres et tout puisant. Le long de ma colonne vertébrale deux courants éternels montent et descendent.

Je suis une outre remplie d'os et de chair, de sang, d'eau et de larmes, de visions et de désirs. Je bouge un instant sur la terre, je respire, mon cœur bat, mon esprit étincelle et tout à coup la terre s'ouvre et m'avale.

Mais en même temps un large souffle en moi me soulève. Un effort intransigeant pour lutter, pour ne pas dormir ni m'humilier, ni mourir.

Dans mes entrailles un homme et une femme s'embrassent et se combattent.

[728] Ibid., 44-45

L'homme déclare : « Je suis la navette qui veut déchirer la chaîne et la trame, bondir loin du métier de la nécessité.

Je veux dépasser la loi, briser les corps, exterminer la mort. Je suis le Sperme. »

Et l'autre voix, celle de la femme, résiste et répond :

« Je m'accroupis, les jambes croisées, sur la terre, j'enfonce mes racines profondément dans les tombes ; je reçois le sperme, immobile, et le nourris ; toute, je suis une mamelle gonflée !

« Et je veux retourner en arrière, descendre dans l'animal, descendre encore plus bas, dans la plante, et m'étendre dans les racines et dans la boue, sans bouger.

« Je retiens, j'asservis le Souffle, je ne le laisse pas s'envoler, je hais la flamme qui monte.

« Je suis la Matrice ! »

Annexe 16

Ergo graphie de Nikos Kazantzaki (premières publications indépendantes)

Εργογραφία Νίκου Καζαντζάκη (πρώτες αυτοτελείς εκδόσεις)

1 Πεζογραφία

I. Μυθιστορήματα
Κάρμα Νιρβανή, Όφις και Κρίνο – Αθήνα, 1906.
Toda Raba – Παρίσι ~~1926~~ 1934 (και σε μετάφραση από τα γαλλικά Γιάννη Μαγκλή Τόντα Ράμπα – Αθήνα, Δίφρος, 1956)
Le jardin des Rochers - Παρίσι 1939. (και σε μετάφραση Παντελή Πρεβελάκη Ο Βραχόκηπος – Αθήνα, Εστία, 1960).
Βίος και Πολιτεία του Αλέξη Ζορμπά – Αθήνα, Δημητράκος, 1946.
Ο Χριστός ξανασταυρώνεται – Αθήνα, Δίφρος, 1954.
Οι Αδερφοφάδες – Αθήνα, 1963.
Ο Καπετάν Μιχάλης – Αθήνα, Μαυρίδης, 1953.
Ο τελευταίος πειρασμός – Αθήνα, Δίφρος, 1955.
Ο Φτωχούλης του θεού – Αθήνα, Δίφρος, 1957.
Αναφορά στο Γκρέκο – Αθήνα, 1961.

II.Δοκίμια
Ο Φρειδερίκος Νίτσε εν τη Φιλοσοφία του Δικαίου και της Πολιτείας – Ηράκλειο, Στ.Μ.Αλεξίου, 1909.
H.Bergson . Αθήνα, τυπ.Μαίσνερ και Καργαδούρη, 1912.
Salvatores Dei· Ασκητική. Αθήνα, 1927.
Ιστορία της Ρώσικης λογοτεχνίαςΑ΄. Αθήνα, Ελευθερουδάκης, 1930.
Ιστορία της Ρώσικης λογοτεχνίαςΒ΄. Αθήνα, Ελευθερουδάκης, 1930.
Συμπόσιο. Αθήνα, Ελένη Καζαντζάκη, 1971.

III. Ταξιδιωτική λογοτεχνία
Τι είδα στη ΡουσίαΑ΄. Αθήνα, Στοχαστής, 1928.
Τι είδα στη ΡουσίαΒ΄ - Γ΄. Αθήνα, Στοχαστής, 1928.
ΤαξιδεύονταςΑ΄ · Ισπανία. Αθήνα, Πυρσός, 1956.
ΤαξιδεύονταςΒ΄ · Ιαπωνία - Κίνα. Αθήνα, Πυρσός, 1938.
ΤαξιδεύονταςΓ΄ · Αγγλία. Αθήνα, Πυρσός, 1941.
Ταξιδεύοντας· Ισπανία, Ιταλία, Αίγυπτος, Σινά. Αλεξάνδρεια, εκδ. βιβλιοπωλείου Σεράπειον, 1927.
Ταξιδεύοντας· Ιταλία, Αίγυπτος, Σινά, Ιερουσαλήμ, Κύπρος. Αθήνα, Ο Μοριάς, 1961. IV. Αλληλογραφία
Επιστολές προς τη Γαλάτεια. Αθήνα, Δίφρος, 1958.
Τετρακόσια γράμματα του Καζαντζάκη στον Πρεβελάκη. Αθήνα, Ελένη Καζαντζάκη, 1984.
Ανέκδοτες επιστολές Καζαντζάκη · Από τα νεανικά έως τα ώριμά του χρόνια (1902-1956)· Με

πρόλογο και σχόλια του Μηνά Δημάκη. Αθήνα, έκδοση του Μουσείου Νίκου Καζαντζάκη, 1979.
Το χρονικό μιας δημιουργίας · Ανέκδοτη αλληλογραφία Καζαντζάκη - Μαρτινού · Επιμέλεια Γιώργος Ανεμογιάννης. Βάρβαροι Κρήτης, έκδοση μουσείου Νίκου Καζαντζάκη, 1986.

V. Παιδική λογοτεχνία
Μέγας Αλέξανδρος. Αθήνα, Ελένη Καζαντζάκη, 1979.
Στα παλάτια της Κνωσσού. Αθήνα, Ελένη Καζαντζάκη, 1981.

VI. Μεταφράσεις
William James , Η θεωρία της Συγκινήσεως. Αθήνα, Φέξης, 1911.
Φρειδερίκου Νίτσε, Η γέννησις της τραγωδίας. Αθήνα, Φέξης, 1912.
Φρειδερίκου Νίτσε, Τάδε έφη Ζαρατούστρας. Αθήνα, Φέξης, 1913.
T.P. Eckermann, Συνομιλίαι Έκκερμανν με τον Γκαίτε. Αθήνα, Φέξης, 1913.
C.A. Laisant, Η Αγωγή επί τη βάσει της επιστήμης. Αθήνα, Φέξης, 1913.
Μ.Μαίτερλιγκ, Ο θησαυρός των ταπεινών. Αθήνα, Φέξης, 1913.
Ch. Darwin, Περί της γενέσεως των ειδών. Αθήνα, Φέξης, 1915.
Louis Bόchner , Δύναμις και Ύλη. Αθήνα, Φέξης, 1915
H. Bergson, Το γέλιο. Αθήνα, Φέξης, 1915.
Ο Ηγεμόνας του Νικολό Μακιαβέλλι. Αθήνα, Γαλαξίας, 1961.
Johanes Joergensen, Ο Άγιος Φραγκίσκος της Ασίζης. Αθήνα, 1951.
Πλάτων, Αλκιβιάδης δεύτερος. Αθήνα, Φέξης, 1912.
Πλάτων, Ίων, Μίνως, Δημόδοκος, Σίσυφος, Κλειτοφών. Αθήνα, Φέξης, χ.χ.
Όμηρος, Ιλιάδα. Αθήνα, 1955 (μετάφραση Ν.Καζαντζάκη - Ι.Θ.Κακριδή).
Όμηρος, Οδύσσεια. Αθήνα, 1965 (μετάφραση Ν.Καζαντζάκη - Ι.Θ.Κακριδή).
Δάντης, Η θεία Κωμωδία. Αθήνα, Κύκλος, 1934. ΙΧ. Διασκευές
Ιούλίος Βερν, Οι πειραταί του Αιγαίου. Αθήνα,Δημητράκος, 1931.
Ιούλιος Βερν, Περιπέτειες Κινέζου στην Κίνα. Αθήνα, Δημητράκος, 1931.
Ιούλιος Βερν, Η χώρα των αδαμάντων. Αθήνα, Δημητράκος, 1931.
Ιούλιος Βερν, Ο γύρος του κόσμου εις 80 μέρες. Αθήνα, Δημητράκος, 1931.
Ιούλιος Βερν, Η πλωτή πολιτεία. Αθήνα, Δημητράκος, 1942.
Ιούλιος Βερν, Από τον Καύκασο στο Πεκίνο. Αθήνα, Δημητράκος, 1942.
Ιούλιος Βερν, Μιχαήλ Στρογκώφ. Αθήνα, Δημητράκος, 1942.
Ιούλιος Βερν, Ροβήρος ο κατακτητής. Αθήνα, Δημητράκος, 1943.
Μπούλβερ - Λύττων, Οι τελευταίες ημέρες της Πομπηίας. Αθήνα, Ελευθερουδάκης, 1933.
Μαίην Ρυντ, Οι νέοι Ροβινσώνες. Αθήνα, Νίκας και Σία, χ.χ.
Μπήτσερ Στόου, Το καλύβι του Μπαρμπα Θωμά. Αθήνα, Ελευθερουδάκης, 193;
Μπόνσελς, Μάγια η Μέλισσα. Αθήνα, Ελευθερουδάκης, 1931.
Ντίκενς, Όλιβερ Τουίστ. Αθήνα, Ελευθερουδάκης [1933].
Ντωντέ, Το μικρούλικο. Αθήνα, Ελευθερουδάκης, 193;
Σουίφτ, Τα ταξίδια του Γκιούλιβερ. Αθήνα, Ελευθερουδάκης, 193;
Γκοπάλ - Μουκέρι, Ο ελέφας Καρί. Αθήνα, Ελευθερουδάκης, [1931].

2. Θέατρο
Πέτρος Ψηλορείτης, Ο Πρωτομάστορας. Αθήνα, έκδοση των Παναθηναίων, 1910.
Νικηφόρος Φωκάς. Αθήνα, Στοχαστής,1927.
Χριστός. Αθήνα, Στοχαστής, 1928.
Οδυσσέας. Αθήνα, Στοχαστής, 1928.
Νικηφόρος Φωκάς. Αθήνα, Πυρσός, 1939.

Μέλισσα. Αθήνα, 1939. (ανατύπωση από τη Νέα Εστία)
Ιουλιανός. Αθήνα, Ο Πιγκουίνος, 1945.
Ο Καποδίστριας. Αθήνα, Νικ.Αλικιώτης, 1946.
Σόδομα και Γόμορα. Αθήνα, 1949. (ανάτυπο από τη Νέα Εστιά)

3. Ποίηση
Οδύσσεια. Αθήνα, Πυρσός, 1938.
Τερτσίνες. Αθήνα, 1960.

4. Συγκεντρωτικές εκδόσεις
Θέατρο· Τραγωδίες με βυζαντινά θέματα. Αθήνα, Δίφρος, 1956.
Θέατρο· Τραγωδίες με διάφορα θέματα. Αθήνα, Δίφρος, 1956.
Ανέκδοτες επιστολές· Ο Νίκος Καζαντζάκης γράφει… Επιμέλεια – Εισαγωγή – Σχόλια Θανάσης Παπαθανασόπουλος. Βάρβαροι Ηρακλείου, έκδοση ιδρύματος Μουσείο Νίκου Καζαντζάκη, χ.χ. 1.
Για εκτενέστερα βιβλιογραφικά στοιχεία βλ. Κατσίμπαλης Κ.Γ., Βιβλιογραφία Ν.ΚαζαντζάκηΑ' 1906-1948. Αθήνα, 1958 και Καλαμαράς Βασίλης Κ., « Νίκου Καζαντζάκη», Διαβάζω190, 27/4/1988, σ.99-105.

http://www.sarantakos.com/fistiki/kaz-ergo.html

Résumé (français) : Cette thèse propose un parcours biographique et littéraire autour de la vie et de l'œuvre de Nikos Kazantzaki (1883-1957), ses contacts avec la langue et la culture françaises et leur influence sur sa vision du monde. C'est une recherche des éléments de la culture française dans l'œuvre de Kazantzaki et plus précisément dans les deux ouvrages écrits directement en français, *Toda-Raba* et *Le Jardin des Rochers*. Kazantzaki, tel un Ulysse contemporain, voyage émerveillé dans l'œcoumène, afin de découvrir les richesses de la réalité humaine, pour agir au lieu d'être agité par elle! Ouvrier insatiable de l'esprit, il ne cesse de proclamer, jusqu'à la fin de ses jours, les belles vertus universelles: Liberté, Égalité, Fraternité, Dignité Humaine! Sa préoccupation primordiale : transformer la chair en esprit, transmettre la semence de ses écrits, riche héritage d'amour, à la postérité, ne rien laisser à Charon si ce n'est quelques os! Il tisse le cocon de sa poésie, pareil à un ver de soie, laissant la semence d'une création immortelle, trait d'union entre le passé et le futur. La joie d'apprendre, l'amour des langues, la beauté, l'art, la grâce, la tendresse, se rejoignent dans ce bijou multiculturel kazantzakien, pour danser au rythme du souffle de la vie! Bergson est la colonne dorsale de la création kazantzakienne. Ses théories de la durée réelle, de la matière et de l'esprit, de l'évolution créatrice et de l'élan vital, du langage, de l'art comme moyen de communication entre la nature et Dieu, forment le fleuve de la culture française qui traverse l'œuvre kazantzakienne pour la conduire à la liberté : à Dieu! Le dieu de Kazantzaki évolue et est réinventé dans les fables humaines. C'est un Dieu qui attend l'homme pour le sauver, afin qu'ensemble ils puissent créer la vie !

Title : Nikos Kazantzaki and the French culture

Abstract : This thesis proposes a bibliographic and literary journey in the life and work of Nikos Kazantzaki (1883-1957), his relation to the French language and culture, their influence on his vision of the world and his creation. It is a research on the elements of French culture in the work of Nikos Kazantzaki and more specifically in the two novels written directly in French, *Toda-Raba* and *The Rock Garden*. Kazantzaki, a contemporary Ulysses, travels in the world with amazement, discovering the richness of the human reality, acting instead of being acted by it! *An insatiable* worker of the spirit, he does not stop proclaiming the beautiful universal virtues: Freedom, Equality, Brotherhood, and Human Dignity! His essential concern: to transform the flesh into spirit; to transmit the seed of his writings, that rich inheritance of love, to the posterity, leaving nothing to Charon, except a few bones! He weaves his cocoon of poetry, similar to a silk worm, and leaves the seed of its immortal creation as a link between past and future. The joy of learning, the passion for languages, beauty, art, grace and tenderness, join in that multicultural jewel , Kazantzaki's work, to dance on the rhythm and breath of life! Bergson is the central figure of the French culture in Kazantzaki's creation. His theories on real duration, on matter and spirit, on creative evolution and the élan vital, on language and art as a means of communication between nature and god, a god who changes and is reinvented in the human fables, a god who waits for men in order to save them, to create life together with them, will be the river of French culture crossing Kazantzaki's work and leading him to freedom, to God!

Mots clés (français) : Kazantzaki, Bergson, culture française, liberté, esprit, vision, élan, Dieu, langue

Keywords : Kazantzaki, Bergson, French culture, liberty, spirit, vision, élan, God, language